

LORAS COLLEGE LIBRARY



0001 00015 7484

WITHDRAWN FROM
LORAS COLLEGE LIBRARY

OEUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL BOURGET

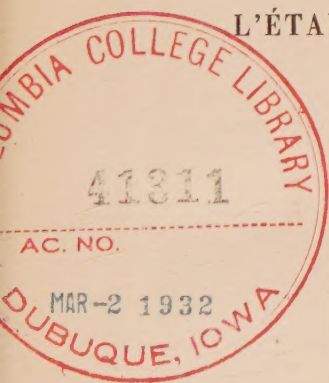
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ROMANS

VII

L'ÉTAPE — UN DIVORCE

7



PARIS

LIBRAIRIE PLON


PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1911

Tous droits réservés

L'ÉTAPE



Digitized by the Internet Archive
in 2024

A

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

Son admirateur et son ami

P. B.

L'ÉTAPE

I

UN AMOUREUX

L'allée du jardin du Luxembourg où Jean Monneron se tenait aux aguets était située dans la partie de ce vaste enclos qui a le plus changé depuis ces dernières années, à l'angle de la rue d'Assas et de la rue Auguste-Comte. Le groupe des constructions toutes récentes où sont installés le lycée Montaigne, l'École coloniale et celle de pharmacie a complètement modifié et banalisé le pittoresque aspect de ce coin de Paris, que la disparition de la Pépinière avait bien altéré, dès la fin de l'Empire. Tout rétréci qu'il puisse être, et malgré la vulgarité des bâtiments neufs dont nos architectes l'enserrent, le vieux jardin primitivement dessiné par De Brosse n'en garde pas moins, même dans ses morceaux les plus défigurés, je ne sais quel charme italien. On dirait que la nostalgie de la Toscane, qui décida Marie de Médicis à sa création, flotte autour de ces bassins, de ces terrasses et de ces marbres. C'est l'endroit de Paris où vous aurez encore quelque chance, par cet âge de téléphones et d'automobiles, quand personne n'a plus le temps de rien, de rencontrer un amoureux en train de rêver indéfiniment, et cette occupation peu moderne semble naturelle sous ces larges platanes, à quelques pas de cette façade en bossages où l'exilée de Florence voulut

retrouver un souvenir du palais Pitti. Les bustes blancs des poètes, qu'une gracieuse fantaisie édilitaire a placés de-ci de-là dans les massifs, protègent d'un sourire indulgent les paresseuses sentimentales des promeneurs, étudiants pour la plupart, qui perdent ainsi en folles songeries les heures promises à un pressant et trop aride travail. Que Jean Monneron remplit l'une et l'autre condition du légendaire jeune premier de cet antique Quartier Latin, c'est-à-dire qu'il fût un amoureux et un étudiant, tout dans son attitude et dans sa physionomie le dénonçait jusqu'à l'évidence. Quoiqu'il fit une matinée très fraîche d'automne, — on était exactement au 1^{er} novembre, qui, dans cette année 1900, tombait un jeudi, — Jean restait immobile sur le banc de bois où il s'était laissé choir plutôt qu'il ne s'y était assis, sans prendre garde à l'humidité pénétrante de l'atmosphère. La fièvre de l'attente qui mettait une flamme dans ses prunelles brunes suffisait à réchauffer ses membres, dont la structure se devinait un peu grêle sous le drap mince d'un de ces pardessus de demi-saison que l'argot faubourien appelle expressivement des « vinaigres ». Ce vêtement, très défraîchi, avait dû être acheté, comme les autres pièces du costume, au rabais et dans une maison de confection. Mais si le jeune homme était aussi mal habillé que peut l'être un garçon, pauvre déjà, prédisposé à l'oubli du monde extérieur par l'absorption cérébrale, un air de supériorité, comme répandu sur sa personne, enlevait à son apparence tout caractère commun. Ses grosses bottines n'arrivaient pas à dissimuler l'élégance de ses pieds fins. Ses mains maigres et nerveuses sortaient de manchettes presque élimées, mais elles montraient de beaux doigts déliés d'intellectuel. Ajoutons qu'il avait tous les droits à ce nom. Il faut continuer de l'employer, malgré l'abus qui a pu en être fait. Il est le seul qui convienne à une certaine espèce d'hommes tels que celui-là, qui sont les victimes, parfois admirables par leur noblesse, d'autres fois détestables par leur arrogance, d'un constant abus de la pensée. — Jean était le fils d'un professeur de rhétorique au lycée Louis-le-

Grand, et lui-même boursier d'agrégation de philosophie à la Sorbonne. Le feutre de son chapeau de forme ronde s'était flétri à courir de la Faculté aux bibliothèques sous le soleil et sous les averses, mais il coiffait un front large et comme éclairé de pensées. Le visage creusé trahissait de précoces souffrances, supportées par un tempérament énergique, à la veille pourtant d'être trop éprouvé. Le teint appauvri révélait une existence étroite, une table médiocrement servie, un excès d'effort mental sans une suffisante réparation physique, de grands soucis peut-être et des douleurs morales inavouées. Néanmoins l'humide radical des yeux bruns, la fraîcheur saine des lèvres, la rangée intacte des dents blanches, l'épaisseur bouclée des cheveux châains disaient des réserves de vitalité profonde. Un peu de détente dans la joie et le bien-être, et ce jeune homme s'épanouirait.

Cette détente lui serait-elle jamais accordée? Le sort lui donnerait-il ce rayon de bonheur dont il avait le besoin presque animal? La mélancolie de ce doute sur sa destinée se lisait dans le pli de sa bouche, où il y avait de l'enthousiasme et de l'amertume, de la volonté et du découragement. Jean Monneron allait avoir vingt-cinq ans. C'est la période où ces états contradictoires coexistent tout naturellement. L'âme du jeune homme s'est déjà meurtrie à la réalité, assez pour comprendre que ce monde est, comme l'a dit un sage, « une affaire brutale, » pas assez pour y flétrir la fleur de sa délicatesse native. La conscience de sa force frémit en lui, et il a peur, devant l'irréparable des décisions à prendre. Il se sait, pour employer une métaphore toute contemporaine, à une tête de ligne, et que son avenir de bonheur ou de malheur dépend d'un aiguillage sur tels ou tels rails. Si des incertitudes de carrière ou même de convictions peuvent revêtir, à ce moment de la vie, un caractère de violence presque tragique, qu'est-ce alors qu'il s'agit à la fois pour le jeune homme d'un problème de conscience et d'un problème de cœur? Le simple énoncé de la situation où se trouvait Jean fera comprendre quelle tempête intérieure le remuait, tandis

qu'il surveillait d'un regard follement anxieux la porte du jardin en face de lui. Il aimait une jeune fille. Il s'en croyait aimé. Son unique, son passionné désir, depuis des mois, était de l'épouser, et il se préparait à mettre entre elle et lui quelque chose d'irréremédiable. Il l'avait demandée en mariage. Le père avait apposé à son consentement une certaine condition, et ce 1^{er} novembre avait été fixé, d'un commun accord, comme la date où Jean donnerait une réponse sur cette condition. Que ce fût « oui », et les jeunes gens étaient fiancés. Au lieu de cela, l'étudiant s'était résolu à répondre un « non » qui lui déchirait à l'avance le cœur. S'étant rangé à un parti dont la conséquence était le renoncement volontaire à sa plus douce espérance, que disait la raison ? Qu'il était prudent d'avoir cet entretien de rupture avec M. Ferrand — c'était le nom du père de la jeune fille — sans revoir Brigitte, — c'était son nom à elle. — Par une inconséquence où tous ceux qui ont aimé reconnaîtront le goût, inné aux amants, de se faire du mal à la place la plus blessée du cœur, comme si souffrir, par ce qu'on aime, c'était encore du bonheur, Jean était venu se poster dans ce coin d'allée où il était à peu près sûr de rencontrer cette enfant. Il avait calculé que le 1^{er} novembre était la veille des Morts. Le père et la fille avaient dû, ce matin-là, comme chaque année, aller au cimetière du Montparnasse, sur le tombeau de la mère de Brigitte. M. Ferrand avait une autre fille, mariée à un officier et qui demeurait dans le haut de la rue Notre-Dame-des-Champs. Cette fille s'était, sans doute, rendue au cimetière avec son père et sa sœur. Il était bien probable que ceux-ci la reconduiraient. Pour regagner la rue de Tournon où ils habitaient, ils passeraient certainement par le Luxembourg, et leur chemin naturel serait par cette porte d'angle. Voilà pourquoi Jean Monneron était là depuis plus d'une heure, — à se torturer d'impatience et de désespoir, à se répéter qu'il était insensé d'épier ainsi l'apparition de celle qu'il lui était interdit d'épouser, à se démontrer qu'il ne pouvait pas, qu'il ne devait pas l'épouser en effet sous la clause imposée par le

père, à souhaiter que la jeune fille ne fût pas allée au cimetière, ou qu'elle rentrât par une autre route, et à se dire, devant chaque silhouette de femme apparue au détour de la rue Bara : « C'est elle, » ou « ce n'est pas elle », avec un battement de cœur. Les choses autour de lui s'harmonisaient à la mélancolie passionnée dont il se sentait de plus en plus envahi, au fur et à mesure que les minutes avançaient. Le ciel était voilé, comme tendu de neige, avec de grands nuages plus noirs qui couraient sur ce fond grisâtre, chassés par une bise rude. Cette bise arrachait aux platanes de larges volées de feuilles jaunes qu'elle dispersait sur le gazon, brûlé par l'été d'abord, puis par la précoce gelée. Les géraniums qui bordaient les plates-bandes agitaient leurs dernières fleurs, encore rouges, mais recroquevillées et fanées. Des moineaux piailleurs dont ce vent retroussait les plumes frileuses se disputaient, à quelques pas du jeune homme, un morceau de pain, jeté par un enfant joueur. Jean ne voyait que des passants qui marchaient vite, à cause du froid, et dont la plupart étaient vêtus d'étoffes sombres. Ils allaient, eux aussi, au cimetière, ou ils en revenaient. Tout, dans ce décor funèbre de l'automne commençante, achevait d'accabler l'amoureux. Comment se fût-il retenu de comparer sa détresse présente à la félicité dont il eût débordé, même sous ces arbres aux feuilles jaunies et devant cet âpre ciel, — s'il l'eût voulu, — s'il le voulait, puisqu'il n'avait pas prononcé le « non » fatal ? Et, à de certains moments, il appuyait son front sur sa main avec un geste de révolte, il secouait sa tête accablée et il lui arrivait de répéter à voix haute une simple phrase, toujours la même, celle d'un homme qui raidit l'énergie de sa volonté contre une obsédante tentation :

— « Non. Je ne peux pas. Je ne peux pas... »

Pour éviter toute équivoque, et caractériser aussitôt le drame intime dont la réponse négative de Jean au père de Brigitte risquait d'être un épisode décisif, il faut expliquer dès maintenant la nature très particulière de cette clause

éditée par M. Ferrand et contre laquelle le jeune homme se débattait. L'insistance de l'un et la rébellion de l'autre portaient sur un point qui n'eût pas fait question, voici quelques années, entre des personnes aussi voisines de conditions, et, par suite, appelées, semblerait-il, à penser de même sur les actes essentiels de la vie familiale. Victor Ferrand, en effet, appartenait, comme M. Monneron, au monde universitaire. Il avait été le camarade du père de Jean à l'École normale. Il était son collègue à Paris, occupant l'une des deux chaires de philosophie du lycée Henri-IV. Mais pour des Français d'aujourd'hui, — une récente et lamentable crise l'a trop montré, — vivre côte à côte, exercer le même métier, participer aux mêmes devoirs, aux mêmes plaisirs, ce n'est plus avoir la même âme. Le mal d'anarchie dont notre pays souffre depuis 1789, et dont il menace de mourir, n'est plus seulement dans les institutions, il a pénétré jusqu'au tréfonds des sensibilités. Nous n'avons plus de mœurs, au sens civique de ce beau mot. Des mœurs n'impliquent pas seulement un système d'habitudes communes. Elles veulent une conformité des cœurs entre eux et des intelligences. Les deux professeurs étaient partis des deux points les plus opposés du monde social, pour aboutir, sous une étiquette officiellement identique, aux plus radicales oppositions de sentiments et de pensées. L'un, Joseph Monneron, fils d'un cultivateur de Quintenas, en Ardèche, avait fait ses études, comme boursier, d'abord au lycée de Tournon, puis à celui de Lyon. De là, il s'était fait recevoir à la rue d'Ulm. Arrivé, grâce aux concours, à se déclasser par en haut, sa carrière offrait le type accompli du développement que préconisent les doctrinaires de notre démocratie. L'ancien boursier, devenu, à la force du poignet, un fonctionnaire important, ne devait rien qu'à lui-même et à l'État. Il avait d'ailleurs la fierté de son origine et une reconnaissance fanatique pour l'ordre de choses qui avait fait de lui un bourgeois, en quelques années d'obstiné labeur. C'était un exemplaire absolu du Jacobin, à la date de cette année 1900, — autant dire du

Jacobin tout court. Pour quiconque, en effet, n'est pas la dupe de la différence des phraséologies, l'identité des formes d'esprit est surprenante entre les sophistes sanglants de 93 et leurs successeurs plus bénins, plus dangereux peut-être, d'aujourd'hui. La suite de ce récit montrera par le détail la nature des théories révolutionnaires de Monneron, leur rapport avec l'histoire de sa vie et leur retentissement dans sa famille. Notons seulement, pour l'intelligence immédiate de la crise traversée par son fils, que l'universitaire radical et libre penseur avait élevé ses enfants hors de toute espèce de religion. « Je ne me reconnais pas le droit, » disait-il, « d'enseigner à des êtres, sans défense contre leurs premières impressions, des hypothèses invérifiées. » Le logicien avait poussé ce parti pris jusqu'au bout : aucun de ses enfants n'avait été baptisé. M. Victor Ferrand est trop connu par son remarquable livre : *La Tradition et la Science*, pour qu'il soit nécessaire d'exposer ici les principes de ce disciple de Bonald et de Le Play, qui reste, depuis la mort de ses aînés, MM. Ollé-Laprune et Charpentier, un des chefs les plus en vue de la philosophie catholique dans l'Université. Issu d'une famille de propriétaires angevins, et suffisamment riche pour ne pas dépendre de son traitement, ce chrétien avoué n'a jamais dissimulé l'intégrité de ses convictions. Il est juste de reconnaître que la République les a jusqu'ici respectées. Comment et pourquoi un pareil homme s'était-il trouvé admettre un Jean Monneron dans son intimité ? Cette inconséquence apparente sera comprise par tous ceux qui ont approché un vrai professeur tel que celui-là, un de ces accoucheurs d'esprits, possédés par le goût, par la passion du talent jeune. Les éducateurs de grande race éprouvent, à discerner dans un écolier de dix-sept ans les premiers linéaments de la supériorité future, des émotions d'inventeurs et d'artistes. Préciser, hâter l'achèvement de cette ébauche, conspirer à l'éclosion de cette noble fleur humaine, s'associer à ce miracle : la formation d'une belle intelligence, telles sont les délices de ces maîtres, qui demeurent le plus souvent

anonymes. Que représentent aujourd'hui, sauf pour de bien rares piétés, les noms d'un Rinn et d'un abbé Noïrot, et, plus près de nous, d'un Aubert-Hix, d'un Merlet, d'un Charles? M. Victor Ferrand appartenait à cette élite, et de là son amitié pour Jean. Avant d'être nommé à Henri-IV, il avait été suppléant à Louis-le-Grand, où le jeune homme achevait ses études. Il l'avait eu comme élève. Il s'était intéressé à cette nature distinguée et que certaines circonstances de désaccord intime avec son milieu rendaient pathétique. C'était l'époque où la femme du professeur de philosophie venait de mourir. Vivant seul avec sa fille cadette, il n'avait peut-être pas eu, sur les rapports possibles entre ce disciple favori et cette fille, les prudentes appréhensions qu'aurait eues une mère. Peut-être aussi son affection pour Jean l'avait-elle induit à fermer les yeux sur un sentiment naissant qu'il avait vu Brigitte partager, avec la joie profonde d'un père qui, dans ses rêves, s'est souhaité pour gendre celui même que sa fille a choisi. Un autre motif, et justement celui qui semblait devoir faire obstacle à cette union, la lui rendait, au contraire, plus désirable. On a compris qu'il s'agit de la religion. Quoique le strict respect du devoir professionnel eût toujours empêché M. Ferrand de transformer son cours de philosophie en un instrument de propagande, ses convictions catholiques étaient trop connues, elles tenaient par des liens trop serrés à l'ensemble de ses idées pour que certains de ses élèves ne fussent pas tentés de l'interroger. Même aujourd'hui, le préjugé, perfidement mis à la mode au dix-huitième siècle, demeure si vivace, l'antinomie entre la croyance et la raison est si généralement admise, que la coexistence, dans un grand esprit, de la haute culture et de la foi, déconcerte comme une anomalie paradoxale. Jean Monneron, en particulier, avait dû être plus étonné qu'un autre d'une attitude intellectuelle qui contredisait si violemment les théories acceptées, respirées plutôt dans l'atmosphère paternelle. Notez que M. Ferrand n'est pas seulement traditionnaliste en religion. Il l'est aussi en politique et ne

parle de la Révolution qu'en employant la formule de Le Play sur les « faux dogmes de 89 ». La curiosité passionnée, excitée chez Jean par la rencontre d'idées si différentes des siennes, ses hardies questions, son ardeur à forcer la réponse, toute cette fièvre communicative d'une jeune conscience qui se cherche, avaient entraîné Ferrand à des discussions dont il s'était d'abord fait scrupule. Puis, ces débats l'avaient intéressé autant et plus que son élève. Il s'était créé entre ces deux pensées une de ces relations presque impossibles à définir, car elles n'ont guère d'analogue. L'intelligence de chacun était devenue pour l'autre un champ d'action presque nécessaire. Les allées et venues du souple esprit du jeune homme, ses abandons et ses reprises, ses concessions et ses dérobements avaient fini par donner à leurs entretiens, en apparence si abstraits, — ils ne parlaient jamais que d'idées, — une chaleur et presque une âpreté de combat. La funeste guerre civile à laquelle une retentissante affaire judiciaire servit de prétexte plus que de cause, les avait, un moment, séparés jusqu'à la brouille. Il n'est pas besoin de dire dans quel camp le lucide et sage génie de M. Ferrand l'avait rangé. Après une année entière d'absence et de silence, Jean était, un beau jour, revenu chez son maître, qui l'avait accueilli les bras ouverts. Mais, d'un commun accord, les deux hommes s'étaient, depuis cette époque, interdit précisément les sujets qui les enflammaient le plus jadis. Ferrand, toutefois, n'avait pas cessé d'observer son ancien élève de son perspicace regard. Des signes de tous ordres lui avaient montré que cette conscience continuait d'être très inquiète, très troublée. Il se faisait en elle un travail. C'est durant cette période qu'il avait constaté un romanesque éveil d'amour dans le cœur de Jean et dans celui de sa fille. Il n'eût pas été le croyant qu'il était, tout pénétré d'une foi à la Joseph de Maistre dans la constante action de la Providence sur nos destinées privées, s'il n'avait pas vu, dans ce réciproque attrait, une grâce d'en haut, un moyen dont Dieu se servait pour ramener une âme. Aussi, lorsque Jean s'était décidé à

se déclarer enfin et à lui parler de son sentiment pour Brigitte, le père avait été persuadé que cette démarche supposait chez le jeune homme une évolution définitive. Demander la main de Mlle Ferrand, c'était s'obliger à un mariage religieux, et un tel mariage supposait que Jean Monneron se fit catholique. Puis, en pressant le jeune homme, M. Ferrand avait reconnu avec stupeur que celui-ci, trompé sans doute par le profond respect que son maître montrait toujours pour la sincérité des convictions contraires aux siennes, avait nourri l'illusion d'une union célébrée à l'église, mais, comme il arrive dans les mariages mixtes, sans qu'il fût obligé lui-même d'adopter la religion de sa fiancée. Le philosophe n'était pas homme à se contenter d'un semblable compromis, d'ailleurs plus difficile qu'aucun autre à faire accepter par Rome, sans des motifs impérieux qu'il n'avait pas assez nettement aperçus dans le cas présent. Il n'avait vu là qu'une preuve d'un défaut souvent observé dans son élève, et dont il avait tout essayé de le corriger : l'incertitude. Il avait donc répondu à l'amoureux de Brigitte qu'il ne donnerait sa fille qu'à un catholique déclaré et pratiquant. Sa surprise avait été plus grande encore à constater, chez Jean Monneron, un réel saisissement d'épouvante à la seule pensée d'un acte aussi grave, aussi mêlé aux profondeurs de la conscience. Il l'avait cru si préparé, si voisin d'une adhésion définitive à ce qu'il croyait, lui, être la vérité, et il le trouvait si vacillant, si hésitant encore ! Le jeune homme avait demandé huit jours pour réfléchir. Le père les avait accordés. Ce 1^{er} novembre marquait la fin du délai.

On connaît maintenant le secret de la profonde détresse dont Jean restait atterré, par cette froide matinée et sur ce banc solitaire du jardin du Luxembourg. Quoiqu'il fût, depuis quelque temps, bien attiré vers les idées de son ancien maître, par suite de toute une évolution intérieure, plus attiré peut-être que celui-ci ne le supposait, le pas lui semblait si définitif, si solennel ! Ce baptême à vingt-quatre ans, c'était une telle rupture avec tout son passé, avec tout son

milieu ! Il entrevoyait de tels conflits, et un surtout de telle nature ! D'autre part les raisons qui le rapprochaient des convictions de M. Ferrand laissaient en lui une telle place au doute !... Bref, il lui avait été impossible de se décider dans le sens où le poussait son cœur. Son amour même avait été un obstacle de plus. Il s'était demandé si l'attraction qu'exerçaient sur lui les doctrines du père de Brigitte ne dérivait pas, sans qu'il s'en rendit compte, du sentiment qu'il portait à la jeune fille. La probité intellectuelle a ses maladies de scrupule comme l'autre. Bien résolu à retirer sa demande, pour ne pas accepter une clause à laquelle il ne pouvait se soumettre en toute conscience, sa violente douleur augmentait encore l'énergie de cette résolution. L'idée de l'effort s'associe trop aisément dans les âmes délicates à l'idée de mérite. Elles sont toujours tentées de se mésestimer de ce qui leur plait et de s'estimer de ce qui leur coûte. Et qu'il en coûtait à Jean de renoncer pour toujours à l'amie dont la grâce blonde allait rayonner tout à l'heure dans ce décor d'automne et de tristesse, si ses calculs s'étaient trouvés justes !

Ils l'étaient. Les amoureux ont à leur service un don de divination presque infaillible, qui ressemble aux visions du génie. Le principe n'en est-il pas identique : des facultés de logique portées à un degré supérieur sous l'influence de l'observation aigüe et de l'idée fixe ? Brigitte Ferrand s'approchait, en effet, à ce moment même, de ce coin du jardin où Jean Monneron l'attendait. Si la magie d'intuition qui avait décidé le jeune homme à se poster près de cette porte d'angle se fût exaltée jusqu'à la double vue, et s'il avait pu, des yeux de sa chair, percer le massif des maisons dressées devant lui, il eût aperçu celle qu'il aimait en train de suivre le trottoir de la rue Notre-Dame-des-Champs auprès de son père. Ils venaient, l'un et l'autre, de reconduire chez elle Mme Fortier, la sœur mariée de Brigitte, et ils se préparaient à tourner par la rue Bara, qui débouche précisément en face

de cette entrée du vieux jardin choisie par Jean. Et certes l'énergie du malheureux eût difficilement tenu bon, s'il eût pu non seulement la voir, mais l'entendre qui causait en tête à tête avec son père et parlait de lui. Il savait bien, quoiqu'il ne se fût jamais permis de lui dire ses sentiments, qu'elle les avait devinés. Il croyait savoir aussi, malgré sa réserve, qu'il ne lui déplaisait pas. Il n'avait pas osé imaginer la vérité : qu'elle l'aimait autant qu'il l'aimait. Surtout, il ignorait que M. Ferrand fût le confident de cet amour et qu'il n'eût caché à Brigitte ni la demande de Jean, ni sa propre réponse. Cette entière sincérité du père vis-à-vis de sa fille avait ses dangers trop évidents. Elle tenait à la nature un peu exceptionnelle des rapports qui les unissait. Brigitte Ferrand était de la lignée d'Antigone, de cette « enfant du vieillard aveugle », la plus pure création du génie antique, qui joint à la féminité du dévouement le plus attentif une vigueur d'intelligence presque masculine, — si tendre, pour asseoir sous les oliviers de Colone l'infortuné qu'elle guide, — si hardie, pour affirmer, devant un juge inique, l'existence de « ces lois non écrites, immuables, dont nul ne sait quand elles ont pris naissance ». Chargée, à quinze ans, de remplacer sa mère morte au foyer d'un père qu'elle admirait autant qu'elle l'aimait, Brigitte avait voulu devenir, pour cet homme supérieur, mieux qu'une ménagère, une compagne de pensée, bien humble, bien modeste, et qui l'aidât cependant à supporter la solitude du veuvage. Cela avait commencé par de tout petits services, comme de recopier les manuscrits du philosophe, comme de transcrire pour lui des extraits, comme de lui lire, le soir, à haute voix, et dans des revues spéciales, des articles dont le titre seul prenait, sur ces lèvres de jeune fille, de touchantes allures de paradoxe. L'hérédité aidant l'affection, elle était arrivée à comprendre, à partager les idées du professeur. C'était aussi ce goût profond et cette entente des choses de l'intelligence qui l'avaient intéressée à Jean. Quoique son instinct de femme lui fit éviter soigneusement tout air de savante, et qu'elle eût

même, par réaction, un rien de coquetterie dans sa toilette, sa physionomie trahissait cet excès, cette anomalie plutôt, de culture. L'expression du visage était plus âgée que les traits. Avec des lignes d'une régularité presque classique, elle était moins jolie que belle. Un je ne sais quoi de trop grave flottait autour de sa bouche, pourtant si jeune, et dans le regard de ses prunelles pourtant si bleues. Elle était assez grande, avec une tête plutôt petite, de forme ovale, que couronnaient d'admirables cheveux blonds. Son teint très clair, presque transparent, pâlisait et rougissait à la moindre émotion, d'une manière qui révélait, chez cette enfant, précocement initiée aux plus abstruses théories de la psychologie et de la métaphysique, la plus vive, la plus spontanée sensibilité. Ces deux côtés de sa nature, trop réfléchie et trop émotive tout ensemble, se retrouvaient dans l'entretien qu'elle avait avec son père, ce matin-là, et qui avait commencé dès le seuil de la maison de sa sœur aînée. A peine avaient-ils pris congé de celle-ci, laissée jusqu'ici en dehors de leurs projets, Brigitte avait demandé :

— « Vous devez être content de moi, mon père?... » Comme on le voit, le traditionnaliste partageait, sur le chapitre du tutoiement, l'opinion de son maître Bonald, lequel a écrit avec son austère ironie : « On ne tutoie plus que son père et sa mère. Cet usage met toute la maison à l'aise. Il dispense les parents d'autorité et les enfants de respect... » Ce petit détail donnera la nuance du caractère et des manières de M. Ferrand, chez qui la bonhomie se relève d'une courtoise, mais souveraine dignité : « Oui, » avait insisté la jeune fille, « je vous avais promis, il y a huit jours, de ne plus vous parler de M. Monneron, et d'être calme. C'est la première fois de cette semaine que je vous aurai prononcé son nom, et j'ai été calme, très calme. Je le suis plus encore ce matin. Je viens de demander à ma mère d'intercéder là-haut pour que les choses soient telles que je les désire... C'est comme si j'avais reçu une promesse... Ah ! mon père, que je plains ceux qui n'ont pas la foi ! Comment

vivent-ils avec leurs morts? Et ne pas vivre avec ses morts. c'est ne pas avoir de famille. Quand je pense qu'il n'a pas connu, jusqu'ici, ces joies profondes que donnent les pratiques religieuses, que je suis tentée de le plaindre!... »

A mesure qu'elle parlait, montrant à nu, dans leur ingénuité, ses espérances et son amour, elle pouvait voir un pli soucieux contracter la bouche de son père. M. Ferrand était un homme de cinquante-trois ans, taillé en force, avec un visage dont la pâleur naturelle s'était accrue par une existence trop sédentaire. Ce teint mat était d'autant plus saisissant qu'il contrastait fortement avec la noirceur des cheveux et de la barbe, où des fils d'argent commençaient à peine de courir. Il y avait dans ce masque un peu lourd, aux traits fins, presque ténus, de la puissance et de la subtilité. L'ensemble rappelait vaguement le célèbre portrait des Offices qui passe pour représenter Léonard. L'expression était si noble qu'elle faisait oublier une infirmité qui eût défiguré un autre visage : une convulsion enfantine avait fortement dévié l'œil droit. Ce regard bigle s'accordait avec cette physionomie, comme abstraite du monde extérieur et tournée en dedans, qu'éclairait la sérénité ardente des certitudes profondes. L'accent de sa fille, plus encore que ses mots, venait de lui prouver, une fois de plus, qu'il n'avait pas été assez prudent. Il eût mieux valu ne pas lui annoncer la démarche de Jean Monneron, avant d'avoir la réponse du jeune homme sur le point encore en suspens. Pour Brigitte, évidemment, cette réponse ne faisait pas de doute. M. Ferrand, lui, en revanche, se rendait trop compte que, si l'amoureux n'avait pas raccourci de lui-même ce délai des huit jours, la raison en était dans une hésitation de plus en plus grande. Il présentait maintenant la résolution définitive de Jean, dont lui non plus n'avait pas douté d'abord, et il en redoutait le contre-coup sur sa fille :

— « Ma pauvre Brigitte, » reprit-il donc, « tu me dis que tu es calme et tu viens de me parler avec une exaltation dont j'aurais peur, si je ne te savais pas si courageuse, quand il le

faut. A t'entendre, la réponse que nous attendons aujourd'hui sera certainement ce que nous souhaitons qu'elle soit. Si elle était le contraire cependant? Si, au dernier moment, les idées qui ont empêché Jean d'accepter aussitôt la condition que nous avons mise, toi et moi, à notre consentement, étaient les plus fortes?... Moi aussi, » continua-t-il, « je crois à une mystérieuse influence des morts sur les vivants, et qu'ils peuvent obtenir pour nous, comme nous pouvons obtenir pour eux. C'est tout le sens de la fête d'aujourd'hui et de la communion des saints. Mais je crois aussi que la décision suprême d'une volonté dépend d'elle seule. Je ne t'ai pas caché que j'ai cru voir, dans les circonstances qui ont amené les choses où elles en sont, un dessein caché, une invite de Dieu à cette âme. Cette âme s'y rendra-t-elle? C'est ce que ni toi ni moi nous ne pouvons savoir, mon enfant. »

— « Vous craignez mon chagrin, si j'étais déçue, mon bon père? » dit Brigitte, en secouant la tête, avec un sourire ému et confiant. « Je ne peux pas l'être. Vous m'avez raconté vous-même que l'incrédulité de M. Monneron n'était que de l'ignorance. Vous lui avez si souvent appliqué devant moi cette belle phrase du cardinal Newman : *Je n'ai jamais péché contre la lumière*. Il sait, maintenant que vous avez tant discuté avec lui. Toutes ses objections, vous les avez dissipées. Toutes vos réflexions, vous les lui avez communiquées. Vous lui avez prouvé la religion. Comment ne croirait-il pas?

— « On ne prouve pas la religion, » repartit le philosophe. « Je t'ai dit cela aussi, bien souvent. On donne des raisons de croire, ce qui n'est pas la même chose. Une conversion n'est pas une œuvre purement intellectuelle. Sans cela, tout le monde croirait, ou bien personne. On croit avec tout son être, avec son intelligence, certes, mais aussi avec son cœur et avec sa volonté. Il y a des gens qui n'aiment pas à croire, qui ne veulent pas croire, et ils en arrivent à obscurcir pour eux jusqu'aux ténèbres, ce qui, pour toi, pour moi, fait évidence et lumière. Quand Jean Monneron était mon élève, plus d'une fois j'ai vu son intelligence s'ouvrir, se donner,

venir à la foi, et sa volonté l'arrêter net dans cet élan. Qui sait s'il n'en est pas de même aujourd'hui?... »

— « Mais, » dit Brigitte, « sa démarche auprès de vous était sincère, et, s'il *veut* m'épouser, » — elle souligna le mot en le prononçant, — « il doit *vouloir* tout ce qui peut l'y aider, excepté une démarche contre la conscience... »

— « Et s'il pense que c'est le cas ? » reprit M. Ferrand, et, sur un geste étonné de sa fille : « Tu oublies qu'entre lui et nous, il y a son père... » — Et, comme Brigitte esquissait de nouveau son geste : « Comprends-moi bien, » continua-t-il. « Je sais parfaitement que le père ne refusera pas son consentement. S'il avait dû le refuser, je n'aurais même pas laissé Jean formuler sa demande. Je connais mon ancien camarade. Il met son point d'honneur à laisser ses enfants absolument libres. C'est la raison pour laquelle il ne les a pas fait baptiser. Il a voulu qu'ils choisissent, une fois majeurs, en pleine indépendance. Il est sincère dans cette persuasion qu'il ne les a jamais influencés. Cela n'empêche pas que, le jour où Jean viendra lui dire : « Je me marie à l'église et je « suis catholique, » ce sera pour lui un déchirement, une faillite, la banqueroute de l'éducation morale qu'il a donnée à son fils. Il n'y a pas de neutralité vraie sur certains points. Monneron se croit tolérant. Il est un fanatique à rebours. La religion, pour lui, c'est le poids mort du passé, le legs de superstition d'une humanité inférieure. Il la hait de tout l'amour qu'il porte à qu'il croit le progrès et la raison. De voir Jean retourner à cette erreur, il souffrira cruellement, et Jean le sait. Tu parles de conscience. Voilà le scrupule qui peut troubler la sienne. »

— « Vous m'aviez bien dit, » reprit la jeune fille, après un silence, « que M. Monneron le père n'était pas religieux. Mais il ne s'agit donc pas d'une indifférence ? Il s'agirait d'une haine ? Vous venez de prononcer ce mot... Est-ce possible?... Lui, un si honnête homme !... »

— « Il est un très honnête homme, en effet, » répondit M. Ferrand, « par tant de côtés. Et pourtant, tu as raison, ce

n'est point par les portions hautes de son être qu'il sent ainsi. Son excuse, c'est qu'il ne se rend pas compte des mobiles auxquels il obéit dans cette haine. C'est un des points où sa famille est malade en lui, — hélas ! où la France est malade dans sa famille. Suis la filière, et, toi qui connais si bien mes idées sur le principe de continuité, ce que l'Église appelle la réversibilité, tu en trouveras ici une confirmation bien significative. Cette famille Monneron a commis une première faute, dans le grand-père, qui était un simple cultivateur. Il avait un fils très intelligent. Il a voulu en faire un bourgeois. Pourquoi ? Par orgueil. Il a méprisé sa caste, ce jour-là, et il a trouvé un complice dans l'État, tel que la Révolution nous l'a fait. Nous vivons, depuis cent ans, sur des lois dont l'esprit est de niveler les classes, d'égaliser pour tous le point de départ, de faciliter à l'individu les ascensions immédiates, en dehors de la famille. Ce ne sont pas non plus des lois saines et généreuses. Ce sont des lois d'orgueil. A quel sentiment s'est-on adressé chez Monneron, au collègue ? A l'orgueil. Dans ses examens ? A l'orgueil. Quand je l'ai rencontré à l'École normale, tout son développement n'était qu'un développement d'orgueil. Voilà pourquoi il n'a pas cru. Il a pensé à l'encontre de notre tradition religieuse. Ce faisant, il a estimé qu'il obéissait à sa raison. En réalité, il s'est fourni des prétextes pour justifier une attitude qui n'était que l'instinct déposé en lui par toutes ces données. Il est un vrai représentant d'une époque dont l'aberration consiste à vouloir que chaque génération recommence la société. Son irréligion est comme son radicalisme, la preuve qu'il ne vit pas avec ses morts, lui, pour prendre ton mot de tout à l'heure. On l'en a séparé et il s'en est séparé. Sa pensée et sa volonté vont contre sa race, au lieu d'en être la continuation, le prolongement. Mais il est écrit qu'il ne sera demandé à chacun de nous que ce qu'il aura reçu. Voilà pourquoi, je te le répète, Monneron est un honnête homme avec les idées d'un sectaire, et voilà pourquoi la conversion de son fils, si elle a lieu, le bouleversera comme un reniement... »

— « Vous admettez pourtant, » interrogea Brigitte, « que cette conversion est un besoin de cette âme? Comment expliquez-vous alors que l'enfant d'un tel père ait, au contraire, cette nostalgie de Dieu? C'est votre mot; vous l'avez employé. il y a huit jours encore, dans notre grande conversation... »

— « Tu touches là, mon amie, à un grand mystère, » dit le philosophe. « Qu'il y ait un atavisme moral, comme il y a un atavisme physique, une hérédité en retour des idées et des sentiments de nos aïeux, c'est un fait indiscutable. Pourquoi cette hérédité se manifeste-t-elle dans un individu plutôt que dans un autre? Le problème n'est pas plus soluble que celui de l'inégalité des talents ou tout simplement des santés, entre frères et sœurs, nés des mêmes parents, dans des conditions identiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que Jean Monneron est travaillé, depuis des années, par cet atavisme qui n'a jamais tourmenté son père. La bonne race des cultivateurs vivarais, dont il est issu, se révolte en lui, malgré lui, contre l'erreur paternelle. Ce fils d'un Jacobin a de continuels retours vers la vieille France. Il voudrait aimer la France nouvelle, et tout l'en écarte. Cet enfant d'un incrédule étouffe dans la négation. Il est né d'un fonctionnaire et d'un déraciné; et il ne rêve, quand il s'abandonne à ses goûts, que d'une famille établie, de mœurs locales et traditionnelles, d'un milieu terrien. Cette lutte secrète dure depuis que je le connais. C'est la cause qui m'a tant intéressé à lui, durant son année de philosophie. Je n'ai jamais connu un jeune homme dont le malaise démontrât plus complètement combien les sophismes du monde révolutionnaire sont meurtriers à un esprit juste et à un cœur droit... Et puis, il t'a aimée. J'ai vu grandir ce sentiment. J'ai vu que tu le voyais aussi, qu'il t'attendrissait. Il m'a semblé que le bonheur pouvait être là, pour vous deux. Aujourd'hui, je me demande si je ne me suis pas trompé, puisque la lutte intérieure dont il était déjà victime, à dix-huit ans, continue à vingt-cinq, à travers et malgré cet amour... »

— « Non, mon père, » reprit Brigitte, en touchant de sa

main le bras de M. Ferrand, « la lutte ne continue pas et le bonheur est là... » Et, en indiquant à son compagnon d'un gracieux hochement de sa tête fine, elle ajouta : « *lui* aussi, il est là... » Elle venait d'apercevoir Jean Monneron, qui, de son côté, l'avait reconnue. Il s'était levé de son banc, avec la gêne, toujours touchante pour une femme qui aime, de quelqu'un qui attend depuis des heures et qui veut avoir l'air de s'être trouvé là par hasard. Quoique les préoccupations de M. Ferrand fussent bien grandes et qu'il considérât comme très important l'entretien dont cette présence de son ancien élève annonçait l'imminence, il ne put, lui non plus, s'empêcher d'être attendri et amusé par cette gaucherie de l'amoureux. Dans l'atmosphère de tension intellectuelle où il vivait, et où il faisait, par contagion, vivre sa fille, c'était une bouffée de jeunesse, un souffle de nature et de spontanéité que cet enfantillage de Jean, surpris dans son aguet, confus et s'excusant d'être là par des phrases maladroitement. Ses explications balbutiées, en abordant M. et Mlle Ferrand, trahissaient un si naïf embarras que le père en sourit, et ce fut avec la plus indulgente moquerie qu'il y coupa court :

— « Vous n'allez nulle part ? » lui dit-il. « Hé bien ! tant mieux ! Vous nous accompagnez jusqu'à la maison. »

II

L'OBSTACLE

Les trois promeneurs commencèrent donc à marcher ensemble dans la direction du Palais, le père séparant les deux jeunes gens. La première impression d'amusement et d'attendrissement avait cessé tout de suite, et ils n'échangeaient les uns avec les autres que des phrases indifférentes qui tombaient, presque sans réponse, dans un silence chargé de trop de pensées. Tous les trois étaient en effet dominés par des idées qui leur tenaient de trop près au cœur pour qu'ils

pussent les dire, et elles leur enlevaient la force de soutenir une autre conversation. M. Ferrand avait aussitôt compris, devant le visage sombre et fermé de Jean Monneron, que sa venue au-devant d'eux ne signifiait pas le facile acquiescement dont s'était flattée Brigitte. Le tendre optimisme de celle-ci n'avait pas tenu non plus contre cette physionomie tourmentée, ni surtout contre le regard d'angoisse dont le jeune homme l'enveloppait de temps à autre. C'est qu'à la voir marcher ainsi, près de lui, avec sa taille svelte, avec la ligne si douce et si réfléchie de son profil, avec ses beaux yeux bleus, remplis d'âme, elle lui apparaissait comme plus charmante encore, comme plus digne d'être aimée pour toujours et uniquement. L'homme supérieur dont elle était la fille ne s'était jamais révélé plus affable, plus attirant, rien que par sa manière de respecter les émotions devinées chez les deux amoureux. Il était vraiment le père d'élection que Jean se serait choisi, le grand aîné auquel pouvoir dire tout ce qu'il devait taire à son vrai père, tant d'incertitudes et de troubles ensevelis au fond de son cœur!... Le vent continuait à chasser les feuilles des platanes le long des allées, la lourde pesée du ciel d'automne à envelopper de mélancolie les statues lavées de pluie, les massifs glacés, le bassin frissonnant, le palais décoloré. L'étudiant pouvait reconnaître une image de son sort actuel dans cette vision de félicité qui passait, passait, et, quand elle ne serait plus là, il ne resterait qu'un sinistre et solitaire décor d'hiver. Et de nouveau la tentation le ressaisissait de ne pas l'accepter, cette solitude. Un mot suffisait... Il ne devait pas le prononcer. Il ne le pouvait pas. Tous les motifs qu'il s'était donnés pour renoncer à son rêve, durant ces huit jours d'un si passionné, d'un si scrupuleux examen de conscience, se levaient du fond de son âme à chaque geste de la jeune fille. Plus elle l'enchantait par sa grâce intelligente et délicate, plus il apercevait le bonheur assuré devant lui, s'il le voulait, et plus la voix intérieure lui commandait de résister, de ne pas sacrifier des raisonnements à une émotion, un principe obligatoire à une joie, si ravis-

sante fût-elle. Et cet orage intime se déchainait en lui, tandis qu'il prononçait, comme M. Ferrand lui-même, et comme Brigitte, d'insignifiantes paroles sur les menus incidents de cette interminable traversée du jardin : un nom inscrit à la base d'une statue, l'aspect d'un des monuments par ce jour voilé, la rencontre, au passage, d'une figure de connaissance. Cette contrainte, douloureuse pour tous les trois, quoique à des degrés inégaux, — car, chez le jeune homme, elle était du désespoir, et chez ses interlocuteurs seulement de l'anxiété, — ne cessa qu'à l'arrivée dans la maison de la rue de Tournon, et lorsque, Brigitte les ayant laissés, les deux hommes se retrouvèrent face à face dans le cabinet de travail de M. Ferrand. Cette vaste et haute chambre attestait, comme la cour et comme l'escalier, que l'hôtel, aujourd'hui distribué en quelques appartements, avait été, au dix-huitième siècle, une de ces larges demeures parlementaires faites à souhait pour une famille bourgeoise, opulente et simple. La noble décoration de cette pièce : les couronnements des fenêtres et des portes, la forme de la cheminée avec son chambranle en anse de panier et la coquille de son cartel, dataient du milieu du dix-huitième siècle. Quatre grands corps de bibliothèque accentuaient, par les reliures sévères des gros livres qui les remplissaient, cet air d'autrefois. La chambre était éclairée par deux hautes fenêtres qui ouvraient sur un balcon, suspendu lui-même sur les débris d'un jardin. Une copie ancienne, peut-être une réplique, du portrait si intelligent, si humain, si français, d'Arnaud d'Andilly, par Philippe de Champaigne, était le seul objet d'art qui parât cette salle de travail, aménagée pour la méditation, et qui semblait juste à la mesure de la puissante physionomie du philosophe. Aussitôt entré, il avait fait signe à son élève de s'asseoir. Il avait pris place lui-même à son bureau et il lui avait demandé :

— « M'apportez-vous votre réponse, ou bien désirez-vous avoir devant vous quelques jours encore ? »

— « Je vous apporte ma réponse, » fit Jean Monneron.

« Huit jours, quinze jours de plus n'y changeraient rien, puisque je me retrouverais dans les mêmes conditions et devant le même obstacle. »

— « Alors, si je comprends bien, c'est non, » reprit M. Ferrand, après un silence.

— « C'est non, » répéta le jeune homme, d'une voix basse, ferme et triste. « J'ai bien réfléchi, mon cher maître, bien lutté aussi, depuis ces huit jours. J'aurais tant voulu venir à vous aujourd'hui, en vous disant : Je suis prêt à me faire baptiser. Conduisez-moi chez le prêtre que vous avez choisi... Hé bien ! je ne peux pas... »

— « Je m'y attendais, » répondit M. Ferrand. Il avait, tandis que le jeune homme prononçait cette déclaration, appuyé son coude sur la tablette du bureau chargé de papiers, et, son front sur sa main, avec un air d'accablement où son interlocuteur pouvait voir à quelle profondeur ses paroles atteignaient le père et le croyant : « Si vous aviez dû répondre : oui, vous n'auriez pas hésité huit jours, pas une minute. Je ne suis pas aveugle. Je sais combien vous aimez Brigitte, et depuis longtemps. »

— « Si je l'aime!... » s'écria Jean, et, l'espèce de pitié attendrie avec laquelle son maître venait de lui parler lui ayant soudain ouvert le cœur, toutes ses émotions de cette matinée lui jaillirent soudain à la bouche en paroles passionnées : « Si je l'aime!... » répéta-t-il. « Du moins, vous, vous ne me méconnaîsez pas. Vous me plaignez... Mais lui donner mon nom, mon cher maître, vivre avec elle, toujours, fonder avec elle un foyer, travailler pour elle, auprès d'elle, par elle, essayer d'avoir un peu de talent, un peu de réputation peut-être, à cause d'elle, ah ! c'était ma vie fixée. C'était tout ce que j'ai pu souffrir déjà, réparé... Et vous si près de moi, votre esprit si grand, si généreux, me soutenant, m'appuyant, c'était le bonheur... Pour que j'y renonce, vous le devinez, il faut qu'il y ait un obstacle par-dessus lequel je ne peux pas passer. Monsieur Ferrand, je ne vous fais aucun reproche, remarquez, de la condition que vous m'avez imposée. Vous

ne seriez pas là, que Mlle Brigitte me l'imposerait aussi, j'en suis sûr, et elle aurait raison, comme vous avez raison. Vous agissez tous deux suivant votre conscience. Je ne peux pas ne pas agir suivant la mienne, et elle ne me permet pas de me faire catholique... »

— « Donnez-moi la main, mon enfant, » dit M. Ferrand. L'accent de son ancien élève lui avait infligé une fois de plus l'émotion très particulière qui naît chez les vrais apôtres au contact de certaines âmes d'incrédules. Ils les sentent si belles, si chaudes, et, les trouvant étrangères à leurs idées, ils en souffrent. Ils voudraient communier avec ces nobles sensibilités dans une foi pareille, et, tout en se défendant d'exercer sur elles aucune pression, il faut qu'ils s'essaient à se les attirer. La tentation était trop forte et si instinctive ! Persuadé qu'il agissait uniquement pour le bonheur de sa fille, le père de Brigitte ne se doutait pas que c'était aussi le besoin de conquérir cette généreuse intelligence qui lui faisait, en ce moment même, insister, avec cette douceur prenante, qui est le don des maîtres. « J'ai bien désiré, » continua-t-il, « que votre résolution fût autre... Si j'ai accueilli votre demande comme je l'ai fait, vous l'avez comprise, c'est que j'ai vu dans ce mariage toutes les chances de bonheur pour Brigitte, et c'est aussi que je vous aime beaucoup, mon enfant. Je vous l'ai prouvé à trop de reprises pour que vous en doutiez. A cause de cette amitié, et pour que vous puissiez toujours revenir chez moi sans arrière-pensée, j'ai évité avec vous, ces dernières années, les divers points où mes convictions auraient pu paraître violenter les vôtres. Cette amitié me permet aujourd'hui de vous dire : Vous faites, de votre refus à l'unique condition que j'aie posée à votre mariage, une question de conscience. Mais une question de conscience comporte un pour et un contre. Elle se discute. Vous l'avez discutée avec vous-même. Vous pouvez vous tromper, vous être créé des scrupules imaginaires, n'y avoir pas vu clair dans votre pensée. Supposez que je ne sois pas le père de Brigitte, que je sois votre vieux professeur de philosophie sim-

plement; que vous vous trouviez, vis-à-vis d'une famille de moi inconnue, précisément dans la situation où vous êtes vis-à-vis de la mienne, et que vous veniez me consulter. Voulez-vous me laisser vous parler comme je vous parlerais?... Oui?... Hé bien! Pouvez-vous me définir, me marquer le point exact de votre scrupule?... »

— « Le point exact? » répondit le jeune homme. « C'est que je ne *crois* pas, tout simplement, et qu'accepter, que demander le baptême dans ces conditions-là, ce serait mentir, et non pas mentir par silence, comme font tant de gens, catholiques de naissance, qui, ayant perdu la foi, se marient à l'église. Ils n'ont qu'à se taire de leurs doutes, comme je comptais me taire des miens, quand je m'imaginai que la cérémonie religieuse serait pour moi ce qu'elle est pour un protestant ou pour un juif qui épouse une catholique. Elle ne le serait pas, et je me trouve dans la nécessité non plus de me taire, mais de parler. Il faut que je déclare qu'un certain système d'idées, où j'ai été élevé, est faux, — et je n'en suis pas assez sûr; — qu'un autre, tout contraire, est vrai, et je n'en suis pas sûr davantage. Me faire catholique, c'est une profession de foi. C'est un acte positif. C'est une affirmation. Vous, mon cher maître, m'estimeriez-vous d'avoir affirmé publiquement, solennellement, ce à quoi je ne croirais pas? »

— « Non, » répondit M. Ferrand, « mais est-il vrai que vous ne croyez pas?... Vous le dites. C'est peut-être que vous confondez deux choses bien différentes, et qui doivent rester différentes, ce qu'un grand médecin de notre temps, qui est aussi un grand chrétien, le professeur Grasset, de Montpellier, et, depuis, un autre grand savant qui n'est pas encore chrétien, lui, mais qui comprend la croyance, Jules Soury, ont si bien résumé, quand ils ont distingué les certitudes du laboratoire et celles de l'oratoire. Cette distinction, la faites-vous vraiment? Vous pensez que vous ne croyez pas, parce que vous ne vous trouvez pas, vis-à-vis des vérités religieuses, dans une attitude mentale pareille à celle que vous avez vis-à-vis des vérités physiques et chimiques, par exemple. Mais,

moi non plus, je ne l'ai pas. Les dogmes de l'Église dont je suis le plus persuadé : le Péché originel, l'Incarnation, la Résurrection, la Présence réelle, n'ont pas pour moi la même clarté d'évidence que la loi de composition de l'eau. Qu'est-ce que cela prouve ? Que l'objet de la vérité religieuse n'est pas l'objet de la vérité scientifique, simplement, et que les facultés employées ne sont pas les mêmes... L'erreur des rationalistes, je vous l'ai dit si souvent autrefois, consiste à vouloir réduire un des types de certitude à l'autre. Prenez garde que ce ne soit votre erreur aussi, dans le cas présent. Voulez-vous une preuve que vous avez beaucoup plus de foi que vous ne le savez vous-même ? C'est que vous avez hésité, quand je vous ai répondu : « Je ne donnerai ma fille qu'à un catholique pratiquant. » Cette hésitation m'a effrayé, je vous l'ai dit. J'ai prévu que le nouvel homme en vous ne terrasserait pas l'ancien. Mais le nouveau existe. Il n'y aurait pas eu lutte sans cela, et, cet homme nouveau, c'est un croyant... »

— « C'est quelqu'un qui a espéré croire, » répliqua Jean Monneron. « La distance est grande de l'un à l'autre... Oui, » continua-t-il, « si j'ai hésité, mon cher maître, c'est que tout mon cœur était le complice de cette espérance, et que ma raison, au lieu de s'y opposer, m'y incline. J'ai repassé en esprit, cette semaine, par tous les chemins où vous m'avez conduit, quand nous discussions ensemble ces problèmes. J'avoue que je n'ai rien à répondre à vos arguments, rationnellement. C'est la preuve que, ce qui me manque, c'est bien la Foi, telle que vous l'entendez, l'adhésion vivante du fond de l'être. J'admets avec vous que la Science est incapable de dépasser l'ordre des phénomènes et qu'elle se heurte, aussitôt qu'elle veut chercher le pourquoi des choses, au lieu du comment, à l'inconnaissable. J'admets que cet inconnaissable est réel, puisqu'il est à la racine de toute réalité. J'admets que, le conséquent étant enveloppé dans l'antécédent, cet inconnaissable doit posséder, virtuellement au moins, tout ce qui constitue le réel, donc, puisque nos facultés font partie du réel : l'intelligence, l'amour et la

volonté. J'admets encore que ce principe d'intelligence, d'amour et de volonté, caché dans l'inconnaissable, c'est ce que le langage des simples appelle Dieu. J'admets que ce Dieu, ainsi conçu, doit s'être manifesté dans l'histoire humaine. Comme cette histoire n'est pas une attente, qu'elle est actuelle, qu'elle est présente, j'admets que cette action de l'inconnaissable y est mêlée, actuellement. J'admets que de tous les faits qui tombent sous l'observation, le christianisme est celui qui remplit le plus exactement les conditions que notre raisonnement nous montre *a priori* comme ayant dû être celles d'une action divine. Je vais plus loin. Je reconnais que, des formes diverses du christianisme, la plus complète est celle qui remonte par la tradition au fondateur et à ses apôtres, c'est-à-dire le catholicisme. J'admets tout cela, mais comme une construction intellectuelle qui me reste totalement extérieure, et dont je ne me sens pas faire partie. C'est une hypothèse plus ingénieuse, plus probable, si vous voulez, que beaucoup d'autres, mais cette probabilité est pour moi — comment m'exprimer? — une probabilité morte. Elle m'est étrangère, je vous le répète. Elle ne touche pas à ce point dernier de la personne où s'élabore la conviction. Où voyez-vous la foi là dedans?... »

— « Où je la vois? » répondit M. Ferrand, avec une gravité frémissante : « Dans le fait, d'abord, que vous avez dû, pour admettre seulement cette probabilité dont vous me parlez, détruire en vous tant de préjugés! Ne dites pas que je vous ai guidé dans ce chemin. Vous m'y avez suivi. Vous m'y avez cherché. Les arguments que vous m'avez résumés vous viennent de moi, et ils me paraissent, en effet, irréfutables. Vous n'auriez pas pris la peine de même les examiner, pas plus que n'ont fait tant d'autres, — car ce n'est rien de bien nouveau, et Pascal les avait donnés, — si vous ne vous étiez senti étouffer dans les doctrines de négation où vous avez grandi. Et pourquoi y étouffiez-vous, sinon parce que des portions inconnues de vous-même avaient le besoin d'une vie religieuse? Pourquoi vous êtes-vous tant attaché à moi, quand

vous êtes entré dans ma classe? Parce que les idées que je vous représentais, si contraires aux vôtres, réveillaient en vous des traces secrètes. Vous êtes un Français, c'est-à-dire l'héritier d'une longue lignée d'hommes et de femmes qui, pendant des siècles, ont été des catholiques. Vous vous mouvez, vous respirez dans une société imprégnée de mœurs catholiques. La langue que vous parlez, dans laquelle vous pensez, est catholique, puisqu'elle est romaine. Le catholicisme est en vous, malgré vous, dans ce que les philosophes d'aujourd'hui appelleraient votre inconscient. Vous ne pouvez pas être en accord avec le plus intime de vous-même, si vous n'êtes pas catholique. Cet accord, vous l'avez passionnément désiré depuis que vous pensez, à votre insu, comme un liquide désire son niveau et oscille jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. Quand vous avez souhaité de fonder un foyer, sur quelle jeune fille s'est fixé votre choix? Sur une catholique. Ce charme par lequel ma Brigitte vous a enchanté, c'est son âme, cette âme que lui a faite cette Église, dont vous dites qu'elle vous est étrangère, qu'elle vous est extérieure. Étrangère? Oui, au « moi » factice dont vous a revêtu un enseignement qui prétend libérer la personne en la séparant de ses traditions. C'est la folie d'un jardinier qui s'imaginerait affranchir les arbres en les séparant de leurs racines!... Extérieure?... Mais entrez-y donc, dans l'Église, et vous serez étonné de ce que vous découvrirez en vous, que vous n'y voyez pas... Vous éprouverez, ce jour-là, que se connaître soi-même, comme le conseillait la sagesse antique, c'est simplement se reconnaître... Ce qui vous est extérieur, en ce moment, c'est votre vraie personne. Mais Dieu la veut, et il l'aura. Vous avez les deux vertus dont il marque les âmes qu'il s'est choisies : l'humilité et la bonne volonté. Il vous poursuivra, jusqu'à ce qu'il vous ait conquis... »

Le philosophe s'était levé pour prononcer ces dernières paroles, où le mysticisme de sa pensée avait éclaté malgré lui. Il allait et venait dans le vaste cabinet de travail, son large visage tout éclairé par une flamme de passion religieuse

aussi intense que si, au lieu d'être un simple professeur de lycée à la fin du dix-neuvième siècle, il eût été un des docteurs de la réforme catholique du dix-septième siècle, un contemporain de cet Arnauld, dont l'immobile effigie présidait à cet entretien, lequel risquera de paraître bien étrange à cette date de 1900 et à Paris. Mais l'était-il réellement? Lorsque l'on appartient, comme les deux hommes qui causaient ainsi, à la race de ceux dont Platon disait déjà qu'ils vont à la vérité « avec toute leur âme », n'est-il pas naturel que, dans un acte aussi solennel, un mariage, la création d'une famille, on ne voie pas seulement une question d'intérêts, de convenances, ni même d'attrait sentimental? Ces idées si théoriques, semble-t-il, les avaient portés, l'un et l'autre, à un point d'émotion extrême. La voix du maître, en particulier, s'était faite presque sourde, dans son excès d'ardeur intime, pour prédire la conquête par Dieu de l'âme de son ancien élève. Son exaltation continuant, il s'arrêta devant Jean Monneron, toujours assis, et, lui posant les mains sur les épaules, le regard plongé dans son regard :

— « Comprenez-vous maintenant, » conclut-il, « pourquoi je n'accepte pas votre réponse comme définitive? C'est moi qui veux que vous le preniez, ce nouveau délai que vous m'avez refusé. Je sais. Ce n'est pas le rôle d'un père à qui l'on vient demander sa fille, de parler ainsi. Mais nous ne sommes pas dans la convention, vous et moi. Nous sommes dans la vérité profonde. Nous avons à prendre une décision qui pèsera, vous, sur toute votre vie, moi, sur toute la vie de mon enfant. Pour que cette décision soit ce qu'elle doit être, il est nécessaire que nous ne laissions rien dans l'équivoque et que la plus absolue franchise ait présidé à cet entretien... » Il s'interrompit une minute, comme s'il hésitait devant une parole très grave. Puis, fermement : « Il faut que vous sachiez ce que vous avez pu deviner à mon attitude, à d'autres indices peut-être, oui, que vous le sachiez d'une façon positive, qui ne vous permette pas le doute : Brigitte vous aime, mon ami. C'est au nom de ce sentiment que je vous

demande de réfléchir encore avant de vous sacrifier tous deux, elle et vous, à une illusion sur vous-même dont vous resterez étonné plus tard, quand le jour se sera fait en vous complètement. Je connais ma fille et je vous connais. Elle ne changera pas plus vis-à-vis de vous que vous ne changerez vis-à-vis d'elle. Mettons donc que nous ne nous sommes rien dit aujourd'hui et que j'attends votre réponse relativement à la condition que je vous ai imposée. Vous me la donnerez, cette réponse, dans deux mois, dans trois mois, dans un an. C'est moi qui ai eu tort de fixer avec vous une époque trop rapprochée. Acceptez-vous maintenant? »

— « Ah! mon cher maître, » s'écria Jean, « que vous êtes bon! Et pourtant que vous me faites mal!... Ah! que vous me faites mal!... » répéta-t-il, et, les coudes sur ses genoux, le visage dans ses mains, comme quelqu'un qu'une crise de souffrance insupportable plie en deux, il éclata en sanglots. C'était un gémissement de tout son être, aigu et violent, qui le secouait d'un spasme presque convulsif. Et, comme le philosophe, épouvanté de cet inexplicable accès, ne trouvait à dire au jeune homme, pour le calmer, que les phrases que l'on tient à un enfant malade :

— « Voyons, Jean, soyez raisonnable... Mais revenez à vous, mon ami... Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? Qu'avez-vous compris?... » — l'amoureux releva la tête. Il montra ses joues couvertes de larmes, sa bouche tremblante d'émotion, ses yeux suppliants, et il répondit :

— « Je ne serai pas moins franc avec vous que vous ne l'avez été avec moi, monsieur Ferrand. Oui, vous venez de me faire bien mal. Ce n'est pas votre faute. Je ne vous ai montré qu'un seul des scrupules qui se dressent entre mon bonheur et moi : le scrupule d'idées. Il serait déjà très puissant, quoi que vous en disiez. Il y en a un autre, et celui-là est invincible. Quand vous le saurez, vous-même, mon cher maître, vous vous inclinerez... Mais n'avez-vous pas deviné qu'il s'agit de mon père?... »

— « Je l'avais deviné, » fit M. Ferrand, « et je l'avais dit à

Brigitte. Vous lui avez parlé de votre démarche et de notre conversation?... »

— « Non, » répondit Jean, « pas plus que du reste, pas plus que de nos longues discussions, autrefois, sur les problèmes religieux, pas plus que de mes doutes et de mes recherches. Tout ce travail de ma pensée, mon père ne le connaît pas. Il ne l'a jamais connu... Ah! monsieur Ferrand... » Et l'agitation du jeune homme grandissait au fur et à mesure d'une trop pénible confiance qu'il ne s'était jamais permise, et qui portait sur le drame le plus secret, le plus amer de sa vie intérieure. « Votre sincérité me fait un devoir de tout vous dire, moi aussi... Mais que c'est dur! Laissez-moi me reprendre, » continua-t-il. « Je vais toucher en moi-même à des plaies si cachées... »

— « N'y touchez pas! » interrompit Ferrand avec une vivacité singulière. Il avait toujours mis tout son soin à ne jamais s'entretenir du père avec le fils, et, soudain, il appréhendait un réquisitoire contre son ancien camarade, que, même dans ce moment, il ne voulait pas entendre : « Fût-ce à moi, » ajouta-t-il, « vous ne devez pas vous plaindre de votre père... »

— « Moi? m'en plaindre? » répondit Jean, douloureusement. « Non, monsieur Ferrand, je n'ai jamais eu, je n'aurai jamais, j'en suis sûr, un reproche à faire à mon père. Si mes rapports avec lui sont parfois bien cruels pour moi, ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Je me suis habitué, depuis des années, à ne jamais me montrer à lui dans ma vérité, et j'expie ce mensonge de silence par cette impossibilité absolue de nous expliquer aujourd'hui, sans déchirements. Vous le connaissez, vous savez comme il est entier dans ses idées, et, en même temps, comme il est sensible, je dirai presque, farouche, et pour tant de raisons. Tout distingué qu'il est, le paysan est trop près. Il n'a pas été apprivoisé à la vie bourgeoise dès son enfance, et cela lui donne une violence intérieure que je n'ai jamais pu braver, par excès de sensibilité, moi aussi. Vous savez qu'il est, avec cela, le plus

idéaliste des hommes, idéaliste jusqu'à la chimère. Où aurait-il appris à connaître la vie, à la manier? Avec quoi a-t-il jamais été en contact? Tout jeune, il était au collège, séparé de sa famille par ses mœurs, par son instruction, par tout. A l'École, il vivait parmi des livres et des idées. Fonctionnaire, son traitement lui est arrivé tous les mois, comme une rente. Il a ignoré l'âpreté des luttes d'intérêt. Professeur, il a fait des classes et donné des leçons, ayant toujours et toujours, avec ses collègues comme avec ses élèves, des relations réglées, officielles. Il n'a pas acquis ce don de lire dans les âmes que vous avez, mon cher maître, et qui vous vient de tant de choses! Vous aviez une famille, vous, et un milieu. Vous aviez un pays, cet Anjou dont vous m'avez dit si souvent ce que vous lui deviez, tant de points de contact avec des réalités vivantes. Mais lui, ses parents étaient de Quintenas, il a fait ses études à Tournon, il a préparé ses examens à Lyon, il s'est marié à Nice, mon frère est né à Besançon, moi à Nantes, ma sœur à Lille, mon frère le plus jeune à Versailles, nous vivons à Paris. Sommes-nous du Centre, du Midi, de l'Est, de l'Ouest? Nous n'en savons rien, ni mon père. Son pays, ce sont ses idées. Son milieu, ses idées encore. Sa réalité, ses idées toujours. Que j'ai senti cela vivement, tout jeune, qu'il ne me *voyait* pas, qu'il ne *voyait* pas mes frères et sœurs, qu'il ne *voyait* que ses pensées! Mais, ce que je ne sentais pas alors et ce que je sens aujourd'hui, c'est qu'il y a, dans cet aveuglement, du parti pris et de la volonté. Non seulement il ne voit pas la vie, mais il ne veut pas la voir, parce que la réalité lui serait trop cruelle. En politique, il a toujours été républicain, avec quelle foi, une foi religieuse, dans les principes de 89, vous le savez! Les faits ont beau lui démontrer que, plus la France s'enfonce dans le parlementarisme jacobin, plus elle est malade : il veut l'ignorer. Son métier de fonctionnaire chargé de famille l'a conduit à quoi? à se surcharger de répétitions pour payer la petite assurance qui permettrait à sa veuve de vivre décemment, s'il venait à mourir. Il n'a pas eu,

eu, depuis sa sortie de l'École, une année pleine pour faire un livre, et vous savez s'il aimait, s'il aime les Lettres. C'est une existence de manœuvre qu'il a menée, pour nous. Il veut l'ignorer, comme il veut ignorer que sa famille n'est pas une famille, que nous sommes en l'air, sans appui, sans vraie atmosphère, sans certitudes, et pour tant de causes ! Sommes-nous des bourgeois, sommes-nous des plébéiens ? Moi, il y a des jours où je me sens peuple par toutes mes fibres, où je retournerais à la terre, si je pouvais. Mais mon frère Antoine a déjà été grisé par Paris, il ne rêve que luxe et que plaisir. Notre simple intérieur de la rue Claude-Bernard lui est inhabitable. Notre père ne veut pas plus voir cela qu'il ne veut voir que ma sœur Julie a l'horreur de l'existence qu'il lui destine, de ce Sèvres où elle va entrer et du professorat dans les lycées de filles ensuite... Quand les signes de leur désaccord avec lui sont trop multiples, comme aussi quand les politiciens de son parti commettent de trop malpropres actions, moi, qui le connais si bien, je le sens qui se retire en lui, qui s'en va du monde réel dans ses idées. Il ferme les yeux intellectuellement, comme on les ferme physiquement, devant un spectacle insupportable... Tout le secret de mes silences à l'égard de mon père est là, dans cette sensation que j'ai eue, presque enfant, qu'il ne voulait pas voir certaines choses, parce qu'il en souffrait, d'une souffrance qui vous étonnera, même vous, car vous n'avez jamais rencontré que son optimisme, si voulu, lui aussi. Mais moi, qui diffère tant de lui, par mon amour passionné de la vérité, quelle qu'elle soit, je lui ressemble trop par cette sensibilité maldive pour m'y être jamais trompé. Mon père a manqué sa vie, et il ne consent pas à se l'avouer. Toute cette vie ayant été la mise en œuvre de certains principes, cet avortement est la condamnation de ces principes... C'est un homme très malheureux et qui n'en convient pas vis-à-vis de lui-même. J'avais quinze ans, que je comprenais déjà cela d'instinct, sans me l'expliquer. J'avais trouvé, à cet âge-là, dans les *Souvenirs* de Michelet, une anecdote sur son père à lui,

pauvre imprimeur ruiné qui le prenait sur ses genoux en chantant une romance de l'époque :

Mon fils sera mon consolateur...

Si vous saviez, mon cher maître, ce que je me le suis redit de fois, ce mauvais vers, depuis ce jour!... Et c'est vrai que j'ai été pour lui, à cette époque, ce consolateur. Pensez donc. Mon frère avait toujours été un médiocre élève. Moi, j'étais dans les premiers de ma classe. J'avais un certain goût et un certain sens du latin et du français. J'avais aussi toutes les idées de mon père. Vous me les avez connues... Mais déjà je ne les avais plus toutes. Mon évolution datait d'une lecture, celle du livre de Taine sur *les Origines de la France contemporaine*. Mon père me l'avait vu entre les mains et il m'avait dit : « Tu lis ce pamphlet? C'est un monsieur qui a eu bien peur pour ses rentes en 71! » Je ne vous cite ce mot, si injuste, que pour vous faire comprendre combien cet homme excellent devient irritable, aussitôt qu'il s'agit des points qui font dogme en lui. La foi dans la Révolution en est un. Je ne lui en ai jamais parlé. La haine contre l'Église en est un autre. Je ne lui en ai jamais parlé non plus. J'ai eu trop peur d'atteindre en lui des plaies trop saignantes. Il se plaît à me croire toujours tout pareil à lui dans ses enthousiasmes et dans ses aversions. Je n'ai pas eu le courage de le détromper. Ce n'est pas brave, je le sais. Ce n'est pas loyal, quoique je puisse alléguer à mon excuse que j'ai bien souvent été repris par les idées de mon père, ou de très voisines. Je serai véridique jusqu'au bout, mon cher maître. Quand vous me prêtez de la sympathie pour le catholicisme, vous vous trompez. Il m'attire, je ne le nie pas. Mais par réaction uniquement, parce qu'il est l'ordre, parce qu'il me représente le seul correctif efficace de l'anarchie intellectuelle et sentimentale où je me débats, où je vois se débattre les miens. C'est ma pensée qui va vers lui, c'est mon cerveau, mais ma sympathie est ailleurs. Elle est pour les utopies révolutionnaires. Je les sais, je les constate des erreurs, à

chaque effort nouveau que je m'impose pour les servir. J'ai vu, dans une récente expérience, ce qu'il faut penser des politiciens qui parlent de justice. Dans une autre expérience, plus récente encore, dans cette *Union* de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, où nous avons rêvé, quelques camarades et moi, de fonder quelque chose comme les *settlements* anglais et américains, j'ai vu ce que rencontrent, hors d'eux-mêmes et en eux-mêmes, des lettrés qui veulent aller au peuple. Je prévoyais ces déceptions dès le début, et pourtant j'ai pris parti passionnément dans ces deux circonstances. J'ai voulu, moi aussi, comme mon père, me faire illusion, pour être avec lui, pour qu'il sentit son activité prolongée par la mienne, pour être *son consolateur*. Quand j'ai commencé d'aimer Mlle Brigitte, combien de fois me suis-je dit que je ne devais pas me laisser aller à ce sentiment, que mon père souffrirait de voir son fils marié à une femme pieuse ! Ah ! je dirai tout, pardonnez-moi. Je savais si bien qu'il souffrirait de me voir votre beau-fils, à vous dont il déteste l'esprit, à ce point qu'il a eu un moment l'idée, quand j'ai dû entrer dans votre classe, de me changer de lycée !... Je n'en ai pas moins aimé Mlle Brigitte. On ne commande pas à ses émotions, mais on commande à ses actes. Vous-même, mon cher maître, maintenant que vous connaissez toute la vérité, je vous mets au défi de me conseiller cet acte-là, cette conversion à une religion dont je doute, pour satisfaire le plus personnel des sentiments, le désir du bonheur, alors que je suis certain, bien certain que cette conversion désespérera mon père, et dans un moment où il est peut-être à la veille d'une affreuse épreuve ?... Mais je n'en dirai pas plus... Ce que j'avais le droit de vous révéler, pour supprimer entre nous, comme vous l'avez désiré, toute équivoque, je vous l'ai révélé. N'ai-je pas raison, je vous le demande maintenant, de me refuser à ce nouveau délai que vous m'offrez si généreusement, raison de renoncer pour toujours à un rêve dont je n'avais pas bien vu les conditions ? Je les vois aujourd'hui, nettement, complètement, vous aussi, mon cher maître, et

vous pensez comme moi, que j'ai été fou de concevoir ce rêve, que je serais coupable d'essayer de le réaliser à ce prix... Vous vous taisez à présent. Mais votre silence me répond assez. et votre visage, depuis que je vous ai tout confessé... »

Tandis que son ancien élève lui racontait longuement, amèrement, avec des passages de révolte tour à tour et de désespoir dans la voix, la misère de la tragédie morale dont les stigmates se lisaient sur sa physionomie si jeune et déjà si tourmentée, M. Ferrand n'avait, en effet, ni proféré une remarque, ni posé une question. Son front plissé avait seulement exprimé une concentration d'esprit de plus en plus intense. Les grands cliniciens, consultés sur un cas où la moindre erreur de diagnostic serait fatale, n'ont pas un masque plus immobile, plus dépouillé de toute impression étrangère aux symptômes qu'ils sont en train d'observer. Ils n'ont pas, non plus, pour énoncer la décision sans appel où ils se sont fixés, plus de gravité impérative que le père de Brigitte n'en eut pour donner à cet entretien l'unique conclusion qu'il comportât :

— « Vous vous trompez, Jean, sur la signification de mon silence, » commença-t-il. « Croyez-vous que vous m'ayez rien appris, sinon des détails qui précisent seulement ce que j'avais pressenti? Savez-vous ce que je me disais, en vous écoutant? Je me souvenais de votre père, à votre âge, quand nous étions à l'École, et qu'il me développait, avec l'ardeur de son jeune enthousiasme, les théories qu'il a voulu vivre. Il les a vécues, et voilà le résultat. La vie est l'épreuve de la pensée. Le malheur démontre l'idée fausse, comme la maladie la mauvaise hygiène. Pauvre Monneron! Je le plaignais en vous, comme je plains la France en lui. Tout le malaise que vous me décrivez ne vient ni de lui, ni de vous. Il vient de ce que votre famille ne s'est pas développée d'après les règles naturelles. Vous êtes des victimes, lui et vous, de la poussée démocratique telle que la comprend et la subit notre pays où

l'on a pris pour unité sociale l'individu. C'est détruire à la fois la société et l'individu. La grande culture a été donnée trop vite à votre père et à vous aussi. La durée vous manque, et cette maturation antérieure de la race, sans laquelle le transfert de classe est trop dangereux. Vous avez brûlé une étape et vous payez la rançon de ce que j'appelle l'Erreur française et qui n'est au fond, tout au fond, que cela : une méconnaissance des lois essentielles de la famille. Mais il ne s'agit pas de philosopher. Nous devons terminer cette conversation sur un arrangement positif. Je maintiens ce que je vous ai dit tout à l'heure, mon ami. Je n'accepte de votre part, aujourd'hui, aucune réponse définitive. Mais j'ai le droit, comme père, et l'obligation de veiller sur le cœur de mon enfant. J'exige simplement de vous la promesse que vous tiendrez compte, vous aussi, de ce cœur de jeune fille. Vous avez manqué à votre devoir, permettez-moi de vous le dire, en vous occupant d'elle et en le lui laissant deviner quand vous n'étiez pas plus sûr de vous. Vous y avez manqué, ce matin, en venant au-devant de nous, comme vous l'avez fait, quand vous m'apportiez une telle réponse. Vous avez cédé à votre sensibilité, comme vous y avez cédé avec votre père. Car il faut avoir le courage de vous l'avouer plus complètement : ce n'est pas à cause de lui que vous lui avez caché votre vie intérieure de ces dernières années, c'est beaucoup à cause de vous-même, pour ne pas souffrir, pour ne pas lutter. J'avais mis à votre mariage avec ma fille une condition. Je l'y mets toujours, et j'y joins cette autre, que, si jamais vous devez revenir ici me redemander la main de Brigitte, vous aurez parlé d'abord à votre père, avec une absolue vérité. On la doit, cette vérité absolue sur soi-même, à ceux dont on sort. Si j'ai bien entendu une de vos phrases, vous entrevoyez dans votre milieu la probabilité d'un grand chagrin pour vos parents. Je respecte votre réticence et je ne vous interroge pas. Pensez-vous que, ce jour-là, vous pourrez être à votre père d'un secours moral aussi efficace que si vous vous étiez toujours montré à lui tel que vous êtes ? Ne me répondez

pas... » ajouta-t-il, en arrêtant de la main Jean, qui allait lui parler. « C'est inutile. Ai-je votre promesse pour vos relations avec nous ? »

— Elles seront ce que vous voulez, monsieur Ferrand, » dit le jeune homme, « et, si j'ai été imprudent... »

— Le plus sage est que vous suspendiez vos visites chez moi, » interrompit le père, « et que vous évitiez de nous rencontrer, autant qu'il vous sera possible... »

— « J'obéirai, » fit Jean.

— « Bien, » reprit le maître. Il eut, lui aussi, sur les lèvres une phrase qu'il ne prononça pas. Les deux hommes étaient debout, qui se regardaient. Une inexprimable tristesse les étreignait l'un et l'autre. M. Ferrand brisa le premier ce silence. Il tendit la main à celui qu'il souhaitait passionnément de pouvoir appeler son fils, et il le congédia d'un mot, où tremblait, malgré lui, la crainte de le perdre pour toujours :

— « Nous nous sommes tout dit. Au revoir, j'espère, et bientôt, mon enfant... »

— « Adieu, mon cher maître, » répondit Jean Monneron. Il répéta : « Adieu, » et il sortit du cabinet de travail du philosophe sans tourner la tête.

Celui-ci demeura quelques minutes immobile, absorbé dans une réflexion si profonde qu'il s'en réveilla comme d'un songe et avec un sursaut, en entendant la porte s'ouvrir. Brigitte, sachant son père seul, n'avait pu contenir son impatience. Son beau visage avait aux joues la rougeur d'une émotion qu'elle essayait pourtant de dominer :

— « Il est parti, mon père, et vous ne m'avez pas appelée ? Vous avez de mauvaises nouvelles à me donner ? Ne me ménagez pas. Je suis prête. Il n'accepte pas. »

— « Non, Brigitte, » répondit M. Ferrand, « il n'accepte pas. »

— « Et c'est pour le motif que vous aviez prévu?... »

Et, comme son père inclinait la tête en signe d'assentiment, elle demanda encore :

— « Il a parlé à M. Monneron, et celui-ci ne consent pas?... »

— « Il ne lui a pas parlé, » dit M. Ferrand. « Il a craint que même son hésitation ne fit trop de peine à son père. Ah! ce sont d'étranges rapports, et, si tu les connaissais comme je les connais à présent, tu ne pourrais pas lui en vouloir de sa faiblesse. Tu l'en plaindrais... »

— « Je ne lui en veux pas, » répondit la jeune fille. Elle avait pâli et s'était, de la main, appuyée sur une chaise en entendant ces mots : « Il ne lui a pas parlé. » Ses paupières battirent sur ses prunelles assombries, et, d'une voix où passait une angoisse :

— « Je voudrais vous poser une question, mon père, une seule, et que vous me répondiez, quelque mal que votre réponse puisse me faire, franchement, complètement... Vous venez de causer avec lui, bien à fond, n'est-ce pas, de lui lire dans le cœur? Oui ou non, croyez-vous toujours qu'il m'aime? »

Le père hésita une seconde, puis avec la décision d'un homme qui a pris, une fois pour toutes, son unique point d'appui dans la vérité, si périlleuses qu'en puissent être les conséquences :

— « Oui, Brigitte, je crois qu'il t'aime. »

— « Ah! merci, mon père, » dit la jeune fille. « Vous venez de me donner la force d'attendre tant qu'il faudra. » Elle embrassa M. Ferrand dans un élan de reconnaissance où il put la sentir frémir tout entière, puis, essuyant de sa main deux larmes qui lui jaillissaient des yeux : « Et maintenant je vous promets que je ne vous en parlerai plus... Vous serez content de moi. Je saurai porter ma croix... »

Le père connaissait trop sa fille pour ne pas savoir qu'elle tiendrait cet engagement de silence qu'elle venait de prendre si simplement, comme elle l'avait déjà tenu ces huit derniers jours. Il savait aussi qu'à travers et malgré ce silence, cette âme de son enfant lui resterait aussi transparente qu'elle

l'était à cette seconde. Une comparaison involontaire le fit se ressouvenir de ce que Jean lui avait dit sur ses silences à lui, vis-à-vis de son père, si fermés, si impénétrables. La même exclamation de pitié pour son ancien camarade, qu'il avait jetée tout haut à un moment, lui revint au cœur, et il répéta tout bas, en pensée, en attirant de nouveau sa fille contre lui, pour lui donner une autre caresse : « Pauvre Monneron!... »

III

LES MONNERON

De la rue de Tournon où habitait M. Ferrand à la rue Claude-Bernard où demeuraient les Monneron, la distance n'est pas grande, par le Luxembourg et la rue Gay-Lussac. Que Jean l'avait franchie souvent d'un pas rapide, — et elle lui semblait bien longue alors, — quand il allait rendre visite à son ancien maître, avec l'espérance d'apercevoir au passage la taille souple, les cheveux blonds, les yeux bleus et le sourire de Brigitte! Au sortir de cet entretien qui, dans sa pensée, équivalait à une rupture définitive, que cette distance lui parut courte! Il aurait voulu que des lieues et des lieues séparassent les deux maisons, pour ne pas retrouver si vite, encore ébranlé jusqu'au fond de l'être par les paroles qu'il avait prononcées et par celles qu'il avait entendues, les tristesses du logis paternel. Les mortelles souffrances de la passion contrariée le déchiraient. Le sacrifice auquel il s'était résolu si péniblement comportait un effort contre nature. On ne dompte pas l'élan spontané de l'amour avec des idées abstraites, comme il venait de l'essayer, sans une révolte des énergies instinctives, si puissantes dans un cœur de vingt-cinq ans. Il voulut entrer dans le vieux jardin par la même grille, à droite du palais, qu'il avait franchie si peu de temps auparavant avec M. Ferrand et la jeune fille. Il revit Brigitte en souvenir, taciturne et si jolie, si délicate et si intelli-

gente, si pareille au rêve qu'il avait pu se faire d'une fiancée, d'une compagne d'âme avec qui traverser les épreuves de la vie, appuyé sur elle et la soutenant, consolé par elle et la consolant, compris tout entier et la comprenant ! Les pieds fragiles de la jeune fille marchaient tout à l'heure sur le sable dur de ces allées. Elle était là auprès de lui. Elle n'y était plus, elle n'y serait plus jamais... Elle l'aimait cependant. Le père lui-même le lui avait dit. Elle l'aimait !... Cette certitude, indiscutable maintenant, d'un sentiment auquel il avait toujours cru, sans en être vraiment sûr, achevait de désespérer le jeune homme. Qu'allait-elle penser, quand elle saurait qu'après avoir demandé sa main, il s'était retiré, et pour quel motif ? Pieuse comme elle était, s'expliquerait-elle le scrupule auquel il avait immolé leur commun bonheur ? Elle apercevrait en lui un ennemi de tout ce qu'elle respectait, de tout ce qu'elle croyait, et, à cause de cela, elle cesserait de l'aimer. Elle cesserait de l'aimer aussi, simplement parce qu'elle ne le verrait plus. Jean était bien décidé à tenir sa parole et à s'effacer absolument de l'entourage de son ancien maître. Brigitte l'oublierait. Elle en rencontrerait un autre, qui aurait la même foi religieuse, et à qui elle s'attacherait, qu'elle épouserait. Une image précise jusqu'à l'hallucination se dessina devant les yeux de l'amoureux, celle de Mlle Ferrand marchant à l'autel, rose d'émotion sous ses voiles blancs de mariée, et, auprès d'elle, quelqu'un qui ne serait pas lui. Et il se surprit à être tenté par le raisonnement qu'il se tenait depuis ces huit jours :

— « Mais, je suis un fou », se disait-il, « de briser ma vie pour une chimère ! Un acte religieux auquel on ne croit pas, ce n'est rien. Pourquoi ne pas me soumettre à une formalité, ou légitime, si le catholicisme est vrai, ou absolument vaine, s'il est faux, alors que cette soumission, c'est le bonheur assuré?... Que me répondrait mon père, si j'allais lui poser ce dilemme ? Il s'est pourtant marié à l'église, lui !... »

Jean Monneron sortait du jardin, comme il se prononçait mentalement cette phrase. Elle lui rendit soudain la cons-

cience aiguë de l'existence des siens et de leurs personnalités. Ce mariage religieux restait, dans le souvenir de Joseph Monneron, comme la preuve de la tyrannie que le régime impérial exerçait sur les fonctionnaires. Il avait eu lieu en 1869, à Nice, l'année même où le professeur sortait de l'École normale. Il n'avait pas de fortune. Il épousait une fille qui n'en avait pas non plus. La pression de sa future belle-mère, le respect de sa fiancée pour les convenances bourgeoises, les conseils d'un proviseur paternel et qui s'intéressait à l'avenir d'un sujet brillant, la crainte des sévérités administratives, tout s'était réuni pour déterminer le jacobin à une concession qu'il n'avait d'ailleurs pas renouvelée lors de la naissance de ses enfants. Il ne pardonnait pas plus cette première et dernière faiblesse à l'Empire que ses aînés, les professeurs républicains de 1852, ne pardonnaient au débonnaire Napoléon III le serment prêté pour conserver leur chaire. Les innombrables discours que Jean avait entendu son père tenir sur ce point douloureux lui revinrent à la mémoire. Il crut entendre aussi les réponses qu'avaient faites sa mère, son frère aîné, sa sœur, son plus jeune frère. A l'image torturante, mais délicieuse, de Brigitte, d'autres images se substituèrent, aussi torturantes, mais sans cette extase de martyr qui mêle une ivresse aux pires désespoirs de l'amour. En quelques minutes, et tout en continuant de marcher sur ces trottoirs que son père, à son âge, et comme élève du séminaire laïque de la rue d'Ulm, avait tant suivis, il revécut les années d'un malaise moral, d'abord obscur et inexplicable, puis réfléchi et interprété par ses raisons profondes, que représentait pour lui ce mot si doux, si bienfaisant à tant d'autres : la famille. Dans cette conversation, poussée pourtant bien à fond, il n'avait fait à M. Ferrand que des demi-aveux. Il n'avait pas caché les troubles de sa pensée religieuse, et il n'avait pas protesté quand son ancien maître lui en avait indiqué la véritable cause dans cette famille même : ce conflit entre son atavisme catholique et l'incrédulité d'un père qu'une hâtive culture avait trop brusquement détaché de son

milieu pour qu'il ne raisonnât pas avec une révolte irritée à l'inverse de ses traditions. Il avait avoué avec la même lucidité les troubles de sa pensée politique, qui tenaient encore à cette famille. Ne dérivaien-t-ils pas d'un heurt entre son expérience, si courte fût-elle, et les utopies sociales que lui avait inoculées ce père ? Il avait confessé des soucis plus intimes encore, et qui procédaient, pareillement, des conditions dangereuses où ce père avait constitué le foyer commun. Il avait raconté leur réciproque impuissance à se communiquer le fond de leur âme, dans une existence menée côte à côte, que faussait l'irréalisme du professeur chimérique, volontairement aveugle sur les vérités trop pénibles. Jean avait encore déclaré ses inquiétudes sur son frère aîné, qu'il voyait soumis, avec une sensibilité brutale, plébéienne et avide, aux tentations du plaisir et du luxe, très redoutables aux demi-bourgeois, lorsqu'ils n'ont ni un milieu de coutumes où se retremper, ni des principes solides où s'appuyer. Il était allé jusqu'à parler de sa sœur, avec une réticence immédiate. C'était de ce côté qu'il voyait venir cette menace pour le bonheur de ses parents, à laquelle il avait fait une allusion aussitôt retirée. En revanche, il n'avait pas même prononcé le nom de sa mère. Et cependant, parmi les visages, de lui si connus, qu'il appréhendait de retrouver dans quelques minutes, réunis autour de la table familiale, aucun ne lui représentait plus de tristesses que celui de cette mère. Son expansion méridionale faisait passer Mme Monneron pour bonne. Jean, lui, savait qu'elle ne l'aimait pas. Il se rendait compte aussi qu'aux éléments désorganiseurs de la vie de son père, cette mère en avait ajouté un, et le plus funeste : l'influence d'une épouse instinctive et inintelligente, vaniteuse et sans talent de ménage. Seulement il ne comprenait pas que cette déplorable union n'était pas plus un hasard que le reste. Quand on étudie un homme de très près, on reconnaît que son mariage lui ressemble toujours. Celui de Joseph Monneron avait tenu, comme tout son caractère, à la logique de son origine. Le fils de paysan, devenu un « monsieur »,

seul des siens et par la chance d'une instruction toute livresque, n'avait eu, pour le guider dans son établissement, aucun parent. N'ayant comme revenu que son traitement, le cercle des choix possibles était bien resserré. D'autre part, idéaliste et inexpérimenté, il avait dû manquer de prévoyance et ne pas rechercher d'autres conditions dans ce choix que les sentimentales. Il était resté absolument chaste durant ses années de Paris, pour des raisons multiples : travail acharné, timidité physique, scrupule moral. Il avait donc dû, non moins inmanquablement, se laisser séduire au charme de la première jeune personne dans l'intimité de laquelle les circonstances le feraient vivre. C'est ainsi qu'ayant pris pension à Nice, son poste de début, chez de soi-disant petits rentiers qui louaient en garni deux chambres de leur appartement, il avait épousé la fille de ses logeurs. Elle s'appelait Anna Granier. Elle était vraiment jolie, à vingt ans, et surtout frappante, avec ces yeux noirs et ce teint pâle du Midi, qui jouent d'autant mieux la passion qu'il s'y joint une vivacité de manières qui joue la franchise. En réalité, Anna était une nature honnête, mais très vulgaire, d'esprit court, de cœur étroit, élevée dans l'à peu près, par une mère indolente et par un père équivoque, qui avait fait vingt métiers, depuis celui de chef d'institution, jusqu'à celui de garibaldien, en passant par le courtage en huiles, l'épicerie, la commission, pour finir par la spéculation sur les terrains et la chambre meublée. Est-il besoin d'ajouter qu'elle n'avait pas eu de dot et que son mari pouvait compter parmi les rares chances heureuses de sa destinée la mort immédiate de ses beaux-parents, dont l'actif avait tout juste réglé le passif? Il eût été obligé de les soutenir, et avec quelles ressources? Ces détails sur le mariage de son père, Jean ne les savait qu'à demi. Ce qu'il connaissait trop bien, c'était les manières d'être actuelles de sa mère. C'était son incurie dans la tenue de la maison, son manque de respect pour l'argent si péniblement gagné par son mari, et qu'elle gaspillait, qu'elle gâchait, tantôt par vanité, tantôt par manque de soin, toujours

endettée dans le quartier, toujours en retard avec les domestiques et les fournisseurs, et, comme dit cocassement, mais énergiquement, le peuple, bouchant sans cesse un trou par un autre. S'agissait-il de recevoir à « son jour » ? Elle trouvait le moyen de figurer en toilette dans le salon auquel elle savait donner un air de décorum, par ce génie du trompe-l'œil que les gens du Midi conservent dans leur pire débraillé. Pendant ce temps-là, une cuisinière de hasard se préparait à servir pour le dîner du soir, où le professeur, épuisé de cours, avait besoin de réparation, un ragoût brûlé. Ce que Jean connaissait trop bien aussi, c'était le fond d'égoïsme animal qu'il y avait par-dessous ces défauts, et qui se trahissait, tantôt par des colères furieuses à la moindre contrariété, tantôt par des paresse poussées jusqu'au plus négligent abandon, d'autres fois par des partialités et des injustices, cyniques d'inconscience. Autant elle avait été dure pour Jean, par exemple, et pour sa fille Julie, qui, tous deux, reproduisaient visiblement le type cévenol, hérité du père. autant elle avait gâté son fils aîné, Antoine, beau garçon qui tenait d'elle, et son plus jeune fils, Gaspard, vrai « moco » du Midi, qui savait la prendre par ses drôleries, et dont elle était en train de faire, sans s'en douter, un franc garnement. Jean Monneron n'eût pas été le sensitif et le tourmenté qu'il était, s'il n'eût pas perçu ces vices de l'âme de sa mère, et, tout ensemble, éprouvé une secrète honte de les percevoir. Car c'était sa mère, et, malgré tout, il l'aimait. Chaque fois qu'il constatait en lui cette impossibilité de se rencontrer avec elle sans en souffrir, il lui semblait que cette impression, involontaire et cachée avec tant de soin, constituait un véritable parricide moral. Encore ce matin, à mesure qu'il approchait de la rue Claude-Bernard, un remords le poignait. Il s'en rendait compte, dans cette famille qu'il appréhendait tant d'affronter, avec son cœur mis à vif, la présence la plus douloureuse allait lui être celle de cette femme, de la chair de laquelle il était issu pourtant, et que son père avait aimée à son âge.

— « Comme j'aime Brigitte... » se disait-il. « Est-ce possible ? Mais oui, je n'ai qu'à regarder son portrait de fiancée. Elle était charmante. Elle a trop peiné dans de mauvaises circonstances, voilà tout. Il n'a pas eu le temps de l'élever, de la cultiver, le temps, ni la force, ni l'argent surtout. Il avait trop à travailler au dehors. Ce sont de pauvres diables. Nous sommes tous de pauvres diables. Nous aurions dû rester à Quintenas, mon père paysan comme son père, et moi de même, labourer, peiner, jusqu'au jour où nous eussions amassé de quoi former un petit capital. Alors nous aurions pu faire souche. Ah ! ne pas habiter cette ville, pas cette maison !... »

Ce soupir accablé, où ses impressions amères de la matinée se résumaient dans la condamnation de toute sa famille, lui-même y compris, lui était suggéré par un dernier contraste. Il venait de comparer mentalement la vieille demeure parlementaire, si simplement bourgeoise, — au digne et vieux sens de cette épithète, — où habitait M. Ferrand, et la grande caserne de rapport *modern style*, toute neuve, avec les enjolivements de ses sculptures à la douzaine, ses baies à vitraux coloriés, son faux air de demi-luxe, où la vanité de Mme Monneron faisait camper son mari et ses enfants. Les loyers de deux mille quatre cents francs abondent à Paris, et il n'y avait certes aucun lien nécessaire entre l'origine des Monneron et le choix de leur appartement. Jean sentit pourtant, avec une force extrême, en gravissant l'escalier de bois, à tapis, mais étroit et mal éclairé, qu'il en était de ce logis comme des autres événements de leur existence. C'était le décor inévitable de leur condition sociale. Il était fait pour eux, comme ils étaient faits pour lui. Les énormes bâtisses de cette espèce, avec leur apparat à bon marché, le pseudo-confort de leurs logements tous identiques, tous étriqués, sans une armoire, sans un coin perdu où garder des objets, où durer enfin, se multiplieraient-elles partout, si elles n'étaient l'image même d'une société qui multiplie, elle aussi, les petites rentes, les petites positions, les bien-être éphémères

et les parodies d'élégance? Ce sont là de très petites nuances, mais, dans les instants comme celui que traversait ce jeune homme, les plus chétifs incidents de notre sort nous apparaissent sous un angle symbolique. Ces riens nous révèlent, par derrière eux, la pression de causes si profondes, et ils achèvent de nous écraser de mélancolie! Nous comprenons, nous saisissons cette unité totale de la vie que le génie des législations issues de la coutume rendait perceptible par la minutie des rites. Il n'y a rien d'absolument insignifiant dans le monde humain. Par une loi aussi mystérieuse qu'universelle, notre destinée n'est, du petit au grand, que notre caractère projeté au dehors, et ce caractère lui-même n'est, en dernière analyse, qu'une résultante des vastes faits généraux qui ont gouverné le développement de notre individualité : notre patrie, le moment de son histoire, ses mœurs, les idées qui flottent dans son air. L'installation d'une famille dans un endroit plutôt que dans un autre, voilà, semble-t-il, un détail d'existence privée bien négligeable, et Jean Monneron comprenait que même cet établissement de ses parents ici et non ailleurs n'avait pas été arbitraire. Dans une crise d'intuition imaginative, il apercevait, déterminant cet incident minuscule comme ils avaient déterminé le reste, deux des grands phénomènes nationaux que M. Ferrand appelait l'Erreur française : la manie égalitaire et le fonctionnarisme.

— Que son ancien maître eût raison de condamner l'une et l'autre de ces deux tendances, comment le jeune homme en eût-il douté, alors qu'il s'en trouvait la victime? Sa détresse était telle à cette minute, qu'arrivé sur le palier de ses parents, immobile dans le lugubre jour glauque de ce triste midi rendu plus triste par le morne éclairage de cet escalier sans air, il fut tenté de ne pas sonner et de s'en aller, de fuir indéfiniment, dans la rue, plus hospitalière que le foyer familial, puisqu'il n'y souffrirait pas, au lieu qu'il allait offrir son cœur blessé à des piqures... Puis, secouant la tête, et tendant tout son être dans un sursaut d'énergie, il pressa sur le timbre, et — ce trait achèvera de montrer la jeunesse de cette

sensibilité, encore si naïve, si pénétrée, même dans son réalisme naissant, de réminiscences scolaires — il se répétait mentalement un vers d'un poète grec inconnu, cité par Marc-Aurèle, et où son stoïcisme d'étudiant se retrempait dans les mauvaises heures, tant il y trouvait une forte expression du fatalisme universel : « *Tu n'es qu'un esclave, tu n'as pas la parole...* »

Une ironie du hasard, qu'il ne pouvait pas, dans sa présente humeur, percevoir en gaieté, voulut qu'au moment même où il se faisait à lui-même cette héroïque citation, une voix répondit de l'intérieur de l'appartement un : « Boum ! voilà, voilà !... » où il reconnut l'accent faubourien qu'affectait son frère cadet. La porte s'ouvrit pour laisser apparaître le visage chafouin, aux yeux vicieux, du jeune Gaspard. Le collégien en congé — il avait une bourse d'interne au lycée Louis-le-Grand — était accouru de table sans quitter sa serviette, dont le coin était passé dans son cou et qui tire-bouchonnait par-dessus sa tunique. Il tenait sa fourchette à la main et mangeait encore, la joue enflée par l'énorme morceau qu'il s'était introduit dans la bouche avant d'aller ouvrir, et il criait de l'antichambre :

— « Tu vois bien, maman, que j'avais raison ? C'est le père Jean qui rapplique à la turne... Tu aurais mieux fait de boulotter dehors, » continua-t-il, en s'adressant à son frère : « les côtelettes sont en bois et les patates pas cuites. Le déjeuner est infect ce matin. On se croirait au bahut !... »

L'élève du bonaldiste Ferrand, l'amoureux de la fine et pure Brigitte, l'admirateur du sage empereur Marc-Aurèle, ne répondit rien à cet accueil du potache, déjà fané et fripé à quinze ans, qui le saluait de ces propos argotiques, sans que ni la mère, dans l'iniquité de ses indulgences pour le jeune drôle, le relevât sévèrement, ni le père, qui présidait le déjeuner avec sa bonhomie habituelle. La salle à manger était une pièce de guingois, chauffée par un poêle en faïence brune engagé dans le mur. Elle prenait tout son jour d'un

bow-window, parfaitement incommode, avec des carreaux de couleur, où un monstre soi-disant héraldique rayonnait en rouge sur un fond jaunâtre. Deux maigres plantes vertes y dépérissaient, faute d'être arrosées régulièrement. Sur les murs, tendus d'un faux papier cuir à ramages, se voyaient des gravures mises sous verre et qui configuraient assez bien les goûts disparates de l'universitaire jacobin, idyllique et lettré. Une des planches représentait Rouget de Lisle chantant *la Marseillaise* chez M. de Dietrich, — une autre, les bergers de Nicolas Poussin : *Et ego in Arcadiâ!*... — une troisième, la séance de l'Assemblée nationale où M. Thiers fut proclamé le libérateur du territoire, — deux autres, des arcs de triomphe romains, par Piranèse, envoi d'un ancien élève, en mission à Rome. Quatre portraits, celui de Victor Hugo, celui de Michelet, celui de Jules Ferry et celui de Gambetta, achevaient cette décoration passablement incohérente, moins pourtant que le groupe des physionomies rangées autour de la table. Joseph Monneron était un homme de petite taille. Les épaules étroites et le dos un peu voûté disaient assez qu'il n'avait fait, depuis plus de quarante ans, aucun exercice. Les os trop gros de ses poignets et le caractère presque massif des traits de son visage révélaient pourtant l'hérédité d'une race rude. C'était un vrai tempérament de plébéien, pour qui se raffiner, c'est s'user. Il y avait pourtant, chez cet homme d'aspect chétif, au teint plombé, des signes d'une nature supérieure : les yeux, par exemple, très profonds et très doux, des yeux bleus de rêveur tendre qui éclairaient de leur poésie une face flétrie et creusée, encadrée par des cheveux tout blancs à cinquante ans et une barbe jadis blonde, aujourd'hui grisonnante. Le sourire aussi, candide et presque enfantin, annonçait une âme restée jeune, l'âme de ces prunelles, une âme enthousiaste, et capable d'illusions magnifiques. Ce sourire illuminait, en la transformant, une bouche aisément diserte, à cause de l'habitude des cours. Le pli au repos, tout serré, tout tendu, décelait les ardeurs secrètes du fanatisme. Vis-à-vis de ce chef de famille, victime de ses

idées et de la vie, vaincu par l'excès du travail mercenaire, mais si intelligent encore, si vibrant par toutes les fibres de ses nerfs fatigués, siégeait Mme Monneron. Son masque de Provençale paresseuse, engraisé avec l'âge, d'une graisse pâle, que faisait ressortir la nuance de la chevelure restée noire grâce à une absurde teinture, gardait quelques traces de son ancienne beauté. Elle avait des dents magnifiques et des traits fins, dans cette bouffissure qui lui aurait donné une physionomie poupine, n'eût été le regard, impatient et mobile, irritable et défiant. Ses yeux, comme charbonnés sur ce teint mat, trahissaient une nature impulsive, inégale et qui ne dominait pas ses sentiments. Avec cela, le front étroit et bas disait l'inintelligence, et la bouche, d'un dessin amolli, l'indolence. Négligente et entêtée, égoïste et passionnée, elle était bien la femme que dénonçait ce masque, si déplaisant lorsqu'on y avait discerné ces caractères, qui semblent contradictoires. Ils se tiennent par cette même logique qui relie la sensualité à la dureté, et la vanité à la bassesse. Debout, Mme Monneron était exactement de la même taille que son mari. Assise et plus haute de buste, elle donnait l'impression d'être vraiment la maîtresse du logis. C'était l'arbre d'essence plus vigoureuse qui a grandi à côté et aux dépens du voisin étiolé. La différence de tenue entre les deux époux soulignait encore cette antithèse. Été comme hiver, le professeur croyait devoir à la dignité de son métier de porter une redingote noire, d'un drap lisse, dont l'épaisseur variait seule suivant la saison, et qui, boutonnée soigneusement, étriquait encore son maigre torse creusé. Mme Monneron, elle, demeurée fidèle à la tradition niçoise, ne se commandait, chez les diverses petites couturières où ses notes s'accumulaient, que des toilettes chargées et fanfreluchées. C'est ainsi que, devant faire des visites durant cet après-midi d'un jour de vacances, elle s'était harnachée, dès le matin, d'une robe neuve en drap chaudron, fortement soutachée et bordée de bandes de faux astrakan. C'était encore une des formes de son gaspillage, que cette impossibilité de recevoir un costume sans le passer

aussitôt. Elle avait transmis ce goût de la toilette à Antoine, son fils favori, qui lui ressemblait tant, avec son beau visage régulier et la chaude pâleur d'un teint où brillaient deux grands yeux noirs, et il arborait lui aussi, à cette table du déjeuner familial, une redingote neuve, en drap pelucheux, qui n'avait rien de commun avec l'étui râpé où s'engonçait son père. La faille des revers, comme aussi la soie fraîche de la cravate, piquée d'une épingle d'or, comme les boutons d'or des manchettes de la chemise, dénonçaient un budget de dépenses personnelles hors de toute proportion avec les ressources avouées du jeune homme. Grâce à la protection d'un député radical, camarade de Monneron à l'École normale, Barantin, l'ancien universitaire, ex-ministre des Finances dans le cabinet Bouteiller, — un autre de leurs copains, — Antoine était entré comme employé dans un des bureaux de quartier du Grand Comptoir, la banque du célèbre financier Firmin Nortier, aux appointements annuels de dix-huit cents francs. Bien qu'il continuât à demeurer chez son père en payant une pension très minime, dont la secrète complicité de sa mère l'exemptait le plus souvent, ce mince revenu ne justifiait pas cette tenue et encore moins le reste des habitudes de ce joli et dangereux garçon, qui ne se cachait pas assez de fréquenter les champs de courses, les théâtres à la mode et les restaurants de nuit. A côté de lui, et le séparant de leur père, était Julie, cette silencieuse sœur dont les allures inquiétaient son frère Jean. Elle tenait, elle, physiquement, beaucoup plus de son père que de sa mère. Maigre et serrée dans un corsage tailleur, qui exagérait encore sa minceur, elle montrait un visage extrêmement délicat et régulier, auquel une expression bougonne et comme fermée enlevait toute grâce jeune. Ses opulents cheveux noirs — c'était, avec la couleur de ses yeux très foncés, les seuls traits hérités de sa mère — retombaient des deux côtés de son front en deux épais bandeaux qui cachaient ses oreilles. L'esthétisme de cette coiffure et le caractère volontiers masculin de ses costumes disaient l'indépendance d'une fille que ses parents

laissent aller et venir toute seule, — à l'anglaise et à l'américaine; — qui a suivi toutes sortes de cours et lu toutes sortes de livres, — à la russe et à la norvégienne; — et qui, n'étant que la pauvre enfant d'un pauvre fonctionnaire français, se débat entre les dures nécessités de son existence et ses prétentions. Que Jean le connaissait bien, ce profil maussade de sa sœur, et cet aspect d'étudiante féministe, et ces yeux impénétrables et mécontents! Oui, qu'il connaissait cette expression mauvaise, et qu'il en était tourmenté, comme des élégances dispendieuses de son frère Antoine, comme des façons si aisément dures de sa mère, comme de l'usure inscrite autour des tempes et dans le creux des joues de son père, comme du ton précocement canaille de son plus jeune frère, — comme de tout, même de la table autour de laquelle ces diverses personnes étaient assises et de l'incurie maternelle qu'accusaient la toile cirée mal nettoyée, les verres dépareillés, les assiettes pour la plupart écornées, les couverts désargentés, les couteaux, les uns ébréchés, les autres mal assurés dans leur virole! Ce bohémianisme sans pittoresque attristait le jeune homme, qui aurait habité avec délices une cellule blanchie à la chaux, et mangé avec de l'étain dans du bois. C'était un signe, entre mille autres, de l'avortement auquel tout l'effort des siens semblait condamné. Cependant il s'asseyait sur la chaise laissée libre entre celle de son père et celle de Gaspard, lui-même assis auprès de Mme Monneron, et il s'excusait de son inexactitude, en assurant sa contenance, afin de ne pas laisser soupçonner la crise intérieure dont il était victime :

— « Ma montre m'a trompé, » disait-il, « et comme je suis allé au delà du Luxembourg... »

— « Tant pis pour toi, » interrompit aigrement la mère, « tu mangeras ce qui reste. Nous ne sommes pas assez riches pour faire un autre déjeuner à chaque personne qui se met en retard... »

— « Je n'ai pas grand'faim, » répondit le jeune homme, « et ce qu'il y aura me suffira... »

La bonne arrivait au moment où Jean prononçait cette phrase, apportant un grand plat de macaroni qui devait faire le second service du déjeuner. Le premier avait été constitué par les côtelettes et les pommes de terre, objet du mécontentement du verveux Gaspard, qui, voyant apparaître les pâtes, les salua de cette exclamation :

— « Du macaroni, chouette ! Si tu n'as pas faim, Jean, cède-moi ton *fade*... » Puis, regardant le plat et faisant sa lippe : « Flûte alors ! Ils sont au gratin, et Bibi ne les aime qu'aux tomates... »

— « Je n'ai pas su que tu sortais, » dit le père Monneron, en s'adressant à son second fils, et faisant signe au plus jeune de se taire, mais très doucement. Cet excellent homme avait bien remarqué le disgracieux accueil de sa femme au retardataire. Il en avait un peu souffert, et aussi, comme toujours, de l'exécrable ton du petit voyou en tuniqué. Comme toujours aussi, au lieu d'agir, ce qui, dans l'espèce, signifiait tancer celui-ci et faire sentir à celle-là qu'elle était injuste, le rêveur se réfugiait dans les idées abstraites, et il essayait d'y porter la conversation : « Si je l'avais su, » continua-t-il, « je t'aurais demandé de m'accompagner. Je suis allé au Panthéon, seul, en pèlerinage laïque. C'est ma conviction de plus en plus arrêtée : nous ne détruirons l'Église qu'en la remplaçant. Il faut que nous nous habituions à prendre leurs fêtes aux catholiques, et à les célébrer aux mêmes dates, avec un sens rationnel. Déjà le Jour des Morts n'a quasi plus rien de liturgique à Paris. C'est parfait. Mais il y a une idée très belle dans la fête d'aujourd'hui, qui est celle de tous les saints. Je voudrais que la République célébrât ses saints, elle aussi, et justement le 1^{er} novembre, ceux précisément qui sont au Panthéon : les Carnot, les Baudin, les Victor Hugo, les Michelet... Ah ! que ce dernier a une belle page dans son *Banquet*, sur cette nécessité de donner au peuple de vraies fêtes qui se substituent aux anciennes, et lui fassent aimer davantage encore la Révolution !... »

— « Tu trouves que les ouvriers n'ont pas assez d'occa-

sions de ne rien faire et de se griser? Moi pas!... » répondit Antoine. C'était une de ses habitudes d'opposer aux enthousiasmes de son père des axiomes de misanthropie gouailleuse qu'il croyait « bien parisiens » et qu'il débitait du haut de sa somptueuse cravate, en assurant dans son œil droit un monocle qu'aucune faiblesse de vue ne justifiait et qu'il attachait, par imitation du portrait d'un des derniers rois de la mode, vu à la devanture d'un photographe, avec un large ruban noir. Rien n'atteignait le professeur au vif de sa sensibilité autant qu'un certain pessimisme, où il discernait l'absence de foi dans la bonté originelle de la nature humaine. « Soyez ce que vous voudrez, mais ne soyez pas sceptiques, » cette étrange formule, dont il était coutumier, caractérisait l'attitude, toujours passionnément affirmative, de cet esprit d'idéologue. Il était incapable de supporter même la pensée de la désillusion. Il n'avait d'énergie à l'égard de ses enfants qu'à l'occasion de phrases comme celle que venait de prononcer son fils aîné. Il la releva, d'une voix presque irritée, en répliquant :

— « S'il y a des paresseux et des ivrognes dans le peuple, c'est qu'il est trop ignorant et trop malheureux. Donnez-lui de l'instruction et du bien-être, et ces vices disparaîtront. Voilà pourquoi j'ai approuvé ton frère, quand il a fondé, avec ses amis Rumesnil et Crémieu-Dax, l'*Union Tolstoï*... » (C'était le nom que Jean et ses camarades avaient donné à leur ébauche d'université populaire, moins par fétichisme pour le néfaste utopiste russe, que pour éviter les objections d'un de leurs adhérents, anticlérical de la pure tradition, que le mot « saint » avait choqué dans *Union Saint-Jacques*.) « Oui, » continuait Monneron, « je ne suis pas collectiviste. Je n'ai jamais varié sur ce point. Ma charte, c'est la déclaration des Droits de l'Homme, et je m'en tiens à l'article 17 : « La propriété est un droit inviolable et sacré. » Mais il y a un socialisme que j'approuverai toujours, c'est celui qui va au peuple pour l'éclairer... »

Il avait regardé son fils préféré, en insistant sur ces der-

nières paroles, d'un regard que Jean connaissait trop bien aussi, et qui prouvait que le jeune homme avait réalisé — à quel prix ! — le programme de la vieille chanson : « Mon fils sera mon consolateur... » C'était cette tendresse complaisante, si souvent surprise dans les yeux du professeur vieillissant, qui avait toujours arrêté sur les lèvres du jeune homme l'aveu qu'il aurait tant voulu et tant dû faire de leurs divergences intimes. Encore cette fois, ce regard fut le plus fort. Jean savait aujourd'hui la vanité de cette formule si magnifique à prononcer, si misérable à pratiquer : aller au peuple. Il savait, pour l'avoir éprouvé amèrement, — et il l'avait dit à M. Ferrand, — l'entière inutilité de ces rapports factices entre travailleurs de l'esprit et travailleurs manuels, où ceux-là ne font que s'abaisser, sans élever ceux-ci. Il était à la veille de rompre avec cette *Union Tolstoï*, dont il se demandait si elle n'avait pas été déjà une école de basse envie, de niais orgueil et de destructive anarchie, pour les ouvriers qui s'y inscrivaient. Des deux amis que son père avait nommés et qui étaient ses camarades de collège, l'un, Salomon Crémieu-Dax, lui était déjà douloureux à fréquenter, par moments, à cause de son despotisme d'esprit, et parce que le chrétien qu'il était en voie de devenir allait se heurter, il le sentait, dans ce compagnon de sa jeunesse, à toute la frénésie juive. Quant à l'autre, Adhémar de Rumesnil, il appartenait à cette classe de nobles qui se piquent d'intellectualisme, et qui croient se libérer des préjugés en professant de parti pris les idées les plus contraires à leur naissance et à leur caste. Jean avait en pour lui un véritable culte. Il lui était apparu, sur les bancs du lycée, à l'époque où la Révolution était sa foi, comme un vrai descendant des gentilshommes de la nuit du 4 août. Il ne croyait plus maintenant à cette funeste nuit, dans laquelle il commençait de voir la plus honteuse des démissions, celle des privilégiés, dépositaires d'un héritage national, et qui l'abandonnent pour ne pas en remplir les devoirs. Surtout il ne croyait plus à son ami. Rumesnil se trouvait mêlé dans son imagination, et

d'une manière atroce, à la sinistre chose qu'il redoutait et à laquelle il avait risqué cette obscure allusion dans son entretien avec M. Ferrand. C'était de quoi ne pas acquiescer, sans une réserve, aux éloges que faisait son père de cette entreprise pour lui manquée si totalement. Au lieu de cela, il se contenta de ne pas répondre et de pencher la tête sur son assiette, pour la relever brusquement, sur cette interpellation que le nom de cet ami, soupçonné de la plus honteuse félonie, suggérait à sa mère :

— « Il ne faut pas oublier, Julie, » disait Mme Monneron, « de faire la commission de Rumesnil. »

— « Adhémar est venu? » demanda Jean. Malgré lui, en posant cette question, il dévisageait sa sœur. Celle-ci ne se départit pas, sous ce regard dont l'interrogation était si claire, de la maussaderie flegmatique dont sa très réelle joliesse était comme masquée. Ce fut encore la mère qui répondit, et son fils crut discerner dans sa voix une certaine précipitation, celle de quelqu'un qui, n'ayant pas la conscience absolument tranquille, devance un reproche possible :

— « Mais oui. Je m'étonne que tu ne l'aies pas rencontré, rue d'Ulm ou rue Gay-Lussac, si tu es rentré par là. Il est parti très tard. Il t'a attendu une longue demi-heure. J'étais occupée. Je l'ai laissé expliquer à Julie ce qu'il te voulait. »

— « Il s'agissait de l'U. T., » dit la jeune fille. Comme on voit, elle employait la sorte d'abréviation empruntée aux habitudes anglo-saxonnes. Ce rien seul trahirait l'origine étrangère et artificielle de ces groupements périlleux, fantaisies de jeunes bourgeois qui jouent aux apôtres sans s'inquiéter des conséquences. « Il voulait te prier, » continuait-elle, « d'être très exact au rendez-vous ce soir. Il paraît que la discussion est importante. »

Elle s'arrêta, interloquée par un ricanement de l'aimable Gaspard, auquel Mme Monneron demanda cette fois avec un véritable mécontentement :

— « Je t'ai répété ce matin encore que c'était parfaitement mal élevé de rire tout haut sans que l'on sache pour-

quoi. Qu'y a-t-il de drôle dans ce que dit ta sœur?... »

— « Mais rien, » fit le gamin, dont le sens déjà très avisé savait jusqu'où il pouvait aller avec sa mère, et quand il fallait filer doux. « C'est ce nom d'U. T. qui me fait rigoler, voilà tout... »

— « Il s'agit d'une affaire assez délicate, » dit Jean, qui s'adressa directement à son père. Lui aussi, parlait un peu précipitamment, comme si les trois petits incidents simultanés qui venaient de se produire : le message de Rumesnil transmis par sa sœur, l'évidente gêne de sa mère, et le rire du plus jeune frère, l'avaient soudain énervé. « Un des prêtres de Paris qui se sont le plus occupés des problèmes sociaux, et que tu connais certainement de nom, M. l'abbé Chanut, a écrit à Crémieu-Dax pour lui demander de faire à l'U. T. une conférence sur le Christianisme et la Science... »

— « J'espère que vous n'avez pas accepté? » interrompit vivement Monneron.

— « Comment pourrions-nous refuser? » répondit Jean. « Quel est le premier article de notre *Union*? Une maison où des hommes de toute situation se réunissent en vue de leur éducation mutuelle, morale et sociale; — et, le second : l'Association est indépendante de tout caractère politique et religieux. Qui dit éducation mutuelle dit forcément libre discussion. Qui dit indépendance politique et religieuse dit libre exposé de toutes les doctrines politiques et religieuses. Nous avons eu, dans le comité, une première séance très chaude. Quelques-uns d'entre nous, le cousin Riouffol notamment, sont opposés à cette idée. C'est Crémieu-Dax qui a fait remettre le vote à ce soir. Il est pour admettre M. l'abbé Chanut, et il a cité, dans le petit discours qu'il nous a fait, avec un commentaire très éloquent, je dois en convenir, quoique je n'aime pas cette autorité, le mot de Robespierre à Couthon, quand celui-ci, à l'Hôtel de Ville, lui demanda d'écrire aux armées : Mais au nom de quoi?... »

— « Mais au nom de la raison, » dit Monneron plus vivement encore, « et de la liberté... Mais oui, » insista-t-il,

devant l'étonnement que son fils laissait voir malgré lui sur son visage. « Ce M. Chanut, puisqu'il est prêtre, croit à la révélation et au surnaturel. Il abdique donc sa raison. Par conséquent, nous n'avons pas à discuter avec lui. C'est lui qui a renoncé le premier à son droit de libre discussion. Il n'a pas à le réclamer. Ou bien qu'il dépouille sa soutane de prêtre, qu'il vienne vous dire : « Je ne crois pas, je cherche à savoir. » Alors il rentre dans ce que j'appelle le droit commun de l'humanité. Sinon, non. Et de même pour la liberté. Nous n'avons pas à la donner, au nom de nos principes, à des gens qui nous la refuseraient au nom des leurs. Les libéraux l'ont eue, cette duperie. Où cela les a-t-il menés ? A la loi de 1850 et à la rentrée des Jésuites. Voilà ce que j'aurais répondu à Crémieu-Dax. Sa faiblesse m'étonne. Je l'aurais cru plus énergique. Mais il est juif. Il aura craint d'être accusé de préjugés confessionnels. Ce sont ces générosités qui nous perdent. Nous avons peur du jugement de nos ennemis. Qu'est-ce que cela nous fait ? Ce sont nos ennemis, et nous nous battons. Il faut être à droite ou à gauche. Moi, je suis à gauche... Conquérons la liberté d'abord, nous la pratiquerons ensuite... »

— « Je ne peux pas penser comme toi, mon père, » répondit Jean. Ce fanatisme d'incrédulité qui venait d'inspirer à l'universitaire, si cultivé d'autre part, si indulgent, si dépourvu d'égoïsme, cette dernière phrase, étonnante d'intolérance, avait touché dans l'amoureux de la pieuse Brigitte une fibre trop sensible. Si, par crainte de peiner son père, il s'abstenait de montrer ses préoccupations religieuses, elles étaient trop sincères déjà, et cet amour les lui rendait trop chères pour qu'il ne trouvât pas dans cette émotion la force de protester contre ces maximes de tyrannie et d'inquisition, professées au nom d'une doctrine de libre examen et d'affranchissement : « Et toi-même, » continua-t-il, « j'en appelle à tes principes de respect pour la conscience individuelle. Tu ne nous as pas fait baptiser. Pourquoi ? Tu me l'as dit bien souvent, parce que tu estimais, parce que tu estimes que la

conviction de chacun est un domaine réservé où les autres ne doivent pas entrer. »

— « Aussi n'empêcherai-je jamais les abbés Chanut d'avoir les convictions qu'il leur convient d'avoir, » répondit Joseph Monneron. Il avait pris de nouveau, devant la contradiction de son second fils, la même voix irritée. « Mais qu'ils les gardent pour eux et qu'ils ne s'en servent pas pour établir dans le pays la guerre civile des âmes. Car c'est là leur œuvre. S'il y a deux Frances l'une contre l'autre, celle de l'Avenir, de la Justice, de la Vérité, en face de l'autre, celle du Passé, des Préjugés, de la Superstition, à qui la faute, sinon à eux?... Si tout le monde avait fait comme moi, il n'y aurait qu'une France, qu'une jeunesse, qu'un idéal commun de lumière et de bonheur, et la République serait si grande, si belle, que, par son seul rayonnement, elle conquerrait le monde, sans lutte, sans guerre... Rome le comprend, sois-en sûr, et ce qu'elle désire, c'est empêcher cette unité morale à tout prix. Veux-tu que je te dise pourquoi ce monsieur Chanut va chez vous? Il sait très bien qu'il ne convertira pas Crémieu-Dax, ni Rumesnil, ni toi, — vous êtes à l'abri de ses sornettes. Mais il veut vous diviser et il y réussit, puisque vous êtes en discussion, à cause de lui. Ah! la Congrégation est adroite, et elle est renseignée. Il s'agit de briser ce mouvement des universités populaires qui leur fait peur. Pas de robe noire chez vous, si vous voulez vivre. C'est le simple instinct du cousin Riouffol qui a eu raison, pour cette fois, contre vous... »

Ce Riouffol était un parent des Monneron, au troisième degré, venu, lui aussi, de Quintenas, mais sans avoir, en abandonnant la campagne pour la ville, quitté la blouse pour la redingote. Il était ouvrier relieur et fort habile. Il était aussi un grand lecteur de journaux et un de ces autodidactes passionnés des questions sociales dont la redoutable espèce pullule aujourd'hui. Il s'était fait reconnaître de ses cousins assez tard et seulement après avoir rencontré Jean à l'*Union Tolstoï*. Celui-ci l'avait amené chez son père. Cette relation

n'avait guère été du goût de Mme Monneron. C'était un des griefs qu'elle gardait à son fils. Aussi s'empressa-t-elle de saisir cette occasion de lui décocher quelques mots désagréables :

— « Tu t'es disputé avec lui, Jean. Avoue-le. Je t'avais prévenu. Tu n'as déjà pas le caractère si facile, et, quant à lui, je ne m'y suis pas trompée, c'est un anarchiste. Je suis la fille d'un garibaldien, je ne suis donc pas suspecte, et la femme d'un bon républicain, je m'en vante. Mais je déteste les anarchistes, et je te répète que c'en est un... »

— « On le deviendrait à moins, » dit Antoine, avec son ironie accoutumée. « Rumesnil et Crémieu-Dax font bien tout ce qu'il faut pour cela, en venant lui tenir des conférences sur la fraternité et la justice avec des pelisses de loutre sur le dos, et dans des coupés de cinq mille francs. Si j'étais comme Riouffol, moi, je leur dirais : Rendez l'argent d'abord. Plus de fourrures, plus de titres, plus d'équipages, plus de millions. Nous causerons ensuite... Il ne dit pas cela, mais il le pense, et, franchement, il n'a pas tort... »

— « Jamais Adhémar et Salomon ne sont venus à l'*Union* dans leur voiture, » répondit Jean, d'un accent aussi irrité cette fois que celui de son père. Était-ce bien contre la boutade d'Antoine ? « Non, jamais, » répéta-t-il. « Tous deux ont trop de cœur et trop de tact... »

— « Ils laissent les chevaux et la livrée au coin de la rue, » reprit le fils aîné, « c'est pire. D'ailleurs, qu'ils s'en servent ou non pour aller rue du Faubourg-Saint-Jacques, ils les ont, comme ils ont, l'un, son hôtel rue de Varennes et ses ancêtres, l'autre, son hôtel avenue Hoche et les cinq cent mille francs de rente que le papa Crémieu-Dax a ramassés dans les mines. Tout le monde le sait dans votre U. T., Riouffol le premier, et à quoi crois-tu donc qu'il pense, sinon à cela, pendant qu'il est en train de confectionner chez son patron des cartonnages à la Bradel, métier fort démocratique, mais peu divertissant, auquel il gagne huit francs par jour, pas même ce que mangent d'avoine les bêtes de ces messieurs?... A sa place, moi!... »

— « Je te demande bien pardon, » interrompit le père, en lui coupant la parole, avec une impatience qui allait cette fois jusqu'à la violence, « mais, si Riouffol pensait comme tu dis, il serait très coupable. Le jour du vote, M. de Rumesnil et M. Crémieu-Dax peuvent arriver avec des équipages de cinq mille francs, de vingt-cinq, de trente, s'il leur plaît : leur bulletin a juste la valeur de celui d'Auguste Riouffol, colleur de bradels, et de M. Joseph Monneron, ancien élève de l'École normale, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. Nobles ou plébéiens, millionnaires ou pauvres, ouvriers ou lettrés, nous sommes tous égaux. Quand ils ont eu l'âge de servir, les citoyens Rumesnil et Crémieu-Dax ont dû se soumettre à l'impôt militaire tout comme le citoyen Auguste Riouffol. De quoi celui-ci se plaindrait-il ? De ne pas avoir actuellement autant d'argent que ces messieurs ? Mais, d'abord, est-ce que l'argent fait le bonheur ? Est-ce que j'ai jamais eu une voiture, moi qui te parle, et m'en suis-je jamais plus mal porté ? J'ai marché et je n'ai pas la goutte, au lieu que je l'aurais peut-être et toutes les maladies qu'ont les gens riches, si j'avais roulé carrosse. Et puis, si Riouffol envie cet argent, qu'il en gagne ! Tout est accessible à tous ici, comme en Amérique, où les plus grands potentats du pétrole et des mines ont commencé par crier les journaux dans les rues. Oui ou non, peut-il faire fortune ? Oui ou non, toutes les carrières lui sont-elles ouvertes ? Oui ou non, lui et ses enfants peuvent-ils aspirer à tout ? Qu'était Gambetta ? Le fils d'un épicier. Burdeau ? Le fils d'un canut. N'ont-ils pas exercé les plus hautes charges de l'État ? N'ont-ils pas habité des palais, frayé, au nom de la France, avec les princes et les empereurs, sur un pied d'égalité ? N'ont-ils pas eu des funérailles nationales ? Je ne suis pas grand'chose, mes enfants, » conclut-il, en roulant sa serviette pour la passer dans un anneau de bois déverni qui n'avait pas été renouvelé depuis des années, — car le déjeuner s'achevait et il venait d'absorber sa tasse de café, sans sucre, par économie, — « j'ai beaucoup travaillé dans ma vie, mais il y a un sentiment qui m'a tou-

jours soutenu et réjoui, au milieu de mes tracas, c'est celui de me sentir un libre citoyen d'une libre démocratie, et de n'avoir personne au-dessus de moi, que les maîtres que je me suis librement donnés par mon vote... »

— « Et si tu avais été dans la minorité? » demanda railleusement Antoine, comme on se levait de table.

— « Je n'aurais eu qu'à convertir mes concitoyens à mes idées et à essayer de devenir la majorité... »

— « Et si tu n'y étais pas arrivé? » insista le jeune homme.

— « Je me serais soumis à la loi du nombre. »

— « Tu aurais donc obéi à des maîtres que tu ne te serais pas librement donnés? » reprit Antoine. « Que tu obéisses à un, comme dans les monarchies, ou à plusieurs millions, comme dans les républiques, c'est kif-kif, pour parler le style de notre intéressant Gaspard... » Il tira l'oreille de son jeune frère, en débitant cette profession de foi avec sa gouaillerie habituelle, puis, s'en allant, comme il faisait à l'ordinaire, aussitôt le repas fini : « D'ailleurs, tu connais mes opinions sur la politique. Je dirai comme un de nos plus illustres hommes d'État : Il n'existe pas de mot dans la langue française pour exprimer à quel point je m'en... ! »

Il n'acheva pas sa grossière citation et sortit de la pièce, sans que Joseph Monneron, sur le visage duquel avait passé une véritable douleur, eût eu le temps de lui répondre. Cette expression de physionomie fut si pénible à Jean qu'il suivit son frère impulsivement jusque dans sa chambre :

— « Pourquoi as-tu parlé ainsi à notre père? » lui demanda-t-il. « Ne t'en va pas sans être revenu causer un peu avec lui, autrement... »

— « Je n'ai pas le temps, » répondit Antoine, qui avait ôté sa redingote pelucheuse à revers de soie, avec le soin qu'un chevalier du temps jadis pouvait avoir pour se dépouiller de son armure. Il avait versé de l'eau dans une cuvette, et, dans cette eau, quelques gouttes d'un parfum de verveine assez fort. Il commença de se laver le visage et les mains, en disant à son frère : « Prends mon portefeuille dans la poche

de ma redingote, à droite. Tu y trouveras un portrait. Tu l'as? Regarde-le, c'est la jeune personne avec qui j'ai rendez-vous, à une heure et demie, et je vais être en retard. Tu comprendras que j'aime mieux aller la retrouver que de discuter avec papa sur des blagues comme les Droits de l'Homme et le suffrage universel, qui m'indiffèrent. Ce qui m'agace, c'est quand j'entends ce brave homme qui aura travaillé comme un cheval pour ne pas nous laisser un fifrelin, se féliciter d'avoir été la dupe de boniments électoraux, quarante ans de sa vie. Regarde-moi Barantin! A la bonne heure! Que celui-là célèbre la République, le progrès, les classes ouvrières, toute la guitare, ça lui profite au moins. Il était petit professeur, comme le père, avec la perspective d'une jolie retraite de deux mille francs après s'être éreinté le tempérament à des vingt-cinq heures de cours et de répétitions par semaine, plus la correction des copies. Il a un hôtel à Passy, une voiture au mois. Il a des maîtresses. Il y a bien l'histoire d'un certain chèque, qui n'est pas reluisante. Mais il a bénéficié d'un non-lieu, et tu sais comme papa s'indigne quand on se permet une allusion à cette *calomnie de la presse immonde!*... Je ne m'en plains pas d'ailleurs. Si Barantin n'était pas bien avec la haute finance, je ne serais pas chez Nortier. Au moins faut-il savoir tout cela. Sois tranquille. Je ne recommencerai pas. Je ne dine pas ce soir. Mais demain, dès le premier déjeuner, je lui sers un abattage des Jésuites. Je mange du prêtre comme si c'étaient des truffes... D'ailleurs, papa fume sa pipe et n'y pense déjà plus, s'il a trouvé dans les feuilles quelque bon article dans sa note, par un de nos vertueux *fondsecrétaires*, ou simplement s'il a ouvert un de ses bouquins grecs... Passe-moi ma redingote et donne-moi le portrait. Hein! Comment trouves-tu ma bonne amie?... »

Jean rendit à son frère la photographie, qu'il avait prise et regardée pendant ce discours. Elle représentait, en effet, une très belle personne, toute jeune encore, assise sur le bras d'un canapé, de manière à bien faire ressortir la ligne

opulente de la chute des reins et de la croupe. La robe, en mousseline de soie pailletée, se décolletait juste assez pour découvrir la naissance de l'épaule et la gorge, où se tordait un collier de grosses perles. La tête était charmante, quoique déjà marquée de vice. Les yeux se tournaient de côté avec un regard de ruse et de coquetterie, et, autour du front, floconnait un délicieux enlacement de cheveux que l'on devinait d'un blond doux et pâle, presque cendré. Que la créature fût une femme entretenue, tout le révélait, le jeu des prunelles, le sourire impur, le luxe souligné de la toilette. Dans quelles conditions un amant, de ressources aussi maigres que celles dont jouissait le fils du professeur, pouvait-il être lié avec cette fille? Jean n'osa ni se le demander, ni le demander à son frère. Il eut seulement, une fois de plus, cette appréhension angoissée, un de ses supplices, sur l'avenir de ce beau garçon, lequel le regardait maintenant avec des yeux d'une impudence et d'une fatuité singulières.

— « Elle est extrêmement jolie, » dit-il seulement. « Qui est-ce?... »

— « Ça, c'est mon secret, » répondit Antoine, qui remit le portrait dans le portefeuille. Il rit d'un rire audacieux qui montra ses claires dents blanches sous sa moustache noire, et il commença de lisser son chapeau de haute forme, avec une brosse légère, en soufflant doucement sur la soie. Son profil félin s'éclairait à cette seconde d'une telle lueur de contentement, cette demi-confiance, chez un être aussi fermé, aussi boutonné qu'il l'était d'ordinaire, annonçait une telle ivresse intérieure, qu'instinctivement Jean profita de cette trop rare occasion pour l'interroger sur le soupçon qui lui tenait au cœur, non plus comme une menace de demain, mais d'aujourd'hui, et, au moment où l'autre passait son pardessus, il lui dit :

— « Je regrette bien que tu t'en ailles. J'aurais tant besoin de causer avec toi très à fond de quelque chose... »

— « Et de quoi? » demanda Antoine, dont les yeux, tout à l'heure si ouverts, se voilèrent soudain d'une ombre.

— « De Julie, ... » répondit Jean, et il ajouta, en fixant son frère : « Tu n'as pas remarqué que Rumesnil lui fait la cour ? »

— « Ça, c'est son secret à elle, mon cher garçon, » répondit l'autre. Un sourire imperceptible effleura sa bouche, et l'ombre s'en alla de ses prunelles, comme s'il eût redouté une autre question, sur ses dépenses sans doute et sur les moyens qu'il employait pour y suffire. « Mais oui, » insista-t-il, « je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires, et, par conséquent, je ne me mêle pas des affaires des autres. Chacun pour soi, c'est mon principe. Où verrais-tu le mal, d'ailleurs, si Julie arrivait à se faire épouser par ton ami ? Cela vaudrait mieux pour elle que d'aller enseigner la grammaire historique et commenter la *Chanson de Roland*, d'après les derniers travaux allemands, aux jeunes vierges de Carpentras ou de Brive-la-Gaillarde. Elle a de la défense, notre petite sœur, plus que toi, et autant que moi. Nous en avons appris tous deux assez pour savoir qu'il n'y a qu'une loi d'un bout à l'autre du monde : la lutte pour la vie. Elle *struggleforlifies* à sa façon, cette petite. Veux-tu prendre mon conseil ? Ne t'occupe pas de cette histoire. Tu gâterais tout... »

— « J'avais deviné juste, » se dit Jean, qui n'insista point. Il se passe quelque chose, et Antoine y prête la main. Il a souri, quand je lui ai nommé Rumesnil. Mais, si vraiment Adhémar voulait épouser Julie, il ne se cacherait pas de moi, comme il le fait... Et ce luxe d'Antoine, et ces bijoux, d'où cela lui vient-il ? Où a-t-il rencontré cette maîtresse ? Ah ! il faut que je prévienne mon père. A l'heure où je lui sacrifie ce que je lui sacrifie, j'ai le droit d'empêcher qu'ils ne lui portent, eux, des coups trop durs. Il n'y a que lui qui puisse avoir assez d'autorité pour les interroger tous deux, et pour savoir... »

Ce fut sur cette résolution de provoquer, sur ces deux points du moins, une explication directe, que Jean se dirigea vers le cabinet de travail, où il savait devoir trouver l'homme trop sensible auquel il ressemblait plus encore qu'il ne le savait lui-même, par cet arrêt soudain de la parole devant les

mots qui font mal. Il lui fallait traverser le salon, où Julie, assise au piano, et se croyant seule, jouait un morceau de son choix. Jean reconnut, à travers la porte, une des polonaises de Chopin. La jeune fille, qui avait beaucoup de don musical, n'avait jamais voulu travailler régulièrement. Elle était, avec cela, très farouche, quand il s'agissait d'exécuter devant quelqu'un, fût-ce l'un de ses frères. Jean, qui ne l'avait pas entendue depuis longtemps, demeura étonné de ses progrès, et surtout de l'énergie passionnée qu'elle mettait dans le mouvement de cette mélodie, une des plus fiévreuses du plus fiévreux des maîtres. Au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, la musicienne s'arrêta net, puis ses doigts coururent sur les touches avec un visible énervement, et elle plaqua quelques notes d'un air quelconque de café-concert, canaille et dégingandé :

— « Pourquoi ne continues-tu pas ce magnifique morceau ? » demanda Jean. « C'est moi qui te gêne ?... »

— « Toi ? » répondit-elle, en fermant le piano et en se levant. « Pas le moins du monde. Je dois sortir avec maman, » ajouta-t-elle, en regardant la pendule. « J'y cours. Je n'ai que cinq minutes pour mettre mon chapeau... »

— « Julie !... » fit le jeune homme. Ses relations avec sa sœur, après avoir été très affectueuses pendant de longues années, étaient devenues peu à peu extrêmement froides et tendues. Il s'était permis de lui faire quelques observations sur ses lectures, à une époque, avec la maladroite sévérité des moralistes de vingt ans, et il s'était heurté à une bouderie qui n'avait jamais cessé tout à fait depuis lors. Ces derniers mois l'avaient encore augmentée. Il était visible que la jeune fille fuyait les occasions de se trouver en tête à tête avec lui. Cette fois encore, quand il l'eut interpellée ainsi, elle tourna vers lui des yeux si altiers tout ensemble et si impénétrables, qu'il n'acheva pas sa phrase :

— « Qu'y a-t-il ? » interrogea-t-elle.

— « Rien... » fit-il, en la regardant sortir de la chambre : « Elle ne répondrait pas non plus, » se dit-il, en se parlant

tout bas à lui-même. « Je l'éloignerais de moi davantage encore. C'est mon père qu'il faut avertir... » Et, comme si le hasard se fût complu à multiplier autour de lui les petits incidents qui faisaient commentaire à son entretien avec M. Ferrand, il avisa sur un fauteuil du salon, près de la porte du cabinet de Joseph Monneron, un livre à couverture mauve, laissé là par ce drôle de Gaspard, que sa mère avait sans doute appelé quelques minutes plus tôt. C'était un roman à titre équivoque et qui obtenait en ce moment un de ces succès de scandale qui seraient la honte du Paris actuel, si toutes les époques n'en avaient connu de pareils, engloutis aujourd'hui dans l'oubli. Seulement ces malpropretés se vendaient autrefois sous le manteau, et des collégiens de quinze ans ne les emportaient pas dans la poche de leur tunique, pour les oublier sur l'un des fauteuils du salon de leurs parents.

— « Voilà un prétexte pour commencer la conversation... » pensa Jean. Il prit le volume, qu'il tenait à la main en entrant chez son père. Le professeur était en train de fumer, ainsi que l'avait annoncé son fils aîné, dans l'étroite chambre qui lui servait de bibliothèque. Les murs disparaissaient, comme chez Victor Ferrand, sous les livres. Il y avait cette différence que, sauf une pile de tomes dorés sur tranche et habillés de chagrin, — prix de lycée et de concours, — les rayonnages de bois blanc ne supportaient guère que des ouvrages brochés. Joseph Monneron n'avait jamais eu devant lui, avec ses charges de famille, de quoi suffire à la dépense de leur reliure. Son budget annuel comportait, depuis qu'il était à Paris, avec les leçons et les cours supplémentaires, de douze à treize mille francs. La prime de sa grosse assurance en distrayait huit cents. La bourse d'agrégation de Jean à la Sorbonne et la position d'Antoine au Grand Comptoir étaient un soulagement, ou l'auraient été, si la mère eût tenu à ce que l'aîné payât sa pension aussi régulièrement que le cadet. Tous deux restaient dans la maison sous ce prétexte. On sait ce qu'il en était, on sait aussi que Gaspard avait une bourse à Louis-le-Grand. Malgré cela, c'est à peine

si l'on arrivait, avec toutes les dépenses inévitables, à joindre les deux bouts, suivant la formule vulgaire, mais expressive, de Mme Monneron. Elle était très médiocre ménagère et elle avait des goûts de toilette, il est vrai. Il est vrai aussi que la vie est chère à Paris, surtout pour les fonctionnaires d'un certain rang, et qui doivent représenter, ne fût-ce qu'un peu. Et puis, il y avait l'arriéré et quelques lourdes dettes contractées au temps si voisin où les quatre enfants étaient à la charge entière des parents. Jean Monneron savait tout cela, et que les deux seules prodigalités que se permit son père étaient l'achat de trop nombreux journaux, et, de temps à autre, un paquet de tabac. Il était plongé dans l'unique fauteuil de son bureau, au moment où son fils entra dans cet asile, qu'il appelait volontiers τὸ φροντιστήριον, le « pensoir », par ressouvenir d'Aristophane :

... Ψυχῶν σοφῶν τοῦτ' ἐστὶ φροντιστήριον.

Il fallait l'entendre citer ce vers, sans se douter qu'en effet il était bien lui-même un de ces assembleurs de *Nuées*, fustigés par le poète athénien. Assis à contre-jour dans le vieux fauteuil à la Voltaire et les pieds sur une chaise, il avait à la bouche une pipe en terre, dont il tirait de lentes et gourmandes bouffées, — il ne se permettait qu'une de ces pipes après chaque repas, — et il lisait dans un minuscule volume qui était l'*Eschyle* de l'édition Boissonade. Il avait à la portée de la main, sur sa table bien rangée, — l'ordre personnel était une des vertus de cette nature ascétique, — les quelques ouvrages qu'il feuilletait le plus volontiers. Leur énumération achèvera de définir cet esprit disparate de visionnaire déraisonnable et de délicat lettré. C'était ledit Eschyle et le Sophocle de la même collection, un Virgile, et, à côté, le *Contrat social* de Rousseau, la *Justice dans la Révolution et dans l'Église* de Proudhon, les *Châtiments* d'Hugo, et, — contraste suprême à ces trois monuments de la folie révolutionnaire, — parmi les auteurs du dix-septième siècle, les *Caractères* de la Bruyère !

« C'est toi, Jean? » dit-il à son fils en relevant la tête, et il montra un visage comme transfiguré où n'apparaissaient plus ni le fanatisme de la discussion du déjeuner, ni la tristesse accablée d'après, quand Antoine lui avait si brutalement répondu. C'était l'artiste littéraire, — car goûter certaines beautés d'art avec une certaine qualité d'enthousiasme, c'est s'égaliser à un créateur; — oui, c'était l'artiste, mutilé, écrasé par la vie, empêché d'écrire, de se révéler, de se réaliser, mais indestructible, mais toujours capable du sublime *alibi* du rêve, qui souriait dans ces yeux nettoyés de leurs soucis et sur ces lèvres heureuses. « Tu vois. J'ai profité de ce jour de congé pour reprendre l'*Orestie*. Je viens de la commencer et je compte y passer tout mon après-midi. J'ai fini ce matin mes corrections de copies. Quelle poésie que celle des Grecs, et comme ils ont des touches qui rendent tout vulgaire à côté! Écoute ceci, c'est dans la strophe B' du second chœur, sur Ménélas abandonné : *Dévoré du regret de celle qui est au delà des mers, il erre comme un fantôme dans son palais. De belles statues l'entourent et redoublent sa douleur. Car une statue n'a pas d'yeux, et, sans regard, plus d'enchantement d'amour!...* Est-ce rendu, est-ce humain, ce besoin d'aimer ce qui peut répondre, ce qui peut sentir, ce qui peut vous voir l'aimer?... Et, sur Hélène encore, un peu plus loin, te rappelles-tu? Il vient de la comparer à un lionceau, élevé dans une maison, et qui d'abord flatte parce qu'il a faim. Quel trait! Puis la férocité se réveille, et la bête cruelle tue et dévore. Et le chœur continue : *Telle, si j'ose le dire, Hélène entra dans la cité d'Ilion, âme sereine comme le calme des mers, beauté qui ornait la plus riche parure, doux yeux qui perçaient à l'égal d'un trait, fleur d'amour, fatale au cœur...* Mais quel poète! Quel poète! » Et il répétait : « *Âme sereine comme le calme des mers!...* C'est toute la grâce et tout le danger de la femme! Et c'est toute la grâce et tout le danger de la Méditerranée!... Il faut l'avoir connue, cette mer lumineuse, pour comprendre ces poètes grecs. Elle entre partout dans les moindres replis de leurs vers, comme elle entrait dans les moindres criques de leurs

côtes. Et cette Méditerranée est encore dans ce magnifique début du discours de Clytemnestre : *Il y a la mer, et qui pourrait l'épuiser?*... Quand je rencontre de pareils vers, je me vois par avance là-bas, près de Nice, dans le pays de la maman, lorsque j'aurai pris ma retraite. Vous serez tous casés. Toi, tu seras professeur de Faculté, à Aix peut-être. Je te l'ai déjà dit, ce serait plus sûr encore si tu avais passé par l'École normale. Tu as préféré la Sorbonne. C'est une question d'un léger retard. Tu seras donc dans une Faculté. Ta sœur sera sortie de Sèvres. Elle sera professeur dans un lycée de filles, et indépendante. Tout est là pour une femme. Gaspard sera professeur de sciences. Il a des dispositions étonnantes pour les mathématiques. Ta mère me le disait encore ce matin. Il calcule de tête comme faisait son grand-père Granier, qui n'a jamais tenu un livre de dépenses. Il l'avait là, sous son front. Antoine sera chef d'un des bureaux du Grand Comptoir. Vous serez tous fonctionnaires, car un employé dans une grande administration, comme lui, c'est encore un fonctionnaire, et, souviens-toi de cela, personne n'est heureux comme un fonctionnaire. Il passe régulièrement à la caisse à la fin du mois. Sa besogne est tracée : tant d'heures par jour. Jamais de hasards. Jamais d'à-coups. Il n'a pas à penser à la vie matérielle. Vous serez tous heureux, et moi, n'ayant plus de classe à faire, je relirai, tous les ans, tous les poètes grecs d'un bout à l'autre. Je commencerai par Homère, puis les tragiques, Eschyle, Sophocle, Euripide, — il est excellent quand il est bon, — Aristophane... Il n'est pas assez démocrate pour mon goût, celui-là, mais c'est bien de lui qu'on peut dire ce mot de notre vieux maître de l'École normale : « Ah ! que ces Grecs étaient canailles, messieurs, mais qu'ils « avaient donc de l'esprit!... » C'est égal. Pour moi, aucun ne vaut le vieil Eschyle, et cela me fait plaisir de penser qu'il était, comme Victor Hugo, aussi bon citoyen que grand poète. *Ame sereine comme le calme des mers!*... Tiens, lis-moi ce passage tout haut, dans le texte... »

Il tendait à Jean le petit volume qui avait tant trainé dans

sa poche depuis le jour où, élève de première année à sa chère École, il l'avait acheté d'occasion dans une boîte des quais. Le jeune homme commença de déclamer les vers grecs dont son père redisait les mots qu'il savait par cœur. Où trouver le courage de réveiller le visionnaire de son rêve, si ce rêve était tout à fait inconscient ? Et si ce rêve était volontaire, si Joseph Monneron se réfugiait dans un monde idéal, pour ne pas se déchirer trop douloureusement à l'autre, pour ne pas le voir, comment avoir le courage de le rejeter au réel ? Tout en prononçant des lèvres les paroles du texte grec, Jean écoutait la voix intérieure lui redire un autre vers bien humble, bien indigne de l'*Agamemnon* et du génie antique, celui qu'il avait cité à M. Ferrand :

Mon fils sera mon consolateur...

Et voilà pourquoi, lorsqu'il sortit du cabinet de son père, une demi-heure plus tard, il n'avait parlé ni de l'intrigue soupçonnée de Julie, ni des dangereux dessous de l'existence d'Antoine, ni du livre obscène oublié par Gaspard sur un fauteuil du salon, ni de lui-même surtout et du tragique débat de conscience et de cœur dont il était la victime. « A quoi bon ?... » se disait-il, comme il se l'était déjà dit tant de fois. Il avait quitté la maison pour marcher, marcher indéfiniment et tromper, par le mouvement, le désespoir dont il se sentait saisi, plus définitif encore, plus irrémédiable que celui du matin... Il allait, déchirant d'un geste machinal les pages du mauvais roman corrupteur pris à son jeune frère, et il les jetait au ruisseau. C'était la seule action dont il fût capable, et l'image de Brigitte était là, qui l'accompagnait, si présente et si lointaine, si vivante et si morte pour lui ! Il arriva ainsi à l'extrémité de la rue Claude-Bernard et il se trouva devant la vieille église Saint-Médard, toute paisible avec la marge de son petit jardin. Par ce jour de fête, des fidèles entraient et sortaient. Le jeune homme s'arrêta un moment, les yeux fixés sur le porche, puis, tournant le dos, il s'enfonça hâtivement dans l'avenue des Gobelins, et il pensait : « Non, je

n'avais pas le droit d'accepter l'offre de M. Ferrand et de faire ce chagrin à mon père, du moment que je ne crois pas; et la preuve que je ne crois pas, c'est que je ne pense pas à aller demander au Dieu de Brigitte de m'aider, de me consoler. Et pourtant, que je souffre!...

IV

INQUIÉTUDE D'ESPRIT ET DE CŒUR

L'horloge de la vénérable église janséniste, sous les dalles de laquelle reposent Patru et Nicole, marquait deux heures, au moment où Jean Monneron s'en allait ainsi, loin de ce portail tentateur, loin de Brigitte Ferrand, — loin de lui-même. Ah! qu'il l'aurait voulu! — Le soir était tombé depuis longtemps qu'il errait encore dans les rues de ce quartier, autrefois le faubourg Saint-Marcel, qui déborde aujourd'hui jusqu'aux forts d'Ivry et de Bicêtre. Cette marche interminable, sur les trottoirs, le long des cabarets que le retour du cimetière voisin emplissait, par cet après-midi du 1^{er} novembre, de consommateurs fort consolés, était bien faite pour redoubler en lui cette sensation de l'« à quoi bon? », la plus insupportable, peut-être, à un jeune homme de cette chaleur de cœur et d'esprit. L'évidence qu'impose aussitôt le spectacle des quartiers populaires de Paris, à ceux qui les parcourent, comme il faisait, sans parti pris, est plus décourageante qu'elle n'est poignante. On comprend, à regarder ces individus, attablés dans ces débits ou ces restaurants, que l'ouvrier français ne constitue pas, comme le racontent les boniments des politiciens, une classe à part. Si c'est un jour de chômage, tel que celui-là, cet ouvrier est vêtu comme un bourgeois. Les cigarettes qu'il fume sont celles que le bourgeois achète pour les mêmes trente centimes, dans les mêmes bureaux de tabac. Les portions qu'il mange chez le petit traiteur sont pareilles aux mets que le bourgeois commande à

sa cuisinière. Il les arrose du vin que boit le bourgeois, il se procure les mêmes dyspepsies avec le même café et le même petit verre. Les journaux qu'il lit sont les mêmes, les mêmes les embryons d'idées qu'il échange avec ses commensaux. La seule différence est dans le décor. La table du marchand de vins n'a pas de nappe et quelquefois pas de serviettes. Il ne suffit pas de telles misères pour établir entre la blouse et la jaquette cette ligne de démarcation que les socialistes se sont solennellement donné mission d'effacer. Et cette première évidence se double vite d'une autre. L'ouvrier français n'est pas non plus ce que ses flatteurs prétendent : l'être fruste et intact, le primitif en qui dorment des réserves de force, de quoi rajeunir notre société vieillie et en réparer la décadence. Cet ouvrier n'est pas un barbare. C'est un civilisé de médiocre espèce, arrivé, sauf exception, au plein développement qu'il peut supporter. Il n'y a lieu ni de le plaindre, car sa destinée est très douce, par rapport à celle de tant de petits commerçants; ni de le mépriser, car il est intelligent, et son niveau moral n'est pas plus bas que celui du reste de l'époque; ni de le magnifier, car ce niveau n'est pas haut, et il ne peut guère monter, vu l'âge de la race. Il y a lieu, en revanche, de le redouter, car trop de gens pratiquent, à son égard, l'abominable programme de l'agitateur allemand qui disait : « Il faut apprendre au peuple qu'il est malheureux, » et, en lui donnant le droit de conduire seul les affaires de l'État, puisqu'il constitue les majorités — prodigieuse erreur qui fera de la France, dans les siècles à venir, l'ilote de l'histoire, — on lui a mis en main de quoi porter à la civilisation dans notre pays des coups irréparables. Il y a lieu surtout de s'attrister devant ce chétif échantillon d'espèce humaine, quand on pense que l'effort séculaire de notre histoire aboutit aujourd'hui, avec la complicité de tous les charlatans électoraux, à la souveraineté de pareilles incompétences. Une telle constatation est toujours amère. Elle l'est davantage encore, quand cette preuve de l'avortement national dans les couches profondes de la vie populaire s'ajoute à la

constatation d'un avortement pareil dans les couches plus élevées. C'était le cas pour le fils de Joseph Monneron. Il allait, allait indéfiniment, cherchant, parmi les innombrables visages qu'il croisait dans ces avenues et ces ruelles, des physionomies vraiment heureuses, saines et fortes. Il n'en trouvait guère que de nerveuses et de surmenées; d'autres fois et si souvent, de vulgaires; et, plus souvent encore, de dégradées. C'étaient surtout les pères et les mères qu'il regardait avec une émotion intense, ceux et celles qui passaient, trainant un enfant par la main, portant l'autre au bras. Les admirables vertus de bonne volonté que représente l'acceptation des charges familiales dans les classes laborieuses, l'attendrissaient d'une pitié voisine des larmes. « A quoi bon? » se répétait-il, en assimilant par la pensée ces braves gens à son père, et il était près de les traiter, comme ce père, de dupes sociales, tant cette impression d'une radicale insuffisance dans la vie française contemporaine lui faisait sentir l'inutilité de tout effort vers la durée pour qui naissait dans cette médiocre et sénile démocratie. Au contraire, devant les cabarets où les alcooliques crapulaient avec de l'absinthe au rabais et d'ignobles gueuses, il était tenté, lui qui s'était associé aux fondateurs de l'*Union Tolstoï* pour ouvrir un restaurant de tempérance, de se dire : « Ceux-là sont dans le vrai, » et les bas paradoxes de son frère Antoine lui revenaient à la mémoire. Une perception presque physique d'un universel désarroi l'envahissait, l'accablait. Même dans cet âge de forces gâchées, de tentatives incertaines, il y avait pourtant des existences pleines et complètes, nobles et équilibrées, riches de passé tout ensemble et d'avenir. Celle de M. Ferrand en était une. A quoi bon toujours, puisque lui, Jean Monneron, ne pouvait pas s'y associer? Et le délicieux fantôme de Brigitte s'évoquait pour l'amoureux, dans un mirage d'une douceur inaccessible et désespérante. Que n'avait-il été élevé comme elle, parmi les mêmes croyances! Alors ce projet de fonder un foyer avec la pure enfant, ce songe idéal, auquel il s'était tant réchauffé le cœur à l'avance,

n'aurait pas été une chimère ! Il n'aurait pas eu à rompre avec toute l'éducation de sa jeunesse pour établir les conditions heureuses de son âge mûr, — à renier son père et les amis de cette jeunesse dans la création de sa nouvelle famille !... Cependant, avec le crépuscule de ce triste jour, un brouillard âcre s'abattait sur la ville. Les becs de gaz enfin allumés plaquaient dans l'atmosphère jaunâtre des taches brutales de lumières. Les façades des maisons s'éclairaient, les unes après les autres, par places inégales. Aux rez-de-chaussée, les boutiques des marchands de vins, des charcutiers et des rôtisseurs commençaient de ronfler et de flamboyer. La vitalité du faubourg devenait plus grossière, et, par contraste, plus douloureuse encore la détresse du jeune homme, — si douloureuse qu'à un moment, il ne put pas supporter davantage ce tête-à-tête avec sa mélancolie. C'est alors que, cherchant instinctivement dans sa pensée où aller pour n'être plus seul, et ne voulant pas rentrer à la maison, il se rappela tout d'un coup le rendez-vous du soir à l'*Union Tolstoï*.

— « C'est pour huit heures et demie, » se dit-il en consultant sa montre, « il en est sept. Si Crémieu-Dax pouvait dîner au restaurant?... De causer avec lui me ferait du bien... »

Le souvenir de cet ami, avec lequel il avait pourtant des relations difficiles, ne se fut pas plus tôt présenté à lui, qu'il cessa d'errer de ce pas incertain et vague qui avait été le sien tout cet après-midi, et il s'achemina d'une démarche vive et directe, par l'avenue de Choisy, où il se trouvait alors, puis le boulevard d'Italie, vers le tronçon de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, pris entre la rue de la Tombe-Issoire et de la rue Humboldt : c'était là qu'il avait quelque chance de rencontrer l'autre. L'héritier futur des millions gagnés dans les mines de l'Afrique du Sud par le vieux Crémieu-Dax désertait sans cesse l'hôtel somptueux et la table princière de l'avenue Hoche, que lui reprochait et lui enviait Antoine, pour venir dîner à vingt sous, dans le local que Jean appelait

très justement « son restaurant », et qui n'était autre que la fondation de tempérance dont j'ai parlé. C'était Crémieu-Dax, en effet, qui avait installé ce « bouillon » populaire, en constituant, pour l'exploiter, une société de mille actions à vingt-cinq francs. Il en avait souscrit huit cents à lui tout seul, cent avaient été prises par Rumesnil, et les autres par les membres les plus fortunés de l'*Union Tolstoï*. Jean avait détourné cent francs de son maigre budget pour en prendre quatre. C'était d'ailleurs Crémieu-Dax qui avait aussi fondé la *Tolstoï*, et avec le même sens profond des conditions positives. Le restaurant, grâce à ce capital modeste, et dont l'intérêt, d'après les statuts, ne devait jamais dépasser 2 pour 100, pouvait donner aux ouvriers des repas à quatre-vingts centimes et à un franc, dont les matières étaient saines et la préparation hygiénique. La consommation des boissons alcooliques y était interdite. « *Au nom de l'humanité future et consciente, tu ne boiras pas.* » Cette devise, peinte en énormes caractères sur chacun des murs de l'établissement, en formulait le véritable esprit, de même que les quatre mots qui servaient d'épigraphe aux prospectus de l'*Union Tolstoï* : « Nature, Science, Progrès, Justice, » en ramassaient la pensée inspiratrice. Crémieu-Dax, qui avait présidé à l'élaboration des statuts, avait fait accepter comme premier article — et cela seul démontrera la lucidité pratique de son esprit, — que le nombre des membres de l'*Union* serait limité. Il l'avait voulue petite pour qu'elle fût plus vivante. Elle comprenait un comité de sept fondateurs, qui devaient amener chacun vingt-quatre adhérents, par moitié travailleurs intellectuels et par moitié travailleurs manuels, dont ils répondaient. Des cent soixante-quinze personnes ainsi recrutées, pas une avec laquelle il ne maintint un contact personnel. Dans ce but, il prenait la plupart de ses dîners au *Restaurant de Tempérance*. L'affiche portait simplement cette annonce, et, en dessous, le prix des portions, dont la plus chère coûtait sept sous.

L'image de ce garçon si riche, mangeant, par dévotion à

ses idées, un repas d'ascète, dans un décor de pauvreté, avait soudain fait point fixe dans la pensée tourmentée de Jean Monneron... Se hâter vers ce coin de salle où le fondateur de l'*Union Tolstoï* donnait, par sa seule présence, cette humble, mais forte leçon de sincérité socialiste, c'était, pour l' amoureux de la pieuse Brigitte Ferrand, fuir tout ce qu'il avait fui durant toute cette dure journée, et s'en aller loin, plus loin encore de celle qu'il se défendait d'épouser. C'était échapper au prestige du maître de la rue de Tournon, l'essayer du moins et courir vers une autre influence. Il l'avait presque entièrement secouée depuis ces six mois, cette autre influence, après l'avoir acceptée jadis, d'abord avec enthousiasme, puis avec résistance. Dès le collège, — ils avaient fraternisé sur les bancs de la seconde et dans leur quinzième année, — Salomon Crémieu-Dax avait commencé d'exercer sur son camarade l'hypnotisme d'un caractère ferme et logique sur une volonté mouvante et incertaine. Cet ascendant avait été absolu jusqu'à leur entrée dans la classe de philosophie, où l'enseignement de M. Ferrand avait révélé à Jean des besoins de sa propre âme qu'il ne connaissait pas. Les deux tendances contradictoires qui rendaient sa nature si incohérente : le sentiment traditionnel, hérité de ses aïeux paysans, et la passion révolutionnaire, communiquée par son père, s'étaient trouvées incarnées ainsi dans ces deux personnalités qui l'avaient tour à tour attiré, sans qu'il pût s'identifier complètement ni à l'une ni à l'autre. Il l'avait dit lui-même à M. Ferrand, avec cette lucidité inefficace qui faisait de lui, autant que ses hésitations intérieures, un exemplaire trop complet d'un jeune homme de notre époque : l'instinct avait beau s'unir chez lui au raisonnement, et l'expérience publique à l'expérience privée pour lui démontrer que, depuis 1789, la France ressemble à un homme qui recommencerait indéfiniment une addition par deux et deux font cinq, et rencontrerait toujours un total faux, il continuait de subir un invincible attrait pour ce qu'il faut bien appeler, si contradictoires que paraissent ces termes quand on a une fois

compris la pauvreté des théories politiques propagées sous cette magique étiquette, la poésie de la Révolution. Cette poésie existe pourtant; elle explique seule comment tant de frémissantes sensibilités, et si généreuses, s'y sont laissés, s'y laissent encore séduire. Elle réside dans un état lyrique de la pensée, qui n'admet pas que des idées puissent avoir tort devant des faits, et dans un état héroïque de la volonté, qui s'élance hors du pacte social, pour réaliser, à tout prix, cet accord de l'idée et du fait. Jean savait depuis longtemps déjà, pour en avoir constaté autour de lui les funestes contre-coups, combien est meurtrier, à l'ensemble d'un pays et à chacun des petits groupes qui le composent, ce lyrisme invérifié de l'esprit, et cet héroïsme déréglé de la volonté. Le sachant, il ne pouvait se déprendre du mirage. Il éprouvait, malgré lui, ce besoin d'exaltation autour des problèmes sociaux, dont il rencontrait dans Crémieu-Dax un représentant bien remarquable. L'initiateur de l'*Union Tolstoï* appartenait à la lignée des Juifs passionnément idéalistes, — notre époque en a vu surgir quelques-uns, Joseph Salvador et l'éloquent James Darmesteter entre autres, pour n'en citer que deux, mais si caractéristiques, — en qui revit l'ardeur des prophètes dont s'enorgueillit Israël. Ainsi que la finale de son nom l'indique, Salomon Crémieu-Dax descendait d'une famille établie dans le midi de la France. Comme la plupart de ses coreligionnaires de la même région, il remontait à ces Marranes chassés d'Espagne, à la fin du quinzième siècle, par Ferdinand le Catholique. Il avait, des Juifs de la Péninsule ibérique, le masque aigu, les membres déliés, les os minces et ces profonds yeux noirs où brûle encore la flamme du soleil oriental. Il en avait aussi, portées à un haut degré, les qualités maîtresses, celles qui ont assuré à cette race d'exception une invincible persistance parmi tant de désastres : une intelligence souple et agile, une rare facilité d'assimilation, une incroyable puissance de travail, et cette combinaison singulière d'enthousiasme et de patience, d'exaltation et de calcul, qui se reconnaît déjà dans certaines figures

typiques de la Bible. Après avoir été au collège un des plus brillants élèves de sa génération, Salomon Crémieu-Dax était entré à l'École normale, et il en était sorti premier agrégé de philosophie. Il était en train de préparer une thèse, dont le titre seul sonnait comme un paradoxe, accolé au nom du fils d'un spéculateur fameux : *Du fondement psychologique de l'idée de propriété*. Ce livre, qu'il voulait conclure par une justification scientifique de l'hypothèse collectiviste, correspondait de la manière la plus étroite à des convictions dont ceux qui le connaissaient depuis l'enfance, comme Jean Monneron, ne pouvaient douter. Tout jeune, Crémieu-Dax avait adopté et fait sienne la thèse que Salvador, précisément, et Darmesteter ont développée avec un tel accent d'enthousiasme : l'identité entre les deux conceptions qui circulent d'un bout à l'autre de l'histoire d'Israël et les deux conceptions dans lesquelles se résume la société issue de la Révolution. « Deux grands dogmes, » a écrit l'auteur des *Prophètes d'Israël*, « font le Judaïsme tout entier : unité divine et messianisme, c'est-à-dire unité de loi dans le monde et triomphe terrestre de la justice dans l'humanité. *Ce sont les deux dogmes qui, à l'heure présente, éclairent l'humanité en marche, dans l'ordre de la science et dans l'ordre social, et qui s'appellent, dans la langue moderne, l'un unité des forces, l'autre croyance au progrès.* » Bien souvent, Jean avait entendu son ami lui citer cette phrase et ajouter à ce *credo* des commentaires où il retrouvait les idées de son père, mais amplifiées, mais magnifiées dans une synthèse qui n'hésitait pas à relier Moïse à Danton et le *Deutéronome* à la *Déclaration des Droits*. Ce même Darmesteter n'a-t-il pas écrit, à propos d'une instruction pastorale de l'évêque de Chartres sur le premier livre de Salvador : « La révélation a tenu le même langage sur la crête du Sinaï et dans les salons du dix-huitième siècle, et *Moïse est bien un conventionnel parlant du haut de la montagne?* » Si profonde qu'elle fût cependant, la foi révolutionnaire de Crémieu-Dax était demeurée dans le domaine de la théorie, jusqu'à cette funeste crise nationale de 1898, qui

marque dès aujourd'hui une date dans l'histoire déjà séculaire de nos discordes civiles. Elle en a comme exaspéré, comme porté à l'état d'ébullition tous les éléments. C'était depuis lors que le jeune agrégé millionnaire s'était jeté dans l'action avec une frénésie froide, bien différente du vague humanitarisme qui, vers la même époque, sévissait dans les milieux universitaires. A cette mode d'attendrissement Jean Monneron, lui, avait cédé pour les motifs complexes qu'il avait dits à M. Ferrand, et Adhémar de Rumesnil par snobisme intellectuel. Le socialisme de Crémieu-Dax dérivait de raisons plus fortes. Son coup d'œil perspicace avait découvert, dans les derniers événements, un indice du travail de désillusion qui ramène les classes moyennes françaises du côté de leurs traditions originelles et les détache lentement, mais sûrement, des principes de 89. Dans son culte fanatique de ces erreurs, Salomon avait courageusement adopté la tactique qui paraît bien devoir être celle de tous ceux qui, comme lui, pratiquent d'instinct la formule : « *Pereat mundus, fiat Justitia...* » Il s'était fait socialiste, et socialiste-collectiviste, pour mettre, il le disait ouvertement, « la force du peuple au service des idées que la bourgeoisie a défendues, il y a cent ans, et qu'elle abandonne. » Quand on lui rappelait combien le sauvage est proche du civilisé aux époques d'insurrection, les massacres de Septembre, les journées de Juin, et, plus près de nous, la Commune, il lui arrivait de répondre par une citation virgilienne qui trahissait, dans le disciple de Karl Marx, l'élève de l'École normale : « *O passi graviora!...* » Et un sourire d'une ironie singulière flottait nerveusement autour de ses lèvres. On y lisait le ressouvenir des persécutions et l'audace intellectuelle d'une race qui, ayant trop souffert, ayant trop connu les pires extrémités du sort, ne tremble pas devant la perspective de bouleversements, moins terribles que ses anciennes misères.

Tel était le personnage supérieur et déconcertant, si voisin de lui par certains côtés, si éloigné par d'autres, dont Jean Monneron désirait passionnément la présence au terme de

cette journée d'agonie, aussi passionnément qu'il l'avait évité pendant plusieurs semaines. Quand il fut arrivé devant la maison du faubourg Saint-Jacques qui portait, à son rez-de-chaussée, la modeste enseigne : « Restaurant de Tempérance, » il éprouva pour son ami un de ces élans d'affection admirative, comme il n'en avait plus eu pour lui depuis bien longtemps. Il eût senti, même dans sa détresse, un vrai chagrin, si, poussant la porte qui donnait accès dans la petite salle basse, il ne l'avait pas aperçu assis à sa table accoutumée, près de l'entrée, de manière à ne manquer aucun de ceux qui venaient. Quoique le restaurant fût public, la rigueur de son règlement sur le chapitre de l'alcool en éloignait les passants. Il n'était guère fréquenté que par des habitués, qui étaient aussi des membres assidus de l'*Union*. Crémieu-Dax les connaissait tous, et avec tous il échangeait un mot, qui portait uniquement sur leurs lectures. Il s'interdisait, par principe, dans son apostolat, toute charité qui ne fût pas intellectuelle. « Il n'y a dans l'U. T. ni riches ni pauvres, » répétait-il souvent, « il n'y a que des consciences. » Jean Monneron, à la minute même où il pénétrait dans le restaurant, put le voir qui déchirait d'un bloc-notes portatif une feuille sur laquelle il venait d'écrire. Il la remettait à un homme en cheveux gris, pauvrement mais proprement vêtu.

— « Ah ! te voilà, » dit-il à Jean avec une visible froideur.

Puis, tandis que l'ouvrier s'éloignait :

— « C'est un métreur-plombier qui m'a demandé une liste de livres à lire. Je voulais lui indiquer des romans pour commencer, *les Misérables*, *Résurrection*. « Non, » m'a-t-il répondu, « donnez-moi de la science. On m'a trop menti. « Je veux du vrai... » Quand tout le peuple pensera comme cet homme, il y aura un grand pas de fait ; et observe que ce n'est pas un jeune homme : il a près de cinquante ans... »

Cette énergie d'une personnalité résolument, systématiquement logique avec elle-même, c'était bien cela que Jean Monneron était venu chercher. Pourtant son cœur se referma

aussitôt, et à son élan de tout à l'heure succéda un malaise presque gêné, avec cette soudaineté que comportent les actions réflexes dans les sensibilités des jeunes gens. Il lui avait suffi d'échanger ce premier regard et cette première poignée de main avec son camarade et d'entendre le son de sa voix. Cette réserve de Crémieu-Dax à son endroit contrastait trop avec son propre élan. Elle était très justifiée. Mais il ne pouvait pas en comprendre la cause. Le fils du professeur avait, dans son caractère, un trait qui dénonce chez tant de parvenus l'origine plébéienne : il manquait de suite dans la teneur de ses relations. Il obéissait, dans ses rapports avec ses amis, à ses impressions, et il ne s'en rendait pas compte. De toutes les fautes contre le savoir-vivre, — beau mot bourgeois si bien fait, — c'est la plus inoffensive aux autres, mais, pour celui qui la commet, la plus dangereuse. « Il y a quelqu'un qui n'oublie pas, c'est l'oublié, » a dit le fin moraliste Louis Dépret. Depuis des mois, Jean n'était pas venu dîner une seule fois rue du Faubourg-Saint-Jacques, après y avoir pris un repas sur deux pendant longtemps. Il ne s'était plus rappelé cette inégalité de ses procédés vis-à-vis de son camarade ; mais, que celui-ci en eût été froissé, cette nuance de son accueil le révélait assez. En temps ordinaire, cette susceptibilité eût touché Monneron. Il y eût reconnu, outre une profonde amitié, cette ombrageuse et instinctive méfiance, si justifiée chez les descendants d'une race objet de tant de haines. Il avait les nerfs trop tendus pour que le moindre désappointement ne le crispât point, et il répondit, en s'étonnant lui-même de la phrase agressive que sa voix prononçait (il était venu rue du Faubourg-Saint-Jacques dans des intentions si autres!) :

— « Tu appelles cela un grand pas ? Nous nous plaignons déjà de la demi-science des bacheliers, qui ne fait que les rendre plus sots et plus malheureux. Que seront donc ces prolétaires instruits ? Des quarts de bacheliers, et pas même !... Cela promet... »

Après avoir lancé cette boutade, extraordinaire dans cet

endroit, et dans sa bouche, à lui, un des fondateurs de l'U. T., il se dirigea vers le guichet où l'on vendait les bons de portions. Afin d'éviter l'embarras et la dépense du service, Crémieu-Dax avait imaginé ce petit bureau central. Le consommateur y payait d'avance les plats qu'il s'était choisis sur le menu. On lui remettait des fiches qu'il allait, lui-même encore, à un autre guichet, celui de la cuisine, installée au fond, changer contre des portions toutes préparées dans des assiettes. Il revenait à sa table, son plat à la main, et, s'étant ainsi servi tout seul, il reportait à un troisième petit comptoir, celui de la vaisselle, cette assiette une fois vide. Le temps de vaquer à cette opération, et l'accès d'impatience de Jean avait cessé. Il en ressentit même un petit remords, lorsque, assis en face de son camarade, il vit que la physionomie de celui-ci, de froide qu'elle avait pu lui paraître d'abord, était maintenant contractée. Un pli de mécontentement se creusait sur son front, entre ses sourcils noirs qui se rejoignaient presque au-dessus du nez busqué. La manière dont ses doigts maigres, un peu noués aux phalanges, pétrissaient la mie arrachée à son pain témoignait que sa nervosité était au moins égale à celle de l'autre. Il y eut entre eux un silence, puis, tout d'un coup, Crémieu-Dax regarda Jean Monneron bien en face, avec la fixité impérative de quelqu'un qui veut terminer une équivoque, et, à mi-voix, pour que personne parmi les quelque vingt clients qui mangeaient dans le restaurant ne pût entendre leur conversation :

— « Je sais pourquoi tu es venu ce soir, Monneron... » commença-t-il. « Voilà longtemps que je prévoyais la chose... »

— « Quelle chose?... » répondit Jean. Un flot de sang empourpra son visage. Il lui eût été insupportable que son ami eût deviné le secret de son amour pour Brigitte Ferrand ! Cette seule impression lui prouvait trop combien lui et Salomon étaient séparés. Autrefois, et pour les moindres ébauches de sentiments romanesques qui traversaient son imagination de jeune homme, il n'avait pas d'autre confident. Il reprit son calme en entendant son ami continuer :

— « Tu m'apportes ta démission de la *Tolstoï*. »

— « Moi ? » s'écria Jean. « Qui te fait croire?... »

— « Bien des signes, » reprit Crémieu-Dax, « quand ce ne seraient que des phrases comme celles que tu viens de prononcer. Si tu les penses vraiment, tu n'es plus avec nous. Tu n'as plus paru ici, depuis le 6 août. Je ne te le reproche pas. Je trouve cela très naturel. Mais j'en conclus que, si tu viens ce soir, tu as une raison. Et puis, je sais combien tes préoccupations sont ailleurs. On m'a dit à la Bibliothèque de la Sorbonne que tu n'y prenais plus que des livres d'apologétique catholique. Tu as encore demandé un saint Irénée, mardi, les *Hérésies*. Suis-je bien renseigné ? Tu es retourné chez Ferrand, où aucun de nous n'est plus allé depuis 98. Ne dis pas non. Je vous ai rencontrés ensemble dans le Luxembourg, l'autre semaine. Tu nous quittes ? Avoue-le ! »

— « Quand je voudrai vous quitter, » répondit Jean, avec une vivacité qui révélait sa révolte contre l'inquisition dont ce passionné Crémieu-Dax l'avait enveloppé, « tu n'auras pas à m'interroger là-dessus. Je prendrai les devants. Je lis ce qui me plaît. Je vois qui me convient. Et si je suis ici ce soir, c'est parce que Rumesnil est venu à la maison, ce matin, me rappeler la discussion sur la conférence Chanut, et m'avertir qu'elle serait chaude. Sachant combien tu prends à cœur cette affaire, j'ai voulu m'entendre avec toi d'avance. J'en suis bien payé... »

Il y eut un autre silence entre les deux jeunes gens, que Crémieu-Dax rompit de nouveau le premier, en enveloppant son ami, cette fois, d'un regard où tout n'était plus qu'affection, et il lui dit :

— « Pardonne-moi, Monneron, si je te t'ai froissé. J'ai eu tort. Je le reconnais. Tu es si loyal que je le saurais, le premier, j'en suis sûr, si tu changeais de camp. Je l'ai cru, et tu sais que je ne peux pas être indifférent, quand il s'agit de la Cause. L'instant est solennel. Si l'alliance se fait aujourd'hui entre les travailleurs manuels et les travailleurs spirituels, l'avenir est fondé. Nous gagnons des siècles en quelques

années. Notre pauvre U. T., ce n'est qu'un tout petit groupe parmi ceux qui se forment à cette heure. Mais du succès des vingt, des trente, des quarante petits groupes, dépend le gain de la bataille. Qu'un de ces groupes se débande, puis un second, puis un troisième, c'est l'histoire d'un régiment qui lâche pied. Il suffit pour déterminer une panique. Voilà pourquoi j'étais désespéré à l'idée de te perdre. Toi parti, c'était l'U. T. entamée, la porte ouverte à d'autres désertions, peut-être. Mais j'ai rêvé. Tu restes. N'en parlons donc plus, et, encore une fois, pardonne-moi... Nous allons préparer la discussion de ce soir... Je reviens... »

Il s'était levé à la fin de ce discours, sous le prétexte d'aller à son tour porter son assiette vide au guichet de la cuisine, en réalité, pour couper leur entretien. A toutes sortes de menus indices il avait deviné que son ami se déplaissait dans la société qu'il avait fondée et qui était toute sa vie, à lui, Salomon. Il avait craint sa démission. Il l'avait obligé à se prononcer. Jean restait membre de l'*Union Tolstoï* et un membre actif, puisqu'il s'intéressait à la conférence Chanut. C'était une donnée positive et à laquelle Crémieu-Dax se tenait, avec ce sens aigu du fait, hérité de l'homme d'affaires, son père, et mis au service, par un saisissant contraste, du millénarisme le plus insensé. Jean connaissait ce tour particulier de cet esprit, et il était sûr que, fidèle à ce grand principe du génie pratique admirablement formulé par l'adage latin : *quieta non movere*, son camarade n'aborderait plus, dans le reste de leur conversation, les points inutiles à traiter immédiatement. Mais il avait eu aussi la preuve que le travail de sa pensée n'échappait pas à la surveillance jalouse que l'autre exerçait sur ses collaborateurs, en particulier sur celui auquel il tenait le plus. Jean ne lui en avait-il pas d'ailleurs accordé le droit en s'associant à cette œuvre dont l'initiateur parlait avec une conviction si entière, au lieu que le fils de Joseph Monneron s'y était prêté, on le sait déjà, sans y donner le fond de son cœur, comme à une expérience de philanthropie qui prolongeait l'accord apparent avec son père ? Il avait été incer-

tain et faible, de cette faiblesse qu'il souffrait tant de constater en lui, parce qu'elle n'était pas un accident ; c'était une façon d'être, et qui tenait à des causes si profondes, si mêlées à la formation même de sa nature. Une fois de plus il se sentit la victime de cette incapacité de s'affirmer nettement, virilement, dans une personnalité simple et tranchée. Il était l'arbre qui se courbe aux vents parce qu'il a trop peu de terre autour de ses racines. Dans ses rapports avec l'U. T. comme dans toutes les autres circonstances, c'était le manque d'un vrai milieu de mœurs qui lui interdisait la fixité du caractère, et il regardait Crémieu-Dax, assis de nouveau en face de lui, lui donner le spectacle d'un homme, conséquent avec ses idées parce qu'il l'est avec son origine, énergique parce qu'il est un, et qu'il sait vraiment ce qu'il veut. Ses yeux de flamme, gais maintenant, riaient dans sa face d'Arabe, pour un très humble motif, certes, mais rien n'est humble, au regard d'un vrai partisan, de ce qui sert à son parti :

— « J'avais demandé du chou-fleur en salade. C'était marqué sur le menu. Il n'y en a plus. On fait toujours quarante portions de chaque plat. Il est huit heures seulement. C'est donc la preuve que, depuis six heures, où nous ouvrons, nous avons servi au moins quarante diners. En août, tu te rappelles, nous en avons quinze. Vingt-cinq de gagnés en trois mois, comme ça monte ! Et puis, j'aime qu'un plat ait du succès. Le cuisinier les choisit, autant qu'il peut, pour que les camarades trouvent ici ce qu'ils n'auraient pas ailleurs. Dire qu'avec un restaurant comme le nôtre toutes les cinq ou six rues, nous aurions guéri cette grande plaie de l'alcoolisme ! Tu ne nieras pas pour le coup que ce ne soit un progrès?... »

Ce fut sa dernière allusion à la phrase de scepticisme qu'il avait reprochée à Jean si vivement. Celui-ci ne put s'empêcher de comparer cette joie optimiste à l'accès de misanthropie que lui-même avait éprouvé cet après-midi devant les assommoirs du faubourg Saint-Marcel. Il regarda autour lui, comme pour chercher des motifs de s'associer aux impres-

sions de son ami. Hélas ! Les physionomies des ouvriers qui mangeaient, en l'arrosant de boissons hygiéniques, la cuisine saine dont Crémieu-Dax était si heureux, ravivèrent en lui ce sentiment accablé de l'« à quoi bon » ? Oui. Comment aurait-il pu s'unir à l'allégresse de l'utopiste, quand il constatait que tous ces ouvriers, si évidemment honnêtes, — comme le prouvait leur effort de sobriété, — si désireux de se perfectionner, — comme le prouvait leur effort de culture, — avaient des yeux plus inquiets et plus sombres encore que les autres, des traits plus tendus et plus durs, un mécontentement plus âpre et plus amer sur leur front et autour de leur bouche ? Pas un de ces visages, tout pétris de réflexion et de volonté, n'était ni apaisé, ni heureux. Jean Monneron en connaissait la cause. Ses longues conversations avec ce M. Ferrand, dont le nom avait brûlé tout à l'heure les lèvres de Crémieu-Dax, la lui avaient apprise. Il savait qu'une intoxication mentale, plus redoutable que l'autre, était prodiguée à ces cerveaux de quarts de bacheliers, comme il l'avait dit, par les mêmes mains qui s'efforçaient de les guérir de l'alcool. Il savait que ces obscures pensées étaient empoisonnées par les deux idées les plus fausses, quand on prétend y trouver la règle de la vie : la Justice absolue et le Bonheur universel. Tout le bien qu'un Crémieu-Dax et ses pareils prétendaient faire à ces hommes, en moralisant l'emploi de leurs soirées et de leur régime, n'était rien à côté du mal que répandait une doctrine construite au rebours des lois véritables de l'ordre social... Et voici qu'une soudaine hallucination de sa mémoire emporta Jean très loin de cette petite salle peuplée de figures tourmentées, et, au fond, si haineuses. Il se revit dans le cabinet de travail de la rue de Tournon. Le traditionnaliste était devant lui, son noble visage rayonnant de sérénité, qui lui disait : « En morale, toute doctrine qui n'est pas aussi ancienne que la société est une erreur. Car la société n'est pas une création arbitraire de l'homme, c'est un phénomène de nature et qui existe d'après des lois intérieures que nous devons constater, pour nous y

soumettre. Deux de ces lois, vérifiées depuis l'origine des âges, sont l'inégalité et la douleur. L'homme a en même temps deux aspirations, vérifiées elles aussi à travers les siècles : la justice et le bonheur. La Révolution a méconnu ces deux lois, et, à cause de cela, elle avorte piteusement. Le paganisme méconnaissait ces deux aspirations; à cause de cela, il n'a pu durer. Le christianisme seul interprète l'inégalité et la douleur. Il leur donne un sens de justice et d'espérance. Il hiérarchise et il console. Toute œuvre sociale faite en dehors de lui croit semer l'amour, et elle moissonne la révolte; l'apaisement, et elle moissonne la haine... Il n'y a qu'un chrétien qui puisse aider le pauvre sans l'humilier et l'encourager sans lui mentir, tout simplement parce qu'il ne lui dit pas : Vous êtes ou vous serez mon *égal*, mais : je suis votre *semblable*... » Sages paroles, qui avaient si souvent poursuivi Jean lors de ses visites au faubourg Saint-Jacques, qui le poursuivaient encore à cette minute ! Il épelait sur la muraille l'inscription : *Au nom de l'humanité future et consciente*... Et il sentait l'absurde grandiloquence de cette déclamatoire formule. L'humanité ? Quelle vaine abstraction !... Future ? Quelle autre abstraction !... Consciente ?... Et de quoi, quand la meilleure partie de notre être, la plus riche, la plus féconde, est précisément cet obscur génie, hérité de notre race, et qui ne se connaît jamais tout entier ? Et le jeune homme imaginait en pensée le crucifix qui se trouvait sur le bureau de M. Ferrand posé là, sur ce mur, à la place de ces mots dépourvus de sens. Quelle clarté eût rempli toutes ces âmes ! Quel apaisement fût descendu sur tous ces fronts ! Alors il n'eût pas eu le droit de dire : « à quoi bon ? » au généreux effort de son ami ! Mais le crucifix n'était pas sur le mur, les âmes que Jean déchiffrait sur ces visages étaient pleines d'ombre, ces fronts chargés de la rancune d'un sort mal accepté. Lui-même n'était pas auprès de M. Ferrand, à se laisser envahir par l'effluve de cette forte pensée, à entendre ses morts, qui avaient tous cru, lui parler par cette bouche de croyant. Il était assis à la même table qu'un

irréconciliable ennemi de la pensée de M. Ferrand et de la foi de ses ancêtres, participant, par sa seule présence, à une tentative faite par un étranger contre le génie de sa patrie, et cet étranger était le plus cher compagnon de sa jeunesse, celui qu'il estimait et admirait le plus pour tant de hautes choses de sa nature!... Et il l'écoutait lui résumer, par anticipation, la séance du comité de l'*Union Tolstoï* à laquelle ils allaient assister :

— « J'attache la plus grande importance, » disait Crémieu-Dax, « à ce que l'abbé Chanut parle chez nous. Rien qu'en venant discuter avec nous, il fait adhésion au criticisme, et là nous sommes ses maîtres. Et puis, je tiens à ce qu'il nous connaisse. Quand j'ai eu l'idée de l'U. T., tu te rappelles, je t'ai dit que je pensais à notre éducation autant qu'à celle de nos camarades ouvriers. C'est là mon principe : une coopérative de mentalités. Aller au peuple pour échanger des leçons, pour lui en donner et en recevoir. J'ai l'idée qu'à notre contact, ce prêtre sera très étonné, et, ces étonnements-là, c'est le commencement du doute et de la liberté... Chanut rêve de convertir l'U. T. Et si c'était elle qui le convertissait?... Car enfin, si quelque chose ressemble à ce qu'étaient à Rome les premiers chrétiens, c'est nous... D'où est-elle sortie, sa religion? De pauvres petites sociétés d'affranchis et d'esclaves comme ceux-ci, et de philosophes, comme nous... »

— « Tu oublies la personne du Christ, » interrompit Jean.

Crémieu-Dax regarda son compagnon presque du même regard qu'il avait eu pour lui demander : « Tu apportes ta démission?... » Une autre interrogation lui vint au bord des lèvres, qu'il ne formula point. Décidément, il ne voulait pas aborder avec Monneron un certain sujet, car, au lieu de relever ces mots, qui appelaient une controverse, il se mit à expliquer, avec sa lucidité ordinaire, les motifs qu'avait chacun des cinq membres qui composaient avec eux deux le comité de la *Tolstoï*, pour voter contre la conférence de l'abbé Chanut ou en sa faveur :

— « Trois contre trois, » finit-il par conclure. » C'est donc Rumesnil qui nous départagera. Que t'a-t-il dit? »

— « Je ne l'ai pas vu, » répondit Jean. « Il est venu pendant que je n'y étais pas... »

— « Ah!... » fit simplement Crémieu-Dax. Puis, d'une voix un peu plus rapide et comme pour corriger cette involontaire expression d'étonnement : « J'ai eu plus 'de chance que toi. Nous avons causé longuement de la question, avant-hier. Il était très opposé à la conférence. Mais, avec lui, on ne sait jamais. Il ne pense pas par lui-même, il pense contre son milieu. C'est son préjugé, à cet ennemi des préjugés. Qu'il ait rencontré chez une de ses parentes du faubourg Saint-Germain un duc anticlérical et un marquis voltairien, si l'espèce n'est pas éteinte, tu le verras, pour l'abbé Chanut, dur comme fer. J'en ris, mais, au fond, c'est assez triste... »

— « Tu es bien sévère pour lui, » dit Monneron.

— « Qu'est-ce que tu veux? » reprit l'autre, en haussant ses minces épaules et secouant la tête avec impatience : « Je n'estime pas les gens qui ne mettent pas leurs actions en accord avec leurs attitudes morales. »

— « Mais à propos de quoi dis-tu cela?... »

— « A propos de rien et à propos de tout. A l'endroit des femmes, par exemple, il en est resté à l'abominable morale de sa caste, qui consiste à considérer la galanterie comme un sport fort agréable, et à se le permettre à toute occasion. Tu sais, moi, je m'en tiens au vieux Kant : *Agis de telle façon que tu traites l'humanité dans ta propre personne aussi bien que dans la personne d'autrui, toujours comme fin, jamais comme moyen*. D'ailleurs, ceci juge tout : si j'étais marié, je ne le recevrais pas chez moi. Tu as vu tout à l'heure comme j'étais ému à l'idée que tu voulais, toi, me donner ta démission de la *Tolstoï*? S'il me la donnait, lui, j'en serais enchanté... Mais il faut aller, il est huit heures et demie... »

Il avait consulté sa montre, en prononçant ces phrases qui décelaient si peu d'estime pour leur commun camarade. Se levait-il pour ne pas laisser son interlocuteur lire dans ses

yeux un secret qu'il avait surpris et qu'il voulait cacher? Cet équivoque discours était-il un coup de cloche, un appel à la défiance de Jean? Ou bien ne faisait-il qu'exprimer la naturelle répulsion qu'un jeune homme absolument chaste, comme il l'était, éprouve pour le libertinage d'un autre? Rumesnil, dans l'entre-deux de ses ferveurs socialistes, se vantait volontiers d'avoir, de-ci de-là, un peu partout, des aventures faciles. Ces questions surgirent à la fois dans la pensée du frère de Julie Monneron, et il fut tout près de crier : « Tes paroles ont un autre sens. Explique-les. Voyons, que sais-tu? Il s'agit de ma sœur, n'est-ce pas?... » Puis, en lui-même : « S'il sait quelque chose, il m'a dit tout ce qu'il pouvait me dire. S'il ne sait rien, qu'irai-je lui apprendre? Mais qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il?... » Cependant ils avaient tous deux quitté la petite salle, et ils faisaient sur le trottoir les cent pas qui séparaient le restaurant de l'U. T. Oui, que savait ce perspicace ami dont Jean avait si souvent remarqué la force d'observation, chaque fois qu'il ne s'agissait pas de ses chimères socialistes, car alors Crémieu-Dax passait du réalisme le plus avisé à l'utopie la plus folle, avec une rapidité qui prouvait combien tous ses pouvoirs d'intelligence étaient commandés, non point par cette raison dont lui aussi parlait toujours, mais par une foi mystique et où revivaient ses morts? Que savait-il? Monneron le regardait marcher, si frêle, si chétif auprès de lui, qui pourtant n'était pas bien robuste. La fièvre de la pensée était trop forte, dans cet organisme déjà usé par l'abus du travail et qui ne vivait plus que d'une vie nerveuse. Mais précisément cet excès de vie intérieure avait abouti à des intransigeances de conscience qui donnaient, pour ses amis, une réelle autorité à ses jugements. Ils pouvaient être affreusement partiels, — c'étaient ceux d'un étroit sectaire : — il les fondait toujours sur une conviction. D'où lui venait ce mépris évident pour le caractère de Rumesnil? Sans doute, la manie d'être au courant, la crainte de retarder, de ne pas professer l'opinion du jour, de l'heure, de la minute, donnaient à celui-ci une allure un

peu caricaturale de vaniteux et de *snob*. Ce n'était qu'un ridicule, et qui se manifestait déjà du temps où Adhémar étonnait ses condisciples de Louis-le-Grand par des proses décadentes et des vers sans rime ni nombre, en parfait badaud raffiné, à la date de 1894. Crémieu-Dax souriait alors de cette course au dernier bateau. Ce n'était plus de l'ironie qui lui avait dicté cette parole : « Si j'étais marié, je ne le recevrais pas chez moi, » jugement terrible à porter, d'un ami d'enfance sur un ami d'enfance. Pourquoi continuait-il à se taire ? D'avoir pensé tout haut devant Monneron sur ce point particulier l'avait donc bouleversé lui-même ? Pourquoi ? Pourquoi, arrivé devant la maison au premier étage de laquelle était installée son *Union*, se tourna-t-il soudain vers son compagnon, avec des yeux où celui-ci crut lire moins d'affection encore que de pitié ? Il lui avait pris la main et il lui disait :

— « Tu ne sais pas la joie que j'éprouve à t'avoir avec moi, ici, ce soir... Je t'aime beaucoup, Jean, beaucoup, beaucoup... » Et il ajouta, — mais n'était-ce pas pour mettre l'émotion trop forte dont il était évidemment possédé au service de son œuvre, comme c'était son instinct et sa méthode ? — « Nous te garderons, tu verras... »

— « Moi aussi, je t'aime beaucoup... » lui répondit Jean d'une voix étouffée. Ce serrement de main, à cette seconde, si chaud, si cordial, lui était à la fois bien doux et bien amer. Bien doux, parce qu'il lui prouvait que, malgré l'irréparable divorce intellectuel qui se préparait entre eux et que ce pénétrant Crémieu-Dax pressentait, quelque chose ne périrait pas de leur commune jeunesse, ce vivant noyau de leur première amitié. La vie pouvait n'en rien laisser subsister qu'un débris saignant, mais qu'elle n'écraserait pas tout entier. Bien amer, parce que ce mouvement si vif de son ami impliquait une cause qui ne pouvait pas être cette visite au petit restaurant. Pour que ce fanatique d'idées abstraites eût eu cette effusion à l'égard de Jean, il fallait qu'il le plaignit profondément, et de quoi ? Ce n'était pas de son amour pour Brigitte. Le seul fait qu'il eût parlé de M. Ferrand prouvait que non. Ce

n'était pas de ses rapports avec son père et de leur misère morale. Crémieu-Dax ne les connaissait pas, et, avec sa nature si déterminée, si positive, il ne les eût même pas compris. Cette pitié ne pouvait venir que d'une certitude sur la détestable intrigue dont tant d'indices avaient déjà révélé au frère de Julie le criminel mystère. Son émotion, à interpréter ainsi le geste de son ami, fut si forte que la tentation de lui dire ses soupçons lui revint, plus forte, presque irrésistible, pour essayer de savoir enfin. Il allait peut-être parler, lorsqu'un appel, venu d'une voiture qui s'arrêtait à la porte de la maison, les fit se retourner tous deux au moment de franchir le seuil. C'était Adhémar de Rumesnil, précisément, qui, sautant de son fiacre de cercle, accourait vers eux, et disait :

— « Je ne suis pas en retard?... Quelle chance ! J'ai diné à l'*Agricole* en deux temps, trois mouvements. Je me suis payé la tête d'un de mes cousins, qui voulait passer la soirée avec moi. Je lui ai raconté où j'allais... Ah ! mes amis, si vous aviez vu sa mine ! « A notre âge, lui ai-je dit, vous couriez « aux Variétés applaudir Hortense dans *la Belle Hélène* : hé « bien ! nous autres, nous préférons *Toynbee-Hall*... » Croiriez-vous qu'il n'avait jamais entendu ce nom ? Il a épousé une Américaine, et c'est moi qui lui ai appris que nous arrivions mauvais derniers, nous autres, Français, avec nos timides essais. Quand je lui ai énuméré les *settlements* des États-Unis, vous auriez dû être là pour le voir : « Quatorze à Chicago. « répétait-il, dix à Boston, dix-sept à New-York, mais c'est « inouï ! c'est inouï !... » Et ça se croit des classes dirigeantes. Quelle pitié ! »

V

L'UNION TOLSTOÏ

Les trois camarades s'étaient engagés dans l'escalier, pendant qu'Adhémar prononçait ce discours avec cette volubi-

lité étourdie qui était la sienne, et elle semblait la naturelle expansion d'un personnage léger, de cette incurable légèreté qui s'associait à la plus abstraite idéologie dans la noblesse française du dix-huitième siècle. Des gentilshommes philosophes d'alors, Rumesnil avait le masque spirituel : un air vif, des yeux clairs à fleur de tête, d'une mobilité singulière, la bouche gourmande et rieuse. Il était grand, bien pris dans une taille fine, très blond avec un teint blanc et rose de jeune fille, la moustache floconneuse, quelque chose d'insolent et de presque effronté dans toute son allure, mais aussi une grâce irrésistible, quand il voulait plaire. Ses jolies façons avaient attiré Jean, lorsqu'ils s'étaient rencontrés, dans ce même Louis-le-Grand où il avait connu Crémieu-Dax ! Elles accroissaient encore son malaise à présent. Plus il trouvait son ancien condisciple aimable, plus il redoutait que ses assiduités rue Claude-Bernard, auxquelles leur amitié avait fourni un prétexte trop légitime, n'eussent été très dangereuses pour un cœur qui lui touchait de bien près. Était-il vraiment possible que ce compagnon de son adolescence et de sa jeunesse lui eût fait cela, d'avoir avec sa sœur une intimité non pas même criminelle, mais seulement clandestine ? Chaque fois que les deux amis se rencontraient, maintenant, cette question poignait Jean jusqu'à la douleur, et la conscience de cet insultant soupçon, nourri en secret contre un camarade peut-être innocent, lui infligeait une espèce de honte. C'était lui alors qui avait une gêne, presque une timidité de coupable, tandis que Rumesnil conservait vis-à-vis de Monneron cet air d'aisance qui augmentait les doutes et les scrupules de ce dernier. Pourtant il sembla bien à Jean, ce soir-ci, que les prunelles bleues du nouveau venu se posaient sur lui avec une fuite et comme une brisure du regard, qu'il y avait une retraite dans sa poignée de main, et que sa loquacité dissimulait un embarras. Il lui sembla aussi qu'à les voir l'un près de l'autre, Crémieu-Dax s'était énervé encore. Mais déjà ils avaient gravi les marches qui menaient au premier étage, et ils entraient dans la petite antichambre qui servait de modeste

vestibule au local occupé par l'*Union Tolstoï*, lequel consistait en deux appartements, reliés par un escalier intérieur en tire-bouchon. Celui du dessus contenait deux chambres à coucher, meublées en cellules et où se tenaient les deux résidents de semaine, avec d'autres pièces qualifiées de chambres de consultations. Des étudiants en droit venaient, à certains jours, s'y mettre à la disposition de leurs camarades ; à d'autres, des étudiants en médecine ; à d'autres, des philosophes et des littérateurs. L'appartement du dessous se composait, outre l'antichambre, d'une vaste salle, qui avait dû être aménagée, dans ce quartier pauvre, pour servir d'atelier à quelque petite industrie. Crémieu-Dax en avait fait la salle des conférences et des assemblées générales. Deux autres pièces, plus petites, étaient utilisées, l'une pour la bibliothèque, l'autre pour les réunions du comité. Le mobilier était en bois blanc et d'une simplicité presque grossière. Le seul luxe consistait dans une suite de grandes photographies, pendues partout sur les murs passés à la chaux. Elles reproduisaient des tableaux de maîtres. Rembrandt était représenté dans cette série par sa *Leçon d'anatomie*, sa *Ronde de nuit* et ses *Syndics* ; Rubens par *Hélène Fourment* et la *Bataille du Thermodon* ; Raphaël par *l'Incendie du Bourg*, le *Parnasse* et *l'École d'Athènes* ; Léonard par la *Joconde* et quelques portraits ; Mantegna par la *Famille des Gonzague* et son *Parnasse* ; Botticelli par *le Printemps*, la *Naissance de Vénus* et le *Centaure* ; Vélasquez par les *Lances* et les *Fileuses*. La vaste culture cosmopolite de Crémieu-Dax, qui, depuis des années, avait employé ses vacances à étudier les musées d'Europe, se reconnaissait au caractère si renseigné de ces choix, mais aussi l'erreur initiale de l'œuvre tentée là. Pour comprendre vraiment et sentir les génies contradictoires dont les visions juxtaposées se battaient sur ces murs, il fallait un degré de culture inconciliable avec la servitude quotidienne d'un humble métier. C'était de quoi fausser, jusqu'à l'ahurissement, des intelligences qu'il eût convenu d'initier à de la beauté simplement technique, et, ce qui achevait de démontrer la déraison

d'un tel musée placé dans un tel endroit, c'était le soin qu'avait pris l'organisateur de corriger, d'après Morelli et les maîtres de la critique nouvelle, les attributions imprimées au-dessous de quelques-unes de ces photographies. Ainsi, au bas de la reproduction du portrait de Lucrezia Crivelli, qui est au Louvre, il avait biffé le nom de Léonard et, à la place, écrit de sa ferme écriture : « Bernardino de' Conti. » De même, au-dessous du profil de femme de l'Ambrosienne, il avait substitué à Isabelle d'Aragon, Bianca Maria Sforza, et au Vinci, Ambrogio de Predis. Il ne se contentait pas de présenter à des illettrés une suite d'images qui feraient chaos dans ces ignorances, déjà il leur enseignait à en discuter l'origine. La même erreur, impossible à corriger, parce qu'elle était au principe même de cette tentative antiphysique, si l'on peut dire, pour démocratiser les deux aristocraties essentielles : l'Art et la Science, se retrouvait dans les programmes de conférences affichés sur les murs, à côté de ces photographies. On y lisait la table des matières d'une extravagante encyclopédie : *La Politique religieuse de Louis XIV.* — *Épicure.* — *Une fantaisie pseudo-scientifique : l'idée de race.* — *Le procès de Calas.* — *Principes du calcul des probabilités.* — *La pensée et la matière.* — *La doctrine de l'évolution.* — *Baudelaire.* — *Le sentiment de l'enfance dans la peinture italienne,* avec projections. — *Les fables de Phèdre et leur signification politique.* — *La circulation du sang.* — *Colbert.* — *Les miracles dans le paganisme.* — Ces titres et d'autres semblables attestaient l'orgie d'inassimilables connaissances auxquelles les membres de l'U. T. étaient conviés; et l'illusion d'une utopie est si forte, quand elle s'empare d'une pensée, avec la coopération d'un instinct héréditaire : Crémieu-Dax, ce scientifique et ce scrupuleux, qui haïssait l'inexactitude au point d'avoir suivi, depuis sa sortie de l'École, un cours de philologie grecque, pour mieux entendre Aristote dans le texte, ce Crémieu-Dax qui ne se fût pas permis une citation dans sa thèse sans l'avoir vérifiée dix fois, considérait comme admirable la besogne d'à peu près que supposait cette grossière

vulgarisation. La « nuée » de la Justice égarait cet esprit, muni, par ailleurs, de toutes les méthodes positives, et le conduisait, comme elle a conduit et conduira toutes ses victimes, à la folie de l'égalité, meurtrière à la vie, sous toutes ses formes, principe d'abaissement universel dans les mœurs, de dégradation dans les intelligences, et, tôt ou tard, de sanglant désordre dans les actes. Le nom de « M. Monneron, étudiant à la Sorbonne », figurait parmi ceux de ces conférenciers. Jean avait parlé, pour la dernière fois, sur *la Morale stoïcienne*, sujet qui lui était cher. A force d'avoir creusé jusqu'en leur fond les *Pensées* de Marc-Aurèle, il avait fini par y découvrir ce qui s'y trouve, comme dans Goethe, comme dans tous les génies vraiment cosmiques : une voie de conciliation entre les idées de pur rationalisme d'où il était parti, et les croyances vers lesquelles il marchait. La résignation des stoïciens dit à l'Univers : « Si tu n'es pas l'œuvre des dieux, je t'accepte parce qu'il est vain de lutter contre toi, et, si tu es l'œuvre des dieux, je t'accepte parce que tu es l'ordre. » Que fait le christianisme, que de prendre l'âme à ce point de soumission et d'ajouter : « Il y a un esprit derrière cet ordre, et qui répond à la bonne volonté par l'amour ? » Hélas ! ce qu'il sentait avec tant de force, le jeune homme n'avait pu le communiquer à son auditoire d'illettrés, incapables de suivre le fil d'une dialectique et surtout de comprendre une position de problème impartiale. Sa leçon avait consisté en anecdotes de manuel et en un exposé élémentaire d'un système dont la psychologie est trop spéciale pour que l'analyser ainsi ne fût pas la mutiler. Il s'était plaint de ces déplorables conditions à Crémieu-Dax, qui lui avait répondu par une de ces formules millénaristes qu'il jetait entre lui et les indiscutables réalités, quand il s'agissait de son *Union* : « Il y a un déchet en ce moment, c'est certain. Nous ne devons pas en tenir compte. Nous inaugurons une Humanité supérieure. Nous ne sommes qu'au commencement. Mais quel avenir !... » Il le voyait, cet avenir, il l'habitait, et la métamorphose d'une vie nouvelle s'accomplissait réellement sur son mince visage, dès qu'il

respirait l'air de la *Tolstoï*, par un de ces phénomènes d'auto-suggestion qui tiennent du miracle et dont on ne sait si l'on doit en rire ou en pleurer. Ce soir encore, et quoique son amitié, si vive pour Monneron, lui eût rendu presque acceptable, soupçonnant ce qu'il soupçonnait, l'hypocrisie de Rumesnil, la manie fut la plus forte, sitôt le seuil franchi. Il commença par consulter le registre où s'inscrivaient ceux des membres qui venaient dans la journée, et, faisant un calcul de pensée aussi rapide que son regard :

— « Quarante-sept, » dit-il à Jean. « Ce n'est pas comme au restaurant. Il y a un petit fléchissement, par rapport à dimanche. Les visites aux cimetières en seront la cause. »

Il n'ajouta pas de commentaire, pour ne pas soulever à nouveau entre son ami et lui une discussion sur un point qui touche de très près à la vie religieuse. Un léger hochement de sa tête nerveuse indiqua seul la secrète irritation qu'il éprouvait chaque fois qu'il se heurtait à une des traditions catholiques. Un détail significatif mesura l'énergie de ses partis pris, non seulement contre l'Église, mais aussi, mais surtout contre son fondateur, auquel il aurait volontiers crié, comme l'a fait si passionnément Darmesteter, le verset d'Isaïe : « *Ergo vulneratus es sicut et nos, factus es similis unius nostri...* » Parmi ces reproductions d'œuvres d'art qu'il avait choisies pour les mettre d'une façon constante sous les yeux des habitués de l'U. T., pas un sujet chrétien ne se rencontrait. En revanche, sa physionomie s'épanouit, quand, ayant passé dans la bibliothèque où plusieurs jeunes gens étaient en train de lire, il eut consulté les cahiers des emprunts. Il n'était presque sorti dans la journée que des livres relatifs aux questions sociales et à la philosophie des sciences.

— « C'est très curieux, » dit-il, après avoir fait remarquer cet exclusivisme à son compagnon, « ils ne prennent plus jamais d'ouvrages d'histoire, et que c'est heureux ! Cela les troublerait dans leur effort vers l'avenir. Leur puissance, c'est qu'ils ne doutent pas de la vie, et l'histoire, c'est l'école du doute. Elle aura été un des grands poisons intellectuels

du dix-neuvième siècle. Vois où elle a mené Taine et Renan. J'ai acquis une conviction à l'U. T. C'est que la démocratie veut des synthèses. Il faut lui en donner. »

— « Même d'invérifiées?... » Cette réponse, Jean l'eut au bord des lèvres. Mais, le cœur remué encore par leur échange d'affection de tout à l'heure, lui non plus, il n'exprima point sa pensée. Que lui importaient d'ailleurs, à cette minute, les inconséquences de la fondation dont il se trouvait faire partie sans y avoir jamais cru absolument? Ce qui l'intéressait, c'était l'énigme des manières de Rumesnil, c'était le secret qu'il croyait parfois lire dans ces yeux, si clairs de regard, si voilés d'expression. Ce secret, après tout, pouvait n'être pas très grave. Qu'Adhémar eût été un peu trop attentif auprès de la jeune fille; qu'il s'en fût fait aimer presque à son insu; puis, que, s'apercevant de cette imprudence, il en fût troublé maintenant et se la reprochât comme une faute de lèse-amitié : n'était-ce pas là de quoi expliquer et les attitudes de Julie et celles de son camarade? Fallait-il pour cela recourir aux calculs cyniques prêtés par Antoine à leur sœur? Adhémar, dans ce cas, méritait-il les cruelles sévérités de leur ami commun? Une telle aventure serait, certes, douloureuse. Personne du moins ne n'y serait déshonoré.

Cette hypothèse, aussi explicative et plus consolante que l'autre, Jean Monneron la roulait de nouveau dans son esprit, un quart d'heure plus tard, assis, lui septième, à la grande table ronde autour de laquelle siégeait le comité directeur de l'U. T. On avait commencé, d'après la règle, par tirer au sort le président. Le nom de Rumesnil justement était venu. Il avait ouvert la séance en lisant le résumé de la dernière réunion, transcrit sur un livre *ad hoc*, par le président sortant, — d'après la règle, toujours. Le génie de minutie de Crémieu-Dax avait prévu les moindres détails. Sa personnalité partout présente donnait à sa fondation une physionomie originale et très différente de tant d'établissements similaires.

Il y avait introduit ce qui faisait le défaut de sa nature trop volontaire, l'excès du système. Aussi ne faut-il pas chercher ici la peinture typique d'une Université populaire, — en admettant d'ailleurs qu'une telle peinture soit possible, car l'esprit d'anarchie qui a provoqué la naissance de ces incohérentes et éphémères créations se manifeste par d'extraordinaires diversités, où une philosophie superficielle veut voir un indice de fécondité ; elles n'attestent que le pululement inorganique d'une société qui se désagrège. — Un autre des articles du règlement voulait qu'à la *Tolstoï* tous les camarades se tutoyassent, quitte à reprendre le « vous » au dehors.

— « Pas d'observation sur le procès-verbal?... » avait demandé Rumesnil. « Pas une ? Il est adopté. Et maintenant, camarades, nous allons discuter de nouveau, et cette fois définitivement, sur la proposition de M. l'abbé Chanut. Je n'ai pas besoin de vous la redire, mais j'appelle votre attention sur l'extrême importance de l'avis que nous allons adopter et qui fera précédent chez nous. Cette séance supplémentaire est une grande séance... »

— « Je réclame *l'Internationale*, alors, » dit une voix rude, celle de Riouffol, le petit cousin des Monneron. L'ouvrier relieur avait une étroite et longue figure jaune de fanatique bilieux, avec d'énormes traits comme taillés à la serpe, des cheveux bruns, et des yeux très petits, intensément noirs. Ils brillaient d'un éclat presque sauvage, qui accentuait encore le caractère animal de sa physionomie : il était marqué de prognathisme. Trapu et chétif à la fois, avec cette forte tête comme enfoncée entre les épaules, il donnait l'impression d'une nature souffreteuse et fruste tout ensemble, impuissante et violente. Il était très intelligent, d'une intelligence singulièrement douée pour la critique et la destruction. Il affectait de parler avec une franchise brutale, qui s'accordait bien avec son accent rauque. Ajoutons, pour expliquer son interruption, que les réunions solennelles de l'U. T. s'ouvraient toujours sur quelque hymne entonné par tous. L'habitude de

chanter en chœur avait été, comme le reste, introduite à l'*Union Tolstoï* par Crémieu-Dax. Lui-même aussi bon musicien qu'il était érudit et lettré, tout aurait dû lui répugner, air et paroles, dans l'inepte chanson dont le socialisme contemporain a fait sa *Marseillaise*. Avait-il des motifs pour ne pas contredire la proposition excentrique de Riouffol, car, jusqu'ici, les chants étaient généralement réservés pour les réunions plus nombreuses? Se préparant à le combattre, tenait-il à lui prouver qu'il était aussi révolutionnaire que lui? Il fut le premier à attaquer le couplet :

... Debout, les damnés de la terre!
 Debout, les forçats de la faim!
 La raison tonne en son cratère,
 C'est l'éruption de la fin.
 Du passé faisons table rase,
 Foule esclave, debout, debout!
 Le monde va changer de base.
 Nous ne sommes rien. — Soyons tout!

Les malheureux qui prononçaient cette incantation digne de l'ancienne alchimie : « le monde va changer de base, » osaient se relever de la *Nature*, — de cette universelle connexité des événements qui relie tout ce qui est à tout ce qui fut et à tout ce qui sera. — Ils avaient le mot : *Science*, en tête de leurs programmes, et ils n'hésitaient pas à comparer la raison, cette lucide et froide recherche objective des conditions suffisantes et nécessaires, à l'explosion aveugle du feu souterrain dans un volcan. — Ils parlaient de *Progrès*, et ils en méconnaissaient le principe même, qui est celui du développement par continuité, en vociférant cet appel à la totale destruction : « Du passé faisons table rase. » — Ils prétendaient servir la *Justice*, et ils ne s'apercevaient pas qu'en proclamant le despotisme du nombre : « Nous ne sommes rien. Soyons tout!... » ils glorifiaient le plus brutal abus de la force et la moins légitime, parce qu'elle est la plus stupide. Et tous étaient de bonne foi, sauf Rumesnil peut-être. Encore la déformation intellectuelle qu'inflige aux plus résolus comédiens une attitude prolongée avait-elle déterminé chez lui

une espèce de sincérité. Il était, lui aussi, tout près de croire que les collectivistes inauguraient une humanité nouvelle, en revenant à la horde primitive. Des sept jeunes hommes réunis dans cette petite chambre, Jean Monneron était le seul à comprendre la folie de cette cantate de convulsionnaires. Il est juste d'ajouter qu'il était le seul à ne pas se joindre à ce chœur, d'autant plus effrayant qu'il se composait de si peu de voix. On y sentait mieux l'adhésion individuelle de ces volontés isolées au culte de la monstrueuse idole, du Démon-Moloch, à qui lettrés et illettrés, savants et ignorants, riches et pauvres, saisis du même délire, ont offert en holocauste, dans la fatale année 1789, la France et la civilisation, et leurs arrière-petits-fils sont tout prêts à recommencer. La première fois que Jean avait entendu ce chant de haine, c'était dans une réunion publique, il y avait deux ans. Il en avait eu le cœur serré. Il ne s'en était pas allé pourtant de cette assemblée. Il s'était donné cette raison philosophique, avec laquelle les idéologues de tous les temps sont devenus les complices des pires sauvageries : qu'il y a toujours de l'excès dans le premier élan d'une énergie populaire. La foi humanitaire était certes incorrecte et rude, mais elle marchait, elle agissait. C'était encore une des formules de Crémieu-Dax : « Notre premier devoir est de sauver ce qui est le principe même de toute civilisation : une humanité ardente. » Aujourd'hui, et quoique n'ayant pu se décider à une rupture définitive avec un groupement dont l'idée première, cette mutualité intellectuelle et morale, l'avait tant séduit, Jean ne se laissait plus tromper à ce sophisme. Il ne confondait plus la fièvre et sa malsaine brûlure avec la bien-faisante chaleur de la vie. A peine pouvait-il dissimuler son mécontentement de manifestations comme celle-là, et, quand eut été lancé ce refrain où la platitude le dispute à la sottise :

C'est la lutte finale,
Groupons-nous, et, demain,
L'Internationale
Sera le genre humain,

— « Nous ne sommes pas un comité électoral, » dit-il sèchement. « Si nous travaillions?... »

— « Travailler, » répondit Riouffol, en dardant sur son cousin le fauve éclair de ses petits yeux, « hé! là-bas! ça nous connaît autant et plus que toi!... »

— « La parole est au camarade Bobetière, » dit vivement Rumesnil, pour couper court à une riposte de Jean, « et silence partout!... »

Bobetière était un étudiant en médecine, fort distingué, et à qui ses maîtres pronostiquaient le plus bel avenir. Il projetait de se spécialiser dans l'étude des maladies nerveuses. S'il est un ordre de connaissances qui doive ramener un esprit à la vérité sociale, il semble bien que ce soit celui-là, qui nous fait toucher du doigt la fragilité de la pensée, l'équilibre instable de la volonté, l'irrésistible et constante pesée sur nous des influences héréditaires. Le problème de la politique consistant à faire vivre ensemble des hommes, il se ramène ou devrait se ramener, pour un neurologue, à l'art de diriger vers le bien commun, et de neutraliser pour le moindre mal, une majorité d'impulsifs, de dégénérés et de candidats à la manie. Mais Henry Bobetière n'était pas seulement un élève de l'école de la Salpêtrière, il était le fils d'un pasteur protestant. Chez lui, comme chez Crémieu-Dax, la poussée de l'inconscient était la plus forte, aussitôt qu'il s'agissait de la chose publique. Ce garçon, tout douceur et tout patience, avec une grosse face germanique encadrée de cheveux roux, où de bons yeux, d'un bleu de faïence, rêvaient derrière des lunettes, retrouvait en lui une âme indomptable de vieux huguenot, quand la Révolution était en jeu. Il y voyait le dernier terme, triomphal pour lui et les siens, des luttes religieuses du seizième et du dix-septième siècle, dont il conservait intact le souvenir. Rumesnil, qui avait de l'humour, disait de lui qu'il ne passait jamais sous le balcon du Louvre sans regarder si Charles IX ne le tenait pas au bout de son arquebuse. Sa famille avait émigré de Saintonge en Allemagne en 1685, et elle n'était rentrée en France qu'après le

premier Empire. Lui aussi, ne se mêlait de politique activement que depuis la crise de 1898. Quand Rumesnil l'eut interpellé, il se leva, comme c'était l'habitude à la *Tolstoï*, et, les deux mains appuyées sur la table, sans autres gestes que d'assurer quelquefois ses lunettes sur son nez, il commença de rappeler, d'un accent où se devinait la sincérité passionnée, son origine protestante. Cet exode des siens à la révocation de l'Édit de Nantes, leur vie à l'étranger, leur constante nostalgie de la France, leur retour, il redit ces épisodes de sa tradition familiale avec un luxe de détails et une précision qui prouvaient à quel degré, même en devenant le matérialiste complet qu'il se piquait d'être, il était resté de sa religion par ses fibres profondes, et il conclut, trouvant le moyen d'empreindre, dans une phrase où il faisait profession de tolérance, sa haine inexpiable contre les ennemis de ses ancêtres :

— « Je suis, comme vous le voyez, camarades, particulièrement bien placé pour savoir ce qui nous attendrait, si la secte dont se relève M. Chanut reprenait le pouvoir... Mais, précisément, pour garder le droit de flétrir les procédés d'intolérance dont les miens ont été les victimes, je traite mon ennemi d'après mes principes et non d'après les siens, et, dans l'espèce, je vote pour que la conférence demandée ait lieu chez nous. »

— « Camarade Rumesnil, » dit Riouffol de sa même voix dure, « ne pourrait-on pas avoir ici à demeure le Dictionnaire de Larousse? Je voudrais consulter les lettres P... et S... » Et, comme tous le regardaient avec étonnement : « C'est pour lire au camarade Bobetière les deux articles *Presbytériens* et *Servet*... Qu'il vote pour Chanut, c'est son droit, mais qu'il ne nous parle pas de la tolérance des ministres et des pasteurs!... »

— « Je ne nie pas qu'il y ait eu des excès de la part des Réformés, » dit Bobetière, « mais tu ne nieras pas à ton tour... »

— « Je nierai toujours qu'un chrétien déclaré ait rien à

faire avec nous, » interrompit Riouffol. « Révérends ou prêtres, qu'est-ce que cela me fait que vous portiez une lévite ou une soutane, du moment que vous enseignez au peuple la résignation? Nous, nous lui prêchons la révolte. Es-tu avec eux, Bobetière, ou avec nous? Il faudrait le dire... »

— « Ce n'est pas la question, » reprit Rumesnil, en coupant de nouveau la parole à l'irascible relieur. « Je te dirai, moi, Riouffol : avons-nous un règlement, oui ou non? Avons-nous arrêté qu'à la *Tolstoï*, on raisonnerait scientifiquement? Oui. Hé bien! c'est le premier principe d'une bonne méthode intellectuelle de n'étudier qu'un point à la fois. Nous avons l'opinion de Bobetière sur un point précis et son vote. Donne la tienne sur ce même point et ton vote... »

— « Mon vote? » répondit Riouffol, se levant à son tour, et martelant de la main ses phrases : « C'est non, non et non! Pas de calotins ici! Nous ne sommes pas des amateurs ni des dilettantes. Nous sommes des travailleurs et qui avons quelque chose à faire. Le camarade Rumesnil a parlé de méthode scientifique. Or, s'il y a une règle qui ordonne de n'étudier qu'un seul problème à la fois, il y en a une autre qui défend d'étudier les problèmes démontrés absurdes, la quadrature du cercle, par exemple. De quoi Chanut veut-il nous parler? Du christianisme et de la science. Nous sommes fixés là-dessus. Nous n'avons pas assez de temps, nous autres, du quatrième État, pour en donner à de pareilles calembredaines. Nous n'avons pas été dans les lycées, nous, ni dans les écoles. Nous sommes des prolétaires, qui besognons tout le jour, et qui venons ici le soir, après l'atelier, pour faire de nous des conscients. Nos heures sont comptées. Nous n'en avons pas une au service de ce fabuliste. J'ai dit... »

— « Et tu as bien dit... » insista, en se dressant de toute sa haute taille, un jeune homme aux cheveux très longs et rejetés en arrière, dont le teint brun, les prunelles sombres et la voix chantante révélaient l'origine méridionale. Il s'appelait Marius Pons et il était de Toulon, où son père exerçait la profession peu révolutionnaire d'avoué. Lui-même était

étudiant en droit, du moins officiellement. En fait, il ne s'occupait que de littérature. Il avait déjà publié deux plaquettes de vers composés dans la manière musicale et teintée de symbolisme qui a prévalu ces dernières années, mais chargés en même temps de mysticisme humanitaire. Il professait des théories d'un esthéticisme vaguement emprunté à Ruskin, sur la nécessité de donner au peuple une culture artistique par la décoration des plus humbles appartements et des plus humbles meubles. Sa formule favorite était « le droit de tous à la Beauté », comme si cette Beauté (avec le plus grand des B) pouvait se mettre en bouteille et se distribuer par mesures égales sur quelque comptoir imaginaire ! « Oui, » répéta-t-il, « tu as très bien dit, Riouffol, nous n'avons pas le temps d'écouter cet histrion. Et puis, même si la majorité se prononçait pour qu'il vint parler ici, je demanderais qu'on lui posât pour condition qu'il ne parlera pas en soutane... » Et il continua, prenant texte de ce costume pour développer une critique, renouvelée des bousingots romantiques, sur la laideur du monde chrétien, puis une autre tirade sur les splendeurs possibles du monde industriel. Ses amis connaissaient ses clichés sur la poésie des gares et des machines, le pittoresque des affiches, etc., etc. Il ne leur en épargna aucun et finit par conclure : « Souvenez-vous que nous ne sommes pas ici pour faire seulement œuvre de vérité, mais de beauté. »

— « Moi, » dit le voisin de Marius Pons, « peu me chaut la laideur de la calotte dont Chanut coiffe sa microcéphalie. Ce qui me chaut, je vais vous l'expliquer... J'ai jeté quelques phrases sur le papier... Je ne suis pas orateur, vous le savez... » Celui-là était un ouvrier électricien du nom de Boisselot. Doué d'une énergie de volonté extraordinaire, il s'était instruit lui-même en prenant sur ses repas pour louer des livres, et sur son sommeil pour les lire. Pathétique soupir vers un peu plus de lumière, qui avait, par une cruelle ironie, abouti à faire de cet autodidacte un cacographe désespérant ! La cocasserie de ses métaphores, qu'il croyait des effets de

style, la prétention des mots littéraires qu'il insérait dans ses phrases à côté de termes argotiques ou scientifiques, pélemêle, le choix déplorable de ses néologismes, le ton oraculaire de ses élucubrations, tout se réunissait pour faire, des proses qu'il commettait de temps à autre, de parfaits exemples de mal écrire. Le plus souvent c'était d'interminables lettres, adressées à l'un ou à l'autre, à un politicien qui l'avait déçu, à un journaliste dont un article lui plaisait ou lui déplaisait, à un conférencier de l'*Union Tolstoï*, ou simplement à l'un de ses amis. Quelquefois, comme ce soir, c'était une note limée pendant des heures, afin de ne rien laisser au hasard ! Celle-ci, qu'il commença de lire d'une voix un peu hésitante, car il était timide, débutait par cette phrase dont il était fier, comme Arvers a pu l'être de son sonnet : « Camarades, l'heure est solennelle. Il s'agit de savoir si notre groupe est de ceux qui s'attarderont, stagnants et hémiplegiques, dans la pourriture d'un passivisme de dilettantes et dans une veulerie léthifère d'indifférentistes amusés, qui ravalerait nos mentalités socialistes au rang des encéphales des crapulards de la Haute, saturés d'hydrargyre... » Et il vaticina dix minutes durant, sur ce mode, qualifiant le naïf abbé Chanut de « prophète maupiteux », définissant le catholicisme une « désuète idolâtrie, digne des hallucinations fétichardes des époques quaternaires », et ainsi de suite, pour conclure que, si « le dénommé Chanut voulait tenir le crachoir à la *Tolstoï* et y expectorer les déjections glaireuses de sa tuberculose intellectuelle, c'est qu'il avait ses motifs secrets... »

— « C'est Rome qui nous vise; Rome qui veut se glisser chez nous, pour microber nos vierges énergies révolutionnaires. Vous y prêterez-vous, camarades, vous qui en avez assez de voir, dans l'inégalité sociale, les rires et les pleurs chevaucher botte à botte, et qui connaissez tout le programme des Jésuites et de la démocratie chrétienne : panser les plaies saignantes du prolétariat avec de la charpie narcotisée, pour qu'il se rendorme dans la léthargie comateuse des esclaves à jamais décérébrés ? »

Il y avait quelque chose de tragique dans le grotesque et si sincère effort de ce primitif qui avait peiné héroïquement pour aboutir à ce résultat « maupiteux », — c'est le cas de lui emprunter ce vieux mot d'un archaïsme expressif. — Rien que les vocables médicaux, dont il abusait avec cette bouffonne gaucherie, supposaient tant d'ingénue patience pour les avoir classés dans sa mémoire rebelle ! Que cette passion de s'instruire eût été canalisée et endiguée dans une voie résolument professionnelle, et Boisselot fût sans doute devenu, avec sa patience et son intelligence, un *ouvrier supérieur*, tandis qu'il n'était qu'un *bourgeois inférieur*. — Mais, si tous ne sont pas appelés à tout apprendre, où est la Justice ? — D'ordinaire, et comme s'ils eussent reconnu eux-mêmes que la logique de la Cause les y contraignait, les lettrés tels que Crémieu-Dax, les savants tels que Bobetière, acceptaient, sans en sourire, cette phraséologie d'infirme intellectuel. Ils pardonnaient au *minus habens* en faveur des qualités d'endurance et de désintéressement dont ils l'avaient vu faire preuve à tant de reprises, et ils n'en tiraient pas cette simple conclusion que le frottis de connaissances, passé sur cet esprit obscur et généreux, avait eu pour unique résultat de le gâter. Jean ne pouvait pas avoir cette indulgence. Il vérifiait là, trop nettement, dans un exemplaire grossi et d'autant plus significatif, la grande loi dont son père et tous les siens, lui compris, étaient les victimes : l'autodidacte avait exécuté pour son propre compte une tentative analogue à celle que le grand-père, le laboureur de Quintenas, avait essayée pour son fils Joseph. Il avait prétendu se passer du temps. Il avait cru à la bienfaisance immédiate de l'instruction. Dans les deux cas, l'avortement était pareil. Ce désaccord entre l'être intime et la culture, caricatural chez l'ouvrier, le petit-fils du paysan ardéchois en souffrait trop pour ne pas le plaindre chez autrui. Dans la disposition où il se trouvait, sa sensibilité exaspérée supporta mal l'identité entre l'anticléricisme de l'électricien et celui qu'avait exprimé son père en termes moins extraordinaires, mais aussi inquisitoriaux. Ce fut avec

une irritation non dissimulée qu'il dit à son tour, reprenant contre la même insinuation le même raisonnement, cette fois avec brutalité :

— « Autant que j'ai pu comprendre Boisselot, il considère qu'en recevant ici M. l'abbé Chanut, nous serions les dupes d'un dangereux intrigant. Je n'ai pas à mon service la verve, ni l'éloquence de notre camarade, mais je sais que l'a b c de l'honnêteté consiste à respecter sa signature. Qu'y a-t-il au bas de ce programme? » et il avisa un exemplaire des statuts qui se trouvait sur la table : « Nos noms à tous les sept. Nous sommes-nous engagés, oui ou non, à fonder une société d'éducation mutuelle, entre hommes de toutes conditions? Or, la mutualité suppose l'échange. L'état de prêtre est une condition. Nous devons donc recevoir ce prêtre, sous peine de faillir à nos engagements. Ça s'appelle partout d'un seul nom, ces faillites-là, et ce nom, c'est l'improbité... »

— « Je demande la parole, » dit Riouffol, qui avait enveloppé son cousin, tandis qu'il parlait, d'un regard luisant de défiance. Quand l'étudiant en Sorbonne avait fait cette allusion dédaigneuse à la phraséologie du précédent orateur, ce regard s'était fait méchant jusqu'à la haine. Crémieu-Dax, qui avait saisi cette mimique du violent personnage, appréhenda sans doute que, sur la minute, il ne répliquât à la phrase très dure de Jean par une phrase plus dure encore et dont celui-ci ne fût trop blessé. Il le sentait si las, si dégoûté de semblables discussions, où l'inanité de leur effort apparaissait trop. Ils prétendaient réformer l'ordre social, et ils ne s'entendaient pas pour organiser une conférence. Ils se donnaient comme altruistes, et ils ne faisaient qu'affirmer leurs personnalités avec une énergie exaspérée. Le Juif patient acceptait, comme une rançon nécessaire, ces démentis infligés à son Idéal, mais il se rendait compte que son ami s'en révoltait, qu'il était si peu de cœur avec eux, si près de s'en aller au moindre prétexte! Il se jeta donc à la traverse, pensant bien attirer sur lui la colère de l'ouvrier relieur, dont il se savait également détesté. Pour lui, en dehors de

quelques très rares personnes, dont était Jean, la sympathie ou l'antipathie le laissaient indifférent. Un homme était un fait à utiliser dans ses combinaisons. Il était intéressant qu'une énergie comme celle de Riouffol demeurât au service de l'*Union Tolstoï* le plus longtemps possible. Cela suffisait pour que Crémieu-Dax supportât les bourrades qu'il voulait épargner à son plus sensible camarade.

— « Pardon, » dit-il, « le règlement m'autorise à prendre mon tour. » Et c'était vrai, qu'un paragraphe des statuts, relatif aux délibérations du comité, portait que les discussions de détail ne commenceraient qu'après que chaque membre aurait dit son opinion : « Tu n'as qu'à regarder : titre V, article 67... » Il savait que Riouffol lui céderait, avec le scrupule particulier que les révolutionnaires de ce type mettent à observer la lettre des règlements. Leur pédantisme de pontife prend au sérieux les moindres rites de leur pseudo-sacerdoce. En effet, le relieur esquissa un geste d'acquiescement irrité pendant que Crémieu-Dax commençait d'exposer sa thèse à lui, toujours la même et qu'il avait l'art de faire jaillir de tous les débats, quels qu'ils fussent, avec une subtilité d'autant plus spécieuse qu'il maniait très ingénieusement le langage métaphysique. Ce sera là une des remarques que devra faire le chroniqueur futur de nos fantaisies byzantines, s'il s'en trouve un pour une aussi fastidieuse histoire : la prédominance prise dans la direction du socialisme français au début du vingtième siècle par des philosophes professionnels. Rien ne prouve davantage l'inanité des prétentions scientifiques d'un parti en train de devenir d'autant plus dangereux qu'il représente des appétits justifiés par des sophismes : il s'adresse aux instincts les plus brutaux avec les arguments les plus abstraits. « Je m'étonne, » disait donc Crémieu-Dax, « qu'aucun de nos camarades n'ait mentionné ce que j'appellerais, avec Claude Bernard, l'idée directrice de notre *Union*, celle qui la coordonne et qui en fait un organisme agissant. Nous nous sommes proposé de vivre ici, et tout de suite, entre les murs de cette pauvre maison de

faubourg, la société future, et de la vivre pleinement, largement, joyeusement. Nous nous comportons comme le philosophe antique qui prouvait le mouvement en marchant. Nous sommes des empiriques, à la façon de Pasteur, qui n'a pas donné la théorie complète de la rage, mais il l'a guérie. On prétend que la Cité de Justice est une utopie? Nous nous sommes dit : Réalisons-la d'emblée, entre un petit nombre de personnes, soit, pour un petit nombre d'heures, soit encore. Mais réalisons-la. Or, dans la Cité de Justice, y aurait-il des exclusions pour les sincérités contraires? Évidemment non, puisqu'elle sera faite du libre épanouissement de toutes les individualités. En refusant de laisser parler un homme qui vient à nous, et que nous n'avons pas le droit de ne pas croire sincère, nous ne vivons plus la Cité de Justice et d'Amour, nous vivons la Cité de Discorde et de Partialité, la Cité inique, celle qui étale sa férocité en dehors de ces murs et contre laquelle nous protestons tous les jours... »

— « Puis-je parler, maintenant? » demanda Riouffol, dont le long visage s'était encore renfrogné en écoutant ce discours. D'esprit trop net et d'amour-propre trop éveillé, pour se complaire, comme le naïf Boisselot, dans des prétentions ridicules, il avait un instinct très juste de ce qui lui manquait comme culture première et il se rendait compte que cette lacune d'éducation était irréparable. Il s'était instruit, lui aussi, seul et mal, par des lectures trop peu méthodiques. Il le sentait. Il en souffrait, et, quand il rencontrait devant lui une pensée souple et brillante, comme était celle de Crémieu-Dax et de son cousin, — ce cousin qu'il aurait pu être, puisque le même sang coulait dans leurs veines, — il s'en irritait, et entraînait en fureur. Ce n'était pas tant l'envie qu'une nostalgie, poussée jusqu'à la rage parfois, pour une atmosphère d'idées plus respirable et plus légère. De là, chez lui, des rébellions presque animales, et d'autant plus violentes, contre des raisonnements qui lui semblaient faux et dangereux, sans qu'il pût argumenter contre à forces égales. Et il avait beau se révolter, le prestige de certains mots était si

puissant sur lui que la seule mention du nom d'un Claude Bernard, par exemple, ou d'un Pasteur l'hypnotisait d'admiration même dans cette révolte. Cet ensemble d'impressions contradictoires lui rendait souvent l'atmosphère du comité de l'*Union Tolstoï* matériellement irrespirable. Il se levait alors et s'en allait, sans serrer la main à personne, ce qui ne l'empêchait pas de revenir le lendemain rue du Faubourg-Saint-Jacques passer sa soirée dans son « groupe » et coudoyer ces jeunes gens plus instruits que lui, qui exerçaient sur son âme passionnée un irrésistible attrait, mêlé d'une non moins irrésistible aversion. Les instants où il leur tenait tête étaient ceux où le pauvre colleur de Bradels, comme l'avait appelé Antoine Monneron, vivait le plus ardemment. Jamais, depuis la fondation de la *Tolstoï*, il n'avait paru aussi excité qu'au moment où, Rumesnil lui ayant donné la parole, il se tourna vers Crémieu-Dax pour lui dire :

— « Autant que j'ai pu te comprendre, Crémieu-Dax, pour employer la cordiale formule de Monneron, tu prétends qu'il y aura place dans la société future pour le catholicisme ? Je ne suis pas un agrégé, moi, je suis un simple. Je croyais que la Cité future serait fondée sur la Raison et la Science. Cela me trouble... »

— « Je n'ai jamais dit qu'il y aurait des catholiques dans la Cité future, » repartit Crémieu-Dax. Il s'efforçait, quand il soutenait une discussion contre quelqu'un des ouvriers qui fréquentaient l'*Union*, et en particulier l'irritable Riouffol, de répondre avec la douceur explicative d'un frère aîné qui instruit son cadet. « J'ai dit, » insista-t-il, « que, dans la Cité de Justice, toutes les opinions seraient libres, et pas autre chose... »

— « Elles seront libres, mais il n'y aura pas de catholiques, » reprit Riouffol ; « c'est tout ce que je voulais demander. Donc, si nous voulons vivre cette Cité de Justice, et réaliser dès aujourd'hui la démocratie, pas de calotins chez nous, je le répète... Ma phrase te choque, Monneron ? (Jean n'avait pu, en effet, retenir un geste d'impatience en enten-

dant de nouveau la grossière formule.) Le mot n'est pas beau, c'est vrai, — calotins, calotins, — mais il est peuple, et moi aussi. On ne l'emploie pas dans vos Sorbonnes et dans vos Collèges de France, mais ce sont tout de même ceux qui l'emploient qui vous permettent de les avoir, ces Sorbonnes et Collèges de France, ces bibliothèques et ces laboratoires. Et le jour où ils voudront... Ah! malheur!... »

Il s'arrêta, en fermant son poing d'un geste, terrible chez lui, cet ignorant idolâtre de la science. Les trois jeunes gens de vraie culture qui se trouvaient là, Jean, Crémieu-Dax et Bobetière, — car Rumesnil et Pons n'étaient que des fantaisistes d'intellectualité, — purent sentir passer sur leurs têtes, dans cette petite salle, le souffle effrayant des prochains vandalismes. Oui, malheur à l'œuvre séculaire de l'humanité réfléchie, quand les fanatiques de la Justice se heurteront à l'Intelligence! Il pesait d'ailleurs sur la réunion, depuis le commencement, un malaise latent que la phrase de Riouffol fit soudain éclater en exclamations passionnées.

— « Mais c'est pour vous que nous travaillons dans les laboratoires... » s'écriait Bobetière.

— « Nous sommes vos délégués à la science, voilà tout... » disait Crémieu-Dax.

— « Alors, pourquoi veux-tu nous imposer ici un délégué à l'ignorance?... » répliqua Marius Pons.

— « Mais quand ce ne serait que pour l'instruire!... » reprit Crémieu-Dax.

— « Tu as donc inventé une seringue pour injecter de la lumière dans la pie-mère d'un cléricaleux? » dit Bosselot le cacophraste.

— « Les leçons de choses sont les plus efficaces, » répondit Crémieu-Dax, avec autant de sérieux et de calme que si la question de l'électricien n'eût pas été posée dans ce langage d'une truculence falote. « Moi qui te parle, c'est en visitant l'un des *settlements* de Manchester, par hasard, au cours d'un voyage, que j'ai compris, ce que je ne soupçonnais pas,

quelle bienfaisante éducation les classes supérieures peuvent recevoir des classes inférieures... »

— « Ils avaient des prêtres catholiques chez eux, à Manchester ? » interrompit Riouffol. Et il ajouta, avec une espèce de bonhomie amère, la maladroite expression échappée à son adversaire sur les classes supérieures et inférieures avait fini de l'exaspérer : « Je demande, moi ; je ne sais pas. Je cherche à m'instruire. Nous n'avons jamais voyagé, nous autres. Moi, je ne suis guère sorti de Paris, depuis mon service militaire. *Je ne suis pas même allé à Modderfontein...* »

Pour mieux souligner la portée de ses paroles, l'ouvrier relieur regardait fixement son camarade en prononçant lentement cette dernière phrase. Il est nécessaire d'ajouter, pour la complète intelligence de cette atroce épigramme, que le vieux Crémieu-Dax avait été, la semaine précédente, l'objet d'un article très dur d'un journal de combat. On lui avait reproché entre autres une spéculation frauduleuse, prétendait le journal, sur la mine dont Riouffol avait prononcé le nom. L'allusion était si directe, et, dans ce milieu de socialisme, si évidemment insultante, qu'il y eut un silence. Tous, involontairement, regardèrent Salomon, qui devint très pâle. La flamme d'une indignation contre cette grossièreté si gratuite passa dans ses prunelles. Puis, la force de la volonté l'emporta, et son masque redevint aussi impassible que s'il n'avait pas compris. Que pensait-il de son père, et des opérations de Bourse d'où provenait l'énorme fortune dont il hériterait un jour ? — Ils n'étaient que deux enfants, lui et une sœur mariée à un des Candale, cousin éloigné de Rumesnil. — Considérait-il, en sa qualité de philosophe, que la moralité de chaque homme se mesure à ce que lui permet ou lui défend sa conscience, et ne s'accordait-il pas le droit de condamner ce père qui, ayant adopté les principes de la société actuelle, s'y conformait avec correction en jouant à la Bourse, d'après les règles du jeu, et qui d'ailleurs le laissait parfaitement libre de s'associer à des entreprises d'anarchie ? Les spéculateurs de ce type ont trop d'intérêt au maintien du

désordre français actuel. Ou bien, résolu à mettre ses futurs millions au service de la Cause, le fils du forban de finance s'absolvait-il d'avance d'une richesse dont il ferait un si puissant outil de propagande? Quel que fût son motif pour accepter de vivre dans l'hôtel de l'avenue Hoche et dans son décor de luxe, il y vivait, et il n'avait jamais laissé deviner à ses plus intimes, pas même à Jean, avec quels sentiments. Il ne les laissa pas deviner davantage devant l'insolente attaque de Riouffol. Cette scène muette ne dura que l'éclair d'un instant. Rumesnil prit aussitôt la parole, pour fermer un débat dont la menaçante tournure inquiétait sa prudence :

— « Vous avez tous émis et justifié votre avis, mes camarades, » commença-t-il. « Je vous dois de justifier, à mon tour, le mien, d'autant plus qu'il n'est pas resté ce qu'il était lors de notre premier débat. Les raisons données par Monneron et Crémieu-Dax me paraissent, à moi, je l'avoue, irréfutables. La nécessité de faire honneur à notre signature, d'une part, et, de l'autre, celle de maintenir son caractère à notre fondation, me déterminent, quelle que soit ma répugnance à l'égard des idées de M. Chanut, à voter pour sa conférence... Cela fait quatre voix contre trois. Mais procédons au tour définitif par oui ou par non, à moins que quelqu'un n'ait d'autres observations à présenter... »

Comme il arrive dans les discussions vives entre plusieurs personnes, quand l'une d'elles s'est laissé emporter par une parole par trop forte, un apaisement consterné succédait à l'excitation de tout à l'heure. Chacun des membres du comité de l'*Union* — ah ! le nom était bien choisi ! — avait hâte de clore un incident dont pouvait dépendre, ils le sentaient, l'avenir de leur œuvre. Plus l'évidente impossibilité de faire vivre cette création contre nature s'imposait à eux, plus ils y tenaient, avec une passion égale, quoique avec des vues si différentes sur la ligne où l'engager. La proposition de Rumesnil fut donc acceptée aussitôt, les « oui » et les

« non » recueillis sans autre explication, et le jeune noble clôtura la séance :

— « Je vais prévenir M. Chanut et lui demander de fixer lui-même le jour de sa conférence. Il avait proposé la semaine qui vient. Nous n'avons comme soirée libre que le mercredi 7, — toutes les autres sont déjà prises... Cette date convient-elle au comité?... Que ceux qui en désirent une autre lèvent la main... Personne n'y voit d'objections? Bon. Si M. Chanut n'en voit pas non plus, c'est une chose entendue... » Et, comme tous se levaient de leurs chaises et sortaient de la petite salle : « Tu dois être content de moi? » dit-il à Monneron, qu'il retint par le bras, un peu en arrière; « c'est à cause de toi que j'ai voté oui, et aussi par dégoût pour cette brute de Riouffol. C'est égal, s'il m'avait parlé comme il a parlé à Crémieu-Dax... Je ne sais pas ce que j'aurais fait, mais je ne l'aurais pas supporté... Il est vrai que... »

Il n'acheva pas. C'était le gentilhomme, chatouilleux sur le point d'honneur comme un raffiné de l'ancien régime, qui réapparaissait dans l'idéaliste humanitaire. Il venait de présider le comité d'une fondation socialiste, et il n'en restait pas moins M. le comte de Rumesnil, de toute l'insolence de son « il est vrai que... » La câlinerie de la première partie de sa phrase avait touché Jean à cette plaie toujours prête à saigner dans un cœur soupçonneux. Pourquoi son camarade lui marquait-il cette déférence émue, subitement, s'il n'avait rien à se faire pardonner? Derrière cet « il est vrai que... » il avait démêlé l'orgueil de l'homme d'une autre caste, d'autant plus offensant qu'il ne s'exprimait pas tout entier, et il répondit :

— « Moi non plus, je ne l'aurais pas supporté. Mais cela tient peut-être à ce que ni toi ni moi n'aimons la *Tolstoï* comme lui... Il a pensé à l'Œuvre, voilà tout... Regarde... »

Ils avaient passé dans la bibliothèque, tout en causant, et Monneron désignait des yeux à Rumesnil la victime du détestable sarcasme de Riouffol, en train d'endoctriner un des habitués de l'U. T., un ouvrier déjà d'un certain âge. Cet

homme demandait une explication en montrant un passage d'un livre qu'il était occupé à lire. Crémieu-Dax, assis à côté de lui, l'écoutait avec une attention profonde. Riouffol, à quelques pas, froissait de sa main crispée un journal, où il faisait semblant de s'absorber ; mais le regard qu'il jetait par-dessous, vers le groupe, révélait une lutte intérieure. Regrettait-il son incroyable outrage à un compagnon de luttes, — et quel compagnon ! — et reculait-il devant l'expression de ce regret, par orgueil, lui aussi ? Voulait-il, au contraire, prouver qu'il acceptait les conséquences de son attitude et qu'il était prêt à toutes les explications ? Soudain il s'aperçut que Rumesnil et Monneron l'observaient. Il posa le journal sur la table, et les dévisagea lui-même bien en face, pour les défier. Puis il s'achemina lentement vers la porte, qui, de la bibliothèque, donnait sur la salle des conférences. Crémieu-Dax ne parut pas plus remarquer cette sortie que tout à l'heure cette présence. Sa physionomie exprimait une telle amertume dans la tension de toute sa volonté que Jean ne put pas supporter de voir Riouffol s'en aller ainsi sans avoir été châtié. Il ne prit pas le temps de serrer la main de ses camarades, et il s'élança d'un bond dans la même direction que son cousin, qu'il rejoignit dans l'antichambre :

— « J'ai à te parler, » lui dit-il, en lui saisissant le bras d'un geste brusque, duquel l'ouvrier se dégagea, en lui répondant :

— « Et moi, j'ai à rentrer. Si tu veux que nous causions, tu n'as qu'à m'accompagner. La rue est à tout le monde. Mais, à bas les pattes. »

Une seconde, les deux cousins se tinrent debout l'un en face de l'autre, et les yeux dans les yeux. Quelqu'un arrivait. Ils se séparèrent, sous le prétexte de chercher leur chapeau et leur pardessus, puis descendirent l'escalier sans échanger un mot. Une fois sur le trottoir de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, et bien sûr que personne ne pouvait plus ni les entendre ni les interrompre, Jean commença :

— « Tu sais que tu t'es conduit d'une manière abominable vis-à-vis de Crémieu-Dax ? »

— « Tu sais, » répliqua Riouffol, « que vous vous êtes conduits tous quatre, vous les bourgeois, d'une manière abominable vis-à-vis de l'U. T. ? »

— « Il ne s'agit pas de l'U. T., » reprit Jean. « Il s'agit de l'insulte que tu n'as pas craint de jeter à la face de celui d'entre nous que vous devriez le plus respecter, vous les ouvriers. »

— « Je ne respecte pas les traîtres, » dit Riouffol, avec une extrême violence. « Oui, les traîtres ! C'est lui qui a fait le coup, j'en suis sûr, et qui a conseillé à Chanut de demander à parler chez nous. On a beau s'appeler Crémieu-Dax, on est le beau-frère d'un marquis, on va passer ses soirées dans les salons, on fréquente des belles madames en peau, gorge dehors, mais qui sont bien pensantes, et on veut prouver que l'on n'est pas des malotrus, de ces gêneurs à principes qui ne transigent pas avec l'éternel ennemi. On est tolérant, on est large, on est libéral ! On ouvre à des abbés démocrates, — un abbé démocrate ! non ! laisse-moi me tordre !... — un petit coin que de bons jobards de l'atelier comme moi avaient cru très sûr... Du jour où ce prêtre aura parlé chez nous, il n'y aura plus d'U. T., tu m'entends. Il y aura une Molé. Une Molé ! » répéta-t-il. « Nous n'en voulons pas, de Molé ! L'U. T. n'est pas une parlotte, c'est une action. Nous ne sommes pas des tolérants, nous autres, ni des libéraux. Le calotin ne parlera pas, j'en fais mon affaire, et Crémieu-Dax, qui joue à l'ami du peuple pendant que son papa dévalise le gogo, ton Crémieu-Dax a son paquet ! Je le lui ai mis dans la main, à ma façon. Je ne suis pas un éduqué, moi, je ne suis pas un bourgeois. Tant mieux d'ailleurs, tant mieux : je vois de trop sales choses chez les bourgeois que je fréquente... » Et, regardant son cousin avec un ricanement hargneux et rogue qui donnait à ces mots une signification affreusement personnelle, il insista : « de trop sales choses !... »

— « Cette fois, tu vas t'expliquer ! » répondit Jean. Il ne s'agissait plus de Crémieu-Dax ni de l'injuste outrage dont son cœur d'ami s'était révolté. Si c'était Julie et ses rapports

avec Rumesnil que Riouffol voulait désigner dans ces termes atroces, il le dirait, il faudrait bien qu'il le dit, et Jean saurait enfin ce que tout le monde autour de lui semblait connaître, cette vérité quelle qu'elle fût, qu'il pressentait, qu'il redoutait, qu'il n'arrivait jamais à tenir. Il avait saisi de nouveau l'ouvrier relieur par le bras, d'une étreinte si vigoureuse que celui-ci ne put plus se dégager, et il reprit : « Tu vas t'expliquer. Je n'ai pas la patience de Crémieu-Dax, moi, et nous ne sommes pas à la *Tolstoï*, ici... » Et, poussant l'autre avec une force décuplée par la colère dans l'ombre de la rue Cassini, à l'angle de laquelle avait lieu leur altercation : « Je ne te lâcherai pas avant que tu ne m'aies dit si c'est de moi ou de quelqu'un des miens que tu te permets de parler ainsi. J'en ai assez de tes insolences et je vais te le servir, moi aussi, ton paquet, et une bonne leçon avec. »

— « Tu es fou ! » dit Riouffol, en empoignant son cousin, à son tour, de sa main restée libre. « Je n'ai aucune explication à te donner. Si tu en désires, tu n'as qu'à aller en demander à M. de Montboron... »

— « A M. de Montboron ? » répéta Jean, dont l'étonnement fut tel qu'il laissa du coup aller Riouffol. « M. de Montboron ? Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?... »

— « Ah ! tu ne connais pas M. de Montboron ? » reprit le relieur. « C'est pourtant quelqu'un qui te touche de très près. Et Mme Angèle d'Azay, tu ne la connais pas non plus ? Elle est fort agréable à connaître, et fort utile : demande plutôt à M. de Montboron... » Puis, quittant soudain l'accent gouailleur, sa voix redevint âpre et sourde pour continuer : « M. de Montboron, c'est ton frère Antoine. C'est sous ce nom que ce joli monsieur se prélassait aux courses, dans les caboulots de nuit, dans les tripots, et qu'il se fait entretenir par la fille d'Azay, sa maîtresse, et la tienne, et la mienne, quand nous aurons cinquante louis à lui donner. M. de Montboron, lui, ne les donne pas, il les touche... Prends des renseignements, mon garçon. Fais comme moi. Va aux courses. J'avais l'églantine rouge à la boutonnière, le jour où j'ai déniché le person-

nage, et un bon gourdin pour cogner sur les bandes aux Jésuites. Ils n'ont pas crié, les cafards, mais je n'ai tout de même pas perdu ma journée. J'ai vu arriver notre Antoine et sa belle amie, dans un locatis de première classe, et ça claquait, et ça fringuait ! Je me suis payé la fête de passer devant lui et de le saluer. Il n'a pas tiqué, l'animal... J'avais un petit ami, là, qui gagne des sous à crier les résultats, pauvre gosse ! Il s'est chargé de savoir le nom de la dame. Il m'a rapporté le nom du monsieur, par la même occasion. J'ai suivi la piste, depuis... » Et, gouaillant de nouveau : « Ça me flattait, tu comprendras cela, d'avoir un cousin dans la haute... » Puis, sérieux de nouveau et cruel : « Je voyais venir à l'U. T. le coup de ce soir, et je te gardais ce paquet à toi... Tu communiqueras la bonne nouvelle à Crémieu-Dax pour qu'il la communique à son papa... M. de Montboron?... Ça sonne ! Ça ferait bien dans un conseil d'administration, à côté du gendre... Avais-je raison de te dire que, chez les bourgeois, il se passe de trop sales choses?... Ah ! tu voulais donner une leçon à Auguste Riouffol ? C'est toi qui l'as reçue, mon fiston. Tâche d'en profiter, monsieur le professeur. »

Sur cet ironique adieu, qui ramassait en lui le plus fort motif de haine peut-être qu'il eût contre son cousin, il s'éloigna sans que celui-ci songeât à le suivre maintenant. Cette sauvage dénonciation, jetée ainsi, avec des regards si durs, sur ce coin de trottoir solitaire, par cet allié d'humble condition, au terme de cette journée chargée de tristesse, avait atteint le jeune homme en plein cœur. Ce n'était pas ce coup qu'il attendait, mais celui-ci empêcherait-il qu'il ne reçût l'autre plus tard ? Et, sur le moment, la surprise rendait l'actuel presque plus douloureux. De la sincérité de Riouffol, Jean ne doutait pas, ni de sa véracité, au moins sur un point : ce nom de Montboron, d'abord, pris par son frère pour figurer vaniteusement dans le monde interlope où l'espionnage haineux du parent pauvre l'avait surpris. On sait qu'un des quartiers de la banlieue de Nice s'appelle ainsi. C'était celui

où Joseph Monneron avait passé les vacances de Pâques après son mariage, dans une bastide appartenant aux parents de sa femme. Dans l'ingénuité de ses attendrissements rétrospectifs, il lui arrivait sans cesse de le mentionner. « Comme on était bien à Montboron ! Tu te rappelles, la maman ? » Qu'il avait prononcé cette phrase de fois, à la table familiale ! Évidemment ce souvenir s'était présenté à l'esprit d'Antoine quand il avait eu la grotesque idée de se titrer lui-même. Il n'y avait là pourtant qu'un enfantillage plus vulgaire que méprisable. Il n'y avait non plus qu'une hypothèse dans l'accusation portée par l'ouvrier relieur sur les relations d'argent qui pouvaient unir le jeune homme à cette femme du demi-monde, dont il avait montré le portrait à son frère, — car c'était elle, sans doute, la personne de la photographie, à moins que le noceur n'eût déjà changé d'aventure depuis cette rencontre aux courses. — Cette hypothèse d'un ignoble entretien était malheureusement une de celles que Jean avait faites si souvent à voir la toilette et les bijoux d'Antoine, à constater aussi la facilité de ses dépenses. L'autre lui avait bien dit à plusieurs reprises : « J'ai joué aux courses et j'ai eu de la chance... » ou bien : « J'ai fait ce mois-ci une petite spéculation de Bourse. Oh ! à coup sûr !... » Et déjà l'étudiant en Sorbonne, si resserré dans son étroit budget, avait tremblé de telles pratiques. Qu'elles étaient innocentes à côté d'une infamie, contre laquelle tout se révolta dans le cœur de Jean, pas assez pour qu'il n'admit pas au fond, tout au fond de lui, la possibilité que ce déshonneur ne fût vrai ! Pourtant il restait une place pour le doute, et c'était de quoi résister au choc. En revanche, une chose était vraie, qui, elle, ne permettait pas le doute, et c'était l'évidence qui infligeait au jeune homme l'impression la plus pénible : la jouissance cruelle que Riouffol avait éprouvée à imaginer et à dénoncer cette honte d'Antoine, peut-être supposée, et à insulter, à piétiner Jean dans son frère, comme il avait piétiné Crémieu-Dax dans son père. Quelles profondeurs de rancune dans cette sensibilité d'un ouvrier qui ne pouvait pas pardonner

à ses cousins de s'être embourgeoisés ! La famille dont ils faisaient partie était donc aussi atteinte dans ceux qui n'avaient pas monté que dans ceux qui avaient monté, et pour le même motif ? Elle ne s'était pas développée sur place et lentement, dans toutes ses branches à la fois. Revenu, comme il lui arrivait sans cesse par la tournure médiative de son esprit, aux pensées qui lui montraient, derrière les moindres accidents de sa destinée, une grande cause générale, Jean avait repris le chemin de la maison paternelle sur cette réflexion. Elle achevait de l'emplir d'une mélancolie d'autant plus forte qu'il s'y joignait le sentiment du mensonge sur lequel posait cette *Union Tolstoï* de laquelle il n'attendait guère de satisfaction depuis des mois déjà, — pas ce hideux résultat tout de même, pas cette hostilité féroce de ces illettrés auxquels ils avaient, ses amis et lui, demandé presque pardon de leur propre culture, vers qui leurs cœurs étaient allés si généreusement, si sincèrement ! Et puis ils n'avaient fait, en les fréquentant, qu'exaspérer cette sensation de leurs inégalités réciproques. « Le plus sûr moyen de rapprocher les hommes n'est pas de les réunir. » Cette phrase, que M. Ferrand avait prononcée un jour à propos des Universités populaires, traversa la mémoire de son élève. Il entendit la voix du sage qui lui avait, sur ce point comme sur les autres, éclairé la vie sociale d'une telle lumière. Il le revit lui-même, et, auprès de lui, un autre visage. Là était la vérité, là était le bonheur... Au lieu de cela, quelle misère que sa vie présente et que de points noirs à son horizon ! Il se remit mentalement à les dénombrer tous avec un tel hypnotisme, devant de si cruelles possibilités, qu'il ne s'aperçut pas du chemin qu'il avait fait, et il se trouva devant la maison de la rue Claude-Bernard, sans presque s'en être rendu compte. De cette même allure de somnambule il gravit les cinq étages. Il demeura étonné, sitôt qu'il eut glissé dans la serrure la clef qu'il avait eu soin d'emporter pour le soir, d'entendre un pas qui s'approchait. Il crut reconnaître la démarche de son père. Quand il eut ouvert en effet, il vit Joseph Monneron là, debout, une

lampe à la main, comme quelqu'un qui a prêté l'oreille au moindre bruit de sa maison et qui est accouru, en proie à la fièvre d'une mortelle attente. La physionomie usée du professeur trahissait une telle anxiété, son trouble, en voyant apparaître son second fils, fut si extraordinaire, que celui-ci appréhenda un épouvantable malheur :

— « Que se passe-t-il, mon père? » demanda-t-il.

Joseph Monneron mit le doigt sur sa bouche, en tournant ses prunelles dans la direction de la partie de l'appartement où se trouvaient les chambres à coucher. C'était demander à Jean de ne pas parler à haute voix. Il ne voulait évidemment pas que sa femme et sa fille qui avaient dû se retirer, comme tous les soirs, vers dix heures et demie, — il en était onze. — pussent même soupçonner la conversation qu'ils allaient avoir. Il s'engagea par le couloir qui, longeant en arrière les autres pièces, conduisait à son cabinet de travail, et là, quand il se trouva seul avec Jean, il lui dit :

— « Ce qui se passe?... M. Berthier est venu me voir cet après-midi, » — c'était le nom du chef de bureau du *Grand Comptoir* où le pseudo M. de Montboron, l'amant heureux d'Angèle d'Azay, était employé. — « Il accuse Antoine d'un faux! Ah! mon Jean, quel après-midi j'ai passé, et personne avec qui parler! Personne : je n'ai rien voulu dire à la maman, avant d'avoir causé avec lui. Elle l'aime tant et elle est si sensible! Il n'est pas rentré pour dîner. Toi non plus... J'ai cru que je deviendrais fou! Un vol et un faux?... Mais ce n'est pas possible. Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai... »

VI

LE CHEMIN DU CRIME

Ainsi la catastrophe que Jean avait si souvent prévue, celle qu'il avait voulu éviter, pour ce qui le concernait, au prix même de son propre bonheur, cette rencontre de son père

avec les réalités profondes de leur vie de famille, venait de se produire. Des cinq caractères parmi lesquels Joseph Monneron se mouvait quotidiennement : sa femme, ses trois fils et sa fille, pas un qu'il eût jamais vu dans sa vérité. De tous il souffrirait affreusement, quand l'illusion où il s'enfermait à leur endroit se dissiperait; et voici que, sur l'une de ces cinq personnes, cet optimiste, à demi inconscient, à demi volontaire, avait appris une de ces choses atroces qui, une fois démontrées, ouvrent les yeux aux plus aveugles. Certaines révélations sont, pour tout un milieu, la grille posée sur la page cryptographique. Avant que ce petit morceau de carton découpé eût été mis sur cette ligne, vous ne compreniez pas un des mots qui la composaient. Vous la lisez maintenant et les autres avec. Son fils Antoine faussaire et voleur! Comment le professeur supporterait-il une pareille révélation sans se demander : « Pourquoi? » Dans les réponses à ce pourquoi, tant d'autres questions étaient enveloppées! Jean aperçut, du coup, cette perspective : ce total écroulement du château de chimères où s'abritait la sensibilité trop blessable du fonctionnaire mal marié, mal établi dans l'existence, mal renseigné sur les lois du monde moral et social, et résolu à ne pas reconnaître ses erreurs, pour ne pas désespérer. Une fois de plus, l'instinct du « consolateur » fut de se jeter entre son père et la réalité. Il fit écho à une protestation dont il savait qu'elle avait tort, même sans connaître le détail des charges portées contre Antoine. Tout, pour lui, n'était déjà que trop clair. L'amant d'Angèle d'Azay ne pouvait vivre, comme il vivait, avec ses ressources avouées. Il s'en procurerait d'inavouées, autant dire d'inavouables. Les moyens pour avoir de l'argent sans en gagner sont limités : il fallait ou qu'Antoine en reçût de quelqu'un ou qu'il en volât. Le socialiste Riouffol l'avait accusé d'en recevoir, et de sa maîtresse, mais sans preuves. Le chef de son bureau l'accusait d'en avoir volé, et celui-là n'était pas, comme leur cousin l'ouvrier, un envieux et un fanatique. Un homme du caractère et de la position de M. Berthier n'avait certes point parlé au

hasard. Cet irréfutable raisonnement s'imposait à l'esprit de Jean, avec une de ces évidences qui devancent la réflexion, ce qui ne l'empêchait pas de dire à son père, en lui prenant les mains et le forçant de s'asseoir :

— « Mais non. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! Il y a un malentendu... Tout s'éclaircira quand tu auras causé cinq minutes avec Antoine... Je connais mon frère. Il n'a pas commis une pareille action. Il en est incapable... »

— « N'est-ce pas?... » s'écria Joseph Monneron; et il regardait Jean avec une tendresse passionnée, comme s'il eût voulu boire dans les yeux de son fils préféré une suggestion que tout son effort n'arrivait pas à se procurer. « C'est ce que je me répète depuis cette horrible conversation avec M. Berthier. Élevé comme il a été élevé, dans notre intérieur, où il n'a eu que de bons exemples, avec ta sœur et toi, qu'il voit tous deux tant travailler, près de sa mère, qui n'a de pensées que pour vous, près de moi, à qui tu rendras ce témoignage que je ne vous ai jamais parlé que de Justice, il ne peut pas être devenu un criminel, d'un jour à l'autre ? Et pour quel motif ? Il est un peu vaniteux, c'est vrai. Il aime la toilette. Mais il gagne de l'argent, beaucoup d'argent. Sur ses cent cinquante francs par mois, il en donne cinquante à la maman. Il garde les cent autres pour son entretien et ses menues dépenses. C'est une somme ! Il m'a toujours dit qu'il en plaçait une partie, et je les lui ai laissés, tout en le logeant chez nous, à cause de cela, pour qu'il s'habitue à épargner... Tu as raison. Il y a un malentendu... S'il rentrait seulement ! C'est quelque ami qui l'aura retenu. Il s'amuse sans doute à cette heure. Il est gai... Tu as vu comme il plaisantait ce matin ? Ils sont pourtant vrais, les vers immortels :

..... *Prima est hæc ultio quòd, se
Judice, nemo nocens absolvitur...*

Aurait-il eu cette gaieté-là, je te le demande, avec le poids d'un faux et d'un vol sur la conscience ? Vous avez causé

ensemble avant sa sortie. Il ne t'a pas dit où il allait?... »

— « Pas le moins du monde, » répondit Jean. La rougeur de ce nouveau mensonge empourpra sa joue et il en eut honte. N'eût-ce pas été une faute pire que d'ajouter aux inquiétudes contre lesquelles son père se débattait avec une souffrance dans la voix, un tremblement dans les mains, et surtout une lueur au fond des prunelles, qui dénonçaient trop le doute intérieur? « Mais enfin, » demanda-t-il, « que t'a dit M. Berthier? Sur quoi fonde-t-il son accusation? Nous la discuterons ensemble. Peut-être, à nous deux, verrons-nous tout de suite le point où il s'est trompé?... »

— « Ah! » reprit douloureusement le père, « je ne fais que le chercher, ce point, et je ne le trouve pas... Tu venais de sortir, » continua-t-il de l'accent de quelqu'un qui croit revivre physiquement la scène qu'il raconte, tant elle lui est restée présente. Chez ce lettré abstrait qui n'habitait que ses idées, comme avait dit Jean à M. Ferrand, cette soudaine intensité de vision révélait un ébranlement prodigieux, presque un déplacement momentané de tout le plan de son esprit. « Je continuais mon *Orestie*. La bonne m'apporte la carte de M. Berthier. Nous ne sommes pas en relations suivies. « Il vient me recommander quelque élève, » pensai-je. « Tant mieux si je peux lui rendre service! Il a toujours « été bon pour Antoine. » Mais, dès son entrée, — il s'était assis là, où tu es, précisément, — je devinai une affaire grave : « J'ai tenu à causer avec vous, monsieur Monneron, » me dit-il, « avant de faire à mon président un rapport « qui entraînerait pour votre fils les plus terribles consé-
« quences... » Tu me vois, écoutant ces paroles? Je te passe les phrases flatteuses sur son respect pour moi, sur l'honorabilité de notre nom... Autant de coups de poignard, étant donné le reste, que voici, bien nettement, avec les termes mêmes dont s'est servi Berthier. Je les ai là, tous, dans l'oreille... Un M. Vincent La Croix, un peintre amateur, très riche, qui est un des clients du bureau C du *Grand Comptoir*, y arrive hier, mercredi, pour donner un ordre de Bourse. Il

traversait Paris et il en profitait pour mettre son portefeuille en état. Il paraît — M. Berthier parle — qu'il voyage beaucoup et qu'il laisse les coupons de ses dépôts s'accumuler, sans presque jamais rien placer. Entre parenthèses, Berthier considère ce détail comme très important, tu comprendras pourquoi. Il était midi et demi. Plusieurs des employés, dont Antoine, étaient sortis. M. La Croix demande le chiffre exact de son crédit disponible, avant de donner son ordre. M. Berthier prend lui-même le livre du mouvement des comptes courants. Il relève le chiffre de vingt-trois mille francs. M. La Croix s'en étonne. Il croyait son dépôt de vingt-huit mille. Il avait dans sa poche son carnet de chèques. M. Berthier et lui commencent à collationner les sommes inscrites sur les talons et celles inscrites sur le grand-livre. Celui-ci portait, entre autres, la trace d'un chèque de cinq mille francs dont le talon était en blanc dans le carnet. M. La Croix s'était bien aperçu, en se servant de ce carnet, que ce talon se trouvait ainsi sans le chèque attendant. Il n'y avait pas accordé d'importance. Il s'était dit : « J'aurai détaché le chèque avec « celui de dessus par distraction. » Il avait, à deux ou trois reprises auparavant, constaté et expliqué de même des manques analogues. M. Berthier va rechercher, parmi les pièces comptables conservées au bureau, ce chèque de cinq mille francs. Il était au nom d'un M. de Montboron, qui l'avait versé à une autre banque, le *Crédit départemental*, et le *Crédit départemental* lui-même l'avait fait toucher au bureau C du *Grand Comptoir*. Or, M. La Croix a déclaré n'avoir jamais même entendu prononcer le nom de M. de Montboron. Il a dû reconnaître que sa signature a été fort habilement imitée, mais tout de même il a prouvé à Berthier, en lui faisant examiner les lettres de très près, que c'était un faux... »

Le malheureux homme s'arrêta dans sa cruelle confidence. Il arrivait à une partie du récit qui lui représentait une émotion trop pénible. Deux larmes lui jaillirent des yeux. Elles roulèrent sur ses joues amaigries et vieilles par tant de labeur honnête. Ces pleurs de son père, le fils ne les avait

jamais vus couler qu'à propos d'événements qui touchaient à de naïves convictions politiques : une fois d'abord, quand il avait onze ans à peine, et que, de Versailles, le professeur l'avait conduit aux funérailles de Victor Hugo ; une autre fois, lors des scandales du Panama, quand Barantin avait été accusé d'avoir prévariqué de son mandat. Dans les deux cas, c'était l'idéologue qui avait pleuré, au lieu que ces larmes d'à présent, versées par le père de famille sur le déshonneur possible d'un de ses fils, lui sortaient de la chair et du sang, et Jean disait, alors que ce nom de Montboron ne lui permettait plus un moment d'hésitation :

— « Mais il n'y a rien là dedans, mon père, qui accuse Antoine, absolument rien. Que M. La Croix ait oublié son carnet sur la table et que le premier venu, un domestique, par exemple, ait volé ce chèque ; il l'aura rempli ensuite et, pour ne pas le toucher lui-même, il se sera fait ouvrir un compte au *Crédit départemental*, sous le nom de Montboron. Tout s'explique ainsi... »

— « C'a été la première idée de M. Berthier, » reprit Joseph Monneron. « Il a même prié M. La Croix de faire au préalable une petite enquête parmi ses gens. C'est une mauvaise affaire pour lui, tu comprends, qu'une erreur pareille commise à son bureau : cinq mille francs payés sur une signature fausse. Il en était si tourmenté qu'une fois seul, il reprit le livre du mouvement des comptes pour examiner de plus près la page consacrée à son client. Tout d'un coup, une singularité le frappe. Suis-moi bien. A deux reprises, un chiffre identique, de douze cents francs une première fois, de trois mille une seconde fois, se trouvait porté au débit et au crédit, à quelques jours de distance. Tu comprends. C'était comme si M. La Croix avait pris, ces deux fois-là, une somme, puis l'avait reversée, exactement, à un centime près. Cette coïncidence de chiffres pouvait n'être qu'un hasard. En temps ordinaire, M. Berthier ne l'eût même pas remarquée. Dans la circonstance, elle l'étonne. Il a l'idée de rechercher le bénéficiaire des deux chèques payés ainsi, celui de douze

cents et celui de trois mille. Juge de sa surprise. Ces deux chèques portaient le nom de ce M. de Montboron que M. La Croix, encore un coup, ne connaît même pas. M. Berthier poursuit son travail. Il a la curiosité de regarder d'où venaient les sommes versées au crédit, dont le chiffre l'avait étonné par une correspondance précise avec le chiffre des deux chèques. Il constate qu'elles ont été versées au compte de M. La Croix par les soins du *Crédit départemental* et sur l'ordre du même Montboron. Une conclusion s'imposait : si le chèque de cinq mille francs, au nom de M. de Montboron, était un faux, les autres étaient des faux aussi. Mais qui pouvait être le faussaire, sinon une personne très au courant des choses du bureau ? En effet, quel avait dû être son but en compensant ainsi, à si peu de jours de distance, les sommes prises, avec cette exactitude ? Évidemment de maintenir le total du dépôt au même chiffre. En résumé, quelqu'un avait emprunté, par deux fois, pour moins d'une semaine, une assez grosse somme, et à qui ? au client du bureau le plus souvent absent de Paris, le moins habitué à vérifier ses comptes. Devant ce vol, exécuté de la sorte et suivi presque aussitôt de restitution, Berthier se dit : « C'est un de mes « jeunes gens qui a fait le coup, une première fois et pour « jouer. Il a gagné et remis l'argent. Il a essayé une seconde « fois avec une somme plus forte, il a gagné de nouveau et « de nouveau remis l'argent. Il a essayé une troisième fois « avec une somme encore plus forte, et il a perdu, ou « bien le retour inopiné de M. La Croix a devancé la restitution. » La voilà, l'hypothèse qui explique tout. Suis toujours. Ce sont les jeunes gens du bureau qui timbrent les carnets de chèques des clients. Ces carnets sont de vingt-cinq et de cinquante chèques. Quoi de plus facile que de détacher un chèque en blanc avant de remettre le carnet au client, qui croira ensuite, comme M. La Croix, à sa propre distraction ? D'autre part, le détour imaginé pour faire entrer et sortir l'argent sans complices, mécaniquement, par une autre banque, sous un faux nom, révélait, je parle encore

d'après M. Berthier, un professionnel. Une objection se présentait pourtant : un professionnel ne pouvait pas ignorer que les clients du *Grand Comptoir* ont de par devers eux un livret qu'ils remettent, quand il leur plait, à leur bureau de quartier. On y reporte en détail les opérations de leur débit et de leur crédit. La trace des chèques indûment tirés et des sommes versées ensuite par compensation devait donc figurer sur le livret de M. La Croix. Un simple regard jeté par lui sur ce livret pouvait lui dénoncer l'irrégularité. Qu'il s'en étonnât et vint communiquer cet étonnement au bureau, et tout se découvrait. Comment le faussaire avait-il paré à ce danger ? M. Berthier se dit : « Là est le mot de l'énigme. » Il télégraphie à son client de lui faire tenir son livret, à son domicile privé. Il relève soigneusement la page entière du livre des dépôts relative au compte La Croix depuis le premier chèque Montboron. Une fois rentré, et en possession du livret, il collationne soigneusement les deux documents : cette page et ce livret. Il constate que celui-ci ne porte la trace d'aucun des quatre chèques suspects où figurait le nom du soi-disant Montboron, tantôt comme bénéficiaire, tantôt comme verseur. Or, c'est Antoine qui est chargé, depuis six mois, du service de ces livrets. Celui de M. La Croix a été mis à jour par lui, il y a cinq semaines. C'est donc lui qui aurait dû y transcrire la date et le chiffre des quatre chèques. Il ne l'a pas fait. De cela je ne peux pas douter. J'ai vu le livret de M. La Croix, — M. Berthier me l'a apporté. J'ai vu en regard la copie de la page du grand-livre... Ah ! mon Jean, quelle minute j'ai vécue là !... »

— « Mon père ! » répondit le jeune homme, d'une voix à laquelle le souffle manquait. « Mon pauvre père !... » Un inexprimable mélange de pitié et de vénération remplissait son cœur, et en même temps la terreur de la certitude absolue, irréfutable, l'avait pris à la gorge. Il n'y avait pas jour pour le plus petit doute. Les circonstances concordaient les unes avec les autres d'une façon si serrée que le jeune homme ne trouvait plus en lui de quoi s'associer à la révolte

acharnée du père contre l'évidence, et il l'écoutait qui, pensant tout haut, implorait une complicité dans son effort pour ne pas accepter un fait trop cruel, lui, l'illusionniste, ennemi des faits :

— « Sur le moment, ma douleur a été trop grande. Je n'ai pu que remercier M. Berthier. Il m'a promis de ne laisser déposer et de ne déposer lui-même aucune plainte avant vingt-quatre heures, et moi, je lui ai promis d'interroger Antoine. Ah! c'est un homme excellent. Tu vois que j'ai raison quand je dis qu'il y a de braves gens, beaucoup de braves gens partout, même dans la finance. Les coquins sont l'exception. Ce qui les rend tels, c'est l'éducation et c'est l'entourage. Voilà pourquoi Antoine ne peut pas être un coquin. Il ne le peut pas... Il y a là une fatalité que je ne comprends point. Mais d'abord, toi qui le connais, qui le vois tous les jours, si affectueux avec sa mère, avec son petit frère, avec nous tous, tu admettrais qu'il serait allé choisir, pour commettre un vol et un faux, ce nom de Montboron, quand il sait les souvenirs qui s'attachent pour nous à ce charmant endroit?... Rien que cela, c'est la preuve qu'il est innocent. Voyons, tu le sens aussi bien que moi... Et puis, pourquoi l'aurait-il pris, cet argent, du moment qu'il l'a restitué? Pour jouer? C'est la supposition de M. Berthier. Je l'admets. Jouer? Mais où? Au café? Quand j'étais à l'École, j'ai connu aussi des camarades qui avaient la manie du jeu. Quand ils perdaient leurs trente ou quarante francs dans la soirée, c'était tout le bout du monde, et il s'agit ici de sommes énormes, de douze cents, de trois mille, de cinq mille francs, des traitements d'agréés!... Et puis, jouer, dans ces conditions, c'est la perspective, si l'on perd, de ne pouvoir remettre l'argent du compte, et alors c'est l'escroquerie, avec l'arrestation certaine. Et Antoine aurait eu cette bêtise, lui qui est si intelligent, si pratique?... Voyons, on ne se conduit pas comme un fou, et ce serait d'un fou d'avoir employé ce procédé pour se procurer de l'argent dont, encore une fois, il n'a pas besoin... Toutes les apparences sont contre

lui, j'en conviens, mais je n'y crois pas. Je ne veux pas y croire... J'étais si fier de ma nombreuse famille ! Pourtant, s'il m'était démontré que mon fils, mon aîné, a commis une pareille action, je serais le premier à demander qu'on le juge, qu'on le condamne, d'après toute la rigueur des lois. Mais, au nom de ma longue vie de probité, j'ai bien le droit de réclamer d'autres preuves que des apparences, si accablantes soient-elles. M. Berthier n'a pas voulu aller au *Crédit départemental* demander des renseignements sur ce Montboron. C'est une question de boutique. Il a peur de nuire à son *Grand Comptoir*. J'irai, moi. J'y conduirai Antoine. Ces gens verront bien que ce n'est pas lui. Car enfin, as-tu entendu parler d'un crime sans précédents et sans motifs ? De précédents, il n'y en a pas. Des motifs ? En conçois-tu, réponds, toi qui as été élevé avec lui, comme lui ?... »

Combien de temps aurait duré ce monologue, par lequel ce père à l'agonie trompait la fièvre de cette mortelle veillée, à la lueur de la lampe qui, si souvent, l'avait vu se courber sur la table durant de longues soirées, et relever consciencieusement les solécismes ou les contresens dans les copies de ses élèves, — parmi ses livres, auxquels il avait tant de fois demandé l'oubli de la vie, de sa vie, — devant ce fils où il s'était complu à retrouver ses goûts et ses idées, et qui, maintenant, ne pouvait plus qu'incliner la tête en signe d'un assentiment dont sa bouche n'osait pas formuler l'expression ?... Un bruit que l'un et l'autre perçurent avec le même serrement angoissé du cœur les immobilisa soudain en face l'un de l'autre, silencieux, et pâles d'émotion. Une porte venait de s'ouvrir, celle de l'entrée. Un pas s'avancait dans le couloir, celui d'Antoine, un peu hésitant, à cause de l'obscurité, et aussi parce qu'il n'avait pas diné, lui, au restaurant de tempérance fondé par Crémieu-Dax. Il fredonnait à mi-voix, sur un air de marche hongroise, ressouvenir de l'Exposition, les vers spirituels de *Cyrano*, alors voisins de leur nouveauté :

Ce sont les Cadets de Gascogne
De Carbon de Castel-Jaloux...

Il y avait un contraste tragique entre cette gaieté du jeune homme et la poignante anxiété où l'attendaient son père et son frère. Cette chanson, l'allure décidément trop incertaine du pied, le temps que la main mit à trouver la porte de la chambre, — l'équivoque n'était pas permise. Cette rentrée tardive succédait à un repas, prolongé fort joyeusement et terminé plus joyeusement encore chez Mme Angèle d'Azay, d'où il avait fallu déguerpir avant minuit, pour laisser la place au protecteur officiel. Jean fit un geste pour demander à son père s'il devait appeler Antoine. Le père inclina la tête en signe d'assentiment, et le frère cadet passa dans le couloir, où il put constater aussitôt avec quelle allégresse le faussaire portait ce « poids sur la conscience » dont avait parlé le professeur, en citant à l'appui — le métier est une seconde nature — le classique passage de Juvénal. La lumière échappée du cabinet de travail donnait juste sur la silhouette du jeune homme qui, le chapeau à haute forme un peu en arrière de la tête, le pardessus ouvert, sa somptueuse cravate du matin remise à la diable, machonnait un cigare à demi éteint. Il n'était pas assez ivre cependant pour que la venue de son frère au-devant de lui, à cette heure, ne l'étonnât point, et plus encore l'expression de physionomie que Jean prit involontairement, pour lui dire, à voix basse, mais l'indignation frémissait sous chacun des mots :

— « Papa veut te parler, et tout de suite... » Puis, plus bas encore : « Ah ! Faussaire ! Il sait tout !... »

Antoine demeura une seconde comme atterré de cette phrase chargée d'une telle menace. Ses traits se détendirent, puis se contractèrent en une seconde. Du coup, il fut réveillé de sa légère griserie. L'instinct de défense animale, qui se développe chez les criminels avec le crime lui-même, le fit tendre sa taille, redresser sa tête, assurer sa démarche, et il répondit à son frère, avec une insolence agressive :

— « C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Je ne la trouve pas bonne ! »

Tout en prononçant cette phrase d'un ton de défi, il se

dirigea quand même vers le cabinet de son père. Il se dégageait de sa personne une atmosphère de mauvais lieu, mélangée d'une âcre odeur de tabac et d'un relent de peau d'Espagne, le parfum favori d'Angèle d'Azay. A mesure qu'il entra dans la lumière, les traces de sa débauche de l'après-midi et de la soirée devenaient plus visibles sur son masque si jeune, où les cernes des yeux creusaient deux taches bleuâtres. La pâleur exsangue des joues et du front dénonçait une lassitude presque accablée, que le sursaut du danger réveillait pourtant. L'éclat volontaire du regard le disait assez, comme aussi l'accent presque hautain avec lequel, une fois dans la chambre, et quand son frère eut refermé la porte sur eux trois, il s'adressa à son père :

— « Qu'est-ce que Jean vient de me dire ? Que tu as à me parler ? Me voici. »

— « Oui, j'ai à te parler, » commença le professeur. « J'ai reçu aujourd'hui la visite de M. Berthier. Ce nom ne te fait pas deviner ce dont il s'agit?... »

— « Absolument pas, » répondit Antoine. Son visage s'était figé dans une arrogance attentive qui eût crié la faute pour tout autre, mais pas pour l'homme, si naïf malgré ses cheveux gris, à qui l'effronté garçon parlait ainsi. Et puis, Joseph Monneron n'aurait pas été le dormeur éveillé qui, à cinquante ans passés, ignorait tout des dessous réels de la vie, il était père. Les énergies les plus intimes de sa sensibilité appelaient, imploraient une preuve de l'innocence de son enfant. Il voulut la trouver, cette preuve, dans cette dénégation si catégorique. Il regarda Jean, comme pour lui dire : « Tu vois bien... » Et, tout haut, se retournant vers Antoine et insistant encore :

— « Tu n'as vraiment rien à te reprocher dans ton service à ton bureau ? »

— « Rien que je sache, » répliqua le jeune homme, avec la même désinvolture ; et il eut l'impudence d'ajouter : « Je m'étonne beaucoup que M. Berthier, s'il avait quelque observation à me faire, ne me l'ait pas faite à moi-même, et qu'il

soit venu t'ennuyer de pareilles misères. Le moindre tact le lui défendait... »

— « Tu ne lui en voudras plus, » reprit Joseph Monneron, « quand tu sauras combien la chose est grave. » Il plaidait déjà les circonstances atténuantes, — pour l'accusateur ! Combien Jean, témoin lucide et muet de cet aveuglement d'une part, de ce cynisme de l'autre, aurait voulu pouvoir dire à cet honnête homme : « Mais regarde donc ces yeux de bête chassée et qui guette l'attaque ! Regarde ces traits dont la brutalité sensuelle est si évidente à cette minute ! Écoute ce souffle qui manque au menteur, malgré son audace ! Sa gorge est serrée, ses mains se crispent. Pardonne-lui, mais ose penser la vérité !... » Et lui-même se faisait le complice de cette illusion en se taisant. Il écoutait son père raconter maintenant au faussaire, qui les savait mieux que lui, les détails savants de sa propre escroquerie : la fabrication successive des trois chèques Montboron, et le procédé employé les deux premières fois pour réparer le vol, cette restitution au compte La Croix des sommes soutirées ainsi. Il lui apprenait le reste, qu'Antoine écoutait sans en perdre une syllabe. C'était une chance inouïe qu'il fût averti de la sorte ! Le père disait l'arrivée inopinée de M. La Croix, la constatation d'un déficit de cinq mille francs à son crédit, l'enquête de M. Berthier, ses hypothèses, — la découverte enfin du terrible et indéniable indice, cette différence entre le livre des comptes de chèques tenu au bureau et le livret de M. La Croix que lui-même, Antoine, avait été chargé de mettre au courant. A mesure que le professeur parlait, la force de l'évidence s'imposait à lui, malgré tout. La fièvre du doute, suspendue un moment par l'attitude résolue du coupable, lui brûlait de nouveau le cœur. Le même accent douloureux, — plus douloureux encore, — qu'il avait eu pour raconter à Jean l'horrible révélation, frémissait dans sa voix, et ce fut sur un cri déchirant qu'il acheva cet acte d'accusation, dressé par un autre, dont il venait de se faire le rapporteur, sans vouloir y croire :

— « Tu sais l'affreux soupçon qui pèse sur toi, maintenant.

Ah! prouve-moi que tu n'as pas fait cela, mon enfant, prouve-le-moi!... »

— « Rien de plus facile, » répondit Antoine, qui s'était, durant ce discours, comme ramassé en lui-même. Pas un muscle de son visage n'avait tressailli. Pour la première fois, Jean, qui le regardait écouter son père, mesura le ravage déjà fait, dans cette âme gâtée, par le venin de la luxure et celui de la vanité. La simple et touchante souffrance de ce père qui lui montrait une si aveugle tendresse n'éveillait pas un écho chez le faussaire. Il n'avait de pensée — Jean lisait cela distinctement dans l'arrière-fond de ses prunelles si froidement réfléchies à cette seconde — que pour le danger où il se trouvait pris. Il venait d'imaginer un moyen de gagner du temps, avec cette rapidité de conception propre au tempérament criminel. (Ainsi s'explique, par cette surprenante instantanéité dans le projet, comment le débauché se change si vite en voleur, pour peu que l'occasion l'y pousse, et le voleur en assassin.) Il n'y a pour un homme acculé devant des faits implacablement positifs que deux attitudes : le prendre de très haut et s'indigner, — hausser les épaules et jouer l'indifférence. Le professeur parlait encore qu'Antoine s'était déjà rangé à ce second parti, qui s'accordait au nouveau mensonge, surgi soudain dans son esprit : « Oui, » répéta-t-il, « rien de plus facile... Et, quoi que tu en dises, je ne peux pas ne pas en vouloir à M. Berthier, quand je pense qu'avec deux mots j'aurais réduit cette accusation à néant... Il est parfaitement vrai que j'ai été chargé de mettre le livret de M. La Croix au courant. Mais nous ne racontons pas à M. Berthier notre petite cuisine, et, lorsqu'il est enfermé dans sa pièce à lui, au fond, il ne nous voit pas. Pour aller plus vite, quand un de nous fait une copie de ce genre, un des collègues la lui dicte, à charge de revanche. Quand j'ai reporté le compte de M. La Croix sur son livret, j'ai procédé ainsi. Mon voisin de bureau relevait les chiffres, il me les disait et je les écrivais. S'ils ont été altérés, ce n'est donc point par moi. Voilà ce que j'aurais expliqué à M. Berthier, s'il m'avait parlé. Je le lui expli-

querai demain. Sois tranquille, je serai poli. Mais tu ne m'empêcheras pas de lui dire qu'il a manqué de tact, je le répète. Cela ne m'étonne pas d'ailleurs de ce gros éléphant... Voilà la vérité, mon père, je t'en donne ma parole. Me crois-tu? »

— « Oui, je te crois, » dit le père, « je te crois... » Et, interpellant son fils cadet, cette fois : « Mon Jean, comment n'y avons-nous pas pensé? C'était si simple! Mais quel poids de moins ici!... » Et il mit la main sur sa poitrine... « Un Monneron faussaire, un Monneron voleur, je te l'ai dit tout de suite, » il s'adressait toujours à Jean, « ce n'était pas possible... Tu vois, mon ami, » il parlait à Antoine maintenant, et l'universitaire habitué à régenter des écoliers du haut de la chaire reparaisait dans cette mercuriale si étrangement appliquée : « Tu vois qu'il faut toujours être correct dans les plus petits devoirs... Car enfin, au lieu de t'interroger, comme tu l'aurais voulu, ou de venir ici, comme il l'a préféré, M. Berthier pouvait aller porter le livret falsifié à la justice. Te vois-tu arrêté, notre nom mis dans les journaux peut-être? Tu te serais justifié aussitôt, mais il y aurait eu un scandale, surtout par le temps qui court, et avec cette presse infâme qui cherche à frapper la République dans tous ses fonctionnaires, et qui n'a pas reculé devant l'honneur d'un Barantin... Et puis, ta mère et ta sœur, quelles émotions affreuses elles auraient eues, elles si sensibles! Enfin, tu n'es pas coupable. Je sais que tu n'es pas coupable. Que cela me fait du bien de le savoir! Mais le camarade qui t'a dicté ce compte dans ces conditions-là, si ce n'est pas une distraction, — et l'erreur répétée ne peut pas être une distraction, — quelle infamie!... Ne me dis pas son nom, j'aime mieux ne pas l'apprendre. Ne le dis à personne. Tu dois lui laisser la possibilité de réparer sa faute, s'il s'en repent. Celui qui doit l'apprendre, ce nom, et tout de suite, c'est M. Berthier. Il faut que dès demain matin, à la première heure, tu sois chez lui. Tu ne dois pas rester un jour de plus sous une pareille inculpation... Ah! je suis trop heureux; trop heureux! Mon fils, viens m'embrasser... »

— « Et tu l'as laissé te montrer cette affection ? » disait Jean à Antoine, un quart d'heure plus tard. Le père, épuisé des émotions de cette journée, s'était retiré. Les deux frères, demeurés seuls, étaient sortis de la bibliothèque, et le cadet avait, comme le matin, après le déjeuner, suivi l'ainé dans sa chambre. Ce n'était plus avec cet obscur et incertain pressentiment qui devinait, derrière le luxe et les habitudes d'Antoine, un redoutable inconnu. C'était avec la certitude révoltée d'un honnête homme. Cette accolade donnée par le père abusé à l'enfant indigne achevait de mettre le jeune homme hors de lui. Il s'était tu, toujours paralysé par cette piété filiale à laquelle il ne se pardonnait pas de céder, — quand son père n'était pas là. Lui présent, il le sentait trop sentir. Cette fois encore, il n'avait pas pu lui porter un certain coup. Maintenant que son frère et lui se retrouvaient en tête à tête, il ne lui restait que l'horreur d'avoir assisté, sans protester, comme un complice, à cette abominable dérision du plus tendre cœur et du plus généreux. La crédulité du professeur était celle du juste qui, n'ayant jamais trompé, se trouve désarmé contre certains mensonges. On n'en sourit pas quand cette crédulité s'appuie sur un demi-siècle d'honneur, quand cette confiance est le terme dernier d'une carrière qui, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse commençante, n'a jamais soupçonné le mal, parce qu'elle ne l'a jamais ni fait ni pensé. Que Joseph Monneron eût du premier coup accepté l'explication de son fils, et avec ce frémissement passionné, c'était un signe, après tant d'autres, de cette absolue bonne foi qui lui avait fait admettre comme vraies toutes les idées de son époque et de sa classe, très chimériquement, mais d'une manière très désintéressée. Et que son fils aîné, qui le savait si ingénu mais si noble, n'eût pas éprouvé un sursaut de honte ; qu'à cet appel : « Viens m'embrasser, » il n'eût pas répondu par un aveu de sa faute, c'était, dans l'ordre du sentiment, un crime pire que le faux et que le vol. Aussi toute l'indignation d'un croyant contre un sacrilège perçait-elle dans la voix de Jean, tandis qu'il continuait :

« C'est une infamie ! tu m'entends, une infamie !... N'essaye pas de nier avec moi. C'est toi qui as fabriqué les trois chèques, toi qui as rendu l'argent, les deux fois, pour que l'éveil ne fût pas donné ; toi, oui, toi tout seul qui as falsifié le livret !... Je te le répète, ne nie pas. Veux-tu des preuves ? Ce nom de Montboron, qui figure sur ces chèques, c'est celui que tu prends dans le monde ignoble où tu vis. Cette femme, dont tu m'as montré le portrait, elle s'appelle Angèle d'Azay. Ah ! un représentant de la noble famille des Montboron ne peut pas vivre comme un pleutre. Il lui faut de l'argent pour tenir ce personnage, de l'argent pour ses nippes, de l'argent pour sa gueuse, et tu n'as rien trouvé de mieux que de fabriquer des faux et de voler. Je t'aurais confondu si j'avais voulu. Je n'ai pas parlé, à cause du père, et parce que j'ai vu sa souffrance ; mais je veux t'avoir dit que moi, Jean, ton frère, je ne suis pas ta dupe. Ah ! malheureux ! malheureux !... »

— « Eh bien ! oui, c'est moi qui ai fabriqué les trois chèques, » répondit Antoine, en opposant à la violente sortie de son cadet ce calme outrageant qu'il avait toujours eu l'art de prendre, chaque fois que Jean s'était permis une critique sur ses façons d'être, depuis ces dernières années. Il jugeait inutile de nier, du moment que l'autre connaissait son nom de guerre et celui de sa maîtresse. — Mais comment ? — Il répéta : « Oui, c'est moi. Et après ? J'ai déjà rendu l'argent des deux premiers. Demain, je rendrai l'argent du troisième. Puisque tu as la jolie habitude d'espionner, tu pourras te renseigner auprès de tes mouchards. A qui aurai-je fait l'ombre d'un tort, je te le demande ? J'ai eu l'occasion d'entreprendre trois petites opérations de Bourse, absolument sûres. Pour cela, j'avais besoin d'une avance. J'étais certain de pouvoir, à bref délai, la restituer. J'ai pu ne pas être correct dans ma manière de me procurer mes mises de fond. C'est une légèreté, voilà tout, et, si tu étais au courant de la psychologie des gens d'affaires, » — une ironie passa dans son accent pour se moquer du vocabulaire habituel à Jean, — « tu saurais que ces virements-là sont quotidiens,

sous une forme ou sous une autre. Celui-là n'aura nui qu'à moi, et j'en serai assez puni, puisqu'il me faudra avoir demain, avec cette brute de Berthier, une scène très désobligeante. Quant à ce nom de Montboron, je te trouve étonnant de me le reprocher, dans la même phrase où tu qualifies d'ignobles les personnes parmi lesquelles il me plaît de vivre ! Tu devrais, ce me semble, me féliciter de ne pas compromettre en mauvaise société celui de Monneron. Je ne te trouve pas moins étonnant de blâmer mon attitude, tout à l'heure, vis-à-vis du père, quand j'ai simplement agi comme toi. Le pauvre homme se serait mis martel en tête pour une irrégularité d'écritures dont j'aurai effacé demain matin jusqu'à la dernière trace. Si Berthier, encore un coup, m'avait parlé, à moi, au lieu de faire tant d'embarras, il n'y aurait même rien eu à effacer : je remettais l'argent aussitôt. Je l'ai là. Le compte La Croix se trouvait parfaitement en règle. Financièrement, il l'a toujours été. Mais oui. D'après les règles du *Grand Comptoir*, un dépositaire n'a pas le droit de disposer à vue de plus de quinze mille francs. Pour un prélèvement supérieur, il doit aviser le bureau deux jours à l'avance. Que M. La Croix eût lancé cet avis, je l'aurais su forcément, puisque ces affaires-là passent par mes mains. J'aurais rétabli le dépôt en état, tout de suite. Il n'y a vraiment pas lieu de nous sortir des phrases du genre de celles dont tu viens de me gratifier, et dont je ne t'en veux pas, d'ailleurs. Elles prouvent que tu es un vrai Monneron ; et puis, elles sont bonnes chez un socialiste, qui prétend ne pas croire à la propriété !... »

— « Et les faux?... » s'écria Jean, que l'insultante inconscience de son frère finissait d'exaspérer. « Oui, les faux ? Car enfin, tu aurais rendu les derniers cinq mille francs comme tu as rendu le reste, tu n'en aurais pas moins matériellement commis trois faux. Que dis-je ? Cinq, en comptant ceux que représentent les deux chèques de retour signés du nom de Montboron, qui n'est pas le tien. Et, dans ton aberration, tu ne sembles pas te douter que d'avoir contrefait la

signature d'un autre sur des effets de commerce, cela mène au bain... Et puis, si tu l'avais perdu, cet argent? Si tes opérations n'avaient pas réussi? N'allons pas si loin. Demain, quand tu iras verser la somme chez M. Berthier, s'il te dénonçait à la justice, rien que pour avoir falsifié les livres de comptes que tu étais chargé de tenir? Car c'est un faux encore, un faux en écritures commerciales, et cela mène au bain aussi! Entends-tu, au bain?... »

— « M. Berthier ne me dénoncera pas, » interrompt vivement Antoine. « Il ne peut pas le faire. Il perdrait sa place. Il est responsable de son bureau... Quant aux opérations, elles étaient sûres, faudra-t-il que je te le répète vingt fois? sûres, comme il est sûr que nous voilà. J'ai pris un moyen incorrect, je te l'ai dit aussi. Je n'en avais pas le choix... J'aurais à faire ce que j'ai fait, je le referais. Je ne suis pas comme lui, moi, » et il désigna du doigt une photographie de Joseph Monneron sur le mur, « ni comme toi. Je ne suis pas une belle âme, et je ne me paye pas de mots. J'en ai assez d'être dans la société comme ces malheureux à la porte des grands restaurants, qui hument les odeurs de la cuisine que les autres mangent. Je veux être de ces autres, moi; entrer dans la salle, moi; m'asseoir à la table, moi; avoir ma part, moi, des bons plats qui mijotent dans les sous-sols. Depuis que j'ai des oreilles pour entendre, on ne me parle que de démocratie, d'égalité, du droit de tous à tout. Puis, quand il s'agit de la pratique, cette égalité se ramène au sale petit morceau de papier déposé dans l'urne. Papa me l'a encore servie ce matin, cette calembredaine. Tu en es témoin. Moi, je me fiche du petit papier! Je suis un jouisseur et un arriviste tout simplement, et j'arriverai, comme je pourrai, mais j'arriverai... Notre éducation n'a eu que ça de bon : nos cervelles ne sont pas farcies d'un tas de sornettes, notamment sur l'autre vie. Nous savons qu'il n'y en a qu'une, celle-ci. Il te plaît, à toi, de te la gâcher, cette unique vie, en fréquentant les raseurs de ta *Tolstoï*. Moi, je la veux courte et bonne, suivant une formule qui me convient absolument. Tu

comprends donc bien que ce n'est pas ces sept petites lettres à écrire au bas d'un chiffon de papier : L. A. C. R. O. I. X, qui ont pu me faire hésiter beaucoup, quand il s'agissait de me tirer de la panade. Je t'ai vidé là le fond de mon sac. Conclus-en ce que tu voudras, mais ne m'embête plus de morale. Je mène mon *auto* à ma façon. J'ai accroché. Tant pis pour moi. Je me décrocherai, sois tranquille, et, sur ce, bonne nuit... »

Il tendait la main à son frère. Celui-ci mit la sienne dans sa poche, en secouant la tête, et répondit brutalement :

— « Non. »

— « Non ? » répliqua Antoine. « A ton aise, mais je te prie de me laisser me reposer, parce que je suis un peu fatigué... »

— Tu sais que tout ce que tu viens de me dire est abominable, » reprit Jean, » et que, si tu penses vraiment de la sorte, tu n'es qu'un coquin, un abject coquin. »

— « Je t'ai prévenu que je n'aimais pas à être embêté de morale, » répondit l'autre que la colère gagnait, malgré son flegme. Ses yeux dardèrent un mauvais regard, et il ajouta : « Vois comme je suis plus généreux que toi. Je ne te reprocherai rien le jour où tu iras tendre ta langue au bon Dieu, dans quelque église, pour épouser une catholique qui ait un petit magot, Mlle Ferrand, par exemple. Tu seras peut-être trop heureux alors de me trouver entre le père et toi. Sois tranquille, je m'y mettrai. Je suis bon diable. J'arrangerai tes affaires. En attendant, encore bonsoir... »

Comment ce dangereux garçon, et qui semblait si absorbé par son plaisir, avait-il surpris le secret du cœur de son frère ? Jean ne se le demanda même pas, tant il demeura confondu de cette brutale allusion à son délicat et tendre roman. Pareil à tous les amoureux, il avait suivi son rêve, depuis qu'il s'intéressait à Brigitte, sans prendre garde qu'il était observé. Par qui ? Par Crémieu-Dax d'abord. Le fondateur de l'*Union Tolstoï* avait rencontré Antoine un jour et lui avait tout naturellement demandé, avec l'esprit d'inquisition qui lui était habituel, quand il s'agissait de l'avenir de son œuvre :

« Que devient ton frère? Tu n'as pas remarqué qu'il s'occupe beaucoup de questions religieuses? J'ai peur d'une influence cléricale. Tu n'as pas une idée là-dessus?... » Antoine avait lui-même interrogé leur sœur : « Crémieu-Dax m'a l'air de croire que Jean va se faire catholique. Est-ce possible?... » — « Je crois surtout qu'il est amoureux, » avait répondu Julie. « Je l'ai rencontré au Luxembourg avec son ancien professeur, M. Ferrand, et sa fille. Il lui faisait des yeux! Et, comme Brigitte est une petite bigote... » Là-dessus encore, Antoine avait fureté dans la chambre de Jean. — Il avait osé parler de « mouchards » à son frère! En réalité, c'était lui qui avait toujours eu cet instinct de l'espionnage, la caractéristique la plus indestructible de la nature paysanne, quand elle reste brutale et sournoise. — Il avait ainsi trouvé les initiales B. F. tracées des vingtaines de fois, distraitemment, sur les pages du buvard dont se servait Jean. Il ne lui en avait pas fallu davantage pour conclure qu'en effet son frère aimait Mlle Ferrand. Dans les conversations de la table de famille, Joseph Monneron mentionnait souvent son ancien camarade d'École normale, auquel il pensait sans cesse, avec un curieux mélange de respect et d'aversion, de défiance, et, il faut tout dire, de vague jalousie, à cause de son indépendance d'argent. Presque toujours, la femme du professeur formulait tout haut et grossièrement ce qui restait à demi inconscient dans son mari, et elle ajoutait une aigre parole : « Ah! ce Ferrand! Il n'a pas besoin de donner des leçons, lui; il est riche, pardi!... » ou encore : « *Péchère!* Si tu avais eu de la fortune comme ce Ferrand, pauvre cher homme!... » — « Tiens, » s'était dit Antoine, « cette sainte nitouche de Jean est en train de *faire* cette petite et sa dot... » Salissante interprétation, dont il venait de se servir contre les justes mépris de son frère, comme d'une arme trop sûre, car celui-ci ne répondit rien. Il esquissa un geste de pénible surprise, sa bouche s'ouvrit pour protester contre un injurieux soupçon. Puis, secouant sa tête, comme quelqu'un qui s'interdit à lui-même une discussion dégradante, il sortit de la chambre, sans regarder l'insulteur.

Il avait à peine passé le seuil de la porte, que le visage d'Antoine, tout à l'heure tendu dans l'orgueil et le défi, s'altéra jusqu'à se décomposer. La terreur de l'homme qui se sent perdu se peignit sur ses traits hagards, dans ses prunelles fixes, dans l'affaissement de tout son corps, écroulé soudain sur une des chaises. La mince lueur de l'unique bougie sculptait par plans livides ce masque où se lisait maintenant la vérité qu'il avait cachée à son frère, comme à son père, quoique avec un autre mensonge. Il n'avait pas plus employé l'argent des trois chèques à des opérations de Bourse qu'il n'avait mis au courant le livret La Croix sous la dictée d'un camarade. Le chef de bureau, celui qu'il appelait, avec une désinvolture digne de sa gentilhommerie : « ce gros éléphant, » avait deviné juste. Antoine s'était fait ouvrir un compte au *Crédit départemental*, société peu scrupuleuse, sous un faux nom et avec une fausse adresse, puis il avait fabriqué le premier chèque, celui de douze cents francs, dans l'idée de jouer, soit aux courses, soit dans un tripot, où l'un des aigrefins rencontrés chez Angèle d'Azay l'avait introduit. Il avait joué, et aux courses, et dans le tripot. Il avait gagné, en bloc, une somme, énorme pour lui : neuf mille francs. Il avait reversé au compte La Croix les soixante louis de sa mise. Les sept mille huit cents francs du gain avaient filé, entre des cadeaux à sa maîtresse, des soupers en sa compagnie, et d'autres séances de jeu, moins heureuses. Encouragé par son premier succès, il avait récidivé et fabriqué le chèque de trois mille francs. Derechef la chance lui avait été favorable. Il avait gagné, dans la semaine, près de quinze mille francs. Il avait de nouveau restitué la mise, et, averti par la précédente expérience, il avait eu la sagesse de ne plus jouer, une fois ce chiffre atteint. Mais voilà. Pour une fille du train de Mme d'Azay, douze billets de mille francs à brouter, c'était une poignée d'herbe pour un des chevaux de race sur lesquels le pseudo-fils de famille avait parié. Et l'employé du *Grand Comptoir*, qui se donnait à sa maîtresse comme un jeune homme riche, venu d'un castel du Périgord au pays

Latin, pour y faire gaiement son droit, — il louait, vu la circonstance, toujours sous le nom de Montboron, une chambre dans un hôtel du Quartier, — avait dû recommencer et décalquer à la vitre sur un troisième chèque les sept petites lettres dont il avait parlé cavalièrement à son frère. Il s'était, cette fois, pour avoir de quoi miser davantage, procuré cinq mille francs. A travers ses entraînements, il restait bien le petit-fils du patient cultivateur de Quintenas, car, la somme étant plus grosse, il l'avait divisée. Il avait eu la prudence de jouer une partie de cet argent, et aux courses seulement, ayant constaté qu'au tripot il perdait sans cesse, et soupçonnant la tricherie. La chance avait été incertaine. Il avait gagné, puis perdu, perdu, puis gagné, jamais assez pour restituer intégralement la somme empruntée. Bref, au moment du retour imprévu de M. La Croix, il ne lui restait plus que sept cents francs environ sur les cinq mille. Il ne s'en était pas inquiété outre mesure. L'habitude au *Grand Comptoir* était d'arrêter les comptes courants tous les 31 décembre, sauf demande personnelle du client. Antoine Monneron avait donc calculé que M. La Croix, selon toute vraisemblance, ne s'inquiéterait pas du chiffre de son dépôt avant cette date. Le faussaire avait deux mois pour faire rendre à ces sept cents francs quelques mille autres. Sur quoi, il avait continué sa vie en partie double : petit employé de banque tout le jour, et jeune noble de province en fête à Paris le soir ; — fils laborieux d'un modeste professeur, rue Claude-Bernard, et, rue de Longchamp, où habitait Angèle d'Azay, amant préféré d'une fille élégante. Il avait dû, pour dissimuler à cette créature l'emploi de ses journées, où il n'avait de libre qu'une heure, de temps à autre, déployer des ruses d'Apache. Il avait été aidé par la commodité que l'indépendance des après-midi représente pour les femmes de la haute galanterie, toujours plus ou moins liées avec quelque entremetteuse. De ces coulisses du grand luxe de sa maîtresse, Antoine ne se doutait pas. Mais il y a, dans le mystère et le danger, de si puissantes excitations pour la sensualité, que

sa fantaisie pour cette maîtresse, faite d'abord de vanité, avait pris, depuis ses vols et ses faux, une âcreté de passion. C'était au point qu'il avait déjà médité, toute la semaine, d'essayer, sur un autre dépôt, la même opération qui lui avait réussi jusqu'alors sur le dépôt La Croix, et voici que la découverte de M. Berthier le frappait dans cette sécurité si précaire, mais où il s'exaltait d'espérance, comme un coup de foudre. Tout s'écroulait autour de lui. Quoique, à l'instant même, il eût affecté d'en sourire, la phrase menaçante qu'avait prononcée son frère sur les conséquences judiciaires de ses actes l'avait glacé jusque dans la moelle de ses os. Il s'en rendait bien compte : même s'il trouvait le moyen de rendre les cinq mille francs qui manquaient au crédit de M. La Croix, il restait à la merci du bon vouloir de M. Berthier. S'il ne les rendait pas, l'affaire était claire : c'était la cour d'assises et les travaux forcés.

— « Sept cents francs, » finit-il par dire à haute voix ; et il répéta : « Sept cents francs... Il faut en trouver quatre mille trois cents autres, et d'ici à demain matin. Mais où ? Mais où?... »

Une première voie de salut s'offrit aussitôt à sa pensée. On l'a remarqué déjà, et c'est même le trait de sa nature qui lui avait, sans frein religieux et sans appui de milieu, rendu Paris très redoutable, Antoine avait une sensibilité profondément, violemment plébéienne, autant dire un animalisme vulgaire, mais vigoureux, de ses facultés. Son imagination était toute positive et toute concrète. Acculé dans une impasse, il se représenta d'abord physiquement, et dans leur décor familial, les personnes qui pouvaient l'aider, et, en première ligne, sa maîtresse. Dans l'éclair d'une demi-hallucination intérieure, il revit l'appartement de la rue de Longchamp et la chambre à coucher d'Angèle, tendue de mousseline plissée. Il se revit lui-même, tout à l'heure, se rhabillant pour rentrer chez son père, et elle, au dernier moment, sautant du lit aux draps de soie molle et le reconduisant jusqu'au seuil : son délicieux corps se dessinait dans un peignoir de souple surah

mauve, comme ruisselant de dentelles et de flots de rubans; ses pieds, veinés d'azur et nus, jouaient dans des mules de cuir blanc doublées de cygne; ses cheveux blonds tout crépelés flottaient sur ses épaules, ses yeux bleus, passés au khol, se noyaient dans la langueur de leur tendre folie d'amour. Il sentait encore sur sa bouche la brûlure de ces lèvres rouges et la fraîcheur mouillée de ces jolies dents. Il respirait l'arome entêtant dont le grain si fin de cette chair de courtisane était comme pétri, et qu'il retrouvait épars sur ses mains et sur ses vêtements. A côté de cette chambre où les bruits des ébats les plus passionnés s'étouffaient entre le tapis havane et les épais rideaux bleus et roses, s'ouvrait le cabinet de toilette. Il se peignit aussi dans l'imagination d'Antoine, avec les bibelots d'argent ciselé, sur la table à coiffer, et, parmi eux, la coupe de cristal et d'or où Angèle rangeait ses bijoux, quand elle se dévêtait hâtivement comme ce soir, en rentrant du restaurant. Elle avait ôté de son cou, entre deux baisers, le fil de ses grosses perles dont elle lui avait dit, en les soupesant : « Si j'en avais seulement trois rangs comme cela ! » Ce fil de perles reposait là, à cette minute même... Antoine en aperçut l'orient, en pensée, aussi distinctement que s'il eût été dans la pièce... S'il y eût été?... Il ne dépendait que de lui d'y être. Machinalement il prit dans la poche de son gilet une petite clef suspendue à l'une des deux extrémités de sa chaîne de montre. Cette clef, Angèle d'Azay la lui avait donnée, quelques semaines auparavant, pour qu'il pût venir l'attendre chez elle, même quand la femme de chambre n'était pas là. Si pourtant, avec cette clef, il allait rue de Longchamp, à cette minute même? Angèle était certainement seule. L'amant riche qui l'entretenait, et à qui l'ami de cœur avait cédé la place, était un homme marié et qui arrivait chez elle, quand il y venait, le soir, vers les onze heures et demie, après le théâtre, pour en repartir vers une heure du matin. La pendule marquait exactement minuit quarante-neuf. Le temps de gagner la rue de Longchamp, il serait une heure un quart. Antoine passerait, en donnant un nom quelconque au

concierge qui dormirait. Il entrerait dans l'appartement. Angèle dormirait aussi. Il prendrait le fil de perles. Il serait sauvé!... Et si elle se réveillait?... Une seconde, le jeune homme aux abois eut dans les prunelles cet éclair homicide qui a passé dans les yeux de tant d'aventuriers en train d'exécuter ce qu'il était, lui, en train seulement de concevoir : un vol de bijoux chez une femme galante. Mais il était trop jeune encore, trop vibrant aussi des voluptés goûtées avec elle pour que tout son être ne se rejetât pas en arrière, devant l'horrible hypothèse d'être surpris par elle et de... Non, non, il l'éveillerait lui-même. Il lui dirait son malheur. Pourquoi non? Elle l'aimait, elle aussi. Que de preuves elle lui en avait données, depuis le jour où, six mois auparavant, ils s'étaient rencontrés à Longchamp, elle seule dans sa victoria, lui à pied, et tout d'un coup il avait remarqué qu'elle le regardait. Dans son instinct de joli garçon, il avait bien deviné qu'il l'intéressait d'une manière extraordinaire, et il avait eu l'audace de l'aborder. C'était là, sur place, qu'il s'était, par une vanité aussi puérile que naturelle, annexé la fantasmagorique vicomté de Montboron. Le reste avait suivi, à travers quels épisodes délicieux de sentimentalisme libertin, et qui démontraient que sa jeunesse et sa passion avaient parlé à tout le moins aux sens de la fille! Qui sait? Si elle apprenait la vérité, ne serait-elle pas touchée de le voir pris dans une crise aussi tragique, et cela, par amour pour elle? Cinq mille francs, qu'était cette misère pour une personne à qui l'amant en titre donnait soixante mille francs par an, — cinq mille francs par mois, juste le chiffre dont Antoine avait besoin? On était au 1^{er} novembre. Angèle avait dû recevoir cette somme, le matin même. L'amant de cœur se figura soudain cette scène de confession humiliante avec une netteté qui lui en fit trop sentir l'amertume, et son orgueil se révolta là contre.

— « Non, non, ... » se dit-il de nouveau. Sa réaction intérieure fut si violente qu'il se leva, et il commença de marcher dans sa chambre de long en large, à la façon d'une bête

encagée, qui cherche une issue. « Non. Pas cela. Du moins, pas avant d'avoir frappé ailleurs. Mais où?... »

Mais où?... Il avait beau la tourner et la retourner, la cruelle question, aucune réponse n'en sortait qui lui montrât l'issue possible. Vingt projets défilèrent successivement devant son esprit : aller chez M. La Croix, tout lui confesser et obtenir qu'il ne portât pas plainte? — Et si celui-ci le faisait arrêter sur le coup?... Supplier M. Berthier de lui accorder un crédit de vingt-quatre heures? — Et, dans vingt-quatre heures, serait-il plus avancé?... Aller au tripot, dès cette nuit, avec ses sept cents francs? — On le dévaliserait... Porter, dès la première heure, ses petits bijoux de jeune homme au Mont-de-piété et ceux de sa mère avec? — Le tout ensemble ne vaudrait jamais cinq mille francs!... A travers ces allées et venues de ses idées, il n'était occupé que de lui-même. Nul renforts ne se mélangeait à cette sèche et dure anxiété. Il avait oublié le spectacle de douleur que lui avait donné son père, et il ne pensait pas davantage au chagrin qu'éprouverait cette mère. Cet égoïsme féroce était, comme l'irréalisme de Joseph Monneron, comme l'incertitude malade de Jean, un résultat logique. Le déracinement et l'absence de maturation, vices d'origine de cette famille, l'avaient produit, ainsi que le reste. N'ayant pu s'attacher vraiment à aucun lieu, se façonner à aucune coutume, dans les provinces disparates que l'existence nomade du fonctionnaire avait traversées, le fils aux brutaux appétits ne s'était pas senti davantage partie intégrante d'un groupe compact, dans ses relations avec les siens. Son père lui était apparu trop vite comme un homme à côté. L'instinct positif qui était en lui, et qu'il tenait surtout du grand-père Granier, le rentier interlope de Nice, mi-courtier, mi-contrebandier, l'avait vite éclairé sur l'incapacité pratique de l'universitaire, surtout depuis l'arrivée à Paris. Le jeune homme avait découvert cette ville tout seul, sans y être initié par les siens. On sait déjà en quoi avait consisté cette découverte. Elle s'était accompagnée d'un détachement de plus en plus marqué, vis-

à-vis de son père et de sa mère, qui lui donnaient l'impression de deux infirmes sociaux, tant il les voyait désorientés dans ce milieu, parmi des relations incohérentes, tandis que lui-même s'adaptait au Paris du plaisir, avec une effrayante facilité, par ses côtés les plus bas, et avec cette fougue presque ingouvernable, naturelle au sang paysan. Le paysan n'est pas habitué à se modérer. Il est dressé à se priver. Les deux termes ne sont pas synonymes. Il peut être avare, il est rarement économe. Sa sensibilité n'est pas dirigée et distribuée. Elle est comprimée. De là ces violences de déchaînement qui se manifestent chez les simples, à la moindre occasion, par des brutalités de grosses débauches, et, chez les quarts de bourgeois, comme était celui-ci, par l'intempérance déchaînée du désir. Ce ne sont pas des théories abstraites, du genre de celles où le professeur rationaliste faisait tenir la morale, qui refrènent un certain élan d'appétits. Antoine l'avait prouvé déjà en commettant, sitôt tenté, des fautes qui semblent, à première vue, comporter un long apprentissage du mal. Il allait le prouver davantage encore en osant, pour s'évader de son crime, une de ces scélératesses de la vie privée que les lois n'atteignent pas, pour lesquelles aucun gendarme ne vous met la main au collet, que le parquet ignore. Peut-être tachent-elles la conscience d'une souillure plus inexpiable... Il y avait une heure environ qu'il prenait et rejetait tour à tour des hypothèses de moins en moins raisonnables. lorsqu'un très petit hasard, la rencontre de ses yeux, qui erraient partout, comme affolés, et d'un portrait posé sur la cheminée, arrêta du coup sa marche fiévreuse. Un projet apparaissait dans sa pensée, encore tout vague, tout obscur, dans cette pénombre où s'estompent les actes qui, traduits d'abord en formules concrètes, nous paraîtraient monstrueux. Et puis la conscience s'habitue à les regarder de plus près. Elle s'y apprivoise avec une rapidité, dont les utopistes à la Joseph Monneron devraient pourtant se rendre compte, avant de toucher à un seul des antiques outils de répression morale que l'expérience des siècles nous

a légués. Entre un jeune homme vaniteux et léger, comme avait été Antoine à dix-huit ans, et le faussaire qu'il était devenu, qu'y avait-il eu? L'œillade d'une créature aperçue sur un champ de courses. Et maintenant, fou de terreur, que venait-il de concevoir?... Ce portrait sur sa cheminée, c'était celui de sa sœur Julie. Il le prit dans sa main et il commença de le regarder indéfiniment, comme si un dernier reste d'affection fraternelle luttait en lui contre la démarche abominable dont il sentait déjà qu'il ne pouvait pas ne pas la faire :

— « Ah! » dit-il entre ses dents serrées, en remettant le portrait à sa place, « je serais trop bête de ne pas essayer... Rumesnil est riche. Allons-y! Les cinq mille francs sont là... »

VII

LES FRÈRES ET LA SŒUR

Deux minutes après s'être prononcé à lui-même cette phrase d'une signification atroce, car elle supposait le parti pris d'arracher l'argent de sa dette à quelqu'un qui avait un sentiment pour sa sœur, et en se servant de cette sœur pour cette extorsion, Antoine était devant la porte de la chambre de Julie. Il put constater qu'un rais de lumière filtrait par l'interstice du battant et du plancher. Il ouvrit doucement et sans frapper. La jeune fille jeta un léger cri de saisissement. Quoiqu'il fût près de deux heures du matin, elle n'était pas encore couchée; ou plutôt, les couvertures défaites de son lit l'attestaient, elle s'était relevée et avait rallumé sa lampe pour écrire une lettre d'une certaine importance, car des morceaux de papier déchirés fiévreusement jonchaient le foyer de la cheminée. Deux feuilles de quatre pages étaient devant elle, couvertes de sa haute écriture hâtive et irrégulière, au recto et au verso, et sa plume était en train de courir sur la neuvième page. A la vue de son frère, elle rangea vive-

ment ces feuillets dans son buvard, qu'elle referma, et elle lui dit, de sa voix toujours un peu basse :

— « Qu'y a-t-il? Je t'ai entendu rentrer vers minuit, puis des portes s'ouvrir, se refermer, se rouvrir, puis des voix... Jean et toi, vous m'avez empêchée de dormir; et maintenant, que me veux-tu?... »

Son joli visage, qui pouvait se faire si maussade, exprimait à cet instant une impatience plus douloureuse encore qu'irritée, comme celle d'un être qui souffre et qu'une contrariété vient harceler soudain dans sa peine. Ses traits délicats étaient durcis dans leur pâleur par le rouge intense de son peignoir de flanelle, lequel n'avait rien de commun avec les souples tuniques, parfumées et fanfreluchées, de la demoiselle de la rue de Longchamp. La lourde natte de ses cheveux noirs s'enroulait autour de son cou trop maigre, et elle mordait nerveusement, de la pointe de ses dents, petites et blanches, le bout de son porte-plume, sans même regarder son frère. Celui-ci s'était laissé tomber sur une chaise, dans une attitude accablée, savant prologue de la nouvelle comédie qu'il se préparait à jouer. Il se taisait, et ce silence était si extraordinaire, combiné avec le caractère non moins extraordinaire de cette visite à cette heure, que la jeune fille dut enfin s'en étonner. Elle tourna vers Antoine, avec une curiosité grandissante, ses yeux noirs où passait une inquiétude, et elle répéta sa question de tout à l'heure, d'une voix émue à présent, tant l'expression de la physionomie du visiteur était significative :

— « Hé bien! qu'y a-t-il? Tu es tout étrange! On dirait qu'il est arrivé un malheur? »

— « Oui, » répondit-il, « un horrible malheur. M. Berthier est venu cet après-midi chez mon père m'accuser d'avoir fait des faux à ma banque et de m'être ainsi procuré cinq mille francs. Il a ajouté que, si cet argent n'était pas rendu avant midi, il me dénoncerait à la justice. Voilà exactement ce qui est arrivé... »

— « Des faux?... Tu es accusé d'avoir fait des faux?... »

s'écria Julie. « Mais ce n'est pas possible ! Tu es victime d'une calomnie, d'un malentendu ! Tu vas te justifier !... »

— « Je ne me justifierai pas », reprit Antoine, parce que c'est vrai. Oui, c'est vrai, » insista-t-il, sur un geste épouvanté de sa sœur, « j'ai fait des faux, et j'ai volé... Pas pour moi, pour une femme. J'ai une maîtresse que j'aime passionnément. Elle a eu besoin de cet argent. Elle avait des dettes. Elle allait être saisie, jetée sur le pavé. J'ai perdu la tête. J'ai volé pour elle. Je n'essaye pas de nier. C'est ainsi. »

— « Et notre père le sait?... » s'écria Julie.

— « Il le sait. Mais, devant sa douleur, j'ai eu la force de lui mentir. J'ai inventé une explication qu'il a crue, pour quelques heures. Car, si je ne rends pas ces cinq mille francs avant midi, je te le répète, avant midi, c'est la prison, c'est les assises, c'est le bagne... »

— « Et Jean le sait aussi ? » demanda la jeune fille.

— « Il le sait aussi, » répondit Antoine ; « mais, lui, il a été infâme. Va, je ne te souhaite pas d'avoir jamais besoin de sa pitié... C'est pour cela, parce que je n'ai rien trouvé dans son cœur, que je suis venu me jeter dans le tien. Julie, ma chère Julie, que je suis malheureux !... » Il avait pris sa tête dans ses mains, et il répétait . « Que je suis malheureux ! La prison, les assises, le bagne !... Mais je n'irai pas. J'ai de quoi m'en préserver. Je n'irai pas... »

La funeste décision d'un désespéré, qui détient dans les chambres de son revolver un sûr moyen de ne pas survivre au déshonneur, émanait de toute sa personne. Sa sœur — elle le connaissait cependant — n'en fut pas moins la dupe de cette mimique, qui n'était pas tout à fait menteuse. Elle s'élança vers le comédien, et, lui saisissant les mains, elle le suppliait :

— « Antoine, jure-moi que tu ne penses pas à te tuer ? Jure-le !... Mais non, un homme ne se tue pas à ton âge, pour une heure d'égarement. Voilà donc pourquoi papa était dans cet état à diner... Tu aurais mieux fait de tout lui avouer. Il te les aurait trouvés, ces cinq mille francs... Il n'y

a que lui qui puisse te les avoir. Que lui!... Ah! si j'é pouvais, moi! Si... » Elle s'interrompit de parler pendant un temps très court, mais qui parut interminable au jeune homme. Visiblement une idée lui traversait l'esprit. Quelle idée, sinon celle qu'il aurait tant voulu lui suggérer, sans être obligé de la formuler avec des mots? Non moins visiblement, quelle que fût cette idée, elle infligeait à Julie un sursaut d'horreur, car la jeune fille avait frissonné de ses minces épaules, secoué sa tête à plusieurs reprises, et, comme malgré elle, répondu à ses propres pensées un : « Non, c'est impossible!... » soupiré plutôt que prononcé, et qu'Antoine devina, lui aussi, plutôt qu'il ne l'entendit. Était-ce bien l'image de Rumesnil qui était venue s'offrir soudain à elle? Était-ce à la possibilité de lui demander un secours d'argent pour son frère qu'elle disait ce non, avec ce frémissement de révolte? La circonstance était trop pressante, les instants trop strictement comptés, pour qu'Antoine laissât dans le doute un point duquel dépendait sa meilleure chance de salut. Soit dit, non pas pour l'excuser d'une demande qui enveloppait, en toute hypothèse, une affreuse grossièreté, mais pour en expliquer la vraie portée à ses yeux : il n'avait jamais su exactement les rapports de sa sœur avec son ancien camarade de Louis-le-Grand. Que les deux jeunes gens fussent en coquetterie, vingt indices le lui avaient révélé. Jusqu'où Julie avait-elle poussé cette coquetterie? Il l'ignorait. Il croyait qu'elle voulait se faire épouser, et il l'approuvait de cette ambition. Il ne s'en était pas caché dans son entretien avec Jean après la scène du déjeuner, mais on se souvient qu'il avait ajouté : « Elle a de la défense, notre petite sœur! » Cette métaphore de maquignon signifiait, dans la bouche de l'habitué des champs de courses, que la jeune fille avait dû accorder à Rumesnil juste assez pour porter son désir à son comble, pas assez pour l'assouvir. Est-il besoin d'ajouter qu'il ne l'approuvait pas moins de cet honnête aguichage? Qu'elle pût être assez passionnée, assez sincère, assez faible simplement, — il eût dit dans son langage

assez *gaffeuse*, — pour être la maîtresse de celui dont elle voulait faire un mari, ce soupçon ne lui était pas encore venu sérieusement, quoique sa précoce expérience l'eût déjà fort déniaisé. La fréquentation intime d'une Mme d'Azay ouvre beaucoup de cases dans le cerveau d'un garçon de vingt-cinq ans, surtout lorsqu'il est un demi-Méridional. Antoine se rendait déjà compte que les relations d'un homme avec une femme, quand celle-ci est jolie et celui-là entreprenant, ne sont jamais bien définies ; que la volonté féminine demeure toujours à la merci d'une surprise, comme la volonté masculine est toujours à la veille d'une brutalité. Il y a un domaine obscur et profond des sens où les résolutions les plus fermes s'amollissent et se fondent. La familiarité physique y aboutit si vite ! C'était la simple et tragique histoire de Julie : elle avait été d'abord naïvement flattée d'être remarquée par Rumesnil. Ce premier petit sentiment de vanité l'avait conduite à être un peu coquette avec le jeune noble. La coquetterie l'avait amenée à un rien de légèreté. Où eût-elle trouvé un appui contre cet entraînement que l'adroit séducteur avait eu l'instinct de rendre presque insensible ? Pour elle non plus, les doctrines abstraites, par lesquelles son déraisonnable père prétendait remplacer l'efficace et vivante force de la foi religieuse, n'avaient pu être un élément suffisant de résistance morale. Et puis, elle avait lu trop de livres et au hasard. Trop de vagues aspirations soulevaient son être vers une existence un peu large, un peu comblée, où elle pût épanouir ses facultés. A quoi bon avoir goûté les poètes, appris l'histoire de l'art, connu la finesse de la pensée libre, si toute cette culture doit se résumer dans des préparations d'examens pour entrer à Sèvres, d'examens pour en sortir, et, avec cet horizon : l'aride et pauvre carrière d'un professeur femme dans un lycée de filles ? Julie était avec cela très indépendante, allant et venant seule, de la maison à ses cours et de ses cours à la maison, d'après les grands principes : le progrès moderne, l'égalité entre les sexes, l'admiration des Anglo-Saxons. Son petit roman s'était précisé. Aux

conversations rue Claude-Bernard avec le camarade de ses frères, et devant témoins, avaient succédé les conversations dans la rue, quelques mots seulement d'abord, au hasard de rencontres que Rumesnil, connaissant ses heures de sortie, avait rendues plus fréquentes. Ensuite était venu le tour des conversations plus longues; ensuite un échange de billets, presque insignifiants au début, et aussitôt plus tendres. Le machiavélique dessein qu'Antoine avait prêté si gratuitement à la jeune fille ne s'était formé que peu à peu. Voyant Rumesnil si empressé auprès d'elle, sachant l'amitié qui l'unissait à Jean, persuadée de la sincérité de ses opinions généreuses, comment n'eût-elle pas laissé naître et grandir en elle l'espérance d'un mariage, qu'elle n'aurait pas cherché, s'il ne s'était, pour ainsi dire, offert à elle? Encore ici le vice d'origine de la famille avait fait son œuvre d'empoisonnement social : la fille du fonctionnaire, romanesque et tentée par l'émotion, pauvre et tentée par la fortune, plébéienne et tentée enfantinement par le prestige d'un amoureux aristocratique, avait, elle aussi, dans cette aventure, été la victime d'une sensibilité en désaccord avec son milieu. Son intrigue avec Rumesnil n'était qu'une forme de sa secrète révolte contre le sort. Les ordinaires épisodes s'étaient succédé, de la correspondance aux rendez-vous, des rendez-vous aux baisers, des promenades dans les coins déserts aux promenades en fiacre. Enfin, d'imprudence en imprudence, la malheureuse avait fini par se laisser entraîner, troublée, énervée, à moitié vaincue, dans le petit appartement meublé, banal et sinistre théâtre des chutes de cet ordre. Il y avait trois mois et demi que Rumesnil était son amant sans qu'un seul des mots prononcés entre eux depuis lors pût autoriser Julie à même supposer qu'il pensât à l'épouser, et, découverte qui la bouleversait d'une épouvante continue, il y avait six semaines qu'elle se savait enceinte. C'était à cette plaie, ouverte dans ce cœur de jeune fille et si envenimée déjà, qu'Antoine se préparait à toucher, avec une brutalité inconsciente qui allait la faire crier de douleur et lui apprendre, à lui, ce qu'il ignorait.

— « Tu aurais voulu que je dise la vérité à mon père?... » reprit-il. « Jamais ! Tu as vu toi-même dans quel état l'avait mis un simple soupçon. A tout prix, il faut qu'il ignore toujours tout. Il me chasserait. Il ne comprendrait pas. Tu sais comme il est intransigeant quand il s'agit des principes... Et puis, où les trouverait-il, ces cinq mille francs ? Il n'en a jamais eu deux cents devant lui. Et supposons qu'il trouve à les emprunter, à Barantin, par exemple. Pour ce que ça lui coûte, l'argent, à ce panamiste !... Papa voudrait les rendre. Je le verrais donner des répétitions, de nouvelles répétitions, lui qui s'en écrase déjà, et pour moi ? Non. Il ne doit rien savoir. J'aimerais mieux disparaître .. » Il épiait du coin de l'œil l'effet de sa magnanimité filiale. Voyant sa sœur émue, il jugea l'instant favorable et il osa continuer : « Non, Julie, ce n'est pas le père qui peut me sauver, c'est toi... »

— « Moi?... » demanda-t-elle avec une surprise où ne se mêlait encore aucun soupçon.

— « Oui, toi... » répéta-t-il. « Remarque bien qu'il ne s'agit que d'un emprunt. Cet emprunt, il dépend de toi de me le faciliter. J'obtiendrai vingt-quatre heures de M. Berthier, si je lui promets que les cinq mille francs seront payés certainement... Il y a trop d'intérêt... Un mot de toi à Rumesnil (le coup était porté), en lui disant que c'est pour moi, bien entendu, que j'ai perdu cet argent à la Bourse, par exemple, et que, si je ne l'ai pas versé demain, on me renvoie de mon bureau, cela suffira. Il ne te refusera pas... *Tu le sais bien...* »

A mesure qu'il parlait, il pouvait voir les traits de la jeune fille se contracter et une expression passer dans ses yeux, qu'il ne lui connaissait pas. Les sentiments que le nom de son amant, prononcé ainsi par ce frère implacable, soulevait en elle, étaient si forts que son cœur en battit jusque dans sa gorge, et, pour un instant, elle perdit la voix. Si habituée fût-elle à se dominer, depuis des mois qu'elle se cachait des siens à toute heure, elle ne put pas entièrement dissimuler ce signe d'un trouble trop extraordinaire pour n'être pas cruelle-

ment significatif. Elle eut pourtant le courage de répondre, avec une indifférence jouée, — mais l'accent altéré démentait les mots :

— « Et pourquoi à Rumesnil? Pourquoi moi? Pourquoi ne me refuserait-il pas? Explique-toi, je te prie, autrement que par énigmes... »

— « Pourquoi?... » dit Antoine du ton impatient d'un homme qui a prétendu traiter d'une affaire délicate à demi-mot, et qui, rencontrant chez son interlocuteur un parti pris de ne pas comprendre, s'irrite et lui fait sentir la pointe. « Parce qu'il est en *flirt* avec toi et qu'il t'aime, tout simplement. N'essaye pas d'ergoter, je te prie. Votre petit manège crève les yeux. Tu trouves cela naturel, toi, s'il ne t'aimait pas, qu'il vienne faire des visites comme celle d'aujourd'hui, sous le prétexte de causer avec Jean, alors qu'il sait parfaitement que Jean n'y est pas, et qu'il reste une heure à bavarder, avec qui? Je te le demande. Et s'il ne t'aime pas, je te demande encore quelle raison il avait de t'attendre au coin de la rue Lhomond et de la rue Amyot, l'été dernier, quand tu allais encore à ton collège? Et toi, tu avais toujours bien soin de prendre toujours par là, comme par hasard, au lieu d'aller tout droit par la rue d'Ulm et la rue Gay-Lussac. Ne dis pas non. Je vous ai vus marcher ensemble, tout comme tu as vu Jean et Mlle Ferrand. Seulement, » et il ricana, « avec vous, il manquait le père... Enfin, vous vous êtes si peu cachés, que même ce benêt de Jean s'est aperçu de quelque chose. Il m'en a parlé, pas plus tard qu'aujourd'hui. Je lui ai répondu, ce que je pense, que tu es parfaitement dans ton droit de vouloir un jour mettre sur tes cartes : *Comtesse Adhémar de Rumesnil*, et j'ai l'idée que la maman Monneron n'en serait pas fâchée non plus. Sans cela, elle n'aurait pas toujours à donner un ordre dans une autre partie de l'appartement, quand Adhémar est au salon... Peut-être serait-elle moins indulgente, pourtant, si elle savait que vous ne vous contentez pas de ces tête-à-tête familiaux. Car vous en avez d'autres, et, par-dessus le marché, une correspondance...

Entre parenthèses, quand tu voudras charger quelqu'un de mettre tes lettres à la poste, qui ne bavarde pas, donneles-moi plutôt qu'au jeune Gaspard, et quand tu voudras en recevoir dont l'écriture soit déguisée, dis à ton correspondant de ne pas employer du papier à son chiffre. Ça traîne chez les concierges, les lettres, et il peut y avoir des indiscrets pour regarder les enveloppes... Que cela ne t'empêche pas d'envoyer tout de même celle que tu étais en train d'écrire, quand je suis entré... Seulement, si elle est pour lui, » ajouta-t-il, comme Julie avait fait le geste instinctif de placer sa main sur le buvard, « tu vas y ajouter un postscriptum, où tu lui demandes de venir rue Claude-Bernard, ou bien à l'angle de la rue Amyot, ou ailleurs, à ton choix, et aujourd'hui même. Tu lui expliqueras mon affaire comme il est convenu, et, avant ce soir, nous aurons les cinq mille francs. »

— « Je ne lui expliquerai rien, » dit Julie, d'une voix décidée maintenant... « Et tu n'auras pas les cinq mille francs, du moins par moi. Je ne demanderai pas à M. de Rumesnil de nous prêter de l'argent, entends-tu? Je ne le demanderai pas. »

Elle avait croisé les bras pour répondre à son frère, et elle s'était assise de côté sur le bord de la table à écrire, penchant sa petite tête en arrière, dans une attitude de résolution. Si différente d'Antoine par tant de côtés de sa nature troublée et passionnée, mais sans bassesse, elle lui ressemblait par ces insolences froides dont elle était coutumière, comme lui, dans les minutes difficiles. Le ton du jeune homme se fit plus impatient encore pour insister :

— « Et tu crois qu'un procès fait à ton frère, avec des comptes rendus dans les journaux, avancera beaucoup ton mariage?... »

— « Je ne crois rien, » répliqua la jeune fille, « sinon que je ne demanderai pas d'argent à M. de Rumesnil... »

— « Même si j'avais dans la main la preuve de votre intrigue?... » dit Antoine; et, avant que Julie eût pu l'en

empêcher, il s'était saisi du buvard, en ajoutant : « Et que je la montre au père?... »

— « Montre-lui cette lettre, si tu veux, » répondit-elle. « Après le faux et le vol, le chantage! C'est complet... »

Ses bras étaient toujours croisés sur sa maigre poitrine, sa tête toujours défiante. Un frémissement de dégoût avait seul relevé les coins de sa bouche. Devant cette immobilité méprisante, Antoine eut-il honte, ou bien pensa-t-il que la lettre commencée n'était pas pour Rumesnil? Reposant le buvard sur la table, il dit :

— « J'ai voulu te faire peur, voilà tout. Tu n'as pas plus de cœur que Jean... »

Puis, employant une nouvelle forme de menace, mais sans se douter lui-même de son degré d'action sur la malheureuse enfant :

— « D'ailleurs, puisque tu me refuses cette démarche, je me passerai de toi. J'irai chez Rumesnil moi-même. Tu aurais pu m'épargner cette humiliation. Je la supporterai. Je n'en suis plus là... »

— « Tu ne feras pas cela!... » s'écria la jeune fille. Cette fois, il avait réussi à la toucher vraiment et à la place sensible. Devant cette soudaine résolution de son frère, elle avait eu peur en effet. Le sang-froid qu'elle avait l'énergie de garder depuis le début de ce cruel entretien commençait de l'abandonner. Elle venait de voir en imagination son amant recevant cette visite, et son regard quand ils se retrouveraient en face l'un de l'autre, elle et lui; elle qui n'avait pu encore trouver le courage de lui annoncer sa grossesse, tant l'arrière-fond de ces yeux clairs de Rumesnil, qui savaient être si doux et si durs tour à tour, lui causait parfois d'invincibles malaises. Elle répéta : « Tu ne feras pas cela!... » Puis, marchant sur lui et s'enfiévrant de ses propres paroles : « Après ce que tu m'as dit tout à l'heure, après ce que tu penses, c'est le dernier homme à qui tu puisses t'adresser, le dernier, le dernier!... » répéta-t-elle. « Mais tu le comprends bien, voyons? Ce serait comme si je

t'avais envoyé. Jamais il ne croirait que tu n'es pas d'accord, avec moi d'abord, avec Jean ensuite, amis comme ils sont. Moi, Jean, toi-même, tu nous déshonorerais tous ! Ma mère aussi et mon père aussi ! Comment lui persuaderas-tu que tu ne leur as pas parlé avant d'aller chez lui ? Tous, tous, tous déshonorés !... Ce qu'il y a déjà est pourtant assez !... » gémit-elle d'une voix profonde. Il y passait le frisson révolté de sa chair, cette chair où elle savait qu'elle portait un enfant de celui par qui son frère voulait se faire donner de l'argent. Une seconde, l'aveu fut sur le bord de sa bouche, qui ne le proféra pas. Elle en fut empêchée par l'éclair sans pitié qui brillait dans les prunelles du faussaire, et par l'accent qu'il eut pour répondre à cette imploration :

— « Tu oublies que Rumesnil a été avec moi au collège. Ce titre suffit pour autoriser une démarche comme il s'en fait tous les jours entre anciens camarades. J'irai chez lui, je te le répète, lui demander cet argent demain. J'irai... A moins que tu n'aies à me donner, pour m'en empêcher, une raison absolument grave... Y en a-t-il une ? Réponds-moi par oui ou par non... »

— « Et quelle autre raison veux-tu qu'il y ait?... » dit Julie. Son cœur s'était soudain refermé. Elle avait frémi d'avoir été sur le point de livrer son plus poignant secret à ce garçon si brutal de nature, et à qui la transe du danger donnait à ce moment une physionomie et une âme de bandit. Elle pressa ses petites mains crispées sur son visage, convulsivement, pour ramasser toute la force dont elle était capable. Puis, regardant son frère de nouveau avec son mépris de tout à l'heure et reprenant sa même attitude si douloureuse, les bras croisés, elle lui dit — sa bouche saccadait ses mots — : « Tu as obtenu ce que tu voulais. C'est moi qui parlerai à Rumesnil. Honte pour honte, j'aime mieux celle-là. Elle est moins ignoble. Je lui écrirai pour un rendez-vous, et je ferai la demande... Et maintenant, va-t'en !... »

— « Pas avant de t'avoir remerciée, » répondit le jeune homme, qui s'avançait vers elle. « Ah ! Julie, tu me sauves !... »

— « Va-t'en ! » reprit-elle avec plus de force, en se reculant loin de lui, et serrant ses bras plus étroitement contre son sein.

— « Et quand écriras-tu cette lettre ? » dit-il après un silence. « Tu sais que le temps presse. Je tiens à la porter moi-même, pour être plus sûr, avant d'aller à mon bureau... »

— « Tu l'auras à huit heures, » fit-elle ; et, avec un mouvement d'impérieuse colère qui le fit sortir de la chambre : « Ne me demande pas de l'écrire maintenant. Je ne peux pas... Mais va-t'en donc ! Va-t'en !... »

Ce retournement subit de volonté, les alternatives de révolte et de passion, de fierté blessée et de violence que la jeune fille avait traversées devant lui, sa physionomie empreinte d'une telle souffrance, la voix qui par moments lui manquait, tous ces signes de la tragédie intérieure provoquée par le seul nom de Rumesnil avaient trop démontré à Antoine que les relations de Julie avec le jeune noble ne se bornaient pas aux enfantillages d'une clandestine, mais innocente coquetterie. Au train ordinaire de la vie, Antoine en eût été remué, en dépit de son féroce égoïsme, au moins dans son amour-propre de frère et peut-être dans ce qui lui restait de cœur. Il y a dans les fautes d'une jeune fille, quand elle n'est pas simplement une vicieuse, une part de fatalité qui la rend si pitoyable de les avoir commises ! Elle a beau avoir, comme une Julie Monneron, suivi tous les cours de morale et de psychologie, d'histoire philosophique et de sciences naturelles qui chargent l'inutile programme des lycées destinés à son sexe, — elle n'est qu'une enfant, et une ignorante enfant. Elle l'est, même après la lecture des mauvais romans et des mauvaises comédies, des bas journaux et des prétentieuses revues qu'elle a pu dévorer pour se mettre au courant de l'actualité parisienne. Elle l'est même dans l'affirmation des plus hardies théories, et quand elle se croit matérialiste, anarchiste et féministe ! Ce qu'elle détruit dans son avenir en s'abandonnant à des légèretés dont la moindre surveillance intelligente

la protégerait, elle l'ignore; et elle se perd à jamais par des égarements dont le point de départ a été parfois, comme pour la pauvre Julie, une imprudence et une puérilité. Antoine éprouva bien, une fois revenu dans sa chambre, un serrement de cœur, à l'idée que l'attitude de sa sœur durant cette pénible scène ne s'expliquait guère si elle n'était pas la maîtresse de leur camarade. Mais, plus cette liaison était intime, plus les chances étaient grandes qu'elle réussit dans la démarche à laquelle il l'avait enfin déterminée, — pourvu cependant qu'elle ne revint pas sur sa résolution...

— « Hé bien! » conclut-il en s'endormant vers les quatre heures du matin, « si elle a changé d'idée, c'est moi qui la ferai, cette démarche, mais sans l'avertir, Julie. Elle n'aurait qu'à prendre les devants et à prévenir Rumesnil qu'elle ne s'y intéresse pas. Elle en est capable. Bah! J'ai le bon bout maintenant... »

Quand il se réveilla du sommeil fiévreux qui répare néanmoins dans les organismes de son âge l'usure d'émotions pareilles, son parti pris n'avait pas changé. Ou bien Julie tiendrait sa parole, ou bien il verrait lui-même Rumesnil. Dans l'un et dans l'autre cas, il se croyait sûr d'avoir l'argent. Cette certitude eut ce résultat qu'il aborda son père, pour lui dire bonjour, quand ils se retrouvèrent à l'heure du tout premier déjeuner, avec une tranquillité relative, où celui-ci vit une nouvelle preuve d'une innocence de laquelle il n'aurait pas douté sans un remords. Son seul rappel de la terrible explication de la nuit fut cette phrase qu'il dit à l'imposteur, en l'attirant pour une minute hors de la salle à manger, dans son cabinet de travail :

— « Tu annonceras ma visite à M. Berthier pour les deux heures. Je tiens à le remercier et à lui demander son indulgence pour le malheureux que tu vas être obligé de dénoncer. Explique-lui que je suis retenu ce matin par deux répétitions. Mais, toi, sois là dès l'ouverture du bureau. Chaque minute qui se passe sans que tu te sois justifié, c'est comme une tache de boue que je verrais tomber sur notre nom. Je n'en

ai pas dormi de la nuit. Pas un mot à ta mère surtout ! Elle en ferait une maladie... »

Les traces de cette cruelle insomnie ne se lisaient que trop sur le masque ravagé du brave homme, quand il s'assit à table, pour y prendre, comme d'habitude, le demi-bol de café noir où il trempait un croissant d'un sou, frugal repas qui le conduisait jusqu'à midi, avec deux heures de classe quelquefois et une leçon particulière dans l'intervalle ! Ce café n'était pas toujours du matin et il était rarement chaud. La cuisinière, avant d'aller au marché, dressait les couverts à la va-vite et posait à même la toile cirée, tout éraillée et marquée de ronds par les plats, le filtre en fer émaillé et le pot de faïence qui contenaient le café et le lait destinés à la famille. Elle avait réchauffé le tout sur le fourneau à gaz, en y ajoutant ce qui restait de la veille ; et si le professeur, qui travaillait depuis les six heures, s'oubliait cinq minutes de trop sur ses copies, il risquait de ne se verser qu'une lavasse tiède et noire qu'il absorbait avec son mépris systématique pour le monde extérieur, et il disait :

— « Si *Médor* n'est pas content, ça le regarde... »

Cette formule énigmatique signifiait qu'il reconnaissait en lui deux êtres : l'un, le vrai, le « moi » raisonnable et raisonnant, constitué par les idées pures, l'homme en soi de la Déclaration des Droits ; l'autre, l'animal inférieur, fait pour obéir au premier, comme le chien à son maître. C'était la bête qu'il qualifiait gaiement de ce prénom familial. Hélas ! le pauvre *Médor* était bien vieux, bien cassé, ce matin-là, et son maître intérieur ne valait pas beaucoup plus que lui, quoiqu'il ne se permit pas de s'abandonner au soupçon. Il avait été trop ébranlé la veille. Son évidente mélancolie aurait dû frapper sa femme, car il demeurait silencieux contre sa coutume. Il grignotait son croissant, en regardant d'un œil distrait son journal favori, qu'il ne commentait pas de ses phrases habituelles, par exemple sur la nécessité d'arracher l'éducation de la jeunesse au clergé. — Elles eussent été en situation, entre Julie, Antoine et Gaspard ! — Mme Monne-

ron avait ce trait commun à toutes les personnes foncièrement despotiques : elle n'étudiait les autres que dans les moments où elle avait besoin d'eux et pour s'en servir. Elle ne prenait pas plus garde à son mari, en ce moment, qu'à sa fille, qui était venue s'asseoir à la table du déjeuner toute défaite aussi, et qu'à son fils Jean, dont les yeux, tour à tour fixés sur son père et sur son frère, trahissaient l'irritation profonde. Elle portait une « matinée » de cachemire vieux-rose, avec un jabot de dentelles noires et de volants assortis à la jupe de même étoffe. Ce costume trop chargé, acheté à une vente de « soldes », donnait un air falot à son visage bouffi qu'encadraient des rangées serrées de papillotes, préparation de la coiffure compliquée de l'après-midi. La *pointe* traditionnelle des Provençales protégeait son chignon teint. Sa toilette avait consisté dans un débarbouillage hâtif, complété par une application de poudre de riz, faite si vite qu'un nuage était tombé de la houppette sur l'étoffe du corsage, couvert de trainées blanches. Elle mangeait, les coudes posés sur la table et tenant son bol d'une main à la portée de sa bouche, sa cuillère de l'autre. Elle n'était préoccupée que d'un catalogue illustré qu'elle avait devant ses yeux et qui annonçait l'exposition de saison dans un grand magasin. Elle lisait tout haut les chiffres :

— « Quinze francs quatre-vingt-quinze, un véritable renard noir!... C'est dans mes prix. Qu'en penses-tu, Julie?... Cette fois, je ne me laisserai pas attraper comme l'année dernière, tu te rappelles, ces voleurs, avec leur fausse zibeline?... »

— « Celle dont tous les poils s'en sont allés à la première pluie... » ricana Gaspard. Cette allusion à une des innombrables mésaventures où la manie d'acheter au rabais des choses d'apparat entraînait sans cesse la Méridionale ne fut pas précisément de son goût. Elle darda sur son fils favori un regard presque colère, en lui disant, sans soupçonner l'ironie d'un pareil reproche, dans sa bouche, à elle :

— « Tu trouves ça drôle, toi, de voir s'en aller ainsi, pour rien, l'argent que ton pauvre père a tant de peine

à gagner? Mange plutôt ton chocolat, tranquillement... »

Le potache en sortie était le seul de la maisonnée à qui fût réservée cette gâterie. Il fit le geste d'obéir à sa mère en humant avec un claquement des lèvres une partie de son bol, et il répondit :

— « C'est vrai que c'est du nanan. Mais je le mérite, avoue-le, petite mère. Je suis un type si *chic*... Il n'y a que moi d'un peu rigolo ici. Reluque-moi ces trombines... Tiens, ça t'offense, mademoiselle Julie Navet!... »

Julie s'était en effet levée de table, au moment où le collègien avait commencé ses gentilleses de jeune singe mal éduqué. Elle sortit de la chambre, sans même avoir l'air de l'avoir entendu, et aussitôt Antoine la suivit...

— « Hé bien? » lui dit-il, quand ils furent seuls dans le couloir, « tu as la lettre pour Rumesnil? »

— « Non, » fit-elle, « et j'ai réfléchi, je ne l'écrirai pas... »

Elle avait regardé son frère en prononçant cette phrase, avec le même air de défi que cette nuit, préparée à rencontrer la même menace, et, cette fois, à y tenir tête. Elle demeura déconcertée d'entendre, au contraire, Antoine lui répondre :

— « Je m'y attendais. Tu as peut-être raison... J'ai réfléchi d'ailleurs, moi aussi, et j'ai trouvé un autre moyen. Je regrette de t'avoir parlé comme je t'ai parlé... Tu sais, l'affolement... » Puis, regardant sa montre : « Nous recauserons de cela plus tard. Il faut que je sois à mon bureau à temps pour revoir Berthier seul... »

— « Que s'est-il passé? » se demanda la jeune fille, quand le dangereux personnage eut disparu du vestibule. Elle l'entendit qui ouvrait la porte d'entrée. Il descendait l'escalier. Se rendait-il vraiment à ce bureau? Elle avait eu, en l'écoulant, la sensation physique du mensonge. Un instinct qu'elle ne raisonna pas la fit soudain courir dans le salon. Elle ouvrit une des fenêtres qui donnaient sur la rue Claude-Bernard. Antoine était debout sur le trottoir et, de sa canne, il faisait signe à un fiacre de s'arrêter. Il s'y installa et donna

au cocher une adresse que Julie n'entendit pas, mais elle vit la voiture tourner, remonter et s'engager dans la rue Gay-Lussac. Or, le bureau C du *Grand Comptoir* était établi près de la Halle aux Vins, dans la portion du boulevard Saint-Germain qui touche à la rue de Poissy. C'était la direction opposée. Où allait donc Antoine? « Il va rue de Varenne, » se répondit-elle. A la pensée qu'avant un quart d'heure, il sonnerait peut-être à la porte de l'hôtel où habitaient les Rumesnil, — cette grande porte cochère en niche qu'elle connaissait si bien pour avoir tant rêvé, enfantinement, qu'un jour elle en franchirait le seuil dans son coupé de comtesse! — son sang se glaça dans ses veines. Elle dut s'asseoir, tant la secousse de cette émotion avait été forte. Puis, tout de suite, elle se dit : « Comment empêcher cela? Que faire?... » Courir elle-même rue de Varenne, et arriver avant son frère? Quand le respect de sa propre dignité ne le lui eût pas interdit, elle n'avait pas le temps matériel. Elle n'était même pas habillée!... Envoyer un mot à Rumesnil, lui enjoignant de ne pas rendre à son frère le service que celui-ci lui demanderait? Par qui l'expédier?... En proie à cette fièvre d'angoisse imaginative, elle avait un besoin physique d'agir, et vite... Mais comment? comment?... C'est alors que cette autre série d'idées s'empara d'elle : « Je ne suis pas absolument certaine qu'Antoine est chez Rumesnil. Il peut tout de même avoir hésité et cherché par ailleurs... S'il y va, Rumesnil ne sera peut-être pas là? S'il y est, peut-être ne recevra-t-il pas Antoine?... S'il le reçoit, peut-être n'aura-t-il pas la somme, et le remettra-t-il à plus tard?... Si les cinq mille francs étaient payés d'ici là!... Oui, il faut qu'ils soient payés... Il le faut. Mais comment encore?... » Un plan s'ébauchait dans son esprit, celui de le trouver, de son côté, cet argent, et tout de suite. Une fois trouvé, de deux choses, l'une : ou bien Rumesnil l'aurait prêté déjà et on le lui rendrait, ou bien il ne l'aurait pas encore prêté, soit faute de l'avoir à sa portée, soit parce que la démarche d'Antoine n'aurait pas eu lieu... La restitution faite au bureau, cette

démarche n'aurait plus lieu... Mais à qui s'adresser? D'où les faire sortir, ces cinq billets bleus qui ne pouvaient pas, qui ne devaient pas venir de l'amant? Rien qu'à l'horreur que lui donnait la pensée de ce service d'argent rendu par Adhémar à quelqu'un des siens, Julie eût pu mesurer sa défiance maladive à l'égard du jeune homme. Elle s'était pourtant abandonnée à lui. De lui dépendait tout son avenir de femme. Quel châtiment!... Elle eut de nouveau à cette minute un de ces accès de détresse totale, comme elle en traversait sans cesse depuis qu'elle était la maîtresse de cet amant qui était libre, et, pas une fois, il ne lui avait, dans les causeries intimes de leurs rendez-vous, fait même la plus lointaine allusion à un mariage. Elle se prit à pleurer, pleurer, indéfiniment, silencieusement. Puis, la sonnerie d'une église voisine lui arrivant à travers la fenêtre demeurée ouverte, elle écouta d'une attention toute machinale et regarda sa montre :

— « Neuf heures et demie, » se dit-elle, « le temps passe, et je ne trouve rien. Si j'allais parler à mon père, cependant? Antoine avait raison. Son ami Barantin lui prêterait certainement cinq mille francs. Il faudrait les rendre. Il aurait à travailler, pour cela, encore davantage!... Ah! qu'il travaille et que nous ne devions pas cet argent à Rumesnil! C'est lui notre père, après tout, et il est responsable de ce qui arrive... » Elle ne se fut pas plus tôt formulé mentalement cette phrase que sa conscience en perçut, avec une acuité affreuse, l'injuste cruauté. Était-ce vraiment la faute du fonctionnaire gêné s'il avait transmis à ses enfants une certaine sorte d'âme, sans leur donner en même temps les conditions où cette âme eût pu se développer, saine et heureuse? Les avait-il eues lui-même, ces conditions? Dans leur première jeunesse, que de fois, elle et Jean, alors qu'ils étaient en confiance, avaient discuté ainsi sur le caractère de leurs parents et toujours pour aboutir à ce reproche et à cette absolution : leur père avait mis toute sa famille dans des circonstances bien défavorables, et ce n'était pas sa faute. « Il

a toujours fait ce qu'il a pu. *Il ne sait pas...* » Cette parole de Jean revint à la mémoire de Julie et lui rendit présente l'image de ce frère, si différent de l'autre. Elle s'en était éloignée, à cause de cette différence même, parce qu'elle avait, dans des heures de tentation mauvaise, appréhendé ce qu'elle appelait son pédantisme... Si quelqu'un pouvait l'aider dans cet instant, c'était lui! « Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? » se dit-elle. Elle venait de voir en esprit, aux côtés de son frère, ses deux amis, Rumesnil et Crémieu-Dax. Cet argent, qu'Antoine avait conçu l'horrible idée de devoir au premier, pourquoi Jean ne l'emprunterait-il pas au second? Il le pouvait sans déshonneur, et avec la certitude d'avoir du temps pour acquitter cette dette. Elle-même l'y aiderait. Dès cet hiver, elle chercherait des leçons, elle trouverait des travaux de traduction. Et puis, si l'événement qu'elle continuait à espérer contre toute espérance s'accomplissait, si elle épousait le père de l'enfant qu'elle portait dans son sein, alors elle n'aurait plus à rougir de demander à son mari ce qu'elle avait tant de honte à devoir à son amant...

La pauvre enfant n'eut pas plus tôt conçu ce projet qu'elle l'exécuta, impulsivement, avec la rapidité que donne la sensation des moments comptés, de l'heure qui s'en va et qui emporte avec elle des occasions peut-être irremplaçables. Ce ne fut qu'en se trouvant en face de ce frère, son unique secours, qu'elle se rendit compte de l'impossibilité où elle était de lui parler de Rumesnil. Souvent, depuis ces dernières semaines, et la veille encore, elle avait lu dans les prunelles de Jean qu'il devinait son secret, avec une telle rébellion de son être intime qu'elle avait été sur le point, vingt fois, de lui crier cet : « Hé bien! oui! » où se soulage la conscience du coupable, épuisé de lutter contre un soupçon trop juste. Cet aveu, elle ne pouvait pas le faire ainsi, dans la même phrase où elle allait dénoncer la hideuse vilenie de leur aîné. Et, si elle ne nommait pas Rumesnil, comment agir sur Jean qui avait dû refuser toute démarche à

Antoine? C'était la traduction que Julie donnait à l'amère parole de celui-ci : « Je ne te souhaite point d'avoir jamais besoin de sa pitié. » Elle ne savait pas que le faussaire avait menti à l'autre et prétendu avoir par devers lui ces cinq mille francs dont le chiffre lui tintait dans les oreilles, tandis qu'elle entraît dans la chambre de son frère cadet. Il était assis à sa table, le front sur sa main, un livre devant lui qu'il ne lisait pas. A la vue de sa sœur il esquissa un geste d'étonnement. Elle, de son côté, demeurait interdite, incapable de parler, et ne pouvant pas supporter de se taire, la tête comme vidée par l'excès de l'émotion, avec ce « blanc » dans l'intelligence que connaissent tous ceux qui se sont trouvés, comme elle, engagés d'un coup, sans préparation, dans un entretien d'une tragique importance. Ils connaissent aussi cette soudaine poussée d'idées et de paroles, cette réaction spasmodique de la faculté agissante et pensante contre cette paralysie d'une minute. Julie venait d'imaginer, là, sur place, ce qu'elle pouvait dire à Jean sans lui nommer Ru-mesnil.

— « Je viens te parler d'Antoine, » commença-t-elle, « te supplier d'avoir pitié de notre père. Tu sais tout. Il me l'a dit, et aussi que tu avais été très sévère pour lui... Je ne t'en blâme pas. Moi-même, quand il m'a avoué ses faux, il m'a fait horreur... » Toute l'amertume que lui avait laissée au cœur la terrible scène de la nuit s'épanchait dans ces mots qu'elle répéta avec passion : « Oui, horreur. Mais c'est ton frère et c'est mon frère. C'est le fils de notre père. Il faut le sauver. Nous le devons... »

— « On ne sauve pas un être descendu à un certain degré de bassesse, » répondit Jean. Persuadé que le point de la restitution matérielle était réglé, il interprétait la phrase de sa sœur dans un sens uniquement moral. « Je comprends pourquoi il t'a parlé... » continua-t-il. « Il a senti qu'il était tout de même allé trop loin avec moi. Il a pensé que je te dénoncerais son infamie. Il me connaît bien! Il a pris les devants, et il t'a joué la comédie du repentir pour que tu

essayer de me faire revenir. Jamais ! Je lui ai lu trop avant dans le cœur... Le malheureux ! Sa seule excuse est qu'il ne réalise même pas ce qu'il a fait. Ces faux ne sont pas des faux pour lui ; ce sont des légèretés, des virements, des emprunts d'argent un peu incorrects et il se tient quitte vis-à-vis de sa conscience parce que sa malpropre opération de Bourse a réussi et qu'il a gagné de quoi restituer ce qu'il a volé... »

— « Il t'a dit cela?... » s'écria Julie ; « mais ce n'est pas vrai ! Il a peut-être joué à la Bourse, je l'ignore, mais ce dont je suis certaine, — entends-tu, absolument certaine ? — c'est que la restitution dont tu parles, il ne peut pas la faire... Les cinq mille francs qu'il a détournés, il ne les a pas... »

— « Il ne les a pas ? » répéta Jean. « Ce n'est pas possible !... »

— « C'est tellement possible, » reprit la jeune fille, « que cette nuit, après t'avoir quitté, il est venu chez moi, me supplier de... » Elle s'arrêta. Elle ne pouvait pas, même pour décider Jean, lui nommer Rumesnil.

— « Te supplier, de quoi ? » interrogea le jeune homme. « Achève... »

— « De l'aider à trouver cet argent... » répondit-elle. « Ne me demande pas comment. Il était fou. Il ne faisait que me répéter : la prison, les assises, le bagne !... En ce moment, il est en train de battre Paris pour les chercher, ces cinq mille francs. J'apprendrais qu'il a tué pour se les procurer, je n'en serais pas étonnée. Il est acculé à une impasse. Il est capable de tout pour essayer d'en sortir. Mais rappelle-toi les crimes dont nous lisons le récit tous les jours. C'est comme cela qu'ils ont commencé. Il en est au crime, je te le jure, Jean. Crois-moi, mon frère. Ah ! si tu ne me crois pas, tu t'en repentiras peut-être toute ta vie... »

— « Je te crois, » dit Jean, gagné par le trouble dont il voyait sa sœur possédée. « Mais, » ajouta-t-il avec désespoir, « pourquoi ne m'a-t-il pas parlé à cœur ouvert ? J'aurais réfléchi. J'aurais cherché... »

— « Tu auras été trop dur pour lui, » répondit-elle, d'une voix profonde, dont il devait se rappeler l'accent plus tard. « Il ne faut jamais être trop dur, vois-tu, quand on veut que le cœur s'ouvre. C'est ton aîné. Il a été humilié devant toi. Il a pensé qu'il se tirerait seul de ce mauvais pas et que tu n'en saurais rien... Mais il ne s'agit pas de ces discussions. Il s'agit que tu les trouves, toi, ces cinq mille francs, et ce matin même. Tu les porteras à son chef de bureau. M. Berthier ne déposera pas de plainte, et tout sera dit. Si le père était en danger, et s'il la lui fallait, cette somme, tu n'hésiterais pas à l'emprunter, n'est-ce pas? Le père est en danger; c'est moi, Julie, qui te le dis. Mais pense donc! Qu'Antoine commette une nouvelle infamie et qu'elle retombe sur lui, qu'elle le déshonore!... Et toi, c'est si facile! Il y a une personne qui peut te prêter cet argent, et tout de suite : c'est Crémieu-Dax!... C'est dur, je le comprends, de tendre la main, même à quelqu'un dont on est l'ami. Marche sur ton orgueil, Jean; si ce n'est pas pour lui, que ce soit pour notre père, pour notre nom, pour nous!... Va chez Crémieu-Dax, pas demain, pas cet après-midi; maintenant... » Elle répéta : « Pour notre père!... »

Elle n'ajouta pas « pour moi », mais tout en elle le poussait, ce cri de détresse. Il n'y avait pas un de ses mots qui ne signifiât l'horrible chose qu'elle voyait distinctement et qu'elle ne voulait pas dire : Rumesnil donnant cet argent à Antoine, et la soupçonnant, soupçonnant tous les siens d'être les complices plus ou moins conscients du maître chanteur, et se jugeant quitte avec elle parce qu'il l'aurait payée ainsi. En évoquant l'image de Joseph Monneron, elle avait trouvé l'argument irrésistible, celui qui aurait raison de tout chez Jean, puisqu'il avait déjà eu raison de son amour pour Brigitte Ferland. Julie n'avait pas fini de parler qu'il était déjà debout, cherchant son pardessus et son chapeau.

— « Je vais chez Crémieu-Dax, » dit-il. « C'est toi qui es dans le vrai. Pourvu seulement qu'Antoine n'ait rien fait encore! »

— « Il n'a pas eu le temps, » répondit Julie. « Sois sûr qu'il aura eu l'idée d'aller chez M. Berthier, d'abord demander un délai... Ah! mon Jean, » dit-elle avec emportement, « tu ne sauras jamais combien je t'estime, combien je t'admire, combien je t'aime! »

Elle prit son frère dans ses bras et le serra contre elle, à lui faire mal. Puis elle l'accompagna à travers le couloir. Ils devaient passer devant le cabinet de travail où le professeur donnait la répétition dont il avait parlé à Antoine. Sa voix leur arriva à travers la porte. Il expliquait à son élève un célèbre passage du *Catilina* de Salluste sur le luxe.

— « *Maria constructa esse*, » déclamait-il, et il y avait de l'enthousiasme dans sa voix : « Vous traduisez : *construire des villas dans la mer*! Où voyez-vous ce mot de villas? Traduisez le texte. Salluste a écrit : *construire la mer*, traduisez : *construire la mer*. Voilà le grand latin, celui qui se tient debout par la seule vertu du substantif et du verbe, a dit cet autre. Quelle langue!... »

— « Comme il aime les Lettres! » songeait Jean, quelques instants plus tard, sur la banquette du fiacre qui l'emportait vers l'avenue Hoche et l'hôtel de Crémieu-Dax. « Même aujourd'hui et dans les fastidieuses occupations de ce métier, elles le consolent. S'il savait la vérité, elles ne le consoleraient plus. Si on lui prend jamais cela, qu'est-ce qu'il aura? Ah! cachons-lui tout, tant que nous pourrons... Julie a raison. Comme je l'ai retrouvée tout à l'heure! Mais à qui ce misérable voulait-il qu'elle demandât de l'argent? A... Non. Il n'a pas pu. Ce serait trop infâme!... » Le soupçon qu'il nourrissait depuis tant de jours sur les relations de sa sœur et de Rumesnil venait de lui faire deviner l'abominable plan d'Antoine. La seule conception d'une aussi vile scélératesse infligea un frisson intolérable à cette noble sensibilité, pareille à celle de son père par son recul devant les réalités trop cruelles, quand elle n'était pas forcée de les voir. Il en appela, contre cette idée, à toutes les énergies dont il était capable. Elle suffit cependant pour que sa pensée déviât sur

un nouveau versant. Il se prit à se figurer celui auquel il allait demander ce gros service d'argent, tel qu'il l'avait vu la veille, quand la conversation était tombée sur Adhémar. Le mouvement d'affection que Crémieu-Dax avait eu pour lui sur le seuil de l'*Union Tolstoï* lui revint à la mémoire, et la pitié qu'il avait cru lire dans ses yeux. Évidemment Salomon savait ou soupçonnait, au sujet de leur sœur et de leur commun camarade, quelque chose que lui-même ignorait. La dure perspicacité de cet ami, avec lequel il entretenait ces rapports singuliers, tantôt étroits jusqu'au plus intime compagnonnage, tantôt presque hostiles et chargés de sous-entendus, lui donna soudain un frémissement de peur. Il ne pouvait cependant pas lui livrer l'honneur de son frère ! Il était bien sûr que Crémieu-Dax n'hésiterait pas une seconde à lui prêter les cinq mille francs, bien sûr qu'il ne lui poserait aucune question, mais bien sûr aussi qu'il irait jusqu'à la cause. Jean était arrivé au rond-point des Champs-Élysées quand cette certitude lui rendit trop pénible cette démarche. Il resta quelques minutes encore à réfléchir, puis, penché à la fenêtre, il cria au cocher :

— « Nous n'allons pas avenue Hoche, nous allons rue de Tournon. Je vous arrêterai devant la maison... »

Ainsi, dans cette heure d'affreuse détresse, l'image de M. Ferrand, du maître dont il avait tant fui tour à tour et tant aimé l'influence, se substituait, presque instinctivement, à celle du condisciple qu'il estimait le plus. Il allait, poussé par la force secrète qui nous dessine notre avenir moral en nous le présageant, vers celui dont les doctrines, il le sentait, seraient un jour complètement, absolument les siennes, et loin de l'autre, comme s'il y eût eu une déloyauté de sa part à devoir au fondateur de l'U. T. tant de reconnaissance, quand il se préparait à se séparer de lui pour toujours, dans le domaine des idées. Ce travail de pensée s'était accompli en lui d'une façon si indépendante de sa volonté qu'il demeura étonné de se retrouver sous le porche de la maison du père de Brigitte. Il se souvint alors qu'il avait promis, moins de

vingt-quatre heures auparavant, de ne plus revenir dans cet appartement où vivait la jeune fille, et vers lequel l'avait peut-être attiré aussi un invisible attrait émané d'elle. Il était bien sincère cependant en souhaitant de ne pas voir apparaître sa svelte silhouette au cours d'une visite, mêlée à de si tristes secrets de son existence de famille ! Cette rencontre lui fut épargnée. Le philosophe était seul, assis à son bureau et en train d'écrire, sous le portrait d'Arnaud d'Andilly. Rien n'avait changé, depuis la veille, dans la vaste pièce, que Jean avait toujours connue la même. Jamais elle ne lui avait donné plus profondément cette impression de l'asile intellectuel, du havre moral enfin possédé. M. Ferrand avait eu sur son méditatif visage, en le voyant, le rayonnement d'une joie aussitôt changée en anxiété. Il lisait distinctement sur la physionomie de son élève le drame intime que celui-ci traversait. Il eut, pour aller au-devant des chagrins du jeune homme, ce délicat geste d'amitié que le poète a si bien rendu dans la célèbre fable :

Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même...

— « Mon cher maître, » avait balbutié Jean, « pardonnez-moi... J'avais pris envers vous un engagement... »

— « Celui de ne pas reparaitre ici avant de m'apporter une autre réponse ? » dit Ferrand. « Si vous y manquez, c'est que vous avez une raison impérieuse, je le sais. Je sais aussi, je n'ai eu qu'à vous regarder pour cela, que vous souffrez. Vous venez à moi parce que vous avez une peine. Je n'ai pas à vous pardonner. J'ai à vous remercier... »

— « Ah ! monsieur Ferrand !... » fit le jeune homme, en joignant les mains. La tendre intelligence de cet accueil versait comme un baume sur son cœur malade. Il retrouvait cette impression de paternité spirituelle qu'il s'était tant reproché de chercher auprès de cet homme, l'adversaire de toutes les croyances de son père véritable. Qu'elle lui était douce à cette minute !

— « Appuyez-vous sur moi, je suis là, » reprit le maître. « Le malheur que vous prévoyiez et auquel vous faisiez allusion hier est donc arrivé?... »

— « Pas celui-là, » dit le jeune homme, « un autre... Monsieur Ferrand, » continua-t-il avec un effort qui lui faisait comme hacher ses mots, « je vous supplie de ne pas m'interroger. Je voudrais pouvoir vous supplier aussi de ne pas interpréter ce que je vais vous dire; de ne pas chercher, même en esprit, les motifs de la démarche extraordinaire que je fais auprès de vous... Je suis venu, » et sa voix s'étouffait de honte, « vous emprunter de l'argent... »

— « Que vous êtes ému, mon pauvre enfant, » dit le père de Brigitte, « et pour si peu de chose!... Ne me parlez pas. Les mots vous font mal... Écrivez sur ce papier ce que vous désirez. » Il avait tendu une feuille et un crayon à Jean qui, d'une main tremblante d'émotion, traça les quatre chiffres que son frère avait jetés d'une plume si ferme sur le chèque Montboron. L'autre prit le papier et dit simplement : « C'est bien. » Il sortit de la bibliothèque pour y revenir un instant après, tenant à la main une enveloppe. « Voilà ce qu'il vous faut, » ajouta-t-il aussi simplement. « Vous calculerez vous-même les intérêts à 5 pour 100, et vous les donnerez aux pauvres. Vous me rendrez cela quand vous pourrez. Je vous demande seulement de vous redire tous les jours, jusqu'à ce que vous ayez acquitté cette dette, la phrase que je mets là, » et il écrivit lui-même quelques mots sur l'enveloppe. « Ne me remerciez pas. Et allez vite porter cet argent où vous devez le porter... »

Le jeune homme prit l'enveloppe que lui tendait cet admirable manieur d'âmes, dont la phrase d'adieu attestait qu'il lisait dans la conscience de son élève aussi clairement que dans un livre ouvert devant lui. Quelque chose d'inexprimable passa entre eux, comme la veille. Puis, le maître fit signe qu'ils devaient se séparer, d'un geste qui demandait à Jean de ne pas essayer de traduire avec des paroles ce qu'ils sentaient l'un et l'autre. Celui-ci obéit à son bienfaiteur en s'en allant,

sans rien lui dire qu'un merci dont toute son attitude faisait l'éloquence. Quand il fut sur l'escalier, il regarda l'inscription que M. Ferrand avait tracée sur l'enveloppe. C'était la phrase de saint Augustin, par laquelle Bossuet a terminé son sermon sur la nécessité des souffrances : *Perdidistis utilitatem calamitatis et miserrimi facti estis.*

— « Vous perdez l'utilité de votre misère... » Ces mots que Jean se répétait en gagnant, à pied maintenant, le boulevard Saint-Germain, allaient frapper dans son être cette touche secrète que ses discussions avec le philosophe catholique avaient toujours ébranlée, mais jamais plus profondément. Il marchait vite, ayant jugé inutile de reprendre une voiture, à présent qu'il n'avait plus peur que le temps lui manquât pour se procurer de quoi payer la dette du faussaire. — Ce tout petit trait d'une sévère économie, devenue presque machinale, tenait encore à cette passion de piété filiale toujours vivante et présente en lui, même quand sa pensée en faisait, comme à cette minute, un ennemi des idées de son père. Il répugnait d'instinct à se donner une seule de ces commodités qu'il avait vu le professeur se refuser constamment. — « *L'utilité de votre misère?*... » reprenait-il; et, le cœur fondu par la bonté si vraie, si délicate, avec laquelle M. Ferrand venait de le traiter, il laissait s'insinuer en lui l'enseignement contenu dans cette phrase. Une fois de plus, il éprouvait quelle puissance d'interprétation totale de la vie humaine possède le Christianisme. Hors de lui, qu'avait-il trouvé, hier, et ce matin encore, dans les heures de chagrin qu'il avait traversées? Rien que le désespoir et le brisement sous le poids aveugle de la nécessité. A quoi l'invitait l'appel que le père de Brigitte avait voulu joindre à son bienfait? A croire que ses souffrances, toutes ses souffrances, les petites comme les grandes, avaient un sens, et celles qui lui venaient de son père et de leurs étranges rapports, — et celles que lui causait depuis tant de jours l'énigme du caractère de sa sœur, — et celles que lui infligeait en ce moment le crime commis par son frère, — et tout le reste, depuis la crise de son amitié

avec Crémieu-Dax jusqu'à l'écœurement qu'il subissait à la seule idée de l'*Union Tolstoï*, après les scènes pénibles de la veille, terminées par les grossiers outrages de Riouffol. Derrière cette suite d'émotions ou déchirantes ou froissantes, ne sentait-il pas l'imperceptible et continu travail d'un Esprit qui poursuivait son esprit? A chacun des coups qu'il avait recus avait correspondu l'évidence de plus en plus claire des lois méconnues par les siens et par lui-même. Quelles lois? Celles-là mêmes que le traditionnaliste Ferrand lui avait montrées, comme constitutives de la famille et de la société. Elle était là, « l'utilité de sa misère, » dans cette éducation de sa pensée, dans son adhésion contrainte aux vérités comme inscrites dans ces cruelles expériences, et il sentait cela encore : que, s'il devait un jour avoir la foi complète, celle dont la lumière éclairait les yeux de M. Ferrand et de Brigitte, il ne pourrait que bénir cet inconcevable Esprit dont la Providence régit nos destinées, de l'avoir conduit à travers le chemin où son cœur s'ensanglantait. Que c'était chèrement payer pourtant la certitude et la force intérieure, et même un autre bonheur, si celle qu'il aimait l'attendait au terme de cette voie douloureuse!

Un nouvel incident, que l'entretien avec Julie lui aurait fait appréhender, s'il ne s'était pas, comme on a vu, révolté contre une certaine hypothèse, le réveilla de cette exaltation toute voisine d'être pieuse, en le remettant en face d'un autre mystère et plus chargé de conséquences que tous ceux auxquels il s'était tant meurtri. Il était arrivé à l'extrémité du boulevard Saint-Germain devant le bureau C du *Grand Comptoir*. Il connaissait, pour y avoir pris son frère plusieurs fois, la disposition des lieux qui permettait d'accéder au cabinet du chef par une porte latérale, laquelle ouvrait sur la rue de Poissy. On évitait ainsi de traverser la grande salle où les employés travaillaient derrière leurs guichets. Jean s'était glissé par là, avec l'espérance de ne pas être vu par son frère. Lorsqu'il eut frappé à la porte de M. Berthier et

que celui-ci lui eut dit : « Entrez, » ce lui fut donc une très pénible surprise de trouver là Antoine, qui se tenait assis sur une chaise, à côté de celui qu'il définissait cette nuit « ce gros éléphant sans tact ». Le chef de bureau était un homme de cinquante ans, que son existence sédentaire avait rendu en effet très corpulent. Son visage sanguin, où se lisait une forte bonté de tempérament, si l'on peut dire, exprimait une émotion extraordinaire. Les paupières rouges d'Antoine attestaient qu'il avait beaucoup pleuré. Une scène s'achevait entre les deux hommes, à laquelle la présence de Jean allait servir de conclusion. M. Berthier avait vu trop souvent le frère cadet rendre visite au frère aîné pour ne pas les croire très intimes. D'ailleurs, dans la comédie de confession que le faussaire lui avait jouée, le nom de Jean avait été prononcé. Le chef de bureau, que sa générosité naturelle et aussi son ancienne sympathie pour son infidèle subordonné abusaient complètement, dit au nouveau venu :

— « Vous arrivez juste à temps, cher monsieur, pour être le témoin du repentir d'Antoine et de ses promesses. Il m'a tout avoué. Il n'y a pas d'affaires absolument certaines à la Bourse, je le lui ai démontré. Ce M. de Montboron avec lequel il s'était lié (l'amant d'Angèle d'Azay avait imaginé cet étonnant mensonge!) et qui lui parlait d'opérations sûres, ne peut être qu'un abominable aventurier. Antoine comprend maintenant où cet homme l'a entraîné. Il m'a donné sa parole de ne plus le voir, et moi, je me suis engagé à ne pas démentir ce qu'il a raconté à M. Monneron. En mettant de côté, comme il l'a fait, sur ses bénéfices, la somme soustraite ici, il a prouvé qu'il n'était pas absolument perdu. M. La Croix, indemnisé, ne se plaindra pas. J'en fais mon affaire... Je vais plus loin. Je consens, non pas à lui pardonner, c'est trop grave, mais à le garder au bureau, trois mois, pour que M. Monneron n'ait pas de soupçons. A cette date, il démissionnera, sous un prétexte quelconque. Mais je le suivrai de loin, dans sa nouvelle position, et, à la première faute, je remets à qui de droit cet aveu qu'il vient de me signer. S'il se

conduit bien, dans cinq ans, je le lui rendrai... Maintenant, monsieur, allez à votre travail... J'ai eu trop d'affection pour lui, » ajouta l'excellent homme, quand l'imposteur fut sorti de la pièce, sans avoir, tout de même, osé regarder son frère, « je respecte trop M. Monneron, pour n'avoir pas tenu à donner à ce malheureux une occasion de se racheter. Antoine n'est pas mauvais, je vous assure, et, si vous l'aviez vu sangloter, vous auriez foi dans son relèvement, comme moi. Il m'avait demandé de vous écrire et de vous voir pour obtenir que vous ne démentiez pas auprès de monsieur votre père une explication à laquelle j'accepte de me prêter. Il réparera, il me l'a juré, je le crois. J'ai vu tant de nos jeunes gens se laisser tenter par le maniement des fonds qui leur passent entre les mains ! Une influence suffit à les entraîner. J'en ai sauvé deux, qui n'ont jamais recommencé. Il sera le troisième. J'en ai la certitude... Allons, cher monsieur, du courage!... »

Et, tandis que le chef de bureau lui serrait la main de toute sa force pour le réconforter sur l'avenir du prétendu ami de M. de Montboron, — quelle audace ! — Jean, qui retrouvait de nouveau son père entre lui et ce frère indigne, se sentait incapable de répondre. Un frisson courait en lui qui le secouait jusqu'à la racine de son être à se demander tout bas :

— « Antoine a rendu les cinq mille francs. Où les a-t-il pris?... »

VIII

UN CŒUR DE JEUNE FILLE

Ce terrible problème et d'où dépendait l'honneur de leur nom ne se fut pas plus tôt posé à Jean que les phrases énigmatiques de sa sœur lui revinrent à la pensée. Antoine était entré chez elle, cette nuit, dans une heure de détresse et de

sincérité. Il ne lui avait pas seulement avoué sa faute. Il lui avait parlé des moyens de la réparer. Il lui avait demandé qu'elle s'associât à sa recherche de l'argent nécessaire. De quelle nature avait donc été cette offre pour que Julie en demeurât ainsi bouleversée? Et derechef l'idée qu'il avait repoussée d'abord comme trop infâme s'emparait du jeune homme. Ces cinq mille francs, Antoine les avait empruntés à Rumesnil, en spéculant, pour les obtenir, sur les relations que celui-ci avait avec leur sœur. La révolte de la jeune fille provenait de ce qu'il avait voulu lui faire faire, à elle, la honteuse démarche.

— « Est-ce possible?... » se disait-il en s'en allant du bureau où venait de se nouer un nouvel épisode du drame obscur dans lequel il se trouvait engagé. Déjà le doute, comme on voit, avait remplacé la révolte, et il continuait : « Il a cependant bien fallu qu'il les trouvât quelque part, ces cinq mille francs. Il ne les avait pas. S'il les avait eus, il n'aurait pas parlé à Julie, comme il lui a parlé. Était-elle assez troublée! De quels mots elle s'est servie : *Il en est au crime, je te jure*. Si quelqu'un peut me mettre sur la voie de la vérité, c'est elle... »

Cette pensée enveloppait des hypothèses trop cruelles, elle se raccordait trop étroitement aussi à ses préoccupations de ces dernières semaines pour que l'infortuné pût la concevoir et ne pas rentrer au plus vite auprès de sa sœur. Il n'avait pas quitté M. Berthier depuis un quart d'heure, qu'il se retrouvait sur le palier du quatrième étage de la rue Claude-Bernard où vivaient les Monneron. Il n'eut pas le temps de sonner. Julie avait épié sa venue. Elle l'attendait, l'ayant vu, par la fenêtre, qui débouchait de la rue Vauquelin. Il était remonté tout droit du boulevard Saint-Germain par les raidillons qui sillonnent les deux versants de la montagne Sainte-Genève : la rue d'Arras, la rue du Cardinal-Lemoine, la rue Thouin, la rue de la Vieille-Estrapade, la rue Amyot, les endroits mêmes qui avaient servi de cadre aux enfantins débuts du dangereux roman de sa sœur avec Rumesnil. Il

avait marché si vite que le souffle lui manqua pour répondre à la question de la jeune fille. Elle l'avait attiré aussitôt dans sa chambre, et là, inquiète, les yeux brûlants, le sein palpitant, les mains fiévreuses :

— « Hé bien ! » lui avait-elle demandé, « tu as trouvé Crémieu-Dax?... » Et, comme il secouait la tête en signe de dénégation : « Mon Dieu ! » gémit-elle, « tu es arrivé trop tard?... »

— « Non, » put-il enfin dire à voix basse. « J'ai eu l'argent de quelqu'un d'autre ; mais, quand je me suis présenté chez M. Berthier, les cinq mille francs avaient déjà été payés. »

— « Par Antoine ? » interrogea-t-elle, haletante.

— « Par Antoine, » répondit-il.

— « Par Antoine !... » répéta-t-elle sans avoir la force d'ajouter un mot. Elle s'était laissée tomber sur une chaise, les mains croisées sur ses genoux, les yeux fixes. Une hallucination plus forte que sa raison lui montrait la scène hideuse : le faussaire entrant chez le séducteur, et exerçant sur lui, sous des formes ou brutales ou courtoises, — qu'importait ! — ce détestable chantage. Elle avait cependant un motif de croire que cette démarche n'avait pas pu être faite. Tout à l'heure, Jean à peine parti, pour aller, croyait-elle, chez Crémieu-Dax, elle s'était dit qu'elle pouvait encore essayer d'agir, elle aussi, de son côté, et empêcher, si le hasard permettait qu'il en fût encore temps, qu'Antoine ne se servît de son nom. Elle avait écrit un billet de quelques lignes à Rumesnil, où elle le suppliait, s'il recevait la visite de son frère aîné, de ne pas faire ce que celui-ci lui demanderait. Elle était descendue chez le concierge, qu'elle avait chargé de porter immédiatement le billet, avec l'ordre de ne pas le laisser, si le destinataire n'était pas chez lui, et, s'il y était, d'avoir une réponse. Elle n'avait pas donné ces instructions sans un frisson de honte, sous le regard insolent des époux Maradan, lesquels nourrissaient une estime aussi maigre que leurs étrennes pour ceux de leurs locataires qui n'étaient pas très généreux au jour de l'an, les « pannés de la boîte »,

disaient-ils. On pense si les Monneron étaient du nombre. Une pièce de dix francs, tendue par la jeune fille en même temps que son billet, pour que l'homme prit une voiture et revint au plus vite, avait changé cette insolence en une obséquiosité immédiate, avec cette imperceptible nuance de gouaillerie silencieuse, par laquelle les inférieurs nous font payer leurs complicités. Julie s'était rappelé la phrase ironique d'Antoine sur le danger des lettres déposées dans les loges, et elle s'était sentie rougir à la pensée des commentaires que les fréquentes visites de son amant avaient dû provoquer dans cette loge, entre le cordon et le fourneau, où se mijotait un éternel miroton. Ah ! qu'on les commentât, ces visites, et aussi son insistance à ce que Maradan partit tout de suite, mais que son message fût remis à temps, si vraiment Antoine avait osé cette infâme démarche ! Maradan était revenu de la rue de Varenne, en rapportant le billet. M. le comte était en déplacement de chasse. Adhémar avait bien dit à Julie, la veille, qu'il irait peut-être passer deux ou trois jours chez un cousin, aux environs de Paris. En temps ordinaire, elle eût été peinée que son amant ne lui eût pas écrit pour lui confirmer cette absence et s'en excuser. Dans les circonstances actuelles, ce départ était une chance inespérée, pourvu qu'Antoine ne fût pas arrivé avant que Rumesnil n'eût quitté sa maison. La jeune fille avait envoyé Maradan lui acheter un indicateur des chemins de fer. Elle savait le nom du château du cousin et qu'il était dans le voisinage de Malesherbes. Adhémar avait pu prendre, pour cette station, l'un ou l'autre des deux express du matin qui partent de la gare de Lyon, le premier à neuf heures, le second à dix. Selon qu'il se serait décidé pour celui-ci ou pour celui-là, il serait sorti de son hôtel à huit heures et demie ou à neuf heures et demie. Antoine n'était allé rue de Varenne, s'il y était allé, qu'à neuf heures moins le quart. Tout, dans ce cas, dépendait donc du choix du train auquel s'était rangé Rumesnil. Julie avait voulu considérer comme certaine la préférence donnée au premier express, parce qu'il était plus rapide que l'autre et

ne s'arrêtait ni à Villeneuve, ni à Juvisy, ni à Corbeil. C'est avec cet espoir qu'elle avait attendu le retour de Jean, et voici qu'à la seule annonce du paiement des cinq mille francs par Antoine, tous les indices qui avaient fait pour elle probabilité d'un côté faisaient probabilité de l'autre. Rumesnil était rentré tard de l'*Union Tolstoï*, la veille. Pourquoi se serait-il levé une heure plus tôt? Où avait-elle eu l'esprit! Sans aucun doute, il avait pris le second train. S'il ne lui avait envoyé aucun mot pour l'avertir définitivement de ce petit voyage, c'est que la visite d'Antoine avait eu lieu pendant ses derniers préparatifs. Peut-être, au moment de lui écrire, le dégoût l'avait-il paralysé. Comment savoir si le scélérat n'avait pas raconté qu'il venait de sa part à elle?... Toutes ces suppositions s'étaient levées à la fois dans son esprit et la remplissaient d'une émotion telle qu'elle en oubliait la présence de son autre frère, debout devant elle. Sa consternation était trop éloquente. Évidemment, elle avait sur les agissements d'Antoine une idée positive. La pauvre enfant ne revint à elle que pour constater son imprudence, à cette interrogation de Jean :

— « Si tu sais chez qui il est allé emprunter ces cinq mille francs, il faut me le dire, Julie. Je les ai là. Je peux les rendre, et tout de suite.. »

— « Moi? » répondit-elle; « comment le saurais-je?... » Dans la phrase qu'avait prononcée son frère, elle venait de sentir, une fois de plus, ce soupçon sur ses rapports avec Rumesnil, deviné si souvent dans ses yeux. Le lui nommer à cette minute, c'était avouer. Si elle n'eût pas eu cette coupable intrigue, en quoi un prêt d'argent du jeune noble à Antoine eût-il été plus extraordinaire que de Crémieu-Dax à Jean, par exemple? Et elle-même l'avait conseillé tout à l'heure. Ce conseil, rapproché de son trouble présent, la condamnait seul, si elle déclarait la vraie raison de ce saisissement. Pourtant, si elle avait été absolument sûre que c'était bien de Rumesnil que le faussaire avait obtenu cet argent, peut-être eût-elle trouvé le courage surhumain de cette con-

fession, pour effacer aussitôt jusqu'au souvenir de cette ignoble dette ! Elle n'en était pas certaine, et l'instinct de suprême pudeur qui fait d'un aveu de cette sorte, pour toute femme, une mortelle épreuve, — que dire quand cette femme est une jeune fille ! — scella soudain son secret dans son cœur. Elle ajouta : « Qu'il ait trouvé cet argent si vite, voilà ce qui m'épouvante... »

— « Mais enfin, » reprit Jean, « dans cet entretien que vous avez eu ensemble cette nuit, tu m'as dit toi-même qu'il t'avait demandé de l'aider. Comment?... »

— « N'insiste pas, » répondit-elle en se levant et s'écartant comme un animal blessé. « Ce qu'il m'a dit m'a été trop pénible à entendre pour que je le répète... Ne m'en parle jamais ! N'y fais jamais allusion ! Jamais ! Jamais !... D'ailleurs, il ne s'agit pas de cela, puisque j'ai refusé de l'écouter et que je l'ai chassé... »

— « Je ne te questionnerai plus, » repartit Jean après un passage d'hésitation. « J'y mets pourtant une condition. J'en ai le droit, » continua-t-il, comme elle redressait la tête en le regardant avec la fierté défiante qu'elle avait eue si souvent pour lui depuis des mois. « J'ai fait une démarche qui m'a été infiniment dure, poussé par toi, à cause de cette conversation que tu avais eue avec Antoine. Encore un coup, je ne te demande pas de me la répéter. Jure-moi seulement que tu n'as aucune idée sur une personne particulière à laquelle il ait pu s'adresser... »

— « Je n'ai rien à te jurer, » répondit-elle, le regard plus sombre encore et plus défiant ; « mais, de ces personnes, il y en a vingt, depuis sa maîtresse, puisqu'il paraît qu'il avait volé pour une femme, jusqu'à n'importe quel camarade de cabaret ou de tripot, sans compter les usuriers... Ce dont je ne doute pas, c'est qu'il a commis une malpropreté pour avoir cet argent. Laquelle ? Je l'ignore et je souhaite de l'ignorer toujours. Ce sera la preuve qu'il n'a pas réparé un faux par un autre, et une escroquerie par un vol... Maintenant, » ajouta-t-elle en portant la main à son cœur et se rasseyant,

« laisse-moi, veux-tu ? Les émotions de cette nuit et celles de ce matin m'ont trop épuisée. Je dois me reposer, avant le déjeuner, si tu veux que nous paraissions à table sans que le père s'aperçoive de notre agitation. Elle n'aurait qu'à réveiller son inquiétude... Pauvre père ! Sa tranquillité avant tout, tant que nous pourrons ! »

Cette supplication, qui s'adressait de nouveau au sentiment qu'elle savait le plus puissant sur le cœur de son frère, s'accompagnait d'une expression si anxieuse de sa physionomie consumée que le jeune homme obéit à cette trop évidente souffrance, mais malgré lui. Il se retira dans sa chambre en frémissant. Pour la première fois, l'image de son père, ainsi évoquée, n'avait pas dompté la tempête intérieure. Il avait besoin de la vérité, comme on a faim de pain et soif d'eau. Ce commencement d'une révolte contre ce père lui-même, toujours dressé au travers de ses énergies, s'accrut encore à voir le professeur arriver en personne, le visage délivré de ses soucis de la nuit et du matin, et tenant à la main une feuille de papier. C'était une lettre de Berthier, demandant à M. Monneron de ne pas se déranger cet après-midi comme il en avait eu l'intention. Il lui annonçait que tout était expliqué, et qu'il ne s'occupât plus d'une affaire désormais élucidée. Le chef de bureau avait reculé devant le mensonge direct, si dur à soutenir en face et d'homme à homme. Il avait cependant tenu sa promesse à Antoine, en écrivant ce billet, qu'il avait fait porter par un garçon du *Grand Comptoir*.

— « Tu vois comme Antoine avait tort, » conclut Joseph Monneron après avoir montré ce message à son fils, « de reprocher à cet excellent homme un manque de tact ? Quelle délicatesse, au contraire ! Je suis content, d'ailleurs, de n'être pas obligé de passer boulevard Saint-Germain. Je pourrai aller chez Barantin. C'est son jour, et je suis si rarement libre le vendredi !... Il doit parler à la Chambre, la semaine prochaine, contre l'enseignement congréganiste. J'ai quel-

ques bonnes notes techniques à lui communiquer. Tant que nous n'aurons pas fait fermer *leurs* collèges, la bataille n'est pas gagnée. Il faut que nous arrivions partout à l'instruction exclusivement et obligatoirement laïque. Remarque bien : je ne dis pas neutre, car je ne suis pas pour la neutralité. Avant tout, une morale indépendante des dogmes, c'est le premier article de notre programme et le plus essentiel. Je vivrai assez, je l'espère maintenant, pour le voir appliqué... »

Ainsi, l'alerte de la veille : — la vision de son fils aîné debout devant lui avec le masque de la terreur sur son visage, — ses soupçons fortifiés par les allures du jeune homme, — la concomitance de tant de signes certains de culpabilité, — tout était oublié, effacé, aboli, tant la réalité avait peu de prise sur cette intelligence d'idéologue incurable. L'affirmation de Berthier avait suffi pour le rejeter à son train habituel de chimères politiques. Lui qui n'était pas capable de voir la vérité dans le cercle étroit de sa famille, il se complaisait de nouveau dans des conceptions qui n'allaient à rien moins qu'à remanier toutes les mentalités françaises, dans le présent et l'avenir. Quoi d'étonnant si le même esprit de chimère, qui faisait de lui dans sa vie privée un illusionné de chaque minute, se retrouvait dans ses théories sur la vie publique ? Ce père, qui n'avait pas su élever vraiment un seul de ses quatre enfants, rêvait tranquillement d'une refonte totale de l'éducation nationale, et, avec cette infailible logique dans le faux qui caractérise les hommes de son parti, il la voulait constituée au rebours de toutes les origines du pays et de toute son histoire ! Mais, comme il aimait à le répéter avec une conviction qui eût été comique, si les honnêtes gens de ce type ne se trouvaient pas associés aux pires ennemis de la France dans leur besoin d'abaissement de notre patrie par la destruction de toutes ses forces vives : « La raison ne peut pas ne pas avoir raison. » Ce n'était pas seulement le chrétien latent qui fut froissé chez Jean par un tel discours, après une nuit et une matinée pareilles. C'était le fils, confondu en chagrin devant l'infériorité

rité morale, malgré sa bonne foi et ses vertus, de cet étrange chef de famille, incapable de saisir un fait dans sa vérité brutale, mais concrète. Le fonctionnaire scrupuleux et probe avait été remué jusqu'aux fibres les plus intimes par la suspicion jetée sur un de ses enfants. Cette suspicion paraissait dissipée. Il en était si heureux qu'il ne pensait pas à vérifier à fond une histoire pourtant bien obscure. Ce manque de virilité dans le caractère de son père fut si pénible au « consolateur » qu'il n'eut pas la force de se taire, comme d'habitude, devant les aberrations du Jacobin. Il éprouva le besoin de parler avec une sincérité, non pas complète, mais cependant moins atténuée que de coutume. Ce ne fut pas sur le billet de Berthier — ce billet dont il savait trop la signification exacte — que cette franchise encore timide s'exerça. Ce fut sur des idées, qui si souvent avaient choqué son sens de l'équité, sans qu'il s'en indignât. Il les excusait par les préjugés de première jeunesse, par le milieu, par des influences personnelles, comme celle du camarade Barantin. A ce moment, il en voyait trop le lien avec toute une construction mentale, si funeste à celui qu'elle dominait et aux autres, victimes, par contre-coup, de cet incorrigible irréalisme.

— « Je ne peux pas m'associer à ton espérance, » dit-il simplement. « Je vois bien l'élément d'énergie que les éducations laïques enlèvent à l'enfant. Je ne vois pas celui qu'elles lui substituent. Car, enfin, il faut vivre, et, pour vivre, agir. Où prendre le principe d'obligation dans ce que vous appelez la morale indépendante, tu dis de tout dogme, mais cela signifie qu'elle dépend de l'examen individuel? »

— « Où le prendre, ce principe? Mais dans la Justice simplement, » répondit Joseph Monneron, qui avait regardé son fils avec une surprise attristée, « et dans la Solidarité, dans cette dette que chacun se trouve avoir contractée vis-à-vis de l'humanité, par le seul fait qu'il existe. Nous naissons tous obligés. »

— « Je te dirai, comme Crémieu-Dax, l'autre jour, citant Robespierre, » répliqua le jeune homme : « Au nom de

quoi?... C'est un cercle vicieux. Outre qu'une dette, pour être valable, suppose qu'elle a été acceptée en connaissance de cause par le débiteur, où est-il écrit qu'il y a obligation de s'acquitter d'une dette? Dans le Décalogue et dans l'Évangile... Puisque vous n'en voulez pas?... »

— « Et la conscience, qu'en fais-tu?... » reprit le père, avec un étonnement plus marqué encore. « Il y a des moments où tu m'inquiètes, Jean... » continua-t-il avec une gravité douce. « On dirait que tu te laisses gagner par le scepticisme et le pessimisme. Prends garde... Tu en as pourtant la preuve chaque jour, que la conscience suffit pour guider l'homme. Voilà M. Berthier. Tu sais qu'il est un libre penseur. A-t-il eu besoin d'un autre conseil que de celui de sa conscience, pour agir vis-à-vis de moi, avec les procédés les plus scrupuleux, hier et ce matin encore? Ai-je eu besoin de faire appel chez ton frère à autre chose qu'à la conscience, pour lui demander de garder secret le nom du malheureux camarade qui a essayé de le compromettre et de couvrir ainsi sa propre faute?... Il faut croire à l'homme, mon fils. C'est la véritable religion et le véritable Évangile. Oui, croire à l'homme, et, par conséquent, aux individus, jusqu'à ce que le contraire soit bien démontré. Tu m'as vu très malheureux hier, après la conversation que j'avais eue avec Berthier. Qu'est-ce qui m'a soutenu? L'opinion que j'ai de la nature humaine, tout bonnement. Avec l'éducation et les exemples qu'il a reçus, je savais que ton frère ne pouvait pas avoir commis cette ignominie... Et tu vois aujourd'hui comme j'avais raison. »

— « Sa tranquillité avant tout! » se dit Jean demeuré seul, en se répétant avec une mélancolie infinie les termes mêmes dont s'était servie sa sœur. « Oui, qu'il la garde! Mais nous la payons bien cher... » Cette sécurité de Joseph Monneron, au milieu des mystères horribles que cachait l'apparente bonhomie de leur existence de famille, était sinistre comme le passage d'un somnambule sur le rebord d'un toit, à quelques centimètres du gouffre. Elle ne datait pas d'aujourd'hui, et

pas d'aujourd'hui non plus l'impuissance du fils à montrer ce gouffre au dormeur enfin réveillé. Jamais il n'avait senti plus amèrement quelles redoutables conséquences comportent ces partis pris de généreuse illusion, tel que celui où s'enveloppaient ce père, inapte à la vie par raisonnement autant que par tempérament. Par contraste, le jeune homme ne put s'empêcher de songer au maître chez lequel il était allé, ce matin, trouver tout ensemble l'appui matériel et l'appui moral; à ce Victor Ferrand, dont le coup d'œil lucide était descendu si vite au fond de ses plaies. Certes, Joseph Monneron n'avait pas une moins haute nature que son condisciple de l'École normale. Il n'était ni moins intelligent, ni moins tendre. Il n'avait pas eu un autre métier, il n'appartenait pas à un autre corps. La différence entre eux résidait dans la discipline intérieure : l'un s'était conformé à l'expérience séculaire de ses morts, dans son interprétation de l'existence, et l'autre non. Comme pour appeler à lui le secours de cette personnalité si complète et si solide, l'amoureux de Brigitte tira de sa poche l'enveloppe encore gonflée de billets bleus que la main du Juste lui avait remise d'un geste si simple. Il relut l'inscription qu'il avait promis de méditer : *Perdidistis utilitatem calamitatis*, et il tomba dans une profonde rêverie. Oui, ce nouveau malheur : le versement par Antoine de cette grosse somme, prise on ne savait ni où ni comment, devait lui être, à lui, Jean, l'occasion d'une énergie nouvelle, — comme aussi l'attitude de plus en plus révélatrice de Julie, — comme l'aveuglement de plus en plus pénible de son père. S'il voulait être digne de l'estime que lui avait montrée son maître, il fallait qu'il assumât les devoirs dont ce père ne pouvait se charger, puisqu'il ne les voyait pas. Il n'était pas admissible, si Antoine s'était procuré de l'argent par quelque emprunt honteux, que le frère eût à sa disposition de quoi régler cette dette et ne la réglât pas aussitôt. Il n'était pas davantage admissible que, soupçonnant sa sœur d'une intrigue avec un de ses amis, il ne tirât pas cette aventure au clair, pour y couper court. Mais comment? Il était vain

d'essayer d'arracher son secret à Julie. L'impudence d'Antoine déjouait par avance toute tentative. Une action restait possible, et immédiatement. Jean n'avait pas à ménager Rumesnil. Pourquoi donc ne pas avoir avec lui une conversation définitive, à la suite de laquelle, sur ce point du moins, il en aurait fini avec les équivoques et les compromis de conscience ? Il soupçonnait Antoine d'avoir emprunté à ce camarade les cinq mille francs. Il avait pris ombrage des visites trop fréquentes de ce même camarade rue Claude-Bernard et de son intimité avec Julie. Il le forcerait à s'en expliquer. Il verrait bien ce que l'autre répondrait à ces deux questions posées bravement, fermement, nettement. Les yeux dans les yeux et avec une certaine qualité de résolution, un ami force un ami, sinon à dire la vérité, du moins à la laisser deviner. En tout cas, parler à Rumesnil, ce serait agir en représentant de la famille, et, quel que dût être le résultat de cet entretien, Jean comprenait qu'il s'estimerait de l'avoir engagé. Il se dit : « J'irai chez Adhémar aujourd'hui, et je lui poserai ces deux questions. Je m'en donne ma parole d'honneur. »

Il se produit dans les tempéraments nerveux et instables, comme était celui-ci, quand ils se fixent sur une décision très arrêtée, une tension de tout l'être, qui se manifeste par une physionomie contractée, des gestes saccadés, un regard dur et fiévreux, fixe et absent. Ces incertains, devenus des résolus, dégagent alors, par une contagion presque électrique, une atmosphère de malaise, soit que, réellement, le cerveau doive être assimilé à une pile et que le leur projette, dans ces instants-là, des courants trop forts ; soit, plus simplement, qu'ils déconcertent ceux qui les entourent par des allures inattendues, autant dire irritantes. Ils dérangent la représentation que leurs familiers se font d'eux, et c'est une cause presque animale de désharmonie. L'idée de cette toute prochaine entrevue avec Rumesnil donnait à Jean une telle fièvre qu'il lui arriva, pendant le déjeuner, à plusieurs reprises, de ne pas même entendre les phrases que lui disaient son père et sa

mère; involontaire distraction qui lui valut de Mme Monneron, quand on se leva de table, une de ces apostrophes désagréables par lesquelles elle avait si souvent froissé le cœur de ce fils dont la nature lui déplaisait tant. Elle y rencontrait sans cesse des nuances d'humeur, indéfinissables pour son esprit simpliste de Méridionale :

— « Quand tu te marieras, je te souhaite de tomber sur une femme qui ait bon caractère, mon pauvre garçon! Tu deviens un peu plus rustre tous les jours... On te parle, tu ne réponds pas. On te sert, tu ne dis pas merci. Pourquoi ne prends-tu pas exemple sur Antoine, qui se rend agréable à tout le monde?... Tu t'en crois trop, et tu ne veux pas te donner de peine! Je ne sais vraiment pas de qui tu tiens. Ton père est aussi instruit que toi, et pourtant il cause. C'est plaisir de l'entendre... Ton grand-père Granier, ah! qu'il était gaillard!... Toi, tu ressembles aux oursins de chez nous, pointus par tous les bouts. Ce n'est que piquants. On ne sait comment les prendre... »

— « C'est ainsi qu'elle voit les choses!... » se disait Jean quelques minutes plus tard en descendant l'escalier. Le professeur était plongé dans ses journaux, que ses soucis d'abord, avant la lettre de M. Berthier, puis sa répétition, l'avaient empêché de finir le matin. Il y buvait à longs traits le poison quotidien des sophismes révolutionnaires, et il n'avait pas pris plus garde aux phrases agressives de sa femme que s'il eût été stupéfié de haschich. Le jeune Gaspard avait ricané, à voir son frère aîné « attrapé par la patronne ». — C'était son vocabulaire. — Julie n'était pas dans le salon, ayant passé dans sa chambre, aussitôt le déjeuner fini. Chose étrange, l'injustice de sa mère, au lieu de peiner le jeune homme, ainsi qu'à l'ordinaire, lui procurait un certain apaisement. Les profondes inintelligences de Mme Monneron justifiaient, en l'expliquant, l'aveuglement de son mari à l'égard de leurs enfants. Elle ne l'avait jamais aidé à comprendre leur famille, En faisant souffrir le professeur par sa vulgarité, sans qu'il se l'avouât, elle avait encore développé son aversion naturelle

pour les réalités humbles de la vie, ce qu'il appelait « le monde extérieur », avec le mépris d'un lettré qui s'enivre de théories. Raison de plus pour le fils de ne pas récriminer et de se substituer au père dans les circonstances critiques. Que celle-ci en fût une, et décisive, Jean s'en était convaincu davantage encore à constater, durant le déjeuner, l'attitude, de nouveau si hostile, de Julie à son endroit. Les questions dont il l'avait pressée, à son retour du bureau d'Antoine, l'avaient trop visiblement énervée. Pourquoi, sinon parce qu'il avait deviné juste sur un point qu'il ne pouvait plus laisser obscur ? Aussi n'eut-il pas une seule reprise d'hésitation, lui, l'homme de tous les scrupules et de toutes les susceptibilités, et il ne s'était pas levé de table depuis une demi-heure, qu'il avait déjà gagné la rue de Varenne et cet hôtel dont sa pauvre sœur avait tant rêvé ! Adhémar de Rumesnil y habitait seul avec sa mère. Il avait perdu son père tout enfant. La porte cochère en niche, dont il a déjà été parlé, annonçait la date de la construction. Elle remontait à la première partie du dix-huitième siècle, époque où ces entrées furent mises à la mode par les architectes qui bâtirent les hôtels, célèbres alors, de Soubise, de Roquelaure et de Lude. L'aspect de la vieille demeure aristocratique, son isolement fastueux entre sa cour et son jardin, l'importance des communs et leur tenue, la livrée du concierge, en drap vert foncé avec des brandebourgs et des boutons armoriés, tout attestait que le membre de l'*Union Tolstoï*, domicilié derrière cette façade à hautes fenêtres cintrées, continuait, malgré ses convictions socialistes, à vivre noblement, pour parler comme les Mémoires de l'Ancien Régime. Quand le fils de l'universitaire eut sonné à l'entrée latérale, qui s'ouvrait, pour les piétons, à côté de la grande, il put voir qu'un garçon d'écurie était occupé à laver, devant la remise, un phaéton à roues caoutchoutées. Il reconnut la voiture favorite d'Adhémar, celle qu'il aimait à mener lui-même, au trot rapide de ses deux cobs rouans. « Il est sorti ce matin, il sera à la maison, » pensa Jean, qui demeura tout désorienté

devant la réponse du concierge lui apprenant le départ de Rumesnil pour la campagne.

— « Monsieur le comte rentrera mardi, peut-être le matin, peut-être le soir, je ne sais pas... » Cet homme était un vieux domestique, depuis des années au service de la douairière. Il connaissait le camarade de son maître pour l'avoir vu venir à l'hôtel, tout jeunet, en tunique de collégien. Aussi ajouta-t-il naturellement quelques détails à ce renseignement sommaire : « Il est parti à neuf heures et demie... »

— « Mon frère n'est donc pas venu ce matin ? Il ne l'a pas vu ? » osa demander Jean.

— « Mais si, il l'a vu, » répondit le concierge. « M. le comte était déjà sur son phaéton quand M. Monneron est arrivé. Il est remonté chez lui pour le recevoir. C'est même à cause de cela qu'il a dû changer son train... »

Le doute n'était plus permis. C'était bien à Rumesnil qu'Antoine avait demandé les cinq mille francs. Cette visite à cette heure ne s'expliquait pas autrement. Il les avait demandés et il les avait obtenus. Entre cette présence rue de Varenne, à neuf heures, et la rentrée à son bureau vers les dix heures, où il avait versé la somme, aucune autre démarche n'avait pu matériellement se placer. Voilà donc l'action dont la menace avait jeté Julie dans l'état où Jean l'avait vue et qu'elle avait qualifiée d'infamie, de crime. — Pourquoi?... Le jeune homme n'était plus dans une disposition d'esprit à retourner ce problème et à se ronger de doutes, en silence, comme il faisait depuis des semaines. Il héla une voiture, et, moins d'un quart d'heure après avoir recueilli ce renseignement, chargé pour lui d'une si dure signification, il se retrouvait rue Claude-Bernard, juste à temps pour croiser, sur le trottoir et devant la maison, Mme Monneron et Gaspard, lesquels ne perdirent ni l'un ni l'autre cette occasion de manifester leur sentiment devant un procédé de locomotion considéré dans la famille du fonctionnaire, à son exemple, comme essentiellement abusif :

— « Plus que ça de chic ! » s'exclama le jeune potache en

esquissant une révérence comique. Et, parodiant une réclame de chemisier qui s'étalait sur tous les murs : « Tu as donc fait un héritage, mon cher, pour te payer des roulantes pareilles?... »

— « Dépêchons-nous... » fit Mme Monneron. « Je ne veux pas manquer l'omnibus. Nous ne sommes pas assez riches, nous autres, pour nous offrir des heures de voiture. Nous sommes comme ton père, qui sait se passer de luxe... »

Cette épigramme et le regard ironiquement désapprobateur dont elle l'accompagna empêchèrent que Jean ne posât au couple si bien appareillé la seule question qui l'intéressât à cette minute : « Ma sœur est-elle à la maison? » Il monta l'escalier quatre à quatre, laissant sa mère et son jeune frère interloqués de la manière dont il avait passé sous le feu de leurs commentaires, sans leur adresser un mot. Quand la bonne, rencontrée dans l'antichambre, lui eut répondu que Julie était chez elle, son cœur battit dans sa poitrine avec une force telle qu'il lui fallut s'appuyer un instant au mur du corridor, avant de frapper à la porte derrière laquelle allait se jouer une autre scène de leur tragédie familiale, la plus décisive, croyait-il, et la plus poignante, il en était sûr. L'honneur perdu d'un frère, c'est une grande épreuve. Elle ne touche pourtant pas l'âme au même point blessable que l'honneur perdu d'une sœur. Une indécatesse d'argent se répare. Un manque de probité s'expie. Ce sont des fautes abstraites, si l'on peut dire, et dont on souffre dans sa pensée, dans son être social, presque par raisonnement. Les déchéances de la femme sont mêlées d'une souillure physique. C'est la tache la plus intime, la plus désespérément ineffaçable, quand elle tombe sur une mère, sur une fille. Elle atteint l'homme dans sa chair même, dans ce que la personne a de plus secret et de plus saignant. L'appréhension du coup au-devant duquel il courait sans doute était déjà une douleur pour le jeune homme, qui, cependant, n'hésita pas davantage à entrer chez sa sœur qu'il n'avait hésité, tout à l'heure, à interroger le concierge de la rue de Varenne. Le

sens de la responsabilité s'était élevé en lui et le soutenait. Toute famille, si diminuée, si désunie soit-elle par les circonstances, comporte un élément indestructible, qui fait qu'elle est quand même une famille. Elle reste, malgré tout, une âme collective, un moment d'une race. Quand un de ses membres a la conscience d'en être le défenseur, le dépositaire de l'honneur commun, une force mystérieuse le soutient, qui lui donne le courage d'aller jusqu'au bout de certains devoirs.

— « Julie, » commença-t-il, la porte à peine fermée, « je viens de chez Rumesnil. »

La jeune fille eut un saisissement, aussitôt réprimé. Pour dompter le trouble où l'avaient jetée les émotions de la nuit et de la matinée, elle avait voulu reprendre un des devoirs par lesquels elle continuait sa préparation à Sèvres. Elle avait échoué au dernier examen, beaucoup à cause de ce roman avec Adhémar, qui avait absorbé toutes ses pensées, et, depuis, pour rester plus libre, elle avait obtenu de son père de suivre des cours à la Sorbonne et au Collège de France, au lieu de son lycée. Mais elle continuait à traiter les sujets donnés à ce lycée, afin de se tenir au courant. *Expliquer ce vers de Rutilius : De races opposées, Rome, tu as fait une seule nation*, — tel était le thème sur lequel elle besognait, cet après-midi, avec quel intérêt, on le devine. Ce retour si rapide de Jean, l'expression de son visage, le son de sa voix, sa présence même, lui qui n'était pas venu causer avec elle de tant de jours... Plus de doute... La scène d'inquisition à laquelle elle avait échappé quelques heures auparavant allait recommencer ! Si elle n'avait pas su le voyage de son amant, la phrase de son frère lui aurait infligé une secousse plus vive encore. Mais elle savait cette absence et que, par conséquent, les deux camarades n'avaient pu avoir entre eux aucune explication. Elle opposa donc, au regard aigu de l'interrogateur, ce masque maussade dont elle s'était si souvent armée contre sa soupçonneuse et maladroite curiosité, et elle répondit :

— « Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse?... »

— « J'ai appris là, » continua Jean, « qu'Antoine était allé rue de Varenne, ce matin, avant neuf heures, en sortant d'ici. Il a vu Rumesnil. Celui-ci est parti pour la campagne ensuite. Je n'ai donc pas pu causer avec lui. Mais mon opinion est faite : c'est Rumesnil qui a prêté les cinq mille francs... »

— « Il faut les lui rendre, voilà tout... » répliqua la jeune fille. Quoiqu'elle redoutât, depuis le matin, cette odieuse démarche d'Antoine, avec cette seconde vue de la passion, dont nous sentons bien, même sans nous permettre d'y croire, qu'elle a son infailibilité divinatrice, elle n'était arrivée qu'à une demi-certitude. Jean lui apportait la certitude entière. Ce fut comme un coup qui lui paralysa, pour un instant, tous ses membres. La plume lui glissa de la main. Le serrement de sa poitrine étouffait son souffle. Son orgueil lui rendit, même dans cette défaillance physique, cette énergie de négation où se crispent et se butent les sensibilités ulcérées. Le ton de son frère, dans leur entretien d'avant le déjeuner, l'avait brutalisée et comme nouée. On l'aurait tuée plutôt que de lui arracher un aveu qu'un peu de douceur, à cette minute précise, aurait obtenu de ce cœur si malade. Elle ajouta : « Ne m'as-tu pas dit que tu avais trouvé à emprunter cette somme?... » Et, redevenant maîtresse de sa voix et de ses gestes : « Nous la payerons à nous deux, cette dette. Je travaillerai, je gagnerai de l'argent... »

— « En effet, » reprit Jean, « j'ai la somme. Les cinq mille francs seront restitués à Rumesnil dès son retour, mardi... La personne qui me les a prêtés m'a donné le temps nécessaire pour m'acquitter. » Puis, détachant ses mots, et d'une voix impérieuse : « Laissons donc cela. Mais je veux savoir si, oui ou non, il avait été question de Rumesnil entre Antoine et toi, dans votre conversation de cette nuit? »

— « Je t'ai déjà dit qu'il était inutile de me questionner sur ce qu'Antoine m'a dit ou ne m'a pas dit, » répliqua la jeune fille. « Je ne te répondrai pas. »

— « Ne pas répondre, c'est répondre... » continua Jean

plus vivement encore. « Tu reconnais donc que vous avez parlé de Rumesnil. C'est à cause de cela que tu étais dans cette fièvre ce matin, parce que tu savais qu'Antoine voulait aller emprunter cet argent rue de Varenne, parce qu'il t'avait demandé à toi-même de l'emprunter pour lui à cet homme qui te fait la cour... Le reconnais-tu, qu'il te fait la cour?... »

— « Je ne reconnais rien, » répondit Julie. « Je t'avais prié de ne plus faire allusion à ce qui a pu se passer entre Antoine et moi. Maintenant, » elle s'était levée et marchait sur son frère, « je te le défends. Oui, » insista-t-elle, « je te le défends ! De quel droit m'interroges-tu?... »

— « De quel droit ? » répéta Jean. « Ne suis-je pas ton frère ? »

— « Oui, tu es mon frère, » répliqua-t-elle, « et après?... »

— « Comment ? après ? » reprit le jeune homme avec une colère portée à son comble par la résistance de cette volonté refermée maintenant et qu'il sentait irréductible. « Je crois rêver en t'entendant ! Tu ne te rappelles donc plus que, ce matin même, tu me suppliais de faire la démarche la plus humiliante pour un amour-propre d'homme, d'aller tendre la main ? Faut-il que je te répète tes propres paroles ? Tu me disais : « Marche sur ton orgueil pour notre père, pour notre « nom, pour nous !... » Tu l'admettais donc il y a quelques heures, la solidarité de la famille, quand il ne s'agissait pas de toi ? Oui ou non, je te somme de me répondre : Antoine et toi, avez-vous parlé de Rumesnil ? »

— « Trêve de grandes phrases et de menaces ! » dit-elle d'une voix sèche et dure. « Les unes ne me font aucun effet et je méprise les autres. Il y a quelques heures, j'étais folle. Je ne le suis plus, parce que nous n'en sommes plus où nous en étions. J'avais vu Antoine hors de lui. J'avais peur de tout, même d'un crime. A présent, ce qui pouvait être fait est fait. Je sais où il a trouvé l'argent. Je sais aussi que cet argent sera rendu et que la faute de ce malheureux n'aura pas, pour aujourd'hui, d'autres conséquences que de nous faire travailler un peu plus, pendant deux ou trois ans, toi et moi...

L'incident est clos. Encore un coup, je te défends d'y revenir... »

— « C'est ton dernier mot ? » dit Jean après un silence.

— « C'est mon dernier mot, » répliqua Julie.

— « Alors, » reprit-il, « c'est à Rumesnil lui-même que j'irai demander une explication sur vos rapports. Ses assiduités auprès de toi ont été remarquées. On en parle. Je le sais. Elles ne continueront pas. Et d'abord, je le prierai de cesser ses visites. »

— « Et s'il me plaît à moi de les recevoir ? » répondit la jeune fille. « Je te trouve étonnant ! Est-ce que tu es le maître ici ? Est-ce que j'habite chez toi, par hasard ? Il n'y a qu'une personne qui ait le droit d'interdire la porte à quelqu'un dans la maison : c'est mon père. Ou bien préviens-le, ou bien ne te mêle pas de ce qui ne regarde que moi et mes convenances... »

— « Le prévenir ? » s'écria Jean. « Tu sais trop bien toi-même que c'est impossible, toi qui m'adjurais, tout à l'heure encore, de respecter son repos !... »

— « Attends alors que je sois sur le point de le troubler, » répliqua-t-elle ; et, amèrement : « De nous deux, ce n'est peut-être pas moi qui lui prépare le plus grand chagrin. »

— « Qui donc alors ?... » demanda Jean. Quand Antoine lui avait fait la veille une allusion à ses sentiments secrets pour Brigitte Ferrand, dans des termes presque analogues, il en était demeuré décontenancé. Il n'avait ni voulu ni pu laisser parler davantage le frère indigne. Dans cet entretien avec Julie, il en était arrivé à ce degré d'irritation qui sent à peine les pires blessures. Et il insista, préférant tout aux équivoques où l'étrange et obscure fille continuait de s'envelopper : « Explique-toi. Que veux-tu dire ?... »

— « Ce que je dis, répondit-elle, et tu m'as compris parfaitement... Mais finissons-en. Rien que le ton dont tu me parles prouve que tu trouverais fort mauvais que je m'occupe de tes affaires. Ne t'occupe donc pas des miennes... Je ne suis pas une petite fille élevée dans un couvent. Ce ne serait

vraiment pas la peine d'avoir reçu l'instruction que j'ai reçue, si, à vingt et un ans, je n'avais pas mes idées sur la vie. Je les ai, et la première de toutes, c'est que j'en'ai à compter que sur moi pour me faire l'avenir qui me convient... Et je me le ferai... Oui, sur qui d'autre compterais-je ? » continua-t-elle en pensant tout haut, et parlant pour elle-même, plus encore que pour son frère : « Ce n'est pas un secours d'en haut, j'imagine. Dieu ne se donnera pas la peine d'exister pour s'occuper du bonheur de Julie Monneron, n'est-ce pas?... Ce n'est pas sur mon père. Sa seule conception, c'est de m'établir *pionne* quelque part... Ce n'est pas sur maman. *Tu le sais trop bien toi-même.* » Elle souligna avec ironie ces termes qui étaient précisément ceux dont Jean s'était servi. « Nous ne nommerons pas les deux autres... Ce n'est pas sur toi. Nous avons beau ne pas causer souvent ensemble, si tu ne me connais pas, moi je te connais. Veux-tu que je te dise vers quoi tu marches ? Tu finiras catholique, si tu ne l'es déjà. Moi, j'ai l'horreur de cette religion comme des autres ; l'horreur, en toi, de cette lâcheté avec laquelle tu te précipites dans ce que tu sais être le mensonge, parce que tu trouves le vrai trop dur à supporter. Au fond, de nous tous, le bourgeois, c'est toi. Antoine est un bandit, c'est plus courageux. Il y a en moi plus de sympathie pour son audace que pour ta faiblesse. Il est un révolté, à sa façon, qui n'est pas la mienne ; mais je l'estime plus que ta soumission, entends-tu ? Je suis une anarchiste, moi, sache-le bien. Je ne serai pas écrasée par cette société infâme sans avoir lutté. Qu'on me laisse m'y faire ma place comme je l'entends ! Si j'échoue, je serai seule responsable... »

C'était la première fois, depuis des années, que cette âme de silence s'ouvrait un peu, bouleversée par la secousse qu'elle venait de recevoir, et elle montrait des profondeurs de ténèbres dont, même à cette minute de crise où il s'agissait d'un fait positif à élucider, Jean s'épouvanta. Cette solidarité de la famille qu'il avait invoquée, tout à l'heure, comme il la sentit vivante devant la détresse que les paroles

de la jeune fille révélèrent presque malgré elle ! Et, la pitié se mélangeant soudain à cette espèce de colère nerveuse que le commencement de la discussion lui avait donnée, il demanda :

— « Tu as donc été bien malheureuse, ici ? ».

— « Bien malheureuse... » répondit-elle, attendrie une seconde par le changement d'accent de son frère. Mais c'était trop tard, et elle se reprit soudain, raidie dans cette attitude de sauvagerie qui lui était coutumière, comme si son cœur d'enfant précocement désenchantée se rebellait contre la sensation d'être plaint. Elle obligea son frère de clore cet entretien en ouvrant la porte de sa chambre, et appelant la bonne :

— « Maman m'a chargée, avant de sortir, de donner quelques ordres à Pauline, » dit-elle à Jean ; « laisse-moi m'en occuper. Cela vaudra mieux que de perdre notre après-midi à nous faire mal... »

IX

UN CŒUR DE JEUNE FILLE (*suite*)

Il est bien vrai que cette conversation avait fait trop mal à Jean, si mal qu'il ne se sentit ni la force de la prolonger sur le moment, ni celle de la renouveler, durant l'après-midi, qu'il passa tout entier à se promener seul de la Sorbonne à la bibliothèque Sainte-Genève, pour tuer le temps, comme étonné que rien n'eût changé autour de lui dans le décor de ce quartier du Panthéon et du Val-de-Grâce, qui venait d'être pour lui le théâtre de scènes si tragiques. Les événements produits par des causes profondes ont de ces alternatives d'explosion et d'apaisement. Ils ressemblent à ces tremblements de terre qui manifestent le secret travail du feu sous un sol miné. Le brusque sursaut d'une formidable secousse a lieu. Puis, c'est le silence, c'est l'immobilité,

c'est la reprise, anxieuse au fond, timide et pourtant active, des habitudes d'auparavant, jusqu'à ce qu'un nouvel éclat, plus terrible, achève soudain le cataclysme. Entre la rencontre avec M. Ferrand et sa fille dans l'allée solitaire du Luxembourg et cet entretien avec Julie, ce n'avait été pour le jeune homme qu'une suite d'accidents plus effrayants et plus subits les uns que les autres... Et rien ! Les heures avaient passé, et, quand il se retrouva rue Claude-Bernard, au terme de cet après-midi, à la table du diner, puis à celle de la veillée, il aurait pu croire que ces scènes n'avaient été qu'un rêve : — un rêve, sa rupture avec celle qu'il aimait ; — un rêve, les frénétiques et sottes discussions de la déplorable *Union Tolstoï* et la rage dénonciatrice du cousin pauvre ; — un rêve, le retour à la maison paternelle et la sinistre explication avec Antoine ; — un rêve, l'impudent aveu de celui-ci ; — un rêve, la supplication de Julie ce matin, et sa propre démarche auprès du père de Brigitte ; — un rêve enfin, ses deux visites finales au bureau du boulevard Saint-Germain et à l'hôtel de la rue de Varenne, si grosses de dangers prochains.

La famille était réunie, tout entière, comme il arrivait bien rarement. Mais c'était jour de vacances, et on se tenait dans le salon, après le repas, pris provincialement à six heures et demie. L'aspect paisible de cette pièce s'accordait si peu avec les violentes péripéties de ces deux jours qu'il en était invraisemblable. Rien de plus logique, cependant. Les Monneron, en passant, comme ils avaient fait, d'une classe dans une autre, sans initiation ménagée, sans station intermédiaire, avaient gardé de leur origine paysanne cette caractéristique : ils étaient profondément, absolument naturels. C'est cette simplicité de manières qui donne une physionomie patriarcale, pour l'observateur superficiel, à tant d'intérieurs de fonctionnaires, dévorés, comme celui-ci, et pour la même raison profonde, une formation trop hâtive, par des misères secrètes. A les voir, on n'en perçoit qu'une atmosphère de bonhomie. Il était neuf heures. La haute lampe à pétrole

posée sur la table — une table à jeu, ouverte et tendue d'un drap vert taché — éclairait de sa forte lumière, à peine adoucie par un abat-jour prétentieux à fausses gravures du dix-huitième siècle, le professeur en train d'annoter des copies d'élèves. Après trente années de professorat, il apportait à cette besogne la même conscience. Il n'en avait pas eu davantage durant le premier mois de suppléance qu'il avait dû, *cube* à l'École normale, faire, suivant la coutume, dans un lycée de Paris. L'intransigeance de ses convictions se manifestait par des remarques demeurées célèbres parmi ses élèves. Par exemple, à propos d'une phrase où l'un de ses rhétoriciens s'était cru hardi en vantant la « splendide corruption de la Renaissance... », il lui était arrivé, un jour, d'écrire en marge : « *Guérissez-vous du virus aristocratique.* » Ou encore, en tête d'un devoir dans lequel Alfred de Musset était placé au-dessus de Victor Hugo, il avait gravé ces mots sévères : « *Esthétique de coup d'État.* » Ou encore, en regard d'une citation de Joseph de Maistre, cet aphorisme : « *Le grand talent criminel n'a droit qu'au silence.* » Il y a du Prudhomme dans tout jacobin, et les plus lettrés, dès que la manie révolutionnaire s'empare d'eux, déploient ingénument cette grotesque solennité de « penseurs vertueux » qui donne aux séances doctrinales de la Convention l'air d'une charge à froid aménagée, à souhait, pour réjouir l'humoriste de *Boulevard et Pécuchet*. Parfois le professeur, quand il corrigeait ses copies en famille, s'interrompait de son travail pour communiquer à ses fils, s'ils étaient là, et, à leur défaut, à sa femme ou à sa fille, une phrase qui lui paraissait remarquable. C'est ainsi que, ce soir, il interpella Jean tout d'un coup :

— « Décidément il a du talent, ce petit Ravenel... Je lui avais donné un travail sur Rousseau. Écoute ceci, Jean. Je te passe le détail d'une comparaison, qui est assez banale, entre une nation et un arbre. Mais comme il l'a relevé par le trait de la fin!... Écoute : *Il arrive un moment où le peuple réveillé se lasse d'être la racine dont le travail souterrain fournit des aliments aux branches d'en haut, qui seules jouissent du ciel et du*

*soleil; où le tronc se fatigue de n'être que le couloir nu de la sève qui va s'épanouir à la cime en bouquets parfumés; où l'arbre tout entier veut devenir fleur... Ça, c'est excellent... » Il répéta : » Où l'arbre tout entier veut devenir fleur... Quelle heureuse formule pour notre démocratie! C'est ce que nous rêvons tous pour le peuple... Ah! que c'est bien dit! » (Il n'apercevait pas l'extravagance de cette image caricaturale qui, à elle seule, condamnait tout le système, puisqu'elle supposait des résultats sans leurs conditions.) Et il continuait : « J'ai du plaisir, — mieux que cela, — du bonheur à penser qu'aujourd'hui ces idées sont courantes et que voilà le point de départ de nos rhétoriciens. Au lieu que nous, on nous donnait à traiter l'*Éloge du prince Jérôme, Hieronymi principis laus!* Mais oui... J'étais en quatrième, quand les valets de l'Homme de Décembre ont osé insulter la jeunesse en dictant au Concours général cette matière de vers latins. Ils n'en ont pas été les bons marchands. Les stances vengeresses de Richard sont venues jusqu'à Tournon :*

Vous ne comprenez pas que nos veilles muettes
Ont de chacun de nous fait un républicain;
Que nous supportons mal nos fers; que nos poètes,
Ce sont les Juvénal, les Hugo, les Lucain...

Quel malheur que celui-là soit mort à vingt ans! Quel malheur!... Tu te rappelles, la maman, » il s'adressait à sa femme maintenant, « ce sont les vers que j'ai récités chez vous à la première soirée où vous m'avez invité... »

Et il se remit à corriger le devoir de Ravenel, qui lui avait remémoré une des idoles de sa liturgie intime, ce Jacques Richard, lequel eut son heure de célébrité pour avoir bafoué en une pièce satirique, assez médiocrement imitée des *Châtiments*, « l'Oncle du tyran, » au lieu du panégyrique proposé comme thème aux jeunes lycéens de 1860. Ce n'était pas une fois, c'était trente, que l'universitaire avait récité à ses fils ce plat morceau, toujours avec la même incorrigible admiration. Son goût, et il l'avait exquis, n'arrivait pas à dissiper le prestige dont cette rimaillerie restait parée pour lui. Jamais l'an-

tithèse entre les dessous de sa vie et ce qu'il en voyait n'avait donné un caractère d'ironie plus cruelle à ce « Quel malheur ! » commentaire habituel au prétendu chef-d'œuvre du poète mort jeune. Mme Monneron l'avait écouté, bouche bée, ses yeux noirs grands ouverts, comme si elle comprenait qu'en effet le rhétoricien de l'Empire n'avait pas pu « supporter ses fers ». Et elle avait posé sur ses genoux l'interminable bande de tapisserie qu'elle faisait et défaisait, depuis combien de soirs semblables ? Cet ouvrage était destiné à garnir le canapé du salon, qui montrait la corde, comme le reste du meuble, en velours rouge frappé, acheté d'occasion lors de l'arrivée à Paris. Encore une de ces opérations où excellait la femme du fonctionnaire, toujours désireuse de paraître et incapable d'une acquisition étudiée et consciencieuse. Les bois de mauvaise qualité avaient joué. La dorure au rabais avait pris des tons ocrés et inégaux, de l'effet le plus déplorable. L'étoffe n'offrait plus qu'un dessin brouillé. Et, pour bien démontrer que ce n'était pas là un simple accident, la pièce de tapisserie, avant même d'être achevée, étalait des raccords de laines mal rassorties, que la Niçarde, habituée à l'à-peu-près du logis natal, justifiait en disant :

— « Quand toutes les couleurs seront passées, on n'y verra que du feu. *Pechère !* »

Ce fut encore ce logis natal, toujours regretté, qui se dessina devant ses yeux, au lointain souvenir d'avant leurs fiançailles évoqué par son mari, et elle répondit :

— « Si je me les rappelle ? Le père Granier les a tant aimés, qu'il les a copiés pour les envoyer au général... »

— « Il gobait donc les galonnards, grand-papa Granier?... » dit Gaspard, chez qui les propos du professeur, toujours en train de dénoncer le péril prétorien quand il se reposait du péril clérical, avait développé un précoce antimilitarisme plein de généreuses promesses pour l'avenir ; et il ajouta, avec sa mimique de gavroche : « Blague dans le coin, vous m'en voyez baba ! »

— « Oh ! » reprit Joseph Monneron, « ce général-là n'était

pas comme les autres... » Et pieusement : « C'était Garibaldi!... »

— « C'est encore de Richard, et dans la même pièce, n'est-ce pas, père, ce beau vers, » demanda Antoine : « *Y faire au moins vibrer ton nom, Garibaldi...?* » Cette adroite réminiscence, qui lui attira un sourire affectueux du correcteur de copies, était destinée, comme sa présence au logis ce soir, à dissiper les derniers vestiges de soupçon qu'aurait pu garder Joseph Monneron. Le fourbe n'avait d'ailleurs jamais été plus câlin, plus familial, tenant les écheveaux de laine de sa mère, faisant des tours de cartes pour son jeune frère, avec une dextérité inquiétante, mais pas pour le père abusé, au regard de qui cette simple citation d'un alexandrin révolutionnaire équivalait à un brevet de pureté morale. L'histoire de la décadence où s'abîme depuis cent ans notre pays serait inintelligible, si l'on ne se rendait pas compte d'un trait trop peu étudié de la psychologie du jacobin. On a beau vouloir « recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain » (c'est la formule d'un d'entre eux, du triste Chamfort, de ce courtisan de tant d'esprit que la Révolution a hébété et déshonoré avant de le tuer), on n'échappe pas à ses hérédités. On les subit, quoi qu'on en ait, par toutes les fibres dont on est tissé : on peut seulement les fausser. Le sentiment religieux est du nombre. Le Monneron — s'il est permis de faire de ce nom propre le nom générique de toute une classe — est un chrétien dévoyé qui a reporté sur des idées abstraites et inexactes les dévotions de ses atavismes. Ces idées, il ne les a pas comme on a des opinions. Il les a comme on a un culte. De là dérive la sévérité indignée de son jugement à l'égard des dissidents. Le Monneron, — il s'est montré le même au coup d'État, au Seize-Mai, lors du mouvement plébiscitaire suscité par Boulanger, et plus récemment dans les circonstances que l'on sait, — le Monneron, donc, ne se contente pas de combattre ses adversaires. Il les considère comme des êtres de conscience inférieure. Il ne lui suffit pas

de les écraser, par n'importe quel moyen et avec une absence de scrupules stupéfiante chez lui, car le Monneron complet est d'autre part délicat. Il les méprise, ces adversaires, et le plus sincèrement du monde, comme de simples malfaiteurs, et il les traite comme tels sans hésitation ni remords. Le monopole de l'honnêteté politique est à lui. Cette disposition d'esprit explique l'impossibilité d'acquérir la moindre expérience, qui caractérise cette secte d'aberrants sincères. Aussi ne sont-ils jamais arrivés et n'arriveront-ils pas à établir un gouvernement. Ils sont condamnés à tyranniser. Ils sont punis, d'autre part, de leur fanatisme par la facilité avec laquelle les dupent les sycophantes qui affectent de partager leurs principes. Ils ne peuvent plus juger quelqu'un qui pense ou semble penser comme eux. Antoine connaissait bien ce point faible du caractère de son père, qu'il s'amusait d'ordinaire — parlons le style de Gaspard — à « faire grimper », mais pas ce soir. Ce soir, il fallait être le fils vertueux, donc républicain, et le naïf professeur s'y laissait prendre. Mais n'était-il pas dupé depuis des années par des politiciens de dernière catégorie, comme l'ancien camarade d'école, véreux et doctrinaire, disciple de Kant et *pot-de-viniste* effronté, chez lequel il avait passé l'après-midi, et dont il mentionna le nom en répondant à son fils :

— « Oui, c'est de Richard. Tu n'a pas oublié ce vers ? C'est bien, cela, c'est très bien... Je le disais aujourd'hui, chez Barantin, à des députés de son groupe qui reculent devant les criailleries des cléricaux, pour la loi d'enseignement : je m'y connais, j'ai élevé deux garçons, j'en élève un troisième. Je les défie de cesser d'être des républicains. Pourquoi ? Parce que je les ai soustraits, dès le berceau, à toute influence réactionnaire ; parce que j'ai associé leurs moindres souvenirs d'enfance à des impressions républicaines... Toi-même, tu vois, tu as pu être tenté quelquefois, comme les Parisiens de ton âge, par le scepticisme... Je sais. Je sais. Tu nous as entendu traiter d'utopistes. Utopistes ? Soit. Mais c'est par les utopistes que la Justice a progressé dans le monde. Vivons dans l'ab-

solu d'abord. Voilà ce que je vous ai appris depuis que vous existez, et je vois que ce fond reste. Le poète latin a de bien jolis vers là-dessus :

... *Nunc adhibe puro*
Pectore verba, puer. Nunc te melioribus offer.
Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diù...

Ces anciens ont tout dit. Quels génies!... Justifiez toujours ces vers d'Horace, mes enfants. »

L'amant d'Angèle d'Azay, le Montboron des cabarets du boulevard, le faussaire du bureau du *Grand Comptoir*, le maître chanteur de la rue de Varenne, opina de la tête en signe d'assentiment. Le drôle n'avait pas cessé d'avoir, pour son frère et sa sœur, depuis qu'ils s'étaient retrouvés face à face, ce regard du boxeur en garde qui, guetté par deux antagonistes, surveille leurs moindres gestes, prêt à parer et à riposter. Ceux-ci avaient, au contraire, affecté l'un et l'autre de ne pas le voir. Ils s'étaient assis dans le salon, à une petite distance de la table, chacun de son côté, et chacun penché sur un livre. Ils avaient tous deux choisi un des ouvrages du programme de l'examen qu'ils préparaient : Julie, un précis de littérature française ; Jean, le *Timée* de Platon, le tout à la plus grande approbation de leur père, qui leur avait dit, après avoir regardé les titres des volumes :

— « Vous avez raison : *Singulas horas, singulas vitas puta*... Considérons toutes les heures comme autant d'existences, c'est le moyen d'apprendre beaucoup. C'est un mot du vieux Sénèque. J'en avais fait ma devise au collège. Elle m'a valu mon rang à l'École. »

— « Moi, » avait répliqué la mère, « je voudrais bien leur faire lire un *Manuel de la civilité puérile et honnête*. Ils n'en seraient pas de plus mauvais professeurs pour être plus gracieux et plus polis... »

Jean n'avait pas plus fait attention à cette nouvelle sortie de sa mère qu'aux attitudes insolentes d'Antoine, à la phra-

séologie argotique de Gaspard, ou même aux propos de son père, si poignants d'illusion persistante. Après de tels avertissements et devant de telles évidences, l'optimiste était revenu à ses utopies — il relevait ce mot comme un titre d'honneur! — avec un parti pris de sérénité absolue, où il entraînait bien, cependant, de la volonté. Dans l'arrière-fond de son regard, ne restait-il pas la trace de la blessure reçue, quoiqu'il semblât, quoiqu'il voulût affirmer qu'il ne l'avait pas reçue? Mais Jean n'avait plus la force de s'attendrir sur ces complications ni celle de tenir son rôle de « consolateur ». L'énigme des rapports de sa sœur avec Rumesnil occupait seule sa pensée. Qu'Antoine fût un misérable, voué d'avance aux pires hasards d'une existence aventureuse, il le savait maintenant, de même qu'il savait depuis longtemps l'inguérissable irréalisme du professeur. Il ne pouvait rien, en ce moment, ni pour l'un ni pour l'autre que de se taire, au lieu que Julie traversait une crise où son devoir était d'intervenir, et il en apercevait nettement le moyen. Il n'avait plus besoin de l'interroger. Ce qu'elle lui avait dit était trop clair, même dans ses réticences. Elle s'attendait que Rumesnil l'épouserait. Qu'avait fait celui-ci pour entretenir cette espérance? Qu'avait-elle fait, de son côté, pour s'attacher le camarade de ses frères? L'avait-il trompée par de fausses promesses? S'étaient-ils trompés l'un l'autre? La jeune fille avait-elle voulu seulement un beau mariage, comme elle avait paru le dire, ou bien, sous couleur d'ambition, avait-elle imprudemment laissé prendre son cœur? Le mystère était là, toujours aussi impénétrable, aussi douloureux. Jean tenait une occasion sûre d'en avoir le mot. Cette explication avec Rumesnil, dont il avait menacé sa sœur pour lui arracher un aveu, il fallait la provoquer, dès ce mardi où l'autre reviendrait, en même temps qu'il lui rendrait l'argent emprunté par Antoine. Il le mettrait au pied du mur, en lui interdisant, comme il l'avait annoncé, les visites rue Claude-Bernard. Rumesnil devrait bien répondre. Ou il n'avait avec Julie qu'une petite affaire de coquetterie, et il cesserait ces visites.

Ou son sentiment était sérieux, et il demanderait la main de la jeune fille. Ce raisonnement simpliste, et, à ce point de vue, bien « Monneron », n'excluait qu'une hypothèse, la seule vraie : que la jeune fille fût la maîtresse du jeune homme. L'imagination de Jean était encore trop tendre et trop pure pour s'arrêter à une idée qui enveloppait des visions cruellement salissantes. Durant cette soirée, où leur chimérique père zébrait d'annotations les copies de ses élèves en énonçant ses axiomes optimistes, — où leur injuste et incapable mère tirait indolemment l'aiguille de sa tapisserie, — où le cynique Antoine et le regrettable Gaspard maniaient à tour de rôle les deux jeux de cartes graisseuses, Jean regardait sa sœur à la dérobée. Il se livrait à son égard à ce travail d'analyse qu'il avait essayé si souvent, jamais avec cette lucidité. Elle lui était transparente, jusqu'à ce dernier repli obscur et trouble de son âme, qui lui réservait une si tragique surprise, pour plus tard. En ce moment, il déchiffrait d'abord, sur ce mince visage fermé, la misère morale que ce pauvre être lui avait criée cet après-midi, avec un tel accent de rancune ! Contre quoi ? Mais contre cela, contre cette famille ici présente ; contre les éléments de maladie épars dans l'atmosphère de ce foyer, dont les pierres avaient été systématiquement posées à faux. Visiblement, et d'après les lignes mêmes de ce visage, la jeune fille était une nature mixte, avec des tendances intellectuelles héritées de son père, et d'autres, toutes brutales, héritées de sa mère. Ce double atavisme la faisait ressembler à Antoine et à Jean à la fois. Du premier, — la construction forte de son menton et l'ourlet sensuel de ses lèvres détachées en rouge sur son teint pâle le révélaient trop, — elle avait ces appétits plébéiens qui vont si sauvagement à la réalisation de leurs désirs. Paris l'avait désorientée, par le mirage de la vie de luxe et de plaisir, enfantinement convoitée aussitôt qu'aperçue. D'autre part, l'inquiétude sentimentale qu'elle avait en commun avec son frère cadet, et qui mettait une noblesse autour de son front et de ses yeux, lui avait rendu cet éveil d'ambition bien funeste. L'intelli-

gence, chez elle, n'avait pas été assez forte pour lui permettre, comme à Jean, d'interpréter son milieu. Elle n'en avait saisi que les insuffisances. Elle avait compris sa famille, assez pour en constater le déséquilibre secret, pas assez pour apercevoir les grandes lois sociales, dont l'incohérente tribu des Monneron était, par cette incohérence même, l'illustration éclatante. Elle avait, chez tous ses parents, méprisé quelque chose : chez son père, son utopisme niais ; chez sa mère, le désordre et la sottise ; chez son frère Antoine, l'hypocrisie et la vulgarité ; chez Gaspard, l'ignoble tenue et la flétrissure précoce ; chez Jean, l'incertitude et la morbidité. Elle avait donc perdu tout point d'appui dans son milieu. Avec cela, aucun frein moral n'avait eu d'action sur cette sensibilité dérégulée. Des âmes critiques et ardentes ne se gouvernent point par des formules aussi vaines, aussi vides que cette morale de la « solidarité humaine », dont le professeur anticlérical avait plein la bouche. Il croyait remplacer par ces deux mots la tradition vivante d'ordre et d'amour incarnée dans l'Église ! Il ne s'apercevait pas que cette expression de la dépendance relative des êtres à l'endroit les uns des autres a deux significations : l'une bienfaisante, c'était la seule qu'il voulût voir. Mais toutes les férociétés de la lutte pour la vie ne sont-elles pas aussi justifiées par cette formule ? Le lion est solidaire de sa proie, puisqu'il ne peut pas vivre sans elle. Seulement sa solidarité consiste à la tuer et à la dévorer. Antoine, que son expérience personnelle rendait perspicace, avait cru lire très avant dans ce cœur de jeune fille quand il avait dit d'elle : « Elle a de la défense ! » Elle en avait, en effet, en théorie, pour avoir traduit dans leur brutalité dure les principes de la morale indépendante. Réellement, elle n'en avait guère, elle n'en avait pas, parce qu'elle était une faible enfant de vingt et un ans, sans expérience, sans énergie vraie ; une simple amoureuxse, au fond, avec des idées d'arriviste. Jean n'allait pas jusqu'à ce dernier fond, et il se répétait la formule d'Antoine. Ces définitions ramassées et familières, décidées et presque chirurgicales, suggestionnent

aisément les esprits trop méditatifs, comme le sien, trop disposés à se perdre dans des nuances indéterminées. Il se satisfaisait de celle-ci, et il s'en servait pour résumer ses réflexions sur Julie et sur le roman secret où avait pu l'entraîner son caractère d'enfant passionnée et délaissée, exaltée et désenchantée, ambitieuse et démoralisée, amoralisée plutôt; et, lui aussi, pour d'autres motifs, concluait, comme Antoine avait conclu longtemps :

— « Non. Il ne s'est rien passé d'irréparable entre elle et Rumesnil. Elle est trop fière. Il n'y a eu que des imprudences. Dès mardi, j'y aurai mis fin. »

Ce fut sur cette résolution qu'il se coucha au terme de ce jour, commencé dans un tel orage intime et achevé dans un calme plus menaçant encore. Ce fut sur elle qu'il se releva le lendemain matin. Que d'heures cependant jusqu'à ce mardi, et qu'elles lui parurent longues, à les calculer ainsi par avance, d'autant plus longues qu'il appréhendait toute nouvelle explication avec sa sœur, maintenant! Il redoutait qu'elle ne l'interrogeât sur son projet et qu'elle n'essayât d'en empêcher l'exécution. Il eut cette surprise, pendant ces quatre jours, que Julie l'évita, au contraire, autant qu'il l'évitait lui-même. Cette réserve de la jeune fille aurait dû lui donner beaucoup à penser. Il ne sut pas y démêler sa résolution à elle, qui ne pouvait qu'être précisément le contraire de la sienne. Il était retourné rue de Varenne dès le lendemain, c'est-à-dire le samedi, pour redemander si l'on n'avait pas de nouvelles sur l'heure du retour de Rumesnil. S'étant heurté à la même réponse, que « M. le comte rentrerait mardi », — sans plus, — il prit le parti d'écrire un billet à son camarade pour lui demander d'être chez lui, le mercredi matin, à dix heures, « ayant à lui parler d'une affaire importante. » Le vague de la rédaction convenait également à l'emprunt d'argent qu'avait fait Antoine et aux assiduités du jeune noble auprès de Julie Monneron. Il comptait que Rumesnil ne reculerait pas sa rentrée à Paris, devant assister le mercredi soir à la conférence de l'abbé Chanut à l'*Union*

Tolstoï. Intrigué par ce billet, il ne manquerait de se trouver à la maison. Cette précaution prise, Jean commença d'employer, pour user ces quatre interminables journées, le procédé que son père, le citateur de Sénèque : *Singulas horas...* lui eût conseillé. Il se mit, enfermé dans sa chambre, à étudier, à raison de trois grandes séances par jour, ce *Timée* de Platon qui figurait sur le programme de son agrégation et dont il s'était servi, pour se donner une contenance, durant cette pénible soirée du vendredi. Et les heures commencèrent de s'écouler, lentes et, malgré tout, tolérables. Le jeune homme était pris peu à peu, même dans ses préoccupations, par le charme de cette subtile et forte pensée. Parfois il était troublé jusqu'à la racine de son être, quand certaines phrases lui rendaient M. Ferrand présent, et, avec M. Ferrand, la douce Brigitte. Ainsi le célèbre morceau, où se trouvent symbolisés toute la grandeur, tout le bienfait des croyances traditionnelles : « Alors, dans ce temple de Saïs, entouré par le Nil, un des plus avancés en âge parmi les prêtres dit au voyageur : « O Solon, vous autres Grecs, vous serez toujours « des enfants, et il n'y a pas un Grec digne du beau nom de « vieillard. » — Et Solon demanda : « Que veux-tu dire? » — « Que vous êtes très jeunes quant à vos âmes, » répondit le prêtre. « Vous ne possédez aucune vieille doctrine, trans- « mise par les aïeux, aucun enseignement donné de siècle « en siècle par des têtes blanchies... » De telles lignes faisaient que Jean laissait le gros volume. Il appuyait sa tête sur sa main, et il sentait à nouveau la féconde portée des idées du traditionniste de la rue de Tournon, d'une part, si conformes aux immuables affirmations des sages de tous les temps par leur conformité même aux lois fondamentales de la nature humaine, — et de l'autre la destructive erreur des idées du novateur de la rue Claude-Bernard. Et puis, c'est l'illusion d'optique où retombent toujours les hommes de pensée, les faits actuels où il était engagé comme acteur perdaient leur réalité présente. Il négligeait de vérifier s'ils demeuraient bien en l'état où il les avait constatés. Dans

l'intervalle de ses séances d'étude, il ne regardait plus Julie, par exemple, avec cette énergie d'observation qu'il lui avait appliquée ces derniers temps. Il ne se rendait pas compte qu'elle aussi attendait ce mardi où Rumesnil devait rentrer, avec une fièvre qui lui mettait une flamme aux yeux, une lueur rose aux joues, une brûlure au front et aux mains. Elle était la maîtresse qui va savoir si son amant l'aime d'un amour véritable, la fille-mère à la veille d'éprouver le cœur du père de son enfant. Plus simplement, elle aimait, de cet amour que ce même Platon a dépeint, dans ce même *Timée*, comme pétri de volupté et de douleur : ἡδονῇ καὶ λύπῃ μεμιγμένον ἔρωτα. « Ces anciens ont tout dit, » eût répété Joseph Monneron : mais le propre du Monneron est de savoir cela, de comprendre et de sentir les vérités éternelles que nos maîtres de la Grèce et de Rome ont si puissamment rendues, et de ne jamais les appliquer à la vie !

A peine échappée au cruel interrogatoire de son frère cadet, Julie avait eu une crise affreuse de désespoir. Sur un trait de sa nature, Jean ne s'était pas mépris : elle avait de la fierté. A plusieurs reprises, dans les commencements de sa cour, Rumesnil avait essayé de lui faire agréer de ces menus cadeaux qui sont la grande tentation des filles comme elle, presque absolument privées des gentils colifichets dont les femmes raffolent. Elle n'avait jamais rien accepté. « Donnez-moi des bouquets d'un sou, » disait-elle à son ami, quand il se plaignait de son obstination à refuser les bijoux qu'il lui apportait. C'était cette susceptibilité de maîtresse pauvre qui l'avait toujours empêchée d'articuler tout haut ce mot de mariage, qu'elle se prononçait sans cesse dans sa pensée. L'inconséquence entre ce désintéressement presque farouche et ce désir d'être épousée par Adhémar n'était qu'apparente. Si anarchiste qu'elle se crût et qu'elle fût par certains côtés, Julie restait bien une « demoiselle » de la petite bourgeoisie française dans son sentiment du « tien » et du « mien ». Tout devoir à un mari, c'est du bonheur. Devoir quoi que ce

soit à un amant, c'est de la honte. Aussi la certitude que son frère aîné s'était adressé à Rumesnil, dans un instant de détresse, et, sans doute, en son nom, lui avait-elle été intolérable. Au sursaut de son orgueil révolté une autre sensation s'était jointe aussitôt : celle de la terreur que son second frère n'exécutât sa menace et n'allât s'expliquer avec ce même Rumesnil. Elle s'était représenté les deux jeunes gens en face l'un de l'autre : la colère de l'un, l'irritation de l'autre, des mots durs échangés, peut-être une issue pire à cette querelle... Et puis, elle était enceinte, et elle n'avait pas encore osé parler à son amant de cette situation nouvelle et qu'elle n'avait d'abord pas voulu admettre. Des recherches faites dans des livres de médecine ne lui permettaient plus le doute. Elle était obligée de reconnaître en elle les premiers signes d'une grossesse commençante. Le profond ébranlement des nerfs dont s'accompagnent ces débuts du grand travail maternel devait lui rendre plus angoissante la pression des circonstances difficiles où elle se débattait. Qu'allait-elle faire ? Jean restituerait à Rumesnil les cinq mille francs. Ce règlement fait par le frère cadet prouverait-il qu'elle n'avait pas été la complice du frère aîné ? C'était cela qu'elle redoutait, avec sa connaissance trop complète du caractère d'Antoine, qu'il n'eût poussé l'audace jusqu'à se prétendre envoyé par elle ! Et si Adhémair l'avait crue capable de cette vilenie, si elle lisait dans ces yeux bleus, parfois bien durs, cet injurieux soupçon, si elle acquiesçait la preuve qu'il n'avait pas foi en elle, qu'il ne l'estimait pas, alors que tout son avenir maintenant dépendait de cette foi et de cette estime ?... La jeune fille avait beau professer les théories les plus hardies, se moquer des préjugés et même de la morale courante, ce nihilisme de surface n'empêchait pas qu'elle n'eût honte — honte à en mourir — quand elle réalisait la faute où elle s'était laissé entraîner. Elle ne comprenait pas encore comment. Elle aussi, elle avait voulu badiner avec l'amour, et elle avait été prise à ce jeu redoutable, et de toutes manières, dans son cœur

aussi bien que dans sa chair. La preuve qu'elle aimait vraiment Rumesnil, c'est qu'elle avait, dès la première heure après le don total de sa personne, senti, sans vouloir se l'avouer, qu'elle n'était pas aimée. L'instinct de la femme éprise n'a pas besoin de plusieurs expériences pour savoir cette vérité de la vie du cœur : le seul signe, le plus indiscutable, de l'amour sincère est l'instant qui suit la satisfaction du désir. La différence est si grande entre l'homme assouvi et l'homme enivré ! Jusqu'au moment où elle était devenue la maîtresse d'Adhémar, Julie s'était crue bien certaine de la passion qu'elle inspirait. Elle en doutait, depuis qu'elle avait donné sur elle au séducteur ce droit complet qui devient si aisément un prétexte à mépris, quand il n'est pas un motif d'adoration reconnaissante. Cette alternative, horrible dans l'ordre du sentiment pour une enfant, comme celle-là, restée pure jusqu'alors et dont l'innocence physique n'a même pas été effleurée par le vice avant la première et irrémédiable chute, se doublait d'une alternative non moins horrible à subir, dans l'ordre des faits : si Rumesnil l'aimait, l'ayant eue vierge et l'ayant rendue mère, il lui donnerait son nom. Et alors, c'était le bonheur absolu, toute sa vie changée, un épanouissement de ses rêves de cœur et d'esprit, une atmosphère de lumière et de liberté autour des aspirations si durement comprimées de sa jeunesse !... Sinon, et avec cette maternité clandestine, c'était l'effondrement de tout, une descente noire dans un abîme de misères, plus de possibilité de famille, sinon par l'abjection et la déloyauté, une existence à jamais manquée !... Et voilà qu'il ne lui était plus permis de reculer l'épreuve à la suite de laquelle son avenir serait décidé dans l'un ou dans l'autre sens. Elle ne pouvait pas demeurer sous le coup d'un soupçon de complicité avec son frère Antoine. Elle ne pouvait pas accepter que son frère Jean eût un entretien à son sujet avec Rumesnil sans avoir averti celui-ci, afin que, du moins, toute surprise fût évitée. Elle ne pouvait pas remettre indéfiniment l'aveu de son état. Sa taille allait s'alourdir, les symptômes se

multiplier. Ils n'échapperaient pas à l'œil de sa mère. Dans sa naïveté pour tout ce qui touchait aux réalités sociales, elle apercevait, comme une issue possible à cette situation, un mariage immédiat, un voyage et un accouchement loin de Paris qui permit la légère confusion de dates nécessaire à son honneur. Dans ces conditions, chaque jour perdu risquait d'être un danger. Tout se réunissait donc pour la pousser à une explication avec son amant, mais entière, sans réticences et qui fût définitive, — tout, et son cœur aussi. Julie en avait assez et trop, d'une incertitude où son être intérieur s'usait fibre à fibre, — assez et trop, de tendre sur des livres de classe une intelligence affolée d'obsédants soucis, — assez et trop, de mentir!... Avec ce fatalisme devant le malheur, naturel aux volontés les plus fermes, à plus forte raison aux sensibilités troublées, quand elles sont assaillies par une marée de conjonctures ingouvernables, elle avait vu dans les soupçons grandissants de son frère Jean une indication du sort. Les événements qui s'étaient produits coup sur coup le jeudi et le vendredi avaient achevé de lui donner cette sensation de Sa Destinée l'appelant, lui commandant d'agir, — et elle avait agi. Durant cette soirée du vendredi, au moment même où Antoine se réhabilitait auprès de son père en lui citant du Jacques Richard, où M. et Mme Monneron s'attendrissaient au souvenir de leur idylle de Nice, ébauchée sous les auspices de ce Juvénal de concours, où le jeune Gaspard s'interloquait à la seule idée de « grand-papa Granier militariste », où Jean hésitait encore sur la ligne à suivre, Julie avait déjà commencé d'exécuter son projet. Dans le salon du château près de Malesherbes, où Rumensnil, lui, était en train d'étonner deux duchesses authentiques par l'étalement de ses audaces et de ses générosités révolutionnaires, un domestique entraînait, portant à l'adresse du gentilhomme humanitaire une dépêche ainsi rédigée : *Nouvelles extrêmement graves à vous communiquer. Vous demande ne voir personne avant moi. Attendrai mardi 3 heures où savez.* D'ESTRÉES.

Cette énigmatique signature était très claire pour celui vers qui allait cet appel de la malheureuse fille. Dieu ! Si elle l'avait vu recevoir ce télégramme, l'ouvrir en demandant la permission aux deux jeunes femmes entre lesquelles il paraissait, froisser le papier d'une main impatentée, et le glisser dans sa poche avec un froncement imperceptible de ses sourcils, puis reprendre la conversation sur son même ton de paradoxe froid, sans que son cœur eût été secoué d'un battement plus vif sous la batiste de sa chemise de soirée, toute souple, avec un jabot savamment plissé, — élégance un peu prétentieuse, mais qui seyait à sa jolie physionomie de pastel du dix-neuvième siècle ! — Les deux amants avaient leurs rendez-vous dans une des maisons de la rue qui porte ce nom de d'Estrées, à cause du dernier maréchal de cette illustre lignée. Toutes les artères de ce quartier qui avoisine les Invalides ont été baptisées d'après des hommes de guerre. Celle-ci va de l'École Militaire à la place Saint-François-Xavier, en coupant de biais les larges avenues de Ségur, Duquesne et de Breteuil. Ses trois tronçons la rendent ainsi accessible de côtés très divers. C'était la raison pour laquelle Rumesnil y avait placé sa garçonnière secrète, au rez-de-chaussée d'une maison d'angle, de façon qu'il fût facile à une femme qui arrivait là de se rendre compte si elle était suivie. On pense bien que ce discret asile de plaisir n'avait été ni installé, ni utilisé pour la seule Julie Monneron. Elle-même, et si peu renseignée fût-elle, les protestations de son amant sur ce point ne l'avaient pas assez convaincue, et, dans ses heures de réflexion, elle devinait la sinistre vérité : croyant se donner à un amoureux, elle s'était livrée à un libertin, déjà blasé, pour qui cette aventure, si en dehors de ce qu'il avait rencontré jusqu'ici, avait eu un piment de nouveauté. Cette petite intellectuelle, fine et maigriotte comme une statuette du moyen âge, instruite comme un agrégé et naïve comme une nonne, athée et crédule, raisonneuse et passionnée, déflorée d'esprit et si intacte de cœur et de corps, révoltée contre l'ordre social jusqu'à l'anarchie et attirée par

tout ce qui chatoie et brille, jusqu'à l'enfantillage, avait mordu sur les sens du jeune homme. Hélas ! L'appartement de la rue d'Estrées, avec ses légères traces d'usure sur l'andri-nople rouge de ses tentures et de ses rideaux, avec la minutie de son détail et l'air un peu défraîchi des meubles, disait trop l'installation déjà ancienne ! Par suite, il racontait aussi que bien d'autres s'étaient glissées, frémissantes, sous la voûte dont la porte à gauche donnait aussitôt entrée dans la petite antichambre, assourdie de tapis, et à peine éclairée... Quelles autres ? Si souvent Julie s'était posé cette question en s'acheminant vers la mystérieuse maison ! Jamais avec une aussi fiévreuse anxiété que ce mardi, fixé par elle-même, quatre jours après les terribles scènes avec ses deux frères, dont le résultat était sa visite de maintenant. Qui l'eût vue marcher le long des trottoirs, par cet après-midi, n'eût jamais imaginé qu'elle allait à un rendez-vous d'amour, tant son délicat visage, altéré par l'anxiété, éloignait l'idée de la galanterie. Cette attente de deux fois vingt-quatre heures avait endolori et comme exaspéré ses nerfs irrités. Il ne s'était produit pourtant aucun incident nouveau. Elle n'avait pas échangé vingt mots avec Jean et pas un seul avec Antoine. C'était de Rumesnil que lui était venu ce surcroît d'anxiété. Quoique, dans sa dépêche, on l'a vu, elle ne lui eût pas demandé d'abrégier sa villégiature, elle avait tant espéré qu'il rentrerait aussitôt ! Au lieu de cela, elle avait reçu un seul billet très court, lui disant *« qu'il serait rue d'E... mardi ; que, pour se conformer à son désir, il irait là tout droit, de la gare, afin de ne voir personne ; qu'il croyait deviner la cause de son inquiétude, mais qu'elle ne se tourmentât point, que s'il y avait quelque démarche à faire qui fût en son pouvoir, il la ferait... »*

— « Il croit qu'il s'agit toujours d'Antoine... » s'était-elle dit, et elle avait eu le cœur serré. Était-ce le motif qui l'avait empêché de revenir, malgré le caractère suppliant de la dépêche ? Appréhendait-il un second emprunt ? Cette hypothèse était cruelle, moins pourtant que la terreur de ce qu'elle rencontrerait dans ces yeux clairs, quand elle aurait

énoncé la phrase après laquelle son avenir serait décidé : « Je suis enceinte. » Elle s'efforçait, tout en cheminant, de se représenter le visage de son amant, tandis qu'il écouterait ces mots. Elle n'arrivait pas à se figurer ses traits. Son imagination, tournée depuis son enfance, et par la culture qu'elle avait reçue, vers le monde des idées abstraites, n'avait pas ce pouvoir d'évocation visuelle qui dessine des contours aussi précis que la réalité dans la chambre obscure du cerveau. C'étaient toujours ces prunelles, si froides par instants, à d'autres si douces, qui brillaient devant sa pensée, tandis qu'elle allait, allait, par le Luxembourg d'abord, puis par le labyrinthe des rues qui mènent au boulevard du Montparnasse, par ce boulevard ensuite, et par celui des Invalides. Il faisait un de ces temps clairs et tièdes qui donnent une grâce d'avril à certains jours de l'automne parisien, et qui contrastent avec d'autres jours prématurément glacés, comme celui où Jean avait attendu Brigitte Ferrand. Il flotte alors dans l'air transparent un peu de « cette gloire incertaine du printemps », dont parle un vers délicieux de Shakespeare. Ce charme est surtout perceptible dans les quartiers comme ces abords du faubourg Saint-Germain, où se rencontrent encore des hôtels entourés de jardins. Les yeux de Julie regardaient, sans presque les voir, les verdurees touchées d'or, qui frémissaient doucement dans la lumière, entre les barreaux des grilles, ou par-dessus les murs. La douceur de l'heure lui arrivait malgré elle et augmentait sa mélancolie. Les anciennes questions sur le passé de son amant lui revenaient à la pensée, plus torturantes. Oui, quelles avaient été « ces autres » qui, comme elle, s'étaient dirigées, en se cachant, vers cette maison, dont la face, pour elle plus inoubliable que celle d'une personne, lui apparaîtrait bientôt ? Malgré sa faute, le monde des amours coupables lui demeurerait quelque chose de si indéterminé, de si confus ! Elle se croyait, dans sa naïveté persistante et aussi dans sa vanité enfantine, l'héroïne d'une histoire romanesquement exceptionnelle ! Si, comme elle ne pouvait s'empêcher de le

croire, Adhémar avait eu dans sa vie une ou plusieurs liaisons, avant elle, certes ces caprices n'avaient rien eu d'analogue avec son sentiment. C'étaient ou des femmes mariées ou des aventurières, et qui ne lui avaient pas apporté, comme elle, la fleur sacrée de leur premier amour. Pourtant, parmi ces femmes, quelqu'une avait pu aimer réellement le jeune homme? Quelqu'une avait pu être mère par lui? Tout ce passé était aboli maintenant. En serait-il jamais ainsi de leur bonheur? Viendrait-il un jour où une autre suivrait ces mêmes pavés pour aller à ce même endroit, — après elle?... Quand elle fut au coin de la rue, devant la maison, elle s'arrêta une minute à regarder ces fenêtres du rez-de-chaussée dont les volets fermés auraient fait croire qu'il était abandonné. C'était une mesure de précaution que prenait toujours Adhémar. L'incertitude sur ce qui allait se passer derrière ces fenêtres closes fut si pénible à Julie qu'elle se précipita sous la voûte, presque en courant, pour ne plus attendre et savoir son sort. Le bruit du timbre, qu'elle pressa d'une main frémissante, lui retentit jusqu'au fond du cœur. La porte s'ouvrit... Adhémar était devant elle. Se jetant dans les bras de son amant, elle le serra éperdument contre sa poitrine, et elle poussait ce cri, où se soulageait son agonie :

— « Ah! Je te vois! Je te tiens! Je t'ai! Enfin! Enfin!... »

Et elle lui caressait le visage de ses doigts brûlants, comme pour se convaincre qu'elle ne rêvait pas; que c'était bien lui. Elle l'étreignait pour appuyer sa bouche sur sa bouche; elle se dégageait pour dévorer des yeux ce visage qui lui était si cher, et soudain, tandis qu'il lui disait, presque effrayé de son exaltation, en l'entraînant dans le petit salon : « Mais qu'y a-t-il, mon amour? Et pourquoi es-tu si troublée?... » elle se détacha de lui tout à fait, et, se laissant tomber sur un fauteuil, elle éclata en sanglots. Le jeune homme s'était mis à genoux devant elle. Il lui prodiguait les mots de tendresse, pour apaiser une crise nerveuse qui déconcertait ses prévisions. Les craintes de Jean et de Julie ne les avaient pas trompés. C'était bien à Rumesnil qu'Antoine était allé deman-

der les cinq mille francs nécessaires au règlement de sa criminelle dette. C'était lui qui les avait donnés au faussaire, un peu par chevalerie, un peu par intimidation. Si contradictoire que doive paraître un pareil sentiment associé à sa conduite, Adhémar éprouvait pour Jean une amitié véritable, et, si cette amitié n'avait pu l'arrêter dans son entreprise de séduction, elle était assez forte pour lui rendre sincèrement insupportable que son camarade sût sa perfidie. Le cœur humain a de ces illogismes. Il avait suffi qu'Antoine dit, avec un certain accent, qu'il venait sur le conseil de Julie, pour que le suborneur sentit la menace et qu'il y cédât. En recevant la dépêche de sa maîtresse, Rumesnil avait pensé que la restitution de la somme n'avait pas suffi, — car Antoine, pour lui arracher l'argent aussitôt, avait avoué un détournement à son bureau. — Sans doute le chiffre du vol était plus élevé, et la jeune fille voulait obtenir de lui quelque autre secours, ou bien une démarche, si l'escroc était sous le coup d'une arrestation. Le jeune homme s'était préparé à se défendre de son mieux contre un nouvel appel, soit à sa bourse, soit à son influence ; — non pas qu'il se défiât de sa maîtresse, il la connaissait trop ; — seulement il appréhendait que ce dangereux frère, dont il avait toujours eu médiocre opinion, qu'il savait maintenant capable d'un crime, n'entreprît, encouragé par son premier succès, d'exercer un chantage continu sur sa sœur, et sur lui, à travers sa sœur. Il avait donc décidé de recevoir Julie un peu froidement. Mais le trouble passionné de la jeune fille, sa sauvage ardeur à le prendre contre elle, ses phrases incohérentes, ses baisers, ses larmes, tout prouvait que cette « nouvelle extrêmement grave », dont parlait la dépêche, était tout autre chose qu'une affaire d'argent... Que se passait-il ? La conscience d'Adhémar n'était pas tranquille sur un point : depuis ces dernières semaines, il commençait d'être lassé de Julie, et cette visite près de Malesherbes avait eu beaucoup moins pour but de fusiller des faisans que de pousser sa cour auprès d'une femme de son monde qui semblait toute prête à le « distinguer », comme

eût dit un de ces Rumesnil d'il y a cent cinquante ans, auxquels leur descendant ressemblait tant et de toutes manières. Était-il possible que Julie eût eu vent de ce petit début d'infidélité? La raison du débauché lui répondait non; mais son expérience des complications infinies de la vie amoureuse lui donnait pourtant de vagues craintes. La franchise de la jeune fille les détruisit aussitôt, car, à peine eut-elle repris son empire sur les mouvements désordonnés qui l'avaient agitée qu'elle lui demanda simplement, avec une voix encore étouffée d'émotion :

— « Mon ami, je sais que mon frère Antoine est venu chez toi le matin de ton départ. Je sais qu'il avait besoin d'une grosse somme d'argent, et tout de suite, de cinq mille francs. Tu vois que je suis renseignée. Tu les lui as prêtés. Est-ce vrai? »

— « Puisque tu le sais, pourquoi me le demandes-tu?... » répondit Rumesnil. Cette entrée en matière venait, en le déconcertant à nouveau, de lui rendre un peu de sa méfiance.

— « Parce que je veux t'avoir juré que je n'ai été pour rien dans cette démarche et que j'ai peur que ce malheureux n'ait abusé de mon nom auprès de toi. Comment a-t-il deviné notre intimité? Je l'ignore. Mais il la connaît. Il prétend nous avoir rencontrés rue Amyot, qui nous promenions en tête à tête, avoir reconnu ton écriture déguisée sur des enveloppes de lettres... Qu'importe d'ailleurs? Ce qui m'importe, c'est la façon dont il s'est adressé à toi. Réponds-moi. T'a-t-il dit que c'était moi qui l'envoyais?... »

— « Laissons cela, » fit Rumesnil.

— « Oui ou non, te l'a-t-il dit? » répéta-t-elle.

— « Oui, il me l'a dit. »

— « Et tu l'as cru? »

— « J'ai cru qu'il était ton frère... » répondit le jeune homme, en mettant un baiser sur la main de sa maîtresse, « et je lui ai rendu service. » Cette insistance de Julie lui donnait l'idée qu'elle avait été imprudente avec Antoine. Ce n'était pas une nouvelle demande qu'elle venait lui adres-

ser. C'étaient des excuses qu'elle lui apportait, par un de ces scrupules de sentimentalisme dont elle était coutumière et qui plaisaient à sa fatuité en inquiétant sa prudence. Il fallait donc prendre cela légèrement. Ainsi fit-il en ajoutant à la grâce de son geste un rien de moquerie douce : « C'était trop naturel, et il faut être la *sotte Julie* pour attacher de l'importance à de pareilles misères ! »

Cette allusion à un petit sobriquet railleur qu'il lui donnait quelquefois, par une de ces innocentes taquineries où se complait la mignardise habituelle aux amants, n'attira pas le sourire sur la bouche amère de la pauvre fille. Elle dit gravement :

— « Ne plaisante pas. Tout est trop sérieux. J'ai tant besoin que tu m'estimes... Il faut que tu sois bien persuadé d'abord qu'il t'a menti, abominablement menti. J'ai tout fait pour l'empêcher d'aller chez toi. Il voulait m'y envoyer moi-même... Tu sens bien que je ne te mens pas, moi ? Dis que tu le sens ! »

— « Mais oui, je le sens, » répondit-il, avec la condescendance que l'on a pour une enfant malade ; et, comme il continuait à ne rien comprendre, sinon l'état de fièvre où il la voyait, il lui donna un long baiser à son tour. Elle le lui rendit avec passion, sans que son inexplicable inquiétude parût se calmer :

— « Ah ! merci, » dit-elle, « tu m'aimes !... Je crois que tu m'aimes !... Cela me donne la force de continuer... Ma dépêche t'a annoncé que j'avais à t'apprendre des nouvelles très graves. La première, c'est que Jean a deviné, lui aussi, nos relations... »

— « C'est à cause de cela qu'il m'a demandé un rendez-vous pour demain !... » fit Rumesnil. Au nom de son ami d'enfance, sa physionomie avait changé. « Mais comment est-ce possible ? » insista-t-il. « Qui l'a averti ? Réponds, Julie. Ah ! si c'est toi qui... »

— « Et quand ce serait moi ? » interrompit la jeune fille. « Est-ce que ce secret n'est pas le mien plus encore que le

tien? Si tu as pour Jean tant d'affection, il fallait y penser plus tôt... » continua-t-elle avec une ironie singulière. Elle venait d'être blessée, malgré son angoisse, par ce qu'elle lisait distinctement dans le cœur de son amant : cette découverte possible de leur intrigue par son frère l'inquiétait, non pas pour elle, mais pour lui-même. « Tranquillise-toi, d'ailleurs. Jean a des soupçons, de grands soupçons. Il n'a pas de certitudes. C'est pour en avoir une qu'il veut te voir demain. Il te rendra d'abord les cinq mille francs. Il les avait trouvés, avant qu'il ne sût la visite d'Antoine chez toi... Il faut que tu les acceptes de lui. Je le veux... Et il faut qu'il parte de chez toi rassuré. Il te dira que l'on a parlé de tes visites rue Claude-Bernard. Il te priera de les cesser... »

— « Je les cesserai... » répondit le jeune homme. « Si je t'ai froissée tout à l'heure, pardonne-moi. Il est tout naturel cependant que mon amitié pour ton frère subsiste à côté de mon amour pour toi... »

— « Tu les cesseras?... » dit Julie, qui répéta : « Tu les cesseras?... Mais je ne veux pas, moi, que tu les cesses. Trouve un autre moyen, je t'en conjure, pour qu'il te rende sa confiance. Mais pas celui-là. Je te vois déjà si peu! Perdre encore ces occasions-là de te parler, de t'entendre, de te sentir vivant et à moi?... Non, je ne l'accepterai pas. Et, toi non plus, tu n'accepteras pas de ne plus venir quand tu auras entendu l'autre nouvelle... » Et, d'une voix profonde, les mains dans les mains de son amant, les yeux dans ses yeux, elle ajouta : « Je suis enceinte. »

La parole terrible était proférée, et ses prunelles sombres cherchaient toujours dans les prunelles claires de Rumesnil cette expression qui devait donner à son pauvre cœur, si remué, si saignant, l'évidence de l'amour. Un éclair aigu y avait passé qui la perça jusqu'au plus intime de sa chair, tant il était pénétrant et froid. C'était la mise en défense de l'homme qui s'est soudain senti en danger devant la ruse de la femme et qui se reprend. Il y eut une minute d'horrible silence, à la suite de laquelle l'amant demanda :

— « Tu te crois vraiment enceinte? »

— « Oui, » répondit-elle, simplement et tristement. Que sa détresse était grande à cet instant, de ne rencontrer que cette dure et sèche interrogation, et pas un élan, pas une pitié! Il l'avait de nouveau enveloppée de ce pénétrant regard. Il vit qu'elle était sincère, aussi distinctement qu'il voyait tout près de lui, dans le demi-jour de cette pièce aux volets clos, ses traits amaigris, sa joue un peu creusée, le réseau bleuâtre de ses veines sur sa tempe pâlie. Ce cœur tari de libertin jeune, qui ne vibrait plus depuis si longtemps que par le désir et la curiosité, subit pourtant un passage de cette pitié dont Julie avait tant besoin. Il l'attira près de lui. Combien cet attendrissement était vague et machinal, combien mélangé déjà d'abominables idées, la malheureuse devait le comprendre plus tard, en repassant par la pensée les détails de cette douloureuse scène! Sur le moment, où eût-elle trouvé le courage d'analyser et d'observer? Où la force de résister au besoin qu'elle avait, dans sa misère, de s'appuyer sur celui qui était son unique espérance? Et il lui disait :

— « Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu as cette idée?... » Et, comme elle répondait tout bas : « Il y a plusieurs semaines déjà... » — « Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt? » reprit-il... « Mais nous ne pourrons rien décider avant d'être tout à fait sûrs que tu ne te trompes pas... Nous le saurons, pourvu que tu te fies à moi. C'est la grande chose. Tu me le promets, que tu te fieras à moi?... »

— « Si je ne me fiais pas à toi, serais-je ici? » soupira-t-elle en posant sa tête sur l'épaule du tentateur, dans les paroles duquel son âme égarée, mais encore si simple, ne distinguait pas le commencement du sinistre conseil. Et, abusée par cette feinte douceur, le croyant tout voisin d'elle par l'émotion, elle ajouta : « Ah! si j'osais!... » Puis, suppliante : « Si nous devons avoir un enfant, est-ce que nous le laisserons naître ainsi, sans qu'il porte le nom de son père, sans que je sois ta femme, ta vraie femme?... »

— « Si j'étais seul au monde et libre de mes actions, tu la

serais déjà... » dit le jeune homme. Il y avait bien des jours qu'il attendait cette demande et qu'il avait calculé la réponse. Cette frémissante imploration de la jeune fille était si humble, elle révélait une si poignante nostalgie du bonheur avoué, elle revendiquait un droit si légitime, qu'elle alla pourtant ébranler une corde secrète dans cette nature deux fois égoïste de vaniteux et de débauché, et ce ne fut pas sans un remords qu'il continua : « Tu sais que ma mère n'a que moi. Je ne veux pas me marier contre sa volonté... J'ai déjà tant essayé de la préparer!... Mais elle a ses préjugés. Laisse-moi le temps. Je te le répète : fie-toi à moi... »

Il parlait, et elle l'écoutait en le contemplant presque avec extase, tant sa présence l'hypnotisait de nouveau, à ce point qu'elle lui était reconnaissante de ces efforts qu'il prétendait avoir faits auprès de sa mère, comme elle l'eût été d'une promesse positive. Jamais Rumesnil n'avait senti davantage la déloyauté de ses rapports d'âme à âme avec cette fille qu'il avait séduite, un peu par fantaisie, un peu par désœuvrement, un peu par perversion, un peu par amour-propre, et beaucoup par légèreté. Fut-ce pour endormir cette révolte de sa conscience, ou bien pour empêcher cet entretien de s'avancer plus avant sur un chemin trop dangereux? Y avait-il dans la grâce meurtrie de Julie, à cette seconde, une espèce d'attrait morbide qui enfiévrerait ses sens? Méditant déjà de l'amener à une action contre laquelle il pressentait sa révolte, tenait-il à se prouver son pouvoir absolu sur cette volonté dominée? Cette légèreté encore et sa jeunesse ne furent-elles pas plutôt les causes de ce nouveau caprice? Toujours est-il que ce mensonger discours, sur les difficultés que ses devoirs de famille opposaient à un mariage auquel il n'avait jamais songé sérieusement, s'acheva par des caresses dont l'ardeur, une fois de plus, troubla la raison de Julie. Il voulut l'entraîner dans la chambre attenante au petit salon. Elle l'avait déjà suivi jusqu'à la porte, à demi affolée, quand soudain elle s'échappa de ses bras et le repoussa. Elle s'appuyait au mur, la main sur sa poitrine, comme si une douleur la déchirait. L'idée de sa maternité

commençante s'emparait d'elle et lui donnait un frisson d'horreur devant ce délire physique, comme devant une prostitution. Elle lui dit, en montrant son cœur :

— « Je viens d'avoir trop mal... Laisse-moi... J'ai été trop brisée aujourd'hui... Il faut que je rentre... » Elle avait le visage si altéré que Rumesnil la crut en effet souffrante.

— « Veux-tu que je t'accompagne? » interrogea-t-il.

— « Non, » dit-elle. « Nous n'aurions qu'à rencontrer Jean... J'ai besoin d'être seule pour me reprendre, » ajouta-t-elle, portant cette fois la main à sa tête. Puis, quand elle fut prête à sortir et sur le seuil : « Tu ne m'en veux pas? » demanda-t-elle à Rumesnil; et, le serrant de nouveau contre elle comme à l'arrivée : « Comme je suis à toi! Tellement à toi que j'en ai peur! »

— « Je le verrai bien, si tu es vraiment à moi... » répondit-il avec une expression assez particulière pour que sa maîtresse, inquiétée soudain, le questionnât :

— « Que veux-tu dire? »

— « Je pense à ce dont nous avons parlé tout à l'heure, à tes craintes de devenir mère. »

— « Ce ne sont pas des craintes, » répondit-elle.

— « Il faut que ce soient des craintes, » reprit-il, « ou plutôt c'est vrai, » et une mauvaise lueur passa dans ses yeux, tandis qu'il prononçait, qu'il chuchotait presque ces mots équivoques : « *Tu dis bien, il faut que ce ne soient pas des craintes... Tu ne dois pas être mère. Tu m'as promis de te fier à moi. Je vais m'enquérir de quelqu'un de très sûr, chez qui je puisse te conduire le plus tôt possible. Ne t'inquiète de rien. Ne t'occupe de rien. C'est moi qui suis responsable de toutes les difficultés où tu pourrais être, comme aussi de ce qu'il faudra faire pour n'y pas rester. Je t'en tirerai, si tu veux agir seulement comme je te dirai. Mais adieu...* »

Julie n'avait rien répondu. L'affreuse insinuation, qu'elle ne pouvait pas ne pas comprendre, maintenant, la glaçait jusqu'au fond du cœur. Quand elle se retrouva dans la rue, elle regarda autour d'elle, comme si elle reprenait la cons-

ciencia du monde extérieur, au sortir d'un sommeil de cauchemar. Elle commença de marcher devant elle, dans la direction de Saint-François-Xavier, automatiquement, en se redisant mentalement ces phrases d'une signification si claire dans leur ambiguïté : « *Il faut que ce ne soient pas des craintes... Tu ne dois pas être mère... Te fier à moi... Quelqu'un de très sûr... Je t'en tirerai, si seulement...* » La fille séduite écoutait en pensée cet appel aux criminelles pratiques par lesquelles tant de ses pareilles ont supprimé la preuve vivante de leur faute. Elle l'avait écouté réellement et elle n'avait pas crié de révolte et d'indignation ! Quelle puissance cet homme avait-il donc sur son âme et sur sa chair pour qu'elle fût venue à lui, moins de deux heures auparavant, décidée à un suprême effort et à lui demander qu'il lui rendit l'honneur?... Et elle s'en allait, ayant failli lui appartenir, s'étant laissée rouler jusqu'au bord de cet abîme des sensations physiques où la volonté se dissout comme une cire au feu, ayant écouté cet infâme conseil !... Il lui semblait que son silence l'en avait rendue la complice. Elle était comme souillée par ces hideuses paroles, maintenant que la magie de la présence n'agissait plus sur elle, qu'elle n'entendait plus la voix du corrupteur, qu'elle ne voyait plus ses traits, ses mouvements, qu'elle ne respirait plus la même atmosphère. A mesure qu'elle s'éloignait de la rue d'Estrées, son épouvante de se sentir sous l'influence de cet amant, capable d'avoir conçu aussitôt cet horrible projet, grandissait tellement que ses jambes tremblantes pouvaient à peine la soutenir. Elle dut se laisser tomber sur un des bancs du boulevard des Invalides, et tout ce qu'il y avait en elle de pur et de fier, malgré sa faute, frémissait dans ces mots de rébellion contre la monstrueuse chose, qu'elle se répétait tout bas, indéfiniment :

— « Non ! je ne ferai pas cela ! Je ne le ferai pas !... Mais qui me sauvera de lui ? »

X

ET NE NOS INDUCAS...

Dans les familles grandies, comme celle des Monneron, au rebours des lois fondamentales des sociétés saines, il se rencontre sans cesse un phénomène plus tragique peut-être, bien qu'uniquement moral, que les catastrophes terribles, ou sinistres : ainsi l'escroquerie d'Antoine, ainsi la faute de Julie. Ce phénomène est la solitude absolue où se trouvent les membres de ces groupements mal unifiés, dans des heures de crise, alors même qu'ils traversent des épreuves analogues, sinon identiques. Un père et son fils, une mère et sa fille, des frères et des sœurs sont soumis à des douleurs pareilles, dans des circonstances pareilles, et ils ne soupçonnent pas ces similitudes de leurs destinées intimes. Ils ne savent ni se comprendre, ni s'aider réciproquement. Ils sont à côté les uns des autres, et ils s'ignorent. Il leur manque cette cohésion secrète, cette pénétration si totale qu'elle en est inconsciente, privilège inné des demeures traditionnelles, où chaque génération n'est réellement qu'une minute d'une même race, l'épisode d'une même histoire. Alors les parents peuvent soutenir de leur expérience un enfant qui n'est qu'eux-mêmes prolongés, un aîné devenir l'éducateur de cadets qui ne sont que lui-même commençant. La continuité est la naturelle condition de ces familles fortes et lentes, au lieu que, dans les autres, — c'est la marque indélébile de leur anomalie, — les efforts personnels se juxtaposent, ils ne s'additionnent pas. Les erreurs de celui-ci ne servent pas à celui-là. Un constant travail de désagrégation s'accomplit sur ces milieux improvisés, auxquels manquent les éléments nécessaires à toute durée humaine : un sol dont l'influence héréditaire ait passé dans le sang; des coutumes qui aient façonné les sensibilités à la ressemblance les unes des autres; une religion qui assure la communauté des espérances par

delà les séparations suprêmes. Si les Monneron eussent été constitués en vraie tribu, autour d'un vrai foyer, les souffrances de Julie lui eussent été sans doute épargnées, et, se produisant (car l'égarement de l'amour est toujours possible), elles eussent trouvé dans l'entourage familial un cœur au moins capable de les plaindre et de les soulager. Jean était si bien préparé à ce rôle ! Il en aurait recueilli lui-même un tel bienfait ! Sa pensée, plus d'à moitié catholique et qui allait cherchant partout des concordances entre l'Église et la vie, en eût saisi une ici et des plus évidentes. M. Ferrand lui avait donné autrefois un vieil exemplaire du grand catéchisme du concile de Trente en lui disant : « Interprétez votre sort avec les formules de ce livre, et vous conclurez... » Ce vénérable volume, feuilleté avant lui par tant de mains pieuses, détendues aujourd'hui dans la mort, il l'eût ouvert, après avoir reçu les confidences de sa sœur. Julie lui eût raconté sa misère et le conseil horrible de Rumesnil. Elle lui eût avoué qu'après s'être révoltée là contre, elle demeurerait bouleversée de se sentir tentée. Il eût cherché alors, d'un doigt frémissant, les pages où les Pères de ces solennelles assises ont commenté les mots de la prière : *Et ne nos inducas in tentationem...* Et il eût reconnu, avec quelle émotion ! combien étroitement celles s'appliquaient à la situation particulière de cette sœur. Que disent-elles, ces pages ? Que toute tentation porte une double empreinte : celle de Dieu, qui la permet pour nous donner une occasion de nous racheter, en méritant ; celle de l'Éternel Ennemi, qui la suggère pour nous perdre. C'est le beau verset du livre de Tobie : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te...* Cette offre, chuchotée à la fille enceinte, par celui qui l'avait séduite, de la conduire secrètement dans une maison sûre où des manœuvres scélérates la délivreraient, presque à son insu, n'avait-elle pas ces deux caractères ? La repousser, préférer à une délivrance criminelle la honte expiatrice de cette maternité coupable, c'était pour Julie remonter de plusieurs degrés l'escalier descendu, c'était reconquérir le droit de s'estimer

encore. S'abandonner à la suggestion du corrupteur, c'était se sauver peut-être aux regards du monde, et se perdre davantage pour un autre regard. Que l'appel d'en haut et celui d'en bas étaient perceptibles autour de cette âme ! Quelle plus forte preuve qu'il y a un Esprit du bien et un Esprit du mal, un choix entre eux, un péché et un rachat ? Cette impression qui confine à la Foi complète, — toute la religion ne tient-elle pas dans le problème du salut ? — Jean l'aurait ressentie de nouveau. Il l'eût communiquée à sa sœur malheureuse, et elle eût envisagé sa détresse sous un jour différent. Hélas ! cette sœur et ce frère n'étaient pas pour rien les enfants d'un père égaré, qui, sous prétexte de *rationaliser* sa vie, avait systématiquement détruit autour des siens tout ce qui fait atmosphère et lumière. Ils s'étaient également habitués à se replier sur eux-mêmes, à ne chercher de point d'appui que dans leurs propres idées, leur propre expérience. Jean n'avait jamais parlé à Julie de son christianisme grandissant. Il avait été seul dans ses efforts pour atteindre ou repousser la vérité religieuse. Julie ne devait rien lui communiquer de ses efforts pour écouter ou chasser les pensées soulevées en elle par ce : « Fie-toi à moi, » murmuré par Rumesnil. Ses instincts d'honneur s'étaient aussitôt révoltés là contre ; puis, ce premier sursaut de sa conscience une fois passé, les funestes paroles allaient poursuivre dans sa volonté leur secret travail. Elle allait entrer en tentation, et seule !

L'épreuve commença dès ce banc du boulevard des Invalides sur lequel la jeune fille s'était laissée tomber en jetant ce cri : « Qui me sauvera de lui ? » où tremblait déjà l'hésitation d'un cœur incertain de sa force. Dans cette véritable fièvre de la conscience qu'est une grande tentation, le doute sur soi-même est le premier stade de l'envahissement. Avoir peur de commettre une faute, c'est déjà reconnaître qu'elle n'est pas impossible. L'homme absolument probe ne craint pas d'être entraîné à voler. Entre lui et l'acte, il y a l'infranchissable. La terreur de Julie Monneron à la seule idée de ce que venait de lui proposer Rumesnil était déjà une défail-

lance de sa moralité. Se sentir faible, c'est l'être. Elle resta là un bien long temps, presque une heure entière, à subir, en se débattant, cet hypnotisme que l'amant exerce, même à distance, sur une maîtresse de la chair de laquelle il s'est emparé par l'énergie de son désir. Quoiqu'elle eût eu, durant la scène de la rue d'Estrées, cet après-midi, le courage de se dérober aux caresses du jeune homme, elle n'en portait pas moins dans les veines ce poison de la volupté partagée, qui faisait d'elle, à travers et malgré toutes les résistances, la chose du séducteur. Quand il reprendrait cet entretien, car elle ne pouvait pas douter qu'il ne le reprit, se sentirait-elle aussi désarmée qu'à présent, où l'idée de cette visite chez l'opérateur clandestin lui faisait pourtant horreur? « Je refuserai, » se disait-elle, « je veux refuser... » Mais, si elle avait été vraiment sûre de sa fermeté, aurait-elle eu dès ce moment cette *angoisse de ne pas pouvoir vouloir* qu'elle connaissait trop bien? Elle l'avait éprouvée si souvent, à l'époque de leurs premiers rendez-vous, quand elle se jurait à elle-même de ne pas permettre qu'Adhémair lui serrât la main, qu'il l'embrassât, qu'il lui parlât d'une certaine manière. Chaque fois, sa volonté avait cédé. Céderait-elle maintenant encore? « Non, » se répétait-elle; et, comme si la seule pensée de Rumesnil atteignait en elle et paralysait ce centre vital où l'organisme s'appuie pour réagir, ses bras et ses jambes se brisaient, le cœur lui manquait par avance à la simple hypothèse de cette lutte. Cette étrange sensation, presque animale, d'un joug appesanti sur sa personnalité lui fut à une minute si insupportable, physiquement, qu'elle se leva d'un bond, comme mue par un ressort, pour la secouer, et elle se mit à marcher, vite, vite, dans la direction de la maison paternelle, par cet interminable boulevard du Montparnasse, et par le non moins interminable boulevard du Port-Royal. Elle s'efforçait de chasser, avec cette rapidité de mouvement, l'obsession dont elle était déjà la victime, et voici que les phrases si obscures, si vagues, du corrupteur se précisaient, malgré elle, en images plus définies contre lesquelles son être se

rebellait toujours. Elle n'arrivait cependant pas à les chasser. C'est le second stade de la tentation, celui où l'âme s'appriivoise à l'acte qu'elle a toujours le ferme propos de ne pas commettre, en se le représentant avec une netteté de plus en plus détaillée. On participe à ce que l'on imagine trop fortement. C'est cette loi de notre nature que marquait le plus impératif des apôtres quand il disait : « Que ces abominations ne soient même pas nommées parmi vous ! » Dans l'instant où elle disait non à cette image, Julie la voyait d'une façon presque concrète, et, en la voyant, elle s'y adaptait mentalement comme à une réalité véritable... Oui, elle se voyait avec Rumesnil, dans une voiture, roulant vers une maison dont il aurait donné l'adresse au cocher. Ce serait peut-être une de celles devant lesquelles elle passait à cet instant. Elle serait enveloppée d'une mante, les traits cachés par une double voilette. Il lui parlerait dans le fiacre, afin de la réconforter. Il lui tiendrait la main... Ils descendraient sans doute avant la maison, pour que jamais le clocher ne pût servir de témoin contre eux. De telles pratiques sont défendues par la loi. Elles relèvent des tribunaux. Elles sont un crime... Ils entreraient dans une allée. Ils monteraient un escalier. Julie se le figurerait, étroit et sombre... A un des étages, une porte s'ouvrirait. Qui trouveraient-ils pour exécuter l'abominable besogne ? Un homme ou une femme ? Julie apercevait le regard du « faiseur » ou de la « faiseuse d'anges ». Elle respirait une odeur d'hôpital. Une table lui apparaissait, brillante d'objets de métal dont l'éclat froid la glaçait, à seulement les voir en esprit. Que serait-ce dans la réalité ? En quoi consisterait l'œuvre de mort ? Elle l'ignorait... Ah ! elle l'ignorerait toujours ! Elle n'irait jamais dans l'immonde endroit ! Elle ne s'abandonnerait jamais à ces mains agiles et scélérates qu'elle voyait prenant ces outils de métal ! Jamais ! Jamais !... L'hallucination était si forte qu'elle se surprit prononçant ces mots à haute voix : « Jamais ! Jamais... » avec des gestes qui firent se retourner plusieurs passants. Un d'eux, un de ces promeneurs du

Quartier Latin qui, vers l'heure du dîner, guettent les jolies filles sur les trottoirs des rues, autour du Luxembourg, fut tellement étonné de ses allures qu'il la suivit et l'aborda... Le saisissement que cette approche d'un inconnu lui infligea rendit Julie à la vérité de sa situation actuelle, et elle était du moins entièrement lucide quand elle entra dans l'appartement de la rue Claude-Bernard. Par bonheur, elle ne s'y rencontra pas, comme elle l'avait appréhendé, en face de Jean. La seule personne présente au logis était Mme Monneron, qui la reçut par ces aimables paroles :

— « D'où arrives-tu encore, avec cet air de tomber de la lune ? Tu trouves cela convenable de revenir si tard ? Il est six heures, et Pauline m'a dit que tu étais sortie à deux... »

— « J'ai été occupée... » répondit Julie, avec le visage bougon qu'elle savait opposer aux questions qui la froissaient ; et elle passa dans sa chambre, sans daigner ajouter un mensonge en paroles au mensonge en action que représentait le petit rouleau dont elle s'était munie à son départ, comme les jours où elle devait prendre des notes dans une bibliothèque. Le ton agressif de Mme Monneron, joint à l'indifférence avec laquelle elle la laissait aller, sans insister davantage sur l'emploi de son après-midi, n'était pas pour adoucir la mélancolie de la jeune fille. Quel appui pouvait-elle attendre de ce côté ? Aucun. Antoine avait dit juste dans leur explication fratricide de l'autre nuit : cette mère avait favorisé de son mieux l'intimité entre sa fille et Rumesnil, accueillant celui-ci avec toutes les chatteries dont elle était capable, disparaissant pendant ses visites, ne soupçonnant pas le danger, le provoquant même, avec l'espoir intéressé que cette cour du jeune noble finirait par une demande en mariage. Elle n'avait pas su prévoir l'aventure où elle engageait sa fille. Elle ne savait pas voir la crise morale dont cette fille restait victime. Julie eut quelques instants d'une amertume bien mauvaise conseillère, dans cette petite chambre où elle avait trop rêvé. Elle était là, sa tête dans ses mains, les coudes sur sa table encombrée des inutiles livres et des

programmes de son examen. Et voici qu'au « Jamais! Jamais!... » de tout à l'heure allait se substituer le « Pourquoi pas?... » qui marque le progrès de la tentation. Qu'il est fugitif à sa première apparition, ce « Pourquoi pas? » et qu'il effleure légèrement la pensée!... Puis comme il revient, plus décidé, plus insistant! C'est vraiment, autour de l'âme, la furtive et savante embûche du chasseur guettant sa proie. Il s'en va encore, mais pour oser plus. Aux questions posées nettement devant la conscience, celle-ci consent enfin à répondre pour les discuter. Ce n'est pas sans une raison secrète que les théologiens ont donné au prince des ténèbres un nom tiré d'un verbe grec dans lequel il entre une idée de plaidoirie. Avoir engagé avec le diabolique tentateur cette controverse coupable où ce qui faisait d'abord horreur fait problème, c'est être plus d'à moitié tombé.

— « Qu'elle aurait mieux fait de ne pas me mettre au monde, si c'était pour en arriver où j'en suis!... » se disait Julie, proférant contre la vie une accusation dans laquelle était enveloppée une excuse pour l'œuvre de mort qu'elle ne rejetait déjà plus avec la même violence. Elle regardait ces papiers, cette bibliothèque, l'odieux décor de cette cellule, étroite comme avait été sa destinée, jusqu'au moment où elle y avait mis des émotions défendues qu'elle ne pouvait pas regretter. C'était encore ce qu'elle avait eu de meilleur. L'aversion qu'elle venait d'éprouver pour Mme Monneron s'étendait à toutes les autres personnes qui respiraient à quelques pas d'elle, derrière ces murs, et qui avaient été mêlées à son triste sort. La perspective de s'asseoir à table, une fois de plus, en face de cette mère inique et inintelligente, de ce père aveuglé, d'un frère abominable, et d'un autre, inhumain de sévérité, — elle jugeait Jean de la sorte, — lui était si pénible, qu'elle employa, pour s'y soustraire, son procédé habituel de ces derniers mois, quand elle éprouvait, comme ce soir, un besoin animal de silence autour de sa misère. Elle prit sur elle de s'arracher à cette torpeur dou-

loureuse pour clore ses volets, préparer son lit et se coucher, après avoir, à travers la porte fermée au verrou, prévenu la servante qu'une forte migraine l'empêcherait de dîner. Toute lumière éteinte, n'entendant d'autre bruit que celui des allées et venues du côté de la salle à manger, combien de fois elle s'était abîmée dans le noir et le froid, pour s'abandonner à des pensées très funestes, moins pourtant que celle dont l'attraction s'emparait d'elle, petit à petit!... La tentation se déchainait maintenant avec toute son ampleur. Les paroles de Rumesnil lui revenaient dans leur insinuante équivoque, et elle se les répétait comme sur le banc du boulevard des Invalides : « *Il faut que ce ne soient pas des craintes... Tu ne dois pas être mère... Quelqu'un de très sûr... Je t'en tirerai...* » A présent, elle ne s'en indignait plus. Elle en dégageait le sens chirurgical, avec une joie méchante à se prononcer le terme hideux dont elles étaient le synonyme ambigu : l'avortement. C'était un avortement qu'il avait osé lui proposer!... Et que venait-elle donc de souhaiter elle-même? De n'être jamais née. Par quelle lâcheté, pensant cela, le sentant par toutes ses fibres, que la vie est un mal, un horrible mal, s'était-elle révoltée tout à l'heure contre l'idée d'épargner cette vie détestable, à qui? A un être inconscient, à peine réel, simplement possible. De quels inguérissables préjugés était-elle possédée pour condamner cet acte, qui ne ferait un tort, s'il en faisait, qu'à elle, Julie, et à elle seule? Elle savait assez de médecine pour se rendre compte du risque physique à courir, peut-être mortel, et assez du code pour connaître le risque légal. De laquelle de ces deux conséquences avait-elle peur? Le risque de la chair, elle avait le droit de le braver, puisqu'il n'intéressait qu'elle. L'autre risque, le légal, pourquoi ne le braverait-elle pas aussi? Qu'est-ce que cela représente, une loi? Une pénalité? Mais c'est une souffrance comme une autre. Il s'agit de la peser et de mesurer sa force de résistance, voilà tout. Une obligation? Pour s'y soumettre, il s'agit d'y croire. Au nom de quoi Julie aurait-elle cru à celle-ci, à ce devoir d'une femme, qui va être mère, de préserver

à tout prix la vie de son enfant? — Mais c'est une idée universellement reçue... — « Et après, si elle ne l'est pas par moi?... » Elle avait trop entendu son père exalter l'esprit critique, le libre examen, ce que le malheureux homme appelait pompeusement la Raison, et qui n'est que le sens personnel, autant dire le caprice et l'anarchie. Étrange discipline qui fait de chaque individu nouveau un juge absolu de toute la société et de toute la morale! La fille du Jacobin y avait contracté cette habitude de se prouver l'indépendance de sa pensée par un mépris systématique des conventions. Dans ces instants d'une crise tragique de conscience, c'était cette funeste manie de révolte contre les préjugés qu'elle retrouvait à son service, et tout n'est-il pas préjugé, quand on veut tout réduire au critère de sa propre logique? Comme éléments de résistance, en dehors de l'indestructible instinct qui veut que l'amour maternel s'éveille au cœur de la femme, avant même qu'elle ait conçu, que rencontrait-elle? Rien que ces vides et inefficaces principes sans justification supérieure, par lesquels les laïciseurs insensés d'aujourd'hui prétendent remplacer le Dieu vivant et aimant, le Père céleste, auteur de tout ordre et de toute loi, dont les commandements révélés n'admettent pas la discussion, qui récompense et qui punit, que l'on prie et qui soutient, envers qui l'on se repent et qui pardonne. Pour Julie, qu'était ce Dieu, dont son père ne lui avait jamais prononcé le nom durant son enfance, par scrupule? Et, quand il lui en avait parlé, ç'avait été dans le style de Kant, traduit et commenté par l'intègre Barantin. Le Dieu qu'il avait offert aux besoins religieux de sa fille et de ses fils, ç'avaient été le « postulat de la Raison pratique », le « substratum mental de la Justice immanente », la « Catégorie de l'Idéal », toutes conceptions éminemment philosophiques, admirablement dégagées de la souillure des superstitions. Que valent ces quintessences et ces fumées, quand il faut agir et se décider; quand le cœur en détresse a besoin d'un secours qui vienne d'en haut, d'une certitude à laquelle s'attacher pour n'en plus bouger? Ah! si Joseph Monneron

avait pu entendre le discours intérieur que se prononçait sa fille durant ces heures d'agonie, quelle épouvante eût été la sienne, et quel remords !

— « Comme on manque de courage !... » se disait-elle. « Il n'y a que trois partis : ou que Rumesnil m'épouse tout de suite, il ne peut pas ; ou que je me fie à lui, comme il me l'a demandé ; ou, si je n'ai pas assez d'énergie, que j'en finisse une fois pour toutes... » A plusieurs reprises, la pensée du suicide avait traversé cette âme sans croyance, restée haute par tant d'aspirations et emprisonnée dans un sort qu'elle n'acceptait pas... Elle l'avait rejetée chaque fois, de toute la force de sa jeunesse, et elle la rejeta encore. « On est toujours à temps de mourir, » conclut-elle, à un instant de cette sinistre méditation. « Je l'aime. Je veux vivre, tant qu'il m'aimera... Je mettrai ma volonté entre ses mains. Il fera de moi ce qu'il voudra. Il n'y a ni bien ni mal. Il n'y a que lui... »

Julie n'eût pas été une femme, et une femme amoureuse, si les raisonnements abstraits sur son droit à commettre telle ou telle action n'avaient pas fini par se résoudre dans un retour passionné vers le souvenir de l'homme dont elle était éprise, trop aveuglément, à de certaines minutes, et, à d'autres, trop lucidement. Il se peignit devant sa mémoire, avec les expressions de physionomie qu'il avait eues tour à tour durant ce rendez-vous de l'après-midi : réservé quand elle lui avait parlé de son frère Antoine ; refermé soudain au nom de Jean ; défiant d'abord, puis attendri lorsqu'elle lui avait appris sa grossesse ; doux et triste, pour répondre à son allusion au mariage ; transfiguré ensuite et si beau dans l'ardeur du désir, si câlin enfin, si prenant, si insinuant au baiser de l'adieu, et lui chuchotant le terrible conseil. C'était contre le charme émané de ce mobile visage, de ces yeux bleus, de ce sourire voluptueux et spirituel, de cette voix caressante, qu'elle avait protesté, à peine sortie de l'appartement, avec la révolte du premier sursaut. Cette révolte était finie, et elle se repaissait de cette image, maintenant. Elle s'enivrait des

sensations que ce souvenir seul soulevait en elle. Comme c'était sa coutume après chacun des tête-à-tête de la rue d'Estrées, elle s'efforçait de revivre leur entrevue en pensée, détail à détail, phrase à phrase. L'expérience aurait dû lui prouver le péril de ces analyses rétrospectives. Les douloureuses incertitudes qui avaient tant assombri son amour depuis ces dernières semaines lui étaient toujours venues de ces regards jetés en arrière et qui lui découvraient des énigmes là où elle avait trouvé des raisons d'espérer. Ce fut le cas, cette fois encore... A mesure qu'elle se représentait, avec une minutie d'évocation qui n'omettait pas une nuance, les petits épisodes de cette conversation, voici que ces changements de la physionomie de son amant, qu'elle venait de revoir en imagination avec une telle fièvre d'amour, s'interprétaient d'une autre manière. De nouveau le doute, dont elle avait tant souffert, sur la sincérité de ses sentiments, l'envahissait, profond, spontané, irrésistible... De quel ton léger Rumesnil avait accueilli ses questions sur Antoine! Comme il était visible que cette démarche du voleur ne lui avait pas produit le même effet qu'à elle! Eût-il eu cette indifférence pour l'honneur intime de quelqu'un qui touchait de si près Julie, si son caprice pour elle eût ressemblé à l'intérêt passionné qu'elle prêtait aux moindres choses qui le concernaient? Comme il avait aisément parlé de cesser ses visites rue Claude-Bernard, dès l'instant qu'elles portaient ombrage à Jean! En revanche, comme, à la simple idée que cet ami nourrissait des soupçons à son endroit, il s'était montré irritable et sensible! Ce contraste, qui avait déjà froissé la jeune fille, au moment même, lui était cruel à se rappeler dans cette nuit d'insomnie. Car, à travers les allées et venues de ses pensées, le temps s'écoulait, et, successivement, elle avait entendu s'apaiser les bruits de l'appartement, chacun se retirer, les portes se refermer. Un pas, qu'elle avait reconnu pour celui de son père, s'était arrêté devant sa chambre. L'excellent homme, chez qui les pires aberrations de l'esprit s'accompagnaient d'une si vraie tendresse, avait

appelé son enfant, tout bas, pour lui demander de ses nouvelles, si elle ne dormait point, et ne pas la réveiller, si elle dormait. Julie était demeurée immobile et comme sourde. Le pas s'était éloigné. Le silence s'était établi, de plus en plus profond, et les pensées de la jeune fille avaient continué de la dévorer. C'était surtout l'accueil fait par son amant à l'aveu de son état qui la navrait à présent. Par une contradiction où se révélait la dualité de sa nature, faussée, elle aussi, dans son intelligence, restée très droite dans sa sensibilité, elle souffrait, après s'être démontré, brutalement, qu'elle pouvait sans remords obéir aux criminelles suggestions de son amant, oui, elle souffrait jusqu'aux larmes, maintenant, qu'il lui eût donné un tel conseil. Elle souffrait qu'il n'eût pas eu un mouvement de joie à l'idée d'avoir un enfant d'elle. Il lui semblait que, s'il l'eût aimée, — l'éternel refrain de sa plainte solitaire, — il eût aimé cet espoir d'une chair issue de leur chair, d'une existence greffée sur leur existence. Elle se demandait si le motif qu'il avait allégué, pour ne pas lui donner son nom, dès aujourd'hui, n'était pas un mensonge. Il avait parlé de l'avenir, prié qu'elle lui laissât du temps, affirmé qu'il pensait à cette union, seul moyen de lui rendre l'honneur? Insensée, elle l'avait cru! Mais, conduit-on une maîtresse, dont on veut faire sa femme, dans une maison d'avortement? L'expose-t-on au scandale d'une ignoble enquête judiciaire, si quelque hasard fait découvrir le crime? Avilit-on, — elle donnait raison de nouveau à l'instinct de sa première révolte, — avilit-on celle à qui l'on réserve une place respectée au foyer, que l'on rêve d'introduire dans sa famille? Insensée! Insensée! qui n'avait pas démêlé tout de suite la preuve du mépris dans cette offre sinistre! Et, mépriser, non, ce n'est pas aimer...

Des émotions aussi violentes et aussi cahotées que celles où la malheureuse fille était roulée ont pour résultat d'épuiser la réserve entière de la force nerveuse. Ce sont de véritables attaques de spasmes moraux, si l'on peut dire, et

qui laissent leur victime dans un état d'impuissance volontaire, tout voisin de la maladie mentale. Le détraquement du mécanisme intérieur fait que l'âme n'est plus nulle part. Elle ne sait plus où elle va. L'intelligence et la sensibilité n'ont plus de perspective, plus de plan, plus de norme. Nous deviendrions fous, si cette instabilité psychique durait un peu de temps. Il se produit alors, dans les arrières-fonds de notre être, un appel à ce génie de conservation, de nos pouvoirs vitaux le plus inconscient, le plus infaillible aussi et le plus ingouvernable. Notre intelligence, comme désaccordée, lutte contre la confusion qui va la noyer, et elle se crée un ordre momentané par l'idée fixe. Notre sensibilité de même, déséquilibrée par trop de secousses, essaye de se ramasser, dans les appétits primitifs et fondamentaux qui lui rendent une espèce de logique. Quand Julie, arrivée au terme de cette nuit de fiévreuses et incohérentes méditations, eut enfin goûté quelques heures de repos, ce travail de la nature, qui veut guérir, s'était accompli en elle, à son insu. Elle se retrouva, dès son réveil, suspendue à une seule pensée : celle de savoir si Rumesnil ne l'aimait absolument pas, — dominée par un seul instinct : celui de sa maternité déjà commençante. Elle était donc revenue — par quel circuit et combien douloureux ! — juste au point où elle était la veille, quand elle s'acheminait vers le rez-de-chaussée de la maison de la rue d'Estrées. Il y avait pourtant deux différences : d'abord elle avait été *tentée*, c'est-à-dire qu'elle avait pu mesurer l'abîme de sa propre faiblesse, comprendre de quelles aberrations elle était capable, et de même que, malgré ses paradoxes anarchistes, elle s'était retrouvée petite bourgeoise française pour détester tout service d'argent reçu de son amant, ses hérédités honnêtes la faisaient frémir de terreur au souvenir des idées qu'elle avait, par instants, admises comme possibles, cette nuit. L'autre différence, c'est qu'elle avait parlé à Rumesnil de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Le jeune homme avait dû réfléchir, lui aussi, depuis ces vingt-quatre heures, sur cette confidence. Maintenant que Julie s'était

reprise, il lui paraissait impossible qu'elle eût saisi exactement la portée des paroles qu'il lui avait dites, dans leur adieu de la veille. Si pourtant elle s'était trompée sur leur signification? S'il avait voulu exprimer seulement un doute sur son état et la nécessité de consulter un spécialiste? Si ce : « Fie-toi à moi ! » qu'elle avait aussitôt interprété dans un sens terrible, avait eu pour unique but de la rassurer, de la décider à cette visite au médecin, trop pénible dans des conditions pareilles?... C'était nier l'évidence que de traduire de la sorte des phrases effroyablement claires. Julie était si épuisée de s'être heurtée à des réalités si dures qu'elle se retrouva la fille de l'illusionniste Joseph Monneron dans cette soudaine complaisance à se bercer d'un doute qui lui donnait une chance de ne pas désespérer. Elle en avait si peu, de ces chances-là, — et elle savait si bien qu'elle en avait si peu!...

Quel moyen imaginer cependant pour la découvrir d'une façon indiscutable, cette vérité sur les sentiments de Rumesnil, quand la présence de ce redoutable amant, elle l'avait éprouvé une fois de plus la veille, suffisait à défaire ses résolutions les plus arrêtées? La jeune fille se posait cette question, au sortir des longues angoisses de cette pénible nuit, assise à la table du premier déjeuner. Elle y avait apporté un volume, qu'elle feuilletait pour se donner une contenance, tout en prenant son café. C'était l'observation de son frère cadet qu'elle appréhendait, pour le cas où sa mère, dans la conversation de la veille au soir, aurait mentionné son absence de l'après-midi et sa rentrée tardive. Mais Jean, absorbé lui-même par la perspective du rendez-vous fixé à Rumesnil, ne prenait pas garde à elle, et cette attitude de Julie n'eut pour résultat que de lui attirer une remarque désobligeante de cette mère :

— « Tu ne t'es donc pas regardée dans la glace, ce matin, et ta mine de papier mâché?... Il n'y a rien d'étonnant si tu te donnes des migraines comme celle d'hier soir, avec cette

façon de te nourrir. Tu tords et tu avales, les trois quarts du temps, sans prendre le temps de goûter à rien, et, le quatrième quart, mademoiselle lit en mangeant, comme si elle n'avait pas assez de la journée pour préparer des examens qu'elle n'est même pas capable de passer!... Heureusement Gaspard est rentré au collège. Sans cela, quel exemple! Et comment lui apprendre à manger convenablement?... Bon, voilà le courrier... Tu es trop gentil, mon pauvre Antoine. Il n'y a que toi de complaisant dans la maison. Quant aux Maradan, ils verront la couleur de leurs étrennes, cette année-ci...

C'étaient en effet les lettres de la première distribution, que le fils criminel, en train de continuer la comédie de ses vertus domestiques, apportait au milieu de cette mercuriale. Il était allé les chercher en bas, à l'arrivée du facteur. Il agissait ainsi depuis ces derniers jours, tous les matins, soi-disant pour suppléer à la mauvaise volonté des concierges et afin que son père eût son journal plus tôt. En réalité, il espérait intercepter quelque billet de Rumesnil à sa sœur, grâce auquel il renouvellerait le coup qui lui avait si bien réussi. La facilité avec laquelle le jeune noble lui avait prêté les cinq mille francs avait achevé d'en convaincre le dangereux personnage : Julie et Adhémar étaient liés par un mystère coupable, qu'il se proposait d'exploiter. Il n'avait plus la ressource de se procurer par son bureau de quoi suffire à une vie dont il ne pouvait déjà plus se passer. Comment faire face aux caprices d'une Mme d'Azay, pour qui le louis était l'unité de dépense, avec les sept cents et quelques francs qui lui restaient de ses désastres aux courses? Antoine projetait bien de rejouer ce reliquat, mais à coup sûr. D'ici là, il s'était, avec sa prodigieuse fécondité en fourberies, assuré un répit, en racontant à Angèle une chimérique histoire de parents de province, venus à Paris, qui lui prenaient ses journées et ses soirées. Cet intermède familial dans l'insipide atmosphère de la maison Monneron commençait à lui peser furieusement. Il n'eût pas été fâché de l'interrompre le plus tôt possible, en extorquant au séducteur plusieurs nouveaux billets de mille francs : « Ce

n'est que justice, » ricanait à part lui, non sans ironie, cet étrange redresseur de torts; et il songeait déjà à forcer la serrure du petit secrétaire de sa sœur, s'il ne mettait pas la main sur quelque preuve. Le courrier de ce mercredi matin ne contenait pas de lettre pour Julie. Il s'y trouvait pourtant une enveloppe dont la suscription était de l'écriture guettée. Elle portait le nom de Jean, auquel Antoine la tendit, en disant :

— « Tiens. Une lettre de Rumesnil pour toi. Comment va-t-il, ce brave Adhémar?... »

Depuis leur rencontre en présence de M. Berthier, le cadet n'avait pas adressé une seule fois la parole à l'ainé, qui effectuait de ne pas tenir compte de ce silence. La précipitation avec laquelle Jean saisit la lettre et déchira l'enveloppe sans répondre provoqua un commentaire de Mme Monneron, qui interpella Antoine :

— « Il ne prend pas seulement le temps de te dire merci. Tu es bien bon garçon de te charger de sa correspondance... Mais voilà le père... Pauvre cher homme, tu auras le temps de lire ton journal avant de partir pour ton lycée : Antoine est allé te le chercher à la loge... »

— « Le voilà donc revenu, notre Hermès, » dit le professeur, qui était de bonne humeur, ce matin-là. Sans doute il avait trouvé dans une copie d'élève quelque profession de foi suffisamment révolutionnaire, et il se livra, tout en dépliant son journal, à sa manie des citations, qui trahissait toujours son contentement : « Qu'il y a une jolie épigramme dans l'*Anthologie*, sur ce dieu des messagers :

Φάρσος σοί γεραροῦ τὸδε βότρυς, εἰνόδι Ἑρμᾶ.

A toi cette grappe d'un généreux raisin, Mercure des routes...

L'Hermès officiel, le sieur Maradan, se repose pendant ce temps-là. Tu as raison, mon fils, de lui donner cette leçon, sans rien lui reprocher, en faisant la besogne qu'il devrait faire. C'est la manière vraiment démocratique de corriger les inférieurs... Vous n'accomplissez pas la tâche pour laquelle vous

êtes payé? A votre aise. Je l'accomplirai moi-même... S'ils ont quelque chose en eux, la honte les prend. Une autre fois, ils ne commettent plus la même faute, et ils ont tous quelque chose en eux. Il y a bien peu d'hommes mauvais, rappelle-toi cela. C'est la gloire de la Révolution d'avoir refondu la société avec cette grande idée que le peuple est bon, juste, raisonnable, par nature... Bonjour, Jean; bonjour, Julie, » continuait-il, en s'adressant directement à son autre fils et sa fille. « Tu es mieux ce matin? Oui... Et tu travailles déjà? Tu as raison : *Amat victora curam*... C'est du Tibulle, et comme c'est élégant!... Tu seras récompensée. Tu entreras à Sèvres *cacique*, j'en suis sûr, si tu le veux. Ton *Rutilius* aurait pu cependant être meilleur. Mais je t'en reparlerai plus à loisir... Et maintenant, » — il regardait la feuille, ouverte devant lui à même la toile cirée, — « qu'y a-t-il de nouveau? Quelle est l'infamie qu'auront trouvée nos bons cléricaux pour mordre sur la République? Vous y perdrez votre venin, dom Basile. C'est le *Serpent et la Lime*...

Croyez-vous que vos dents impriment vos outrages

Sur tant de beaux ouvrages?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant...

Nos ouvrages, à nous, Messieurs de Loyola, ce sont nos lois de justice : le suffrage universel, l'égalité partout, à la caserne et à l'école... *Ils sont pour vous d'airain*... Tout de même, » conclut-il, « je ne serais pas fâché qu'on arrachât ses crocs à la bête. On y travaille... Je vois justement là un article sur le projet de Barantin... Parfait, cela... Excellent... Excellent... Voilà au moins un journaliste courageux!... »

Tandis que le Jacobin commentait de ses exclamations admiratives l'article de sa gazette favorite, rédigé sans doute entre deux séances au tripot, comme tant de ces « courageux » factums, Jean avait quitté la pièce. Impulsivement Julie s'élança derrière lui, sous le regard ironique d'Antoine qui resta seul à tenir compagnie à M. et Mme Monneron, pour la plus grande satisfaction de cette dernière, laquelle ne

manqua pas de faire remarquer à son mari le procédé de son favori :

— « Tu vois, bon ami, ce qu'ils appellent vivre en famille?... Ils ne peuvent même pas rester à table jusqu'à ce que nous ayons fini... Ah ! si nous n'avions pas Antoine et Gaspard !... »

— « Ils ont tous quatre leurs qualités, » répondit le père, en s'interrompant de sa lecture une seconde, avec l'aménité qu'il opposait aux acariâtres insinuations de sa partielle épouse. Le persécuteur par idéologie se retrouvait tendre, généreux et timide, pour défendre ses deux enfants, qu'il aimait, contre une femme qu'il aimait aussi... « Julie veut arriver à son examen. Elle ne pense qu'à cela. Elle est si courageuse, la chère petite ! Elle veut se suffire. C'est par esprit de famille, sois-en sûre. Quant à Jean, il est comme moi. Quand il suit une idée, il ne voit qu'elle. C'est aujourd'hui que cet abbé Chanut parle à l'*Union Tolstoï*. Il s'en préoccupe. Il regrette déjà ne n'avoir pas suivi mon conseil, j'en suis sûr, et de ne pas s'être défié de ce prêtre. *Homme noir, d'où sortez-vous?*... Béranger avait raison. Mais sois tranquille, la maman, Julie et Jean ont le cœur à sa place, et ils ont de qui tenir... »

Le père ne croyait pas dire si juste. Certes, ils avaient de qui tenir, les pauvres enfants, mais dans un tout autre sens que ne l'entendait son inguérissable optimisme. Julie s'était précipitée à la suite de son frère jusque dans sa chambre, et là, brusquement, impérieusement, elle lui avait dit :

— « Que se passe-t-il avec Rumesnil ? Je veux le savoir. J'en ai le droit. Oui. Je t'avais supplié de ne pas te mêler de mes affaires. Tu t'en es mêlé. Je l'ai vu dans tes yeux quand tu as reçu ce billet. J'ai le droit de savoir ce que tu as fait, puisqu'il s'agit de moi... »

— « Tu as donc la conscience bien troublée, Julie?... » répondit le frère. « Voilà cinq jours que tu ne me connais plus parce que je me suis permis une observation sur un certain sujet ; et maintenant, c'est toi qui provoques cet entretien, toi-même, remarque-le... D'ailleurs, je n'ai rien à te

cacher... Ce que j'ai fait, tu le sauras par ce billet. Lis-le... »

Il lui tendit la lettre de Rumesnil. Elle était ainsi conçue :
« *Mon cher Jean, je trouve ton mot en revenant de la campagne. Je déjeune dehors demain mercredi, et j'ai quelques courses à faire, dont une à l'U. T. pour la conférence Chanut. Il me sera plus commode de passer chez toi, puisque tu as besoin de me voir. Sauf contre-ordre, c'est moi qui serai rue Claude-Bernard à dix heures. Ce fanatique de Riouffol a-t-il encore fait des siennes? Je ne sais rien, n'ayant vu personne. A toi de cœur. A. R.* »

— « Es-tu renseignée, maintenant ? » demanda Jean, quand la jeune fille eut pris connaissance de ce laconique message.

— « C'est pour lui remettre les cinq mille francs d'Antoine que tu lui avais demandé ce rendez-vous ? » interrogea-t-elle.
« Tu les as toujours ?... »

— « Naturellement, » répondit-il.

— « Et ensuite, » insista-elle, « vas-tu lui parler de moi ?... »

— « Oui, » répondit-il, fermement, sérieusement, du ton d'un homme qui est descendu jusqu'au fond de sa conscience et qui, décidé à faire ce qu'il considère, après mûre réflexion, comme son devoir, ne reculera plus. Il s'attendait que Julie se révoltât. Elle parut au contraire éprouver un soulagement à cette affirmation si nette. Ébranlée comme elle était jusqu'au plus intime de son être, la rencontre de cette décision tranquille, qui contrastait étonnamment avec l'habituelle incertitude du jeune homme, lui donnait ce sentiment du point d'appui qui lui avait toujours tant manqué dans son milieu. Elle regarda Jean, avec une surprise presque mêlée de reconnaissance, comme s'il lui faisait du bien par cette résolution :

— « Que lui diras-tu ? » continua-t-elle.

— « Que ses assiduités ici te compromettent, et qu'il les cesse. »

— « Soit... » répliqua-t-elle, après un silence. « Mais, si tu veux que je croie que tu agis vraiment par affection pour moi, il faut que tu me fasses une promesse, celle de me rapporter

ce qu'il t'aura répondu, franchement, brutalement, complètement. Tout mon avenir tient peut-être dans cette réponse... Oui, » insista-t-elle, « tout mon avenir... » Elle eut une seconde d'hésitation, puis, avec une fermeté semblable à celle de son frère, elle ajouta : « parce que je l'aime... »

— « Tu l'aimes? » répéta Jean, comme accablé de cette confiance, qui corroborait pourtant la moins douloureuse des hypothèses qui le hantaient sur l'intimité des deux jeunes gens. Pas une seconde, il n'eut l'idée de traduire ces deux mots dans un sens de liaison coupable. Il n'y vit que l'aveu d'un sentiment caché et que la jeune fille n'avait jamais déclaré à celui qui l'inspirait. « Ma pauvre Julie, à quoi cela te mènera-t-il? Tu n'as pas la folie de croire que le comte de Rumesnil va épouser Mlle Monneron?... »

— « Et pourquoi pas? » fit-elle vivement. « Je ne dis pas tout de suite. Sa mère peut avoir des préjugés. S'il en avait, lui, il ne serait pas de l'*Union Tolstoï*. Tout dépend de ce qu'il sent pour moi. C'est ce que je saurai par la conversation que vous allez avoir ensemble. C'est ton devoir de me la rapporter, complètement, je te le répète. Me le promets-tu? Je me suis livrée à toi. Ce serait trop mal de ne pas reconnaître ma confiance. Et tu n'as qu'un moyen pour cela, je te le répète : c'est d'être franc avec moi, brutal même, j'y insiste, pour tout ce qui se passera dans cette entrevue. »

— « Je serai franc, je te le promets, » répondit Jean. « Seulement... »

— « Cela me suffit, » interrompit-elle; « il n'y a pas de seulement... Ou bien Adhémar m'aime aussi, et tu le verras; ou bien... Mais donne-moi ta parole d'honneur, si tu vois qu'il m'aime, de me le dire; je ne te demande rien de plus. Un sentiment vrai a droit à la vérité profonde... Si tu présentais mon secret, Jean, moi, j'avais deviné le tien. Tu aimes Brigitte Ferrand. Ne me dis pas non, je le sais. Si j'étais son amie et que je me permisse de causer de toi avec elle, trouverais-tu juste que je te cache ce que j'aurais cru lire dans son cœur? Non, n'est-ce pas? Ne fais donc pas à

mon sentiment le tort que tu ne voudrais pas que je fisse au tien. Il mérite qu'on ne lui mente pas, je te le jure, ce sentiment... Ai-je ta parole? »

— « Tu l'as, » dit le jeune homme d'une voix grave. Il avait été touché jusqu'au plus vif de son cœur par cet appel inattendu au souvenir de celle dont il savait qu'elle l'aimait, elle aussi, qu'elle souffrait peut-être d'une incertitude analogue à celle de Julie. Le drame familial qu'il traversait depuis sa conversation avec M. Ferrand ne l'avait pas empêché de penser d'une façon continue au problème de conscience posé par le père de son amie. Il lui avait semblé par instants qu'un dessein du Dieu auquel croyait Brigitte, auquel il était si près de croire lui-même, se mêlait à des péripéties dont chacune le forçait de préciser des idées encore vagues et flottantes dans son esprit. Dominé par cette disposition très voisine du mysticisme, une demande faite au nom de la jeune fille devait le trouver sans résistance, étant donné surtout que M. Ferrand s'était servi presque des mêmes termes pour exercer à son égard la charité que Julie implorait de lui : « Nous ne sommes pas dans la convention, vous et moi, » avait dit le père de Brigitte ; « nous sommes dans *la vérité profonde*... » Et puis, Jean avait senti sa sœur souffrir. Sans soupçonner encore l'étendue de la plaie ouverte dans ce cœur, il avait vu Julie saigner. C'en était assez pour qu'il considérât comme de son devoir de tenir la promesse qu'elle lui avait arrachée. La malheureuse, elle, n'avait pas tant calculé. Lorsqu'elle se retrouva dans sa chambre, après avoir quitté son frère, elle demeura tout étonnée du tour qu'avait pris cet entretien où l'avait jetée un élan irrésistible, irraisonné. C'était son amour qui avait agi en elle, presque malgré elle ; ce besoin de savoir à tout prix si, oui ou non, son amant l'aimait. Un moyen dangereux s'était offert. Elle l'avait saisi instinctivement. Cette énergie calme, dont elle voyait Jean soutenu, lui avait soudain donné cette idée : l'employer à lire la vérité dans ce cœur de Rumesnil qu'elle n'arrivait pas à déchiffrer elle-même. Elle avait constaté, une

fois de plus, dans son rendez-vous de la veille, rue d'Estrées, que le jeune noble était, malgré tout, profondément attaché à son ami. Cette liaison permettait, entre eux, un de ces entretiens poussés à fond où l'inquisition de l'un arrache à l'émotion de l'autre des paroles définitives. Que Jean fût bien persuadé qu'il s'agissait, non plus de propos malveillants à empêcher, mais du repos de sa sœur à préserver, de son bonheur à assurer peut-être, et il interrogerait son camarade avec tout le courage et toute l'ardeur de cette responsabilité. Que répondrait l'autre? S'il était vrai que sa mère fût le seul obstacle à son mariage avec Julie, il le déclarerait. La jeune fille se rendait bien compte de la différence qui sépare une pareille phrase, dite d'homme à homme, et la même phrase, jetée en pâture à la passion d'une maîtresse. Et puis, Jean aimait; il saurait bien reconnaître si le sentiment de son ami ressemblait au sien. Que risquait Julie? Si Rumesnil ne l'aimait pas, il prendrait ce prétexte de la défiance éveillée du frère pour ne plus revenir rue Claude-Bernard... Ah! tant mieux! Elle saurait enfin à quoi s'en tenir!... Mais était-ce possible qu'il ne l'aimât pas?... Après avoir si souvent douté de cet amour et s'en être désespérée, elle ne voulait plus, elle ne pouvait plus admettre de si douloureuses hypothèses. Elle ne se demandait même plus ce qui arriverait d'elle au cas où elles se réaliseraient... S'il l'aimait, au contraire, — et maintenant elle attendait l'épreuve avec un espoir du succès qui la soulevait tout entière, — les difficultés présentes se résoudraient. En admettant qu'il eût eu, vraiment, à la première révélation de sa grossesse, le sinistre projet, contre lequel elle s'était débattue en pensée tout l'après-midi de la veille et toute la nuit, c'avait été par terreur des dangers qui la menaçaient. S'il n'y avait pas déjà renoncé, il y renoncerait aussitôt qu'elle lui aurait parlé. Un plan se dessinait devant l'esprit exalté de la jeune fille, auquel elle s'étonnait de n'avoir pas pensé plus tôt : partir pour l'étranger sous prétexte de préparer, au lieu de l'École de Sèvres, un professorat de langues vivantes; entrer dans une pension au pair, comme avaient

fait tant de ses amies; en sortir après quelques mois, soi-disant pour donner des leçons; et accoucher au loin, avec le père de son enfant auprès d'elle... Ce voyage lui serait si facile, à lui!... Telle était la démente des imaginations auxquelles se livrait maintenant la fille séduite. Après les sursauts trop intenses de ces derniers jours, et en particulier de ces vingt-quatre heures, ses nerfs épuisés subissaient une usure momentanée qui annulait sa force de résistance. L'approche de l'épreuve que représentait pour elle cette rencontre décisive entre son frère et son amant lui donnait une excitation de fièvre, semblable à une griserie. Pour quelques instants, qui devaient être bien courts, tous les raisonnements, toutes les observations qu'elle avait pu faire étaient oubliés. C'est le phénomène étrange dont sont si souvent victimes les personnes qui soignent un être très cher et atteint d'une maladie qui ne guérira pas. Elles le savent. Elles ont consulté vingt médecins, qui se sont trouvés impuissants devant le mal. D'en consulter un nouveau, dont on leur a parlé, les enivre soudain d'expectative. On paye bien cher ces accès d'espérance morbide, véritables intoxications produites par le surmenage émotif et qui trahissent un déséquilibre total, une incapacité pour l'esprit de se mettre soi-même à un cran d'arrêt. Aussi cette intempérance de l'attente comporte-t-elle un très inquiétant pronostic. Elle sert de prodrome le plus souvent à des crises inverses, à cette frénésie du découragement désespéré, dont la subite invasion a déterminé tant d'actes impulsifs et irréparables. Julie Monneron allait en être la preuve et la victime.

Elle devait, ce matin-là, — pathétique contraste entre son existence intime et son existence officielle, entre sa condition encore enfantine et son cœur déjà si meurtri! — se rendre à la Sorbonne, à neuf heures et demie, pour y suivre une conférence qui faisait partie de sa préparation à Sèvres. Son père, pris lui-même à Louis-le-Grand vers les dix heures, chaque mercredi, par une répétition, avait l'habitude de l'accom-

pagner. C'était une des rares circonstances où le professeur, très occupé, pût causer avec sa fille ; ce qui signifiait, pour ce chimérique, monologuer auprès d'elle sans rien soupçonner du drame qui se jouait sous ce front abaissé par ses épais bandeaux, et derrière ces yeux obscurs. Quand il vint l'appeler à travers la porte, comme à l'ordinaire, une autre espérance, issue de la première, préparait une autre déception à cette âme, en ce moment rendue presque folle par l'excès du désir. Elle s'était subitement avisée que Rumesnil avait eu sans doute une raison pour déplacer le lieu du rendez-vous demandé par Jean. Pourquoi avait-il préféré la rue Claude-Bernard à la rue de Varenne ? Elle se dit, et sur ce point elle ne se trompait pas, qu'il comptait sans doute la rencontrer et échanger avec elle quelques mots auxquels il attachait de l'importance. Quels mots?... Mais, s'il l'aimait, et s'il avait maintenant l'idée que peut-être il pourrait décider sa mère à un consentement?... Si, plus simplement, revenu sur sa première impression à l'annonce de la grossesse, il voulait lui demander, au contraire, de soigner en elle le fruit de leurs amours?... Si?... La voix de son père la surprit qui s'abandonnait à cette nouvelle illusion :

— « Es-tu prête ? » lui demanda-t-il. « Il est neuf heures et quart. Les césariens disent : heure militaire. Je veux qu'on puisse dire, moi : heure universitaire... »

— « Je suis encore un peu souffrante, » répondit Julie. Elle allait ajouter : « Je ne vais pas à mon cours, » quand la possibilité, en sortant sous ce prétexte, de voir Rumesnil bien plus sûrement que si elle restait dans le cercle de surveillance de Jean, lui apparut tout d'un coup. Elle acheva, au contraire, sa phrase sur une demande à son père de l'attendre cinq minutes encore :

— « Cela me secouera de prendre l'air, » dit-elle ; « je n'ai qu'à mettre mes gants et mon chapeau. »

En réalité, elle était toujours en peignoir et seulement coiffée. Dans la fièvre dont elle était consumée, à peine s'il lui fallut les cinq minutes demandées pour se chausser et

pour passer sa robe. Elle avait calculé qu'à peine entrée à la Sorbonne elle en repartirait aussitôt et retournerait rue Claude-Bernard, guetter l'arrivée de son amant. Elle exécuta ce plan comme elle l'avait conçu, et, quand la voiture de Rumesnil déboucha, un peu avant dix heures, à l'angle de la rue Gay-Lussac, Julie était là, debout sur le trottoir, placée de façon à ne pouvoir être aperçue des fenêtres de l'appartement des Monneron, au cas où Jean s'y accouderait. Le jeune noble avait pris, pour cette expédition matinale, son phaéton attelé de ses cobs rouans. Il les arrêta net devant sa maîtresse, qui ne put s'empêcher, même dans les circonstances sinistres où elle se trouvait, d'admirer la grâce virile avec laquelle il conduisait les deux fines bêtes, si élégantes, avec les roses pimpantes de leur frontail et sous le cuir fauve de leur harnachement. Rien que cette manière, pourtant, de se rendre à cette explication si grave avec un ami, dénonçait l'homme d'une autre classe, le grand seigneur qui prend légèrement ses rapports, quels qu'ils soient, avec des bourgeois. L'antithèse était trop forte entre la pauvre petite candidate à Sèvres, chétive et pâle dans sa robe de quatre sous, et ce beau garçon de haute mine, qui avait bien pu s'amuser, par dépravation, à séduire cette enfant, mais dans la vie de qui elle ne pouvait être qu'un épisode. Il avait sauté à bas de son phaéton, cependant, et, tandis que son cocher faisait marcher au pas les fringants chevaux, il échangeait avec Julie quelques phrases dont il ne paraissait pas soupçonner le tragique, car il les disait d'une bouche à demi souriante, sous l'or affilé de sa moustache. Son œil bleu luisait d'un regard aigu et caressant entre ses paupières finement plissées :

— « Que la sotte Julie a eu de l'esprit, » commença-t-il, « de m'attendre ici !... Elle a deviné que j'avais besoin de la voir. C'est pour cela que j'ai voulu aller chez Jean, au lieu de l'attendre chez moi. J'espérais avoir l'occasion de te remettre un billet. Ce n'est pas la peine de te le donner maintenant. Je t'y demandais simplement de venir rue d'Estrées le plus tôt possible, parce que j'ai trouvé... »

— « Quoi ? » demanda-t-elle, haletante.

— « Mais ce dont je t'ai parlé, » dit-il. « La personne sûre. Elle habite au Gros-Caillou. J'ai pu avoir des renseignements dès hier au soir. Il faut que nous nous entendions pour nous y rendre dès cette semaine. Si les choses sont comme tu crois, il est important de ne pas tarder... »

La pauvre fille ne pouvait pas savoir quels dessous, plus abominables peut-être que l'opération elle-même, cachait cette recherche de l'opératrice. Rumesnil s'était, en effet, mis en campagne, aussitôt Julie partie. Il avait pensé à une ancienne maîtresse de sa toute première jeunesse, connue dans le Quartier Latin, au sortir du collège, et âgée de trente ans à cette date, qui faisait ses études de sage-femme. Dans ce monde interlope qui hante les cafés de la rue des Écoles et du boulevard Saint-Michel, il se rencontre toujours une demi-douzaine de créatures qui rêvent d'une carrière un peu moins aventureuse, et que la fréquentation des carabins conduit à suivre une clinique d'accouchement. Il arrive qu'une ou deux persévèrent. Est-il besoin d'ajouter que la moralité de leur premier métier les suit d'ordinaire dans le second, et qu'elles deviendront presque toutes des professionnelles de l'affreuse industrie à laquelle Rumesnil se préparait à faire appel ? Il avait cherché dans un Bottin, tout simplement, le nom de cette vieille amie. Il l'avait trouvé, et il s'était transporté immédiatement à son prétendu cabinet de consultation, ignoble officine dont la titulaire lui avait, non moins immédiatement, promis son aide. Il ne restait plus qu'à décider Julie. Il continuait à prévoir une résistance qui ne tiendrait pas, croyait-il, contre l'ensorcellement de ses caresses et de ses promesses. Il ne fut donc pas très étonné de voir un éclair de rébellion passer dans le regard de la jeune fille, qui lui répondit :

— « J'ai cru que je t'avais mal compris hier. C'est donc vrai que tu veux que cet enfant ne naisse pas ? »

— « Je veux d'abord savoir si tu ne t'es pas trompée dans tes craintes, » répliqua-t-il.

— « Et si je ne me suis pas trompée?... »

— « *Tu te seras trompée,* » dit-il avec le même singulier regard et la même intonation de voix, impérative et câline, qu'il avait eus sur le seuil de la rue d'Estrées. L'infortunée frémit jusqu'au plus intime de sa chair, et, lui saisissant le bras tout à coup, comme s'ils eussent été en tête à tête et non pas dans la rue, à cinquante mètres de la maison paternelle, sous les yeux du cocher qui promenait au pas l'attelage, elle l'interrogea :

— « Tu veux que je me fasse avorter?... Mais aie donc le courage de me le dire en face. Et ose ensuite ajouter que tu m'aimes, que tu feras de moi ta femme un jour, que tu me donneras ton nom!... »

— « Tu ne m'as pas bien compris, » répondit Rumesnil. L'éclat des yeux de Julie, ses pommettes détachées en rouge sur ses joues pâles, l'âpreté de son accent, la brutalité des termes dont elle s'était servie, l'énergie de son étreinte, tout attestait une colère qui inquiéta le jeune homme. Il avait appréhendé un débat. Il n'avait pas cru à cette violence d'indignation. Il essaya de s'y dérober, en affectant ce ton mi-railleur, mi-sentimental qui seyait si bien à son profil, digne du dix-huitième siècle et des patriciens d'alors, lesquels professaient en amour les doctrines de l'amant de Mme Michelin : « Les gens qui s'affectent souvent durent peu, la laine use le fourreau... L'humanité peut nous porter à réparer le malheur d'autrui, mais on a tort de s'en affliger. Ayons la prudence de le voir comme un songe désagréable et de chercher un réveil riant... » Ces phrases de la célèbre *Vie privée* de Richelieu durent être prononcées, par l'aimable duc, du ton que Rumesnil avait pour dire à Julie : « Je te répète que tu ne m'as pas bien compris. Mais nous ne pouvons pas nous expliquer ici, sur ce coin de trottoir... Si nous étions rue d'Estrées, je te mènerais devant la glace, *notre glace*, et je te demanderais s'il est possible de ne pas aimer une amie qui trouve le moyen d'être encore plus jolie quand elle est en colère?... Veux-tu y venir demain, jeudi, rue d'Estrées, à

deux heures?... Tu pourras me dire toutes les injures que tu voudras. Je saurai me les faire pardonner...

Il avait dégagé son bras de la main de sa maîtresse, en débitant ce discours plein d'allusions aux petits secrets de leur intimité. Elle le regardait maintenant, sans parler, avec une expression qu'il ne lui connaissait pas, dans ses prunelles noires. S'il eût eu moins de cette fatuité légère qui assure le triomphe au jeu de l'amour-goût, mais qui ne permet pas de comprendre les meurtrières folies de l'amour-passion, ce regard lui aurait fait peur. Il y aurait démêlé un paroxysme de douleur, la déraison d'une sensibilité à qui une terrible certitude fait trop de peine, la menaçante approche d'une catastrophe. Au lieu de cela, l'audacieux libertin n'aperçut, dans cette évidente crise, qu'un avertissement de hâter une rupture dont il avait déjà imaginé le moyen. Par une de ces anomalies de conscience que le moraliste renonce à expliquer, il se faisait un point d'honneur, décidé à quitter Julie, de la mettre à l'abri des dangers que cette grossesse représentait. Il calculait que s'il avait tout l'après-midi du lendemain pour agir sur elle, il la déciderait bien à la visite dont la première idée lui causait une telle horreur. La complaisante matrone du Gros-Caillou lui avait affirmé que cette unique consultation suffirait. Il ne doutait pas d'ailleurs que Julie ne vint à l'appartement de la rue d'Estrées, d'autant plus volontiers qu'elle aurait été empêchée de soulager sa colère en ce moment par une explosion de révolte. Aussi, comme ils étaient arrivés jusqu'à la hauteur de la maison des Monneron, la quitta-t-il brusquement sur un prétexte trop naturel :

— « Je ne peux faire attendre Jean, » lui dit-il. « A demain donc, rue d'Estrées... Tu viendras quand tu pourras... Moi, j'y serai dès les deux heures. Et, d'ici là, ne te raconte pas trop de mal de moi... »

Il avait disparu depuis plusieurs minutes que la jeune fille était encore sur le trottoir, immobile et comme stupéfiée par les pensées que cette scène courte, mais cruellement signi-

ficative, avait soulevées en elle. Le bruit que firent en repassant auprès d'elle, avec le grelot de leur collier, les deux cobs rouans que le cocher promenait toujours, la rendit au sentiment de la situation. Elle se mit à marcher dans la rue machinalement, en s'arrêtant aux devantures des boutiques pour regarder du côté de l'équipage, jusqu'à ce qu'elle vit, à un moment, Rumesnil reparaitre devant la porte de la maison, remonter sur son siège, assurer ses guides, et les deux chevaux repartir au grand trot de leurs courtes jambes plus sombres que leur robe. Adhémar la salua, en passant, d'un geste de son fouet presque imperceptible, sans arrêter ses bêtes. Elle regarda la coquette voiture tourner l'angle de la rue Gay-Lussac, la silhouette du jeune homme disparaître. Puis, aussi impulsivement qu'elle s'était échappée de la salle à manger, le matin, elle s'élança d'un pas rapide, presque en courant, vers sa maison. Elle passa devant la loge du concierge, sans remarquer, cette fois, l'expression gouailleuse des Maradan, qui venaient de la voir causer sur le trottoir avec le jeune seigneur dont ils avaient trop souvent commenté les visites. Elle gravit l'escalier deux marches par deux marches. Elle sonna d'une main si frémissante, si appuyée, que son frère, du fond de l'appartement, fut averti de son retour par ce seul appel du timbre :

— « J'avais deviné que c'était toi... » commença-t-il, quand elle fut entrée dans sa chambre. Et, tout de suite : « Rumesnil sort d'ici. Nous ne nous étions pas trompés. C'est à lui qu'Antoine avait emprunté les cinq mille francs... Ils sont rendus. Cette première affaire est réglée. Es-tu toujours dans les mêmes dispositions ? » continua-t-il. « Te sens-tu le courage d'entendre la vérité, quelle qu'elle soit?... »

— « Je te la demande, » répondit-elle. « Tu lui as parlé de moi, comme tu me l'avais annoncé?... Oui... Que t'a-t-il dit?... »

— « Ce que je prévoyais, » reprit Jean. « Quand il a su que ses assiduités avaient été remarquées, et par moi, ce qui n'est rien, et par d'autres, ce qui est beaucoup, il a été cons-

terné. Ah ! il m'a montré beaucoup de cœur, et c'est un ami, un véritable ami, malgré tout... Il a reconnu qu'il avait été imprudent. Il m'en a demandé pardon. Il ne m'a pas caché qu'il s'était intéressé à toi, très particulièrement. Toutes les raisons qu'il m'a données de cet intérêt m'ont prouvé que tu n'es coupable en rien. Tu n'as pas été coquette avec lui, je l'ai bien compris. Tu m'as livré le secret de vos relations, l'autre jour, quand je t'ai demandé : « Tu as donc été bien malheureuse, ici ? » et que tu m'as répondu : « Bien malheureuse ! » Ce que je n'ai vraiment pas su qu'alors, Adhémar l'a senti tout de suite, voilà tout. Ta solitude morale l'a touché. Ton intelligence l'a attiré. Il ne s'est pas rendu compte que tu n'avais pas pour lui les yeux qu'il avait pour toi. Je t'ai donné ma parole d'être franc jusqu'à la brutalité, je le serai : s'il ne m'a pas dit qu'il t'aimait, au point où nous en étions, ému comme je l'ai vu, c'est qu'il a pour toi de l'estime, de la sympathie, de l'attrait, de l'amitié... » Il hésita une seconde ; et comme quelqu'un qui, après avoir reculé devant un coup à porter, se décide à énoncer sans ménagement une affirmation qu'il juge nécessaire : « Il ne t'aime pas d'amour... Je te fais du mal, je le sens, je le vois. Mais je te devais la vérité. Tu la sais maintenant... »

— « Je t'en remercie... » répondit Julie. Tandis que son frère parlait, elle avait à demi baissé ses paupières sur ses yeux, pour les fermer tout à fait quand l'autre avait fait l'éloge de Rumesnil. Ses mains s'étaient croisées sur sa poitrine, du même geste de douleur qu'elle avait eu dans sa pénible explication avec Antoine. Cette comédie que son amant avait jouée à son frère n'était-elle pas convenue entre eux ? Ne lui avait-elle pas demandé elle-même de détruire tous les soupçons ?... Sans doute il aurait pu prendre cette occasion et parler de projets d'avenir, dire l'obstacle que représentait sa mère ; laisser deviner de sa part, à lui, un sentiment plus tendre. Il ne l'avait pas fait. Avait-elle le droit d'en conclure qu'elle avait été trompée par le jeune homme ?... Pourquoi tout son être frémissait-il de ce frisson

qui remue une femme quand elle se heurte à la preuve soudaine d'une trahison? Pourquoi l'apologie de son amant par ce frère, aussi aveugle à cette minute qu'aurait pu être leur père, la bouleversait-elle, en la révoltant?... C'est que, mis ainsi, coup sur coup, à côté les uns des autres, les indices révélateurs du caractère réel de Rumesnil lui infligeaient une évidence trop affreuse de son égoïsme et de sa duplicité. Une terreur la saisissait devant cet homme, entre les mains de qui elle s'était mise, — pour se laisser conduire, où? Les quelques paroles échangées avec lui dans la rue, si peu d'instants auparavant, lui revenaient, et son regard, dont le magnétisme avait si souvent dissous toutes ses énergies et tous ses scrupules, quand elle se débattait contre la séduction, — en vain! Cette terreur s'accrut encore, mais cette fois mêlée d'une souffrance matériellement presque intolérable, quand elle eut ajouté : « Voilà tout ce que vous vous êtes dit? » et que son frère eut répondu :

— « Nous avons touché un point très délicat, celui de vos rapports dans l'avenir... Je t'avais avertie que je voulais lui demander de ne pas continuer ses visites ici. Il m'a prévenu. Il quitte Paris la semaine prochaine... »

— « Il quitte Paris?... » répéta Julie.

— « Oui, » reprit Jean. « Il y a longtemps qu'il avait l'intention d'aller à Berlin, passer sept ou huit mois, et y étudier l'organisation du socialisme allemand. Il avancera son voyage de quelques semaines. Voilà tout... »

— « Et il t'a chargé de m'annoncer son départ? » interrogea-t-elle.

— « Comme tu me demandes cela? » fit-il, étonné. « Pourquoi?... »

— « Pourquoi? » répliqua-t-elle d'une voix que Jean ne devait jamais oublier. « Pourquoi?... Mais parce qu'il est mon amant! Tu as bien entendu : mon amant!... Parce qu'il va me quitter, ignoblement, lâchement, après m'avoir déshonorée!... Réponds! Est-ce que je n'avais pas le droit qu'il m'avertît?... Ah! il t'a montré beaucoup de cœur? C'est un

véritable ami?... Écoute : je suis enceinte, et il veut que je me fasse avorter! Il m'en a parlé hier. Je l'ai vu, l'après-midi. J'avais un rendez-vous avec lui... Il m'en a reparlé, ce matin. Car je l'ai revu, tout à l'heure, dans la rue, où je l'attendais avant qu'il ne montât ici... Oui, voilà ce qu'il veut de moi, ce véritable ami, et puis me laisser, me rejeter dans ma boue!... Quand il est là, quand il me regarde, son empire est tel, qu'il y a cinq minutes je n'étais pas sûre encore que je ne lui obéirais pas; que je n'irais pas, dans l'affreux endroit, commettre l'affreuse chose... Maintenant qu'il y a quelqu'un qui sait, je n'irai pas, cela ne sera pas. Piétine-moi, Jean, insulte-moi, chasse-moi... Tout m'est égal. Je suis sauvée de ce crime, et toi, je ne t'entendrai plus vanter ses louanges. Il ne te trompera plus, comme il m'a trompée... Tu le connais, à présent, comme je le connais. Tu le méprises. Tu le hais... Ah! le misérable! le misérable! le misérable!... »

Elle avait parlé sans mesurer ses mots, sans se demander ce qui suivrait cette confession, arrachée par la douleur à son remords et à sa colère. Elle avait cédé, d'une part, au besoin de mettre quelque chose d'irrémissible entre elle et la tentation, comme elle venait de le dire, et, d'autre part, à un sursaut d'horreur pour la fourberie de celui qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait encore! Ce fut seulement après avoir proféré ces phrases, impossibles à effacer jamais, qu'elle commença d'en réaliser la portée. Jean s'était laissé tomber sur une chaise en l'écoutant. L'atroce révélation de la faute de Julie et de la perfidie de son ami le frappait d'un coup si douloureux que toute sa pensée en était comme confondue. La sœur et le frère restèrent ainsi, deux minutes peut-être, sans pouvoir ni l'un ni l'autre articuler une parole. Puis, tout d'un coup, les larmes jaillirent des yeux du jeune homme. Un flot de pitié lui débordait du cœur, devant toutes les misères de sa vie de famille, comme incarnées, comme ramassées dans cette misère suprême de la fille séduite et délaissée, et, attirant à lui l'infortunée, il la pressa sur sa poitrine en gémissant :

— « Ah! ma pauvre, pauvre Julie! Et je n'ai rien prévu, rien deviné, rien empêché! Et je ne t'ai pas défendue! Et je n'ai pas su te comprendre, te faire parler!... T'insulter?... Moi, t'insulter?... Moi, te chasser?... Mais j'étais ton frère, ton aîné! C'était à moi de te protéger, de te garder!... Et il a osé cette infamie, lui, mon compagnon de jeunesse, et cela ne l'a pas arrêté de te sentir si seule au monde, un si pauvre être, et si charmant, si délicat, si désarmé?... »

— « C'est donc vrai? » répondait-elle en se serrant, en se tapissant contre son frère. « Tu ne m'abandonnes pas? Tu ne me maudis pas? Tu ne me méprises pas?... Ah! ne te reproche rien, mon Jean; ne dis pas que tu aurais pu être meilleur pour moi! C'est moi qui n'ai pas su me montrer, moi qui ai été une orgueilleuse, moi qui ai cru que je pourrais être plus forte que la vie!... Mais, si tu es avec moi, j'aurai de la force. Je quitterai Paris... J'irai à l'étranger, le temps qu'il faudra. J'aurai mon enfant là-bas. Il sera ma force, mon rachat, ma raison de vivre. Je travaillerai pour lui... J'accepterai tout... »

— « Ah! brave cœur!... » dit le jeune homme. Puis, se détachant d'elle, il demeura quelques instants sans parler, tout en allant et venant dans la chambre, et s'arrêtant devant elle : « Mais non, les choses ne se passeront pas ainsi! C'est trop injuste. Je ne le permettrai pas. »

— « Que veux-tu dire? » interrogea-t-elle, toute tremblante.

— « Que je ne serai pas seul à te soutenir, quoi qu'il arrive; que tu ne t'en iras pas d'ici comme une coupable, qu'il y aura quelqu'un encore pour prendre sa part de ta faute. »

— « Et qui donc? » interrogea-t-elle.

— « Notre père. »

— « Notre père?... » s'écria-t-elle. « Jamais! Non. Pas cette épreuve, Jean, je t'en supplie. Si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour lui!... Ne lui fais pas cela!... »

— « Il est trop tard... » répondit le fils avec cet accent de

fermeté qui, ce même matin, avait tant surpris Julie. « Nous n'avons plus le droit de lui cacher un pareil secret, même pour l'épargner. Il est le chef de la famille. Il doit savoir... J'en ai assez, » continua-t-il en secouant la tête, « de toujours me taire, de toujours mentir. Rien ne serait arrivé si j'avais eu le courage de lui parler avec vérité. Cette fois, je lui parlerai, à moins que tu ne préfères lui parler toi-même... »

— « Moi ? » gémit-elle, « moi?... » Et elle mit ses deux mains contre son visage, comme si l'impression de sa honte, à la seule idée d'un pareil aveu, était trop forte... « Non, c'est impossible!... »

— « Impossible ? » reprit Jean. Il avait, pendant cette exclamation de sa sœur, pris son pardessus et son chapeau, comme un homme qui se prépare à sortir. « Ce sera donc moi qui lui dirai tout. Réfléchis. Vois le bien que tu t'es fait à toi-même et que tu m'as fait, là, maintenant, en étant vraie avec moi... Pense à l'abîme de nouvelles tromperies où tu t'engagerais, et pour combien d'années, en te taisant... Je ne t'y suivrai pas... Il y a pourtant quelqu'un qui peut nous épargner cette confession et à notre père cette douleur. »

— « Lui ? » demanda-t-elle plus épouvantée encore, « tu veux... »

— « Aller chez Rumesnil, » répondit-il, en prononçant le nom qu'il avait lu distinctement sur ses lèvres, et dont elle avait eu peur. « Oui, j'y vais, et de ce pas... Il dépend encore de lui de tout réparer. C'est mon devoir de frère d'exiger cette réparation, et je l'exigerai... Adieu, » continua-t-il, en embrassant sa sœur. « Ce n'est pas toi seule que tu as sauvée en sortant du mensonge. Tu m'en as tiré avec toi. Je n'y rentrerai pas, je te le jure, et je ne t'y laisserai pas rentrer... »

Il quitta la chambre sans que Julie trouvât une parole à lui répondre. L'excitation nerveuse qui lui avait, dans une minute de frénésie, fait crier sa faute pour pouvoir crier aussi

sa souffrance et sa colère, était tombée entièrement, et elle demeurait consternée devant les conséquences immédiates et inévitables de son aveu. Le ton de Jean et l'expression de sa physionomie ne lui permettaient pas d'en douter : leur père allait savoir sa honte!... Et l'autre?... L'épouvante grandissait, grandissait dans la jeune fille, à la pensée que, maintenant, le vengeur était en route et que la rencontre aurait lieu, ou à cette heure ou plus tard. Mais elle aurait lieu... Et si Rumesnil était insolent avec Jean? S'il interprétait cette confession à ce frère et la démarche de celui-ci comme une tentative de chantage machinée par elle? S'il le disait? S'il y avait entre les deux jeunes gens une altercation, des voies de fait, un duel?... Si l'un d'eux était tué?... Cette image fut si précise que Julie jeta un cri dont le sursaut la réveilla elle-même de cette espèce d'hypnose. « Je deviens folle! » se dit-elle. « En tout cas, la rencontre n'aura pas lieu ce matin. Adhémar a écrit qu'il ne déjeunait pas rue de Varenne... Mon Dieu! Pourvu qu'il n'ait pas menti et que vraiment il ne soit pas rentré!... Mais il faut agir comme si c'était vrai... » Et, le geste suivant la pensée, automatiquement, la jeune fille s'assit à la table de son frère, et, d'une main si fiévreuse que les caractères en étaient à peine lisibles, elle traça les quatre lignes d'avertissement qui pouvaient, sinon empêcher, du moins reculer la catastrophe : *« Jean sait tout. Il te cherche. Évite-le à tout prix, jusqu'à ce que je t'aie parlé. Je serai rue d'E... aujourd'hui au lieu de demain, à cinq heures. Par pitié, sois là. »* Quand elle eut mis ce billet sous enveloppe et libellé l'adresse, elle demeura plusieurs minutes encore, — ces minutes pourtant comptées, — la tête dans ses mains à se figurer par avance l'accueil de Rumesnil dans ce rendez-vous qu'elle lui demandait pour le jour même et qu'elle avait placé à une heure un peu tardive, afin d'être plus sûre qu'il y viendrait. Toute la folie de son amour l'avait ressaisie. C'était de lui seul maintenant qu'elle avait peur, à lui seul qu'elle pensait, avec une intensité de passion décuplée par le regret de ce qu'elle avait fait. Par quelle aberration avait-elle bien pu

dénoncer ainsi celui qu'elle chérissait plus que la vie? Pourquoi n'avait-elle pas tout accepté, pour le garder? Pourquoi ne lui avait-elle pas donné cette preuve suprême d'amour qui l'aurait touché peut-être, l'obéissance, — jusqu'au crime? Qu'allait-elle lui dire pour expliquer son aveu? Et à qui? A un ami auquel elle savait qu'il tenait par une affection si sincère... Ah! jamais il ne lui pardonnerait! Jamais elle ne le reverrait, comme elle l'avait vu hier, si tendre, si caressant, si beau! Et elle l'avait repoussé, et elle l'avait trahi!... La grande vague du désespoir noyait de nouveau cette âme désemparée, et le sinistre projet dont elle avait été déjà si souvent assiégée recommençait de la hanter... Brusquement, elle sortit de la chambre de Jean pour entrer, à l'autre extrémité du couloir, dans celle d'Antoine. Là, elle se mit à ouvrir les tiroirs qui n'étaient pas fermés à clef, à tâter les rayons des armoires, les étoffes des vêtements, jusqu'à ce que sa main rencontrât un objet dont le contact froid la fit tressaillir. Elle s'était souvenue que son frère aîné possédait un petit revolver qu'il emportait dans ses expéditions nocturnes. Il y avait fait une lointaine allusion dans leur conversation... Elle tenait l'arme. Elle la prit et vérifia si les chambres étaient chargées. Puis, serrant cet outil de suicide dans la poche de sa robe, elle descendit les marches de l'escalier en courant, pour remettre la lettre de rendez-vous au sieur Maradan et demander qu'il la portât tout de suite. Quoi qu'il arrivât à présent, si l'épreuve était trop forte, elle avait avec elle le sûr remède.

XI

LA CATASTROPHE

Qu'allait faire cependant Jean Monneron? Il ne le savait pas bien lui-même. Ce qu'il savait, c'est que Rumesnil avait infligé aux siens et à lui, dans la personne de Julie, un

affront insupportable, et qu'il ne le supporterait pas en effet. Il avait parlé de réparation. Dans le cas présent, ce mot avait seulement deux sens : ou bien que Rumesnil épousât la jeune fille qu'il avait séduite, ou bien que le frère outragé outrageât lui-même le séducteur, et d'une manière atroce. Celui-ci, avec ses idées et son caractère, ne le supporterait pas non plus. C'était donc vers un duel que courait le jeune homme, à moins qu'il ne se décidât à se faire à soi-même justice, de cette façon sommaire, qui est comme une irruption de la vie sauvage dans la vie civilisée; mais certains forfaits — la séduction d'une jeune fille est du nombre — comportent un tel mépris de ce qui constitue l'essence du pacte social, que les avoir commis, c'est vraiment ne plus relever que de ces exécutions personnelles, définies si expressivement, par l'Allemagne du moyen âge, le *Faustrecht*, — le droit du poing. Hélas! Le fils du professeur, avec ses membres appauvris par l'existence sédentaire, ses épaules aiguës, sa physiologie toute en nerfs, son absence de muscles, semblait bien chétif pour appliquer, au vigoureux et souple Rumesnil, cette justice expéditive. Il n'avait jamais touché un pistolet ni une épée, au lieu que le jeune comte avait été mis sur la planche, le fleuret en main, dès ses dix ans, et conduit chez Gastinne, à seize, par des camarades de son monde. Dans la voiture qui l'emportait vers l'hôtel seigneurial de la rue de Varenne, Jean se rendait compte, même à cette minute, de cette infériorité vis-à-vis de l'ami félon qu'il se préparait à affronter. Il avait trop réfléchi aux conditions profondes de son origine, pour ne pas comprendre qu'encore ici, et dans cette circonstance où l'honneur de la famille reposait sur lui, les erreurs des fondateurs de cette famille le poursuivaient. Cette chétiveté physique en était une conséquence. Chez ces ruraux, mal alimentés depuis des générations, l'effort cérébral avait été tout de suite trop intense, l'énergie animale trop abandonnée, les lois de l'action méconnues dans l'ordre physique autant que dans l'ordre moral. N'importe. Ramassé tout entier sur lui-même dans ce coin de fiacre, le petit plébéien n'avait pas

peur. Il se sentait l'égal du noble par le mépris qu'il avait de sa propre vie, et tellement son supérieur du fait de la vilenie dont l'autre s'était souillé ! Il entendait sommer son camarade de remplir son devoir, et, s'il refusait, le souffleter. Il se souvenait bien, comme Julie, du billet reçu le matin même, où Rumesnil disait qu'il déjeunait dehors. Était-ce vrai ? Jean n'y croyait pas. Ce fut une véritable déception, quand, arrivé rue de Varenne, et sur sa demande : « Monsieur le comte est-il chez lui ? » il se heurta contre une réponse négative. Le concierge ne sut pas davantage lui dire à quelle heure son maître rentrerait.

— « Je vais l'attendre dans la rue, tout simplement... » pensa Jean. Il commença de faire les cent pas sur ce trottoir. Il y avait une demi-heure peut-être qu'il allait et venait ainsi, lorsqu'il lui sembla reconnaître, dans un individu qui débouchait de la rue du Bac, son propre concierge, le père Maradan. Le bonhomme l'avait vu, certainement lui aussi, mais il s'arrêta du coup et fit semblant de regarder les illustrations à l'échoppe d'un marchand de journaux. Cette attitude du messager de Julie ne permettait guère le doute. « Pourquoi a-t-il l'air de m'éviter ? Est-il possible qu'il apporte une lettre d'elle à Rumesnil ? » se demanda le frère. « Mais oui. Elle se repent déjà de m'avoir parlé. Elle a eu peur pour lui. Elle a voulu le prévenir... Je vais bien le savoir... Il marcha dans la direction de Maradan, puis le dégoût pour l'ignoble besogne de basse police que représentait un pareil interrogatoire, d'un pareil personnage et dans un pareil endroit, l'arrêta net. Il vit, en se retournant, que le concierge de Rumesnil se tenait sur le pas de la porte et le regardait. La pensée du funeste secret dont il était le dépositaire tombant dans la conversation de ces deux domestiques lui fut trop odieuse.

— « Je repasserai jusqu'à ce que je trouve Adhémar, » se dit-il, « mais pas d'espionnage ! C'est trop dégradant. D'ailleurs, si Julie ne l'a pas averti, il viendra ce soir à l'*Union Tolstoï* ; et si elle l'a averti, il y viendra plus certainement encore. Il ne voudra pas avoir reculé devant moi... »

Ce raisonnement, fondé sur une connaissance déjà ancienne du jeune noble et de son terrible amour-propre, soutint le justicier, durant les longues heures vides et torturantes de cet après-midi où il se présenta quatre fois à l'hôtel de la rue de Varenne, et, les quatre fois, pour s'entendre dire que M. le comte n'était pas rentré, ou qu'étant rentré, il regrettait beaucoup de n'avoir pu rester et qu'il avait dû sortir de nouveau. Dans l'intervalle de ces infructueuses visites, dont chacune l'avait exaspéré davantage, Jean s'était promené indéfiniment, allant droit devant lui, au hasard, comme il avait fait durant cette interminable journée de la Toussaint, la semaine précédente, où il croyait avoir touché le fond dernier de la misère morale. Qu'était-ce auprès de cette journée-ci ? Ces premiers mots qu'avait prononcés Julie... « *Parce qu'il est mon amant...* » avaient atteint et déchiré en lui une fibre tellement intime qu'il ne se rappelait pas avoir éprouvé un martyre semblable. Il s'était fait en lui comme un arrêt douloureux de la vitalité. Il avait au cœur la sensation d'un étouffement, sur le cerveau l'impression d'une étreinte, d'un poids qui ne s'en irait plus jamais. La vision de sa sœur livrée aux caresses de son ami était devant ses yeux, si présente, que, par instants, il en était comme paralysé d'horreur, et il devait rester sans bouger, pour attendre qu'elle s'effaçât un peu. A d'autres, elle le soulevait de cette fureur froide qui ne connaît plus rien que la vengeance. A toutes ces tentatives nouvelles pour joindre l'homme dont l'image s'associait pour lui à ce hideux cauchemar, cette fureur avait augmenté. Elle lui avait rendu impossible de rentrer rue Claude-Bernard, pour déjeuner d'abord, puis pour dîner. Il avait tremblé de ne pas se dominer assez, et, s'il était bien résolu à prévenir leur père, ainsi qu'il l'avait annoncé à Julie, il ne voulait, il ne devait parler au chef de famille qu'une fois toute espérance détruite d'obtenir de Rumesnil la réparation légitime. Il avait donc mangé à midi dans un restaurant quelconque des environs de l'École Militaire, sur une des avenues qui coupent la rue d'Estrées, — ô ironie des coïncidences ! — Puis il était

retourné rue de Varenne. De là, pour user le temps, il avait erré du côté des Invalides. Il était monté dans les salles du Musée, n'entendant rien, ne voyant rien, sentant grandir en lui l'impatience de cette rencontre si passionnément désirée. A sept heures seulement et devant la réponse du concierge que Rumesnil dinait dehors, l'évidence s'était imposée que, malgré cet orgueil sur lequel il avait compté, son perfide camarade l'évitait de parti pris. Il avait deviné juste : Maradan avait apporté rue de Varenne une lettre de Julie, avertissant son amant, et celui-ci cherchait à tout le moins à gagner du temps. « C'est ma faute, » se disait le frère irrité, après ce dernier échec : « j'aurais dû suivre mon idée et attendre sur le trottoir. C'était de l'espionnage. Pourquoi pas ? Contre un homme ignoble, tout est permis... Demain, je serai là, devant sa porte, et je n'en bougerai qu'après l'avoir vu... A moins que, par bravade, il ne vienne rue du Faubourg-Saint-Jacques, ce soir. C'est possible qu'il ait voulu éviter un tête-à-tête, avec l'idée qu'en public, je reculerai, que je n'oserai pas l'outrager. Il verra bien... »

Tel était le ton d'énergie sauvage auquel cette vaine poursuite de celui qu'il considérait maintenant comme son plus mortel ennemi avait monté le jeune homme. Les conférences de l'*Union Tolstoï* avaient lieu vers les neuf heures. Il avait encore deux fois soixante minutes à tuer, avant de savoir si vraiment la journée passerait sans qu'il eût jeté à la face du suborneur les paroles vengeresses dont la colère grondait en lui. Il recommença de marcher à travers les rues fébrilement, se les prononçant tout bas en lui-même, ces paroles, en mesurant à l'avance la gradation, tendant sa volonté pour être calme d'abord, implacable ensuite, si le traître — et c'était trop probable — le contraignait à la violence. L'idée lui vint soudainement, qu'après tout, on ne lui avait peut-être pas menti : Rumesnil pouvait avoir voulu dîner avant la conférence avec Crémieu-Dax, précisément pour éviter toute occasion de se trouver seul avec lui, Jean, même à la porte

de l'*Union*. Que Salomon, l'ami si réfléchi qui avait déjà tant deviné de ses secrets, fût le témoin lucide de cette première rencontre, c'était bien dur. Il y avait quelque chose de plus dur encore, c'était d'attendre. A peine cette possibilité d'abréger cette intolérable attente eut-elle apparu à l'esprit du jeune homme, qu'il se dirigea, d'un pas qui ne connaissait plus l'hésitation, vers le *Restaurant de Tempérance*.

Il lui fallait, pour arriver au faubourg Saint-Jacques, du faubourg Saint-Germain où il se trouvait, traverser deux endroits qui achevèrent de l'écraser de tristesse : ce fut le quartier du Luxembourg d'abord, hanté par le fantôme de Brigitte Ferrand, de cette Brigitte à laquelle il n'osait plus penser maintenant. Les imaginations parmi lesquelles il avait été contraint de vivre toute la journée étaient si impures, si souillées ! Il lui semblait que le frère de la maîtresse de Rumesnil, de la fille enceinte à qui un amant infâme proposait des pratiques d'avortement, n'avait pas le droit de même aimer en pensée l'être idéal, l'immaculée et tendre créature qu'était l'Antigone intellectuelle du philosophe catholique. L'autre coin de Paris, fécond en évocations tristes, fut cette rue Cassini, où il avait eu avec son cousin Riouffol, il y avait exactement six jours, cette dispute odieuse, presque ce collage. Toute l'amertume dont il avait été saturé jusqu'à la nausée durant la dernière séance de l'*Union Tolstoï* lui reflua dans le cœur. Qu'elles lui semblaient vaines et inutiles, les passions dont il avait vu ses camarades agités, depuis Crémieu-Dax et Bobetière jusqu'à ce sauvage Riouffol, sans parler du prétentieux Pons et du cacophraste Boisselot, en regard d'un drame réel, comme celui dont il était en ce moment le lamentable héros ! Il devait éprouver, dans ce nouveau contact avec les utopistes de l'U. T., que cette stérile ardeur de discours, dépensée pour ou contre certaines idées, sert bien souvent de substitut à la souffrance intérieure. C'était l'écoeurement continu d'une existence opprimée par un labeur trop servile qui se soulageait dans les féroces sophismes de Riouffol, pour ne citer qu'un exemple. Lui-

même, Jean, allait se mêler, avec l'âcreté de son ressentiment pour Rumesnil, aux scènes provoquées dans ce milieu de révolutionnaires par la présence du prêtre conférencier. Qu'il s'attendait peu, pourtant, à s'engager dans des discussions sociales et philosophiques, quand, arrivé devant la porte du petit restaurant, il se hasarda à regarder dans l'intérieur, le cœur battant ! Un coup d'œil lui suffit pour constater que celui qu'il cherchait n'était pas dans la longue salle étroite. En revanche, Salomon Crémieu-Dax se trouvait à sa table habituelle. Il achevait de dîner en face d'un prêtre, qui n'était autre que l'abbé Chanut. Ce dernier était un homme de quarante ans, de mine chétive, et sur le masque duquel était empreinte, en ce moment, la naïveté un peu gauche de l'ecclésiastique dépaycé. Ses joues creusées et ses yeux profonds disaient l'ascétisme et les secrètes vertus d'une belle âme sacerdotale, à laquelle manquait pourtant la sérénité dans la foi, cet admirable trait de la physionomie de M. Ferrand. Mais chez M. Ferrand, chez le disciple du sage et lumineux Le Play, les certitudes religieuses se doublaient des fortes certitudes traditionnistes. L'abbé Chanut, lui, était — et il reste, hélas ! — la victime de la dangereuse erreur où tombent aujourd'hui tant de prêtres excellents, qui parlent couramment de réconcilier le Catholicisme, la Science et la Démocratie, comme si les deux derniers termes étaient d'un côté, le premier de l'autre. Tout au contraire, ce sont les deux premiers termes qui sont d'un côté, et c'est le dernier qui est de l'autre. Le Catholicisme n'a pas à être réconcilié avec la Science, à laquelle il n'a jamais été opposé, pour la simple raison que, n'ayant pas le même objet, il n'évolue pas sur le même plan. Mais l'irréconciliabilité semble absolue entre la Science et la Démocratie, telle que la France la conçoit, — car dans tous les pays qui passent pour démocratiques et qui prospèrent, l'Amérique, par exemple, démocratie est synonyme d'oligarchie, presque de féodalité. — La Science démontre que les deux lois de la vie, d'un bout à l'autre de l'univers, sont la continuité et la sélection, à quoi

les démocrates français répliquent par le dogme absurde de l'égalité, et ils donnent au présent, sous sa forme la plus brutale, la souveraineté du nombre, tous les droits sur le passé. Les prêtres de l'espèce de l'abbé Chanut et qui ne reconnaissent pas cette contradiction sont les dupes, il faut avoir le courage de le leur dire, des boniments effrontés de leurs adversaires. Ils ne veulent pas voir la saisissante coïncidence entre les doctrines politiques issues de l'observation positive et l'enseignement traditionnel que la sagesse de nos pères avait fixé dans les fortes coutumes d'autrefois. La rencontre d'un Auguste Comte et d'un Bonald, d'un Taine et d'un Joseph de Maistre, dans des théories de gouvernement identiques en leur fond, ne les a pas éclairés sur la banqueroute que l'avenir réserve aux faux dogmes de 1789 et à leurs partisans. La crainte de voir l'Église perdre la direction des masses est le généreux motif qui domine ces apôtres sans esprit critique. C'est de quoi excuser un véritable saint, tel que l'abbé Chanut, d'apporter, comme il faisait ce soir, l'autorité de son caractère et de sa vertu à une œuvre aussi criminellement antisociale qu'une *Union Tolstoï*. Lorsque Jean Monneron entra dans le restaurant, le digne prêtre était en train de discuter avec Crémieu-Dax, qu'il ne désespérait évidemment pas de convaincre. Les prunelles du jeune Juif traduisaient par leur éclat la passion profonde qu'émouvaient en lui les problèmes de philosophie religieuse. Un autre signe prouvait cette passion plus certainement encore : en toute autre circonstance, ce fanatique, mais si tendre ami, eût remarqué l'altération du visage de Jean, que les émotions de cette affreuse journée avaient contracté et comme serré. Il vit seulement dans sa venue l'occasion de discuter en sa présence des idées dont il le savait préoccupé, sans les aborder jamais avec lui, et, la présentation faite :

— « Tu as diné ? » demanda-t-il. Puis, sur la réponse affirmative de Monneron, qui, en réalité, avait acheté le long de la route un croissant d'un sou et ne l'avait même pas fini, tant il avait la gorge serrée : « Nous ne te ferons pas attendre

longtemps, nous finissons... » continua-t-il ; et, revenant à la thèse qu'il était en train de soutenir : « Je résumais pour M. l'abbé, qui ne les connaît pas, les magnifiques pages de Darmesteter sur le rôle que l'Église catholique pourrait encore jouer, elle, la seule force organisée d'Occident, si elle voulait, comme il l'a dit, reprendre les formules des Prophètes qu'elle a volatilisées en métaphores, et les accomplir, en se faisant l'ouvrière suprême de la Justice et de la Démocratie... »

— « J'accepterais la formule, » répondit l'abbé Chanut, « avec une variante : je substituerai l'Évangile aux Prophètes. »

— « Tout ce qu'il y a de valable dans l'Évangile est déjà dans les Prophètes, » reprit vivement Crémieu-Dax. « Le reste n'est qu'une adaptation aux idées du monde gréco-romain. La compilation gnostique attribuée à Jean nous donne un modèle typique de cette déformation. S'il y a un point acquis à la Science, c'est bien celui-là : le christianisme n'est qu'un judaïsme polythéisé. »

— « Je crois en Notre-Seigneur, monsieur ; je ne puis donc pas vous suivre sur ce terrain, » répondit le prêtre.

— « Et vous avez d'autant plus raison, » ajouta Jean, qui, dans son état d'irritation nerveuse, avait mal supporté la phrase si brutalement affirmative de son ami, « que la Science n'a rien à voir avec cette hypothèse sur le quatrième Évangile. La Science, c'est, dans l'espèce, la critique. Que nous dit-elle ? Que saint Irénée, dès le second siècle, admettait cet Évangile comme authentique. Elle nous dit encore qu'Irénée avait connu saint Polycarpe et Polycarpe l'apôtre Jean. Les relations de ce saint et de l'apôtre sont établies par ce fait que Polycarpe vint à Rome vers 154 discuter la fête de Pâques avec le pape Anicet et apporter le témoignage de Jean. De quel droit nous prétendons-nous mieux renseignés que des contemporains et substituons-nous une interprétation toute personnelle à une donnée aussi nettement établie ? »

— « En tout cas, que vous admettiez ou non le quatrième

Évangile comme authentique, » reprit l'abbé Chanut, qui avait regardé avec étonnement cet auxiliaire inattendu, et en s'adressant à Crémieu-Dax : « vous conviendrez que l'esprit de ce livre comme des trois autres aboutit aux trois superbes termes dont la République a fait sa devise : Liberté, Égalité, Fraternité. »

— « Ici, permettez-moi de me séparer de vous, monsieur l'abbé... » interrompit de nouveau Jean. Sa nervosité le retournait maintenant contre le démocratisme du prêtre : « Je ne suis pas un grand théologien, mais j'ai beaucoup lu les Évangiles, et, si j'en traduisais l'enseignement, je le résumerais dans trois autres mots qui sont précisément le contraire de cette devise que vous admirez, vous, monsieur l'abbé, et qui me paraît, à moi, parfaitement déraisonnable. Ces trois mots, les voici : Discipline, Hiérarchie, Charité. »

— « Il n'y a pas de contradiction entre les deux programmes, » fit le prêtre.

— « Pour vous, non, monsieur l'abbé, » répondit Jean, « parce que vous admettez l'Église, et par conséquent l'ordre Romain, qu'elle a transposé dans le domaine spirituel ; mais, pour ceux qui ne l'admettent pas, la première de ces deux devises, c'est l'anarchie, avec toutes ses abominables conséquences. Nous les voyons de reste aujourd'hui. »

— « Ne prenez pas garde à ce que vous dit Monneron, monsieur l'abbé ; il cultive volontiers le paradoxe... » interrompit à son tour Crémieu-Dax. Il avait été lui-même si étonné des propos de son camarade qu'il l'avait regardé, et, cette fois, il avait distingué en lui les traces d'une agitation inusitée. Il était trop attaché à Jean pour ne pas être inquiet de le voir ainsi, surtout soupçonnant ce qu'il soupçonnait. Mais il était d'abord le soldat d'une idée. Il avait attiré l'abbé Chanut, comme il l'avait dit, dans cette atmosphère de socialisme, avec l'espérance de le conquérir à ses théories, et il estimait fort justement que le plus sûr moyen d'empêcher cette conquête était de donner au nouveau venu la sensation de profonds désaccords entre les membres de l'*Union Tolstoi*

(la bien nommée!). Il appréhendait déjà quelque manœuvre de Riouffol contre la conférence, tout en espérant que l'esprit de groupe paralyserait le relieur. Il ajouta, pour atténuer ce que sa remarque avait de désobligeant pour son ami : « Vous avez là, d'ailleurs, une preuve de ce que je vous ai affirmé, que nous acceptons, à l'U. T., les formes les plus diverses de la pensée... »

— « Et cette tolérance, » dit l'abbé Chanut, « n'est-elle pas une preuve de plus que la Révolution est d'accord avec le Christianisme quand elle est d'accord avec son principe?... »

— « Je vous répondrai comme vous m'avez répondu tout à l'heure, » fit Crémieu-Dax. « J'accepte la formule avec cette variante : le Christianisme est toujours d'accord avec la Révolution quand il est d'accord avec son principe, et ce principe, j'y reviens, est l'accomplissement des prophéties... »

— « Et moi, j'en reviendrai à la critique historique, » dit Jean à son tour, « dont vous parlez toujours, » — il s'était tourné vers Crémieu-Dax — « et puis, quand il s'agit d'en tenir compte, vous vous comportez de manière à justifier le mot de Goethe, que je voudrais voir mis en exergue à tous les livres pseudo-scientifiques des Kuenen, des Strauss, des Reuss et de tant d'exégètes : l'esprit de l'histoire, c'est l'esprit de ces messieurs... Oui ou non, est-ce un fait que le Christianisme a maintenu, dix-huit siècles durant, les sociétés dans un état de vitalité profonde ? Est-ce un fait que, toutes les fois qu'il a diminué, en Italie à la Renaissance, il y a cent ans en France, le lien moral s'est relâché, et que l'homme s'est dégradé ? Pour prendre la France encore en exemple, est-ce un fait que les grandes périodes de son histoire, le treizième et le dix-septième siècle, ont été celles où, sous un saint Louis, sous un Louis XIII, elle était le plus profondément, le plus absolument catholique ? Est-ce un fait, au contraire, que, depuis 89, nous nous débattons dans l'impuissance à rien fonder qui dure avec les idées antiphysiques de la Révolution ? Non, le

Christianisme n'a pas le même principe que cette Révolution. Il en a un contraire, et l'expérience nous autorise à conclure que, de ces deux principes, celui dont l'application s'est toujours accompagnée de santé est vrai, c'est-à-dire conforme à la nature des choses, et l'autre, non. »

— « Vous parlez de faits, monsieur : me permettrez-vous de vous en citer un, » objecta l'abbé Chanut, « en m'excusant d'une question si personnelle : sans la Révolution, vous, monsieur Monneron, que seriez-vous?... »

— « Pour moi, » dit Crémieu-Dax en riant, « la réponse est toute faite... »

— « Ce que je serais ? » reprit Jean, — et toutes les tristesses de sa vie de famille frémissaient dans son accent, — « un homme encadré et raciné, tout simplement. Les Monneron étaient des paysans du Vivarais. J'en serais un, soutenu par des mœurs, par des traditions, par des coutumes, tenant au sol où reposeraient mes morts, les prolongeant, ayant reçu d'eux un dépôt du passé, et prêt à le transmettre intact et vivant... Ce que je serais ? Un membre d'une famille en train de durer. Patiemment, sûrement, elles grandissaient, ces familles terriennes, si elles en étaient dignes, par leurs vertus. La vertu, quel beau mot latin : la force à l'état d'habitude, la force fixée *vis... virtus !...* Elles arrivaient à la petite bourgeoisie, par en bas, avec le temps, puis de la petite bourgeoisie, si elles continuaient à se fortifier, elles montaient à la moyenne, à la haute, à la noblesse. C'était un axiome alors que la famille, dans l'état privé, devait d'abord s'enrichir par le travail, puis que, haussée d'un degré, c'est-à-dire devenue noble, elle ne devait plus que servir l'État. Bonald a vu cela merveilleusement. C'était de cette circulation lente qu'était faite la vie profonde de la vieille France. Elle s'était faussée sous le despotisme de Louis XIV et l'incurie de Louis XV. Il y avait lieu, en 1789, de la régulariser. On l'a détruite. Telle qu'elle était, cette vieille France, avec ses abus et ses misères, j'aurais mieux aimé en faire partie, comme un pauvre paysan, comme un ouvrier de la glèbe, que de celle-ci comme un

demi-bourgeois sans milieu, sans passé, sans certitudes. J'y aurais moins souffert... Et toi, Salomon, ce que tu aurais été? Mais rappelle-toi que sous l'ancien régime, en 1787, Malesherbes, sur l'ordre du Roi, provoqua une commission de notables Israélites chargés d'aviser à l'amélioration du sort de leurs coreligionnaires. Huit Israélites de marque obtinrent des lettres patentes de naturalisation. Donc l'ancien régime était prêt à faire leur place aux Juifs, et il la leur faisait. Sans 89, les choses auraient continué dans ce sens, c'est-à-dire que, peu à peu, toutes les familles juives où il y aurait eu de la supériorité fixée se seraient introduites dans la vie française en s'y adaptant et en l'enrichissant d'un appoint mesuré. Elles eussent fait partie, comme les plébéiens de haute espèce, de cette aristocratie recrutée qui renouvelait la noblesse en y participant. Il en eût été chez nous comme il en est en Angleterre, où un lord Beaconsfield et un lord Rothschild ont naturellement siégé à la Chambre des pairs. Ose dire que tu aimes mieux la guerre de races, telle que nous l'avons dans la France issue du gâchis de 89? »

— « Oui, j'ose le dire, » répondit Crémieu-Dax avec une énergie sombre. « J'aime mieux la lutte française que la sérénité anglaise. La plus belle des destinées, c'est, en combattant pour soi-même, de combattre pour la justice violée en sa personne... »

— « Et périsse le pays plutôt qu'un principe! » dit Jean amèrement.

— « Vous êtes plus près de vous entendre que vous ne croyez, » reprit l'abbé Chanut. Le prêtre le plus chimérique est un homme très fin, parce qu'il a confessé. Celui-ci, qui ne savait rien de l'existence de Jean Monneron, avait, comme Crémieu-Dax, senti gronder dans la voix du frère de Julie une douleur qui se soulageait par la violence de la contradiction. Il ne savait rien non plus du jeune Juif, sinon sa rare culture et ses convictions collectivistes; il devina que cet entretien lui causait, à lui aussi, une souffrance tout autre qu'intellectuelle, et il continua : « Vous rêvez tous deux du

royaume de Dieu, puisque vous voulez l'ordre social... Seulement vous voyez le moyen de cet ordre, vous, monsieur Monneron, dans la famille; vous, monsieur Crémieu-Dax, dans l'individu... Mon métier, à moi, est de faire le service des âmes. On le fait partout, ce métier, même dans un restaurant socialiste, quand on apporte des paroles de paix et de conciliation... »

Il s'était levé, car le repas était fini, et il se signa pour dire ses grâces. Les deux jeunes gens se levèrent aussi, sans rien répondre. Il y a dans l'Église un tel trésor de séculaire expérience que ses représentants arrivent toujours à la vérité morale, fût-ce à travers d'extravagantes erreurs politiques. L'abbé Chanut venait d'exprimer en quelques mots le point de divergence qui séparait à jamais les deux anciens amis. L'un avait compris — à travers quelles épreuves! — que le problème de la vie humaine est uniquement le problème de la famille. Lorsqu'on pense ainsi, on est tout près des antiques doctrines : la famille a pour tendance de supprimer le viager. Elle veut durer à travers le temps. Il lui faut donc les majorats, ou la liberté de tester, et alors l'autorité du père de famille la conserve. Elle exige un droit reconnu des morts sur une part de l'activité des vivants. Ce droit du passé doit avoir un représentant héréditaire, d'où la nécessité d'une famille royale et de la monarchie. L'autre, Crémieu-Dax, ne voyait dans le monde qu'un drame mystique, évoluant à travers ces accidents, tous insignifiants, qui sont les familles, les nations, les races. Une telle philosophie amène l'homme à reconnaître un droit absolu à la conscience individuelle, et le terme fatal en est l'anarchie. Il y avait pourtant un terrain où ces deux adversaires (ils l'avaient toujours été, même quand ils fraternisaient dans des utopies communes) se devaient de s'entendre. Oui, ils se devaient une réciproque estime pour leur bonne foi, ce que le prêtre avait appelé, dans son langage évangélique : la recherche du royaume de Dieu. Lui-même, en parlant du service des âmes, il avait pris son rang, dans le déplorable milieu où il aventurait sa sou-

tane. Tous les trois sortirent du restaurant en silence. Jean avait déjà oublié cette discussion, qu'il s'était étonné lui-même de soutenir, à la minute où il l'engageait. Tout entier repris par l'idée qu'il allait peut-être rencontrer enfin Rumesnil, la fièvre le brûlait. L'abbé Chanut, dont le visage consumé ne mentait pas, et qui avait ce tempérament du missionnaire, si voisin par certains côtés de celui de l'homme d'action, méditait le discours qu'il prononcerait dans un quart d'heure devant un public aussi hostile à sa foi que s'il eût été composé de Chinois et de Japonais. Quant à Crémieu-Dax, l'ami, en lui, était trop tourmenté, pour qu'il n'essayât pas de se rapprocher de Jean. Il saisit le moment où ils allaient monter quelques marches qui accédaient au trottoir devant l'*Union* même. Dans ces vieilles rues de l'ancien Paris, il reste de ces irrégularités pittoresques où se dessine la forme du terrain primitif. Le prêtre arrivait déjà en haut de ce petit escalier que les deux autres étaient encore au bas, à échanger ces quelques répliques :

— « Tu as quelque chose, Jean?... » avait dit Crémieu-Dax. « Que se passe-t-il? Je ne t'ai pas vu depuis ces derniers jours, et je te retrouve si étrange... »

— « Il se passe que j'en ai assez du mensonge vis-à-vis de moi-même et des autres. Je veux vivre dans la vérité, » répliqua Jean.

— « Alors, tu penses vraiment ce que tu as dit? » insista Crémieu-Dax.

— « Absolument... » répondit le frère de Julie. Puis, voyant sur la physionomie de ce camarade de sa jeunesse une expression d'un sincère chagrin, une comparaison le fit ressouvenir d'un autre camarade, du Judas qu'il allait peut-être rencontrer dans cinq minutes; et il eut, pour le fidèle ami dont il était si loin par l'esprit, si près par le cœur, le même mouvement que cet ami avait eu pour lui à la même place, ce jeudi dernier. Il lui prit la main et la lui serra sans lui parler. Des larmes roulaient dans ses yeux. Ce silence et cette émotion en disaient trop pour que l'autre ne comprit

pas qu'il ne devait plus insister, sous peine de faire saigner un cœur trop malade. De quelle plaie? Il croyait le savoir. Qu'il est juste, le mélancolique proverbe : « Mal d'autrui n'est que songe ! » Réalise-t-on jamais toute la souffrance de ceux à qui l'on est le plus dévoué? Même avec le fanatisme de ses convictions, et quoiqu'il attachât à la séance de ce soir une importance extraordinaire, si Crémieu-Dax eût deviné de quel dernier coup son compagnon avait été frappé dans la journée, il n'aurait sans doute pas eu la force de vaquer, comme il fit aussitôt, à la surveillance de son *Union*. Un nombre déjà considérable de personnes se pressaient sous le porche et dans l'escalier. Deux sergents de ville étaient sous la voûte, qui dévisageaient les arrivants :

— « C'est moi qui les ai fait mettre là... » dit Crémieu-Dax tout bas à ses compagnons; et, comme pour répondre d'avance à la vivante objection que représentaient ces deux agents de la force publique préposés par ses propres soins à la garde d'une œuvre d'individualisme effréné : « C'est le procédé que la nature emploie dans ses évolutions, » ajouta-t-il; « les anciens organes protègent les nouveaux, pendant que ceux-ci sont en train de se former... C'est le tissu graisseux de la chenille qui nourrit la chrysalide, c'est-à-dire le papillon en voie de *devenir*... »

L'abbé Chanut approuva de la tête, impressionné, comme le sont si aisément les prêtres de son école, par cette phraséologie de type scientifique où excellent certains démagogues d'aujourd'hui, et qui révèle la moins exacte des dispositions de l'esprit, la plus contraire à la méthode d'observation directe : l'habitude du raisonnement par analogie. Les trois hommes s'étaient engagés dans l'escalier. Ils commençaient de fendre le flot d'étudiants et d'ouvriers qui emplissaient les marches, attendant leur tour. Crémieu-Dax, pour s'ouvrir le passage, montrait trois cartes bleues, qu'il tenait en l'air. Un des articles de son minutieux règlement portait que, dans les jours de grandes assemblées, ces cartes attribuées aux personnes qui devaient prendre place sur l'es-

trade leur assureraient le droit d'entrer avant les assistants ordinaires, membres ou invités, munis, eux, de cartes blanches. D'ordinaire, l'exercice de ce petit privilège ne souffrait pas difficulté. Ce soir-ci, le fondateur de l'U. T. put se rendre compte du secret travail auquel s'était livré, pendant cette semaine, son adversaire Riouffol. Des murmures avaient accueilli, dès les premières marches, les trois nouveaux venus. On s'écartait devant eux, mais avec des réflexions qui annonçaient une séance tourmentée. Des phrases s'échangeaient, encore à mi-voix, dont quelques-unes étaient simplement grossières, d'autres pires : « Le raticchon, voilà le raticchon... » — « C'est *nib de blair* qui va jaspiner » (*blair*, en argot, signifie nez, — *nib de blair*, pas de nez). Cette ironique allusion au nez de l'abbé Chanut, qui était en effet un peu long et le paraissait davantage à cause de la maigreur du visage, avait le mérite de lui être inintelligible, mais pas à Crémieu-Dax, le jeune juif ayant cru devoir à son apostolat socialiste d'apprendre l'argot, comme il avait appris le grec, — philologiquement ! « Il a déjà la frousse, le juponné ! » — « Les deux Sorbonnards et lui, quelle pochetée d'otages, hein ? les camaros?... » — « Youpin et jésuite, ça fait la paire !... » Ces bas sarcasmes et vingt autres pareils partaient de droite, de gauche, d'en haut, d'en bas. Ni le prêtre, ni Crémieu-Dax ne paraissaient les entendre. Jean, lui, était défendu contre eux par sa nouvelle crise d'attente. Il fouillait du regard les cinquante visages peut-être qui s'étagaient sous la lumière d'un gaz économiquement allumé. Celui du traître ne s'y trouvait pas. A peine, d'ailleurs, s'il en reconnaissait un, de-ci de-là, appartenant à un des habitués de l'Union. Dans les conférences de la *Tolstoï*, vingt-cin lettres d'invitation étaient mises à la disposition de chacun des membres du Comité. Riouffol s'était chargé de distribuer avec les siennes, celles de Pons et de Boisselot. Il avait recruté ainsi, dans les petits centres anarchistes où il fréquentait, soixante-quinze « compagnons », bien décidés exécuter son mot d'ordre et à ne pas permettre que « l

dénommé Chanut tint le crachoir à la *Tolstoï* », pour parler comme l'électricien. En outre, Riouffol, Pons et Boisselot pouvaient compter dans l'*Union* même, en vertu du principe de recrutement, sur autant d'acolytes environ. On se rappelle que chacun des membres du Comité primitif, dont ils étaient, avait eu le droit d'introduire dans la Société vingt-quatre adhérents. Bref, ils avaient à leur disposition près de cent cinquante braillards, au lieu que Jean et Rumesnil, pour les raisons que l'on sait, s'étaient à peine occupés de placer leurs lettres. Le groupe des partisans de l'abbé Chanut et de sa conférence se trouvait donc presque réduit aux amis et aux invités de Crémieu-Dax et du huguenot Bobetière. C'était une minorité capable seulement d'ajouter encore par sa résistance au tumulte que la bande à Riouffol se préparait à provoquer. et, avant même que Crémieu-Dax et ses suivants eussent achevé de monter l'escalier, un incident annonça cette lutte imminente entre les libéraux du groupe, ceux que Boisselot appelait élégamment « les cléricaleux », et les autres. Car, un de ces derniers ayant crié, du milieu de la foule qui gouaillait l'abbé Chanut, Crémieu-Dax et Jean Monneron, à leur passage : « Bravo, l'adversaire ! Ceux qui l'insultent sont des lâches !... » des cris de : « A la rue !... » s'élevèrent de toutes parts, auxquels un des fauteurs de ce vacarme organisé mit fin en réclamant : « *La Carmagnole ! La Carmagnole !* » et l'immonde chanson, mise à la mode du jour, commença :

... Que demande un républicain ?
 La liberté du genre humain,
 Le pic dans les cachots,
 La torche dans les châteaux,
 Et la paix aux chaumières !...

Impassibles, les deux sergents de ville qui s'étaient rapprochés du bas de l'escalier écoutaient ce couplet de début : tel jette une saisissante lueur sur l'âme révolutionnaire, toujours en train d'osciller entre l'humanitarisme et le massacre. Ce sont les deux pôles de l'excitabilité nerveuse. Ils écou-

taient encore, ces honnêtes et simples serviteurs du pays qui avaient, comme anciens soldats, porté peut-être le drapeau de la France en Afrique, au Tonkin, parmi les fièvres et sous le soleil brûlant, cet autre couplet :

... Qui rend esclaves les citoyens?
Les députés et les chauvins...
Jetons bas la caserne.
La Chambre où l'on nous berne,
Et rasons les frontières!

Ce dernier vers, lequel est du moins de la plus réjouissante stupidité, — car il faut pourtant être deux pour raser une frontière, — résonnait encore quand Crémieu-Dax et Jean Monneron purent introduire l'hôte ainsi salué dans l'anti-chambre du premier étage. Quatre individus étrangers à l'*Union* recueillaient les cannes des arrivants. C'était encore une des précautions que le collectiviste millionnaire avait prises, à ses frais, et fort utilement, il put s'en convaincre tout de suite, en entendant une autre rumeur s'échapper de la grande salle, déjà plus d'aux trois quarts pleine. Cette rumeur était faite de l'ignoble mot : « Calotin!... Calotin!... » scandé sur l'air des *Lampions*. Des protestations furieuses le coupaient : « C'est honteux!... Vous nous déshonorez!... Taisez-vous!... A la porte, les gueulards!... » La bataille commençait à l'intérieur, avant même que toutes les places fussent occupées. Des commissaires, reconnaissables à une petite médaille de bronze, fixée par un ruban rouge et sur laquelle les lettres U. T. se voyaient d'un côté, et, de l'autre, la sublime devise : *Nature, Science*, etc., allaient et venaient, littéralement affolés, se concertant, se séparant, faisant taire celui-ci, menaçant celui-là de l'expulser, et la porte ouverte à deux battants laissait voir, entre les quatre murs, décorés des photographies de Rembrandt, de Velasquez, de Léonard, de Botticelli, de Mantegna, une houle de têtes et d'épaules sans cesse accrue, avec l'estrade au fond, vide et toute mince. Les fondateurs de l'*Union*, pour démocratiser encore leurs séances, avaient décidé que les orateurs

et les membres du Comité siégeraient seuls sur cette étroite tribune, à peine exhaussée de quatre marches. La table, chargée d'une carafe d'eau, d'un verre et d'une sonnette, attendait le conférencier et le président. Ces commissaires n'eurent pas plus tôt aperçu Crémieu-Dax qu'ils se précipitèrent au-devant de lui, comme vers leur chef naturel, et une phrase revenait dans toutes leurs plaintes :

— « C'est un coup monté! »

— « Nous le démonterons... Voilà tout, » répondit le jeune homme. « Pourvu que M. l'abbé ne se laisse pas décourager par ces sauvages... »

— « C'est parce qu'ils sont des sauvages que je suis ici, » dit le prêtre...

— « Je viens d'employer un mot qui n'est pas juste, » rectifia aussitôt Crémieu-Dax. « Il m'a échappé, parce que j'ai des nerfs, comme tout le monde. Je voulais dire : ces égarés. Car on les égare, et je sais qui. Mais que ferait-on sans le peuple? Il porte en lui tous les extrêmes. C'est son danger, et c'est sa grandeur... » Puis, s'adressant à un des commissaires : « Tous les membres du bureau sont là?... » Et, sur cette réponse : — « Il ne manque plus que Rumesnil... » — « C'est domnage, » fit-il en tirant sa montre. « Nous n'avons plus que cinq minutes, et, avec un public difficile, il importe de commencer exactement... Enfin, s'il n'est pas là, tant pis!... »

— « Le lâche ne viendra pas... » se dit Jean. « Je ne le joindrai que demain. Mais je le joindrai... S'il ne vient pas, qu'est-ce que je fais ici? Attendons pourtant ces cinq minutes encore... » Et il suivit son ami. Crémieu-Dax s'était engagé avec l'abbé Chanut dans un petit couloir circulaire qui contournait la grande salle et aboutissait, par la bibliothèque, à la chambre emphatiquement dite du Conseil. Quatre personnes s'y trouvaient en ce moment, qui écoutaient, sans se parler, le tumulte grandissant de la salle voisine. C'étaient le roux et germanique Bobetière, le ruskinien et chevelu Marius Pons, le cacographie Boisselot et Riouffol, dont la figure

paraissait plus jaune, les traits plus hagards, la mâchoire plus brutale, les yeux plus brillants, le rude torse plus tassé encore que d'habitude. Cette rumeur, avant-courrière de la bacchanale dont il était l'impresario, lui donnait une expression de joie barbare, qui s'exalta encore, quand il vit arriver l'abbé Chanut et ses guides. Cependant il fut décontenancé, même dans cette attitude de méchanceté triomphante, par la tranquillité de Crémieu-Dax, qui, ayant salué les trois autres, s'avança vers lui, la main tendue. Ils ne s'étaient plus abordés depuis la phrase sanglante que le relieur avait prononcée à cette place même, en allusion aux mines de Modderfontein.

— « Bonjour, Riouffol... » disait le fondateur de l'U. T. Jamais il n'avait fait un plus grand sacrifice à son œuvre. Et, comme l'autre laissait prendre sa main, machinalement, presque avec stupeur, il continua : « Je te présente, ainsi qu'à nos camarades, M. l'abbé Chanut qui vient ici comme notre invité... Vous entendez ce bruit ? Il se prépare une manifestation. Dois-je vous rappeler les statuts, que nous avons tous signés, et l'article par lequel nous nous sommes reconnus solidaires les uns des autres, dans le Comité, sauf à démissionner ? Y en a-t-il un de vous qui veuille démissionner maintenant ?... Il pourra prendre part à la manifestation hostile. Sinon, il est engagé, sur sa signature, à s'associer à nous pour la réprimer... »

Il y a dans toute affirmation d'une personnalité forte, lorsqu'elle est très nette et qu'elle pose les problèmes sans aucune équivoque, une suggestion impérative qui s'impose aux pires hostilités. Des trois membres du Comité de l'*Union Tolstoï* qui avaient voté contre la conférence de l'abbé Chanut, un seul, il est vrai, avait machiné le tumulte de ce soir, Riouffol. Les deux autres, Marius Pons et Boisselot, ne s'y étaient associés qu'indirectement, par l'abandon de leurs cinquante lettres d'invitation entre les mains de l'ouvrier relieur. Mais, sachant l'usage qu'il en avait fait, ils devaient se considérer comme ses complices. Ni eux, ni Riouffol ne s'étaient attendus à trouver devant eux cet article du règlement, auquel ils

n'avaient pas songé, et qui les obligeait à se désavouer publiquement par leur attitude, devant des manifestants qu'ils avaient invités eux-mêmes, — ou bien à jouer un rôle honteux de traitres et d'hypocrites, — ou bien enfin à se démettre du Comité, ce qui signifiait pour eux quitter la *Tolstoï*. Dans l'élaboration de ses statuts, le fondateur, avec son génie d'organisation, avait prévu aussi des luttes intimes. Pour assurer l'unité de son œuvre, il avait fait accepter cette clause que tout membre du Comité qui démissionnerait cesserait en même temps d'être membre de l'*Union*. Comme un autre article portait que le Comité se recrutait lui-même, Riouffol, Pons et Boisselot démissionnaires, c'était leur remplacement assuré par trois personnes du choix de Crémieu-Dax, qui ferait certainement voter, comme il voudrait, les trois membres restants : Rumesnil, Bobetière et Jean Monneron. Riouffol et ses deux partisans restèrent donc décontenancés devant une mise en demeure qui constituait un véritable coup d'État dans l'intérieur de l'U. T. Ils sentirent le maître. Comme ils se taisaient, Crémieu-Dax reprit :

— « Nous sommes bien d'accord tous les six?... Oui. Maintenant, puisque Rumesnil, qui devait nous présider, n'est pas là, je vous propose de tirer au sort celui qui le remplacera, et tout de suite, ou de voter. Nous avons le choix. Le bruit augmente. Dans dix minutes, il sera plus malaisé encore de le réprimer. Écoutez... »

La chanson, commencée dans l'escalier, avait maintenant gagné la salle, et le plus hideux de ses couplets arriva distinctement à travers la cloison, celui qu'il faut toujours citer, pour la honte éternelle des politiciens qui ont poussé l'amour de la basse popularité jusqu'à laisser chanter devant eux et quelquefois chanter eux-mêmes ces ignominies :

... Que désire un républicain?
Vivre et mourir sans calotin.
La Vierge à l'écurie,
Le Christ à la voirie,
Et le Saint-Père au diable!...

— « Votons, messieurs, » dit Bobetière ; « il faut que ce scandale finisse... »

— « Votons... » répéta Jean, qui ne pouvait s'empêcher, même dans sa misère, de plaindre l'abbé Chanut, lequel, debout dans un coin de la salle, affectait de regarder attentivement une magnifique photographie représentant le portrait d'un homme lauréat, par Antonello de Messine. Ce chef-d'œuvre de peinture qui se voit au Castello Sforzesco, à Milan, évoquait, sur ce pauvre mur nu, toute la vigueur de l'Italie aristocratique du quinzième siècle. Le faire solide et impassible de l'artiste y proclamait une civilisation dure, mais ordonnée, aussi bien que la forte expression du modèle. Cette image contemporaine du *Prince* n'était pas plus à sa place dans ce repaire de socialistes que ce prêtre lui-même, qui, d'ailleurs, ne la voyait même pas. Comprendait-il, en constatant quelles haines soulevait sa magnanimité venue chez ses ennemis, oui, comprenait-il la vanité de son effort et le mensonge de sa doctrine politique ? Offrait-il dans son cœur cette épreuve à Celui au sacrifice duquel son âme fervente s'associait tous les jours dans la prière de la consécration : *Qui, pridie quam pateretur, panem accepit in sanctas ac venerabiles manus suas...* La Messe, c'est le Calvaire continué. Pour un vrai prêtre, l'avoir célébrée, le matin, c'est garder toute la journée une force surnaturelle au service de l'épreuve. Un reflet de cette flamme intérieure transfigurait en ce moment le visage de l'inutile, mais sincère apôtre. Inutile ? Non. La loi qui veut que pas un atome de force physique ne soit perdu a sa correspondance exacte dans le monde moral, et, dans ce moment même, ce martyr du prêtre démocrate exerçait son action mystique tout auprès de lui. Il était venu pour faire connaître l'Église à des faubouriens déchristianisés par l'affreux travail de ces vingt-cinq dernières années. Ces égarés ne devaient même pas le laisser prononcer une phrase entière, mais sa dignité triste et douce, sa réserve indulgente et grave, sa piété enfin, ne demeuraient pas inefficaces. Le frère de Julie Monneron, qui traversait des heures trop

dures, et à la minute même où une épreuve plus tragique encore que les autres allait l'atteindre, recevait de ce pauvre prêtre, si naïf dans ses idées sur l'organisation des sociétés, si admirable dans son courage, un nouveau et saisissant enseignement sur le pouvoir de la foi profonde. Une force était là, qu'il voyait distinctement, des yeux de sa chair : force de consolation et de bienfaisance, force de lumière et de certitude invincible. Crémieu-Dax aussi avait une foi, mais si évidemment fausse et stérile, si manifestement condamnée par l'épreuve de la réalité : les cris émanés de la salle l'attestaient assez, et son agitation autour de résultats aussi misérables que celui auquel tendait maintenant sa diplomatie. Quand Bobetière et Jean avaient prononcé leur « Votons, » presque simultanément, Riouffol avait regardé la pendule et fait observer que, les neuf heures n'étant pas sonnées, Rumesnil pouvait venir encore. Crémieu-Dax avait profité de ce répit pour prendre à part ses deux amis et pour leur demander d'inscrire sur leurs bulletins le nom de l'ouvrier relieur. La pendule ayant sonné ses neuf coups, on procéda au vote. Il se trouva que Riouffol, préoccupé de l'arrivée du retardataire, n'avait pas donné de mot d'ordre à ses deux partisans. Ceux-ci votèrent donc, l'un pour Bobetière, l'autre pour Monneron, l'ouvrier relieur lui-même pour Crémieu-Dax.

— « Riouffol a trois voix... » dit ce dernier, qui s'était chargé de dépouiller le scrutin. « C'est lui qui est président... Monsieur l'abbé, si vous le voulez bien, nous allons entrer. Riouffol... »

Le relieur s'était levé. Une lutte violente se lisait sur sa longue figure, et une souffrance passionnée dans ses petits yeux noirs, qui fixèrent soudain Crémieu-Dax, Monneron et Bobetière, avec une colère voisine de la rage. Il frappa de son poing la table, d'un coup si terrible qu'elle en fut ébranlée et que les papiers volèrent :

— « Vous l'avez voulu, les bourgeois ! C'est la guerre... Ah ! c'est bien joué, Crémieu-Dax, tu es arrivé à tes fins !... Tu me forces de choisir entre la *Tolstoï* et ma conscience de

socialiste. J'ai choisi... Je ne conduirai pas cet imposteur » — il montra l'abbé Chanut de son poing toujours fermé — « à ces braves gens... » et il désigna la porte qui donnait sur la salle où grondait maintenant une tempête indistincte de hurlements contradictoires. « Je démissionne. Là, es-tu content?... Mais la *Tolstoï* en crèvera. J'aime mieux ça, d'ailleurs. Nous nous retrouverons... Au revoir, Bobetière; tes aïeux, que les ensoutanés dragonnaient, seraient contents, s'ils te voyaient! Les nôtres aussi, Monneron, qui peinaient sous la corvée pour nos seigneurs les calotins!... Quant à toi... » Il s'avança vers Crémieu-Dax. Le regardant avec une haine si intense qu'elle était inexprimable, il esquissa un geste, qu'il n'acheva pas, et il sortit de la pièce dans la direction de la grande salle, où son entrée fut saluée par une clameur de sa bande, suivie aussitôt d'un silence plus menaçant. Il prouvait que les « compagnons » amenés par lui étaient bien réellement enrégimentés. Qu'allait leur ordonner maintenant leur conducteur exaspéré?

— « Il faut voter de nouveau, camarades... » dit Crémieu-Dax, qui avait, à cette furieuse apostrophe de l'ouvrier, opposé un masque impassible. Il était vraiment, dans cette tempête où son invivable *Union* risquait de sombrer, le capitaine debout sur le pont et dont chaque mouvement, chaque parole est une action précise, calme et calculée. Quand Riouffol s'était approché de lui, les muscles de sa bouche avaient seuls trahi, par leur tressaillement, une colère égale à celle de son ennemi, mais qui se domptait. C'était le magnétisme de cette énergie morale qui avait empêché que le forcené ne le frappât. « Oui, » continua-t-il, « votons, et vite... »

— « Moi, je ne voterai pas, » dit Marius Pons. « Je pense comme Riouffol, et je démissionne. Le geste est trop laid... » Et, en prononçant cette formule d'esthétisme dégoûté, il désignait du regard le prêtre toujours immobile, tandis que Boisselot opinait, dans un style, devenu, à force de travail appliqué, la forme naturelle de sa pensée : « Je démissionne

aussi, comme Riouffol et comme Pons. Si l'*Union* n'est pas une entreprise de prophylaxie sociale, elle n'est pas. Libre à vous d'offrir, avec des mentalités de negritos, vos crânes bourgeois à l'engraissement des parasites de sacristie ! Les poux ne viennent que sur les têtes sales. Mon chef est net... »

— « Veux-tu présider, Monneron?... » demanda Crémieu-Dax à Jean. « Ou toi, Bobetière?... » Pour la première fois peut-être depuis que son ardeur révolutionnaire l'avait jeté dans des fréquentations intellectuellement dégradantes, il ne put contenir l'expression du mépris que lui inspiraient la prétention grotesque du prophète de « la beauté pour tous », et l'insondable bêtise du cacographe : « Ils sont partis... Quels cerveaux ! Mais quels cerveaux !... » Puis, devant l'hésitation de ses amis : « Vous préférez que ce soit moi qui préside ? Soit. Monsieur l'abbé, je vous demande pardon, en notre nom à tous. Voulez-vous me suivre?... »

— « Nous vivants, » dit Bobetière, « nous vous garantissons qu'ils ne vous toucheront point... »

— « Ils n'y pensent pas... » dit Crémieu-Dax. « Leur calme à présent vous prouve qu'ils sont menés, voilà tout. Allons à eux, franchement, bravement, et nous les retournerons. On peut tromper le peuple, mais pas longtemps... »

— « Je vous suis, messieurs, » dit simplement l'abbé Chanut...

Il y avait une grandeur réelle dans l'arrivée, sur cette petite estrade, de ce prêtre chétif, accompagné de ces trois étudiants, en face de ces deux cent cinquante auditeurs peut-être, dont les deux tiers venaient de manifester une si haineuse hostilité par un chant digne des cannibales. Quand ils parurent, leurs partisans éclatèrent en applaudissements, auxquels répondit aussitôt, de l'autre côté, une clameur de protestation. Jean, qui était entré le dernier, n'apercevait, sous la clarté crue du gaz, que des visages convulsés, des bouches qui s'ouvraient pour crier, des yeux que la fureur égarait. Et c'était ce *pandemonium* qui s'appelait l'*Union*

Tolstoï! Le châtiment du grand écrivain russe, devenu, par l'égarement de son orgueil, un criminel professeur d'anarchie pour son pays et au dehors, était dans ce simple fait que son nom, rendu illustre par des pages dignes de Balzac, pût servir d'enseignement à des assemblées de cette sorte. Crémieu-Dax cependant, debout devant la table de la présidence, essayait de dominer ce bruit assourdissant, tantôt avec sa sonnette qu'il agitait désespérément, tantôt en criant, d'une voix qui se perdait dans ce fracas : « Mes camarades!... Mes camarades!... » Dans l'atmosphère, irrespirable déjà, flottait un relent animal, presque de fauves. Les interpellations se croisaient, furieuses et toujours les mêmes : « Lâches!... Misérables!... Bandits!... Jésuites!... Silence aux poivrots!... A la porte!... Vive l'anarchie!... A bas la calotte!... Vive l'U. T.!... Bravo, Crémieu-Dax!... Conspuez!... Curés rouges!... Bourgeois!... » et brochant sur le tout, un nouveau couplet de l'hymne de mort, dont le dernier vers prenait une espèce de poésie sinistre à tomber ici, dans ce laboratoire des Communes futures :

... Pour s'affranchir, le seul moyen,
C'est la guerre au Prétorien.
Dynamite et pétrole
Pour le vautour qui vole,
Et aux puissants, la bombe!...

Il se dégagait de cette scène une contagion de guerre civile si intense que Jean lui-même s'y laissait prendre. Ayant aperçu son cousin qui, adossé au mur du fond, réglait du geste, de la parole et du regard cet infernal sabbat, il commençait de crier : « A la porte, Riouffol!... Il n'est plus de l'*Union*! Il n'a pas le droit d'être ici! A la porte!... » quand il se sentit touché au bras et tiré par la manche avec une insistance qui lui fit craindre une invasion de l'estrade. Il se retourna et reconnut le vieux concierge de Rumesnil :

— « J'ai une lettre pour vous, monsieur Monneron, » lui dit cet homme à voix basse. « Venez. Il y a une voiture en bas. C'est très grave. »

La physionomie du domestique faisait à ces paroles un commentaire si éloquent que le jeune homme en oublia du coup la mêlée des fanatiques hurlant autour de lui, et, debout auprès du prêtre, ses deux amis qu'il semblait abandonner dans le danger. Il sauta de la petite estrade plutôt qu'il n'en descendit, sans que sa disparition fût même remarquée dans l'universelle bagarre. Lorsqu'il fut dans la chambre du Comité, vide maintenant, il prit la lettre et en déchira l'enveloppe d'une main qui tremblait. Elle ne contenait que quelques lignes, tracées de l'écriture de Rumesnil, mais tout altérée : *« Julie est blessée. Il faut venir la prendre tout de suite, pour la transporter rue Claude-Bernard. Je ne puis la ramener moi-même, étant blessé aussi. Le médecin donnera les détails. Mais il faut venir vite. R... »*

XII

LE PÈRE ET LE FILS

Les hymnes révolutionnaires pouvaient retentir, plus féroces encore et plus menaçantes que la hideuse *Carmanole*; Riouffol et ses sicaires injurier le prêtre inoffensif, dont la seule faute était de croire à la bonne foi de ses ennemis; toute l'*Union Tolstoï* révéler enfin l'insanité de son principe et présenter le sauvage aspect réservé à notre malheureux pays, si jamais les enfantines doctrines du socialisme y triomphent, celui d'un asile d'aliénés, débarrassé de ses gardiens; Jean n'entendait plus les vociférations. Il ne voyait plus l'endroit où il était, incapable de penser à rien, qu'aux mots de ce terrible billet. Il les relut une seconde fois; puis, réalisant enfin leur sinistre signification et l'urgence de cet appel :

— « Le médecin est dans la voiture? » demanda-t-il au domestique.

— « Oui, » répondit celui-ci. « Le docteur Graux. »

Ce M. Graux était un praticien de quartier, qui suivait la santé de la mère de Rumesnil d'une surveillance quasi quotidienne. Il se rencontre encore à Paris, à côté des professeurs justement illustres auxquels le temps manque, et des charlatans sans conscience que l'on doit supplier pour en obtenir des consultations de cent francs, de modestes docteurs qui tiennent le rôle, autrefois si fréquent, aujourd'hui si rare, du médecin de famille, toujours à portée et cependant discret, et qui, connaissant ses clients depuis des années, devenait naturellement leur ami et leur conseiller. « Graux de Lourdes, » comme Rumesnil appelait cet excellent homme à cause de sa dévotion, faisait l'objet habituel des moqueries du jeune noble, qui avait dit à Jean, — combien de fois ! — « Il n'y avait dans tout Paris qu'un médecin qui fût un catholique pratiquant, ma mère a mis la main dessus... » Cette plaisanterie de libre penseur (Adhémar ne se fût pas estimé de ne pas se distinguer des siens par ce trait d'intellectualité) n'empêchait pas qu'ayant eu besoin, dans une crise, d'un homme sur qui compter absolument, il avait choisi ce bon chrétien, de préférence aux camarades complaisants qu'il connaissait parmi les internes d'hôpitaux, voire dans les groupes socialistes, ainsi Bobetière. Par un hasard auquel il n'avait certes pas songé, ce choix se trouvait être dans la circonstance une charité pour Monneron. Préoccupé comme il l'était de questions religieuses, Jean avait eu, l'hiver précédent, avec M. Graux, et précisément chez Rumesnil, une de ces conversations d'idées qui créent entre deux hommes un secret lien spirituel. Au lendemain de cet entretien, le médecin lui avait fait tenir, en confirmation de la thèse par lui soutenue, une petite brochure parue à cette date sur la vie d'un de ses confrères, le docteur Clermont. Ce nom d'un des élèves inconnus du grand Potain mérite d'être sauvé de l'oubli, non seulement parce que ce fut celui d'un Juste dans toute la force de ce beau mot, mais aussi parce que cet humble savant a composé sur son lit de mort une méditation, imprimée dans cette brochure, et qui contient une des lignes

les plus fières qu'ait tracées jamais une main humaine : *Où descendrions-nous sans la noble douleur?*... Admirable phrase et que Jean s'était répétée bien souvent, depuis qu'elle lui était tombée sous les yeux, avec une émotion de lettré d'abord et uniquement, sans se douter que l'intime ami de celui qui l'avait écrite serait mêlé à l'heure la plus cruelle de sa jeunesse. Il ne se rappela pas distinctement ce détail quand le vieux concierge de Rumesnil lui eut mentionné la présence de M. Graux dans la voiture; mais le souvenir de ce médecin était associé pour lui à des pensées si élevées qu'il ressentit un soulagement à savoir qu'il aurait affaire à lui et non à un autre, dans une aventure dont il ne connaissait encore que le tragique résultat, et peut-être pas tout entier... Mais, il eût été attendu en bas par un inconnu, par un ennemi, qu'il n'eût pas mis moins de précipitation à s'élancer par le petit couloir, tête nue, fendant le flot des braillards qui continuaient à encombrer de leur tumulte l'étroit escalier, n'écoulant pas les outrages que provoquait sa bousculade parmi des gens dont quelques-uns le reconnaissaient pour être arrivé une demi-heure plus tôt avec l'abbé Chanut... Enfin il était sous le porche et dans la rue. Il entendit le domestique de Rumesnil crier par trois fois hâtivement un numéro de fiacre. Il vit la voiture s'avancer, la portière s'ouvrir, et il se trouva assis à côté du docteur Graux, tandis que le concierge grimpait sur le siège et donnait une adresse au cocher, dont le cheval partit à grandes allures.

— « Ma sœur n'est que blessée?... » demanda-t-il en regardant fixement son compagnon, de ce regard que tous les médecins consultants ont dû affronter, et qui va, épiant la vérité dans les plis les plus imperceptibles de leur visage.

— « Elle n'est que blessée... » répondit le docteur; et, devinant l'atroce appréhension du frère : « Je vous en donne ma parole d'honneur... Elle a voulu se tuer, » continua-t-il, comme s'il eût désiré devancer toutes les questions. « Adhémar (il donnait ce prénom au fils de sa vieille cliente, l'ayant connu enfant) a essayé de la désarmer. Une balle est partie,

qui lui a fracassé, à lui, la main gauche et le poignet. Il n'a plus eu la force d'empêcher la malheureuse d'exécuter son projet. Elle s'est tiré un coup de pistolet, là... (Il montra sa poitrine à gauche...) J'ai la conviction que la blessure n'aura pas de conséquences graves. J'ai senti la balle dans la région de l'omoplate, où elle s'est logée. Le projectile a dû frapper obliquement, sur la cinquième ou la sixième côte, et glisser le long de la paroi thoracique. Il n'y a eu jusqu'ici qu'une abondante hémorragie, sans crachements ni vomissements de sang. Il s'agit donc, selon toute vraisemblance, d'une plaie non pénétrante... Du moins, c'est ma conviction, je vous le répète... La blessée a eu une violente crise nerveuse quand elle a repris connaissance, et elle est très affaiblie. Je suis presque plus inquiet d'Adhémar, qui s'est refusé à tous les soins, sauf à un léger pansement, et même à rentrer chez lui avant que l'on ne vous eût trouvé et amené... Il vaut mieux que sa vie, monsieur Monneron, je vous l'affirme... »

Jean ne répondit pas. A travers tant d'émotions et de si poignantes, cette défense discrète de l'infâme ami, auteur de la perte de sa sœur, l'indignait, sans qu'il pût protester, dans cette voiture et devant le médecin que l'autre lui avait envoyés. Il n'osait pas non plus demander un renseignement sur un point, énigmatique à la fois et trop clair. Le drame n'avait pas eu lieu à l'hôtel de la rue de Varenne. Où donc s'était-il passé ? Où allait ce fiacre lancé à toute vitesse, qui suivait maintenant un large boulevard ? Lequel ?... Jean avait trop erré, depuis des années, dans le quartier qui s'étend des Invalides au Pays-Latin, pour ne pas reconnaître au passage l'angle de la rue Campagne-Première à gauche, à droite celui de la rue Vavin, la gare ensuite et la rue de Rennes. Le coupé descendait le boulevard du Montparnasse. Il prenait le boulevard des Invalides, le chemin même que la pauvre Julie avait suivi, quand elle rentrait rue Claude-Bernard, il n'y avait pas beaucoup plus de vingt-quatre heures. Jean ignorait ce détail qui eût encore ajouté à sa mélancolie ; mais il devinait trop où le conduisait le docteur Graux, et que

le suicide de sa sœur avait eu pour théâtre un appartement de rendez-vous. La physionomie du médecin, gaie et vaillante d'ordinaire, était toute sombre à cette minute. Son visage, où des yeux bruns brillaient sur un teint pâle de Méridional, encadré de cheveux jadis très noirs, aujourd'hui tout blancs, avait dû se pencher sur bien des misères, depuis plus de trente ans qu'il était entré pour la première fois dans un hôpital. Son dévouement professionnel l'avait fait le confident de bien des fautes. Cette misère-ci était trop exceptionnelle, et cette faute, commise par quelqu'un qu'il avait vu grandir et soigné tout petit garçon, trop révoltante. En vain cherchait-il des mots pour soulager la souffrance dont devait être déchiré le jeune homme assis à son côté. Il l'avait à peine entrevu depuis leur dernière conversation, celle qu'avait suivie l'envoi de la biographie d'Abel Clermont; mais à l'époque, il avait interrogé Rumesnil. Celui-ci avait fait un éloge enthousiaste de son ami, en ajoutant, avec sa raillerie habituelle : « J'espère que vous ne le verrez pas trop souvent. Vous essayeriez de le rendre dévot. Il ne penche que trop de ce côté-là... » Cette parole revint à la pensée de M. Graux comme la voiture passait devant l'église Saint-François-Xavier. Il eut donc l'idée de s'adresser, dans ces instants de trouble affreux, à ces tendances religieuses, en sorte que ce fut un appel après tant d'autres, un signe ajouté à tous ceux qui se multipliaient autour du jeune homme pour hâter son arrivée au point mystérieux vers lequel il était aiguillé. Ce véritable miracle moral qui s'appelle une conversion est l'œuvre le plus souvent de toute une série de petits événements, produits eux-mêmes par notre disposition intérieure. Si M. Ferrand, par exemple, n'eût pas su les nostalgies chrétiennes de l'amoureux de sa fille, il n'eût jamais songé à écrire sur l'enveloppe où il enfermait un prêt d'argent la phrase de saint Augustin, ce « *Perdidistis...* » gros pour son élève de tant de réflexions. Si Jean ne les eût pas promenées, ces nostalgies, dans toutes les compagnies, il n'eût pas interprété, comme il avait fait tout à l'heure, le

méditatif héroïsme de l'abbé Chanut. S'il ne les eût pas laissés deviner, même à Rumesnil, ces tourments de sa pensée, le docteur Graux ne les aurait jamais connus, et il ne se serait pas avisé de lui parler, sur le seuil de la funeste maison de la rue d'Estrées, exactement du ton qu'aurait employé M. Ferland. Ces additions d'impressions successives achèvent de déterminer le grand travail intérieur, mais elles en résultent d'abord. Pascal disait : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais, » et Goethe : « Ce que l'on ne porte pas en soi, on ne saurait le recevoir. » C'est en ce sens que la foi est une vertu, la construction personnelle et secrète de notre volonté, même quand les circonstances extérieures semblent seules nous conduire où nous n'irions pas nous-même. Elles n'auraient pas eu lieu, si nous ne les avions pas préparées en nous préparant. Nous ne nous rendons pas compte de la part effective que nous y avons, et nous en demeurons saisis comme d'un avertissement. C'est ainsi qu'au moment où il descendait du fiacre enfin arrêté, le jeune homme tressaillit tout entier à entendre le médecin lui dire, en lui prenant la main :

— « Monsieur Monneron, vous allez vous trouver bien près d'un ancien ami, de qui vous avez cruellement à vous plaindre. Je sais que vous n'êtes pas tout à fait un incroyant... Je vous demande de vous souvenir du mot de l'Écriture : *« C'est moi qui rétribuerai. »* Laissez la vengeance à Dieu. Dès maintenant vous pouvez constater qu'il ne s'en charge que trop... »

Ce texte sacré, si étrangement rappelé à cette minute et à cette place, avait son commentaire éloquent dans l'aspect du petit appartement, jadis arrangé pour la débauche clandestine, où les deux visiteurs entraient, précédés par le domestique. Disons tout de suite que Rumesnil n'avait pas avoué la vérité au médecin. Il n'avait pas été blessé par hasard et en essayant d'empêcher le suicide de Julie Monneron. C'était elle qui, dans le délire du désespoir et au cours d'une expli-

cation violente, avait voulu le tuer et se tuer ensuite. Comme elle dirigeait l'arme contre lui, il avait, d'un mouvement instinctif de défense, jeté sa main gauche en avant pour la désarmer. Le coup était parti, et la balle lui avait déchiré la paume en lui cassant le poignet. La douleur avait été si aiguë qu'il s'était affaissé, pour se relever dans l'épouvante, au bruit du second coup que Julie, croyant l'avoir tué, s'était tiré à elle-même en pleine poitrine. Devant la jeune fille étendue à terre, sans connaissance et couverte de sang, le suborneur s'était retrouvé l'homme de bonne race et qui se comporte fermement dans le danger. Il avait eu l'énergie de bander lui-même avec son mouchoir sa main brisée, de sortir, de héler un fiacre, de se faire ramener chez lui, où il avait pris le seul de ses gens dont il fût sûr. Il l'avait envoyé tout droit chez le docteur Graux, avec un premier billet. Il était retourné aussitôt rue d'Estrées, où, un quart d'heure après, le médecin, rencontré par bonheur à sa maison, était venu le rejoindre. Rumesnil s'était retrouvé gentilhomme encore en se taisant absolument sur la tentative d'assassinat dont il avait été la victime, et en expliquant, comme il avait fait, sa blessure à la main. Il l'était resté en ayant le courage — c'en était un — d'envoyer chercher son camarade si indignement trahi, afin que la malheureuse Julie eût auprès d'elle son seul protecteur naturel, dès ces premières heures. Maintenant, il se tenait dans une petite pièce qui servait de salle de bains et de cabinet de toilette, derrière la chambre à coucher, pour que sa vue n'ajoutât pas à la dureté de l'épreuve, et aussi par impossibilité d'affronter le regard du frère de sa maîtresse. Il était là, assis sur une chaise, dans l'ombre, supplicié par sa blessure mal bandée, l'oreille aux aguets, et vraiment un exemple vivant de la vérité du mot de l'apôtre cité par le médecin. Dans la chambre à coucher, Julie était étendue sur le lit. Le docteur avait coupé son corsage par pièces, pour l'examiner sans la dévêtir, à cause de la souffrance qu'occasionnait le moindre mouvement. Les morceaux déchirés avaient été jetés de-ci de-là, dans la hâte du pansement. Des instru-

ments d'acier luisaient sur la table, à côté d'une trousse ouverte, avec toutes sortes d'objets nécessaires à ces premiers soins : des bandes à demi déroulées de gaze, du taffetas gommé, de l'ouate, de la charpie, des flacons à étiquette rouge. L'odeur de l'acide phénique se mélangeait à celle de l'éther, que l'on avait dû employer pour combattre la crise nerveuse dont le docteur avait parlé. Les meubles avaient été repoussés au hasard, quelques-uns mis par-dessus les autres. La balle tirée sur Rumesnil avait ricoché dans l'armoire à trois panneaux, destinée à servir de psyché, et dont une des glaces avait volé en éclats. On l'avait ouverte pour y prendre des serviettes. Mal refermée, elle laissait voir, suspendue à des crochets, une robe de chambre de soie chinoise, brochée de fleurs ; un peignoir souple, des chemises de soie, de fines mules. La lumière maigre et crue de plusieurs bougies, mariée à la clarté d'une lampe à globe rose, donnait un caractère fantastique à ce mauvais lieu, transformé sinistrement en chambre d'hôpital. C'était là, parmi ces tentures rouges, ces meubles capitonnés, ces rideaux lourds, que s'était perdue la jeune fille, qui maintenant reposait, pâle, les yeux fermés, comme si elle était en train de dormir. A l'approche de son frère, bien qu'il n'eût échangé que quelques mots, et à voix basse, avec le docteur, un mouvement convulsif de ses mains témoigna qu'elle était éveillée. Jean vint à elle et il vit qu'elle avait les yeux ouverts. Elle le contemplait avec une profondeur passionnée dans son regard. Elle fit le geste de lui prendre la main et poussa un léger gémissement. Il se pencha pour mettre un baiser sur ses pauvres yeux. La douceur de cette caresse, sous laquelle elle dit un « merci » tellement faible qu'il fut seul à l'entendre, mit un frémissement sur ses lèvres, qui s'ouvrirent de nouveau pour implorer, d'une voix étouffée, à peine distincte :

— « Fais-les s'en aller... Je veux te parler seul... » Puis, lorsque Jean eut transmis ce désir au docteur qui se retira avec le domestique dans l'autre pièce : « Il est mort, n'est-ce pas?... » demanda-t-elle. « Ne mens pas... »

— « Non, » répondit le frère, « il n'est que blessé... » Et comme elle semblait douter encore : « Il a eu la main déchirée et le poignet brisé... C'est très douloureux, m'a dit le docteur, mais ce n'est rien... »

— « Ah!... » gémit-elle, « me pardonnera-t-il jamais? »

— « Calme-toi, » reprit-il. « Tu n'as rien à te reprocher. Ce n'est pas ta faute. »

— « Tu ne sais donc pas que j'ai voulu le tuer? » dit-elle.

— « Tu as voulu le tuer?... » répéta-t-il.

— « Oui, » reprit-elle. « J'ai été folle... Je t'avais parlé. Pourquoi? Je ne comprends pas encore. Tu savais tout. Tu étais parti pour aller le rejoindre, le provoquer peut-être... Il était perdu pour moi, s'il ne me prenait pas avec lui pour toujours, comme sa femme ou comme sa maîtresse, que m'importait?... Je lui ai écrit pour le prévenir et avoir un rendez-vous ici. Je voulais lui demander de m'emmener, et, s'il me refusait, mourir devant lui. Je ne pensais pas à me venger, ni à le menacer, je te le jure... Et puis, il m'a traitée trop durement!... C'était si naturel. Je l'avais livré à toi, et il y avait cette nouvelle lettre d'Antoine... Tu la liras Elle est dans la poche de ma robe. Ils ne me l'ont pas prise. Je l'ai tâchée, à travers l'étoffe, encore tout à l'heure... Alors j'ai perdu la tête... Mais il n'est pas mort! Il n'est pas mort! Ah! c'est moi qui peux mourir!... »

— « Tu ne mourras pas, » répondit Jean qui l'embrassa de nouveau. L'amour que la blessée témoignait pour celui qu'elle avait voulu assassiner lui faisait moins de mal encore que la générosité dont le misérable avait fait preuve en taisant la vérité du drame, même à son médecin. Cette générosité se doublait-elle d'une autre? Leur indigne frère avait-il eu de nouveau recours à la bourse de l'amant de sa sœur? Avait-il essayé d'un chantage? Jean n'eut pas longtemps à se poser ces questions, car ayant ajouté : « Tu dis qu'il y a une seconde lettre d'Antoine?... » la jeune fille eut la force de se retourner un peu, et elle lui fit signe de chercher où elle avait dit. Il prit la lettre qu'elle avait froissée, évidemment dans la vio-

lence de la scène d'explication. Ce billet allait lui rappeler d'une dure manière ce qu'il oubliait depuis le moment où, sur l'estrade de l'*Union Tolstoï*, le messager de Rumesnil était venu l'avertir, qu'il avait un père, — ce père au repos duquel il avait tout sacrifié si longtemps, — et que la période des mensonges de pitié était irrévocablement close. Le heurt du chef de famille optimiste et illusionné contre les réalités cruelles de son milieu était définitif, maintenant, et le billet d'Antoine à Rumesnil disait que, sur un point, ce heurt avait déjà produit son terrible effet. Il était ainsi conçu : « *Mon cher ami, je me vois obligé d'avoir recours une seconde fois à ton obligeance. Je t'avais parlé d'une petite irrégularité dans les comptes de mon bureau. Mon chef, qui avait paru comprendre que cette misère ne valait pas la peine d'être même mentionnée, du moment que tout était de nouveau en ordre, est revenu, je ne sais pourquoi, sur cette décision. Il a cru devoir parler à mon père, qui a eu avec moi la scène la plus pénible. Bref, j'ai quitté la maison, et je suis à l'hôtel Gallia, boulevard Saint-Germain, sous le nom de Montboron. J'ai déjà une affaire assez importante en perspective qui m'assurera de très gros bénéfices, à très court délai. Il me faudrait un petit capital pour l'entreprendre. J'ai compté que tu ne me refuserais pas de m'avancer cinq autres mille francs, ce qui fera, avec les précédents, une somme ronde. Le tout te sera restitué au premier argent que je toucherai dans cette affaire. Aussitôt que tu m'auras envoyé la chose, tu recevras quelques lettres, assez intéressantes pour toi, que le hasard a mises en ma possession. Tout à toi et merci d'avance...* ANTOINE MONNERON... »

— « Ce sont des lettres qu'il a volées dans mon secrétaire, sans doute, » dit Julie, comme Jean demeurerait atterré, ce papier entre les mains... « J'avais l'air d'être sa complice. Adhémard l'a cru... Je n'ai pas su me justifier... J'étais à bout... »

— « Mais cette histoire, que M. Berthier est revenu sur sa première décision et a parlé à notre père, elle n'est pas vraie, n'est-ce pas?... »

— « Je crois que si, » répondit la jeune fille. « Antoine a déjeuné ce matin, par exception, et il avait l'air très affecté... Quand je suis sortie de la maison, M. Berthier était bien là. Je l'ai croisé, comme je quittais ma chambre... Sans cette lettre, je n'aurais même pas mis ces deux faits ensemble... J'étais si troublée... »

— « Alors, c'est vrai?... » dit le jeune homme ; puis, avec un accent d'épouvante, il ajouta, confondant, pour une seconde, son père et sa mère dans une même pitié : « Et maintenant, il faut qu'ils apprennent le reste quand je vais te ramener tout à l'heure... Comment expliquer ta blessure?... Et plus tard?... »

— « Me ramener ? » s'écria Julie, dont la voix retrouva sa force pour protester contre ce projet... « Tu vas me ramener chez eux?... Je ne veux pas, entends-tu ? je ne veux pas... Ne me fais pas cela, Jean. Je t'en conjure. Je ne le supporterai pas ! Non ! non ! non !... »

Elle s'était relevée de son lit de douleur, en parlant ainsi, d'un geste violent qui déplaça le pansement et lui arracha un cri, assez aigu pour que le médecin se crût autorisé à revenir auprès du lit. Il avait suivi cette scène d'explication, du fond de l'autre chambre, par l'entre-bâillement de la porte, avec l'inquiétude que lui donnaient les phénomènes observés précédemment chez la jeune fille. Aidé par le frère, il la recoucha sur les oreillers. Il put constater à son pouls qu'elle était de nouveau dans une crise d'extraordinaire nervosisme, et lorsque Jean lui eut, sur sa demande, rapporté l'incident de conversation qui avait provoqué cet accès :

— « Nous devons lui obéir... » dit-il. « La transporter si loin dans cet état serait trop imprudent... Demain, dès la première heure, je viendrai la prendre, et je la conduirai tout à côté, dans la maison des Dames Augustines, rue Oudinot, où nous procéderons à l'extraction de la balle... Voyez, elle est déjà plus calme, » continua-t-il ; et, entraînant le jeune homme dans la première pièce : « Il est nécessaire que quelqu'un passe la nuit auprès d'elle. C'est votre place. Je me

charge d'aller jusqu'à la rue Claude-Bernard prévenir vos parents... Je leur annoncerai qu'elle a été blessée. J'ai déjà mon histoire. Un fait divers de la semaine dernière me la fournit, et vraisemblable. Un fou échappé de Sainte-Anne aura tiré sur les passants et l'aura atteinte... Je dirai que je me suis trouvé là, et que je l'ai fait transporter dans cette maison de santé où j'exerce. C'est assez naturel, et, pour que cela le soit plus encore, je mettrai la scène du drame tout près, sur le boulevard du Montparnasse. J'expliquerai par un autre hasard que je vous ai rencontré et que vous êtes auprès d'elle. La mère voudra y courir tout de suite. Je dirai que la maison a une règle stricte et que personne n'y peut entrer après neuf heures. C'est vrai d'ailleurs. En sortant, je passerai rue Oudinot, pour qu'au cas où Mme Monneron y viendrait malgré moi, on ne me démente pas. Nous gagnerons toujours cette nuit. C'est nécessaire. Demain, vous déciderez vous-même ce que vous voulez et pouvez dire... Ce soir, un mot d'introduction sur votre carte suffira... Et maintenant, » conclut-il, « j'ai à vous demander d'être vraiment un homme. Adhémar est ici... » Et, sur un tressaillement de Jean : « Il faut que vous me permettiez de l'emmener, sans que vous le regardiez, sans que vous lui parliez. Vous vous tiendrez au chevet de votre sœur... On mettra ce paravent auprès. Il est important qu'elle surtout ne s'aperçoive pas de son passage dans la chambre. Je ne répondrais plus de sa raison, si, dans l'état où elle se trouve, elle avait de nouvelles secousses. Tout dépend donc de votre calme, monsieur Monneron. J'aurais peut-être le droit de l'exiger de vous. Je me borne à vous rappeler qu'outre le danger d'ordre physique, un scandale ici risquerait de donner, à une épreuve déjà bien cruelle, un épilogue judiciaire. »

— « Il n'était pas besoin de ce dernier argument, » répondit le frère offensé. « Les autres suffisaient. Faites sortir cet homme. Je ne le regarderai ni ne lui parlerai. Il est mort pour moi... »

C'était bien vrai qu'en dehors même du souci d'éviter à sa

sœur une émotion peut-être fatale, l'honneur voulait que Jean épargnât son ancien ami dans des instants où celui-ci venait d'être blessé par Julie et s'en taisait. Pourtant, de tous les moments si durs traversés depuis ces derniers jours, aucun n'avait été plus pénible au fils de Joseph Monneron que celui qu'il passa, accoudé près de sa sœur, dont il tenait la main, à la regarder qui, littéralement anéantie par l'effort de leur conversation, fermait de nouveau les yeux ; et il écoutait, par derrière le paravent, une porte s'ouvrir, si doucement que la malade, elle, ne l'entendit pas. Il l'entendait, lui, et aussi le pas du traître, étouffé par le tapis, et son souffle retenu, et sa présence... La sauvage révolte, animale et morale à la fois, d'un homme outragé au vif de sa personne morale, le soulevait, et il ne lui était même pas permis de serrer avec plus de force les frêles doigts fiévreux qu'il prenait dans ses doigts. Si sa rancune contre Rumesnil n'eût été faite que d'orgueil froissé, il eût goûté une joie féroce à penser que ce garçon, si fier, si hautain, s'en allait de son propre appartement comme un voleur, comme un fuyard. Qu'importait à Jean une satisfaction d'amour-propre, quand il avait devant lui un tel spectacle de détresse humaine ? Et c'était, dans sa pensée, la perspective d'un contre-coup si affreux, là-bas, dans cet intérieur de sa famille, — bien désordonné, certes, bien incohérent ; — tout de même, son père et sa mère avaient-ils mérité qu'un hôte, reçu chez eux avec tant de confiance, les trahit ainsi ? Ce matin encore, comme le fourbe avait su trouver des paroles émues pour désarmer ses soupçons ! Et lui, l'ami indignement abusé, ne cracherait jamais sa honte à la face du misérable ? Il le laissait partir sans vengeance, et l'autre se croirait quitte envers sa victime pour avoir essuyé ce coup de feu et l'avoir pardonné ?... C'était fini. La porte de l'appartement se refermait, puis celle de la maison. Le bruit d'un fiacre qui roulait annonça au frère que son ennemi lui échappait, pour maintenant et pour toujours. Ce fiacre était celui dans lequel il était venu de l'*Union Tolstoï* à la rue d'Estrées. Son imagination se peignit Rumesnil, assis

dans le même coin à côté du docteur Graux, qui aurait la même expression sévère et triste... Et il se retourna vers sa sœur, dont il caressa la joue creusée, avec une tendresse navrée, trouvant dans le sentiment du devoir accompli envers ce pauvre être la force de ne pas éclater en une rage aveugle contre Rumesnil, contre lui-même, contre la vie...

Cruel commencement d'une veillée déjà si pénible, dans cet endroit, parmi ces meubles, et qui devait se consumer tout entière dans des méditations encore enfiévrées par l'angoisse de ce qui se passait rue Claude-Bernard, par la terreur de ce qui s'y passerait demain!... Les heures s'en allaient, et leur fuite était comme rendue palpable par le battement de l'horloge placée sur la cheminée où le feu se mourait. Le souffle léger de Julie, enfin endormie d'un sommeil véritable, se mêlait à ce bruit monotone, et aussi, — détail trivial qui augmentait la mélancolie de Jean Monneron en lui rappelant, d'une manière brutale et presque grotesque, à quelles discrétions mercenaires l'honneur des siens était confié, — le ronflement du domestique de Rumesnil, installé dans l'autre chambre, par une précaution du médecin. Au dehors, les voitures se succédaient, filant vers le dépôt de Grenelle, et menées rondement sur les pavés par leurs cochers pressés de rentrer au gîte. Elles ébranlaient les vitres de ce rez-de-chaussée, situé presque à même la rue. Puis elles s'espacèrent. Ce fut le tour des promeneurs tardifs, dont les voix résonnaient claires, dans le silence de plus en plus vaste. Une seule bougie brûlait. Jean l'avait placée derrière le rideau du lit, de façon à ne pas incommoder le repos de la malade. Cette lueur modelait le visage pâle et amaigri de la pauvre fille en méplats où le frère pouvait lire tant de tristesses qui leur avaient été communes sans être partagées. C'était le silence vis-à-vis l'un de l'autre qui les avait conduits tous deux à cette nuit douloureuse où il la veillait ainsi. Allait-il le continuer, ce lâche silence, à l'égard de leur père, quand il le reverrait, à un moment bien proche et que rapprochaient

encore chacun de ces battements de la pendule, chacun de ces soupirs de Julie, chacun de ces ronflements du concierge de Rumesnil? Ou bien inaugurerait-il ce parti pris de vérité dont il avait proclamé la bienfaisance, en face de sa sœur, le matin de la journée précédente, et dans son court entretien avec Crémieu-Dax, le soir? S'il se posait ces questions, c'est que le caractère ne se trempe pas d'un coup, chez un homme habitué depuis tant d'années à reculer devant la sensibilité d'un autre. La réponse ne variait pas. Coûte que coûte, Jean parlerait. Il se mettrait, et il mettrait son père avec lui, devant la réalité vraie. Elle s'impose toujours, à un moment, cette réalité. On ne s'y dérobe, et on n'y dérobe ceux qu'on aime, que pour la subir et pour la leur faire subir, plus brutale, plus dure. L'histoire d'Antoine en était une preuve. N'eût-il pas mieux valu qu'elle fût connue aussitôt du père, au lieu de lui être apprise ainsi? M. Berthier, tout comme Jean, avait voulu se taire, pour ménager le professeur, et quelque incident avec lequel il n'avait pas calculé l'avait obligé à tout révéler. A quoi bon reculer des déclarations tôt ou tard inévitables? Oui, Jean parlerait. Il demanderait à leur père d'exécuter le projet formé déjà par Julie, cette fois avec le consentement du professeur. Il partirait à l'étranger avec elle, et présiderait à sa délivrance. Quel autre but avait-il à présent, dans la vie, que cette sœur malheureuse? Le pacte que lui avait offert M. Ferrand et auquel il avait secrètement suspendu tant d'espérances aussitôt comprimées, depuis ces sept jours, n'existait plus. Jamais ce grand bourgeois français n'aurait promis Brigitte, sa Brigitte, sous la seule condition d'une profession de foi religieuse, au frère d'une fille séduite, coupable d'une tentative d'assassinat sur son amant et de suicide sur elle-même, quand l'autre frère était un employé de banque voleur et faussaire! Jean ne pouvait plus, sans déloyauté, se réclamer de la promesse de jeudi dernier. Il n'irait pas dire à cet homme si bon, à ce maître vénéré : « J'accepte d'être catholique, appelez-moi votre fils, » en se taisant du reste. C'était

là que le devoir de la vérité absolue s'imposait. Mais un autre devoir, non moins absolu, exigeait le silence sur les hontes secrètes de sa famille. C'en était donc fait de ce rêve d'amour et de mariage, caressé dans la pénombre de sa pensée, comme une consolation possible, certaine, de tant d'amertumes!... La nuit avançait, avançait toujours, parmi ces déchirantes réflexions, rendues plus aiguës par l'énervement de l'insomnie. Au milieu de cette infinie détresse, le travail de la conversion achevait de s'accomplir dans cette âme, cet indicible et inexplicable retournement de l'être dont le Docteur de la grâce a donné la plus complète définition lorsque, après avoir rapporté le verset de l'Évangile : « Jésus et la femme adultère demeurèrent seuls, » il ajoute : « seuls l'un en face de l'autre, — *miseria et misericordia*... » Oui, quand nous ne sentons plus en nous que la misère, il est bien vrai qu'alors la miséricorde apparaît, si vraiment nous l'avons appelée par le seul mérite qui la suscite : le tourment de son absence. Cet état de sécheresse, qui faisait de la foi, pour Jean Monneron, suivant son mot expressif, « une probabilité morte, » s'attendrissait, se fondait durant cette veillée fraternelle. Pour la première fois peut-être, il ne résistait pas à cette action de Dieu, si souvent ébauchée en lui, et elle s'achevait en un appel vers une consolation qui ne pouvait lui venir ni des autres ni de lui-même. Il ne se heurtait plus à aucun raisonnement critique, à aucun morbide scrupule, comme il en avait tant eu, quand, par exemple, derrière son besoin de croire, il devinait un désir caché d'épouser celle qu'il aimait. Sa volonté, brisée et vaincue, s'abandonnait à l'inconcevable puissance, principe de tout l'univers et de notre cœur aussi, puisque ce cœur est un fait au même titre qu'un autre. Jean la sentait vivante, cette puissance, puisque notre vie y plonge, — intelligente, puisque la pensée en sort, — pitoyable, puisque la pitié en émane... Et, à un moment de cette longue nuit, sa sœur, réveillée de son sommeil, put le voir qui s'était mis à genoux au pied de ce lit, théâtre des irrémissibles fautes qu'elle

n'était pas seule à expier. Jean avait le front appuyé contre les draps où se voyaient les traces du sang de la blessée, et il priait. Bien vague et bien obscure prière ! Inarticulée et informulée, elle ressemblait au balbutiement d'un enfant à peine né à la conscience. Ce civilisé n'avait-il pas été élevé comme un barbare par un père que l'idolâtrie du sens propre ramenait, et avec lui tous les siens, à une mentalité de sauvages, pour ce qui touche à la vie intime de l'âme ? Cet appel à un secours d'ailleurs était pourtant une prière, la première qu'un Monneron eût prononcée depuis que le fonctionnaire, déraciné d'idées autant que de mœurs, avait fondé cette famille sans milieu et sans passé. La sœur, qui conservait, même dans la tragédie où sa folie de révolte l'avait précipitée, l'orgueilleux nihilisme de l'éducation paternelle, resta saisie d'un étonnement voisin de la stupeur, devant ce signe d'un état de l'esprit, nouveau pour les siens jusqu'à en être miraculeux. Par un involontaire respect où il entrait bien de la tendresse pour ce frère qui, seul, avait su un peu comprendre son cœur, elle se retint de bouger, et elle referma ses yeux, pour qu'il ne sût pas qu'elle l'avait surpris, pour ne pas toucher à la pudeur de sentiments naissants dont cet agenouillement était le premier et encore timide symbole...

Qu'il y ait dans la prière un emprunt de force réelle à la source infinie de tout amour et de toute volonté, comme l'enseigne la foi, ou que l'on explique ses résultats, avec les psychologues contemporains, par un simple phénomène d'auto-suggestion, il est certain qu'elle raffermirait, qu'elle tend les fibres de notre énergie intime d'une façon singulière. Elle nous donne un pouvoir d'endurance que nous ne soupçonnions pas. Ce fut le cas pour Jean Monneron, quand, au lendemain de cette nuit ainsi passée, il se retrouva, vers les dix heures et demie du matin, dans l'appartement de la rue Claude-Bernard, en face de son père. Voici dans quelles conditions : — Le docteur Graux était arrivé rue d'Estrées dès la première heure, comme il avait été convenu, pour présider au transport de Julie et à son installation dans la maison reli-

gieuse de la rue Oudinot. Là, il avait procédé, en présence du frère, à un nouvel examen et conclu de nouveau à un pronostic rassurant. La balle avait bien suivi le tracé diagnostiqué la veille. Aucun organe essentiel n'étant atteint, il avait aussitôt tenté et réussi l'extraction. Dans l'intervalle, et sur le conseil du médecin, le jeune homme avait envoyé un mot à ses parents par un commissionnaire, donnant de la jeune fille les nouvelles les plus satisfaisantes, et disant qu'elle ne pourrait cependant recevoir qu'une personne à la fois, après dix heures. Il avait attendu auprès d'elle jusqu'à ce moment-là, et, un peu auparavant, il s'était retiré au parloir. Il espérait que la première personne à profiter de cette permission serait son père. Il avait vu arriver sa mère. Mme Monneron s'était aussitôt répandue, avec sa fougue méridionale, en exclamations sur leurs inquiétudes de la veille, à elle et à son mari, puis en questions, interrompues heureusement par l'arrivée du docteur Graux. Le médecin l'avait introduite auprès de sa fille en lui interdisant de faire causer la malade, et Jean s'était échappé, décidé à saisir cette occasion de parler à fond avec son père. Il avait trop senti que toute ouverture de cœur lui était impossible avec sa mère. Il avait trouvé Joseph Monneron au logis, rentrant du lycée. Il y a du soldat dans tout vrai professeur, fût-il un ennemi aussi déclaré des prétoriens que celui-ci, et un partisan aussi convaincu du vieux programme étonnamment résumé à la tribune par un célèbre universitaire républicain : « une armée de citoyens qui n'aient à aucun degré l'esprit militaire!... » Dans son exactitude à exécuter sa consigne avec une ponctualité qui n'admettait pas de compromis, le père de Julie était monté, ce matin-là, dans sa chaire de Louis-le-Grand, comme d'habitude. Il devait y faire une conférence, et il l'avait faite. Il avait interrogé ses élèves, dirigé une explication de textes, comme s'il n'eût pas eu le désespoir au cœur, à cause de cette double catastrophe : son fils aîné chassé de son administration pour un faux et pour un vol ; sa fille blessée dans des circonstances qu'il croyait dues au hasard, sur la foi du doc-

teur Graux. Mais comment n'eût-il pas été mortellement inquiet sur la gravité de cette blessure?... Pour ce qui concernait son fils, hélas! il n'en était plus à l'inquiétude. La révélation avait eu lieu très simplement : M. Berthier, après avoir, comme on se rappelle, pardonné à Antoine, en était resté préoccupé. Il avait interrogé sur lui ses autres employés. Un d'entre eux lui avait appris qu'Antoine fréquentait une demi-mondaine très élégante du nom d'Angèle d'Azay, — le drôle n'eût pas été complet s'il n'avait pas joint à ses autres vices la vantardise et la fatuité. — M. Berthier avait su aussi que le jeune homme jouait aux courses et de grosses sommes. Des doutes lui étaient venus sur la véracité d'un garçon déjà coupable d'une grande indélicatesse. Cette histoire Montboron était-elle exacte? Le chef du bureau C du *Grand Comptoir* s'était avisé d'une ruse : il s'était muni d'une photographie d'Antoine que celui-ci lui avait donnée au temps de sa faveur. Il était allé au bureau du *Crédit départemental*, où le pseudo-Montboron était accrédité, et là, sous le prétexte de prémunir le directeur contre un dangereux aventurier, il lui avait montré ce portrait, que celui-ci avait reconnu. Antoine et M. de Montboron ne faisaient qu'un! Dans son indignation d'avoir été bafoué avec cette audace, M. Berthier avait mis le faussaire en demeure de démissionner. Cette exécution avait eu lieu le mercredi à onze heures, et, à deux, M. Berthier était chez Joseph Monneron. Le reste avait été rapporté exactement dans le billet que le maître chanteur avait aussitôt expédié à Rumesnil. L'irréprochable probité de l'universitaire s'était révoltée contre l'infamie de son fils. Une explosion de fureur avait suivi, durant laquelle il l'avait maudit et chassé, sans vouloir entendre aucune explication. Ces hommes abstraits, et que l'on croit débonnaires, ont de ces rigueurs implacables, quand ils se décident à frapper un coupable. Le justicier familial n'avait pas voulu davantage écouter les plaintes de sa femme, à laquelle il avait parlé en maître qui n'admet pas la discussion. Pour Jean, qui connaissait chaque nuance de cette physionomie, le premier regard

révéla combien le pauvre homme avait souffert. L'agonie morale était visible dans la contraction de ce maigre visage ravagé, dans cette bouche frémissante, dans ces yeux surtout, dont le bleu, si tendre d'ordinaire, si noyé de rêve, avait un éclat de fièvre, fixe et dur. Les gestes aussi, saccadés, à peine dominés, dénonçaient l'excès de la douleur. Le professeur était dans son cabinet quand son fils cadet arriva, marchant de long en large, d'un pas impatient et qui, tout à l'heure, si sa femme ne rentrait pas, se précipiterait vers la maison de santé où était Julie. D'après le billet reçu ce matin, les deux époux étaient convenus que la mère partirait pour cette première visite et reviendrait aussitôt en rendre compte. Comme elle tardait!... Durant cette crise où son esprit de chimère et d'optimisme était bien contraint de subir l'âcre morsure des faits, Joseph Monneron trouvait le moyen cependant de rester pareil à lui-même : son déplorable irréalisme et son admirable pureté de conscience se manifestaient à la fois, par la prédominance qu'il laissait prendre en lui, dans ce moment, au souci que lui donnait Antoine. L'accident de sa fille, cette blessure extraordinaire qui aurait dû commencer d'éveiller ses soupçons, c'était un malheur de l'ordre simplement physique. Qu'un fou, lâché dans une rue, tire des coups de revolver sur des passants, la chose arrive tous les jours. Le père admettait cette possibilité sans la critiquer. Il ne critiquait pas davantage un hasard autrement étrange, à savoir que Jean se fût rencontré là, juste à point pour soigner sa sœur. Sa femme et lui avaient accepté le récit du docteur, la veille, avec une docilité presque ahurie, tant ils étaient, l'un et l'autre, affolés à l'idée de leur fils aîné, — Mme Monneron, parce qu'elle l'aimait de cette passion maternelle, instinctive, animale, prête à toutes les indulgences comme à toutes les complicités; — le professeur, parce qu'il eût, sincèrement, dans la farouche délicatesse de sa nature si intacte, si peu touchée par le vice, préféré, pour un de ses enfants, la mort au déshonneur. Ce fut ce sentiment qu'il montra aussitôt à Jean, lorsque celui-ci entra dans la

pièce où ils avaient lu ensemble, si peu de jours auparavant, le morceau d'Eschyle sur Hélène : *Ame sereine comme le calme des mers!*... et la strophe sur Ménélas abandonné parmi les belles statues *qui n'ont pas d'yeux pour regarder et consoler*. Les plus beaux livres des plus grands écrivains ressemblent à ces statues, quand on souffre trop. Eux non plus n'ont pas de voix pour parler, pas de mots que le cœur puisse recevoir. Le malheureux humaniste était à une de ces minutes où l'enchantement littéraire est aboli. Le retrouverait-il jamais maintenant? Serait-il de nouveau quelque jour l'homme que son fils préféré avait vu tant de fois, interposant, entre sa destinée et lui, le magnifique rideau de la poésie grecque et latine? Retrouverait-il le pouvoir de « fermer les yeux intellectuellement », dont avait parlé Jean lors de sa conversation avec M. Ferrand? Le « consolateur » allait-il essayer de prolonger celle de ses illusions qui n'avait pu encore être dissipée, sur l'aventure de Julie? Il n'en fut même pas tenté un seul instant. Certes, il souffrait cruellement de voir son père dans cet état de désespoir. Il lui était horrible de penser qu'il allait lui porter un coup plus meurtrier encore, en lui apprenant la vérité sur sa sœur. Mais il sentait que c'était son obligation absolue, comme fils, de ne pas mentir au chef de famille, dans des heures si tragiques qu'elles en étaient solennelles. C'était le père qui devait décider de l'avenir de sa fille, et le fils n'avait pas le droit d'empêcher qu'il exerçât cette magistrature paternelle gravée sur la pierre même du foyer :

— « Hé bien ? » avait demandé le professeur, « tu as vu ta mère? Comment est Julie? »

— « Aussi bien que possible, » répondit Jean. « J'ai laissé maman auprès d'elle. On a extrait la balle ce matin... » En quelques mots, il expliqua la nature superficielle de la blessure, et les raisons que le docteur Graux avait de croire à une guérison prochaine.

— « Ah! quel poids tu m'enlèves de dessus le cœur! » s'écria Joseph Monneron. « La savoir en danger et en ce

moment, c'était trop dur ! Tu ignores encore le malheur qui nous frappe, mon brave Jean. Ton frère Antoine... »

— « Tu l'as chassé, » interrompit le fils dévoué, qui, sur le point de faire tant de mal à son père, voulait ne pas prolonger l'attente, et aussi lui épargner cet inutile et pénible récit. « Je le sais, et je sais pourquoi... »

— « Tu l'as vu ? » interrogea le professeur, et, malgré lui, anxieusement.

— « Non, mais j'ai lu une lettre où il racontait cette scène que vous avez eue et demandait qu'on lui prêtât de l'argent... »

— « Une lettre où il racontait cette scène?... » répéta le père. « Où il demandait de l'argent ? Ah ! Quelle imprudence ! Mais à qui?... »

— « A Rumesnil. »

— « Rumesnil ne lui en a pas prêté, j'espère ? Tu l'en as empêché ? Il faut que tu le revoies, mon Jean, et que tu insistes en mon nom pour que ton ami ne lui donne jamais d'argent, jamais, quand il saurait que l'autre meurt de faim. Je veux qu'Antoine mange de la vache enragée. C'est la nourriture qui lui a manqué jusqu'ici. Elle est excellente pour la jeunesse. (L'universitaire se croyait énergique en employant cette métaphore et cette formule de l'argot pédagogique de sa jeunesse !) Promets-moi que tu verras Rumesnil aujourd'hui... »

— « Je ne reverrai Rumesnil ni aujourd'hui, ni jamais, » répondit Jean. Il avait trouvé le joint pour dire aussitôt ce qu'il avait à dire, et, devant l'étonnement peint sur le visage de son père, il continua : « Non, jamais. Antoine a commis des faux. Il a volé. C'est horrible. Ce n'est rien auprès de ce qu'a fait Rumesnil... Le docteur Graux t'a menti, mon père. Il a dû te mentir, parce qu'il fallait vous ménager, toi et maman ; ménager surtout Julie, qui n'aurait pas supporté, dans l'état où elle était hier, d'être amenée ici, ni de vous voir. Moi, je ne te mentirai pas... Julie n'a pas été la victime d'un accident. Elle a voulu se tuer après avoir essayé de tuer

Rumesnil. Elle n'a fait que le blesser à la main. Quant à sa blessure à elle, je t'ai dit ce qu'il en était. Le coupable, le criminel, c'est lui. Il est son amant. Il l'a séduite. Elle est enceinte, et non seulement il lui a refusé de l'épouser, mais il voulait qu'elle se fit avorter... L'indignation et le désespoir l'ont rendue folle. Elle a voulu se venger et mourir... Tu sais la vérité, maintenant... »

— « Ma fille ! » s'écria Joseph Monneron, « ma fille a fait cela ! Ma fille, un amant ! Ma fille, enceinte ! Ma fille !... Ma... Une tentative d'assassinat ?... Un suicide ?... Voyons, j'ai mal entendu, ce n'est pas possible... » Il passa ses mains sur son front avec égarement... « Jean, mon Jean, dis-moi que ce n'est pas vrai !... »

— « C'est vrai comme je suis ici, » dit le jeune homme. « Le drame s'est passé hier, vers les six heures du soir, rue d'Estrées, dans un appartement où ils avaient leurs rendez-vous. Rumesnil a eu un dernier reste d'honneur : il a raconté au médecin qu'il avait été blessé par hasard, en essayant de la désarmer. Il m'a envoyé chercher à l'*Union Tolstoï*, où j'étais. C'est par Julie que j'ai appris la scène. Le reste, je le soupçonnais depuis longtemps. Mais j'étais comme tu es en ce moment, je ne voulais pas y croire... »

— « Ainsi, » gémit le père, — et à mesure qu'il parlait, sa voix accusait le grandissement d'une colère qui, peu à peu, s'exaltait jusqu'au paroxysme, — « ainsi, voilà ce qui se passait dans ma maison, tandis que leur mère et moi nous avions en eux cette confiance qui aurait dû pourtant les toucher, elle surtout !... Elle, c'est pire que lui. Un faux et un vol, ce sont des actions. Elles sont affreuses. Elles durent un instant. Ce n'est pas ce mensonge continu, cette hypocrisie quotidienne qu'elle a dû avoir. Oui, il a fallu qu'elle nous mentît tous les jours, toutes les heures, pendant des semaines ! Et elle venait m'embrasser, embrasser sa mère, après ces rendez-vous avec... Non. C'est trop horrible !... Encore hier, quand je la conduisais à son cours, je lui parlais de ce dernier devoir que je lui ai corrigé. Elle m'écoutait,

attentive... Elle avait l'air de ne penser qu'à son examen. Je le croyais. Je l'en estimais tant! Je le disais à ta mère, l'autre jour : « Elle veut se suffire. » Je lui vantais son esprit de famille!... Et, pendant ce temps-là, elle nous déshonorait! Ni le chagrin qu'elle me causerait, si j'apprenais sa faute, ni celui de ta mère, ni l'affection que nous lui avons montrée, ni le respect de notre nom, rien n'a tenu, et devant quoi?... Qu'a-t-il donc pour lui, ce voleur d'honneur? D'être titré et d'avoir des chevaux? Si c'est cela qui l'a séduite, ah! c'est abominable!... Je ne veux plus la voir, elle, non plus. Je ne veux plus. Je ne veux plus... Qu'elle ne revienne pas ici, quand elle sera guérie! Je la chasserai, comme j'ai chassé Antoine!... Je défendrai à ta mère de la voir. Je te le défendrai, entends-tu? Puisqu'elle a le goût de la boue, qu'elle y reste!... Ai-je mérité, mon Jean, je te le demande, que des enfants pour qui j'ai tant travaillé, à qui je n'ai jamais donné un mauvais exemple, soient devenus, lui, un faussaire, et elle, une coquine? M'as-tu jamais vu manquer à des obligations de mon métier? Prendre un plaisir? Quand je me privais de tout, d'une voiture pour me rendre au lycée et pour en revenir par les mauvais temps d'hiver, d'aller me coucher quand j'avais mes copies à corriger, du Théâtre-Français que j'aime tant, d'un bouquin rare sur les quais, d'une pipe de tabac quelquefois, — car c'était ainsi, du petit au grand, — je me disais : « Mes enfants me voient. Ils me payeront au centuple en apprenant à tout exiger d'eux, à se passer de luxe, à vivre de travail comme leur père... » Et ils sortaient d'ici pour aller, lui, manger l'argent du vol, sous un faux nom, — et quel faux nom! — avec une drôlesse, et elle, dans un bouge, auprès d'un amant que nous recevions comme un de tes amis, à qui je serrais la main devant elle, que ta mère accueillait! Je n'avais rien dans la vie, rien que ma femme et que mes enfants. J'en ai perdu deux, et comment! J'aimerais mieux les savoir sous terre... Ah! mon fils, mon cher fils, je suis trop, trop malheureux!... » Il tordit ses bras une minute, en joignant ses vieilles mains d'honnête homme, désespérément;

puis, le stoïcien qu'il y avait en lui eut honte de cette faiblesse. Son visage creusé se tendit tout d'un coup dans une expression de farouche énergie, et il dit : « Je les ai perdus. Soit. Vous me restez, toi et Gaspard ; je vivrai pour vous deux. » Puis, sans se douter des souvenirs que ce mot éveillait chez celui auquel il l'adressait : « Vous serez mes consolateurs... » Et le pli professoral est si fort, qu'à cette seconde d'une tension presque surhumaine pour se reprendre et ne pas donner à son fils le spectacle de sa faiblesse, le vieux lettré ramassa sa résolution de ne pas se plaindre dans deux mots empruntés à un auteur ancien, qu'il cita sans plus gémir et presque à voix basse : « Δουλεία στενόντων... »

Cet « esclavage de ceux qui gémissent », que l'universitaire condamnait en lui-même avec cette formule prise à un disciple de Zénon, Jean non plus ne s'y était pas abandonné, en écoutant gronder, dans cette voix si chère, une douleur que sa tendresse filiale n'eût jamais supportée autrefois. C'est que les événements de ces derniers jours l'avaient virilisé en le contraignant d'agir, d'interrompre l'éternel soliloque intérieur où s'affinait et se paralysait sa sensibilité. C'est aussi qu'il venait d'entrer avec son père sur un chemin de vérité et que l'on ne s'arrête pas sur cette route. On ne fait pas plus sa part à la franchise qu'au scepticisme. Elle vous prend tout entier. C'est un invincible besoin pour l'âme, quand elle s'est mise vis-à-vis d'une autre âme dans une relation réelle, de ne plus admettre les équivoques, de secouer l'incertitude et l'à-peu-près. Et puis, si Jean chérissait son père d'une affection passionnée, il avait une affection bien profonde pour sa sœur Julie. Il venait, durant toute cette semaine et cette nuit surtout, de tellement reconnaître les qualités de cette nature, déraisonnable mais si sincère, égarée mais si généreuse, impulsive mais si délaissée, si privée des appuis qui l'eussent préservée. Comment aurait-il pu ne pas protester contre cet arrêt sans recours par lequel leur père la condamnait, dans le premier sursaut de l'affreuse révélation, alors surtout que le pauvre homme, trop injuste à force d'aveuglement comme

il avait été trop faible, avait lui-même sa part de responsabilité dans les défaillances de son fils aîné et surtout de sa fille? Et, sans mesurer la portée de sa réponse, aussi instinctivement qu'il se fût précipité pour détourner l'arme fatale, s'il se fût trouvé là lors du suicide de sa sœur, Jean s'écria :

— « Ne parle pas ainsi, mon père. Ne dis pas que tu as perdu deux de tes enfants, elle surtout. Ne dis pas que tu la chasseras, que tu ne veux plus la voir, que tu l'abandonneras... Ni même lui... Tu n'en as pas le droit. Tu es leur père. Ils seraient plus coupables encore que tu leur devrais de les soutenir; de ne pas les jeter, lui à tous les hasards de Paris, à d'autres vols, à pire peut-être; elle, au désespoir, et à quoi!... Non, tu ne peux pas vouloir cela sincèrement; j'en appelle à ton grand cœur, mon père. Je te le jure, » ajouta-t-il, d'un accent profond et ferme, mais en baissant les yeux, tant les mots qu'il osait proférer étaient graves : « ce n'est pas juste. »

— « Pas juste?... » répéta le professeur, avec plus de violence encore. « En effet, je ne suis pas juste!... Si je l'étais, j'aurais demandé à M. Berthier de ne pas ménager Antoine, de le dénoncer au parquet. On condamne chaque jour de pauvres hères qui n'ont pas reçu d'instruction, qui n'ont été entourés que de mauvais exemples, et ils n'ont pas fait ce qu'il a fait, lui à qui toutes les tentations ont été épargnées! C'est Brutus l'ancien qui a créé Rome. Nous répétons cela couramment dans nos classes. Puis, lorsqu'il s'agit de donner à notre démocratie de ces exemples, et en tout petit, nous reculons... Pas juste?... Quand nous étions à Versailles, nous avons renvoyé, là, sur place, une bonne qui était devenue grosse. Elle est partie, avec sa malle, en pleurant, pour aller accoucher à l'hôpital. Nous avons trouvé cela juste alors, parce qu'elle recevait son amant chez nous, à notre insu... Et c'était une malheureuse orpheline, qui n'avait rien dans la vie, à qui cet amant avait peut-être dit les seules paroles d'affection qu'elle eût entendues! Au lieu que Julie, de quelle

tendresse n'a-t-elle pas été entourée? De quelle sollicitude? De quelle protection?... »

— « En es-tu bien sûr? » interrompit Jean ; et comme son père, stupéfié par cette interruption, même dans sa colère, lui demandait : « Que veux-tu dire? » — « Je veux dire, » continua le jeune homme, « que tu as cru la protéger, comme tu as cru protéger Antoine... Ce n'est pas ta faute, mon père, mais tu reconnais bien maintenant que tu n'avais pas vu clair dans leurs caractères, puisque tu ne les croyais, ni l'un ni l'autre, capables de ce qu'ils ont fait?... C'est là leur seule excuse, mais c'en est une, qu'ils ont été exposés à des dangers contre lesquels personne ne les a garantis, pas même toi, parce que tu ne les voyais pas, parce que tu ne pouvais pas les voir... C'est notre famille qui l'a voulu... Nous sommes tous, toi le premier, des déplantés, des déracinés. Nous n'avons pas de milieu... Tu ne peux pas empêcher cela. Antoine a été élevé au lycée, lui, pauvre, avec des garçons riches. Il a frôlé le luxe, tout jeune, et les plaisirs. Ils ont d'autant plus agi sur lui qu'ils contrastaient davantage avec notre intérieur, avec la médiocrité de notre existence. Il a pris la débauche pour de la haute vie et le luxe ignoble d'une fille pour de l'aristocratie. Julie, elle, a lu, trop tôt, trop de livres. Ils ont éveillé en elle des appétits d'émotion qui lui ont fait paraître insupportable la carrière d'institutrice à laquelle tu la destinais. Antoine et Julie étaient entre deux mondes : celui d'en bas où l'on peine, où l'on est à la tâche, où l'on est privé, où l'on supporte; celui d'en haut, où l'on est libre, où l'on s'épanouit, où l'on jouit. Ils ont été trop tentés. Je t'en conjure, mon père, avant de les condamner absolument, refais en pensée l'histoire de leur caractère, et ne les juge qu'après... »

— « Hé bien! et toi? Et moi? » dit le père. « N'avons-nous pas été dans la même situation, exactement? Toutes les familles démocratiques et qui arrivent, comme on doit arriver, par le mérite individuel d'un de leurs membres, ne sont-elles pas aussi entre ces deux mondes dont tu parles?

Précisément parce qu'ils sortent d'en bas, parce qu'ils étaient tout voisins de la glèbe, ils auraient dû avoir, pour leur père qui en a fait des bourgeois, de paysans qu'ils auraient dû être, une telle reconnaissance ! Au lieu de cela, il déshonorent mes cheveux gris. Si leur infamie était connue, elle rejaillirait plus haut encore. Le fils d'un universitaire et d'un universitaire républicain, faussaire et voleur ! Sa fille séduite et assassinant son séducteur ! Quelle aubaine pour nos ennemis ! A cette conséquence non plus, ils n'ont pas pensé, eux qui savent comme j'aime cet admirable corps auquel j'appartiens ! Et tu veux que j'aie de l'indulgence pour eux, que je les comprenne ? Si je n'ai pas vu ces dangers dont tu parles, c'est que je n'ai pas conçu que mes enfants fussent capables d'une pareille bassesse, c'est vrai... Qu'est-ce que cela prouve, sinon que leur forfait est abominable ? Et quant à ces théories nouvelles sur les gens déplantés, déracinés, déclassés, elles ne signifient rien, absolument rien. Un être humain est une raison, une conscience et une volonté. La raison dit à tous également quel est leur devoir, la conscience les avertit tous également s'ils le font ou s'ils ne le font pas, la volonté sert également à le faire ou à ne pas le faire. Le reste, ce sont des mots, inventés par des philosophes de décadence, pour obscurcir ce qui est très simple. C'est bon pour des casuistes et des jésuites, ces idées-là. Tu cherches des excuses à ton frère et à ta sœur, parce que tu es bon. Ils n'en ont aucune, et je ne leur en accorde aucune, aucune, aucune !... »

— « Il ne s'agit ni de l'Université, ni de la République, mon père, » reprit Jean, « ni des Jésuites... Il s'agit d'une grande loi sociale, qui serait vraie quand nous serions en 1860, sous l'Empire, au lieu d'être en 1900, et quand tu serais ingénieur des ponts et chaussées, ou receveur de l'enregistrement, au lieu d'être professeur ; et la Compagnie de Jésus n'aurait jamais existé que cette loi ne serait pas moins vraie : on ne change pas de milieu et de classe sans que des troubles profonds se manifestent dans tout l'être ; et nous avons changé de milieu et de classe, c'est un fait, puisque le

grand-père Monneron est mort un paysan et que tu en as été un jusqu'à ta dixième année... Tu me réponds : « Et toi, et « moi?... » Toi et moi, nous sommes deux êtres qui aimons passionnément les idées, et nous n'avons connu ni les tentations du luxe, comme Antoine, ni celles des émotions, comme Julie. C'est un bonheur. Ce n'est pas un mérite... Mais si nous ne les avons pas aimées, ces idées, si notre nature avait été tournée vers la jouissance physique, comme celle d'Antoine, ou vers les impressions sentimentales, comme Julie, ne sens-tu pas que cette même fièvre plébéienne que nous avons eue, que nous avons pour nos idées, nous l'aurions dans nos désirs? Oui. Nous sommes trop voisins du peuple. Nous n'avons pas été assez préparés à ce que nous sommes devenus... Tu dis qu'ils ont eu la raison pour se diriger, et la conscience? Crois-tu vraiment que ce soient des freins bien efficaces? La raison? Mais la raison n'est pas une doctrine. C'est le développement du sens critique, et ce n'est que cela. Le sens critique, une fois déchainé, où s'arrête-t-il? J'ai causé avec Antoine, ces temps derniers, et avec Julie. J'ai trouvé chez tous deux le même état d'esprit, le doute absolu, fondamental, sur tous les principes, sur le bien et sur le mal, sur le devoir et sur le crime, et je n'ai rien eu à leur répondre. Par la seule raison, tout se justifie et tout se détruit, puisque tout se discute, depuis que le monde est monde, avec des arguments de force pareille... »

— « Où veux-tu en venir, en énonçant ces sophismes? » interrogea le père, avec une sévérité singulière. « Voici quelque temps déjà que j'ai cru saisir dans tes paroles la trace de sentiments dont j'ai le droit de m'étonner. On dirait que tu as des reproches à m'adresser sur l'éducation que je vous ai donnée?... »

— « Mon père!... » supplia le jeune homme.

— « L'autre jour, » continua Joseph Monneron àprement, « quand je te parlais de la solidarité comme de la grande règle de la morale, tu me répondais : « Au nom de quoi? » Aujourd'hui, quand tu me vois désespéré de ce que je viens

d'apprendre sur ton frère et ta sœur, tu es là qui les défends, non pas en faisant appel à ma pitié, ce que j'admettrais, mais en insinuant que je ne leur ai pas donné de quoi se gouverner dans la vie, que la raison ne suffit pas... Explique-toi clairement. Est-ce de vous avoir élevés librement que tu me reproches, sans vous mentir, en vous évitant les luttes morales que j'ai dû traverser pour affranchir ma pensée? Entends-tu me rendre responsable, en quoi que ce soit, des aberrations de conscience de ces deux malheureux, parce que je n'ai pas fait d'eux des catholiques, par exemple, quand je ne l'étais pas moi-même; quand je considère toutes les religions, et celle-là surtout, comme des illusions ou des impostures?... Si c'est cela que tu sous-entends, parle net... Sinon, n'essaye plus de te mettre entre eux et mon indignation. Ou c'est eux les coupables et ils ont tout mérité, ou bien c'est moi... Mais alors, ose le dire en face, à ton père... »

— « Ah! mon père! » reprit Jean, « où prendrais-je le droit de te juger, de te rendre responsable de pareilles hontes, toi que je respecte, que je vénère?... Non, tu n'es pas coupable de ne pas leur avoir donné des croyances que tu n'avais pas. Tu as cru bien agir en ne les leur donnant pas... Tu n'avais pas eu besoin de la vie religieuse pour être un si honnête homme. Tu as cru qu'une foi n'était pas nécessaire, ou plutôt, tu en avais, tu en as une, puisque tu crois à la Justice, comme on croit à une révélation. Tu as pensé qu'elle nous suffirait... Tout ce que je me permets de te demander, c'est que tu te dises que, ne l'ayant pas, cette foi qui te soutenait, ils ont été bien dépourvus. Une autre peut-être, plus humble, les eût aidés, Julie surtout qui avait le cœur faible et tendre, qui était si peu faite pour cette atmosphère de négation où elle a étouffé... La Justice, c'est une idée, c'est une abstraction... Il leur fallait... » Il hésita une seconde, puis, comme Joseph Monneron le regardait avec un impérieux défi, comme pour lui enjoindre d'achever, il eut le courage d'ajouter : « Oui. Il leur fallait Dieu!... »

Il y eut un silence entre le père et le fils. Celui-ci demeura

rait épouvanté des phrases qu'il avait prononcées. Il appréhendait d'avoir, en parlant ainsi, produit un effet entièrement opposé à celui qu'il avait désiré. Le visage du professeur s'était contracté davantage encore. Ses yeux avaient jeté un éclair plus aigu. Mais, contrairement à l'attente de son interlocuteur, sa voix, quand il se décida enfin à répondre, était redevenue presque calme, ou du moins contenue. Cet entretien lui était souverainement pénible, et il voulait le clore par des détails précis, qui ne permissent plus la discussion :

— « Je t'ai dit souvent, » reprit-il, « que si je ne vous ai pas fait baptiser, c'était par respect pour votre conscience, afin que vous fussiez maîtres, une fois en âge, de choisir votre *credo* en pleine indépendance. La façon dont tu me parles me prouve que tu es tenté d'en choisir un qui n'est pas le mien. Peut-être l'as-tu déjà choisi? J'en conclus que rien n'empêchait Antoine et Julie de choisir le même. Leur nihilisme, puisque tu prétends qu'ils avaient tiré le nihilisme d'idées dont j'ai tiré, moi, tout le contraire, leur nihilisme donc, n'est pas une excuse à leurs fautes. Ces fautes n'ont pas d'excuse, je te le répète, et j'entends que nous en ayons causé aujourd'hui pour la dernière fois. Je ferai pour eux ce que ma conscience m'ordonne. Julie est une femme, et incapable, d'ici à quelque temps, de gagner sa vie. Je lui servirai une pension, un an durant. Après quoi, elle se suffira, comme elle l'entendra. Quant à lui, il n'aura rien. Il est grand et vigoureux. Qu'il travaille de ses mains ou qu'il s'engage. Le métier de soldat est grossier et stupide. Il lui convient. Il obéira comme une brute, puisqu'il n'a pas su se commander comme un homme... Tout cela est arrêté dans mon esprit, dès maintenant. Il reste un point à régler, celui de la somme qu'il avait volée et qu'il a restituée à M. Berthier : cinq mille francs. Il a prétendu qu'il avait mis ces cinq mille francs à part, sur ses gains aux courses. Je voudrais en être bien sûr et ne pas penser qu'il a abusé de mon nom pour les emprunter. Je te demande de tout essayer pour le savoir. »

— « Je n'ai besoin de rien essayer, » dit le jeune homme.
« Je le sais. Il les a empruntés. »

— « Et à qui?... »

— « A Rumesnil. »

— « A... » Le nom du séducteur de la fille s'arrêta dans la bouche du père qui se domina de nouveau, avec un effort plus visible encore. « C'est bien... Ils seront remboursés avant ce soir... C'est trop que nous les ayons dus un jour à ce scélérat. »

— « Ils sont remboursés, » répondit Jean, « depuis hier. »

— « Par qui? » demanda Joseph Monneron.

— « Par moi, » dit Jean. « Ce que tu penses, je l'ai pensé, ce que tu sens, je l'ai senti, avant même de savoir toute la vérité. »

— « Ah! noble enfant!... » ne put s'empêcher de soupirer le père. « Mais comment les as-tu eus? Cinq mille francs! Plus de la moitié de mon traitement!... »

— « J'ai trouvé à les emprunter moi-même, » répondit le fils, à qui la pourpre vint aux joues. Le nom qu'il allait articuler lui brûlait d'avance les lèvres, mais il ne pouvait pas mentir, et il ajouta : « à M. Ferrand. »

— « A Victor Ferrand? » s'écria Joseph Monneron; et l'attendrissement qui avait passé dans ses prunelles, pour remercier son fils de n'avoir pas supporté qu'ils eussent une dette envers Rumesnil, se changea en une inexprimable douleur. « A Victor Ferrand? » répéta-t-il. « Tu m'as fait cela, toi, mon Jean, d'aller livrer nos secrets de famille à cet ennemi de tout ce que je crois, de tout ce que j'aime?... »

— « Mais je ne lui ai rien dit du motif de ma démarche, » interjeta le jeune homme. « Et il ne m'a pas questionné... Il a été si généreux, si bon!... »

— « Il n'a pas eu besoin de t'interroger, » répondit le père, « il a tout deviné. Il sait bien que ce n'était pas pour moi que tu lui demandais de l'argent, il me connaît, — ni pour toi, il te connaît. Ce ne pouvait être que pour ton frère, et une somme pareille, sur laquelle on ne s'explique pas, à

quoi peut-on la destiner, quand on l'emprunte de la sorte, sinon à une restitution? Ferrand a compris qu'un de mes fils a volé!... Ah! comme il doit triompher dans son cœur! Comme il doit plaindre son ancien camarade, et en tirer une preuve que ses idées sont vraies!... Ses idées?... Je comprends pourquoi tu m'as parlé comme tu as fait tout à l'heure. C'est son influence qui t'a conquis. C'est pour cela que tu as pensé à t'adresser à lui dans un moment de crise, au lieu de venir à ton père... Il t'a pris à moi... C'est le dernier coup. Je t'ai perdu aussi.. Il ne me reste que le petit. Mais je le défendrai, celui-là. Que j'y voyais juste, quand je ne voulais pas que tu entrasses en philosophie chez cet homme!... Et puis, je t'ai laissé y entrer, parce que c'était mon lycée, et que nous faisions route ensemble pour y aller, tous les matins. Oui, voilà mon motif. Je t'ai tant aimé, mon Jean! Je me suis tant plu en toi! J'ai eu tant de joie à former ton esprit!... Et il t'a pris à moi!... Mais je le lui dirai. Il saura ce que je pense de ce travail de subornement qu'il a exercé sur toi... Il faut que je lui rende cet argent d'abord. Cela me fait autant d'horreur de le lui devoir qu'à l'autre. Il l'aura aujourd'hui... » Et, se tournant vers son fils : « Mais comment as-tu pu? Comment n'as-tu pas compris que c'était la dernière porte à laquelle frapper?... »

Jean écoutait cette plainte avec une consternation qui ne lui permettait pas de se défendre. Il s'était aperçu, — on l'a noté déjà, — et depuis longtemps, que le professeur jacobin nourrissait une antipathie pour le professeur catholique. Il n'en avait jamais mesuré la profondeur, ni compris qu'entre les deux camarades d'École normale il existait un de ces étranges sentiments qui sont la survivance douloureuse et passionnée de certains compagnonnages de jeunesse. On a cessé de se voir, après ne s'être pas quittés pendant des années. On a marché chacun dans son chemin, et l'on est si loin l'un de l'autre qu'il semble que l'intimité d'autrefois n'ait jamais eu lieu. L'on se suit pourtant l'un l'autre, à travers l'existence, vers une ardeur d'intérêt qui, chez le moins

heureux des deux anciens amis, s'empoisonne si aisément d'une souffrance secrète. Le fond même de la personne est engagé dans cette espèce de concurrence que l'on établit entre soi et le compagnon des débuts. On se mesure et ses propres défaites, à ses succès à lui. Cette nuance de la triste passion d'envie n'a jamais été bien étudiée. Ceux qui l'inspirent mettent leur orgueil à l'ignorer, et ceux qui l'éprouvent ne se l'avouent guère. Si l'on eût dit à Joseph Monneron qu'il haïssait l'ami de jadis, avec lequel il avait tant discuté dans le préau d'Ulm, oui, qu'il le haïssait, lui, qui n'avait même pas eu le loisir d'une thèse, pour sa large aisance, pour le temps que Ferrand avait pu donner à un travail libre, pour son bel ouvrage sur *la Tradition et la Science*, dont il avait admiré, malgré la doctrine, l'ordonnance et le style, certes il se serait révolté là contre. Cependant, une telle violence d'aversion, c'était bien de la haine. Heureusement pour le jeune homme, à qui cette constatation était très douloureuse, l'arrivée de Mme Monneron vint couper court à cet entretien. Aurait-il pu supporter d'entendre son père donner cours à des sentiments trop naturels, trop explicables par l'infirmité du cœur humain, trop justifiables même par une opposition radicale de principes et de formes d'esprit? Cette épreuve fut épargnée à l'amoureux de Brigitte, et il était habitué à l'autre épreuve, celle que lui représentait depuis tant d'années la vulgarité maternelle :

— « Je rentre de la rue Oudinot, » commença la femme du professeur. « Julie l'a échappé belle... Ça ne sera rien... Si elle n'avait pas la manie de courir les rues comme un chat maigre, elle n'aurait pas été là, — sur le boulevard Montparnasse, je te demande un peu ! — quand cet évadé de Sainte-Anne a tiré... C'est ce pauvre chéri de Gaspard qui va être impressionné quand je lui raconterai cela. Il a trop de cœur, lui !... » Et elle regardait le fils qu'elle n'aimait pas, en prononçant cet éloge de l'affreux potache dont elle faisait son idole. « C'est son jour de promenade, aujourd'hui... Je ne pourrai le voir au parloir que tard... » Elle eut un autre

regard, vers son mari, cette fois, puis de nouveau du côté de Jean. Il lui fut trop pénible de parler devant celui-ci de son Antoine, de cet aîné qui partageait sa tendresse avec Gaspard, et dont elle eût dû avouer des choses si honteuses ! Elle jeta seulement un : « Ah ! pauvre de moi !... » où tout le Midi de sa jeunesse se retrouvait dans la mimique et dans l'accent, et elle s'en alla de la chambre, tandis que le professeur disait à son fils :

— « Elle ne soupçonne pas la vérité sur cette malheureuse. Plus elle l'apprendra tard, mieux cela vaudra. Elle est déjà si désespérée d'Antoine... C'est elle qui a trop de cœur... Ah ! si nous avions pu tout lui cacher, toujours ! »

XIII

BRIGITTE FERRAND

« Que j'ai eu raison dans mes pressentiments, » se répétait Jean une fois seul ; « oui, que j'ai eu raison, quand j'appréhendais de lui montrer mes espérances, mes luttes, mon amour !... Que cette haine pour cet admirable M. Ferrand est profonde en lui ! S'il savait que tout mon rêve de bonheur a été d'épouser Brigitte ?... Il ne le saura jamais. De cela, du moins, j'ai le droit de me taire. Pour le reste, je devais parler... A quoi bon d'ailleurs ? Même ces deux horribles drames ne l'ont pas éclairé. Il ne les a vus qu'à travers ses idées. C'est elles qui lui ont dicté des mots si durs, lui, un cœur si généreux ! Reviendra-t-il jamais sur cet implacable arrêt ?... Peut-être. Une fois rendu vraiment à lui-même, la chair et le sang parleront. Mais, dans son esprit, rien ne bougera, parce que rien ne lui arrive... Quand ma mère est rentrée, il n'a même pas senti son injustice, et comme le malheur de Julie comptait peu pour elle à côté de celui d'Antoine ! Qu'elle n'ait pas su faire parler sa fille, c'est une preuve pourtant qu'elle n'a pas su s'en faire aimer,

qu'elle ne l'a pas aimée. Que cette pauvre enfant, dans des heures pareilles, reste renfermée, ne s'ouvre pas, ne se plaigne pas, quelle condamnation pour une mère ! Et il ne voit pas plus cela qu'il ne voit M. Ferrand... Que m'importe d'ailleurs, puisque tout est fini à jamais?... »

Le fils de Joseph Monneron était bien sincère dans son renoncement absolu à celle qu'il aimait. Après les sentiments que lui avait montrés son père, il se fût jugé criminel de penser à un pareil mariage. Il n'était pas moins sincère dans sa persuasion que, dorénavant, rien n'éclairerait jamais l'incorrigible sectaire sur les causes profondes des événements dont le contre-coup terrible l'avait enfin frappé. Malgré la vigueur précoce de sa pensée, et quoique la souffrance l'eût beaucoup mûri, Jean était trop jeune pour se rendre compte de certaines complications intimes qui résultent du retentissement inconscient de la sensibilité sur l'intelligence. Il l'avait deviné presque dès son enfance, et il l'avait dit à M. Victor Ferrand au cours de leur solennel entretien : l'optimisme de son père était en partie voulu. Il ne savait pas que cet aveuglement systématique du professeur n'était que *sa destinée sentie*, et que l'énergie des affirmations du Jacobin se mesurait à l'amertume de ses déceptions de toutes sortes. Plus les faits autour de lui avaient multiplié leurs démentis à ses doctrines, plus il s'y était enfoncé. Mais cette ardeur même de défense contre les leçons émanées de la réalité démontrait que ces leçons, contrairement à ce que pensait son fils, lui arrivaient bien. Seulement, — c'est la loi générale quand un esprit se refuse à modeler ses idées sur les faits, — au lieu de recevoir ces leçons sous forme d'enseignement, il les recevait sous forme de douleur. Ce matin encore, si le jeune homme eût déchiffré entièrement ce cœur du chef d'une famille si atteinte, il fût demeuré effrayé de constater que les mots par lesquels ce père au désespoir avait fait l'éloge de sa femme étaient un sublime mensonge, pour la défendre contre les sévérités de son fils. Joseph Monneron, qui n'avait jamais jugé son Anna, quand il s'agissait de lui,

venait de la juger à propos de sa fille, et de comprendre, aussi clairement que Jean, combien ce silence de Julie accusait sa mère. Cette impression, qu'il ne devait jamais ni dire, ni même s'avouer, était le symbole exact du travail qui allait s'accomplir en lui. Tant qu'il avait été seul en question, les démentis infligés par la vie à ses idées n'avaient pas compté. C'était la vie qui avait tort, et il l'avait bravée, en homme de Plutarque, à l'antique, au lieu de redresser sa pensée d'après elle. Il avait pu, par exemple, lui, le passionné d'égalité, vérifier par sa propre expérience le mensonge de cette formule, la plus séduisante de son programme idéal : « Toutes les carrières ouvertes à tous. » A cinquante ans passés, le professeur de lycée, sans fortune, et qui n'avait pas même pu devenir docteur, gagnait juste de quoi joindre les deux bouts avec ses charges. Il pliait sous le poids des répétitions supplémentaires sans avoir jamais eu un congé pour respirer et se laisser vivre. Qu'est-ce que cela prouvait ? Qu'il devait tendre son âme et peiner jusqu'à la fin, en bon citoyen, voilà tout. Il n'en concluait pas que la formule était fausse. — Il voyait autour de lui des collègues, qu'il avait connus bonapartistes fougueux avant 70, conservateurs décidés sous le Maréchal, opportunistes ardents sous Gambetta, socialistes magnanimes aujourd'hui, et patrons d'universités populaires, obtenir de hautes sinécures grassement rétribuées, se prélasser dans des rectorats, passer à leur cou des cravates de commandeurs, figurer dans le haut monde officiel, tandis qu'il continuait, lui, l'ouvrier de la première heure, à s'écarter sur des copies d'élèves, avec un bout de ruban rouge à sa boutonnière, octroyé par la charité de Barantin ! Cette expérience le laissait parfaitement convaincu que le régime démocratique a cet incontestable avantage que l'on arrive par son seul mérite. — Des politiciens brouillons bouleversaient les programmes de l'enseignement secondaire. D'année en année, lui, le fervent des lettres latines et grecques, il voyait le niveau des études baisser et s'avilir la jeune intelligence française. Il n'en concluait pas que le nombre ne crée ni ne recon-

naît la compétence, et que faire gouverner un pays par les élus du suffrage universel, autant dire par une majorité de charlatans issue d'une majorité d'ignorants, c'est le dégrader!... Et ainsi du reste. Et voici que le crime d'Antoine et la faute de Julie venaient soudain de lui montrer, à côté de son propre malheur, celui de ses enfants. La phrase naïve qu'il avait prononcée, en apprenant à son fils Jean la première dénonciation de M. Berthier contre Antoine : « J'étais si fier de ma nombreuse famille!... » correspondait à des choses très profondes dans son pauvre cœur. Obligé, par l'évidence, de considérer son propre sort comme trop peu conforme aux attentes de sa jeunesse, il avait reporté tout son espoir de bonheur sur sa fille et sur ses fils. Il les avait vus, par avance, établis dans des positions sûres, participant à l'activité d'une France de plus en plus façonnée d'après les « immortels principes ». Par une de ces étonnantes illusions d'optique comme en produit le fanatisme idéologique, après avoir éprouvé par lui-même combien une carrière emprisonnée dans les cadres administratifs comporte de déboires, il construisait, pour cette fille et ces fils, des romans de fonctionnaires heureux. Le réveil avait été terrible. L'éclat de cette colère ne devait pas, ne pouvait pas durer. Ce père insensé, mais si magnanime, aimait trop véritablement les siens pour que, le premier moment d'indignation une fois passé, un plaidoyer en faveur des deux enfants coupables ne sortit pas de cette tendresse. Quel plaidoyer, sinon celui que Jean avait essayé? Devant des actions que le sens moral ne saurait justifier sans se nier lui-même, à quels motifs d'indulgence faire appel? Aux circonstances, au milieu, aux erreurs de l'éducation... Mais ces circonstances, c'étaient celles mêmes où Joseph Monneron avait fondé sa famille; ce milieu, c'était l'atmosphère des croyances où il respirait; cette éducation, c'était la mise en œuvre des postulats sur lesquels toute sa foi reposait. Si modéré que Jean eût été dans l'expression de sa pensée, il en avait trop dit pour que le professeur athée et révolutionnaire n'eût pas démêlé nettement

dans l'esprit du jeune homme une condamnation, non pas de son caractère, mais de ses plus intimes certitudes. La seule atténuation des hontes de son fils et de sa fille était dans l'erreur des doctrines où il avait toujours voulu voir la révélation d'une humanité nouvelle. Tout de suite, à peine Jean sorti de la chambre, ce dilemme s'était imposé à l'esprit du père : et tout de suite aussi, il s'était rebellé contre des hypothèses au fond desquelles il discernait vaguement cette affirmation qu'il avait manqué sa vie, non seulement pour lui-même, mais pour les siens ; qu'il n'avait pas créé une famille ; et, plus au fond encore, qu'ayant toujours agi dans les données de la France moderne, cette France s'était trompée en lui. Déjà il s'acharnait à se démontrer qu'il n'y avait pas une nécessité de conséquence entre les faux et les vols commis par son fils aîné, ou la déchéance de sa fille, d'une part, et, d'autre part, les théories d'après lesquelles il les avait élevés :

— « Ah ! » se disait-il, « que ce sont bien là les idées de ce Ferrand ! Je les ai reconnues. Il les a données à mon pauvre Jean, et le malheur veut que les faits semblent les justifier... Des déplantés ? Des déracinés ? Qu'est-ce que ces mots signifient ? C'est la contre-révolution et son éternel travail, sous une nouvelle forme. Y a-t-il moins de crimes à la campagne, parmi les paysans qui n'ont jamais quitté leur sol ?... Un garçon de vingt-cinq ans devient amoureux d'une gueuse, et il vole. Une fille naïve écoute un scélérat. Elle se laisse tromper. Et après ?... Mais il s'agit de nier le Progrès, de célébrer la Coutume. Tout leur est prétexte... L'absence de milieu ? Qu'est-ce que cela signifie encore ? Que l'on voudrait rétablir les préjugés, reconstituer des castes, arrêter la grande poussée d'en bas... L'absence de religion ? Il a eu de la religion, ce brigand de Rumesnil. Son milieu à lui est bien établi. Il n'est pas un produit de notre démocratie. Et c'est de la boue... Non. Julie et Antoine ont eu, tous deux, ce qu'ils pouvaient avoir pour devenir, elle, une bonne et brave femme, lui, un bon et brave homme, elle comme sa mère, lui

comme moi... Ils n'en sont que plus criminels et ils le sont sans excuses, et seuls... »

Tel était le raisonnement que le père malheureux se faisait, accoudé sur sa table de travail, entre ses livres délaissés et les devoirs de ses élèves, vierges d'annotations. Ainsi rédigé et avec cette rigueur, il le considérait, et il n'avait pas tort, comme logiquement irréfutable. En même temps, la secrète pitié qu'il commençait d'éprouver pour ses enfants lui en faisait sentir le sophisme. Il est bien exact qu'il n'y a pas une nécessité de conséquence entre certaines doctrines et certains actes. La preuve en était Rumesnil, — quoique le jeune noble fût bien, lui aussi, un produit de l'Erreur française, d'un état social où les privilèges de la naissance, n'étant plus doublés de droits et de devoirs correspondants, deviennent des instruments de corruption. — Il n'est pas moins exact que certaines doctrines augmentent et que d'autres diminuent la probabilité de certains actes. Il en est d'elles comme de ces mesures d'hygiène qui ne préservent pas nécessairement de la maladie; elles représentent pourtant une défense que l'on ne saurait négliger. La Science des mœurs, cet ensemble d'observations et d'inductions qui constituent la Physique sociale, ne semble pas, jusqu'ici, capable de conclusions absolues. Elle se résume en des indications empiriques et très modestes, qui acquièrent une valeur singulière quand on se trouve devant un cas précis. Pour continuer une comparaison de l'ordre le plus humble, quel père, durant une épidémie de fièvre typhoïde, se pardonnerait, n'ayant pas surveillé l'eau bue par ses enfants, d'en voir un mourir de la contagion? Surveillé, l'enfant eût bien pu être malade et succomber. Du moins, le père eût fait ce qu'il pouvait et devait. Il en va de même dans l'ordre des choses morales, quand nous nous heurtons à des malheurs qui avaient la chance d'être évités par quelques précautions. Nous nous démontrons bien que même ces précautions n'eussent pas été un remède d'une efficacité indiscutable. Il nous suffit de concevoir cette efficacité comme possible, pour que notre conscience nous reproche

de n'y avoir pas eu recours. La parole de Jean avait éveillé dans l'âme de Joseph Monneron cet obscur remords. Les démonstrations les mieux établies pouvaient d'autant moins en avoir raison que le cœur du brave homme conspirait avec son fils cadet : à reporter sur lui-même une part de responsabilité, il diminuait celle des deux autres misérables êtres, nés de son sang, et si tôt, si lamentablement abîmés dans l'irréparable. Il ne pouvait se permettre de les plaindre qu'en se condamnant. Ce malaise de conscience demeurait certes bien vague, et l'orgueil de la logique devait s'y opposer jusqu'au bout. Il était né cependant et il devait nécessairement aboutir à un retour passionné d'indulgence pour le fils voleur et la fille-mère.

Ce retour, que Jean n'avait pas espéré si prompt, avait déjà commencé quand, à midi, le professeur se fut assis à la table du déjeuner, autour de laquelle, au lieu des quatre enfants qui s'y pressaient la semaine précédente, il n'y avait plus que lui, sa femme et un fils dont il craignait d'être séparé sur des points si intimes. Quel repas, pris en vingt minutes, presque sans une parole, sous le regard effronté d'une bonne engagée deux mois auparavant dans un bureau de placement et qui avait trop écouté aux portes depuis la veille pour ne pas soupçonner la vérité ! Chez Mme Monneron, les domestiques ne duraient guère. D'habitude, le maître du logis, fidèle au principe optimiste de « prendre les choses par le bon côté », s'accommodait des nouveaux visages qui se succédaient dans son service avec une philosophie qui lui manqua ce matin-ci. Il trouva à cette Pauline, grande et forte créature édentée, une mine de maison centrale, et il frissonna d'horreur à l'idée que cette gourgandine avait pu être la complice du roman criminel de Julie. En même temps, l'irritation dont il sentait sa femme possédée à son endroit, redoublait sa tristesse. Il y voyait une preuve trop indiscutable de cette partialité envers Antoine qui avait été un des éléments de la perte du frère et de la sœur. L'un

avait été trop et mal aimé par cette mère impulsive, l'autre trop peu. Enfin, la seule présence de Jean évoquait trop vivement, après leur entretien, le souvenir de Ferrand, de l'ancien camarade, toujours détesté depuis tant d'années, jamais comme aujourd'hui. Cette vision du philosophe catholique endoctrinant son fils, essayant de le lui voler, — il traduisait ainsi cette œuvre de propagande par l'exemple, intelligible à ses préjugés, — fut si odieuse à cet homme aux abois qu'il en aurait crié de douleur.

— « Il faut que je lui rende ses cinq mille francs cet après-midi même, » se disait-il en se levant de table. « Je ne veux pas lui devoir cet argent... Et j'entends aussi lui faire sentir ce que je pense de son abus de confiance, lui qui a toujours prétendu ne pas se servir de sa chaire pour faire du prosélytisme... »

Ce désir, ce besoin plutôt d'être quitte envers cet antagoniste spirituel, le dominait si fortement qu'il fit une action, pour lui extraordinaire. — Il eût compté les fois où il se l'était permise depuis trente années de service universitaire. — Il sortit, en laissant chez le concierge un mot d'excuse pour un élève qui devait venir, à deux heures, prendre une répétition. Il voulait exécuter sans retard un projet, ébauché dans sa tête, aussitôt qu'ayant su par M. Berthier le vol des cinq mille francs et leur restitution par Antoine, il avait soupçonné celui-ci d'un emprunt ou d'une autre indécatesse. Toutes ses économies se réduisaient, on ne l'a pas oublié, à une assez grosse assurance sur la vie, destinée à sa veuve, en cas de décès. Il avait décidé de contracter un prêt sur sa police. Il n'y avait pas une demi-heure qu'il s'était levé de table et il était dans les bureaux de la Compagnie, situés place du Théâtre-Français. Il en sortit pour remonter en voiture et se faire conduire en grande hâte jusqu'à Passy, rue Cortambert. Il se rendait chez Barantin. Voici pourquoi : l'employé préposé à ces sortes de transactions venait de lui déclarer que les formalités d'un pareil emprunt exigeaient deux jours. Joseph Monneron avait donné les ordres en con-

séquence. Et puis il lui était si pénible d'attendre ces quarante-huit heures qu'il allait prier son coreligionnaire politique de lui avancer les cinq mille francs. Mais, détail qui prouvait combien il avait fait du chemin, rien que dans ces deux heures, sur la voie du pardon, il avait fixé à quinze mille francs et non à cinq, dans sa demande à la Compagnie, le chiffre de l'emprunt qu'il voulait faire. L'emploi de ce surplus ne s'accordait guère au sévère programme de « vache enragée », si rudement énoncé quelques instants auparavant. Il pensait déjà à aider son fils aîné à se relever. Dans cette visite à l'ancien membre du cabinet Bouteiller, il ne voulait pas seulement demander que le député influent lui prêtât de quoi s'acquitter envers Ferrand, le jour même. Il entendait le prier de faire une démarche pour obtenir à Antoine une concession dans quelque colonie. Les dix mille francs devaient servir, dans sa pensée, aux premiers frais d'établissement de l'amant d'Angèle d'Azay, réhabilité, — il le voyait ainsi! — par l'acceptation de l'exil et du travail.

L'intègre Barantin n'était pas chez lui. Il était parti la veille pour aller prononcer en province un de ces discours à fortes métaphores, où son copain de l'École normale avait coutume d'admirer l'énergie de « convictions si hautes, défendues avec tant de désintéressement! » L'élégance du vestibule du petit hôtel, tendu de tapisseries et garni de tableaux, avec sa cage d'escalier en bois, montant parmi les verdure, était là pour l'attester. Joseph Monneron avait visité souvent cette coquette retraite du politicien doctrinaire et véreux, depuis que le traducteur de Kant, le prophète de la Solidarité, l'ami des déshérités, s'y était installé entre deux ministères. Avant cette visite-ci, jamais il n'était venu à la pensée de l'utopiste de vraiment regarder le décor que le député de la Seine devait à « sa magnanime sollicitude pour toutes les causes généreuses », disaient les journaux de son parti. — Le mot généreux n'a-t-il pas deux sens? — Fallait-il que les révélations de ces derniers jours et les réflexions qui les avaient suivies eussent ébranlé Joseph Monneron, malgré tout, dans ses

naïvetés profondes ! Pour la première fois, ce luxe impudent du démagogue arriviste, qu'il avait connu pauvre petit professeur comme lui-même, froissa en lui une corde cachée. Ce fut au point qu'il repoussa le papier à lettres et l'enveloppe qu'un valet de chambre au muflle impudent lui avait apportés sur sa demande. Il se contenta de déposer une carte sans y rien écrire, et il se retrouva dans son fiacre. Il consulta sa montre et vit qu'il était à peine une heure et demie. Il avait le temps de rentrer pour sa répétition. Il donna donc son adresse au cocher, qui se mit en route pour gagner ce lointain quartier des Feuillantines à travers des rues auxquelles Monneron ne prit pas garde d'abord, absorbé dans son ennui de ne pouvoir s'acquitter avec Ferrand avant deux ou trois jours. Pourquoi, à un certain moment, cette distraction se transforma-t-elle en un examen attentif du chemin suivi par la voiture qui, après avoir descendu l'avenue du Trocadéro et franchi la Seine au pont de l'Alma, se préparait maintenant à traverser la place des Invalides ? Pourquoi le cœur du père, tout à l'heure si implacable, commença-t-il de battre plus fort à chaque tour de roue ? Pourquoi ses traits exprimaient-ils l'émotion poignante d'un homme déchiré entre deux volontés contradictoires ? Alors que le temps lui était mesuré, s'il voulait être rue Claude-Bernard assez tôt et recevoir encore son élève, pourquoi arrêta-t-il soudain le fiacre à l'angle de l'Esplanade et de la rue Saint-Dominique ? Pourquoi se mit-il à suivre à pied une direction qui n'était pas celle de sa maison, ralentissant et hâtant le pas tour à tour, s'arrêtant sur un banc et se reprenant à marcher ?... Ah ! noble et large cœur, d'une humanité si simple, si vraie, si sensible, aussitôt que l'orgueil de l'esprit ne l'égarait pas ! La pensée que son enfant était étendue sur un lit de douleur, blessée, misérable, dans une des maisons du pâté que domine le dôme doré des Invalides, s'était emparée du père en détresse, lorsque l'antique hôtel construit par Mansard avait profilé ses lignes dans le cadre formé par la vitre de la voiture. Du coup cette image avait tout emporté : l'indignation de

l'honnête homme contre un si coupable mensonge, la révolte du bourgeois régulier contre la honte d'une séduction, la rancune du sectaire contre le démenti donné à ses principes d'éducation, tout enfin, tout, excepté la tendresse passionnée pour celle dont il avait salué la venue au monde avec tant d'amour, son unique fille. Et il courait vers elle maintenant... C'était l'excès de son émotion qui par instants l'immobilisait, tant il redoutait et désirait cette entrevue, la première depuis qu'il connaissait la faute de sa Julie. Enfin il avait traversé la rue de Babylone... Encore un effort... Il arrivait au coin de la rue Oudinot... Une question à un passant, et il sonnait à la porte de la maison religieuse où le docteur Graux avait fait transporter la blessée... Le temps de décliner sa qualité, et une des sœurs l'introduisait dans la chambre où la jeune fille le regarda entrer, plus pâle que les rideaux blancs qui faisaient un fond clair à sa blanche figure vidée de sang, toute dévorée par ses yeux qui semblaient si grands. Il avait à peine passé la porte qu'elle savait qu'il savait tout et qu'il lui pardonnait :

— « Ma fille!... » lui disait-il, en gémissant, « ma fille!... » Et, la forçant de remettre ses bras sous les couvertures, comme à l'époque où, toute petite, il lui arrivait de venir la border, le soir : « Ne parle pas, ne sois pas émue... Ne te trouble pas... Je suis venu parce que je ne pouvais pas rester sans te voir ; parce que je voulais te dire que tu dois vivre, que je l'exige, que tu dois t'appuyer sur moi, être bien sûre que je ne te manquerai jamais, jamais... Ne me raconte rien. Tu n'as plus rien à m'apprendre... Tu as tout expié... Je lis ta misère sur ton pauvre visage. Aie confiance en ton père. Pourquoi ne l'as-tu pas eue toujours?... Mais je ne suis pas venu te faire des reproches. Je suis venu pour que tu voies toi-même que tout est effacé, que je t'aime, comme auparavant... » Et il continuait, prodiguant à son enfant déchue, dans cette chambre de douleur, toutes les phrases qu'il n'avait pas su lui dire, malgré tant d'affection, quand il eût encore pu la sauver. C'est qu'alors, et durant de si longues

années, les conceptions systématiques du théoricien avaient dominé sans cesse ses rapports avec ses enfants, au lieu qu'au chevet de ce lit d'hôpital, il se retrouvait l'homme du peuple qu'il était resté dans le meilleur de lui-même, avec une sensibilité franche et primitive, jaillissante et pleine. Il n'eût jamais quitté Quintenas, le village natal, la blouse bleue et les gros sabots, qu'il n'eût pas couru avec d'autres sentiments auprès de sa fille, malade à l'hospice d'Annonay, la ville la plus voisine. Tandis qu'il parlait, des larmes coulaient sur les joues minces de Julie, lentes et longues, — larmes de suprême détente et de gratitude, d'adoucissement et de consolation, jusqu'à un instant où il lui dit : « Ta mère ne sait rien encore, ne t'en tourmente pas. Je me charge de tout lui apprendre. Sois sûre qu'elle pensera, qu'elle sentira comme moi... Elle t'emmènera, quand il sera temps... Tu n'iras plus à Sèvres, voilà tout. Tu resteras chez nous, toujours, en dormant quelques leçons. Nous prendrons l'enfant à la maison quand il commencera de grandir, en le présentant comme celui d'un de nos parents de province. Personne ne saura la vérité que ta mère, ton frère Jean et moi... Et nous ne nous quitterons plus jamais... »

A mesure qu'il parlait, il la vit, avec stupeur, éclater en un sanglot presque convulsif, comme si le tableau de paix familiale qu'il évoquait devant elle lui faisait trop de mal, et elle répondait :

— « Non, c'est impossible, papa, c'est impossible. Je ne peux pas rester avec toi, dans ton intérieur. Je dois te quitter, vivre seule, m'en aller de France, n'y plus rentrer, disparaître... »

— « Tu vois que tu manques de nouveau de confiance en moi, » dit le père. « Pourquoi dois-tu me quitter et vivre seule?... »

— « Parce qu'une fille-mère est une honte pour une famille, » reprit-elle sombrement, « et que je ne veux pas imposer cette honte à quelqu'un qui a été si bon, si dévoué pour moi... Oui, » insista-t-elle. « Je pense à Jean, en ce

moment, et à ce qui arriverait, si j'étais là, quand il se mariera... Ou il tairait ma faute à sa femme, ou il la lui dirait. Je le connais, il ne supporterait pas ce mensonge, et moi je ne supporterais pas qu'elle me regardât d'un certain regard. Non, mon père, je dois disparaître, aussitôt guérie...

— « Mais Jean n'est pas marié... » répondit le père.

— « Il le sera bientôt, » repartit-elle.

— « Qui te fait dire cela ? » demanda-t-il, surpris par le ton affirmatif avec lequel elle s'exprimait. « Est-ce que tu as reçu ses confidences?... »

— « Je sais qu'il aime quelqu'un, » reprit-elle.

— « Et qui ? » interrogea le père.

— « Brigitte Ferrand, » répondit Julie, après une hésitation.

— « Brigitte Ferrand?... » répéta Joseph Monneron. L'accent dont il avait prononcé le nom de la fille de son ancien camarade trahissait un saisissement si fort que Julie n'ajouta pas un mot. Le père se taisait aussi. De toutes les déchirures qui venaient de lacérer le voile d'illusions où il s'enveloppait depuis des années, celle-ci était peut-être la plus inattendue, et, par certains points, la plus douloureuse. Et il contemplait mentalement ce dernier lambeau avec cette espèce d'épouvante qu'un de ses chers anciens, le passionné et tendre Virgile, a ramassée dans un de ces rejets dont le professeur aimait à souligner la beauté devant ses rhétoriciens émerveillés. C'est le vers des *Géorgiques*, où Orphée se retourne pour voir Eurydice :

*Immemor, heu! victusque animi respexit. Ibi omnis
Effusus labor...*

Qu'elle eût été à sa place à cette minute, cette citation, si le chef de famille qui voyait, lui aussi, « *le cœur vaincu... tout son effort perdu, répandu, jonchant le sol,* » avait eu encore la force d'emprunter, comme d'habitude, au génie antique la formule de ses sentiments ! Il avait pu, tout à l'heure, et lorsque Jean lui avait énoncé des idées visiblement prises à

l'auteur de *la Science et la Tradition*, espérer que ce n'était là qu'une influence passagère. Un mariage avec la fille de cet homme, c'était toute l'intelligence de son fils aliénée de la sienne pour toujours ; son fils passé au camp ennemi, définitivement, irréparablement. En même temps, il se rappela leur conversation de ce matin, la souffrance empreinte sur le visage du jeune homme, quand lui-même s'était livré à cette violente sortie contre son ancien camarade d'école. Et Jean ne l'avait pas arrêté ? Il n'avait pas saisi cette occasion de dire son secret ? Il n'avait pas montré plus d'ouverture de cœur à son père qu'Antoine et que Julie, — moins encore ? Ceux-ci avaient eu, pour se taire, ce motif qu'ils étaient dans le mal. Mais Jean !... Devant cette méfiance de l'enfant de son esprit, de celui qu'il préférerait dans le plus intime de lui-même, cet homme, si sensible sous son masque d'idéologue, eut le cœur de nouveau percé, et, se laissant aller à penser tout haut, il demanda : « Mais pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé ? Ce matin encore, le nom de Ferrand a été prononcé entre nous, à propos d'une dette contractée pour ton frère... Comment ne m'a-t-il rien dit ? Es-tu vraiment sûre qu'il aime cette jeune fille, ou le crois-tu seulement ?... »

— « J'en suis sûre, » répondit Julie, qui ajouta, suppliante : « Ne lui dis jamais que je t'ai appris ce qu'il te cachait... Tâche qu'il te le dise. Et moi, tu vois bien, s'il fait ce mariage, que je ne peux pas être là... Si les Ferrand soupçonnaient la vérité, eux, des gens si sévères, jamais ils ne consentiraient. Il faut que je disparaisse... *Il y en aura au moins un d'heureux !* »

Elle n'eut pas plus tôt jeté ce cri qu'elle en sentit la cruauté, et elle prit la main de Joseph Monneron avec un regard qui l'excusait de la phrase qu'elle avait osé dire. Elle ne l'avait pas moins dite, et quand la garde-malade, qui s'était éloignée pour laisser toute liberté à leur entretien, revint les avertir que le temps accordé à chaque visite, d'après l'indication du médecin, était écoulé, ce fut ce mot que le père emporta, comme une pointe fichée et brisée dans

son cœur : « *Il y en aura au moins un d'heureux !* » Avoir travaillé, comme il l'avait fait, plus de quarante ans de sa vie, depuis sa lointaine entrée au collège de Tournon jusqu'à maintenant ; s'être refusé, comme il l'avait si naïvement proclamé, tous les plaisirs, jusqu'aux plus modestes, jeune, par ferveur d'étude, plus avancé dans la vie, par dévouement pour les siens ; avoir toujours suivi l'inspiration de sa raison dans les actions importantes ou petites de sa vie ; s'être associé, sans calcul, au mouvement de son pays et de son époque qui vous a semblé le plus juste ; avoir établi ainsi sa famille dans des conditions d'absolue sincérité, — et entendre un des membres de cette famille dénoncer la banqueroute de cette longue carrière, d'une seule petite phrase, dont on sent soi-même la vérité au point de ne pas même la relever, — quelle misère ! En se retrouvant sur le trottoir de la rue Oudinot, seul avec sa pensée, Joseph Monneron tomba dans une mélancolie plus profonde encore que celle où l'entretien avec Jean l'avait plongé. « *Au moins un d'heureux !...* » il se redisait cette parole contre laquelle il ne pouvait protester qu'en essayant de réparer ce qu'il pouvait réparer. S'il en était ainsi, — et il en était ainsi, — qu'avait-il à faire pour que les désastres intimes résumés dans ce soupir, échappé à Julie, fussent compensés dans la mesure où il dépendait de lui, en admettant qu'il en fût responsable à quelque degré?... Au sujet d'Antoine, sa résolution était prise : dès le lendemain, il retournerait rue Cortambert. C'était bien le moins que Barantin, auquel il n'avait jamais rien demandé durant tant d'années d'une fidélité si constante, lui obtint pour son fils aîné la concession, soit au Tonkin, soit à Madagascar, dont le projet était devenu définitif maintenant. Les dix mille francs de capital qu'il mettrait à la disposition du jeune homme achèveraient de l'acquitter vis-à-vis de ce fils. Antoine pouvait encore être heureux, s'il le *voulait*... — Au sujet de sa fille, le père n'était pas moins ferme dans sa décision de la garder auprès de lui, toujours. Elle ne devait plus penser à se marier, mais seulement à racheter sa faute par

le dévouement de sa maternité. Elle le comprendrait à la réflexion, et que le seul endroit de protection digne où elle pût élever son enfant, était le foyer paternel. Elle ne serait jamais heureuse, mais elle ne serait plus si malheureuse... — Il restait Jean, car la révolution en train de s'accomplir dans les sentiments du père irrité n'allait pas jusqu'à lui faire concevoir l'idée d'un total changement d'éducation pour le petit Gaspard. Il restait Jean... « Il y en aurait au moins un d'heureux!... » C'était à propos de lui que Julie s'était exprimée de la sorte. Si elle avait eu raison, il ne s'agissait plus pour lui, comme pour les deux autres, de réparer une vie déjà ruinée. Il s'agissait d'instaurer un vrai, un jeune bonheur... A quel prix? Le père de famille qui venait de découvrir dans son cœur des sources si chaudes, si riches de tendresse et d'indulgence pour Antoine, même après ses escroqueries, pour Julie, même après sa séduction, s'étonnait de se sentir soudain tendu de nouveau jusqu'à la sécheresse, à l'endroit de l'avenir de son fils le plus aimé. La révélation de Julie sur l'amour supposé de son frère se traduisait par une évocation, — la seconde depuis quelques heures — de ce Victor Ferrand qui lui représentait tout ce qu'il combattait avec passion depuis que son intelligence s'était éveillée à la liberté. Le souvenir de cet adversaire de ses plus ardentes convictions lui était si douloureux, qu'il s'efforça de le chasser : « Julie se prétend sûre que Jean aime cette jeune fille, » se disait-il; « qu'en sait-elle vraiment? » Il se trouvait, au moment où il se formulait cette question, à l'extrémité de la rue de Babylone et du square du Bon-Marché. Il traversa cet étroit jardin, et commença de s'engager dans le labyrinthe des rues qui le conduisaient au Luxembourg et de là chez lui. Tout d'un coup, tournant le dos à la direction de sa propre demeure, il se mit à marcher hâtivement du côté de la place Saint-Sulpice et de la rue de Tournon, et voici le monologue intérieur qui se prononçait en lui :

— « Jean aimer la fille de Ferrand? » se répétait-il.
« Qu'en sait Julie? Elle peut se tromper. A moins que... Oui.

S'il y avait là un complot?... Que Jean soit influencé par Ferrand, c'est certain. Je l'ai trop senti tout à l'heure. Cela ressemblerait pourtant bien aux procédés chers aux jésuites que cet endoctrinement au moyen d'une femme. (On ne s'intoxique pas impunément, des années durant, des pamphlets calomnieux. Le professeur radical avait tant lu d'articles dénonçant les sourdes menées de l'Église qu'il en était arrivé à croire sans hésiter aux pires machiavélismes quand il s'agissait d'un clérical, fût-ce d'un universitaire comme lui.) Ils recrutent leurs victimes comme ils peuvent. Ferrand aura vu un jeune homme de talent. Il l'aura attiré chez lui avec d'autant plus de plaisir qu'il était le fils d'un libre penseur déclaré. Il aura remarqué que Jean s'intéressait à sa fille et il se sera servi de cet appât pour le gagner... Mais est-ce possible?... Et pourquoi non?... Quant à un mariage, c'est autre chose. Un mariage? Ferrand ne peut pas en vouloir. Il sait que Jean n'a aucune fortune. Ces gens-là sont trop intéressés. S'ils ne l'étaient pas, ils seraient avec nous. Et puis, il faudrait que Jean se fit catholique. Il est libre... Lui catholique? Lui? Cet amas de grossières superstitions admis par cette belle intelligence que j'ai vue grandir, que j'ai formée? Est-ce possible?... Ce qui est possible, ce qui est probable, c'est que cette petite aura été coquette avec lui, qu'il se sera laissé prendre à ce jeu et que l'autre en aura profité... Elle est donc bien séduisante? Comment est-elle?... J'ai dû la rencontrer avec son père. Je ne me la rappelle pas... Pauvre Jean, si droit, si simple, si vrai, pourvu que cette fille et ce père ne se soient pas joué de sa candeur! Pour la bonne cause, tout leur est permis : *A. M. D. G.*... Il lui a pourtant prêté ces cinq mille francs. Qu'est-ce que cela lui coûtait? Il est riche, et il était bien sûr que cet argent lui serait rendu... Ah! que j'aurais voulu le rendre aujourd'hui! J'aurais eu un prétexte pour aller chez lui... Si j'y allais? Ne l'ai-je pas, ce prétexte? Mon fils lui a emprunté une grosse somme. Je l'ai appris. Je suis le père. Je viens le remercier. C'est une démarche plus que permise, obligatoire... L'en remercier? Ou le lui repro-

cher... Une demande comme celle-là exige que l'on avertisse le chef de la famille, surtout entre collègues. C'est mon droit de parler à Ferrand très net là-dessus et de me plaindre, courtoisement, mais fermement, d'autant plus que je peux lui annoncer que la dette sera réglée dans trois jours... Ce délai même, dont je lui dirai la raison, en lui rappelant, il la savait pourtant, ma pauvreté, lui fera sentir qu'il ne devait pas avancer une somme pareille à un jeune homme sans capital... Oui, j'irai, et tout de suite. »

Dans le tumulte de cette méditation passablement incohérente, comme on voit, le promeneur avait soudain exécuté cette volte-face qui, en un quart d'heure, le conduisit à la porte du père de Brigitte. Qu'il se rappelât l'adresse précise de Victor Ferrand, alors que les deux professeurs échangeaient simplement une carte au jour de l'An, c'était une preuve encore de l'attention qu'il prêtait, presque malgré lui, aux moindres gestes de son ancien camarade d'École normale. L'aspect de la vieille demeure parlementaire, dont son fils avait toujours tant aimé la sévérité surannée, acheva d'irriter Joseph Monneron. Quel était le sens exact de la démarche qu'il accomplissait en ce moment? Lui-même n'aurait pas su le dire. Cette incertitude se résolvait dans un état d'hostilité presque violente contre l'hôte de ce silencieux logis, en même temps que le besoin d'avoir avec lui une explication décisive au sujet de Jean grandissait à chaque marche gravie du monumental escalier de pierre. L'idée que son fils les avait montés et descendus, ces degrés, d'innombrables fois, à son insu, — avec quels sentiments? — l'agitait d'une fièvre. — Il ne s'était pas arrêté à la loge du portier, de peur de se heurter à une consigne. Quand le domestique qui vint à son coup de sonnette lui eut répondu que M. Ferrand n'était pas à la maison, il insista, en priant que l'on fit passer sa carte. Son désappointement devant une seconde dénégation fut si visible que cet homme lui offrit d'aller s'enquérir quand son maître rentrerait :

— « Mademoiselle le saura probablement, » dit-il.

— « Mademoiselle est là ? » fit Joseph Monneron. « Voulez-vous lui demander si elle peut me recevoir une minute ? »

Il avait parlé dans un moment d'impulsion irréfléchi, qui se changea en une véritable souffrance de timidité lorsqu'il fut introduit, quelques instants plus tard, dans le cabinet de travail du philosophe, où le portrait d'Arnaud d'Andilly suspendu au mur, entre deux corps de bibliothèque, ennoblissait toujours la pièce de sa méditative gravité, et les hautes fenêtres l'emplissaient toujours de leur belle lumière paisible. Dans ce décor de vieilles boiseries et de vieilles reliures, où le vaste bureau chargé de papiers attestait l'assiduité du philosophe, la grâce jeune de Brigitte Ferrand devait saisir le pauvre tâcheron d'enseignement, qui était aussi le père de Julie, d'une impression presque poignante. Le contraste était trop fort entre sa destinée de fonctionnaire improvisé, si précaire, si harcelé de soucis matériels, et le tranquille loisir intellectuel qu'avait assuré à son collègue le long passé bourgeois de son opulente famille. Trop cruelle aussi l'antithèse entre la fille séduite parce qu'elle avait été mal élevée, mal surveillée, mal entourée, que le professeur pauvre venait de quitter sur son lit de douleur, et la pure, la fine créature, si préservée, si comblée, qui le recevait, toute frémissante, ses prunelles bleues remplies d'une touchante émotion, ses joues empourprées d'une rougeur qu'accentuait l'éclat de ses beaux cheveux blonds. Brigitte s'était levée d'une table mobile où une machine à écrire montrait ses touches de minuscule piano. Une feuille y était encore engagée. Un manuscrit, placé à côté, révélait l'occupation d'humble et dévouée collaboratrice à laquelle la charmante enfant s'assujétissait, avec la ferveur admirative que lui donnait la contemplation de la pensée du Bonald moderne dont elle portait le nom, dont elle avait hérité l'âme et les convictions bienfaisantes. La visite du père de Jean, du jeune homme qu'elle aimait et par qui elle se savait aimée, l'avait saisie à un tel point que la voix lui manquait presque pour répondre à la question du visiteur aussi ému qu'elle.

— « Je me suis permis d'insister, mademoiselle, » disait celui-ci, « parce que je tiens absolument à voir monsieur votre père aujourd'hui... J'ai pensé que vous sauriez peut-être à quelle heure j'aurais le plus de chances de le rencontrer... »

— « Mais tout de suite, » fit Brigitte. « Il est sorti après le déjeuner pour aller jusque chez ma sœur, rue Notre-Dame-des-Champs. Je m'étonne même qu'il ne soit pas encore rentré. »

Il y eut un silence entre eux. Ignorante des événements tragiques qui s'étaient passés dans la famille Monneron depuis ces huit jours, Brigitte avait tout de suite rapporté cette visite du père de Jean à l'entretien solennel que son père, à elle, avait eu avec le jeune homme, précisément l'autre jeudi. Jean avait parlé à M. Monneron. Celui-ci apportait la réponse définitive qui devait fixer à jamais son bonheur ou son malheur, et, pour son esprit si profondément, si passionnément religieux, quelque chose de plus encore. Elle était trop croyante pour ne pas espérer que cette réponse serait favorable, ayant tant prié. On se rappelle le naïf soupir où s'était épanchée sa foi : « C'est comme si j'avais reçu une promesse!... » Mais elle était aussi trop éprise pour ne pas craindre cette éternelle menace du sort que les amoureux de tous les temps ont toujours sentie peser sur leur tendresse. Et maintenant elle la voyait devant elle, cette menace, dans la physionomie de cet homme qui la regardait avec des yeux où elle discernait un trouble trop profond pour n'en pas rester déconcertée. Cette comparaison de sa propre destinée avec celle de Victor Ferrand, de son enfant et de Brigitte, était bien amère à Joseph Monneron. Le sentiment d'hostilité avec lequel il était venu en était encore accru. Et cependant, pouvait-il demeurer insensible au charme émané de cette délicate fleur, de cette vierge au front éclairé de pensées? Il y a, chez les hommes dont la jeunesse fut très chaste et qui ont beaucoup respecté les femmes, un sens exquis de la jeune fille, de sa grâce et de sa poésie. Comment celui-ci n'eût-il

pas été remué jusqu'à l'âme par l'idée que cet adorable visage était celui dont s'enchantait le premier amour de son fils? Ce mélange d'aversion et d'attendrissement frémissait dans l'accent qu'il eut pour dire une phrase très banale. Mais, dans les situations comme celle où se trouvaient ces deux êtres vis-à-vis l'un de l'autre, même les formules convenues de politesse se chargent, par la seule situation, de sympathie ou d'antipathie :

— « Si vous le permettez, alors, mademoiselle, j'attendrai... Je vous ai interrompue et je vous prie de ne pas tenir compte de ma présence... »

— « Mon travail n'est pas bien pressé, » dit Brigitte; « j'étais en train de transcrire quelques pages pour mon père... »

— « Vous lui servez de secrétaire?... » demanda Joseph Monneron.

— « De copiste, simplement, » rectifia-t-elle.

— « Est-ce que Ferrand prépare un nouveau livre? » interrogea-t-il.

— « Un livre?... Non, c'est la seconde partie de son étude sur le cardinal Newman qui a commencé le mois dernier dans... » Et elle nomma un des périodiques les plus connus parmi ceux qui ont eu, durant ces dernières crises, le courage de défendre la cause sacrée de la conservation sociale en face de la sauvagerie des révolutionnaires d'en bas, et de la mauvaise foi ou de l'illuminisme de ceux d'en haut.

— « Je n'ai pas lu ce premier article, » fit Joseph Monneron; « d'ailleurs, mademoiselle, je ne suis pas dans les idées de cette Revue. Je ne l'ouvre jamais... »

— « N'y aurait-il pas grand intérêt cependant, » hasarda la jeune fille, « à ce que les adversaires de bonne foi se connussent mieux? Si vous la lisiez, vous constateriez, monsieur, comme on s'efforce d'y être impartial... »

— « On ne peut pas être impartial dans les temps de combat, » répondit le jacobin. « Je dirais même qu'on ne doit pas l'être. Que chacun choisisse son camp, et qu'il s'y tienne... »

Je ne demande l'impartialité ni pour les miens, ni pour moi. Et je ne l'accorde pas... »

Il avait dit ces quelques mots du ton âpre et dur qu'il avait dans ses minutes sectaires. Brigitte Ferrand était si peu habituée à rencontrer des ennemis de ses intimes croyances, et les moindres paroles de cet ennemi-là étaient pour elle, en ce moment, d'une si grande importance ! Elle sentit ses joues plus brûlantes encore, son cœur battre à coups si pressés qu'elle en étouffait. Elle fit le geste de prendre sa machine à écrire, comme pour la transporter dans une autre pièce ; en réalité, pour se donner une contenance. Ses bras tremblaient tellement qu'elle put à peine la soulever. Elle dut la reposer sur la table et s'asseoir elle-même, afin de ne pas tomber. Ces signes d'un profond saisissement donnèrent à Joseph Monneron un remords de la phrase tranchante par laquelle il venait de brutaliser cet être fragile, dont cette émotion en sa présence révélait trop les sentiments. Il fit un pas vers elle, et d'une voix maintenant tout adoucie :

— « Pardonnez-moi, mademoiselle, » balbutia-t-il, « si je vous ai froissée... »

— « Vous ne m'avez pas froissée, monsieur... » essayait-elle de répondre. Ce soudain changement de manières chez son interlocuteur achevait de la déconcerter. Pour une seconde, elle ne fut plus maîtresse de ses nerfs trop ébranlés, et elle eut des larmes au bord des yeux. Joseph Monneron les vit se former dans l'azur de ces claires prunelles, puis mouiller ces beaux cils dorés et rouler sur ces joues brûlantes. Son émotion, à lui aussi, était au comble. Une fois de plus, le père l'emporta sur l'homme aigri et fanatique. Il vit distinctement le bonheur de son fils dans la tendresse passionnée de ce cœur si pur, et, tout bas, comme s'il eût eu peur lui-même de la question qu'il allait poser :

— « Vous aimez donc Jean?... » lui demanda-t-il. « Vous l'aimez?... »

Elle le regarda avec des yeux où passait une terreur, et aussi une joie intense, subite, inespérée, presque folle. Elle

devint, pour un instant, d'une pâleur de morte; puis, subitement, la pudeur du plus intime secret de son âme ainsi dévoilé lui mit de nouveau tout son sang au visage, ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux, et, se levant de sa chaise, elle s'échappa de la pièce avant que Joseph Monneron eût pu même songer à la retenir. Il était encore là immobile, comme stupéfié, bouleversé lui aussi jusqu'à la racine de son être par cette scène muette et si éloquente, lorsque le maître de ce paisible asile de travail, le manieur d'âmes auquel il était venu disputer son fils, Victor Ferrand en personne, entra dans la bibliothèque. Le « Bonjour, Monneron... Bonjour, Ferrand... » que les deux camarades d'école échangèrent fut prononcé de la même voix qu'ils avaient jadis pour s'aborder dans la cour de la rue d'Ulm, avant 1870 — et l'on était en 1900! Le timbre et l'intonation sont, avec le regard et le geste, ce qui change le moins à travers les années, et ce fut aussi de cette même voix, évocatrice des lointaines discussions d'idées par lesquelles ils avaient préludé à leur départ pour la vie, que le père de Jean dit au père de Brigitte :

— « Ferrand, j'ai su que tu avais prêté de l'argent à mon fils, une somme importante... Je voulais t'annoncer qu'elle te sera rendue dans trois jours, je ne peux pas plus tôt; te remercier et te faire des reproches de ne pas m'avoir averti... Mais il ne s'agit plus de cela, » continua-t-il, sur un geste de l'autre; « il s'agit de ce que je viens d'apprendre, et qui est trop grave pour que je ne t'en parle pas... Ferrand, je fais appel à tous nos souvenirs de jeunesse. Je te demande de me répondre avec une franchise absolue, comme je t'interroge. Tu reçois mon fils Jean. Il est sans cesse chez toi... As-tu remarqué qu'il s'intéresse à ta fille?... »

— « Il l'aime, » répondit Ferrand après une seconde d'hésitation causée par la surprise. « Je le sais. »

— « Et tu sais qu'elle l'aime? » demanda Joseph Monneron.

— « Oui, » répondit Ferrand, « et ton fils le sait aussi. C'est moi-même qui ai cru devoir le lui apprendre quand il est venu la demander en mariage... »

— « Il te l'a demandée? » s'écria Monneron. « Et tu l'as laissé faire une pareille démarche? Et tu ne lui as pas dit qu'il aurait dû m'en parler d'abord?... Et il n'a pas eu de lui-même ce besoin de se confier à moi, » gémit-il douloureusement, « de me traiter comme son ami, son meilleur ami?... Ah! il ne m'aime donc pas!... »

— « Ne dis pas cela, » interrompit l'autre vivement; « ne le pense pas, Monneron... Jamais il ne t'a donné une preuve d'affection plus grande... Il a reculé devant la cruauté de mettre ton cœur à une certaine épreuve... Je ne t'en aurais jamais parlé... Mais tu as raison, je te dois d'être entièrement, complètement sincère avec toi... Tu connais mes idées, » continua-t-il, après une nouvelle hésitation. « Elles sont celles de Brigitte. Le mariage, pour nous, n'est pas seulement un contrat; c'est un sacrement. J'ai répondu à Jean que je ne donnerais ma fille qu'à un catholique pratiquant... Il connaissait tes principes. Il a eu peur du chagrin qu'il te causerait, et il a sacrifié son amour à son culte pour toi... Dis encore qu'il ne t'aime pas!... »

— « Mais je ne l'accepte pas, ce sacrifice, » répondit Joseph Monneron. La subite intrusion du problème religieux dans cet entretien avait soudain réveillé en lui l'idéologue et le partisan. « Non, » répéta-t-il, d'un accent âpre maintenant, « je ne l'accepte pas. Mon fils est libre, il le sait. Je le lui ai toujours dit, et encore ce matin. Le jour où il viendra me déclarer : « Je suis catholique, » je ne lui adresserai pas un reproche, pas une objection. C'est la différence entre nous, Ferrand. Je respecte trop les droits de la conscience pour me permettre de faire une question de sentiment de ce qui doit rester une question de raison... Je n'ai pas à juger ton opinion sur le mariage, mais tu me permettras de te le dire, parce que je le pense : tu n'avais pas le droit d'exercer cette pression sur l'esprit de cet enfant, au nom de son cœur. Tu n'en avais pas le droit... »

— « Aussi ne l'ai-je pas fait, » répliqua Ferrand sur un ton aussi âpre. Quoiqu'il se dominât plus que Monneron, lui

aussi était atteint au vif de ses plus profondes certitudes. Ce n'était pas contre sa personne, c'était contre sa foi que son ancien camarade venait de porter cette accusation. Une ombre de fierté indignée passa sur son puissant visage, auquel la disparité de ses yeux donnait, lorsqu'il était ému, une physionomie si frappante : « Quand j'ai parlé à ton fils comme je lui ai parlé, » continua-t-il, « je le croyais catholique d'intelligence et de cœur, et qu'il n'hésitait que devant une dernière démarche. Je me suis cru le droit de presser cette dernière démarche, et, dans ce cas-là, je l'avais. Ne m'interromps pas... Je m'étais trompé, et, si je persiste à penser que la crainte de te peiner a été pour beaucoup dans ses hésitations, je les ai trop vues pour ne pas reconnaître qu'elles tiennent aussi aux derniers doutes de son intelligence... Alors je me suis fait un scrupule de la condition que je lui avais imposée. J'ai senti ma fille malheureuse. Lui-même, quand il est venu pour cet argent, il m'a fait une telle pitié... J'ai écrit à Rome, le jour même de sa visite, pour savoir s'il me serait permis de marier ma fille religieusement à quelqu'un qui n'appartiendrait à aucune religion. J'ai reçu la réponse ce matin... Je ne t'attendais pas. Lis... »

Il prit dans un des tiroirs de son bureau une enveloppe qu'il tendit à l'ennemi de toutes ses croyances. Elle portait un large cachet de cire rouge sur lequel étaient empreintes des armes surmontées d'un chapeau de cardinal. La lettre que contenait cette enveloppe commençait ainsi : « *Cher Monsieur, j'ai puisé mes renseignements aux meilleures sources sur la question que vous me posez, et voici la réponse que vous pouvez considérer comme certaine. La dispense dont vous me parlez est tout à fait extraordinaire et n'est point accordée par la Daterie ni par la Sacrée Pénitencerie. Il est possible de l'obtenir de la Congrégation du Saint-Office, pour les raisons que fait valoir votre lettre. J'ai commencé des démarches dont vous pouvez considérer, dès aujourd'hui, l'heureux aboutissement comme certain. Le mariage devra être fait à la sacristie et sans solennité, avec promesse, bien entendu, que la partie chrétienne exercera librement son culte*

et que les enfants seront baptisés... » Et des détails suivaient, que Joseph Monneron parcourut seulement du regard. Il en avait assez lu pour comprendre à quel degré il venait d'être injuste. Cette générosité d'un homme dont il détestait l'intelligence au point d'avoir toujours suspecté son caractère, le confondait. La nouvelle preuve qu'il découvrait à la fois du dévouement filial de Jean, et, en même temps, du travail religieux accompli en lui, l'attendrissait à la fois et le désespérait. Et, par-dessus tout, il apercevait distinctement cette affreuse évidence : ce fils si bon, si intelligent, dont il n'avait jamais reçu que des joies, aimait. Il était aimé. Le père de la jeune fille consentait à ce mariage, il le désirait, il l'offrait, et ce mariage allait être rendu impossible!... Il fallait que lui, Joseph Monneron, répondit à ce que venait de lui dire Ferrand et qui signifiait nettement : « Nos enfants seront heureux l'un par l'autre; unissons-les, et tout de suite... » L'honneur voulait que cette réponse fût donnée en toute vérité. Ferrand avait décidé d'accorder sa fille à Jean, mais quand il ignorait le double drame qui venait d'atteindre les Monneron dans Antoine et dans Julie. Au moment de lier pour toujours leurs deux familles, le chef de l'une pouvait-il cacher au chef de l'autre des faits de cette gravité? L'homme intègre et probe qu'était Joseph Monneron n'eut pas plus tôt aperçu ce devoir qu'il en sentit en même temps l'affreuse humiliation, mais aussi qu'il ne se pardonnerait pas de s'y être dérobé. Peut-être, — car, s'il avait les défauts d'un sectaire, le révolutionnaire avait l'ardeur et la sincérité d'un croyant désintéressé, — peut-être éprouva-t-il le besoin, trouvant l'autre si délicat, si noble de sentiments, de lui prouver que sa doctrine le rendait, lui aussi, capable des plus délicats scrupules et des plus énergiques intégrités de la conscience? Toujours est-il qu'il rendit au père de Brigitte la lettre au timbre de Rome, et il lui dit :

— « J'ai eu tort dans mon reproche de tout à l'heure, Ferrand. Je le reconnais et je m'en excuse... Tu t'es conduit admirablement avec mon fils; mais ce mariage ne se fera pas. »

— « Tu t'y opposes encore? » reprit Ferrand, avec une véritable détresse dans sa voix. « Je ne peux pas aller plus loin... »

— « Ce n'est pas moi qui m'y oppose, » répondit Joseph Monneron. « C'est toi-même qui vas me demander d'empêcher que Jean ne renouvelle sa démarche... Le secret que je te confie est horrible à dire, » poursuivit-il. « Je le livre à ton honneur... Je te le dois, puisque tu consentais au mariage de ta fille avec mon fils, en faisant un tel sacrifice à ta conscience. Écoute... » — Il y eut un silence entre eux, puis, saisissant le bras de son ancien camarade, fébrilement : — « Cet argent que cet enfant est venu te demander, son frère l'avait pris dans la caisse de la banque où il est employé. C'est pour le rendre que Jean te l'a emprunté, en me le cachant, de peur de me désespérer. Je ne l'ai su qu'hier, et qu'aujourd'hui sa démarche ici... Il y a pire... » ajouta-t-il, après un silence et d'une voix rauque... « Ma fille... »

— « Arrête-toi, » supplia Ferrand avec une émotion aussi profonde que s'il se fût agi de ses propres enfants, et non de ceux d'un condisciple séparé de lui depuis tant d'années, et par tant d'hostilités. « Je ne veux rien entendre de plus... » Et gravement, solennellement, tendrement aussi : « J'ai toujours su que tu étais un grand honnête homme, Monneron, » continua-t-il. « Tu m'en donnes une preuve devant laquelle je ne peux que te répéter sans sous-entendus ce que je t'ai laissé comprendre tout à l'heure, ce que je te dis nettement. Parle avec Jean. Rapporte-lui notre conversation. Montre-lui cette lettre de Rome. Explique-lui que je n'exige rien de plus que les conditions qui s'y trouvent mentionnées, et, s'il est dans les mêmes idées, nous serons deux à lui donner le nom de fils... »

Tandis que ces irréconciliables ennemis d'idées, tous deux au bord de la vieillesse, trouvaient ainsi dans leur commune tendresse pour leurs enfants et dans leur loyauté réciproque le terrain de rapprochement qui leur avait toujours manqué,

une autre scène du vaste drame de guerre civile, dont la malheureuse France est le théâtre depuis un siècle, se jouait rue Claude-Bernard entre deux autres camarades, tout jeunes ceux-là, et au début de la vie, Jean Monneron et Salomon Crémieu-Dax. Et tous deux trouvaient aussi, non pas le remède à l'inexpiable discorde, — il n'en existe pas, — mais son adoucissement, son *humanisation*, si l'on peut dire, tout comme leurs aînés, dans la tendresse et dans la loyauté, ces profondes vertus qui maintiennent chaudes et bienfaisantes les sources vives de l'âme, même à travers les plus funestes erreurs. Le fondateur de l'*Union Tolstoï* était accouru, de très grand matin, voir son ami, dont la disparition, la veille, et dans de telles circonstances, l'avait prodigieusement étonné. Il avait su qu'un domestique était venu chercher Jean Monneron, mais sans aucun détail. Il avait trouvé singulière la façon dont l'insolente Pauline lui avait dit que Jean n'était pas rentré. Il était allé chez Rumesnil, l'autre déserteur de l'*Union* dans cette terrible séance, achevée sans voies de fait, — tout juste, car l'abbé Chanut n'avait pas pu placer un mot, et, pour qu'il sortit sans que les compagnons de Riouffol lui fissent un mauvais parti, il avait fallu appeler les sergents de ville. — Ce lamentable effondrement de son Université populaire n'avait pas découragé l'idéaliste. Il se mettait déjà en campagne pour reconstituer son Comité. Il avait trouvé Rumesnil au lit, la main bandée, qui lui avait expliqué sa blessure par une imprudence commise en maniant une arme à feu. Crémieu-Dax en savait assez sur les mystères de la vie de ce douteux camarade pour avoir aussitôt établi en pensée un lien entre ce prétendu accident et le départ inexplicable du frère de Julie. Il était donc retourné rue Claude-Bernard l'après-midi, poussé par un double motif : l'inquiétude sur un ami pour lequel il éprouvait une affection si vraie, le désir d'acquiescer Monneron à ses projets de réorganisation de l'U. T. Rien que de voir la pâleur du frère de Julie, ses yeux brûlés par l'insomnie, sa bouche amère, lui avait prouvé que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Mais à ses pre-

mières et affectueuses questions sur sa santé et sur sa disparition de la veille, Jean avait répondu comme un homme si évidemment décidé à un absolu silence que l'interrogateur s'était arrêté. Puis, quand le visiteur avait abordé le point capital pour lui, et parlé de l'*Union Tolstoï* :

— « J'allais t'en écrire, » lui avait dit Jean, « et t'envoyer ma démission, si toutefois il y a encore une *Union*, après les ignominies d'hier au soir et leur issue, telle que tu me la racontes. Toi-même, tu vas y renoncer... »

— « Moins que jamais, » s'était écrié Crémieu-Dax, « et toi non plus. Les officiers ne démissionnent pas sur le champ de bataille... »

— « A moins qu'ils ne reconnaissent qu'ils se sont trompés de drapeau, » répondit Jean.

— « Que veux-tu dire? » interrogea l'autre.

— « Que je me suis cru socialiste, » reprit Jean avec fermeté, « et que je ne le suis plus; que j'ai été un partisan de 89 et de la Révolution, que je ne le suis plus; que toutes les idées dans lesquelles j'ai été élevé, et que j'ai acceptées comme indiscutables si longtemps, m'apparaissent aujourd'hui comme radicalement fausses. J'ai cru qu'il y avait une antinomie irréductible entre la Science et la Religion; je vois entre elles un accord absolu. J'ai cru que la Démocratie s'accordait avec la Science; j'y vois une dégénérescence et une régression mentale... Nous ne savons pas ce que c'est que la Société, nous ne pouvons donc pas scientifiquement entreprendre de la réformer... »

— « Raisonnement de lâche, » interrompit Crémieu-Dax. « Nous devons arriver à plus de justice et tout de suite, puisque nous le pouvons. »

— « Raisonnement d'orgueilleux qui conduit droit à l'anarchie, » répondit Jean. « Qu'est-ce que la justice? Ce que tu crois juste... Voilà cent ans que chacun dans ce pays se fait juge de toute la société au nom de ce qu'il appelle sa conscience et qui n'est que sa passion dominante. Et c'est le secret de l'agonie de la France... »

— « Alors tu veux conserver la société comme elle est, avec toutes ses infamies ? »

— « Je veux la traiter comme la physiologie nous apprend à traiter un corps vivant, par l'expérience. Nous avons une expérience instituée par la nature ; c'est la tradition, sous toutes ses formes : nous avons une patrie, acceptons-la ; une famille, acceptons-la ; une religion... »

— « Va jusqu'au bout, » dit Crémieu-Dax avec une violence extraordinaire, « et ose prétendre que tu dois être catholique scientifiquement. »

— « Scientifiquement, oui, » répondit Jean. « Entendons-nous : la foi n'est pas une géométrie ni une chimie. Elle ne se démontre pas. Mais non seulement la Science ne s'y oppose pas, au contraire elle indique cette solution comme la plus raisonnable. Et c'est aussi celle où j'ai résolu de me ranger. Oui, » insista-t-il avec plus de fermeté encore, « je me suis décidé à me faire catholique, comme tous les miens l'ont été pendant des siècles et des siècles. Je veux me replonger dans la plus profonde France. Je ne peux pas vivre sans mes morts... J'ai retrouvé leur foi et je ne la laisserai plus périr... »

— « Leur foi ? » s'écria Crémieu-Dax. « Te faire catholique ? Toi ? Ne me dis pas cela. Voyons, ce n'est pas possible. On ne se fait pas catholique avec ton cerveau. »

— « C'est avec lui pourtant que je le suis devenu, » dit Jean Monneron, et il ajouta : « et que je le resterai. »

— « Et tu as appris cette résolution à ton père ? » demanda Crémieu-Dax après un silence.

— « Je lui en ai dit assez pour qu'il la devine, » répondit Jean.

— « S'il en est ainsi, » reprit le fondateur de l'*Union Tolstoï* en se levant, « je n'ai plus rien à faire chez toi. Tu es de l'autre côté de la barricade. Nous ne nous connaissons plus... »

— « Tu te brouilles avec moi ? » demanda Jean, vivement.

— « Je ne fais que te devancer, » répondit l'autre, avec

une amertume où frémissait autre chose encore que la passion révolutionnaire; et ce sentiment le plus secret, le plus pathétique aussi, de l'âme juive, l'horreur du *ghetto* moral, passa dans sa voix pour ajouter : « Tu rougiras d'avoir été mon ami. Par respect pour notre jeunesse, j'aime mieux m'être épargné ce spectacle. Adieu... »

— « Puisque tu le prends ainsi, » dit Jean révolté, « adieu... »

Cette violente rupture avec un ami si cher, et dont il avait subitement senti l'intolérance farouche, fut, pour le frère d'Antoine et de Julie, la dernière et insupportable misère. Le calice d'amertume était vidé. La première consolation lui vint du retour absolument inattendu de ce même Crémieu-Dax, qui l'avait quitté sans lui tendre la main et qu'il vit rentrer dans sa chambre un quart d'heure après :

— « Je ne peux pas m'être séparé de toi ainsi, » dit cet étrange garçon. « Il faut que nous nous soyons donné la main. Ne m'en veuille pas d'avoir été si vif tout à l'heure. J'ai eu trop de peine... »

— « Mais pourquoi?... » insista Jean. « Ne pouvons-nous pas rester amis dans des idées différentes ? »

— « Non, » répliqua Crémieu-Dax, avec une mélancolie que son ami ne lui connaissait guère. « On peut avoir l'un pour l'autre des procédés amicaux; mais notre vieux *Conciones* avait raison : *Idem velle, idem nolle, ea demùm amicitia est*. Il n'y a d'amitié, comme il n'y a de famille, que dans la communion de la foi profonde. Nous l'avons eue, cette communion. Nous ne l'avons plus. Nous ne vivrons plus ensemble, cœur à cœur, esprit à esprit. On ne peut pas empêcher les idées de nous mener où elles vont elles-mêmes. La guerre entre Rome et Jérusalem n'a pas commencé d'aujourd'hui. Elle date de Titus et de la bataille autour du Temple. C'est la lutte entre l'organisation conservatrice que représentaient les légions et l'Idéal que représentait Israël; entre la politique réaliste, mais toute en compromis, et l'absolu; entre l'ordre pacificateur, mais inique, et la Justice révolutionnaire, mais

sublime. Regarde bien au fond, et vois si nous ne venons pas de nous redire dans le langage d'aujourd'hui les mots de ce dialogue tragique qui a commencé par un duel autour de la montagne de Moriah... Nous ne pouvons pas plus être deux amis que si nous étions dans les deux armées qui se sont heurtées là, toi d'un côté, moi de l'autre... Mais tout de même, » ajouta-t-il d'un accent profond, « au nom de notre commun passé, promets-moi de ne jamais m'oublier tout à fait... »

— « Je te promets que je serai toujours ton ami, même malgré toi!... » dit Monneron. L'autre secoua la tête. Une inexprimable tristesse passa dans ses yeux, celle de l'éternel exilé dont la seule existence est la miraculeuse preuve que les prophéties sont accomplies et qui refuse de reconnaître cette évidence. Il sortit de nouveau, sur ce regard déchirant, sans avoir répondu à son camarade. Jean était encore sous l'impression poignante de ces deux scènes. Quelle brusque lueur jetée sur la solitude que ses idées actuelles lui préparaient! Tout d'un coup, il vit reparaitre son père, dont l'aspect lui révéla aussitôt qu'il se passait de nouveau quelque chose d'extraordinaire. Le professeur tenait à la main une enveloppe qu'il tendit à son fils, en lui disant :

— « Veux-tu prendre connaissance de ceci?... »

Jean regarda l'adresse. Il vit le nom de M. Ferrand, le timbre de Rome, le cachet aux armes cardinalices. Il tira la lettre de l'enveloppe et commença de la lire, tandis que Joseph Monneron le regardait avec un attendrissement infini :

— « Ah ! mon père, » finit-il par dire, « tu sais... »

— « Je sais tout » repartit le père, « et c'est bien heureux, car, sans cela, tu n'aurais jamais épousé Brigitte Ferrand. »

— « Mais je ne l'épouserai pas, » gémit le jeune homme. « Tu dois bien comprendre que maintenant ce mariage est impossible... »

— « Crois-tu que j'aurais supporté de tromper quel-

qu'un? » reprit Joseph Monneron. « Ferrand connaît nos malheurs... »

— « Tu lui as dit... »

— « Ce que je devais lui dire, » répondit l'autre.

— « Mon cher père ! Tu as fait cela !... Mon cher père !... » répéta Jean. Puis, avec cette virilité qui était sa conquête de ces derniers jours : « Tu vas me trouver bien ingrat, toi qui viens d'être si bon pour moi. Mais je ne peux pas profiter de la permission de cette lettre. Si j'épouse Mlle Ferrand, ce sera en adoptant sa religion, absolument, en me déclarant catholique, et je ne le ferai qu'avec ton autorisation. »

— « Tu as toujours été libre, » répondit Joseph Monneron avec un visible effort. « Tu n'as donc pas besoin d'autorisation ; mais, puisque tu la veux, je te la donne... Et maintenant, » ajouta-t-il, « cours chez ta fiancée... »

Quand le professeur se retrouva seul dans sa bibliothèque, après avoir ainsi envoyé Jean rue de Tournon, il se laissa tomber sur le fauteuil de son bureau, en proie à des sentiments si contradictoires qu'il ne les démêlait pas lui-même. De ses quatre enfants, il y en avait au moins un d'heureux, comme avait dit la pauvre Julie. Il avait le moyen de réparer dans une mesure tolérable les misères des deux autres, et le quatrième avait pour lui tout l'avenir. Mais, lui-même, il était brisé. La conversion de Jean à l'Idée qu'il avait le plus passionnément et continuellement haïe, depuis qu'il pensait, lui causait une souffrance qu'il n'arrivait pas à dissiper, et, cette souffrance, il fallait qu'il la supportât seul. Une autre des impressions qu'il rapportait de sa visite chez Ferrand, c'était la vision, dans la douce et fine Brigitte, de la vraie compagne d'esprit, et, à cet instant, la présence de sa femme, de sa compagne à lui, si mal appariée, eût été une tristesse de plus. Sa détresse était si grande que, pour essayer d'en sortir, il prit machinalement, comme d'habitude dans ses heures lourdes, un des tomes de la collection Boissonade qui l'avaient tant consolé. Son choix s'adressa, par ressouvenir

du jeudi de la semaine précédente, à cet *Eschyle* dans lequel il avait lu avec son fils. Il ouvrit le volume et tomba sur le morceau des *Choéphores*, où Électre et Oreste implorent les mânes d'Agamemnon, avec ce refrain de litanie : « *O mon père... — Souviens-toi du bain où tu fus immolé, mon père... — Au souvenir de tels outrages, te réveilles-tu, mon père?... — Entends ce dernier cri que je t'adresse, mon père...* » Jusqu'à cette triviale et magnifique comparaison : « *Oui, les enfants, monuments glorieux, sauvent de l'oubli un père qui n'est plus, pareils à ces morceaux de liège qui font surnager le rets et qui l'empêchent de se perdre dans l'abîme...* »

— « Et moi, » songeait Joseph Monneron, « je m'y perdrai tout entier, dans l'abîme. Personne ne sera mon monument glorieux. Personne ne me continuera. Je suis séparé de mon fils... » Et, pour la première fois peut-être, sentant le doute l'envahir sur les convictions d'après lesquelles il avait modelé sa vie, il dit tout haut : « Me serais-je trompé?... » Puis, sa conscience lui rendant ce témoignage qu'il avait toujours été de si bonne foi, il se redressa et il retrouva une espèce de réconfort à penser : « Non, je ne suis pas séparé de lui. Si je me suis trompé, j'aurai été son expérience... » Il ne se doutait pas qu'à ce moment même, — tant la vérité est une ! — Ferrand, l'ennemi de toutes ses doctrines, parlait de lui à Jean dans des termes presque identiques à ceux par lesquels il revendiquait sa part indestructible et bienfaisante dans l'être intime du fils de son esprit, devenu pourtant, lui aussi, un ennemi spirituel.

— ... « Vous entrerez en ménage avec cette dure épreuve, » disait le traditionniste au jeune homme après les premières effusions. « Il faut toujours payer une rançon pour le bonheur. Mais vous la payerez tous deux bravement... Vous pouvez réussir maintenant où votre père a échoué, et fonder une famille bourgeoise. Vous le pouvez, parce que vous n'êtes pas de la première génération. Il en faut plusieurs pour cette œuvre, car c'en est une, et qui ne s'improvise pas. Vous êtes

mûr pour elle et pour ce qui est notre grand devoir à tous : *vous pouvez guérir la France en vous*. Vous vous rappelez ce que je disais encore jeudi dernier : il n'y a pas de transfert subit de classes, et il y a des classes, du moment qu'il y a des familles, et il y a des familles, du moment qu'il y a société... Pour que les familles grandissent, la durée est nécessaire. Elles n'arrivent que par étapes. Votre grand-père et votre père ont cru, avec tout notre pays depuis cent ans, que l'on peut brûler l'étape. On ne le peut pas. Ils ont cru à la toute-puissance du mérite personnel. Ce mérite n'est fécond, il n'est bienfaisant que lorsqu'il devient le mérite familial. La nature, plus forte que l'utopie, et qui n'admet pas que l'on aille contre ses lois, contraint toutes les familles qui prétendent la violenter à faire dans la douleur, si elles doivent s'établir, cette étape qu'elles n'ont pas faite dans la santé. Votre père a été votre expérience. Les souffrances qu'il a subies en lui et dans les siens ont fini de vous éclairer... Vous fonderez un foyer parce que vous avez acquis par ses épreuves, en les comprenant et les interprétant, les certitudes qui lui ont manqué. Vous le fonderez d'autant plus solide que vous exercerez le même métier qu'il a exercé. C'est encore une des lois profondes de la Nature sociale. Il est bien probable que vous aurez des heures difficiles, quand son esprit entrera de nouveau, vis-à-vis de Brigitte et de vous, en lutte avec son cœur. Mais c'est votre père et il a fait l'Étape pour vous si douloureusement. Ne l'oubliez jamais... »

UN DIVORCE

A LA MÉMOIRE

DU

MARQUIS DE RICHARD D'IVRY

mort à Hyères, le 16 décembre 1903

Son ami

P. B.

UN DIVORCE

I

L'IMPASSE

Quand Mme Albert Darras eut tourné la rue de Vaugirard pour entrer dans la rue Servandoni, l'aspect sévère de cet étroit couloir de vieilles maisons, si voisin pourtant de la rue du Luxembourg où elle habitait, augmenta encore son appréhension. Ses courses l'avaient fait passer là des centaines de fois, sans qu'elle observât jamais le triste aspect de ce coin de Paris, qui, tout d'un coup, et dans la disposition d'esprit où elle était, la saisit de surprise. Elle s'arrêta une minute pour regarder le délabrement des façades tassées, affaissées sur elles-mêmes; la solitude du mince trottoir sans promeneurs, presque sans boutiques; le haut mur gris de Saint-Sulpice, au fond; et, sur ce décor de silence, la pesée d'un ciel froid de mars, tendu et noir. Au moment d'oser une démarche très grave, qui risquait de bouleverser son existence intime, cette femme tourmentée sentit de nouveau faiblir une résolution, bien réfléchie pourtant et nourrie, pendant des jours, à travers tant de luttes secrètes! Un dernier combat d'idées crispa son visage, qui demeurerait, à quarante ans passés, joli encore par la finesse préservée des traits, la délicatesse intacte du teint, un je ne sais quoi de frémissant qui trahissait une sensibilité restée vive et neuve. Même en proie

au souci qui la contractait, cette physionomie n'avait pas son âge. La taille mince, la démarche alerte, le port souple de la tête s'accordaient avec cet air de jeunesse que démentaient à peine les fils d'argent mêlés à l'or des cheveux et le cercle bleuâtre des paupières, comme meurtries de lassitude. Mais si les insomnies et les inquiétudes avaient cerné ces grands yeux d'un brun doux, elles n'en avaient pas terni l'éclat velouté qui donnait une grâce plus prenante encore à la beauté blonde de cette femme. Qu'elle eût d'ailleurs la conscience et l'entente de cette beauté, l'élégance, effacée à la fois et soulignée, de sa mise le révélait. Visiblement, elle avait voulu obtenir un savant effet d'harmonies sobres et chaudes. Une touffe de violettes de Parme relevait son chapeau de loutre, sa jaquette de la même fourrure retombait sur une jupe de drap couleur pensée. Certaines toilettes, à Paris, par le fini de leur détail et la ligne de leur ensemble, classent une femme aussi certainement qu'un officier son uniforme et ses galons. Depuis les bracelets qui luisaient sur ses poignets au bord du manchon, jusqu'aux fines chaussures apparues sous la jupe à longs plissés, tout chez Gabrielle Darras dénonçait une personne de la haute bourgeoisie française; de cette classe à la fois comblée et discrète, où se perpétue, malgré l'envahissement de l'exotisme, le goût traditionnel de notre pays. Hélas! si le caractère un peu paré de cette toilette décelait chez celle qui l'avait combiné un désir de plaire et de garder son rang, trop naturel — la suite de cette histoire le démontrera — dans une situation anormale, cette coquetterie et cet orgueil appartenaient déjà au passé, comme aussi les années de bonheur qui avaient pu seules lui conserver longtemps cette fleur de jeunesse dans son automne commençante. Le présent, c'était l'anxiété qui l'immobilisait sur le pavé de la vieille rue. C'était l'hésitation dernière avant une visite, peut-être irréparable pour son repos. C'était la détresse d'une agonie morale, arrivée à un période aigu, et qui, soudain, se résolut dans une détermination violente. Mme Darras esquissa un geste d'impatience révoltée; elle se répéta à mi-

voix, comme pour suggestionner sa défaillante énergie, ces mots de volonté :

— « Demain, rien n'aura changé, rien, rien, rien... A quoi bon attendre? »

Et, d'un pas devenu maintenant ferme, elle commença d'aller, la tête levée, regardant les numéros les uns après les autres, jusqu'à celui de la maison qu'elle cherchait et dont la vétusté la fit de nouveau frissonner. Cette bâtisse, orientée vers le nord et sinistrement humide, datait d'une époque où la rue, habitée longtemps par le fossoyeur de Saint-Sulpice, s'appelait encore rue des Fossoyeurs. Rien n'avait changé depuis cent ans dans cette construction, édifiée en deux fois, lors du Directoire, puis sous l'Empire, sur les débris de quelque jardin de couvent, par un de ces entrepreneurs au rabais qui foisonnèrent alors. Ils n'avaient à leur service, grâce à l'universel désarroi des guerres, que de mauvais apprentis sans éducation technique. Aussi, ceux de leurs ouvrages que la réfection du Paris moderne a épargnés offrent-ils des exemplaires minables de maçonnerie gâchée et d'ignorante architecture. L'ensemble de cette maison-ci se composait d'un premier corps de logis, haut de deux étages, que des ailes en retour rattachaient à une sorte d'hôtel à fronton, édifié évidemment en premier lieu et que décorait une prétentieuse rangée de bustes copiés sur l'antique : un Antinoüs, un Apollon, une Diane. Des X en fer affleuraient partout sur le crépi lézardé, les murs ne tenant plus que par la force des clefs. La disposition actuelle des bâtiments en faisait une petite cité, desservie par des escaliers distincts. Ils prenaient leur point de départ sur une cour pavée, au centre de laquelle l'industrie du concierge aménageait un fantastique jardinet. Des arbustes plantés à même des bacs poussaient, dans cette atmosphère sans soleil, un maigre feuillage. Des récipients de métal, jadis bidons de pétrole ou boîtes à conserves, étaient là, garnis de terre. Des plantes grimpantes devaient en surgir, puis s'enlacer à un treillis de bois et de fil de fer érigé en une petite tonnelle. L'ingénieux personnage

était justement occupé à compliquer ce rustique appareil lorsque Mme Albert Darras, après avoir vainement frappé au carreau de la loge vide, poussa la porte à claire-voie qui séparait la voûte et la cour. A l'appel du timbre, le jardinier amateur tourna la tête, sans d'ailleurs se déranger de sa besogne, et sa voix se fit presque brutale pour répondre à la question de la visiteuse, formulée d'un accent étouffé :

— « Monsieur l'abbé Euvrard est-il chez lui?... »

— « Je n'en sais rien... Le plus sûr est que vous montiez y voir. L'escalier à gauche, au second étage, la porte à droite. Vous ne pouvez pas vous tromper... Sonnez fort. C'est un grand savant, à ce qu'on dit, et les grands savants sont toujours dans la lune... »

La rudesse de cet homme prouvait simplement qu'il gérait un immeuble peuplé de petits locataires trop nombreux et qu'il recevait peu de pourboires. Mme Albert Darras en rougit comme d'un affront personnel. Quoique sa démarche auprès du vieux prêtre, peu considéré de son concierge, ne fût en aucune façon compromettante, elle la hasardait pourtant à l'insu de tout son entourage, notamment de son mari. Il lui sembla, dans son remords de son action clandestine, que le regard insolent du rustre interprétait sa présence ici d'une manière insultante. Ce fut donc en se hâtant et en baissant la tête qu'elle s'engagea, par la porte indiquée, dans la cage d'un pauvre escalier de bois sans tapis, aux marches bien souillées, bien déjetées. Si elle avait été capable de réflexions pareilles, à cette minute, elle eût été frappée du contraste entre ce misérable gîte où s'était réfugié celui qu'elle cherchait et l'endroit où elle était allée le demander quelques jours auparavant. Rendons dès maintenant au Père Euvrard l'appellation à laquelle lui donne droit sa qualité d'Oratorien. Il figurait sous ce titre, sur l'*Annuaire* de l'Institut, comme membre libre de l'Académie des sciences, avant les abominables mesures de 1903 contre les congrégations. Son adresse était alors au n° 4 du quai des Célestins, dans ce débris du magnifique hôtel Fieubet, construit par Mansard, et dont son

ordre avait fait le collège Massillon. Qu'un mathématicien illustre, au bord de la vieillesse, doive quitter sa communauté, son paisible cabinet d'études, et se réfugier dans un pauvre logement, pour y vivre chétivement, de ses jetons et de quelques travaux mal payés, cela juge un régime et son intelligence. Mais quand bien même Mme Darras eût réalisé dans sa vérité le petit drame que représentaient, pour ce prêtre, ce bouleversement de ses innocentes habitudes, cette nécessité de vaquer aux besoins de l'existence matérielle, cette séparation surtout d'avec ses frères, peut-être cette épreuve lui eût-elle paru moralement légère, comparée à la tragédie de foyer où elle se sentait à la veille de s'engager. La visite au proscrit de la rue Servandoni n'en constituait qu'un épisode. Cette tragédie n'était que latente, et déjà la terreur des conflits futurs agitait si fortement les nerfs de cette femme, qu'arrivée sur le palier de ce second étage, et quand elle eut sonné à la porte à droite, suivant les instructions du concierge, elle dut s'appuyer à la rampe. Des pas se rapprochaient, venant de l'intérieur. Ils lui retentissaient physiquement dans le cœur. C'étaient ceux du prêtre, qui demeura une seconde, interloqué, la porte une fois ouverte, devant cette visite inattendue. Le coup de sonnette l'avait surpris au tableau noir, et qui travaillait. Il tenait encore à la main un morceau de craie blanche. Sa soutane défraîchie, sa barbe de trois jours, les ailes trop longues de sa chevelure roussâtre, à peine grisonnante à soixante ans, dénonçaient l'incurie du savant pour qui le monde extérieur et sa propre personne existent très peu. Avec cela, une petite taille, un torse exigu, et un visage rose, presque poupin, lui auraient donné un air vaguement comique, n'eût été la noble coupe de son front perpendiculaire et rayé de rides droites, — un de ces fronts que Lavater appelait « scrutateurs », — n'eût été surtout l'extraordinaire beauté de ses yeux bleus. Leurs prunelles gaies gardaient la fraîcheur et la transparence de celles d'un enfant. Le regard, volontiers étonné, exprimait à cet instant l'ahurissement à demi somnambulique d'un géomètre que la

chimère du calcul vient d'emporter à mille lieues sur ses puissantes ailes. Comme Mme Darras se taisait, décontenancée de son côté devant une apparition par trop différente de l'image qu'elle s'était faite du célèbre Oratorien, il rompit le premier le silence :

— « Vous devez vous être trompée de porte, madame, » dit-il simplement.

— « Non, » fit-elle, « vous êtes bien M. Euvrard, le Révérend Père Euvrard?... » Et, sans lui laisser le temps de répondre autrement que par un signe : — « Mon Père, » insista-t-elle, « je vous demande de me recevoir. Je viens à vous sans recommandation, parce que j'ai entendu vanter si souvent votre grand esprit et votre grand cœur, et j'ai tant besoin d'un appui!... »

En parlant de la sorte, elle s'était avancée dans l'étroit couloir. Le prêtre obéit presque machinalement à la suggestion qui émanait de ce geste. Il introduisit l'inconnue dans le réduit qui lui servait de bibliothèque. Sa physionomie ne put toutefois dissimuler une contrariété qui ne venait pas simplement de sa méditation interrompue. La toilette de cette femme et sa beauté, son énervement et son insistance, lui donnaient l'idée qu'il avait devant lui une personne du monde, prise dans quelque aventure de passion. Homme d'étude et de cabinet, ayant à peine exercé le ministère depuis qu'à sa sortie de l'École polytechnique il était entré en religion, la perspective de jouer un rôle de conseiller dans une histoire si étrangère au train accoutumé de sa pensée le désorientait déjà. Cependant, comme il était prêtre, et bon prêtre, ce manque de charité lui fit honte. Il avait eu, pour débarrasser de ses papiers son unique fauteuil, un mouvement de véritable impatience, qu'il justifia de son mieux. Il rejeta cette gêne sur l'état de désordre où se trouvait la pièce. Son déménagement remontait à deux semaines, et il n'avait pas encore rangé ses livres, posés par tas sur les planches de bois blanc qui garnissaient les murs, entre des liasses de notes et des cartons. Un tapis d'occasion couvrait une partie

du carreau. Quatre chaises de paille, un bureau d'angle, un prie-Dieu achevaient le mobilier de cette cellule. Deux fenêtres l'éclairaient, auxquelles le savant avait cloué de ses mains et de guingois des rideaux de vitrage achetés tout faits et trop courts. Le marbre de la cheminée sans feu supportait, près d'une lampe à esprit-de-vin, une casserole, un filtre en terre et les débris du déjeuner : deux œufs à la coque et une tasse de café. L'hôte de ce pauvre campement préparait lui-même ses repas, avec un stoïcisme dont témoignait le tableau noir posé sur son chevalet entre les croisées et couvert de griffonnages cabalistiques, son opium intellectuel. Il les montrait du geste en avançant le siège, et il disait :

— « Je rougis, madame, de vous recevoir dans un taudis pareil. Mais, puisque vous connaissez mon nom, vous savez que je suis un proscrit. Il paraît que je faisais courir un danger à l'État en traçant ces formules dans une maison où d'autres Pères travaillaient l'histoire, l'archéologie et l'hébreu ! Espérons que ce pauvre État est sauvé maintenant... » — Il rit de cette innocente épigramme, son unique vengeance contre ses persécuteurs. Puis, ses propres paroles l'ayant, par une naturelle association, ramené à sa première idée : — « Quelques-uns, parmi ces Pères, s'occupaient aussi de direction. Ils s'en occupent encore. Peut-être vaudrait-il mieux que je vous indique l'adresse de l'un d'entre eux. Si vous avez un conseil pratique à demander, un géomètre n'est guère qualifié pour vous le donner. Notre science... »

— « C'est précisément votre réputation de savant, » interrompit Mme Darras, « qui m'a déterminée à cette démarche... Je vous ai dit que j'avais souvent entendu parler de vous, par mon mari d'abord. Il est un ancien élève de l'École polytechnique, comme vous, paraît-il... Certes, il n'est pas suspect de partialité envers l'habit que vous portez. A cause de cela, je vous demanderai de ne pas vous dire mon nom. Ses collègues et lui tiennent vos ouvrages dans une telle estime !... Et puis, vous avez eu le fils d'une de mes amies comme élève à Juilly.

Je savais votre grande intelligence par mon mari. J'ai su par elle votre grande bonté... Quand j'ai cherché un prêtre auquel m'adresser dans une heure solennelle de ma vie, votre nom m'est venu à la pensée, pour ce double motif. Ma situation est si exceptionnelle que j'ai redouté un ecclésiastique ordinaire et son étroitesse d'esprit. Il y en a tant qui semblent n'avoir comme idéal que d'éloigner les âmes de Dieu!... »

— « Je suis à votre disposition, madame, » répondit l'Oratorien. « Vous n'avez pas à me dire votre nom. Je préfère même l'ignorer... » L'énigmatique dernière phrase de sa singulière interlocutrice avait confirmé ses soupçons. Persuadé qu'il allait recevoir la confiance d'un remords en voie de repentir, le prêtre acheva de se réveiller dans le mathématicien. La profonde phrase de l'Apôtre : *Omnibus omnia factus sum* (1), sera toujours la devise d'un cœur véritablement sacerdotal. Mme Darras vit une expression d'une gravité attentive remplacer, sur ce masque soudain transformé, le désarroi un peu falot qui l'avait déconcertée. Ces yeux bleus, que voilait tout à l'heure un nuage de distraction, se fixèrent sur elle avec une précision singulière, et l'accent du prêtre prit l'autorité, indulgente à la fois et impérative, du médecin au chevet du malade, pour ajouter : — « Je vous le répète cependant, je suis moins qualifié qu'un de ces ecclésiastiques que vous avez tort d'appeler ordinaires et qui sont de vieux praticiens de la vie. Mais, puisque vous réclamez mes faibles lumières, qu'y a-t-il?... »

— « Il y a, mon Père, » et dans cette voix de femme frémissait la sincérité douloureuse d'un être qui se prépare à mettre à nu une plaie de sa conscience, gardée longtemps secrète, « il y a que je suis tourmentée, depuis des semaines, des mois, par un besoin de me rapprocher de Dieu, qui est devenu, ces temps-ci, une véritable souffrance. J'ai été très pieuse quand j'étais jeune. Puis, j'ai cessé de l'être. J'ai eu des doutes. Il m'a semblé que je ne croyais plus. Voici douze

(1) *Cor.*, I, ix, 22. « Je me suis fait toutes sortes de choses pour toutes sortes de gens. »

ans que je ne pratique pas... Je dis qu'il m'a semblé, car je n'ai jamais méconnu la bienfaisance de la religion. La preuve en est qu'ayant eu une fille, j'ai voulu qu'elle fût baptisée. Ce n'a pas été sans lutte... L'enfant a grandi. Elle a onze ans. Elle va faire sa première communion... »

Elle s'arrêta, comme si, arrivée à un ordre d'idées plus intime, elle ne trouvait pas bien ses mots. Cet embarras, le caractère de ce début, si détourné, si hésitant, le rapport entre la naissance de l'enfant et la date où la mère s'était éloignée des sacrements, autant d'indices qui se raccordaient trop bien à l'hypothèse déjà construite dans l'esprit de M. Euvrard. Cette femme était mariée. Elle l'avait dit elle-même. Elle avait commis une faute. Son enfant n'était pas du mari. Son allusion aux prêtres qui éloignaient les âmes de Dieu venait sans doute d'avoir rencontré un confesseur trop sévère. M. Euvrard se crut habile en essayant de lui faciliter le pénible aveu :

— « Votre fille vous devra le salut de son âme, » dit-il ; « et d'avoir sauvé une âme efface bien des fautes, surtout quand ces fautes peuvent avoir eu, sinon pour excuse, au moins pour explication, un entraînement. Reprenez courage, madame... »

A mesure qu'il parlait, une rougeur montait aux joues de l'inconnue. Le pauvre Oratorien se sentit rougir lui-même. A l'éclair de fierté allumé dans le regard de sa visiteuse, il venait de comprendre qu'il se trompait sur le caractère de sa démarche. Non, elle n'était pas l'héroïne repentante d'une banale histoire d'adultère, et il l'écoutait, qui continuait sa confidence, d'une voix rendue ferme, maintenant, par la révolte contre le soupçon :

— « Non, mon Père, non. Je n'ai pas à me reprocher ce que vous croyez. Je suis une honnête femme. Si j'ai cessé de pratiquer, je n'ai pas à rougir du motif. Je n'ai pas commis une faute. J'ai été loyale, toujours. Je n'avais pas de remords d'être hors de l'Église. J'étais tranquille avec ma conscience. Je vous l'ai dit : j'avais perdu la foi... Cette foi dormait. Elle

s'est réveillée au contact de la foi de ma fille. C'est là ce qui m'amène... Comment s'est accompli ce travail? Je ne le sais pas moi-même. C'a été une suite d'événements très ordinaires. Quand Jeanne a dû aller au catéchisme, je l'y ai accompagnée, dans cette petite chapelle souterraine de Saint-Sulpice, au bout de votre rue, où j'étais venue, à son âge. Toutes mes émotions d'alors, je me suis mise à les revivre dans les siennes. Je l'ai vue aussi fervente que je l'avais été, son esprit s'ouvrir aux idées religieuses, comme le mien alors; l'amour de Dieu s'emparer d'elle, comme de moi autrefois. Est-ce mon enfance qui m'est remontée au cœur? Est-ce autre chose? Je vous répète que je ne sais pas... J'avais recommencé d'aller à la messe, à cause de Jeanne, pour la forme... J'ai recommencé d'y prier. Cela m'a prise d'abord comme un regret. Je me suis abandonnée à ce sentiment du passé qui nous fait aimer à revoir les endroits où nous habitions jeunes, à rencontrer des parents perdus de vue, d'anciens amis. Une heure est venue, où j'ai compris que ce passé, c'était le présent. J'ai senti Dieu. J'ai senti mon âme. Oui, il y a un Dieu, et qui nous écoute. Nous avons une âme, et qui émane de lui, qui vit de lui... Ces deux évidences se sont imposées à moi, toujours plus claires, toujours plus puissantes, rien qu'en faisant répéter sa prière à ma fille, chaque matin et chaque soir. Je l'écoutais prononcer ces mots : *Notre Père*, et je lisais dans le fond de son être. J'y voyais la foi absolue dans la bonté de ce Père céleste. Je me disais alors, j'étais bien obligée de me dire : si ce cœur, tout pureté, tout tendresse, tout sincérité, était trompé dans cette confiance, rien n'aurait de sens ici-bas. Est-ce possible? La vie serait un horrible cauchemar, si des élans comme celui de cette enfant vers son Créateur n'étaient qu'un mensonge. La mère en moi s'est rendue à cette lumière... Oh! ce travail ne s'est pas accompli sans combats. Les raisonnements qui m'avaient été donnés contre la religion se sont levés. Aucun n'a tenu contre cette voix de ma fille parlant au bon Dieu. Pourquoi essayer de discuter quand on sent, quand une

réalité est là devant vous, vraie comme vous-même, comme l'air que vous respirez, comme les objets que vous touchez? J'ai *cru* de nouveau. Je n'ai plus lutté contre un sentiment d'autant plus fort qu'il m'associait davantage à l'intimité de mon enfant, à toutes les émotions de sa piété grandissante. Plus j'ai partagé ces émotions, plus j'ai aimé mon enfant et aussi plus j'ai *cru*. Vous n'imaginez pas quelle ardeur d'amour cette approche de sa première communion suscite en elle; comme sa sensibilité et son intelligence en sont exaltées, illuminées; à quels miracles de perfection quotidienne j'assiste dans ce jeune cœur. C'est Dieu que je regarde agir en elle et aussi en moi... Mais ce n'est pas pour vous raconter par le détail cette transformation de mes pensées que je suis ici, mon Père. Je vous en ai assez dit pour que vous compreniez comment je suis arrivée à ce désir où se résume tout le reste : Jeanne va faire sa première communion dans trois semaines, je voudrais communier avec elle. »

— « Vous n'avez pas seulement sauvé l'âme de votre fille, » répondit le prêtre, « vous avez sauvé la vôtre, madame. Ne soyez pas troublée d'être restée si longtemps loin de Dieu. Vous l'avez appelé le bon Dieu, et vous avez eu raison. Il ne demande qu'à pardonner. Le cœur de Notre-Seigneur est toujours là. Vous avez encore raison de croire qu'il agit en vous. C'est lui qui vous a conduite, d'heure en heure, jusqu'à celle-ci. Vous voulez communier. C'est si simple! Je suis prêt à recevoir votre confession. Ici, ce ne serait pas permis, mais Saint-Sulpice est à deux pas, et... »

Le digne homme avait parlé d'un ton attendri où perçait un regret de sa première méprise. Ce récit avait éveillé en lui un sentiment très particulier. S'il avait les défauts que comporte l'esprit abstrait des géomètres, il en avait les vertus, entre autres cette puissance de mysticisme dont s'accompagne souvent le génie mathématique, témoins un Pascal, un Leibniz, un Newton, et, de nos jours, un Cauchy, un Puiseux, un Hermitte. Un effort lui avait été nécessaire quand il appréhendait l'aveu d'une histoire d'amour. Son intérêt, au

contraire, était surexcité au plus haut point par cette confiance, très peu intellectuelle, très dépourvue de rigueur logique; mais il y avait vu, comme la mère de Jeanne, le mystérieux dialogue de Dieu et d'une âme. Il lui semblait bien qu'un des éléments du problème n'était pas clair. Du jour où cette âme avait cru de nouveau, pourquoi n'était-elle pas allée aussitôt aux sacrements? Pourquoi ce délai? Pourquoi ce trouble dans ce retour? L'énergie de l'inconnue à proclamer son honnêteté ne permettait pas de supposer un secret coupable. M. Euvrard ne se doutait pas qu'il allait lui-même, dans une minute, et par son seul caractère de prêtre, représenter l'invincible obstacle dressé devant cette femme sur cette route du retour, et il l'écoutait, avec un étonnement très vite mêlé d'épouvante, l'interrompre, en reprenant une de ses dernières phrases :

— « Non, mon Père, ce n'est pas si simple. Il faut que vous en sachiez davantage, et que je vous aie appris qui je suis et pourquoi vous me voyez si émue. Je suis mariée, je vous l'ai dit déjà. Je dois ajouter que c'est mon second mariage, et que mon premier mari vit toujours. »

— « Alors, » interrogea le prêtre après un silence, « vous êtes divorcée et remariée?... »

— « Oui, » dit-elle.

— « Et votre fille? »

— « Ma fille est née de mon second mariage. »

— « Vous êtes divorcée et remariée, » répéta M. Euvrard, et, comme se parlant à lui-même : « Pauvre femme! Je comprends tout... » Puis, revenant à elle : — « Non. Ce n'est pas simple. Vous ne pouvez pas communier, vivant comme vous vivez. Je ne dois pas même recevoir votre confession. Je ne pourrais pas vous donner l'absolution... »

Il avait prononcé ces derniers mots avec un visage et d'une voix où n'hésitait plus la timidité du savant dérangé dans sa méditation, où ne frémissait plus la pitié d'un vieillard ému par une confidence douloureuse. Le religieux édictait, au nom de sa foi, une sentence sans appel, fondée sur une règle

indiscutable. La physionomie anxieuse de Mme Darras s'était contractée davantage en écoutant cet arrêt, sans exprimer cependant de surprise. Elle esquissa seulement un geste plus découragé pour répliquer :

— « Je connaissais d'avance votre réponse, mon Père. Elle m'a déjà été faite. Vous l'avez deviné, j'imagine, à l'une de mes phrases : je me suis adressée une première fois à un autre prêtre. Il m'a arrêtée aux premiers mots, comme vous. Je connais d'avance aussi la condition que vous allez m'imposer : quitter mon mari. Laissez-moi vous répéter ce que j'ai dit à ce prêtre... Il y a treize ans, j'en avais vingt-neuf. J'étais la plus malheureuse des femmes. L'homme à qui ma famille m'avait mariée, et dont j'avais dû me séparer, venait de demander et d'obtenir que cette séparation fût convertie en divorce. Il s'était remarié. Je restais seule au monde avec un fils de neuf ans. Les tribunaux me l'avaient donné. Comment l'élever ? Comment tenir tête aux difficultés que le divorce crée autour d'une femme, même lorsqu'elle a le bon droit pour elle ? C'est alors qu'un autre homme, que j'avais connu chez mes parents, sans trop le remarquer, et perdu de vue depuis mon mariage, trouva le moyen de rentrer dans ma vie. J'appris qu'il m'avait aimée jeune fille, sans se déclarer. Il était pauvre alors. J'étais riche. Il ne s'était pas marié, à cause de moi. Il avait travaillé, pour me conquérir quand j'étais libre, pour m'oublier quand je ne l'étais plus. Je l'étais de nouveau, il reparaisait. Il avait de la fortune maintenant, une brillante position, la possibilité d'épouser qui lui plairait. Il restait fidèle à son premier sentiment, et il me demandait ma main. J'ai accepté ce dévouement, et, depuis ce jour, je n'ai pas rencontré en lui une défaillance. Il a été pour moi le meilleur des maris, pour mon fils le meilleur des pères... Fût-ce au prix de mon salut éternel, je ne le quitterai jamais, jamais... »

— « Je ne comprends pas bien alors ce que vous attendez de moi, » répondit M. Euvrard, « ni de quel appui vous avez besoin, pour me servir de vos propres termes. Vous êtes assez

au courant des lois de l'Église pour le savoir ; votre second mariage ne compte pas à ses yeux, il ne pourra jamais compter. En le contractant, vous avez rompu avec elle. Vous prétendez persévérer dans cette rupture, et, en même temps, vous parlez de reprendre une vie religieuse, de participer aux sacrements?... Il y a là une contradiction si évidemment irréductible qu'elle ne vous a pas échappé. Vous voudriez être tout ensemble dans l'Église et hors de l'Église. C'est un problème sans solution. »

— « Il y en a une, mon Père, » interrompit Mme Darras. L'énergie de son affirmation prouvait quelle importance elle attachait à cette partie de leur entretien. Le sang revenait à ses joues. Ses yeux brillaient, et elle insistait : — « Oui, il y a une solution. Elle ne peut être acceptée que par un prêtre à l'esprit large, très large. C'est pour cela que je suis venue vous la soumettre, à vous... Mon second mariage ne compte pas aux yeux de l'Église. Vous me le dites, et je le sais. Vous ajoutez qu'il ne pourra jamais compter. Sans doute, tant que le premier subsistera. Mais si ce premier était cassé? L'Église n'admet pas le divorce. Soit. Mais elle admet l'annulation. Il y a treize ans, lorsque j'ai entrevu la possibilité de ce second mariage, j'ai pensé à m'adresser à Rome. Je ne l'ai pas fait. Mon futur époux y répugnait, et moi-même j'avais si peu de foi!... Est-il trop tard aujourd'hui? Puisque l'Église m'impose de me soumettre à ses lois, elle me doit de m'en donner les moyens. Les motifs que j'aurais allégués à cette époque, je les alléguerai. Ils n'ont rien perdu de leur force. Je vous ai dit que mes parents m'avaient mariée. S'ils ne m'ont pas contrainte, au sens matériel du mot, il n'en est pas moins vrai que leur pression a influencé ma volonté. Je n'ai donc pas agi en pleine liberté. Dans tous les cas, je n'ai certainement pas su qui j'épousais. Si je l'avais su, je serais morte plutôt que de subir cette abominable union. Entre mon premier mari et moi, il ne s'est agi ni d'un désaccord d'humeur, — j'ai tout supporté de ses défauts de caractère, c'était le père de mon fils, — ni d'une infidélité. Il m'a trompée, et j'ai pardonné...

Je n'ai pu ni supporter, ni pardonner le vice le plus abject, le plus dégradant pour des personnes de notre classe. Cet homme buvait, et l'ivresse le rendait furieux. Cinq années durant, à cause de mon fils, j'ai subi d'horribles scènes où les menaces et les brutalités n'étaient pas le pire dégoût. Je n'ai trouvé la force de me sauver que le jour où ma vie et celle de l'enfant ont été en danger. Il m'avait frappée, moi, avec une telle violence que j'ai mis des semaines à m'en remettre, et il avait voulu le frapper, lui!... Je vous le demande, mon Père, avais-je consenti à épouser un fou, et un fou méchant? N'y a-t-il pas là de quoi faire casser un mariage où mes parents et moi avons été trompés?... Mon Père, si je m'engage à la demander, cette annulation, que je ne peux pas ne pas obtenir; si je vous affirme que je ferai tout pour décider mon second mari à m'y autoriser; si je vous promets que, d'ici là, tout en demeurant sous son toit, je vivrai auprès de lui comme une sœur auprès d'un frère, ne voudrez-vous pas me considérer comme réconciliée avec l'Église? Ne pourrai-je pas me confesser et communier avec ma fille, une fois du moins, cette seule fois?... »

— « Non, » dit l'Oratorien en secouant sa tête avec une mélancolie où la pitié l'emportait de nouveau sur la sévérité.

— « Vous ne pourrez pas. Aucun prêtre ne saurait se prêter à un compromis qui ne reposerait d'ailleurs sur rien de réel. Les prétextes que vous venez d'articuler ne permettraient pas d'introduire une demande d'annulation. Vous paraissez croire, madame, comme beaucoup de gens du monde, que Rome a le pouvoir de dénouer le lien conjugal. Elle ne l'a pas. Rome reconnaît qu'il y a des mariages nuls, quand ces mariages sont vraiment nuls, c'est-à-dire quand certaines conditions nécessaires à la validité du contrat conjugal n'ont pas été remplies. Ces conditions, elle les a déterminées et définies, avec une précision qui ne laisse aucune place à l'équivoque. Consultez un ouvrage quelconque de théologie morale. Vous verrez que votre cas ne rentre dans aucun des types prévus. Vous-même convenez que votre mariage a été

suffisamment libre, quand vous dites que, si vous aviez connu l'affreux vice de votre mari, vous ne l'auriez pas épousé. Donc, il y a eu consentement. Vous vous indignez contre ce vice; je vous accorde qu'il est détestable, qu'il est hideux. Il ne constitue pas une erreur sur la personne. Il constitue une épreuve. Quand l'Église a béni votre mariage, elle ne vous a pas promis qu'elle vous exempterait des épreuves. Si celle-là était trop dure, vous aviez la séparation, que l'Église a toujours autorisée. Mais elle n'autorise que la séparation. Faire davantage, ce serait désobéir au précepte si nettement formulé dans l'Évangile et qui défend les seconds mariages du vivant du premier conjoint. Comprise comme vous la comprenez, l'annulation ne serait qu'un divorce hypocrite. L'Église n'a pas de ces complaisances. Quand elle marie deux êtres, elle enregistre bien un contrat, mais irrévocable, puisqu'il se double d'un sacrement. N'espérez pas échapper par cette porte. Elle est fermée...

— « Que faire alors?... » s'écria Mme Darras en joignant les mains, dans un geste de détresse : — « Est-ce possible que Dieu » — elle appuya sur ce mot avec une infinie douleur — « m'ordonne d'abandonner mon foyer, de briser le cœur d'un homme que j'aime et qui m'aime, de laisser ma fille? Car mon mari ne me la donnerait pas, et il aurait la loi pour lui... Sinon, pas de vie religieuse; l'interdiction absolue de m'agenouiller à côté de ma chère enfant, dans une heure solennelle de sa jeunesse, pour participer ensemble au même saint mystère; pas de pardon!... Est-ce possible, je vous le redemande, mon Père, que la loi humaine ait plus de justice, plus de charité que la loi divine? Car enfin, quand j'étais si malheureuse, l'ayant si peu mérité, l'une m'a permis de refaire ma destinée, loyalement, honnêtement. L'autre exige que je la défasse à nouveau. A peine si elle consent à ne pas m'emprisonner dans un haïssable passé, et elle m'interdit de le réparer... Ah! monsieur Euvrard, comment voulez-vous qu'à constater cette différence de procédés tant d'objections que j'ai entendues si souvent ne me reviennent pas? Cette

renaissance de ma foi ancienne, suscitée par le contact avec la piété de ma fille, s'abolit, s'efface. Le doute me reprend. J'en ai tant souffert, après ma visite à l'autre prêtre! Je me dis que les adversaires de l'Église ont raison; qu'elle est un instrument de compression et de mort, que le progrès s'accomplit sans elle et contre elle; qu'en la regrettant comme je le fais, avec une telle nostalgie, je suis la dupe d'un mirage, et que la vérité n'est pas là... »

— « Ne parlez pas ainsi!... » dit vivement l'Oratorien. D'un geste instinctif, sa vieille main s'était posée sur le bras de son interlocutrice, pour l'arrêter dans son blasphème. — « Ne pensez pas ainsi. Surtout ne jugez pas Dieu. Ce serait commettre le péché contre l'Esprit, le seul qui ne sera pas pardonné... Vous reprochez à la loi de l'Église sur le mariage de manquer de justice et de charité? » continua-t-il. « Permettez-moi une comparaison très vulgaire, mais très nette. Un bateau se trouve devant un port où l'un des passagers voudrait aborder. Il y va pour lui des plus hauts intérêts moraux et matériels, de revoir un père mourant, par exemple, d'assister à un procès d'où dépend l'avenir des siens. Que sais-je?... Des cas de peste se sont produits sur le bateau. Les autorités de la ville interdisent le débarquement, par crainte de la contagion. Serait-il juste, serait-il charitable de céder aux supplications du voyageur, au risque de contaminer une cité de cent mille habitants? Évidemment non. Voilà donc une circonstance où la justice, où la charité exigent le sacrifice de l'intérêt individuel à l'intérêt général. Ce principe domine la société. Entre deux mesures, dont l'une est certainement utile à l'ensemble et pénible à tel individu, l'autre agréable à cet individu et nuisible à l'ensemble, la justice et la charité veulent que la première prédomine. C'est la question qu'il faut se poser à propos de toute institution, pour en mesurer la valeur. Posez-la pour le mariage indissoluble. Que répond la raison? Que la société se compose de familles et que, tant valent ces familles, tant vaut cette société. Considérez maintenant ce que le mariage indissoluble apporte de

chances de santé à la famille : — chances de réflexion sérieuse avant l'engagement, puisqu'il est irrévocable, — chances de cohésion plus étroite entre les ancêtres, les parents et les enfants, puisque la lignée comporte moins d'éléments hétérogènes, — chances d'unité dans l'esprit des membres et de suite dans la tradition. Ce mariage est le plus fort agent de cette fixité des mœurs, en dehors de laquelle tout n'est qu'anarchie et fièvre éternelle. Que répond l'histoire, après la raison ? Elle démontre qu'en effet, toutes les civilisations supérieures ont tendu à la monogamie. Or le divorce n'est pas de la monogamie, c'est de la polygamie successive. Je ne veux pas vous faire un cours de sociologie. Savez-vous pourtant ce qu'établit la statistique ? Dans les pays où le divorce existe, le chiffre des criminels, des fous, des suicides est proportionnellement décuple chez les divorcés. Donc, pour une personne qui, comme vous et quelques autres, apporte ou préserve dans le divorce toutes les délicatesses de son esprit et de son cœur, la majorité ou les avait déjà gâtées ou les y a perdues. Réglementer la société en vue d'une minorité de dégénérés probables, c'est chercher sa norme dans ce qui doit rester son déchet. Vous appelez cela un progrès (1). La Science l'appelle une régression... Nous venons de nous mettre, remarquez-le, au point de vue de l'observation pure. J'ai voulu ainsi vous faire toucher au doigt l'identité entre la loi de l'Église et la loi de la réalité, entre l'enseignement de l'expérience et celui de la Révélation. Dans son effort pour durer, la nature sociale aboutit précisément à la règle dont la religion a fait un dogme. A la lumière de ces idées, comprenez la gravité de la faute que vous avez commise en profi-

(1) Deux illustres exemples, celui de Molière et celui de Stendhal, autoriseraient l'auteur à mettre en note : c'est un prêtre qui parle. Il préfère indiquer aux lecteurs curieux de ces problèmes une brochure publiée l'an dernier par M. le professeur Enrico Morselli : *Per la polemica sul divorzio* (Gênes, Fratelli Carlini). Ils y verront la thèse du Père Euvarard soutenue, avec des chiffres à l'appui, par un positiviste déclaré. Cette brochure précise d'une manière remarquable l'attitude prise par les savants italiens en regard de la loi du divorce, considérée par eux, au nom de l'expérience incontestable de la criminalité, comme dangereuse et rétrograde.

tant du criminel article qu'ont introduit dans notre Code les pires ennemis de l'ordre social, les destructeurs de la famille. Vous vous êtes associée à cette œuvre d'ébranlement, dans la mesure où vous l'avez pu. Vous avez sacrifié la société à votre bonheur individuel. Vous avez, votre second mari et vous, constitué, dans votre humble sphère, un type de foyer anarchique, d'autant plus funeste que vous y avez donné l'exemple, par vos vertus, de la décence dans l'irrégularité, d'une apparence d'ordre dans le désordre. C'est là ce qui rend si redoutables les égarements des âmes qui ont reçu et gardé de très beaux dons. Leur noblesse native les suit, même dans leurs erreurs. Elles y tombent sans s'y avilir. En dissimulant la laideur du mal, elles le propagent plus dangereusement. Ne cherchez pas ailleurs la raison des difficultés extrêmes que vous rencontrez dans votre effort de retour. Mesurez la grandeur de votre faute à ces difficultés, et remerciez Dieu de ne vous avoir pas éprouvés davantage, vous et les vôtres... Il n'y a pas vingt ans que cette détestable loi du divorce a été votée, et si vous saviez combien de tragédies je l'ai déjà vue produire, moi qui confesse si peu; dans quelles catastrophes j'ai vu sombrer des ménages comme le vôtre, qui n'ont pas compris cette évidence, partout empreinte cependant : toute liberté contraire aux lois de la nature engendre une servitude; tout devoir abandonné, un malheur! J'ai vu des haines fratricides entre les enfants du premier et du second lit, des pères et des mères jugés et condamnés par leurs fils et leurs filles; ici, des heurts meurtriers entre le beau-père et son beau-fils; là, entre la seconde femme et la fille du mari; ailleurs, la jalousie du passé, d'un passé rendu si vivant par l'existence du premier mari, suppliciant le second mari; ailleurs, des luttes horribles entre ce premier mari et son ancienne femme autour des maladies de leur enfant, ou, une fois grandi, de ses passions, de ses folies de jeune homme, de son mariage, si c'est une fille. Et je ne vous parle pas de cette rancœur, quotidienne-ment renouvelée, contre la malveillance, avouée ou cachée, hypocrite ou sincère, qu'importe, d'un monde où, malgré

tout, le respect de l'union chrétienne demeure intact. Ah! quelles misères!... Votre lot n'aura pas été le pire, car il s'accompagne d'une grande grâce, puisque vous avez retrouvé la foi. Si vous la méconnaissiez jamais, cette grâce, c'est alors qu'il faudrait trembler. L'action vengeresse de Dieu ici-bas ne s'accomplit point par des événements extraordinaires. La logique de nos fautes y suffit. Elle comporte une partie nécessaire et inévitable, une partie accidentelle et comme flexible, que la Providence peut nous épargner. Voilà pourquoi je vous ai parlé comme je viens de le faire, afin que vous ne pensiez plus jamais comme je vous ai vue penser tout à l'heure. J'ai eu trop peur pour vous!... »

Toutes sortes de sentiments avaient agité Mme Darras tandis qu'elle écoutait ce véritable réquisitoire, dont chaque phrase l'humiliait dans ce second mariage, contracté jadis avec tant d'hésitations, mais si sérieusement, et où elle avait concentré sa fierté sentimentale. Chacune aussi allait frapper en elle une touche douloureuse. Ce qui n'était qu'idée pour le théologien qui lui parlait, était pour la catholique, divorcée et remariée, une réalité vivante et saignante. Ce langage presque scientifique, où le professeur et l'apologiste transparaissaient involontairement, l'avait impressionnée à une étrange profondeur, en lui remémorant d'innombrables conversations tenues devant elle par son mari. Elle retrouvait, mises au service de convictions si opposées, des façons de s'exprimer si pareilles, dues à la discipline identique reçue rue Descartes. C'avait été un malaise de plus que ce rappel, à cette minute, de l'homme dont elle portait le nom. Il aurait été si cruellement surpris de la voir en tête à tête avec ce prêtre, écoutant, sans protester, de telles maximes, subissant une influence si contraire à l'unité morale de leur ménage! Lui-même lui avait vanté la supériorité d'esprit de M. Euvrard, sans soupçonner que ces éloges adressés au talent mathématique du membre de l'Institut contribueraient, dans un moment de crise, à augmenter son autorité sur une femme qui n'avait jamais appuyé ses besoins religieux que de raisons

sentimentales. Pour la première fois, un savant et qu'elle connaissait comme supérieur lui en fournissait d'intellectuelles. En même temps, quelques termes échappés à la véhémence du religieux : — *dégénérés, déchet*, — l'avaient froissée, presque indignée. De tant d'émotions diverses, une seule dominait, quand l'Oratorien eut achevé son long discours. Il venait, conduit par la rigueur de sa doctrine, d'énoncer le pronostic le plus capable de bouleverser ce cœur inquiet, où la piété renaissante avait commencé d'éveiller de secrets, d'invincibles remords. Depuis longtemps déjà, la crainte d'une expiation suspendue sur ces douze années d'un bonheur qu'elle n'osait plus croire légitime, hantait, obsédait Mme Daras. Cette appréhension constante, et la volonté de s'y soustraire, étaient pour beaucoup dans son passionné désir de se réconcilier avec l'Église, auprès et sous la protection de sa fille. Quand son interlocuteur avait fait une allusion aux épreuves dont elle et son mari pouvaient être frappés, elle avait frissonné. Ce saisissement s'était accru avec l'insistance du prêtre. Le hasard avait voulu que l'une des catastrophes mentionnées par lui fût précisément celle que la divorcée redoutait le plus, d'après des indices trop justifiés. Le récit auquel cette scène sert de prologue n'est que le détail de ce malheur. Cet accord entre sa plus secrète anxiété et certaines paroles de M. Euvrard lui avait infligé une trop vive sensation d'un avertissement prophétique, pour qu'elle gardât la force de discuter. A quoi bon d'ailleurs, après une réponse à sa demande, qui ne laissait aucune place à l'espoir ?

— « Je ne peux pas raisonner contre vous, mon Père, » finit-elle par dire. « Je ne suis qu'une ignorante... J'étais venue implorer de votre charité, comme prêtre, un secours que vous me refusez. Votre décision me semble bien dure, mais je l'accepte. Vous l'avez appuyée sur des motifs qui s'imposaient à mon intelligence pendant que vous me parliez, tout en me déchirant l'âme. Une autre fois, si vous me permettez de revenir, je saurai peut-être formuler des objections que je ne vois pas maintenant avec mon esprit. Je les sens

avec mon cœur... Je voudrais, avant de prendre congé, vous poser une question encore... Vous m'avez dit que j'étais une exception dans le divorce. Je ne le crois pas. Si votre jugement sur moi est trop indulgent, il a cependant un sens. Il prouve que vous admettez des différences entre les façons de vivre des femmes qui se remarient. A vos yeux, elles ne sont pas toutes également éloignées de ce que vous considérez comme la droite voie. Il doit y avoir des degrés aussi dans la rupture avec l'Église. Vous me dites que la réconciliation absolue que j'avais rêvée n'est pas possible. Si je ne peux pas avoir une vie religieuse complète, suis-je condamnée à ne pas en avoir du tout? N'y a-t-il pas un moyen terme entre cet abandon de mon foyer que vous m'ordonnez, pour m'admettre aux sacrements, et l'incrédulité totale où j'ai vécu si longtemps? Puisque ce retour à la foi, qui m'a conduite ici, est, de votre propre aveu, une grande grâce, ne m'indiquerez-vous pas un moyen d'y répondre à la portée de ma faiblesse?... Enfin, mon Père, c'est une conclusion pratique que je vous demande de vouloir bien donner à notre entretien. »

— « Je ne vous ai pas ordonné d'abandonner votre foyer, » rectifia M. Euvrard, « du moins en ce moment. Vous voudriez le faire, que je vous demanderais de réfléchir. C'est la preuve que l'on ne sort pas si aisément de certains chemins. Vous avez une fille et dont l'éducation religieuse serait compromise, si vous quittiez votre maison. Où est l'obligation la plus profonde? Je ne prendrais pas sur moi de trancher cette difficulté. Je ne l'ai pas tranchée. Je vous ai dit, me rangeant sur ce point, et d'une manière absolue, à un avis qui vous paraissait trop sévère : l'approche des sacrements vous est défendue dans vos conditions actuelles d'existence... Néanmoins, il est très vrai que ces conditions, si fausses soient-elles, comportent des devoirs. Les remplir, c'est toujours, dans un certain sens, mériter. Vous avez mérité, en n'oubliant pas, dans votre second mariage, vos obligations envers votre fils. Vous mériterez, chaque fois qu'ayant à subir quelque épreuve,

vous l'offrirez à Dieu, surtout quand cette épreuve se rattacherait à ce second mariage, ainsi le chagrin qui vous serrera le cœur quand, le jour de cette première communion, vous verrez d'autres mères aller à la sainte table, et vous non. Vous pouvez mériter, toujours dans le même sens, par des aumônes, par des privations, par une observance plus rigoureuse de certains préceptes de l'Église, les maigres et les jeûnes, par exemple. J'ai compris que votre second mari était très éloigné, lui, beaucoup plus éloigné que vous ne l'avez jamais été... Vous mériteriez surtout, si vous parveniez à le ramener... »

— « Ne me demandez pas cela, mon Père ! » s'écria Mme Darras, dont les traits s'étaient soudain comme décomposés. Elle répéta : « Ne me le demandez pas ! Pour essayer de mériter, comme vous dites, rien ne me coûtera, dans le programme que vous me tracez. Parler de questions religieuses à mon mari, en lui montrant ma vraie manière de penser, je ne le pourrais pas. Songez, mon Père : tous mes troubles autour de la première communion de ma fille, il ne les soupçonne même point. J'ai mis tant de soin à les lui cacher ! Il en souffrirait trop. »

— « Il a pourtant consenti que sa fille fût baptisée ? » dit M. Euvrard.

— « J'avais mis cette condition à notre mariage, » répondit Mme Darras, « que nos enfants seraient catholiques. Il a tenu sa parole, — c'est un si honnête homme, — mais avec quelle révolte intérieure, contre ce qu'il considère comme une misérable superstition ! Lui, qui s'occupe des moindres détails quand il s'agit de la petite, il me voit la conduire à la messe, au catéchisme, sans jamais me poser la moindre question. Cette partie de la vie de sa fille n'existe pas pour lui. Quant à moi, il est persuadé qu'en élevant notre enfant ainsi, je cède à un préjugé sentimental. Il le pardonne à la faiblesse féminine. Il m'aime, et il croit que dans le fond de ma conscience je suis en communauté d'idées avec lui. Il a tant tenu à ce que nos pensées n'en fissent qu'une. Ça été ainsi bien

longtemps... Non, je n'aurais pas la force de lui apprendre que c'est fini... »

— « Alors, » interrogea le prêtre avec un peu d'hésitation, « vous ne lui avez pas dit que vous veniez chez moi?... »

— « Chez vous? Non... » fit-elle, avec un accent de terreur à cette seule idée.

— « Et, quand vous rentrerez, vous ne lui raconterez pas cette visite? »

— « Non, » répéta-t-elle.

— « Il faudra pourtant que vous lui en parliez, » dit l'Oratorien. Il répéta : — « Oui, il le faudra. Pour vous d'abord, pour votre propre dignité. Vous ne pouvez pas avoir fait une démarche si grave, et vous en taire à cet homme qui est le père de votre fille, dont vous portez le nom, sous le toit de qui vous vivez. Ce serait un mensonge par omission, trop contraire à ce programme du moindre devoir que nous traçons ensemble tout à l'heure... Il le faudra, pour moi aussi. Vous ne voudrez pas que je me sois prêté à une visite clandestine. Vous m'avez dit qu'auprès de vous, l'on savait mon nom; que ce nom était même prononcé avec sympathie. Ce sera un motif pour que l'on trouve votre démarche moins extraordinaire. Vous prendrez cette occasion pour cesser un silence, qui est très coupable, avec la foi que vous avez. L'apôtre l'a dit : *Il faut croire de cœur pour obtenir la justice, et confesser de bouche ce que l'on croit pour obtenir le salut.* »

— « Non, » dit Mme Darras pour la troisième fois, en secouant sa tête, avec accablement, « je ne le ferai pas... Mon Père, » continua-t-elle, en mettant dans sa voix une supplication, « vous avez compris que je ne pouvais pas quitter mon mari, ne fût-ce qu'à cause de ma fille. Lui faire connaître la crise que je traverse, ainsi, sans préparation, ce serait risquer de tant l'irriter! Peut-être s'opposerait-il à la dévotion de l'enfant dans l'avenir, une fois la première communion faite. Il ne s'est pas engagé à la laisser devenir pieuse... Et, moi-même, je redouterais trop, pour ma propre foi, certaines discussions. Je les aurais affrontées, appuyée

sur les sacrements. J'y étais prête, puisque je voulais demander à mon mari qu'il autorisât ma démarche à Rome. Sans les sacrements, avec une vie religieuse si mutilée, si incomplète, je n'aurai pas la force... »

— « Mettez-y le temps qu'il sera nécessaire, » repartit M. Euvrard, « mais ayez la ferme volonté d'arriver à une explication qui ne laisse au père de votre enfant aucun doute sur votre état moral ; c'est votre strict devoir, même humainement. »

— « Je vous demande de me laisser réfléchir à tout cela, mon Père... » dit-elle en se levant ; et, presque tremblante : « Vous m'autorisez à revenir, n'est-ce pas ? Quoique notre conversation n'ait pas correspondu à mon espérance, elle m'a soulagée d'un poids très lourd, de ce silence dont j'étouffais !... »

— « Je serai toujours heureux de vous revoir, » reprit l'Oratorien, que cette timide et pressante question avait troublé visiblement ; « mais je vous ai dit que je ne pouvais pas me prêter à des visites clandestines. Revenez, quand on le saura chez vous. »

— « Et d'ici là?... » interrogea-t-elle.

— « D'ici là, je prierai pour que vous ayez commencé à remplir, dans la mesure permise par la prudence, votre devoir de franchise... »

— « Alors, adieu, mon Père, » dit-elle. « Je vous reste quand même très reconnaissante de m'avoir donné une de vos heures dont je sais tout le prix... »

Elle avait eu, pour prononcer cette formule de remerciement, la voix assourdie d'une femme qui se retient pour ne pas éclater en sanglots. Cette émotion gagna le prêtre. Il essaya de corriger ce que sa dernière réponse avait pu avoir de dur, en disant, après qu'ils eurent marché tous deux jusqu'au seuil de la porte d'entrée :

— « Adieu ? Non. Au revoir, mon enfant, et bientôt. »

— « Adieu... » répéta Mme Darras. Et elle commença de descendre, sans se retourner, l'étroit escalier de la pauvre

maison. Le Père Euvrard demeura sur le palier une seconde, comme s'il se préparait à la rappeler. Puis, la réflexion l'emporta sur le sentiment, et il referma sa porte, pour rentrer seul dans l'asile de science où la visiteuse inconnue venait de lui révéler, sans lui dire son nom, un drame intime d'une poignante intensité. Une opposition radicale entre deux consciences d'époux est toujours pénible. Elle devient infiniment douloureuse, quand elle porte sur ces problèmes religieux qui ont fait de tout temps, et continueront de faire, à travers les siècles, le fond dernier de la vie de l'âme. Cette opposition est tragique, lorsque ces époux sont dans le divorce, qu'ils n'ont pas cessé de se chérir et que le réveil de la foi chez l'un d'eux lui donne le remords quotidien de cet amour, sans le détruire. Que pensera l'autre? Avec quelle révolte il constatera ce lent, ce meurtrier empoisonnement de leur commun bonheur! Si c'est la femme que la nostalgie de l'Église reprend de la sorte, et que le mari professe à l'égard de la religion, non pas l'indifférence d'un sceptique, mais l'hostilité raisonnée d'un systématique, quel conflit! Quoique Mme Darras — pour parler le langage familier au Père Euvrard — ne lui eût dessiné que le « schéma » de sa vie sentimentale, elle en avait dit assez pour que les diverses possibilités de malheur qui menaçaient son foyer eussent apparu à l'Oratorien. Elle était partie depuis longtemps qu'il en frémissait encore. En vain le tableau noir, dressé sur le chevalet, l'invitait-il à se replonger dans la sereine atmosphère des spéculations mathématiques. L'esprit du savant était ailleurs, à suivre l'inconnue dans sa rentrée chez elle, auprès de son mari, à qui elle était si attachée et dont elle avait si peur... Pourquoi? Sans aucun doute cet homme était possédé de cette haine contre l'Église, bien singulière dans un âge de large culture intellectuelle, et pourtant bien fréquente. Victime lui-même de cette haine, l'Oratorien éprouva tout à coup un étrange sentiment de l'unité profonde qui solidarise les destinées les plus différentes dans une même patrie. Le heurt qui devait inévitablement se produire entre

ce mari et cette femme n'était qu'un incident, comme son exil hors de sa communauté, du duel engagé dans la France actuelle entre deux formes de pensées, deux civilisations, deux mondes. C'était un épisode privé d'une grande guerre religieuse. Cette vision se fit intense dans cette tête de mathématicien, habitué à représenter des files innombrables d'événements dans le raccourci de ses formules, si intense qu'au moment où il se décida à continuer son travail interrompu, le mot qu'il se prononçait intérieurement pour résumer son impression de cet entretien n'était plus comme tout à l'heure : « Pauvre femme ! » Il se disait : « Pauvre pays ! » Et pendant quelques instants la craie hésita entre ses doigts.

II

UN BEAU-PÈRE

Elle eût tremblé bien davantage, jusqu'à ne pouvoir tracer les chiffres indifférents des formules, cette vieille et vénérable main, si la seconde vue du savant et du croyant eût été plus perspicace encore. Sa pitié se serait émue de nouveau, et plus profondément, à constater que cette divergence religieuse entre le mari et la femme, sentie par celle-ci avec tant d'appréhension, n'était qu'un des éléments du désastre qui menaçait, dans ce moment même, ce foyer posé à faux. Sa théorie de la vie, qui lui montrait, sous l'apparent hasard des événements, une mathématique secrète d'équitable répartition, n'en eût été que trop fortifiée. Ce ménage touchait en effet à une crise, pour bien des raisons qui se découvriraient au fur et à mesure. Il est permis de dire dès maintenant qu'elles étaient toutes, ou bien issues du funeste principe du divorce, ou bien multipliées par lui. Mme Darras n'en percevait distinctement qu'une : celle qui l'atteignait dans son cœur, vis-à-vis de sa fille, et dans sa foi retrouvée. Cet après-midi ne devait pas finir sans la mettre en présence d'un autre

danger qu'elle prévoyait depuis des mois ; mais sa prescience demeurait volontairement obscure, vague, lavouée. Nous savons tous combien est vrai le proverbe où le peuple a ramassé tant d'expérience : « Un chagrin n'arrête jamais seul. » Puis, quand il s'agit de nous, et par la plus étrange illusion, nous considérons, au contraire, qu'une grande peine est une garantie contre d'autres, comme si le sort n'avait, contre chaque individu, qu'une somme fixe de rigueur à dépenser. Il n'en est rien. La nature, toujours une sous la variété de ses phénomènes, emploie dans l'ordre moral et dans l'ordre physique des procédés tout pareils. Lorsqu'une maladie résulte, non pas d'un accident, mais de cette disposition générale qui constitue une diathèse, ses accidents se manifestent, non pas sur un point de l'organisme, mais sur plusieurs. Il en va de même du malheur, quand il dérive, non pas de telle ou telle circonstance, mais d'un état. Il s'ingénie à nous atteindre dans les manifestations les plus diverses de notre personne. Les misères se pressent, se succèdent. Une contrariété en suit une autre. Aucune entreprise ne nous réussit. Toutes les hypothèses hostiles se réalisent. Nous parlons alors de malchance, de fatalité. Regardons-y de plus près. Nous reconnaitrons un effet constant à une cause constante : la méconnaissance prolongée de quelque grande loi. Mais quelles rébellions avant de recevoir cet enseignement ! Quels efforts pour nous convaincre, sous l'imminence de certains coups, que nous ne serons pas frappés, que nous ne méritons pas de l'être, que notre dette de larmes est payée ! Cet étrange préjugé soutenait Mme Darras depuis des mois. Il lui permettait de fixer sans trop de crainte certains points noirs apparus sur l'horizon de sa destinée. De jour en jour, elle se sentait plus menacée, et elle s'obstinait, elle s'acharnait à se démontrer que, de ces menaces où sa conscience de chrétienne malgré elle reconnaissait l'annonce d'une expiation, celles-là se réaliseraient uniquement qui l'atteindraient seule. Bien fragile assurance ! La preuve en avait été sa terreur quand M. Euvrard énumérait les catastrophes dont il avait vu

tant de divorcées être les victimes. Un autre témoignage était le discours intérieur qu'elle se tenait à elle-même, au sortir de cet entretien. La déception si douloureuse de sa démarche manquée y occupait moins de place que les craintes soulevées, ou mieux renouvelées en elle par une des allusions du prêtre. Elle en avait été touchée au vif de ses craintes secrètes. Elle allait, du pas d'une femme qui n'a plus d'hésitation. A peine si la gêne de l'arrivée l'avait reprise en retraversant la cour, où le concierge-jardinier dressait toujours son pittoresque édicule. L'avait-il seulement regardée ? Et tout de suite elle s'était retrouvée sur le trottoir de la rue Servandoni dont elle avait aimé, cette fois, la solitude et le silence. Elle avait pu se convaincre, d'un seul coup d'œil, que sa sortie de la vieille maison ne serait pas épiée. Cinq minutes plus tard, elle était dans la rue de Vaugirard, et, par le jardin du Luxembourg, elle gagnait la rue du même nom où elle habitait. Rassurée sur toutes les indiscretions, elle s'attardait dans les allées, et elle laissait courir ses pensées. L'entretien qu'elle venait d'avoir se prolongeait dans son esprit. Elle discutait mentalement avec M. Euvrard, comme si l'ascétique silhouette du religieux eût été là, cheminant auprès d'elle :

— « Au revoir ? Il a dit : au revoir... » avait-elle commencé par se répéter aussitôt la porte franchie. On se souvient que ces dernières paroles du prêtre avaient été accompagnées de cette appellation, particulièrement touchante pour celle qu'il quittait ainsi : « Mon enfant... » Il ne se fût pas servi d'un autre terme, s'il l'eût admise à cette confession dont elle nourrissait la chimérique espérance, quand elle suivait ce chemin en sens inverse, une heure auparavant. Elle se l'était dit et redit, cet « Au revoir... », comme une question qui ne faisait pourtant pas doute dans sa pensée, et elle y avait répondu de nouveau tout bas, comme elle avait fait réellement tout haut : — « Non. Non. Non. Je ne le reverrai pas... Jamais je ne parlerai de cette visite à Albert. Jamais... Je ne supporterais pas l'expression de ses yeux pendant qu'il

m'écouterait. Nous avons déjeuné ensemble ce matin. Il m'a interrogée sur les projets de ma journée, avec tant de confiance, tant de tendresse, comme toujours; et je me suis tue de cette démarche, que j'avais décidée pourtant!... Je le connais. Il la saurait, cette démarche, qu'il ne me ferait pas un reproche... Mais quelle ombre sur son visage! Quelle peine dans son cœur!... Non... Cela ne sera pas... Lui-même, M. Euvrard, m'aurait défendu de parler, si j'avais eu le droit de tout lui apprendre. Car enfin, que m'a-t-il dit? Que je pouvais mériter, même hors de l'Église, en remplissant mes devoirs. Quels devoirs? Celui de mère, d'abord; et je l'ai, ce devoir, envers mon fils aussi bien qu'envers ma fille... Hé bien! Le devoir envers mon fils en ce moment exige que j'évite tout ce qui diminuerait mon empire sur mon mari... M. Euvrard s'en rend compte pourtant, que des situations comme la mienne donnent si aisément lieu à de grandes difficultés. Quand il a parlé de ces heurts meurtriers entre beau-père et beau-fils, il m'a fait mal. Une seconde, j'ai vu Albert et Lucien en face l'un de l'autre, et se haïssant... » Cette évocation des deux hommes dans cette attitude de lutte correspondait chez l'épouse et chez la mère à tant de pressentiments, à tant d'observations aussi, qu'elle repoussa cette image avec une tension de son être qui la fit instinctivement marcher plus vite, comme pour fuir. Elle ferma les yeux, en secouant la tête. De nouveau elle se répéta : — « Non, ce ne sera pas. Dieu ne permettra pas que cela soit. Il me punit tant déjà, en m'écartant de lui. Ce jour de la première communion de Jeanne me sera si dur, quand il devrait m'être si doux! Cette souffrance-là, je l'accepterai, je l'offrirai, comme ce prêtre vient de me l'ordonner. Il n'y aura que moi de frappée; pas eux, pas eux! Ce serait trop cruel. Rien que de m'imaginer qu'ils s'aimaient moins, comme il m'est arrivé, à tant de reprises, cette année, quel supplice! Et ce n'étaient que des imaginations... C'est étrange, pourtant, comme on est tenté de croire vrais les événements dont on a peur. Cette seule petite phrase de M. Euvrard a suffi pour me

rendre, en une seconde, l'angoisse de ces appréhensions. Si je l'avais arrêté, à ce moment-là, pour les lui dire, ne m'aurait-il pas conseillé de tout faire pour qu'Albert et Lucien ne cessent jamais de s'aimer en moi, au cas où ils devraient un jour être profondément divisés?... Divisés? Quelle chimère!... D'où le seraient-ils? Ils pensent d'une même façon sur toutes choses : en religion, en politique. Je n'ai que trop laissé Albert élever cet enfant d'après ses idées... Pouvais-je agir autrement? Ai-je été coupable? Je pensais comme eux, moi aussi, ou je le croyais. J'étais sincère, Dieu le sait. Il ne m'en punira pas. Je suis assez malheureuse déjà de ne pouvoir obtenir ce qu'obtiennent des femmes qui ont plus péché que moi. Celles qui ont eu des amants se confessent, elles communient. Et moi, non. Est-ce juste?... Mais je ne veux plus discuter. Je veux obéir à M. Euvrard sur ce point : accepter, offrir cette peine à Dieu, pour n'en pas avoir d'autres et de pires... Quand je songe qu'il y a des familles, cependant, qui n'ont qu'une foi; où la mère, le père, le frère, la sœur, font la prière ensemble, le soir, vont à l'église ensemble... Moi, je dois me taire à mon mari de cette visite innocente; et si je rencontrais mon fils maintenant, qu'il me demandât d'où je viens et que je le lui disse, il ne me comprendrait même pas. Quand Jeanne verra les autres mères communier et pas la sienne, les autres pères à l'église et pas le sien, il me faudra trouver un mensonge pour que cette pauvre petite âme ne soit pas troublée... Ah! M. Euvrard a trop raison. Quelles misères!... »

Ces pensées n'étaient que le résidu de conscience déposé par de si nombreuses impressions et de si petites, que Mme Darras n'aurait pu dire, par exemple, à quel moment précis s'étaient formés ces doutes, qualifiés par elle d'imaginatifs, sur la bonne entente de son mari et de son fils, pas plus qu'elle ne savait la date exacte où les croyances de sa jeunesse lui étaient revenues à la chaleur de la piété de sa fille. Trop de détails de son existence intime étaient résumés et ramassés dans ces quelques idées. Elle s'y était absorbée au point de

ne plus savoir exactement où elle était. Elle s'était promenade dans le jardin sans presque s'en rendre compte. Elle en sortit de même, et, de se retrouver rue du Luxembourg, devant sa porte, lui fut presque un étonnement, comme le réveil libérateur d'un rêve pénible. Cette maison, n'était-ce pas les longues années de son bonheur rendues présentes et dressées devant elle ? Albert Darras avait fait construire ce petit hôtel à l'époque même de leur mariage et sur des plans arrêtés en commun. Dans leur passionné désir, lui, de tout effacer du passé de la jeune femme, elle, d'assurer à son second foyer un caractère plus définitif encore, ils avaient voulu une demeure qui n'eût appartenu qu'à eux, et d'où ils ne s'en iraient qu'à leur mort. Ils avaient choisi un quartier éloigné des Champs-Élysées où elle avait logé précédemment. Gabrielle le comprenait trop bien : sa vie nouvelle comportait une rupture avec son ancien milieu, et elle caressait l'idée d'une retraite, dont son mari d'ailleurs n'avait pas voulu. Le petit bourgeois de l'École polytechnique qui n'avait pas osé demander la main de Mlle Nouet — c'était le nom de jeune fille de Mme Darras — occupait maintenant une place d'ingénieur-conseil dans une des banques les plus importantes de Paris, le *Grand Comptoir*, aux appointements fixes de vingt mille francs par an. Sa participation aux bénéfices lui en valait trente autres mille. Celle qu'il épousait possédait de son chef quarante mille francs de rente. Leur ménage était assez riche pour faire figure partout, et Darras avait tenu à ce qu'il fit vraiment figure. La façade élégante de l'hôtel, avec sa porte cochère pour l'entrée des voitures, et les hautes fenêtres de son rez-de-chaussée, disait les projets de grandes réceptions, caressés par l'ingénieur. Des sentiments très complexes l'avaient poussé dans cette voie, si contraire, semblait-il, et à son éducation toute professionnelle et à son caractère. Albert Darras était amoureux et fier de la beauté de Gabrielle, voilà un de ces sentiments. Un autre était sa ferveur politique. Profondément attaché aux idées de la faction alors au pouvoir, il avait désiré que sa femme et lui

jouassent leur rôle dans le haut monde républicain. On sait que toute une société de bourgeois riches et de grands fonctionnaires s'est ainsi formée à Paris, depuis trente ans. On lui a souvent reproché d'avoir les mêmes mœurs frivoles, les mêmes goûts de plaisir, les mêmes habitudes de dépense que l'autre société. On ignore que quelques-uns parmi ces Jacobins nantis ont étalé du luxe et tenu des salons, — par devoir. On entend bien qu'il ne s'agit là que des membres naïfs du plus corrompu et du plus déshonoré des partis. Ils ont cru donner au régime les prestiges d'un système installé. Darras avait été du nombre, avec d'autant plus de complaisance qu'il instituait ainsi une lutte secrète entre les deux mondes où sa Gabrielle avait vécu auparavant : celui de la magistrature encore conservatrice, — M. Nouet était mort conseiller à la Cour de cassation, — et celui de la noblesse à racines terriennes. Ce premier mari dont la pauvre femme avait raconté la brutale goujaterie à M. Euvrard, avec tant de révolte après des années, appartenait très authentiquement, quoique indigne, à une bonne famille du Rouergue, celle des comtes de Chambault. Ces diverses influences s'étaient manifestées chez Darras, âpre tempérament de plébéien, fils de plébéien, dont la pièce maîtresse était la volonté, par un effort incessamment renouvelé pour accroître sans cesse sa fortune. C'était accroître le luxe de Gabrielle. Ce dévouement infatigable, si prodigue en gâteries et doublé d'une sollicitude si ardemment tendre, s'évoqua dans la pensée de celle qui en avait été le constant objet, sur le seuil de cette demeure. Ses émotions d'épouse passèrent du coup au premier plan de sa sensibilité. Il se fit dans son cœur un mouvement de retour vers cette intimité dont sa visite chez l'Oratorien et les méditations consécutives avaient été le reniement, et, redevenue celle qui, tout à l'heure, se rebellait, au nom du bonheur reconquis, contre l'inflexibilité de la loi catholique, elle se dit :

— « Non, ce n'est pas possible. Ce n'est pas vrai. Dieu ne serait pas Dieu, s'il nous condamnait, Albert et moi, pour

nous être aimés comme nous nous sommes aimés... Je viens de traverser un cauchemar. Je ne reverrai plus ce prêtre. Avec ses manières douces et son air de bonté, il est pire que l'autre. Si l'Église était ce qu'ils la font, elle ne serait pas celle de l'Évangile. Non, je n'ai pas fait le mal. Non, cet amour si loyal, si fidèle, n'est pas maudit. Je veux m'y enfermer, en vivre de nouveau tout entière, et qu'il me suffise, comme si longtemps. Je le veux..."

Elle ne s'était pas plus tôt prononcé ces paroles de fermeté qu'une impression, produite par un détail de l'ordre le plus humble, lui prouva combien elle était peu capable de fixer sa sensibilité malade dans une résolution stable. Il lui suffit, la porte à peine ouverte et sitôt entrée dans le vestibule, d'apercevoir le chapeau, le pardessus et les gants de son mari, rangés sur la table avec le soin méticuleux que Darras apportait à ses moindres actions. Il était sorti à une heure, après avoir déjeuné avec elle; il se rendait à son bureau, d'où il ne partait jamais avant cinq heures. Or, il en était trois et demie. A travers le tumulte de ses pensées contradictoires, Gabrielle n'avait pas prévu cela : elle allait se retrouver en face d'Albert, encore vibrante d'émotions qu'elle devait à tout prix lui cacher, et sans avoir eu le temps de se reprendre vraiment. Elle ne songea pas à se demander la cause de cette rentrée inattendue. L'idée que, dans une minute peut-être, elle rencontrerait le regard de ce juge, qu'elle subirait ses questions sur l'emploi de cette première partie de l'après-midi, la bouleversa au point que sa voix tremblait un peu, pour questionner le domestique :

— « Il y a longtemps que monsieur est là?... »

— « Dix minutes, madame, » répondit cet homme.

— « S'il m'avait vue sortir de la rue Servandoni, tout de même?... » se dit-elle. « S'il m'avait abordée et interrogée, qu'aurais-je pu répondre? Que vais-je répondre, quand il verra mon trouble? S'il s'en aperçoit, comment le lui expliquer, sans éveiller sa défiance? Il lira dans mes yeux que je lui mens... »

Dans ce ménage, dont l'intimité avait été si complète durant tant d'années, celui des deux époux qui rentrait le second avait l'habitude de passer aussitôt chez l'autre. Le premier étage de l'hôtel, réservé à eux deux, était distribué de telle manière qu'ils s'entendaient presque inévitablement aller et venir. Il se composait de cinq pièces : une vaste chambre à coucher, un vaste cabinet de toilette pour elle, pour lui une chambre où il s'habillait, — il pouvait, au besoin, y dormir sur un canapé transformable, — un petit salon, et, à côté, une bibliothèque-fumoir. Il s'y tenait toujours quand il était seul. Le grand escalier de bois, garni de tapisseries et de plantes vertes, aboutissait à un large palier ouvert, décoré en antichambre et sur lequel ouvraient les différentes pièces. Gabrielle s'y arrêta, le cœur battant... Albert était là, derrière une de ces portes. Peut-être savait-il déjà sa présence par son coup de sonnette. Il allait paraître... Puis, comme la porte ne s'ouvrait pas, elle voulut profiter de ce répit pour mettre un peu de temps entre son émotion et cette entrevue. La pensée lui vint de monter au second étage, réservé à ses enfants, pour embrasser d'abord sa fille, qui devait être occupée à ses devoirs, dans la salle d'étude. La mère avait obtenu du père, qui aurait voulu envoyer Jeanne dans un lycée de jeunes filles, que l'enfant travaillât à la maison, sous la surveillance d'une institutrice. Il avait seulement précisé la direction de ce travail : elle suivrait le même programme qu'au lycée. Un professeur d'un des grands collèges de la rive gauche la faisait composer tous les huit jours avec la classe qui eût dû être la sienne. Là se bornait l'ingérence du libre penseur passionné dans une éducation qu'il abandonnait à sa femme, sur un point essentiel; il l'avait promis. Il était très rare qu'il parût dans la salle d'étude. Aussi Mme Darras fut-elle très étonnée, quand, arrivée au second étage, et devant cette nouvelle porte, elle entendit la voix de son mari. Il avait eu la même fantaisie qu'elle, et, à peine rentré, il était monté chez leur fille. Croyant reculer le moment de le revoir, Gabrielle l'avait avancé. Mais, le revoir

auprès de l'enfant, c'était posséder, dès l'abord, un terrain de causerie; c'était éviter ce trouble des premières paroles, dont elle avait redouté les révélations. D'ailleurs, une inquiétude nouvelle surgit en elle, qui, du coup, paralysa l'autre. Elle se rappelait que ce jour-ci, le vendredi, était pour Jeanne son jour d'analyse; celui où elle devait résumer, la plume en main, la leçon du catéchisme écoutée la veille. Quel motif Albert avait-il eu de venir dans la salle d'étude, précisément aujourd'hui?

Quand elle eut ouvert la porte sans frapper, elle put voir que son mari tenait entre les mains la feuille de papier sur laquelle Jeanne avait commencé d'écrire. La baie vitrée qui servait de fenêtre éclairait d'une même lumière les visages du père et de l'enfant, l'un penché près de l'autre. La mère demeura saisie à cette seconde d'une ressemblance qui n'était pas toujours si complète. La nervosité de la petite fille se reconnaissait à ce signe : sa physionomie mobile s'était instinctivement modelée sur celle de son père, tant cette présence insolite lui donnait d'émotion. L'ingénieur était un homme de quarante-sept ans, jadis très brun, comme en témoignait sa moustache demeurée toute noire, tandis que ses cheveux, coupés militairement en brosse, étaient tout blancs. Les méplats bistrés de son profil presque aigu laissaient deviner une ossature forte, celle d'une race de montagnards, et la flamme sombre des yeux, la maigreur sèche de la silhouette, le teint mat, disaient que ces montagnards étaient du Midi. Il y avait de l'Arabe dans la coupe de cette figure busquée, et dans ce corps souple aux extrémités très fines. La famille des Darras vient, originairement, de Sisteiron. Cette vieille ville forte est très éloignée de la mer. Mais la Provence — le nom d'une de ses chaînes, celle des Maures, le rappelle encore, — a tellement subi d'incursions sarrasines, que l'on y rencontre partout de ces masques auxquels le burnous et le turban manquent seuls pour que le Bédouin reparaisse dans le civilisé. Peut-être l'ardeur de fanatisme qui faisait des incrédulités mêmes d'Albert Darras une reli-

gion à rebours, décelait-elle, autant que ses traits, cet atavisme antique. Peut-être aussi avait-il hérité les passions d'un ancêtre mêlé aux guerres de la Ligue, qui furent terribles dans ce coin reculé de France. De semblables hypothèses sont si hasardées que l'on ose à peine les énoncer. Elles dominent pourtant les portions inconscientes de notre être, les plus profondes et les plus effectives. Jeanne avait ces mêmes yeux brûlants et une chevelure noire à reflets presque bleus. Un sang du Nord, celui de sa mère, — les Nouet sont des bourgeois du Perche, — courait sous sa peau transparente, en ondes claires, qui, fouettées par la timidité, mettaient à ses joues une pourpre rose. Toute sa force était tendue à dissimuler un trouble que trahissait le battement de ses paupières aux longs cils. Le père, d'un doigt délié d'homme de cabinet, suivait, ligne par ligne, le devoir de la petite fille, et il énonçait des remarques dont le caractère aurait dû rassurer Mme Darras, — elles ne portaient que sur des détails d'un ordre matériel :

— « Il faut prendre garde à ne pas faire tes *u* comme des *n*, et tes *n* comme des *u*, » disait-il. « Regarde, dans les mots : *absolution*, ici, et, là, *surnaturel*, il est impossible de distinguer ces deux lettres l'une de l'autre. Jugez-en vous-même, *Fraulein*. »

Et il tendait la copie à une autre personne qui se tenait debout derrière Jeanne, et dont la lourde tête carrée, les cheveux d'un blond pâle, les prunelles bleues, le regard patient accusaient l'origine germanique. Mlle Mina Schultze, visiblement aussi intimidée que son élève, répondait à l'observation du père avec l'accent que l'on devine :

— « C'est que Jeanne écrit beaucoup d'allemand, monsieur Darras, et vous savez comme nos *u* ressemblent à nos *n*... »

L'entrée de Mme Darras eut pour effet d'éclairer à la fois la physionomie de la pauvre gouvernante et celle de la petite fille. Le mari, lui, ne put dissimuler une certaine gêne. Il répugnait à cet homme, aussi loyal qu'il était sectaire, de paraître surveiller une instruction religieuse qu'il s'était

engagé à respecter. La phrase par laquelle il accueillit la nouvelle venue fut comme un geste de protestation contre ce soupçon :

— « J'étais monté pour demander à Jeanne si elle savait à quel moment tu rentrerais... »

— « Et j'ai dit à papa, » fit la petite fille, « que tu ne pouvais pas beaucoup tarder, puisque tu nous avais prêté la voiture, à Mademoiselle et à moi. » Son précoce instinct l'avertissait-il qu'il fallait s'associer à l'explication que son père avait fournie de sa visite? Celui-ci lui caressa la joue, comme pour la remercier de son aide, tandis que la mère, par un sentiment non moins naturel et pour montrer qu'elle n'avait rien à cacher dans l'enseignement donné à sa fille, répondait à son mari :

— « Tu as pris cette occasion pour regarder un peu ses devoirs. J'en suis bien contente. Tu auras pu constater ses progrès dans la rédaction. »

— « Oui, » dit sèchement le père. Et se levant : « Puisque tu es là, ma chère amie, nous allons la laisser continuer son travail. Je la retiens depuis plus d'un quart d'heure. C'est trop... »

— « Oh ! j'ai bien le temps ! » s'écria Jeanne. « Je suis au courant de tous mes devoirs... »

— « Quand il s'agit de sa *diligence*, » insista la gouvernante, « elle expédie bien vite le reste pour se rendre plus libre. C'est le travail qu'elle préfère... »

La maladroite *Fraulein* embrassait la petite fille en prononçant cet éloge. Elle ne s'aperçut pas que sa remarque sur les tendances pieuses de son élève avait mis une ombre dans les yeux du père, et dans ceux de la mère une angoisse. Ni l'un ni l'autre ne répondit ; mais à peine furent-ils hors de la chambre, sur l'escalier qui les ramenait à leur étage, que le mari prit prétexte de cette imprudente phrase. L'emploi du terme ecclésiastique, synonyme d'analyse dans certains catéchismes, l'avait encore irrité. Il avait eu cette sensation, toujours douloureuse pour lui, d'un monde à côté de son monde. L'honneur l'obligeait d'y laisser grandir sa fille :

— « Tu as bien vu, » commença-t-il, en revenant sur sa justification de tout à l'heure, « que je ne faisais à Jeanne aucune remarque sur le fond même de son travail?... Et pourtant!... Mais je t'ai promis. Un engagement pris ne se discute plus. Il se tient... Je continue néanmoins à penser que j'avais raison dans mes objections, lorsque tu m'as demandé cette promesse, avant notre mariage. On n'aperçoit dans la pratique religieuse qu'une mécanique commode d'habitudes morales. On l'adopte, par routine, et aussi parce que l'on prévoit, pour plus tard, des difficultés dans l'établissement d'une jeune fille élevée hors de l'Église. On ne saisit pas d'abord les inconvénients de ce compromis... Et puis, on risque de développer dans une nature trop nerveuse le dangereux penchant au mysticisme. Tu as entendu Mlle Schultze. Tu vois comme le goût des émotions religieuses grandit déjà dans la sensibilité de la petite... Ce que je t'en dis n'est pas un reproche, c'est une invitation à veiller. Ne permets pas qu'elle aille trop loin de ce côté. Avertis cette bonne Mlle Schultze. Puisque nous voulions une Allemande pour Jeanne, nous aurions eu intérêt à la choisir protestante. Elle eût plus facilement servi de contrepoids... Mais, encore une fois, ce n'est pas un reproche. Songe seulement à l'avenir et aux luttes que nous pourrions avoir à soutenir, si, pensant, nous, comme nous pensons, Jeanne, un jour, s'exaltait par trop dans le sens contraire. »

— « Mlle Schultze a exagéré... » répondit Mme Darras. Son cœur avait battu, quand Albert avait prononcé ce « nous ». L'équivoque sur laquelle leur ménage posait depuis tant de jours s'y résumait toute. Qu'il lui avait souvent parlé de la sorte, ces derniers temps! Et toujours la terreur de la discussion immédiate avait paralysé en elle la force d'affirmation. Elle s'était tue, ou bien elle avait détourné la conversation, comme elle fit cette fois encore : — « Jeanne n'est pas plus soigneuse pour ce travail-là que pour les autres, » continua-t-elle, « mais c'est le seul où elle compose avec des petites filles qu'elle connaît. Son amour-propre en est surexcité... »

D'ordinaire, quand elle employait ces subterfuges pour échapper à un entretien vrai, elle éprouvait ce mélange de soulagement et de honte, si particulier à la timidité. En ce moment elle était trop près de sa visite au Père Euvrard. Les mots de l'apôtre qu'il avait cités : *confesser de bouche ce que l'on croit...* résonnèrent soudain dans sa pensée. Un remords la poignit, auquel succéda un sursaut de surprise effrayée, à écouter Albert lui répondre :

— « Tu dois avoir raison ; tu suis Jeanne de plus près que moi... D'ailleurs, fondées ou non, mes craintes sur ce point regardent l'avenir, au lieu que j'ai à te parler de choses très importantes, qui intéressent le présent... Prépare-toi à avoir du courage, ma bien chère amie, tout ton courage. Si je suis rentré de meilleure heure qu'à l'habitude, et si j'ai désiré te voir aussitôt, c'est qu'un fait excessivement grave se produit. J'ai considéré qu'il était de mon devoir que tu en fusses informée aussitôt et par moi. Je viens d'avoir, avec Lucien, à mon bureau, une explication de la dernière violence. »

— « Avec Lucien?... » répéta la mère. Ils étaient entrés dans le cabinet de travail d'Albert. Elle se laissa tomber sur un fauteuil, en tremblant soudain de tout son corps. Que cette révélation de la difficulté la plus redoutée se produisit à cette seconde, après les paroles entendues rue Servandoni et ses propres réflexions, ce n'était qu'une coïncidence due au hasard. Comment n'y eût-elle pas vu le prélude de cette expiation qu'elle avait tant voulu conjurer ? Et si elle avait tort, en percevant comme l'acte spécial d'une volonté particulière un événement qui n'était que « la logique de sa vie », pour reprendre la formule du prêtre géomètre, n'avait-elle pas raison de trembler devant la mise en train de cette inévitable et mystérieuse puissance, qui tire tous les effets de toutes les causes, et qui nous punit de toutes nos erreurs par le simple jeu de leurs conséquences ?

— « Oui, avec Lucien, » avait repris Albert. Très maître de ses nerfs d'habitude, par nature et par discipline, il était, lui aussi, dans un état d'agitation qu'il dominait mal. Au lieu

de s'asseoir à côté de sa femme, pour la calmer, comme il eût fait en toute autre occurrence, il allait et venait dans la chambre, sans même regarder Gabrielle. Il ne voyait plus que sa pensée. Le décor de cette pièce tapissée de livres, sans aucun autre objet d'art qu'un grand portrait de Mme Darras, en pied, par le peintre attitré du *high life* opportuniste et radical, le fade mais délicat Maxime Fauriel, révélait les deux seules passions qu'eût jamais connues le Polytechnicien : sa femme et ses idées. Un ordre minutieux régnait sur les rayons et sur le large bureau. L'acte d'accusation dressé contre le beau-fils par le beau-père prenait une autorité extraordinaire dans ce cadre d'objets familiers où se devinait, partout empreinte, l'intransigeante rigueur d'un caractère absolument strict, incapable d'un à peu près dans les circonstances petites ou grandes. Même dans cet instant de crise aiguë, ce besoin de netteté poursuivait Darras et il essayait d'ordonner sa confiance : — « Pour que tu saisisse bien la situation, » continua-t-il, « dans sa vérité, il faut que je te mette au courant d'une histoire dont j'avais espéré ne jamais te parler... » Et, sur un geste d'étonnement de Gabrielle : — « Tu vas comprendre pourquoi. Lorsque tu as consenti à m'épouser, je savais combien tu avais souffert. Je me suis donné ma parole que je réparerais ce que je pouvais réparer de ta vie passée, et tu connais mon grand principe : se tenir à tout prix toutes les paroles que l'on se donne. C'est notre religion, à nous qui passons pour n'en pas avoir. C'est la plus belle, c'est la seule vraie, celle de la conscience. Tu avais un fils. J'ai pris vis-à-vis de moi-même l'engagement de toujours agir avec lui comme s'il était aussi le mien. Cet engagement, je l'ai rempli. Je n'y ai pas eu de mérite. J'aurais aimé cet enfant pour cette seule raison qu'il était à toi. Je l'ai aimé parce qu'il était lui. Si, comme je le pense profondément, les convictions sont le tout de l'homme, je peux réellement l'appeler mon fils. C'est moi qui lui ai donné les siennes, qui lui ai façonné ses manières de sentir, ses doctrines, sa volonté... Du moins, je le croyais... » rectifia-t-il,

avec une amertume singulière. « Tout cela pour t'expliquer que, mis en présence d'un grave parti à prendre à son endroit, je m'en suis tu vis-à-vis de toi. Je me suis demandé comment se comporterait un vrai père. Je me suis reconnu le droit d'en assumer toutes les responsabilités, avec tous les devoirs. J'ai voulu t'éviter, te sachant si tendre, les contre-coups d'une lutte dont je ne prévoyais pas l'issue, je l'avoue. Pardonne-moi de t'avoir caché ce secret, ma chère femme. C'est le premier. J'ai tant redouté que d'y être mêlée réveillât en toi de très tristes souvenirs!... Je t'ai dit souvent, et je n'ai pas changé d'avis : l'homme est ce que le fait son éducation. La théorie de l'hérédité toute-puissante n'est qu'un reste de cette vaste injustice organisée qui fut l'Église... Mais le préjugé est si enraciné que les esprits les plus résolument rationnels en sont infestés. C'est ainsi que, moi-même, j'ai toujours tremblé de retrouver dans Lucien la trace de certaines ressemblances morales. Je t'avais trop vue obsédée de cette crainte. J'ai désiré t'en épargner le retour... Me comprends-tu et me pardonnes-tu?... »

— « Je comprends que tu m'aimes et que tu as toutes les délicatesses, » répondit Mme Darras. Cette allusion à son premier mari l'avait fait tressaillir. Elle implora : — « Mais j'ai peur... Que s'est-il donc passé? Qu'a fait Lucien? Parle vite... »

— « Te voilà bien émue, ma pauvre Gabrielle, » dit Albert, « et comme j'ai tant craint de te voir!... Reprends-toi. Nous avons à envisager une difficulté sérieuse, très sérieuse, avec réflexion. Par conséquent, soyons calmes, et appuyons-nous sur des faits... L'origine de la scène qui vient d'éclater entre Lucien et moi, » continua-t-il après un silence, « remonte à l'été dernier. C'est alors, tu t'en souviens, qu'il a commencé d'être moins assidu aux repas ici. Tu t'en es inquiétée. J'ai essayé de calmer tes inquiétudes. Je t'ai rappelé qu'il avait vingt-trois ans, qu'aux Sciences politiques et à l'École de droit il rencontrait beaucoup de garçons de son âge, absolument libres. Une comparaison entre leur indépendance et un

assujettissement même très affectueux risquait de nous l'aliéner. Je pensais tout ce que je t'ai dit. Je ne t'ai pas dit tout ce que je pensais. Ces absences de plus en plus fréquentes m'inquiétaient autant que toi, et surtout le changement de son humeur. Je le voyais qui se désintéressait de notre vie, de toi, de moi, de sa sœur. Il était de corps avec nous, quand il y était, mais son esprit était ailleurs. Je n'ai pas hésité sur le motif. Il n'y a qu'une influence de femme qui puisse transformer ainsi un jeune homme et si vite... »

— « Tu crois qu'il est amoureux ? » demanda la mère. Un soulagement que Darras n'observa pas se peignit sur son visage tendu d'anxiété. Que le désaccord survenu entre son mari et son fils eût pour cause un écart de conduite de ce dernier, ce n'était qu'un ennui. Les plus pures des femmes ont une secrète indulgence pour ces égarements. Celle-ci ne redoutait véritablement que les conflits qui intéressaient les relations de famille instituées par son second mariage. Elle ajouta : — « Moi aussi, en le voyant se détacher de la maison, car je l'ai bien remarqué, je m'étais fait mes idées... » Et avec un peu d'hésitation : — « J'appréhendais une autre influence... Je craignais qu'il ne vit beaucoup M. de Cham-bault. »

— « Il ne te ferait pas cela... » répondit vivement le second mari. « De ce côté, du moins, je suis tranquille. J'ai le bénéfice de la loyauté avec laquelle je l'ai fait juge entre nous et cet homme, quand il a eu ses dix-huit ans. Il a lu l'arrêt de séparation et les plaidoiries. Il est armé contre cette influence-là, en admettant, ce que je ne crois guère vraisemblable, qu'elle voulût s'exercer. Pourquoi maintenant?... Non. Il est amoureux, et d'une femme dont il y a tout à craindre ; tout, entends-tu?... Mais je reprends la suite des faits. Le voyant donc changer et soupçonnant la cause, j'ai essayé de l'interroger sur ses sorties continuelles, — sans les lui reprocher, bien entendu, — sur les camarades qu'il fréquentait, sur ses soirées et leur emploi. Je l'ai trouvé noué, crêté, le cœur fermé. Ce retrait devant mon affection ne me

permettait pas le doute. Il sait mes principes et que je n'admets pas le détestable proverbe : il faut que jeunesse se passe. Ces relâchements de conscience sont la honte des pays catholiques. C'est la commodité du confessionnal qui les a produits. Quand on considère la personne humaine comme sacrée, au contraire, on a l'horreur de cet égoïste et dégradant abus d'autrui que représente la débauche. Il y a deux ans, lorsque Lucien est parti pour le service, nous avons touché ce point. J'ai eu la joie de constater qu'il pensait exactement comme moi. Lorsqu'il est revenu, de même. L'affreuse atmosphère de la caserne ne l'avait pas gâté... Il m'était si ouvert alors, si transparent jusqu'au fond du cœur!... Du jour où il s'est fermé, j'ai compris qu'il me cachait un sentiment dont il rougissait... J'en ai conclu qu'il était tombé, lui aussi, comme tant d'autres... »

— « C'est à ce moment-là que tu aurais dû m'avertir, » dit Mme Darras. La petite phrase de son mari contre le confessionnal avait de nouveau attiré sur ses lèvres une protestation. Cette plainte qu'elle n'avait pas osé proférer passait dans ce reproche, et aussi sa tendresse pour les deux hommes, dont le conflit allait tant la faire souffrir. — « Une mère, » continua-t-elle, « obtient de son fils des aveux qu'il refuse même à un père. Il m'aurait parlé. Vos caractères ne se seraient pas heurtés... Ah! mon Albert! Tu as cru m'épargner une douleur. Il n'y en a pas de pire : savoir que vous avez échangé des mots de dispute, toi et lui, lui et toi... »

— « Les choses en seraient au même point, » répondit Albert Darras, « et tu en aurais souffert plus tôt... D'ailleurs, je n'avais que des présomptions, fondées sur des raisonnements invérifiés, et invérifiables. Lucien t'aurait parlé,istu? Non. Tu te serais butée à un parti pris, dont j'ai l'explication aujourd'hui. Va, cette créature l'a bien conquis. Il aurait défendu son secret, même contre toi. C'est un hasard qui m'a mis sur la trace. Il y a près de huit mois que je soupçonne cette intrigue, et je n'ai de faits positifs que depuis six semaines. C'était dans la seconde quinzaine de janvier, le

jour où j'ai déjeuné chez Huard. Tu te rappelles que je suis parti très tôt, pour marcher un peu. J'avais pris le plus long et passé par l'Odéon, afin d'y donner un coup d'œil aux livres nouveaux. J'étais rue Racine, en train de me diriger, sans me presser, vers la rue Thénard, où demeure mon ami. Je savais que sa leçon à Polytechnique ne finit qu'à midi. J'avais donc le temps... Tout à coup, sur le trottoir opposé, je vois s'approcher un jeune homme, dans lequel je reconnais Lucien, qui accompagnait une jeune femme. Il était si complètement absorbé par leur entretien qu'il ne me remarqua point. Ils s'arrêtent tous deux devant la porte d'une petite crèmerie qui était déjà là de mon temps... Ils font mine de se séparer. La femme ouvre la porte, et semble l'inviter à entrer. Lucien regarde sa montre, puis, haussant un peu les épaules, il entre. J'hésitai un instant à rebrousser chemin, pour ne pas paraître l'avoir suivi. Après réflexion, je traversai la rue. J'arrivai devant le restaurant et je regardai à travers le carreau. La jeune femme et Lucien étaient assis à côté l'un de l'autre, dans l'angle d'une table. Ils déplaient leurs serviettes tout en continuant de causer. Si j'avais gardé des doutes sur la cause de son changement d'habitudes, je les aurais perdus à constater l'expression passionnée de son regard. Il ne la quittait littéralement pas des yeux. Il était de profil. La jeune femme était de face; je distinguais donc par le menu le détail de ses traits. Je serais injuste si je ne reconnaissais pas qu'elle n'a aucunement l'air d'une fille. Elle était vêtue avec une grande simplicité, mais aussi une grande propreté, d'une robe d'un drap couleur gris de fer. Elle avait accroché son chapeau au-dessus d'elle. Elle a des cheveux châains qu'elle porte relevés sur le front et noués par derrière en une grosse natte courte, à la façon des pensionnaires, quoiqu'elle ait bien vingt-cinq ans, sinon davantage. Elle est mince, assez petite, avec des traits d'une extrême délicatesse, presque trop menus, et des prunelles très brunes sur un teint pâle. Ces yeux se tournèrent par hasard de mon côté, à un moment donné. Elle vit que je la regardais,

mais sans paraître s'en soucier le moins du monde. Ses yeux se fixèrent sur moi avec une indifférence glacée, qui n'était pourtant pas de l'effronterie. Ce regard fit plier le mien et je m'en allai. J'appréhendai qu'elle n'avertit Lucien, et, quoique cette rencontre fût due au seul hasard, il m'eût été insupportable qu'il me surprit dans une attitude qui semblait dénoncer un espionnage... »

— « De toi à lui, un espionnage. » interjeta Mme Darras ? « N'as-tu pas sur lui tous les droits d'un père ? Tu me le disais toi-même, tout à l'heure. Quand un père cherche à savoir qui fréquente son fils, ce n'est plus de l'espionnage, c'est de la surveillance... »

— « Je t'ai dit que je le considérais, moi, comme mon fils, » rectifia Albert Darras. « Mais il faut regarder la vérité bien en face, ç'a toujours été ma grande maxime... Lui... » Et avec un visible effort : — « Hé bien ! lui ne me considère pas comme son père. Il était un grand garçon déjà quand nous nous sommes mariés. Tu as oublié tes propres inquiétudes devant son hostilité d'enfant, et avec quelle prudence j'ai dû l'apprivoiser. J'y ai réussi, sans jamais me dissimuler que c'était là un travail un peu artificiel, un peu fragile. J'ai trop constaté aujourd'hui combien j'avais raison. »

— « Pauvre ami !... » fit Gabrielle, qui ajouta en joignant les mains : « Mon Dieu ! nous avons déjà tant payé pour notre bonheur !... »

Le second mari ne pouvait pas comprendre la signification vraie de ce geste et de cette exclamation, cri instinctif d'une prière échappée à la terreur superstitieuse, qui grandissait dans la femme divorcée, depuis le début de cet entretien. Il était tout à son récit, qu'il continua :

— « C'est pour ce motif que je m'étais arrêté devant son silence, quand je n'avais encore que des soupçons. Cette fois, et après cette rencontre, je tenais un élément plus précis. La physionomie de cette jeune femme m'avait laissé sous une impression de réel malaise. Ce n'était pas la fille vulgaire du Quartier Latin qui peut ne représenter qu'une aventure

dégradante, mais passagère... Bref, je me décidai à une enquête dont j'avais le devoir comme ton mari. Oui, comme ton mari. Je suis de ceux, tu le sais, qui prennent très au sérieux ces articles du Code dont la lecture donne au mariage civil, dans une salle de mairie, une solennité pour moi plus grande que les vaines pompes de l'Église. Le mari doit protection à sa femme, — protection physique, protection morale. Je te devais de te défendre contre le danger moral dont tu pouvais être menacée dans ton fils. Tout devoir suppose le droit de l'accomplir. J'avais donc le droit d'employer tous les moyens honnêtes pour apprendre toute la vérité d'abord. Du moment que Lucien se montrait en public avec cette femme, d'autres que moi les avaient rencontrés. Sa liaison était certainement connue de ses camarades. Je pris le parti d'en avoir le cœur net, et, sans tarder, en m'adressant précisément à Huard, dont le fils aussi fait son droit. Trente ans d'une amitié qui a commencé avant l'École m'assuraient qu'il ferait pour moi ce que j'aurais fait pour lui. Je lui confiai donc mes inquiétudes, quand nous fûmes seuls, après notre déjeuner, et je lui demandai d'interroger franchement son garçon. Il me promit d'agir le jour même. Il ne put pas me donner de renseignements précis, mais ce qu'il me rapportait était gros de conséquences. Tu vas en juger. Ernest Huard manifesta une répugnance à répondre sur Lucien, qui prouvait la gravité de la situation, et — tu seras étonnée autant que je l'ai été moi-même — il abrita sa prétendue ignorance derrière ce prétexte que l'autre passait maintenant ses matinées dans les hôpitaux, ses après-midi aux cours de médecine ou au Muséum, et ne venait presque jamais plus à l'École de droit. Ernest s'en étant montré surpris un jour qu'ils s'étaient rencontrés, Lucien lui avait annoncé son intention probable de changer de carrière et de se faire médecin. »

— « Se faire médecin?... » répéta la mère. « Et il ne nous en a jamais parlé?... Quelle folie, quand, avec sa fortune et l'appui de tes amis, sa carrière aux Affaires étrangères est

toute tracée, si facile, si belle ! Bouteiller n'attend que son examen pour le prendre dans son ambassade... Médecin ? Mais c'est toutes ses études à recommencer !... D'ailleurs, je ne saisis pas quel rapport il peut y avoir entre cette aberration et la femme qui te préoccupe ?... »

— « J'y arrive... » reprit Albert Darras. « Tout comme toi, au premier moment, je n'ai pas démêlé l'attache entre cette baroque idée et la passion dont je le croyais possédé. Pourtant, le fait qu'il eût entrepris des études médicales, en se cachant de nous à ce degré, me faisait soupçonner que la personne du restaurant n'était pas étrangère à cette résolution... Je me décidai, avant de pousser plus loin l'enquête indirecte, à surveiller moi-même cette crémèrie de la rue Racine, à l'heure où je les avais vus y entrer. Je constatai que Lucien, qui manque un déjeuner ici sur deux, se retrouvait là constamment avec cette inconnue. Ils y occupaient le même angle de table, qui leur était évidemment réservé. Ils y mangeaient, assis l'un à côté de l'autre, comme je les avais vus la première fois. Ou plutôt, elle y mangeait. Car, pour lui, si superficielle que fût, par prudence, mon observation, elle suffisait, — son attitude restait toujours celle de la première fois : à peine s'il touchait aux plats qui lui étaient servis. Il ne faisait que la regarder, et comment ! Quand je fus bien sûr qu'ils étaient deux des habitués de l'endroit, je pris le parti d'y entrer moi-même, en leur absence. Je questionnai le garçon que j'avais vu leur apporter leur repas. Il ne fit aucune difficulté à me répondre. J'appris ainsi que la jeune fille était une étudiante en médecine, du nom de Mlle Planat... Tout s'éclairait. Les séances à l'hôpital et aux cours de la Faculté s'expliquaient de deux manières : ou bien elles fournissaient à Lucien un prétexte à ne pas quitter cette fille dont il était amoureux, ou bien il pensait de bonne foi à se faire vraiment médecin, par une aberration, comme tu viens de qualifier sa conduite, peut-être pire. Il y a eu, ces temps-ci, plusieurs exemples de mariages entre étudiants hommes et étudiants femmes, ayant passé leurs examens, et qui se sont

établis pour exercer ensemble la profession de docteur... »

— « Cette fille voudrait se faire épouser?... » interrompit Mme Darras; et elle prit la main de son mari dans ses mains, du geste de quelqu'un qui implore un appui : — « Ne me cache rien, » continua-t-elle. « Tu en as parlé à Lucien? Il te l'a dit?... »

— « J'ai parlé en effet de cette femme à Lucien, » répondit Albert Darras en se dégageant. Il voulait garder tout son sang-froid pour ce qui lui restait à dire : — « Mais tranquillise-toi. S'il a pu penser à ce mariage, il n'y pense plus à l'heure présente. Moi aussi, ce fut ma première idée. Elle suffisait pour qu'il me fût impossible d'en rester là. Je n'aurais pas, remarque bien, d'objection radicale à ce que Lucien prit une autre voie que celle où nous l'avions engagé, si j'étais assuré qu'il obéit à une vocation raisonnée et définitive. Je n'en aurais pas non plus à ce qu'il épousât une jeune fille qui eût fait son droit ou sa médecine, si c'était une honnête fille et que j'en eusse la certitude. L'égalité entre les sexes me paraît un principe juste. Je ne doute pas que, dans l'avenir, le nombre des femmes-avocats et des femmes-médecins n'aille en se multipliant. Des témoins dignes de foi m'ont affirmé que ce progrès s'accomplit déjà. Mlle Planat pouvait être une des étudiantes que l'on m'a décrites, sérieuses, pures, qui se préparent un gagne-pain indépendant, et savent se faire respecter de leurs camarades masculins par une irréprochable tenue. Ce pouvait être, au contraire, une intrigante. Lucien sera riche. Il est naïf et généreux. Quelle proie toute désignée pour une aventurière! Nous avons au *Grand Comptoir* deux anciens agents de la sûreté, spécialement affectés aux enquêtes d'ordre intime. Tantôt c'est un commis suspect qu'il s'agit de surveiller, tantôt un capitaliste qui vient offrir une affaire et sur la moralité duquel nous voulons nous édifier. Tantôt... Mais peu important ces détails. Ce qui importe, c'est l'indiscutable exactitude des dossiers que nous ont toujours procurés ces hommes. Après réflexion, je me décidai à mettre l'un d'eux en campagne. En quinze jours, il

a recueilli les renseignements que voici sur cette Mlle Planat, Berthe Planat, pour lui donner tout son nom. Cette fille a vingt-six ans, c'est-à-dire trois ans de plus que Lucien. Elle est orpheline de père et de mère. Le père était un capitaine d'infanterie. Les Planat sont des bourgeois de la ville de Thiers, dans le Puy-de-Dôme. Berthe a perdu ses parents très jeune. Elle a été élevée par un oncle, ancien greffier à Clermont-Ferrand. Elle a passé ses deux baccalauréats devant la Faculté de cette ville. A la suite de ce succès, elle est venue à Paris, sous le prétexte d'y faire, non pas sa médecine, mais son droit. En réalité, elle y a vécu maritalement, pendant plusieurs mois, avec un jeune homme qu'elle avait connu à Clermont, un nommé Étienne Méjan. Ce Méjan est aujourd'hui une espèce de personnage excentrique qui se produit dans les cercles littéraires du Quartier Latin. Il écrit, débite des vers, donne des conférences. A cette époque, il était censé étudier le droit, lui aussi. De ce Méjan, Berthe Planat a eu un enfant, un garçon, qu'elle a gardé après leur séparation et qu'elle fait élever à Moret, près de Fontainebleau. Cette grossesse avait interrompu ses études, pas assez tôt sans doute pour qu'elle ne fût pas remarquée. D'ailleurs, à cette époque, elle ne s'était pas cachée de sa liaison. Encore une fois, Méjan et elle vivaient dans le même logement. Les camarades de son amant la connaissaient. Est-ce pour ce motif, afin de changer de milieu? Est-ce par simple caprice? Elle a quitté le droit pour étudier la médecine, après cette naissance. Elle paraît d'ailleurs réussir dans ses nouvelles études. Elle a passé plusieurs examens convenablement, et ses professeurs en font cas. Entre cette liaison avec Méjan et la rencontre avec Lucien, quatre ans se sont donc écoulés. A-t-elle eu d'autres aventures?... Jolie, libre, sans scrupules, avec ce passé, c'est très probable. Toutefois, mon informateur n'a pu tirer la chose au clair. En revanche, la passion de Lucien pour elle ne fait doute pour aucune des personnes qui les connaissent, très peu, car ils évitent les autres étudiants le plus qu'ils peuvent. Il n'y a pas de jours où ils ne se voient.

Elle le reçoit chez elle, dans sa chambre, rue Rollin, 24. Ils fréquentent le même cabinet de lecture. Ils se promènent toujours ensemble. Ils mangent ensemble. Il ne nous aurait pas qu'il vivrait avec elle, entièrement, comme l'autre, j'en ai la conviction... »

— « Lui, si fier, si délicat, est-ce possible?... » gémit la mère. « Et il n'a pas honte de venir m'embrasser, d'embrasser sa sœur, sortant des caresses de cette fille?... Et tu veux que je ne croie pas à l'hérédité?... Élevé comme il l'a été, avec ton exemple, avec notre tendresse, mais la seule pensée de ce Méjan devrait lui faire horreur, si... »

— « Il ne savait rien... » interrompit Albert. De nouveau, la vivacité de sa parole prouvait combien, dans ces instants d'une explication très grave, le point le plus sensible de son cœur était celui auquel sa femme venait de toucher encore. Il insista : — « Non. Il ne savait rien. Que cette fille ait même pu, dans le Quartier Latin, lui dissimuler ce passé, cette hypocrisie la juge. C'est moi, entends-tu? c'est moi qui lui ai appris le nom de ce Méjan, la liaison avec Mlle Planat, la naissance de l'enfant, tout enfin. C'est dans le sursaut affolé de sa révolte contre cette honte soudain découverte qu'il m'a dit des mots que, certes, je n'aurais jamais cru entendre de sa bouche. Pourtant, j'aime mieux cela. Oui, j'aime mieux qu'il ait senti violemment que bassement... Je n'ai pas douté une minute d'ailleurs qu'il en fût ainsi. Quand j'ai su qui était cette Berthe Planat, j'ai été persuadé que Lucien, lui, ignorait tout. Raison de plus pour agir vite et l'arracher aussitôt à une intimité dangereuse. Le simple énoncé de la vérité devait y suffire. Je me décidai donc à la lui dire, et à avoir avec lui une explication complète. Je me rendais bien compte que s'il ignorait réellement tout, comme j'en étais persuadé, j'allais exécuter une véritable opération chirurgicale, et guérir ce malheureux, en le torturant. La pitié et la sagesse m'ordonnaient d'avoir un remède tout prêt. Il n'y en a qu'un à des passions de cet ordre : l'absence. Il fallait que Lucien quittât Paris pour un certain temps. Un heureux hasard voulut que

j'apprisse, ces derniers jours, le départ prochain de mon collègue Delaitre. Il se sent fatigué. Il a demandé un congé, et le conseil l'envoie faire le tour du monde par l'Amérique, le Japon, les Indes, l'Égypte. Il examinera nos succursales d'outre-mer par la même occasion. Il voudrait emmener quelqu'un pour lui servir de compagnon plus encore que de secrétaire. C'était une chance unique. J'ai parlé de Lucien à Delaitre. Je l'ai trouvé ravi de mes ouvertures. Il ne restait qu'à parler à Lucien lui-même. Je me suis dit qu'avant de prononcer le nom de Mlle Planat, le mieux était de lui offrir simplement la facilité de ce beau voyage. S'il acceptait, tenté par l'occasion, ce serait le signe d'abord qu'il était moins pris que je ne le supposais. Ce serait, surtout, l'absence assurée, par suite la guérison, sans que j'eusse à trancher au vif de ses illusions. S'il refusait, j'aurais un prétexte immédiat pour l'attaquer sur les motifs de ce refus. Je lui dirais alors ce que je savais de sa conduite, et le reste... Ainsi ai-je fait. Ce matin, je me suis arrangé pour me trouver sur son passage, en bas, comme il se préparait à sortir. Je lui ai demandé de venir à mon bureau, vers une heure et demie, sous prétexte de l'entretenir d'une affaire très sérieuse. J'ai vu que le choix de l'endroit l'étonnait. Je lui en ai donné comme raison mes occupations de la matinée, qui ne permettaient pas un quart d'heure de loisir, et mon désir que cette conversation restât tout à fait entre nous. Ma vraie raison était que mon bureau confine à celui de Delaitre. Je voulais profiter de ce voisinage, au besoin, pour les mettre en présence et les engager l'un vis-à-vis de l'autre, définitivement. Lucien n'a pas été ma dupe. A ses yeux, j'ai compris qu'il se savait deviné. Il n'est de nouveau pas rentré pour le déjeuner. J'en ai conclu qu'il était allé rue Racine, se concerter avec sa complice... Quand je suis arrivé à mon bureau, il m'y avait devancé. La conversation s'est engagée entre nous sur le ton, déférent mais surveillé de sa part, affectueux mais prudent de la mienne, qui est le nôtre depuis cette année. Dès la minute où j'ai prononcé le mot de voyage, je l'ai senti se contracter. Sa

voix s'est faite brève, son geste nerveux. Il a refusé net. Il était cassant dans ce refus, mais très correct encore... Je lui ai dit alors ce que je devais lui dire. Il en sait à présent autant que toi sur Mlle Planat... De quelle manière cet enfant égaré a pu accueillir cette révélation, ce qu'il a pu me répondre, ne me le demande pas. J'ai vécu là les minutes les plus cruelles de mon existence... Je ne lui en veux pas, je tiens à te le dire tout de suite. Je ne lui en voudrai jamais, quoi qu'il me fasse. Il est ton fils... D'ailleurs, s'il s'est oublié jusqu'à me manquer gravement, à moi ton mari, à moi qui l'ai élevé, qui l'ai tant aimé, qui l'aime tant, c'est qu'il ne se connaissait plus. Pendant cette heure, il n'a réellement pas été responsable. Je l'ai vu, devant moi, littéralement fou, se débattant contre l'évidence. Il me sait tellement incapable de lui mentir, tellement incapable d'accuser quelqu'un sans preuves! Oui, il était fou de chagrin, d'étonnement, de colère. C'est une grande comédienne que cette femme, pour l'avoir abusé ainsi... Et je le plaignais! Je puis t'en donner ma parole, je n'ai pas cessé de le plaindre durant cette lamentable scène. C'est maintenant surtout que je le plains. Pense qu'il est parti pour aller chercher, lui aussi, des preuves, et de quoi? de l'innocence de cette malheureuse!... Des preuves? Je lui ai nommé Méjan. Je lui ai dit l'endroit où était l'enfant... Il ne les trouvera que trop, ces preuves, et, au lieu de revenir exiger que je lui demande pardon, comme il m'en a menacé, sous peine de ne jamais nous revoir, c'est lui qui reviendra me demander pardon, mais dans quel état, le pauvre enfant?... »

— « C'est moi, sa mère, qui t'aurai demandé pardon pour lui, d'abord... » s'écria Mme Darras, en serrant son mari dans ses bras avec passion : — « Il t'a insulté? Il t'a menacé? Toi, mon ami, mon amour, ma vie?... Mais tu as raison, c'est un pauvre enfant... Quand il va être convaincu que tu lui as dit la vérité, comme il souffrira! Ah! tu le connais bien. Oui, il reviendra. Il voudra te parler, et il n'osera pas... Tu me laisseras le voir la première et lui répéter combien tu es resté bon pour lui, même après sa faute... » Elle éclata en sanglots, et,

se serrant plus étroitement contre son mari, elle gémissait : — « Ah ! Ne m'en veuille pas... Je devrais le juger si sévèrement !... Mais c'est mon fils, mon unique fils !... »

— « Ma chère Gabrielle !... » dit Albert Darras, en la pressant lui aussi dans ses bras. « Voilà justement ce que je voulais te demander, de te consacrer entièrement à lui dans la crise morale qu'il va traverser, de n'être plus que mère... Je te le laissais entendre tout à l'heure, j'ai senti, dans ma conversation avec Lucien, qu'il me manquait vis-à-vis de lui cette autorité du sang, que tu auras, toi... Je suis sûr de ton cœur. Je viens encore de le constater, tu nous aimes tous deux comme tu sais aimer, si délicatement, si profondément. Il ne faut pas que tu aies jamais à choisir entre nous... Tu vas donc t'occuper de lui. Tu me le ramèneras, rien qu'en le ramenant à toi... Peut-être le voyage auquel j'avais pensé ne conviendrait-il pas en ce moment. Lucien aura besoin de plus de gâteries. Tu t'en iras avec lui, en Italie, par exemple, s'il le faut. La grande affaire, c'est que nous le sauvions de cette femme, qui a trop savamment manœuvré pour n'avoir pas des intentions très suspectes. Elle est du moins démasquée, c'est un premier point et le plus important peut-être... »

— « Si elle ne l'était pas cependant ?... » dit la mère. « Oui, » insista-t-elle, sur un geste de son mari, « si elle arrivait à lui persuader qu'elle a été calomniée ? »

— « Elle ne le pourra pas, » répondit Darras. « Méjan existe. Je te répète que je l'ai nommé. L'enfant existe. Lucien sait où il est. Comment veux-tu que cette fille l'empêche de contrôler par lui-même ce que je lui ai dit ?... »

— « Si pourtant elle l'en empêche ?... »

— « Je m'adresserai au ministère de l'Intérieur, alors, » reprit Albert. « Tu sais que j'y ai des amis dévoués. Je me procurerai des pièces administratives, s'il le faut, devant l'évidence desquelles rien ne tiendra... »

— « Et s'il l'aime assez pour passer outre, même à cette honte ?... »

— « Lui ? Ne calomnie pas ton fils, Gabrielle. On a pu le

tromper, précisément parce qu'il est tout noblesse, tout générosité. Mais le corrompre, mais l'avilir, cela jamais!... »

— « Ah! mon Albert, c'est toi qui es si noble, si généreux, » dit-elle en lui prenant la main cette fois et la baisant, d'un mouvement si rapide qu'il ne put s'y dérober. « Tu le défends. Ah! merci!... »

— « Je ne suis ni noble, ni généreux, » répondit-il. « C'est bien plus simple, je t'aime. Nous n'avons qu'une âme, qu'un cœur. Comment veux-tu que je trouve en moi pour ton fils d'autres sentiments que les tiens?... C'est d'être uni à toi par cette intimité absolue, totale, qui me rend facile de lui pardonner... Je lui en ai voulu, ces temps-ci, c'est vrai. Sais-tu de quoi? D'être la cause que je gardais, à part moi, le secret de mes soupçons. Oui, cela m'a coûté de me taire, d'avoir des pensées que je ne te disais pas. Tu les connais toutes à présent, et c'est quand même une grande douceur... »

Il l'embrassait de nouveau, en prononçant ces paroles qui firent si mal à la pauvre femme qu'elle en aurait crié. Elle les écoutait, et elle avait encore la robe qu'elle avait passée pour aller chez le Père Euvrard, il y avait trois heures, au moment où son mari engageait avec son fils cette explication violente et douloureuse. Et pour qui, sinon pour elle? Le remords du secret qu'elle gardait à l'égard de cet homme loyal, sur tout un ordre de ses sentiments et le plus intime, la saisit soudain avec une force extrême. Le courage de parler s'éveilla en elle. Sa bouche s'ouvrit pour l'aveu. Elle commença : — « Écoute, Albert... » D'un coup, et dans l'éclair d'une intuition paralysante, elle aperçut les conséquences immédiates de cet aveu, si elle l'achevait maintenant : cet homme touché soudain dans ses convictions les plus chères, son étonnement, sa souffrance, un déchirement entre eux et une désunion, quand ils avaient tant besoin de se rapprocher dans une action commune. Il ne s'agissait plus d'eux seulement. Il s'agissait de Lucien. Elle se sentit la captive de ce silence derrière lequel ses timidités s'étaient abritées si longtemps, et comme il répétait : — « Qu'y a-t-il?... Que veux-tu me dire?... » elle

se tapit contre lui en jetant cette exclamation énigmatique :
— « Mon ami, promets-moi que tu ne m'aimeras jamais moins, quoi qu'il arrive... »

— « Et que peut-il arriver, » interrogea-t-il encore, « unis comme nous sommes? »

— « Je ne sais pas... » gémit-elle. « Tu vois bien comme l'épreuve surgit sans qu'on l'attende. Est-ce que nous soupçonnions, voici un an, que Lucien nous donnerait ce chagrin?... Que fait-il? Où est-il? Ah! Comme je voudrais l'avoir là, déjà!... »

III

BERTHE PLANAT

Que de sentiments, et combien profonds, Gabrielle avait fait tenir, sans les exprimer, dans le demi-aveu de cette supplication ambiguë : l'angoisse de ses scrupules religieux, avivée par cette foudroyante survenue de l'épreuve, l'appréhension des luttes déchirantes qu'elle devrait soutenir quand les troubles encore cachés de sa foi renaissante seraient révélés à son mari, — la certitude qu'ils le seraient, et bientôt, tant elle étouffait de se taire, — le remords anticipé de cette douleur qu'elle infligerait, malgré elle, à ce mari si généreux, si droit, si tendre, — avec cela, l'épouvante devant l'inconnu de cette passion de son fils pour une femme évidemment bien dangereuse! De ces sentiments, le dernier était le seul qu'Albert Darras pût deviner. C'était aussi le seul qu'il partageât. Il l'éprouvait à un degré plus intense encore que la mère, ayant dans l'oreille les mots proférés par Lucien, lors de leur explication, avec quel regard et de quel accent! Il s'était promis qu'il tairait à sa femme le détail de cette terrible scène, et l'entretien des deux époux s'acheva en effet sur un nouvel effort du beau-père pour rassurer la mère, alors que la soudaine découverte chez son beau-fils d'idées à son égard qu'il

ne soupçonnait pas le rendait si inquiet. Cette inquiétude grandit durant l'après-midi, passé tout entier, pour lui, dans son cabinet de travail, soi-disant à étudier une affaire, et, pour Gabrielle, dans de petites occupations d'intérieur. En réalité, ils n'avaient l'un et l'autre de pensée que pour l'absent. Les moindres bruits de leur maison leur donnaient un battement de cœur... Une voiture roulait sur le pavé de la rue. Si elle allait s'arrêter? Si c'était la sienne?... Le timbre de la porte résonnait. Si c'était lui, ou un message venu de lui?... Puis rien... La mère n'y pouvait plus tenir. Elle retournait auprès d'Albert, lui répéter, pour la dixième fois, sous une autre forme, sa demande angoissée : « Où est-il?... » Que répondre, sinon les mêmes mots de réconfort? Mais, tout bas, Darras se posait aussi cette dernière question à lui-même, et la dernière image qu'il gardait de Lucien s'évoquait dans son esprit avec une précision affreusement douloureuse. Le jeune homme lui apparaissait tel qu'il l'avait vu sur le seuil de son bureau du *Grand Comptoir*, la haine aux yeux, la menace à la bouche. Était-il possible que cet enfant, son fils d'adoption, eût vraiment articulé ces phrases d'adieu?

— « Où je m'en vais!... Chercher la preuve que tes espions t'ont menti, et, quand je l'aurai, il faudra bien que tu rétractes ces calomnies. Et tu les rétracteras, ou je ne te reverrai de ma vie. »

— « Je n'aurai rien à rétracter, » avait répondu le beau-père, à qui cette outrageante attitude enlevait son sang-froid; « je sais trop quelles preuves tu trouveras. C'est toi, entends-tu? qui reviendras me demander pardon d'avoir oublié que je suis le mari de ta mère. »

— « Je ne l'oublie pas... » avait dit Lucien. Il avait répété : « Je ne l'oublie pas, » — et, féroce : « Ne touche pas à cette autre plaie, si tu ne veux pas qu'il se prononce entre nous des paroles irréparables... »

Telle avait été la fin de ce tragique dialogue, où, pour la première fois, depuis que Mme de Chambault avait changé ce nom contre celui de Darras, le fils s'était permis de

juger tout haut ce second mariage et de le condamner. Le beau-père en avait été frappé d'un saisissement qui se prolongeait à travers l'attente douloureuse de cet après-midi. Il se répétait en esprit ces mots d'une si redoutable signification, et toujours il retombait sur cette même sensation d'une stupeur indignée.

— « Comment a-t-il pu?... » se demandait-il. « Comment?... Il ne se possédait pas, c'est vrai, mais c'est précisément dans de telles minutes que l'on découvre le fond de ses pensées. Quelles sont donc les siennes?... » Et Darras se perdait dans des réflexions, où il s'efforçait en vain d'appliquer son principe habituel, ce constant redressement de sa sensibilité d'après le type abstrait de l'homme de conscience, ce qu'il appelait, en sa qualité de mathématicien, sa « limite morale ». Comme il l'avait déclaré à sa femme, il aimait Lucien, tout simplement. Il l'avait considéré, tant d'années durant, comme le fils de son esprit ! Dans ces derniers mois, l'éducateur avait bien laissé une atmosphère de silence s'établir entre lui et son élève ; mais, que l'égarement qu'il soupçonnait fût mêlé à une aversion contre lui, il ne l'avait jamais imaginé. Cette découverte le faisait souffrir dans son cœur, presque dans sa chair, tant la rancune soudain manifestée contre son ménage par son beau-fils l'avait blessé au plus intime de sa vie conjugale ; et son affection pour ce cruel enfant restait si entière qu'il continuait de le plaindre malgré cela, d'une pitié aussi spontanée, aussi désintéressée que celle de la mère. L'idée de l'épreuve que Lucien traversait dans ces moments mêmes lui était horriblement pénible. Il avait dû être l'ouvrier de cette opération chirurgicale — on se souvient qu'il avait défini en ces termes son rôle d'avertisseur. — Mis en demeure de recommencer, il eût recommencé, et de nouveau dénoncé l'indignité de cette Berthe Planat, sur laquelle il fallait que Lucien fût éclairé. Il ne doutait pas qu'il ne l'eût sauvé d'un grand danger, mais au prix de quelles larmes ! Il voyait en imagination ces larmes couler sur le visage du jeune homme. Il les voyait, il sentait Lucien souff-

frir, et les questions angoissées de la mère éveillaient un écho douloureux au plus profond de son être. Comme elle, il se demandait : « Où est-il ? Que fait-il ?... » Et, en dépit de ses propres raisonnements, lui aussi, il avait peur.

Il manquait à Darras et à sa femme, pour se rendre un compte exact du drame qui allait se jouer dans le cœur de Lucien, une donnée essentielle. Les renseignements transmis à l'ingénieur du *Grand Comptoir* par son policier ne lui avaient appris ni la nature vraie des relations qui unissaient le jeune homme à Berthe Planat, ni l'histoire complète de celle-ci. Qu'elle fût la maîtresse de son beau-fils, le beau-père n'en doutait pas. Il n'avait même pas discuté cette hypothèse, et, comme on l'a vu, la mère l'avait admise sans hésiter. Disons-le aussitôt, afin de poser du coup la situation dans sa réalité : non seulement Lucien n'était pas l'amant de la jeune fille, mais encore, follement épris d'elle et vivant tous deux une existence d'étudiants et dans cette familiarité quotidienne des libres mœurs du Quartier Latin, il ne lui avait jamais déclaré sa passion. Cette anomalie, — car c'en est une, même aujourd'hui où la nouvelle éducation des femmes tend à tourner en camaraderie, dans certains milieux, les relations entre les sexes, — cette anomalie donc dérivait, comme beaucoup d'apparentes singularités sentimentales, de causes très simples. Elles se découvriront elles-mêmes avec le développement de ces deux caractères. Il était nécessaire de signaler le fait dès maintenant, pour que l'on comprenne quelle extrémité de douleur cette conversation avec son beau-père avait infligée à Lucien. La phrase sur laquelle il était parti avait été le cri qu'une bête égorgée pousse sous le couteau, et qu'accompagne d'instinct une furieuse morsure. Un sursaut presque animal avait mis à la bouche du jeune homme, atteint en pleine chair, les mots qui devaient faire le plus de mal à son bourreau, et, tout de suite, une même frénésie l'avait précipité hors de la pièce. Il avait fui la réponse de Darras et sa propre colère. Lui aussi, ces paroles de haine, jetées à l'éducateur

de son enfance, l'avaient stupéfié, à peine échappées. Elles traduisaient si peu les portions conscientes de sa pensée et de son cœur. Il avait toujours tant respecté son beau-père. Il en avait si profondément subi l'influence, si totalement accepté les idées. Mais quand une loi naturelle a été violentée dans les rapports de deux êtres, aucune bonne volonté, aucune vertu même ne sauraient empêcher que, tôt ou [tard, ils ne souffrent l'un par l'autre. C'est le cas, lorsque le second mari d'une femme divorcée élève l'enfant du premier lit, du vivant du vrai père. Ce second mari a beau déployer les plus touchantes délicatesses, faire preuve des plus généreux scrupules, son beau-fils et lui ne descendent jamais à cette profondeur d'intelligibilité réciproque, si nécessaire à la famille et que produit seule l'identité du sang. Le beau-père reste le nouveau venu au foyer, l'étranger. La mère, de son côté, a beau envelopper son fils d'une atmosphère de tendresse, ce fils sait qu'il ne lui a pas suffi. La simple présence de son beau-père lui en est une preuve quotidienne. Il grandit. Il a des camarades. Il apprend par eux des détails sur leur intérieur. Il souffre, dans son amour-propre d'abord, à constater que ses parents ne sont pas comme ceux des autres, puis dans son culte pour sa mère, quand il commence à tout comprendre. Il ne l'en chérit certes pas moins. Il aime aussi son beau-père. Il n'aime pas leur ménage. Cette sensation peut ne s'être jamais formulée. Elle s'est quelquefois distribuée, le long d'une enfance et d'une jeunesse, en des centaines d'incidents minuscules dont aucun n'a laissé une trace dans la mémoire de leur victime. Cette trace reste imprimée dans l'arrière-fond obscur de son âme. Un dépôt de secrète amertume s'y est amassé, qu'une violente secousse amènera soudain à la surface en un flot de rancune absolument inattendue. Ainsi était-il arrivé pour Lucien. Quand il s'était retrouvé seul dans l'escalier du *Grand Comptoir*, après cette dispute avec Darras, l'étonnement avait, pour une seconde, tout suspendu en lui, même la douleur de la hideuse dénonciation. Les dernières paroles échangées avec son beau-père étaient pourtant réelles.

Il ne rêvait pas. Arrêté sur une des marches, parmi les allées et venues des clients qui affluent dans une grande banque à l'heure de la Bourse, le contraste entre cet endroit et la tempête de ses sentiments lui avait infligé, quelques minutes, une de ces paralysies de l'être intime, fréquentes dans les catastrophes subites. Brusquement, la vérité de la situation l'avait ressaisi. L'accusation, portée contre Berthe Planat, si précise, si nette, s'était représentée à sa pensée, avec ce dur relief que prennent pour un amoureux les images où est mêlée celle qu'il aime : — le départ de Clermont, la vie à Paris avec Méjan, la rupture, la naissance du petit garçon, sa mise en nourrice à Moret. De nouveau, l'intolérable morsure avait déchiré le cœur du jeune homme. Un jet de haine en avait jailli contre le révélateur, et une volonté irraisonnée, impétueuse et aussitôt irrévocable : celle de le confondre. Le temps de descendre les degrés trois par trois, de traverser, en courant, l'immense *hall* entouré de guichets, et l'amoureux était dans l'avenue de l'Opéra, sur laquelle donne la colossale bâtisse que tout Paris connaît, à la poursuite d'un fiacre vide. Quelques minutes encore et déjà cette volonté se réalisait. Lucien était assis dans une voiture qui roulait, au grand trot de son cheval, vers le coin perdu de la Montagne Sainte-Geneviève où habitait l'étudiante.

— « Rue Rollin, 24... » avait-il crié au cocher, auquel il avait dû donner des explications sur le plus court chemin à suivre. Il ne se doutait guère, tandis qu'il gagnait ainsi cette ruelle inconnue, débris de l'antique rue Neuve-Saint-Étienne où mourut Pascal, qu'à ce même instant, sa mère s'engageait dans une autre rue, contemporaine de celle-là, pour y avoir avec le religieux proscrit l'entretien sur lequel s'est ouvert ce récit. Cette similitude des décors autour de ces deux détreesses était tout un symbole. Ne procédaient-elles pas d'une cause identique ? L'une et l'autre démarche n'auraient pas en effet eu lieu, sans le second mariage de Gabrielle. Mais quand Lucien eût connu ce détail, son esprit était trop profondément pénétré des doctrines de son beau-père pour rien voir là

qu'une coïncidence fortuite. S'il avait toujours, et même sans s'en rendre compte, souffert de ce second mariage, ç'avait été d'une peine uniquement instinctive, presque animale. Jamais le droit au divorce n'avait fait doute pour lui. Que la méconnaissance par ses parents du plus grand principe social pût entraîner pour eux et leur famille des conséquences de douleur, cette idée n'avait jamais traversé sa pensée. D'ailleurs, sa mère elle-même existait-elle pour lui, durant la brûlante demi-heure de cette course à travers Paris? Son énergie était concentrée sur ce seul point : comment aborder cette explication avec son amie si indignement calomniée?

— « Il faut qu'elle sache ces infamies, il le faut... » s'était-il répété quand le coupé avait commencé de s'ébranler. « Nous chercherons ensemble d'où viennent ces abominables inventions. Elle m'aidera à le découvrir, et moi je l'aiderai à y couper court aussitôt... » La voiture n'avait pas contourné le Louvre que déjà une autre parole se prononçait en lui : — « Que ce sera dur de lui répéter de telles vilenies! Pourvu qu'elle comprenne bien que je n'ai pas douté d'elle et que je ne viens pas lui demander de se justifier vis-à-vis de moi? C'est pour elle, pour son avenir, qu'il importe de confondre les scélérats qui ont mis en circulation ces turpitudes... Qui est-ce? Mais qui est-ce?... » L'angoisse de cette question fut soudain si forte qu'une tentation assaillit le jeune homme : ordonner à son cocher qu'il retournât au *Grand Comptoir*, monter au cabinet de son beau-père, lui arracher le nom de la personne ou des personnes dont il tenait ces immondes racontages. Sa main se leva vers le timbre et retomba sans que le signal eût retenti. — « Non. Je ne le reverrai pas ainsi, » se dit-il. « Après la manière dont je l'ai quitté, je me dois de lui apporter la preuve qu'il a été trompé, car il l'a été. Tel que je le connais, aucun motif ne l'aurait décidé à parler de quelqu'un comme il a parlé de Berthe, s'il avait eu même un doute. Il a été trompé... Par qui?... » Le respect est, avec le mépris, le plus involontaire de nos sentiments.

Toute la partialité de l'affection la plus passionnée ne peut détruire l'un, ni les violences de la rancune la plus inique abolir l'autre. Le jugement que Lucien portait sur la loyauté de son éducateur n'avait pas été entamé par sa colère. Cette estime pour le caractère de Darras ajoutait, quoi que le jeune homme en eût, un poids singulier à son témoignage. Un scrupule en suppose d'autres. Quiconque est incapable de mentir l'est aussi de répéter des assertions non vérifiées. Lucien ne se formulait pas ce raisonnement, mais ce simple rappel des vertus de son beau-père suffit pour donner un autre ton à sa pensée. Involontairement, il se prit à repasser l'histoire entière de son intimité avec Mlle Planat, par un besoin passionné de trouver dans chacun des épisodes une nouvelle preuve que le diffamateur, quel qu'il fût, n'avait pas dit vrai. Qu'il s'était complu de fois, depuis qu'il aimait, à ces évocations rétrospectives, quand il allait rejoindre Berthe, ou quand il la quittait, jamais avec cette fièvre, et sans cesse un soupir lui montait aux lèvres : — « Mon amie ! Ma chère amie !... » Ou bien c'était, proférée à voix haute, cette exclamation : — « Non, c'est impossible !... » Contre quoi s'insurgeait-il avec cette violence ? Était-ce seulement la difficulté d'énoncer à la jeune fille les calomnies qui lui suggéreraient ce cri ? Ou bien jetait-il cette réponse à ces calomnies elles-mêmes au nom des souvenirs émanés de toutes ces rues ? Ils se faisaient de plus en plus nombreux, à mesure que le fiacre approchait de ce Quartier Latin où s'étaient déroulées les scènes de leur roman. Cette idylle entre un étudiant en droit et une étudiante en médecine avait été bien simple en son fond. Pourtant, elle ne se fût jamais produite à un autre moment de l'histoire de nos mœurs, avant que la logique du principe révolutionnaire d'égalité ne se fût attaquée à la plus antique des coutumes : cette différence d'éducation entre les sexes à laquelle une allusion a déjà été faite. Pareillement, le drame des dissidences religieuses qui allait bouleverser le ménage des Darras eût-il jamais eu lieu, voici vingt-cinq ans ? L'une et l'autre analyse, si elles étaient poussées à fond, per-

mettraient de mesurer le changement en train de s'accomplir dans notre pays, sous l'influence de lois dont les applications publiques atteignent par contre-coup les sensibilités privées. De tels exemples prouvent la justesse de l'axiome posé par le plus grand clinicien politique du dix-neuvième siècle : « L'homme est entraîné par la société. » L'avenir décidera si ce courant va vers le progrès ou vers cette décadence, barbaquement, mais énergiquement définie par le même philosophe : une *déconstitution*.

Lucien de Chambault avait rencontré Berthe Planat pour la première fois, dix mois auparavant, dans un cabinet de lecture, situé à l'angle de la rue Monsieur-le-Prince et de la rue Antoine-Dubois. Cet établissement, célèbre depuis des générations dans le Quartier Latin, a la spécialité des livres de science. Aussi ses clients se recrutent-ils tous parmi les habitués de l'École pratique, à laquelle il est presque adossé. Lucien y était entré par hasard, ayant des notes à prendre dans un ouvrage de médecine légale, pour une conférence qu'il préparait, sur le « Droit de punir ». Il devait la prononcer dans un petit cercle que certains de ses camarades avaient fondé, rue Champollion, à deux pas de la Sorbonne, sous un vocable qui résume une époque : *L'Impératif Catégorique* ! Ce simple détail l'indique : le beau-fils d'Albert Darras n'avait pas grandi impunément dans l'atmosphère de vague religiosité philosophique, familière aux dirigeants intellectuels de la troisième République. Lucien appartenait par toutes ses idées à l'élite de cette génération, née aux environs de 1880, en qui se manifeste déjà le résultat d'un enseignement institué au rebours de nos traditions. Le gros de la troupe se compose de brutaux arrivistes. Le reste constitue un état-major inquiétant d'esprits mal équilibrés chez lesquels un sens critique, aiguisé jusqu'à la sécheresse, coexiste avec une candeur naïve jusqu'à la badauderie. Ces jeunes gens sont incertains et dogmatiques, nihilistes et sectaires, d'un irréalisme égal à leur instruction qui est grande, vio-

lemment destructeurs et non moins violemment millénaires. Éperdus de nouveautés, leur énergie se dépense à tracer entre eux, en s'échauffant les uns les autres, des programmes qu'ils prennent pour des actes, et où il n'est jamais question que de refaire, — refaire le pays, refaire la société, refaire l'humanité. Cette fièvre de réforme les voue par avance — ironie dont leur subtilité ne les avertit pas — à la duperie des utopies les plus vieilles et les plus décidément condamnées par l'histoire. Une des caractéristiques de cette jeunesse est le constant appel à la conscience ; mais l'exécrable discipline kantienne, dont ses aînés l'ont pénétrée, lui fait interpréter cette formule de la manière la plus étroite et la plus stérile. Sous le prétexte d'appliquer le fameux et funeste précepte : « Agis toujours de telle sorte que tes actions puissent servir de règle universelle, » ces jeunes gens s'habituent à l'idolâtrie béate de leur sens propre. Ils donnent une solennité de principes à des points de vue tout personnels et ils arrivent à un fanatisme anarchique, si l'on peut dire, dont l'égoïsme étroit contraste singulièrement avec leurs parties de haute culture. Ils ont cependant une vertu qu'il n'est qu'équitable de signaler. Leur doctrinarisme d'une si pédantesque intolérance les rend souvent très scrupuleux pour ce qui regarde les choses de l'amour. Il y a du janséniste et du puritain en eux. C'est là une disposition d'âme qui se retrouvait déjà — on l'aura vu par la conversation de Darras avec sa femme — chez leurs prédécesseurs en moralisme athée. Il est nécessaire de créer des mots pour définir des mentalités très complexes, très factices aussi, où le dressage orgueilleux de l'intelligence, une haine secrète de l'instinct et de ses spontanités, une rivalité jalouse avec les religions positives, peuvent aboutir à un véritable ascétisme. Ajoutons que les préoccupations ardentes de ces étranges garçons tournent ailleurs. Les problèmes sociaux les intéressent trop pour que les rêveries romanesques, lot heureux de leur âge, aient le loisir d'éclore dans ces cerveaux saturés d'abstractions. C'est là pourtant un état de tension

bien volontaire et qui comporte de subites volte-face, de déconcertantes surprises. La nature, comprimée et faussée, est toujours prête à prendre sa revanche dans un jeune cœur. Qu'une certaine femme se rencontre dans sa vie, à une certaine heure, et l'amoureux apparaît dans l'intellectuel, mais un amoureux qui ne dépouille pas pour cela ses façons habituelles de penser. L'on devine quels phénomènes inattendus doit inévitablement produire la rencontre de la passion avec un tour d'esprit si particulier !

Cette esquisse d'un type psychologique très récent, mais assez multiplié pour qu'il domine l'avenir immédiat de la bourgeoisie française, mériterait d'être creusée dans ses lignes profondes. Ce tracé suffira pour caractériser la nuance des émotions qui ressuscitaient dans le cœur de Lucien, tandis qu'enfoncé dans l'angle de son fiacre, il revivait cette journée où il avait rencontré Berthe pour la première fois et reçu le coup de foudre de cet amour. Il revoyait la vaste pièce du « Salon littéraire et scientifique » dont les murs disparaissaient sous des rayonnages. Sur des planchettes s'allongeait la file des reliures en toile grise ou noire brutalement numérotées. Sur les tables de bois souillées d'encre s'entassaient les journaux et les revues. Il se revoyait lui-même, attendant les ouvrages qu'il avait demandés et considérant d'un regard distrait les quelques lecteurs clairsemés dans la salle. C'est alors qu'il avait remarqué, dans l'angle de droite, à côté de la fenêtre du fond, la jeune fille occupée à prendre des notes dans un fort volume posé devant elle. Son joli et pâle visage aux traits fins exprimait cette fervente application des véritables tâcherons de bibliothèque, pour qui rien n'existe dans les instants de travail, que l'objet actuel de leur étude. Durant l'heure entière que Lucien, saisi par la grâce et le mystère de cette physionomie, demeura à l'examiner, tout en affectant lui-même de lire, pas une seule fois les yeux de l'inconnue ne se détournèrent de la besogne entreprise. Ses paupières attentives étaient bordées de cils très longs, presque bouclés, dont la nuance sombre s'harmonisait à ses prunelles, déta-

chées sur la blancheur de son teint comme les taches brunes des yeux sur les fonds décolorés des anciens portraits. A de certains moments de réflexion plus intense, et lorsque, ayant lu un passage important, elle se préparait à en faire le résumé, ces paupières se relevaient, son regard fixait sa pensée. Elle mordillait l'extrémité de son porte-plume, et ses dents apparaissaient, blanches et bien rangées, entre ses lèvres qui se fermaient aux coins dans un pli amer. Elle avait ôté son chapeau, et la forme ovale de sa tête intelligente se dessinait sous ses cheveux, divisés par une raie. L'épaisseur de sa natte brune à reflets clairs, qui retombait par derrière en un simple catogan, disait la force de la vie; mais c'était une vie déjà touchée par la fatigue, comme l'attestaient la ligne mince des joues, la gracilité du cou et de la nuque, la sveltesse amaigrie du buste penché sur la table. Les mains, très belles, avaient une énergie presque masculine, qui se retrouvait dans le menton un peu fort, comme dans le front large et puissant où brûlait une flamme d'intelligence virile. L'ensemble, pourtant, restait très féminin, par l'élégance frêle de la taille, la souplesse mesurée des gestes et ce je ne sais quoi de trop délicat qui appelle la protection. L'étudiante était simplement, presque pauvrement mise; mais son col était d'une irréprochable netteté. Les manchettes de lustrine noire qu'elle avait eu soin de passer à ses bras pour préserver sa robe et ses poignets dénonçaient un souci d'épargne à la fois et de tenue, répandu d'ailleurs sur toute sa personne. Ses pieds étaient finement chaussés de souliers à talons plats, qui en découvraient les jolies attaches. Cette apparition d'une fille de cet âge et de cette beauté, dans ce cadre d'un laboratoire intellectuel et dans cette attitude d'une ouvrière d'idées, était bien faite pour surprendre d'abord, pour intéresser ensuite un garçon de vingt-trois ans, très laborieux lui-même, très intellectuel, et chez lequel des convictions tout idéologiques avaient comprimé, jusqu'ici, les ardeurs du cœur et des sens. Les femmes qui composaient le monde de sa mère avaient trop déplu à Lucien, les unes par leur frivolité, les autres par

leur niaiserie. Les créatures galantes qu'il avait pu connaître dans la compagnie de ses camarades l'avaient dégoûté par leur vilenie. Des réalités de l'amour, il ne savait que le remords de quelques rencontres brutales, dont il avait été curieux une heure, puis écœuré des mois. Le charme paradoxal de l'inconnue, qui penchait sur des livres de science un profil de médaille, émacié par la pensée, devait donc agir et agit aussitôt sur lui avec une puissance souveraine. Cette vision réunissait les attraits complexes dont il rêvait à son insu depuis très longtemps. Il ne s'aperçut de la révolution, soudainement accomplie dans sa sensibilité, qu'au moment où Berthe Planat commença de ranger ses papiers pour se retirer. La certitude qu'elle allait disparaître lui infligea ce serrement de la gorge, ce spasme de la poitrine qui décèlent le désarroi produit dans notre système nerveux par un choc trop intense. Il eut une seconde la tentation de sortir avant elle, de l'attendre dans la rue et de la suivre. Un invincible instinct de timidité l'immobilisa sur sa chaise, tandis qu'elle enlevait ses manches, reprenait son chapeau accroché à une patère, et se recoiffait avec autant de calme que si elle eût été seule dans la pièce. Elle sortit après avoir reporté au bureau les deux volumes dont elle s'était servie. Elle avait fait à la vieille dame qui se tenait là une recommandation sans doute afférente à ces livres, car celle-ci les mit à part, avec un signe d'assentiment familier, qu'elle n'aurait pas eu pour une cliente de passage. Lucien conclut qu'il avait une certitude de revoir la jeune fille en revenant lui-même dans cet endroit. Ce signe indubitable qu'elle était une habituée fut pour beaucoup dans la tranquillité apparente avec laquelle il la vit disparaître derrière la porte vitrée, et au tournant de la rue. Allait-il interroger l'homme de service ou bien la vieille dame ? La délicatesse l'en empêcha. Il fut cependant au-dessus de ses forces de ne pas aller, cinq minutes plus tard, sous le prétexte d'un renseignement à demander, jusqu'à ce bureau, sur la planche duquel les deux volumes étaient toujours placés. Pendant que la préposée aux emprunts de

livres cherchait dans le catalogue un titre donné par lui au hasard, il eut le courage de prendre un de ces deux volumes, comme distraitement. Ce fut un premier contact physique avec l'absente, et dont tout son être tressaillit, que de feuilleter ces pages, maniées par elle tout à l'heure. Il constata, non sans une surprise, qui lui fut aussi une douceur, car ce détail ajoutait à ses chances de la retrouver, que ce volume était le premier tome de la *Clinique de l'Hôtel-Dieu* par Trousseau. L'inconnue était donc une étudiante en médecine. Un morceau de papier laissé entre deux feuilles attira l'attention de l'amoureux. Il était placé vers le milieu de la célèbre leçon sur la Scarlatine, et ces quelques mots y étaient tracés au crayon : « p. 29, *devoir médical, à relever.* » C'était la jeune fille qui avait jeté là l'indication d'une note à prendre. Lucien parcourut la page des yeux, avec une avidité singulière du regard. Il tomba sur ces lignes, qui lui firent battre le cœur, tant il éprouva de plaisir à associer leur fierté professionnelle et l'image de l'énigmatique et jolie étudiante : « ... *Depuis longtemps j'emploie ces affusions. Je les ai employées dans ma pratique particulière avant de les administrer à l'hôpital. Car je n'ai jamais rien osé pour la première fois que je ne l'aie fait dans ma clientèle privée. En agissant ainsi dans le monde, ma réputation courait de grands risques, et souvent aussi j'ai été mal récompensé du bien que ma conviction profonde me disait de tenter. Mais je suis resté ferme dans cette ligne que mon devoir me traçait...* »

Voilà dans quelle atmosphère de hautes et sévères idées vivait cette jeune fille ! Dix mois s'étaient écoulés depuis cette minute où Lucien avait surpris cette fiche oubliée dans ce livre, et avec elle le secret des préoccupations morales de l'étudiante. Bien peu de jours de ces dix mois avaient passé sans qu'il la vît, et, durant tous ces jours, elle n'avait pas fait une action, pas prononcé une parole, pas ébauché un geste qui ne corroborât ce jugement qu'il avait porté sur elle, d'instinct. Les images se succédaient, se pressaient et d'abord celles des semaines qui avaient suivi cette première rencontre

et précédé leur premier entretien. Lucien était revenu au cabinet de lecture tous les après-midi à partir du lendemain. Pour s'assurer le droit d'y passer des journées entières sans compromettre la jeune fille, il avait donné à la préposée sa qualité d'étudiant en droit et prétexté une thèse à faire qui nécessitait des recherches prolongées. Pour plus de précautions encore, quand il eut constaté que l'étudiante arrivait régulièrement vers les quatre heures, — c'était le moment où elle sortait de l'École pratique, — il prit l'habitude d'y arriver à trois. Il se plaçait de manière à la voir dans la rue. Elle apparaissait, toujours seule. Elle entrait, échangeait quelques mots avec la dame du bureau, s'asseyait dans le même coin où sa place était marquée par une chaise appuyée contre la table, ôtait son chapeau, passait ses manches, et elle commençait de travailler. Sa façon de s'isoler du monde extérieur était si totale que personne parmi les habitués, dont quelques-uns étaient de très jeunes gens, comme Lucien, ne semblait même la remarquer. Ce détail ne prouvait-il pas qu'elle s'était toujours comportée dans ce milieu comme elle s'y comportait maintenant? Dix-huit jours après l'avoir vue pour la première fois, Lucien ne savait même pas son nom. Il n'avait entendu personne ni la saluer ni parler d'elle, parmi ces assidus de la bibliothèque. C'est vers ce moment qu'ils avaient fait connaissance, dans des conditions si accidentelles qu'elles excluaient, de sa part à lui, la préméditation, et, de sa part à elle, toute coquetterie. Combien vivement cette scène se représentait à l'imagination du jeune homme! Un après-midi encore, c'était vers le début de mai, et comme il arrivait rue Monsieur-le-Prince, en proie à cette fièvre intérieure de la passion qui n'en est qu'au désir et au rêve, il avait trouvé le cabinet de lecture fermé. Les volets mis en dehors portaient sur un de leurs panneaux un carré de papier collé au moyen de pains à cacheter, avec ces mots écrits à la main : *Pour cause de décès*. Lucien apprit par la concierge que la vieille dame du bureau était morte subitement la nuit précédente. Rendons-lui cette

justice : le projet qu'il conçut et réalisa aussitôt de stationner sur le trottoir et d'attendre l'inconnue que dans sa pensée il appelait déjà « son amie » ne lui fut pas dicté par le seul désir d'utiliser une occasion peut-être unique. Il se dit que la jeune fille paraissait avoir de la sympathie pour la vieille dame et que cette mort serait annoncée par lui avec plus de ménagement. Quand il la vit qui traversait la rue de l'École-de-Médecine, et se dirigeait du côté du cabinet de lecture, il s'approcha du pas d'un homme qui vient de se heurter à un obstacle inattendu.

— « La bibliothèque est fermée, mademoiselle, » lui dit-il. Et comme la jeune fille, surprise par la nouvelle, ne pensait pas à s'étonner qu'un habitué de l'endroit en avertisse un autre habitué, l'amoureux ajouta : « Il y a eu un malheur cette nuit. La personne qui tenait le bureau... »

— « Mme Barillon?... » interrompit la jeune fille. « Elle est morte?... » Lucien fit signe que oui, et le visage de l'étudiante, si réfléchi et si calme d'ordinaire, s'altéra d'un coup. Ses traits laissèrent deviner la sensibilité passionnée qu'elle se tendait sans cesse à masquer. Elle eut des larmes au bord des yeux, quoique la vieille dame ne fût pour elle qu'une connaissance de hasard, et avec qui elle causait si peu. Elle se dompta d'ailleurs aussitôt, et elle exprima une réflexion d'un ordre tout technique : — « Je l'avais prévu depuis longtemps. Elle souffrait d'une angine de poitrine arrivée au dernier période »

— « On ne s'en serait guère douté à la voir; elle avait l'air si gai... » interrogea Lucien, pour continuer la conversation.

— « Elle ne connaissait ni la nature ni la gravité de son mal, » répondit la jeune fille. « Le médecin qui la soignait lui faisait croire qu'il s'agissait de névralgies intercostales. Je ne me suis jamais permis de le démentir. Il était chargé du traitement, il le conduisait comme il l'entendait. Pourtant, Mme Barillon se défiait. Elle avait cherché et découvert dans des livres quelques-uns des symptômes qu'elle éprouvait... »

— « Ne trouvez-vous pas qu'un malade a toujours droit à la vérité, du moment qu'il veut la savoir, et même sans cela? » dit le jeune homme.

— « C'est une question, » fit l'étudiante.

— « Pas pour moi, » reprit-il vivement, « et je ne saurais avoir d'estime pour un médecin qui me mentirait. Sans vérité, il n'y a pas de conscience, et, quand on se donne des raisons pour manquer à la vérité sur un point, on y manque bientôt sur tous... »

Il avait parlé en pensant tout haut, d'un ton si convaincu que la jeune fille en fut frappée. Elle leva les yeux sur lui. Lucien comprit qu'elle le regardait pour la première fois. Il n'avait pas plus compté pour elle, jusqu'ici, que les autres figurants du cabinet de lecture. Cette constatation pénible, sur l'instant, lui était douce à se rappeler, maintenant qu'il allait cherchant dans ce court et cher passé de quoi défendre l'honneur de Berthe. Il lui plaisait que les premières paroles échangées entre eux eussent été de cet ordre scientifique et impersonnel. Il lui plaisait que l'attention de la jeune fille eût été attirée sur lui par une profession de foi qui l'autorisait à lui parler aujourd'hui en pleine franchise. Il lui plaisait surtout qu'elle eût accepté cette conversation avec la simplicité d'un camarade. Ces manières, si contraires aux préjugés reçus, pouvaient, certes, prêter à la calomnie. Il savait, lui, par sa propre expérience, combien une espèce de compagnonnage presque masculin est le plus sûr moyen d'empêcher la familiarité. Il semble supprimer la différence des sexes, tandis que la réserve trop effarouchée l'exagère. Dès ce premier entretien, le jeune homme avait senti chez Mlle Planat cette totale absence de coquetterie, d'autant plus marquée qu'elle était plus naturelle. Toujours mù par le désir de ne pas la quitter si vite, et aussi d'en savoir un peu plus sur elle, il lui avait dit :

— « Puisque vous vous occupez de médecine, mademoiselle, peut-être me rendrez-vous le service de me renseigner... Je travaille à des recherches sur le droit de punir et

la responsabilité, qui m'ont conduit à étudier le problème du crime chez les aliénés. Le cabinet de lecture est fermé. Où croyez-vous que je pourrais consulter des livres de cet ordre, Legrand du Saulle, par exemple, que j'étais en train de dépouiller ici?... »

— « A la bibliothèque de l'École, » répondit-elle ; « j'y vais justement de ce pas. C'est un endroit que je n'aime guère : il est fréquenté par trop de gens. Mais on y est très complaisant et le catalogue est très riche. »

— « C'est que je suis étudiant en droit... » fit-il, et il avait tiré de sa poche le carnet qui contenait ses cartes de visite. Il en tendit une à la jeune fille, comme s'il tenait à ne pas rester, pour elle, un inconnu. Elle la prit, et, la regardant, elle dit simplement : — « Je crois que ceci suffirait. Mais, si vous voulez venir avec moi, je vous introduirai sans difficulté... »

Il l'avait suivie, le cœur battant, en proie à une émotion paralysante à force d'être douce. Ils avaient traversé ensemble cette petite rue de l'École-de-Médecine, si sévère d'aspect avec ses rez-de-chaussée où des boutiques de libraires spéciaux confinent à des magasins d'instruments de chirurgie. Lucien n'y avait vu que sa compagne et la grâce d'une démarche qui révélait de séduisants détails : une taille ronde et longue, des jambes un peu hautes et fines, une pose du pied droite et légère. Que lui dire ? Comment ne pas craindre d'exorciser d'un mot le charme de cette minute inespérée ? Et déjà ils avaient pénétré dans la cour, gravi ensemble le grand escalier. Ils étaient dans la bibliothèque. Là, il avait enfin appris le nom et l'adresse de l'inconnue, Berthe Planat ayant dû montrer à l'entrée sa carte d'étudiante, en même temps qu'elle présentait son compagnon. Une fois admis, elle l'avait quitté, en le saluant d'un signe de tête, et elle était allée s'asseoir à l'une des tables, où elle s'était installée comme elle faisait au cabinet de lecture, avec son impressionnante simplicité d'appliquée chercheuse. Lucien n'avait pas osé, lui, se mettre auprès d'elle. Il avait

demandé un volume pour la forme, l'avait à peine ouvert ; puis, la voyant absorbée dans son travail, il était sorti de la bibliothèque. Il s'était acheminé vers la rue Rollin, où il savait maintenant qu'elle habitait, poussé par un irrésistible besoin de voir sa maison, de regarder de ses yeux le décor des choses parmi lesquelles elle vivait. Par ces premiers jours de mai, ces pentes de la Montagne Sainte-Geneviève sont comme parcourues d'un souffle de jeunesse insouciante et de libre amour. Il était cinq heures. L'azur du ciel enveloppait le dôme du Panthéon et sa colonnade grise d'une clarté fraîche et douce. Les feuilles verdoyaient aux branches des arbres dont les racines chétives plongent dans un sol où la terre végétale existe à peine. La sève immortelle du monde trouve pourtant le moyen d'animer ces maigres troncs. Elle palpite de même dans les sensibilités appauvries des étudiants et des filles qui rient en plein air, assis aux tables des cafés. Cette griserie de vivre, éparse dans l'atmosphère, Lucien l'avait respirée avec cet orgueil de l'amoureux chaste et qui porte en lui une émotion sacrée, alors que tant d'autres ont déjà profané leur cœur. Il était arrivé ainsi jusqu'à la rue de la Vieille-Estrapade et à celle de la Contrescarpe. Leurs noms pittoresques et leur physionomie antique l'avaient charmé, par cette sensation d'un très ancien et très obscur passé autour d'une naissante espérance. Puis la pauvreté de la rue Rollin l'avait attendri, et son silence. Elle n'est traversée que par des piétons, aboutissant comme elle fait à un escalier qui tombe à pic sur la rue Monge. Le soleil couchant prenait en écharpe la partie de la ruelle où se trouvait la maison de Berthe. C'était une de ces vieilles demeures, l'abri jadis de larges existences, qui gardent, même dans leur ruine, des traces et des touches d'aristocratie. Celle-là montrait une façade presque renflée par l'affaissement du terrain, mais une porte cochère d'un noble style, — une cour sur laquelle ouvraient des hangars encombrés de débris, mais de hautes fenêtres. L'amoureux s'était assis sur une borne adossée à la rampe d'escalier de la rue Monge. Il était

demeuré là jusqu'à la nuit noire, absorbé dans une contemplation dont l'ivresse inondait son âme d'une joie presque surhumaine. Les invasions d'un grand amour ont de ces heures d'une intensité inexprimable et qui contraste d'une manière étonnante avec la médiocrité des événements qui en sont la cause ou mieux le prétexte. Qu'était-il arrivé à Lucien ? Il avait appris le nom de la jeune fille qu'il aimait, sa profession, sa demeure, et il lui avait parlé. Ce n'était rien, et ce rien suffisait pour que des flots de poésie ruissellassent dans ses veines. Berthe était jeune, il était jeune, et c'était le printemps. Les profondes identités d'esprit, les ressemblances fraternelles de pensées devinées chez elle, tant de grâce unie à tant de sérieux, la violente antithèse de sa beauté et de ses travaux, la fraîcheur et la délicatesse de ses traits associées à des visions de maladies et de mort, de lits d'hôpital, de tables de dissection, l'étrangeté de leur rencontre et son manque complet de tout élément conventionnel, l'appréhension et le désir de leurs prochaines entrevues, — que de principes de passion pour un enfant de cet âge et qui n'avait jamais aimé ! Comme il les avait sentis remuer en lui et quels instants il avait passés là ! Ils flamboyaient dans sa mémoire comme une aurore. N'avait-ce pas été celle de son bonheur ?

Oui, il avait été heureux, bien heureux, comme on l'est à vingt-trois ans, lorsque la fraîcheur intacte du désir, la confiance dans le tendre génie féminin, et aussi l'indéfini du temps devant la passion permettent au cœur de s'épanouir par la seule présence de ce qu'il aime, et de s'en contenter. Plus tard, l'expérience désabusée de la vie, les exigences de l'orgueil viril, l'impression poignante des jours comptés, s'insurgeront contre les romanesques et naïves ivresses de l'amour sans aveu et sans possession. Mais, à l'orée de la jeunesse, le cœur étouffe de timidité devant cet aveu, tant il tremble de déplaire. Cette possession le brûle à l'avance de telles ardeurs qu'il lui est presque doux de la reculer. Il sait si bien que l'avenir lui appartient ; que dans un an, dans

deux, dans dix, il n'aura point passé la saison d'aimer et d'être aimé. Il éprouve à palpiter dans l'attente, à reculer l'heure des paroles décisives, à prolonger les délices du rêve et de l'espérance, cette sensation qui fait le charme unique des fiançailles; et c'était bien comme une fiancée que Lucien avait aimé Berthe dans le silence d'une adoration chaque jour plus émue, depuis ce soir de printemps. Ce soir-là, il n'avait pas essayé d'en apprendre plus long sur elle, d'interroger par exemple le concierge de la maison. Une pareille enquête lui aurait semblé un sacrilège. En eût-il eu seulement la force? Pour les amoureux de cette ferveur, prononcer devant une tierce personne le nom de celle qu'ils aiment est une véritable souffrance. La voix leur manque pour parler d'elle. A quoi bon d'ailleurs? Que lui aurait-on dit qu'il ne connût d'avance? La vie étroite de la jeune fille, son assiduité au travail, l'idéalisme de ses pensées, il savait cela par l'aspect de cette demeure, par son attitude au cabinet de lecture, par les lignes qu'elle avait notées dans Trousseau. Dès ce premier soir, il y voyait, par intuition, toutes les qualités d'âme qu'il avait trouvées chez elle, à l'épreuve, durant les dix mois écoulés depuis, et ils les avaient vécus dans cette liberté où il n'y a pas de place pour le mystère. Le seul fait que leur intimité fût restée absolument pure n'était-il pas le plus éclatant témoignage de la valeur morale de la jeune fille? Et les scènes par lesquelles cette intimité s'était établie ressuscitaient devant la pensée de Lucien, toutes distinctes. C'avait été d'abord, après leur premier entretien, l'habitude prise d'un salut échangé au cabinet de lecture, à chaque arrivée et à chaque départ de l'un d'eux, quand l'autre était là. Pas une de ces inclinations de la petite tête pensive, que Lucien n'eût interprétée, tantôt, avec une joie exaltée, dans un sens de sympathie, — tantôt, avec angoisse, dans un sens d'indifférence. C'avait été ensuite leur second entretien, pas beaucoup de jours après le premier. L'amoureux avait imaginé, pour l'engager, un procédé qui symbolisait bien le paradoxe de cet amour, fleur de songe soudain

poussée entre ces deux cérébraux, parmi ces livres de science. Il avait demandé à la jeune fille, au moment où elle se levait pour sortir, si elle pourrait lui rendre le service de lui traduire dans leur vrai sens deux mots techniques qu'il ne comprenait pas, et il lui avait soumis — ô ironie ! — une phrase rencontrée dans cet énorme traité de Legrand du Saulle qu'il faisait semblant de dépouiller, sur les maladies latentes et les maladies larvées. Le temps de formuler sa demande et ils étaient dans la rue. Berthe marchait en lui répondant, et, tout naturellement, il l'accompagnait :

— « Latente se comprend de soi, » avait-elle dit ; « une maladie latente est une maladie qui ne se manifeste pas encore. Une maladie larvée, au contraire, se manifeste hautement, mais elle emprunte la forme d'une autre. Ainsi une goutte qui se manifeste par des vertiges est une goutte larvée, qui se déguise, *quæ induit larvam*. *Larva*, vous vous le rappelez, c'est le masque de théâtre dans l'antiquité... »

— « Je l'avais oublié, je vous l'avoue... » avait-il répliqué ; et, presque étourdiment : « Vous savez le latin, mademoiselle?... »

— « J'ai passé mon baccalauréat, » avait-elle répondu.

— « Ma question n'avait pas de sens, » avait-il repris. « Vous ne feriez pas votre médecine sans ce diplôme. Mais, en France, on est si peu habitué encore à voir les femmes acquérir certaines connaissances. »

— « Les choses sont en train de changer, » avait-elle dit, « et c'est très heureux. La Science est la grande libératrice, et la femme a plus besoin d'être libérée que l'homme. »

— « Ce sont tout à fait mes idées, » avait dit Lucien, « et j'espère aussi que l'on ira de plus en plus dans cette voie. Je m'étonnerais pourtant, mademoiselle, si les étudiantes en médecine ne restaient pas l'exception. »

— « A cause de l'amphithéâtre et de l'hôpital, sans doute ? » avait-elle demandé.

— « Précisément. »

— « Vous n'avez jamais disséqué, monsieur, » avait-elle

reparti. « Sinon, vous sauriez que c'est une très petite impression à vaincre et simplement physique. On ne voit plus dans le cadavre, et bien vite, qu'une leçon d'anatomie à vérifier. On ne réalise pas que ce débris ait été un homme... L'autopsie est plus pénible. On s'est intéressé à un malade, on a reçu ses confidences. Vingt-quatre heures après, on le retrouve, sur une table, inerte, glacé, son cerveau ici, son cœur là, son foie ailleurs... Pour moi, ç'a été et c'est encore l'impression affreuse, mais la seule ; car, si à l'hôpital on assiste à des spectacles tristes, on peut y faire tant de bien, par un mot, un geste, une attention!... »

Elle avait donné ces détails sur ses impressions professionnelles avec une simplicité singulière. Elle n'avait ni dans son regard, ni dans sa voix, cet air de défi, si déplaisant chez la plupart des adeptes du féminisme. Elle disait ce qui était, tranquillement, comme c'était, sans se soucier non plus de l'effet dépoétisant que la mention des plus répugnantes besognes de son métier pouvait produire sur son interlocuteur. Celui-ci, en proie à une curiosité encore grandissante, avait demandé :

— « A l'école pratique et à l'hôpital, il n'y a pas seulement les malades et les morts. Il y a les camarades. Je ne connais pas beaucoup d'étudiants en médecine, mais le ton de la plupart me paraît devoir être très choquant pour une jeune fille... »

— « C'est ce qui vous trompe, » avait-elle répondu ; « pour ma part, car on ne peut bien parler que de soi, j'ai bien rencontré quelques jeunes gens grossiers de langage, mais peu, et, quand ils se trouvaient avec d'autres, ceux-là les faisaient vite taire... Il arrive souvent qu'à l'hôpital, quand on nous demande d'examiner un malade, nous entendons derrière nous des propos et des rires que nous aimerions mieux ne pas entendre. C'est surtout de la taquinerie. Il s'agit de nous embarrasser pour se divertir ensuite de notre gêne... Un peu de sérieux a raison de ces enfantillages... Quant à ceux qui auraient certaines idées, on a tôt fait de les arrêter net. Ils

ne recommencent pas. Pour moi, j'ai la prétention d'être la meilleure des camarades; mais, chaque fois qu'un étudiant essaye de devenir trop aimable, je l'avertis que, du jour où il me parlera autrement qu'à un homme, je ne le connaîtrai plus... »

Elle avait quitté son compagnon sur cette déclaration, prononcée à la porte même de cette crémérie de la rue Racine où Albert Darras devait plus tard surprendre les deux jeunes gens assis l'un à côté de l'autre. Lucien l'avait regardée entrer dans la longue salle, déjà pleine de dineurs. Elle y avait, comme au cabinet de lecture, sa place réservée. Les tables de bois sans nappes, la grosse vaisselle et l'épaisse verrerie s'accordaient trop bien avec l'inscription peinte sur la façade : *Repas à 1 fr. 10*. La pauvreté de cet endroit avait étouffé l'amoureux de pitié, en même temps que les derniers mots de la jeune fille l'accablaient de confusion et de crainte. Il devait savoir plus tard dans quels sentiments elle les avait proférés. Il y a des signes presque indéfinissables et pourtant évidents auxquels les âmes de même race se reconnaissent, dès qu'elles se rencontrent. La simple exclamation échappée à Lucien sur le droit des malades à la vérité avait été, pour Berthe, un de ces signes. Quoiqu'elle affectât, comme elle l'avait dit, d'avoir avec les autres étudiants des manières de bonne camarade, elle n'aurait pas laissé un inconnu, rencontré seulement dans une bibliothèque, l'aborder et lui parler, si elle n'avait pas cédé à un secret mouvement de son cœur. Elle s'en était punie par cette phrase de congé. C'était une barrière dressée entre elle et le jeune homme, si celui-ci avait pu concevoir quelque espérance téméraire. Ou bien il n'essayerait plus de la revoir, ou, s'il la revoyait, cette franchise ne permettait pas l'équivoque : il ne lui ferait pas la cour. Que ces souvenirs demeuraient vivants pour Lucien ! Dans quel état de trouble il avait repris le trottoir de la rue Racine, persuadé que l'indiscrétion de sa reconduite et de ses questions avait froissé la sage étudiante ! Quelle nuit d'angoisse il avait passée à se demander si elle lui pardonnerait

jamais d'avoir osé l'interroger ! Quand il l'avait revue, toujours dans le même studieux asile, quelle joie à constater qu'elle ne lui semblait pas hostile !... Puis, ils avaient eu leur troisième entretien, leur quatrième, leur cinquième. Ces causeries et les innombrables qui avaient suivi reparaissaient dans la mémoire du jeune homme, à mesure que sa course à travers la moitié de Paris le rapprochait de la Montagne Sainte-Geneviève. Et, dans toutes, dans les plus anciennes et les plus intimidées, comme dans les plus récentes et les plus familières, il était demeuré fidèle au programme d'absolue réserve sentimentale imposé par Mlle Planat. Il l'avait traitée comme si elle eût été en effet un camarade de l'École de médecine, avec qui un élève en droit échange un commerce de pensées, et non pas la troublante, l'adorable fille dont la grâce simple, le joli sourire allumaient en lui la fièvre passionnée du désir, dont la courageuse existence l'exaltait d'une admiration si émue. Pas une des pierres des pavés, depuis que la voiture avait quitté le Pont-Neuf, qui ne lui représentât un mot que Berthe avait dit, un geste qu'elle avait fait, un regard qu'elle avait eu... Ici, au coin de la place Saint-Michel, il l'avait rencontrée un matin qui allait à l'Hôtel-Dieu, six semaines peut-être après le commencement de leurs relations. Elle l'avait laissé l'accompagner jusqu'à l'hôpital et y rentrer avec elle. C'était la première fois qu'il la voyait dans l'exercice de son métier. Ils avaient suivi la visite et ils étaient revenus déjeuner ensemble rue Racine... Ici, sous les arbres du boulevard Saint-Germain, par les tièdes soirs d'été, alors que leur amitié était plus avancée, ils s'étaient proménés indéfiniment, occupés à discuter quelques-unes des idées auxquelles ils tenaient le plus l'un et l'autre, — lui la théorie de la conscience individuelle considérée comme la règle suprême, — elle la conception d'une morale fondée uniquement sur les faits et qui ne serait qu'une biologie appliquée. Les deux tendances, différentes jusqu'à en être opposées, qui se partagent aujourd'hui la jeunesse et dont le conflit éclatera quelque jour, se trouvaient ainsi incarnées en eux, et

cette discussion était pour Lucien la découverte d'un univers intellectuel, en même temps qu'il éprouvait une si étrange volupté à entendre les plus récentes hypothèses sur la vie exposées par cette bouche aux lèvres de fleur... Devant le Collège de France, et au bas des marches qui montent vers la statue de Claude Bernard, — il se souvenait, c'était vers le début de l'automne, — elle lui avait un jour raconté l'histoire de ses idées. Elle lui avait dit que trois hommes avaient eu sur elle une influence décisive : Claude Bernard avec sa *Médecine expérimentale*, et, avant lui, Flaubert et Dostoïewsky. A l'un de ces deux romanciers elle avait pris son goût de voir la vie dans sa vérité, à l'autre son sens aigu de la misère humaine. De Bernard elle avait admiré la méthode. A ce propos, elle avait parlé de son éducation, à Thiers d'abord, puis à Clermont, auprès de son oncle et sous la direction d'un vieil universitaire retraité qui l'avait prise en affection, un M. André. Lucien lui avait parlé, lui, de son beau-père... Là, sur la place du Panthéon, un autre jour, et à l'occasion du culte des grands hommes, ils avaient discuté religion et politique, et il était demeuré étonné de la tranquille audace de cette intelligence de femme qui, sur ces deux points, comme en morale, le dépassait singulièrement. Dans sa persuasion que la biologie, encore à ses débuts, arriverait à renouveler le plan total de l'existence humaine, Berthe professait un nihilisme systématique à l'égard de toutes les institutions du passé et aussi du présent, qui enveloppait dans une même condamnation le catholicisme par exemple et le kantisme, la monarchie traditionnelle et la république. Le jeune homme avait subi la fascination de cette hardie pensée qui poussait à leur extrémité les principes qu'il avait reçus. En se comparant mentalement à son amie, il avait senti qu'il n'était, comme son beau-père, qu'un bourgeois pénétré encore des préjugés de sa classe. Il avait admiré la fermeté d'intelligence de l'étudiante comme il admirait la fermeté d'âme qu'elle déployait à conduire sa vie, ne perdant pas une minute et ne dépensant pas cinq centimes inutilement.

Elle avait hérité une petite somme de trente-cinq mille francs, sur laquelle elle prélevait par an deux mille quatre cents francs, de manière à conserver de quoi s'établir à la fin de ses études. C'était une confidence qu'elle avait faite dernièrement à Lucien. Ses repas à vingt-deux sous mettaient sa nourriture à moins de soixante-dix francs par mois. Six cents francs d'entretien, deux cents francs de livres, deux cents francs d'examen achevaient l'essentiel de ce budget. C'est à cause de cela qu'elle avait choisi cette chambre de la rue Rollin, dont le modeste loyer s'accordait avec le reste de ses dépenses.

La rue Rollin ! Elle était toute voisine maintenant, car le fiacre avait marché durant cette crise de mémoire. L' amoureux touchait au terme de sa route. Les réminiscences du passé cédèrent soudain la place à la sensation aiguë du présent, quand il eut longé le lycée Henri IV. La physionomie de ce quartier, associé par lui durant tous ces mois aux émotions les plus douces et les plus fortes de sa jeunesse, lui déchira le cœur. L'accusation portée par son beau-père se formula de nouveau dans sa pensée. Sa hideur contrastait trop violemment avec les songes qu'il avait proménés là, cette dernière année, et qu'il venait de revivre par le souvenir avec une force presque hallucinante. Était-il possible que tant de grâce lui eût menti, que cette réserve fût une hypocrisie, qu'un affreux secret de maternité coupable se cachât sous ces manières si simples et si distantes ; enfin que celle qu'il aimait avec un respect si tendre, si docile, sans s'être jamais permis de le lui dire, eût été la maîtresse d'un autre ? Toutes les visions qu'il venait d'avoir de tant d'incidents si simples, pour lui revêtus d'une telle poésie, où s'était exalté cet amour, protestaient là contre, et cependant, au moment de revoir son amie calomniée, il avait peur. Ces images qui la lui avaient rendue si présente n'avaient pu toucher à l'autorité du dénonciateur. En même temps, cette approche de la rue Rollin contraignait Lucien de se figurer par avance le

détail de la scène qui se préparait. Il allait passer la porte de la maison, gravir les marches de l'escalier, entrer dans la chambre. Il lui faudrait alors énoncer l'horrible chose. La seule évocation, dans sa pensée, de la jeune fille écoutant de telles paroles, lui fut intolérable. La phrase qui avait dominé toutes leurs relations se prononça en lui spontanément : — « Je l'avertis que, du jour où il me parlerait autrement qu'à un homme, il ne me connaîtrait plus... » Elle, qui considérerait comme une insulte la plus légère ombre de cour, le laisserait-elle même achever cet outrageant rapport? Elle le chasserait. Cette intimité d'essence unique, où tant d'extases passionnées s'étaient cachées sous des conversations d'idées, serait rompue! L'amoureux s'était bien souvent demandé sans pouvoir répondre à cette question : « Que sent-elle pour moi? » Il ne se le demanderait plus. Berthe le mépriserait. Elle le haïrait... L'anxiété de cette perspective fut si douloureuse pour Lucien qu'il voulut mettre encore un peu de temps entre lui et la minute où il accomplirait l'acte peut-être irréparable. Il était au coin de cette place de la Contrescarpe, dont il avait aimé jadis, on se le rappelle, l'archaïque dénomination. Ce souvenir lui remémora de nouveau avec trop d'intensité son premier pèlerinage à la maison de son amie. Il descendit de son fiacre et marcha jusqu'à la rue Rollin. Il était un peu moins de trois heures. C'était le moment où l'étudiante travaillait d'ordinaire à l'École pratique. Mais, la veille, elle lui avait dit qu'obligée de rester plus tard à l'Hôtel-Dieu et d'y déjeuner, elle rentrerait sans doute chez elle. — On voit qu'Albert Darras s'était trompé en croyant que son beau-fils était allé s'entendre avec sa complice avant de se rendre au *Grand Comptoir*. — Mlle Planat pouvait avoir changé d'idée. La perspective d'un dernier répit donna au jeune homme une autre crise d'hésitation. Il était entré dans la rue. Il passa et repassa plusieurs fois devant la maison avec un battement de son cœur et un désarroi de sa volonté dont il eut soudain honte. La discipline à laquelle il avait été dressé depuis son adolescence par son beau-père reprit le dessus dans cette sen-

sibilité si profondément bouleversée. Cette fois, c'étaient ses propres paroles qui lui revenaient à la mémoire : « *Sans vérité, il n'y a pas de conscience...* » Il se redit, il s'enfonça jusqu'au plus intime de son âme ce mot de « vérité », et, comme il eût marché sur un pistolet chargé, dans un duel, il entra dans la maison. Il n'avait rien demandé à la loge, mais sa résolution était si entière maintenant qu'arrivé sur le palier de Berthe, et quand il vit la clef sur la porte, un soupir de soulagement échappa de sa poitrine. Un coup du revers de sa main sur cette porte, — les deux syllabes « Entrez » prononcées de cette voix à laquelle il avait tant cru, — un tour donné à la clef, et il était devant elle.

IV

LA VÉRITÉ

L'étudiante avait reconnu la manière de frapper du jeune homme. Aussi ne s'était-elle pas levée du fauteuil où elle se tenait assise. Devant elle, sur son bureau, un atlas se trouvait ouvert, à une page où était représentée l'anatomie de la jambe. L'entrelacement des vaisseaux sanguins, des nerfs et des muscles autour des os était figuré par une superposition de lamelles de papier découpées et colorées en bleu, en noir, en gris, en rouge. Des doigts de sa main gauche, Berthe soulevait soigneusement une de ces lamelles, et, de sa main droite, elle écrivait sur un cahier, déjà couvert de notes au crayon. Lucien reconnut l'agenda qu'elle emportait à l'hôpital pour les visites du matin. Elle accueillit l'arrivant d'un gentil geste de sa jolie tête, à peine retournée, et, sans s'interrompre de sa besogne, elle lui dit :

— « Je suis en train de bien étudier par avance le détail de l'opération à laquelle j'assisterai demain. Il s'agit de l'homme du lit 32, vous vous rappelez, celui qui a une gangrène du pied droit? On a discuté sur son cas, qui ne peut

plus attendre. Vous savez comme le professeur Louvet patronise toujours les moyens radicaux. Il veut qu'on l'ampute au-dessus du genou, pour être très sûr que les accidents ne reviendront pas. Mais on a fait venir Laforgue, le chirurgien, et on a entendu un autre son de cloche. Celui-là ne veut même pas de l'amputation totale du pied. La résection de la moitié lui paraît suffisante. Ces messieurs ont disserté, chacun soutenant sa thèse avec des arguments où ils mettaient toute leur science, et, entre eux deux, le patient gisait sur le lit, la couverture rabaissée, montrant ses pauvres jambes, l'une cachectique et l'autre gangreneuse. Enfin, comme ils se taisaient, à bout de théories : « Si l'on faisait une cote mal taillée?... » a demandé le malade en montrant une place au-dessous du genou. Ce fut si comiquement dit, que tous les élèves ont éclaté de rire... Pas moi. J'étais navrée. Je n'aurai jamais assez de force d'esprit pour considérer ainsi une créature humaine comme un simple sujet d'expériences scientifiques. Laforgue et Louvet ne pensaient pas plus au misérable que s'il eût été une chose et non pas un être. Ils pensaient à leurs idées. Voilà de vrais savants. Moi, je ne peux pas... Enfin ils feront une moyenne, comme il le leur a suggéré. On lui coupera la jambe entre le pied et le genou, demain. Cette décision prise, il a eu un autre mot, moins humoristique, mais plus profond : « Je me sens mieux. La certitude soulage... »

Absorbée dans le souvenir de cette macabre scène, l'étrange fille n'avait pas pris garde d'abord à l'expression du visage de Lucien. Elle refermait maintenant l'atlas avec un soin minutieux. Toute cette chambre attestait les qualités de méthode et de finesse qu'elle avait développées en elle. C'était une pièce carrée, très haute, et dont les fenêtres, avec leurs boiserie chantournées, gardaient leur élégance de l'ancien temps. Elles donnaient sur un bouquet d'arbres, relique lui aussi de cet ancien temps, alors que la maison délabrée d'aujourd'hui était une demeure seigneuriale comme l'hôtel d'à côté, où habita M. de Caumartin, l'évêque de Blois, celui qui mécon-

tenta Louis XIV, en recevant l'évêque de Noyon à l'Académie par un discours cruellement persifleur. Ces arbres, qui lui appartinrent peut-être, servent de réclame hygiénique à une pension bourgeoise ! Par cet après-midi voilé de mars, leurs branches encore nues se détachaient tristement sur le pan froid du ciel apparu derrière les croisées. Cette clarté grise s'harmonisait avec la tonalité des meubles, apportés de sa province par la jeune fille. Ces vieux sièges auvergnats, en noyer et de forme lourde, leur patine sombre, le papier d'un rouge brun et les grands rideaux de reps assortis donnaient à l'ensemble une physionomie presque rude, que rendaient plus sévère les signes partout épars des occupations de la *Cerveline*, comme l'argot des écoles appelle sinistrement les futures doctresses : ici, les instruments d'une trousse rangés à l'air après un nettoyage ; là, une tête de mort et les débris d'un squelette démonté ; dans la bibliothèque, des volumes de médecine ; ailleurs, un modèle d'œil agrandi en carton, destiné à montrer le mécanisme de la vision. Les seuls objets d'art étaient six grandes photographies des prophètes de la Chapelle Sixtine. Ces musculatures d'athlètes semblaient prolonger sur les murs les enseignements de l'amphithéâtre. Quoique l'étudiante dormit dans cette unique chambre, on n'y voyait pas de lit. Son extrême souci de tenue, en même temps que son parti pris systématique de camaraderie masculine, l'avaient conduite à rechercher, pour l'endroit où elle recevait, cet aspect de salon de consultation. Elle couchait sur une banquette, en ce moment couverte d'une housse de cretonne. Un petit cabinet attenant lui servait pour sa toilette et pour la penderie de ses effets. Quelques détails décelaient pourtant la femme : une minuscule étagère, par exemple, posée sur la commode, avec des tiroirs sur lesquels se lisaient les mots : « Gants, Cravates, Mouchoirs, » et, flottant dans l'air, un frais arôme de poudre d'iris mélangé au parfum d'une gerbe de mimosas achetée dans la rue. Les chatons d'or et le fin feuillage de ce bouquet méridional, posé dans un vase de verre, parlaient de jeunesse

facile, de libre existence, de plages heureuses, de lointains voyages... Quel contraste avec cette cellule où les singularités de la destinée de Berthe étaient comme symbolisées : le provincialisme bourgeois de ses origines, l'indépendance de ses allures et leur réserve, l'austérité de ses travaux, et le génie de naturelle élégance qui la faisait demeurer fine et séduisante dans des conditions où dix-neuf de ses compagnes sur vingt abdiquent toute grâce ! Jamais, à aucun moment, Lucien n'avait senti davantage la poésie cachée de cette chambre où il avait pénétré souvent, et toujours avec un tremblement. D'y revoir celle que son beau-père venait d'outrager atrocement, paisible, assidue à son labeur quotidien ; de constater comme elle l'ennoblissait, ce rebutant labeur, par un constant effort vers de généreuses idées ; de la retrouver aussi toute frêle et toute jolie, complètement ignorante de la calomnie propagée contre elle, lui fut une émotion trop poignante. Les larmes lui vinrent. L'extraordinaire tension nerveuse de l'heure qu'il avait traversée se résolut dans cette crise de faiblesse. Ces pleurs silencieux commencèrent d'inonder sa face, sans qu'il eût, écroulé plutôt qu'assis sur une chaise, la force de prononcer une parole. Étonnée de son silence, Berthe se retourna enfin complètement. Elle vit ces sanglots muets, cette face convulsée, ce regard. Pas un instant, elle ne se trompa sur la cause. Une heure décisive et qu'elle appréhendait depuis des jours était arrivée. Son bouleversement fut si fort qu'elle non plus n'arriva pas à se dominer tout à fait. Elle dut reposer l'atlas qu'elle se préparait à ranger, et elle eut comme un voile sur la voix pour dire :

— « Vous pleurez, Lucien ? Qu'avez-vous ? Que se passe-t-il ?... »

— « Tout à l'heure... » répondit-il, avec un geste suppliant, « je vous parlerai... Maintenant, je ne peux pas... Laissez-moi... »

Elle lui obéit et demeura silencieuse à le regarder qui continuait de pleurer. S'il avait eu, dans un tel accès, la force de réfléchir même un peu, le trouble de la jeune fille lui aurait

appris quelle place il avait su prendre dans ce cœur. Elle aussi, elle l'aimait. Dans quelles conditions et combien malheureuses ! Le beau-père de Lucien s'était absolument trompé sur l'interprétation des faits qui lui avaient été rapportés, comme sur la nature des relations entre les deux jeunes gens. Mais la littéralité même de ces faits n'en était pas moins vraie. Berthe Planat avait été, cinq ans auparavant et pendant plusieurs mois, la maîtresse de ce Méjan dont Darras avait donné le nom à son beau-fils pour lui servir de sur repère. Elle en avait eu un fils, élevé en effet par ses soins à Moret, près de Fontainebleau. A l'époque de cette liaison, elle étudiait le droit, qu'elle avait quitté, lors de la rupture, pour rompre à jamais aussi avec un milieu de jeunes gens où son histoire était connue. Ses moindres actions, depuis lors, avaient eu pour principe constant son aversion contre ce passé. C'est pour cela qu'elle évitait la bibliothèque, trop fréquentée, de l'École de médecine, pour cela qu'elle mangeait dans le pauvre restaurant de la rue Racine, pour cela qu'elle logeait dans une maison éloignée du centre du Quartier Latin. Du jour où elle avait connu Lucien et où elle l'avait aimé, elle avait vécu dans une angoisse continuelle à l'idée qu'un hasard risquait de lui apprendre ce passé, sans qu'elle pût lui expliquer aussitôt comment cette horrible aventure de ses dix-neuf ans ne correspondait à rien de vil, à rien de bas. C'avait été l'erreur déplorable, mais généreuse, d'une confiance follement accordée et indignement trahie. Que de fois, au cours de ces causeries de plus en plus intimes, quoique toujours intellectuelles, où elle s'était tant complu, la tentation l'avait saisie de dire, la première, à son cher et tendre ami cette douloureuse histoire ! Elle avait été retenue par une pudeur plus forte que tous les raisonnements par lesquels elle se démontrait elle-même qu'en se donnant à Méjan elle n'avait pas fait le mal. Les déductions les mieux conduites n'arrivent pas à détruire entièrement l'évidence immanente de certaines lois inscrites par la nature dans les plus secrètes profondeurs de notre personne morale. Un père peut

nier la famille : son fils ne sera jamais pour lui un homme pareil aux autres hommes. Un cosmopolite peut nier la patrie : les horizons de son enfance ne ressembleront jamais pour lui aux autres horizons. Pareillement, une jeune fille peut avoir reçu l'éducation la plus infectée d'idées révolutionnaires, — c'était le cas de Berthe Planat, — s'être intoxiquée des pires paradoxes, avoir cru à l'égalité absolue des sexes, professé le mépris des conventions sociales et en particulier du mariage, proclamé et pratiqué, hélas ! dans des conditions qui l'excusaient presque, le droit à l'union libre : il suffit qu'un amour sincère s'éveille en elle. De s'être donnée sans sacrement et sans contrat lui fait une honte irraisonnée et invincible, comme un instinct. Berthe n'avait pas voulu admettre en elle ce sentiment. Elle n'avait pas cessé de le subir. La preuve en était cette éternelle temporisation, cette quotidienne remise au lendemain d'une confiance dont elle avait pourtant éprouvé le quotidien besoin. Elle avait endormi sa conscience, qui lui faisait, d'après ses théories, un impérieux devoir de la vérité, en se promettant de parler le jour où Lucien oserait lui déclarer un amour qu'elle avait trop bien discerné sous toutes ses timidités. Tant qu'il continuerait de s'en taire, et que leurs rapports en resteraient à cette amitié intellectuelle si douce qu'elle n'arriverait pas à y renoncer, pourquoi mêler à ce rêve vécu les cruelles réalités dont elle avait tant souffert ? Elle ne se disait pas : « Pourquoi le désenchanter ? » En dépit d'elle-même, elle le pensait. Elle pensait surtout qu'il souffrirait, et cette pitié pour le chagrin qu'il ressentirait à cause d'elle lui avait scellé les lèvres plus encore que la crainte d'être moins estimée. Maintenant, voici qu'il était là, devant elle, et dévoré, déchiré par ce chagrin. Un autre n'avait pas hésité à l'infliger au jeune homme, en lui révélant le secret qu'elle n'avait pas osé avouer, qu'elle était bien décidée cependant à ne pas défendre, si réellement Lucien le soupçonnait. Les larmes du jeune homme le disaient trop. Il ne soupçonnait pas. Il savait, mais sans croire. Sa première parole, quand il eut enfin repris assez d'énergie pour

articuler ses phrases, exprima cette révolte contre l'accusation, — révolte dont Berthe n'eut pas une seconde l'idée de bénéficier. Ce détail caractérisera, mieux que de longues analyses, la droiture foncière de cette fille, victime du pire sophisme qui flotte dans l'atmosphère empoisonnée du vingtième siècle commençant ; mais la dépravation de son intelligence n'avait pas gagné sa sensibilité.

— « Vous m'excuserez, » finit-il par dire, en s'essuyant les yeux et en passant ses mains sur son front, comme pour dissiper un cauchemar. — « C'est indigne d'un homme. Mes nerfs m'ont trahi. J'en suis maître à présent ; je peux vous répondre enfin, et vous expliquer les raisons de mon état. Mais il faut que j'obtienne de vous une promesse d'abord... Quoi que je vous dise, voulez-vous vous engager à me le pardonner?... »

— « Je vous connais trop, Lucien, » répliqua-t-elle doucement, « pour croire que vous me direz jamais un mot que vous n'auriez pas dû prononcer et dont j'aurais à vous en vouloir... »

Il hésita devant cette réponse évasive. L'énormité de l'accusation dont il allait se faire l'écho lui apparaissait comme si monstrueuse qu'il insista :

— « Cela ne me suffit point. Je veux une promesse positive, ou bien je n'aurai pas la force... Et, cependant, il faut que vous sachiez cela. Il le faut, pour moi. Il le faut, pour vous. Promettez-moi que vous me pardonneriez... »

— « Soit, » fit-elle, « je vous le promets. »

— « Merci... » répondit-il, et, brusquement : — « Vous connaissez-vous des ennemis, Berthe ? » interrogea-t-il.

— « Moi?... » dit-elle, avec une poussée de rougeur à ses joues. Elle venait de voir en pensée son unique ennemi en effet, l'immonde Méjan, ce cabotin du féminisme par qui elle avait été séduite dans des conditions qui constituaient un atroce abus de confiance. Il l'avait abandonnée, aussitôt enceinte. Quand elle le rencontrait dans la rue maintenant, c'était chaque fois un coup au cœur, à croire qu'elle allait

défaillir. Ils ne se saluaient même pas, mais de quel regard arrogant il la suivait ! Pas de doute. C'était Méjan qui avait parlé, ou fait parler à Lucien. Cette image fit bien du mal à Berthe, et cependant la certitude lui procurait un soulagement, comme au patient de l'hôpital, dont elle avait admiré la phrase ; et ce fut avec un calme de martyr, mais avec un calme tout de même, qu'elle continua : — « Je ne connais qu'une personne à qui je puisse vraiment donner ce nom d'ennemi. Encore est-ce moi qui devrais bien plutôt être son ennemie. Mais, quand on méprise trop, on cesse de haïr. Pourquoi cette question?... »

— « Parce que je viens d'apprendre que vous êtes l'objet d'une abominable calomnie,... » répondit Lucien. « Elle émane probablement de cette personne. Il faut le savoir. C'est une infamie et qui pèserait sur tout votre avenir, si nous n'agissions pas et aussitôt »

— « Que peut-on me faire?... » répliqua-t-elle, en haussant ses minces épaules ; et dans ses prunelles commençait de briller l'éclair d'une fierté qui allait grandir jusqu'à la révolte. « Ce que la personne dont il s'agit peut dire ou penser de moi m'est indifférent. Elle ne m'empêchera ni de passer mes examens, ni de gagner ma vie en soignant des malades, quand je serai docteur. C'est tout ce que je demande à la société ; quant à mes amis, qu'ils me regardent vivre et qu'ils me jugent ! »

— « C'est précisément parce qu'ils vous jugent, » s'écria le jeune homme, « et parce qu'ils savent qui vous êtes, qu'ils ne veulent pas, qu'ils ne peuvent pas supporter ces infamies que vous méprisez. Vous leur devez de les aider à les confondre, si ce n'est pas pour vous, pour eux... Souffririez-vous que l'on insinuât devant vous que, moi, j'aie volé?... »

— « De quoi suis-je donc accusée, » interrompit-elle, « qui puisse être comparé à un vol?... » Son accent s'était fait amer pour poser cette question. Elle avait discerné, dans le ton de Lucien, et dans les termes encore mystérieux, mais pour elle si clairs, dont il se servait, la façon de penser contre laquelle

son orgueil se rebellait depuis quatre ans. Son oncle, le républicain radical ; son maître, M. André, le vieux professeur socialiste, eux aussi, en dépit de leurs doctrines sur les impostures de l'Église et les iniquités du Code, l'avaient considérée comme déshonorée, parce qu'elle s'était donnée hors du mariage, c'est-à-dire en se passant de cette Église menteuse et de ce Code criminel ! Ils l'avaient condamnée, pourquoi ? Parce qu'elle avait eu le courage de leurs idées ; et elle écoutait le même arrêt d'ostracisme, prononcé avec une férocité inconsciente par l'homme qu'elle aimait tant :

— « Ah ! » gémissait-il, « c'est pire. On vous accuse... Voyez. Je ne peux même pas articuler l'horrible chose... » Puis, sauvagement, se déchirant, s'ensanglantant le cœur à ses propres paroles, et trouvant un réconfort dans l'intensité de cette souffrance qui lui faisait sentir l'intensité de son amour : — « On vous accuse d'être partie de chez votre oncle, quand vous avez quitté Clermont, avec un amant ; d'avoir vécu avec lui, d'en avoir eu un enfant.. Il était étudiant en droit, raconte-t-on, et s'appelait Méjan. On raconte que, vous aussi, vous étudiez le droit alors. On ajoute que vous vous êtes brouillés, et que vous avez changé de Faculté, pour ne plus vous rencontrer avec lui. Je vous dis tout : c'est mon beau-père qui vient de me répéter ces ignominies, il n'y a pas deux heures... Comment a-t-il appris que nous nous voyions beaucoup ? Je n'en sais rien. Je n'ai jamais parlé de vous, à la maison, ni ailleurs. Mais il l'a appris. Nos relations l'ont inquiété... De cela, je ne peux pas lui en vouloir. Ce dont je lui en voudrai, tant que je vivrai, c'est d'avoir livré votre nom à un agent interlope qui lui a rapporté ces turpitudes, après quelles basses recherches, et auprès de qui?... Puisque vous soupçonnez quelqu'un, dites-moi son nom, que nous y allions ensemble, ou moi tout seul, comme votre ami... Si nous ne trouvons rien de ce côté, je trouverai d'un autre. Je saurai quel est cet agent. Je le forcerai de m'avouer où il a ramassé cette boue, pour vous en salir... Tous les moyens me seront bons. Mais je veux que justice vous ait été rendue, je veux

que mon beau-père m'ait dit : « Je demande pardon à Mlle Platon de ce que j'ai répété sur elle... » Je ne le reverrai pas auparavant... »

Berthe avait tenu ses paupières abaissées sur ses prunelles pour ne pas voir Lucien lui parler ainsi, — recevant en plein cœur ces paroles meurtrières, le sentant souffrir, supplicié par les souvenirs qu'il évoquait et qui venaient l'atteindre jusque dans la chair de sa chair. La femme amoureuse, en elle, était attendrie et désespérée tout ensemble par cette confiance exaltée, preuve saisissante d'une passion que le soupçon n'avait pas effleurée ; mais une autre impression dominait, celle de la libertaire aheurtée de plus en plus dans sa révolte contre le préjugé social si violemment empreint dans les paroles mêmes par lesquelles cet homme, qui l'aimait autant qu'elle l'aimait, refusait de la croire coupable. Aussi la première phrase qu'elle prononça, quand Lucien s'arrêta de parler sur sa menace à son beau-père, fut-elle comme un geste pour repousser cette protection et revendiquer une pleine responsabilité. Elle entendait n'être ni excusée, ni pardonnée :

— « Je vous remercie de l'amitié que vous me témoignez, » dit-elle, « mais je ne saurais partager votre indignation contre votre beau-père. Il ne me connaît pas, et on lui a dénoncé des faits qu'il a pu très légitimement traduire comme il les a traduits. Votre sincérité vis-à-vis de moi m'impose une franchise semblable. Il y a un de ces faits qui n'est pas exact : quand j'ai quitté Clermont, M. Méjan n'était pas mon amant. En revanche, il est parfaitement vrai que j'ai vécu avec lui à Paris dans ma première année d'études ; parfaitement vrai que j'ai eu un enfant ; parfaitement vrai que j'avais commencé le droit et que je me suis décidée à faire ma médecine, en grande partie pour renouveler toute mon existence. Sur ces trois points, votre beau-père a été bien renseigné. »

— « Vous !... Vous !... » Ce simple monosyllabe, jeté avec un accent d'agonie, fut l'unique réponse que cette confession, terrible dans sa brièveté, arracha aux lèvres du jeune homme.

Sa physionomie exprimait une stupeur voisine de la démence. Les larmes étaient séchées dans ses prunelles. Il avait reculé comme pour fuir une vision d'épouvante. Il répéta, plus bas encore, dans un cri rauque : — « Vous avez fait cela? Vous! vous!... »

— « Oui, moi!... » répliqua-t-elle, le front haut, les bras croisés dans une attitude altière. « Et si je me reproche quelque chose, ce n'est pas d'avoir agi comme j'ai agi. J'en avais le droit, et j'ai conscience de n'avoir manqué à rien de ce que je me devais à moi-même. Mais, c'est vrai, j'aurais dû vous dire ce que je vous dis aujourd'hui, dès le premier jour où a commencé notre amitié... J'ai reculé... Pas devant mes actes. Non, pas devant mes actes... »

— « Pourquoi n'avez-vous pas continué à vous taire, alors? » s'écria-t-il douloureusement. « Ah! il fallait avoir la charité de prolonger cette illusion, puisque vous l'aviez créée!... Ainsi, tout ce que j'ai cru de vous était un mensonge? Tout ce que je vous ai voué d'admiration, de respect, de culte, une folie?... Vous avez eu un amant?... » Il répéta avec plus de rage encore : « Un amant!... Que cette idée me fait de mal, qu'elle me fait de mal!... Pourquoi n'avez-vous pas nié, là, contre l'évidence?... Je n'aurais pas douté de votre parole. Au lieu que, demain, après-demain, toujours, il me faudra me dire que vous avez été la maîtresse de cet homme... En qui aurai-je jamais foi maintenant? En qui? En qui? J'ai tant cru en vous!... »

— « Taisez-vous, Lucien... » interrompit-elle en marchant sur lui et lui saisissant le bras. « Je vous défends de me parler ainsi. » — Et une telle expression de révolte indignée émanait d'elle, qu'il lui obéit instinctivement, quoique la jalousie lui tordit le cœur; et il l'écoutait en silence continuer : — « Vous n'en avez pas le droit, vous qui me voyez vivre, depuis tant de jours; qui me voyez penser, travailler, sentir. M'avez-vous connu une coquetterie? Non. Ai-je prononcé une parole, ai-je fait un geste qui ait manqué vis-à-vis de vous au pacte de camaraderie, d'un compagnonnage d'étudiant à étu-

diante, que j'avais formulé dès la seconde fois que nous avons causé ensemble?... Je me rappelle si bien cette minute ! J'étais tellement attirée vers vous et si résolue à ne plus vous revoir, au cas où vous me feriez la cour!... Vous ai-je laissé me la faire?... Et toutes ces preuves de ma loyauté, toutes ces évidences dont vous ne pouvez pas douter cependant : — que j'ai un caractère, des idées, une conscience, — rien n'existe plus, rien, rien ! Vous ne m'accordez pas le crédit de vous dire : cette femme qui me parle, et qui se reconnaît responsable de certains actes, est pourtant la même que j'estimais assez tout à l'heure pour ne pas admettre qu'elle eût commis ces actes, malgré le plus accablant témoignage. C'est donc que ces actes n'ont pas signifié, qu'ils ne signifient pas pour elle ce que j'ai cru qu'ils signifiaient... Hé bien ! oui, je les ai commis. Oui, je me suis donnée à un homme. Oui, je suis devenue mère hors du mariage, et je n'ai pas cru manquer à un devoir. Je ne crois pas, à l'heure présente, que j'y aie manqué... Agir comme on pense, c'est mon seul principe, et, même alors, alors surtout, je n'ai pas agi autrement que je n'ai pensé... »

— « Ce n'est pas vrai, » répondit le jeune homme durement. « Vous n'avez pas pensé qu'une jeune fille avait raison de manquer à l'honneur. »

— « J'ai pensé, » répliqua-t-elle, non moins durement, « et je pense encore qu'un homme et une femme n'ont besoin pour s'engager l'un et l'autre, et pour fonder un foyer, ni d'un prêtre qui les bénisse, ni d'un magistrat qui enregistre leur engagement. J'ai pensé et je pense encore qu'un vrai mariage consiste dans la libre union de deux êtres qui associent leurs destinées par leur choix personnel, sans d'autres témoins de cette promesse que leurs consciences. J'ai pensé et je pense encore qu'une femme ne perd pas plus l'honneur pour avoir contracté un tel lien, et s'être trompée, que si elle avait épousé à l'église et à la mairie un misérable qui l'eût trahie et abandonnée ensuite. Voilà pourquoi je peux pleurer des larmes de sang, quand je me souviens de l'homme

que vous avez nommé tout à l'heure et qui m'a indignement abusée. Ce ne sont pas des larmes de remords. Je n'ai pas à avoir de remords et je n'en ai pas... Je n'en ai pas... Laissez-moi continuer, » insista-t-elle, comme il esquissait un geste de protestation. « C'est sans doute le dernier entretien que nous aurons eu ensemble ; je veux du moins que vous me jugiez sur ce qui fut, et tel que ce fut... Quand j'ai connu M. Méjan, » — elle ferma de nouveau les yeux pour prononcer ce nom, comme tout à l'heure pour l'entendre, par excès de souffrance, — « c'était à Clermont, où il préparait sa licence de philosophie... Je l'ai rencontré chez M. André. Je ne me cherche pas d'excuse. Se tromper sur le caractère de quelqu'un, c'est commettre une erreur dans un diagnostic. On n'en est pas responsable. Mais j'ai le droit de dire que, si j'ai été trompée par lui, M. André l'a été aussi, et il avait quatre-vingts ans, et c'était un vieil universitaire qui avait eu des milliers de jeunes gens entre les mains. Mon oncle l'a été, et c'était un ancien greffier de tribunal, qui n'était pas suspect d'optimisme... Aujourd'hui que mes études médicales m'ont donné le sens du fait, je comprends ce que je n'ai pas su voir alors, non plus que mon oncle, non plus que M. André : l'intelligence de cet homme n'était qu'en façade. Son éloquence n'était pas nourrie de pensée et de vérité. Mais il avait de l'éloquence, une grande éloquence, et il la mettait au service de doctrines qui étaient les miennes et celles de mes deux éducateurs. Il écrivait, il écrit avec talent. Vous avez toujours vécu à Paris ; vous ne savez pas combien, en province, on a peu d'occasions de causer véritablement d'idées, et avec quelle ardeur on les saisit. Vous ne savez pas non plus combien, même aujourd'hui, les préjugés du vieil ordre social y sont forts, et à quelle solitude sont condamnés des gens qui osent, comme mon oncle, professer le collectivisme intégral et élever une pupille, comme il m'avait élevée, sans éducation religieuse. M. André, lui, en était resté à son fouriérisme de 1847. J'avais, moi, pris un peu de l'un et de l'autre. Nous nous sentions, dans notre coin si perdu, si

arriéré, emportés pourtant par ce vaste flot qui balayera l'abominable ancien monde. Jugez de ce que devint pour nous tous l'apparition de ce jeune homme qui semblait destiné à un si bel avenir, en qui ses maîtres reconnaissaient leur plus brillant élève, et qui nous développait les théories les plus modernes de la Révolution avec un enthousiasme qui nous gagnait. Avant d'obtenir sa bourse de licence à l'Université de Clermont, Méjan avait été précepteur un an à Bruxelles. Il y avait rendu visite à Élisée Reclus. Ce nom, prononcé par lui, le revêtait d'un prestige que sa chaude parole accroissait encore, quand il nous célébrait la société de demain, composée d'hommes et de femmes si bien pénétrés du principe de la justice que toute législation serait inutile. Il nous montrait l'esprit affranchi par la science et par la destruction des dogmes, la misère guérie par la suppression de la propriété, la solidarité universelle substituée à l'égoïsme étroit de la patrie, les vilenies du trafic matrimonial remplacées par la sincérité de l'union libre... Mon malheur a commencé dans ce petit appartement de la rue de l'Éclache où j'ai grandi et où cet hypocrite dissertait ainsi. J'ai cru en lui parce que je croyais à ces généreuses idées ! Ai-je été coupable ? Répondez... »

Et, sans l'attendre, cette réponse, tant le besoin la dominait d'aller jusqu'au bout de cette confidence et d'en être délivrée, elle continua, d'une voix qui, de nouveau, se voilait un peu : — « Quand j'ai quitté Clermont, pourtant, il n'y avait rien entre cet homme et moi, que mon admiration et son cabotinage. Ceux qui ont dit que je suis venue à Paris pour le suivre, ont menti. J'y suis venue pour y faire mon droit, parce que je voulais être avocat, et plus tard écrire. J'avais une autre raison. Je la dirai. Je dis tout, moi aussi, comme vous. Mon oncle avait vécu, mon enfance durant, avec une servante maîtresse. Il l'avait épousée. Cette femme ne m'avait pas aimée, toute petite ; maintenant, elle me haïssait. Paris, c'était la clôture définitive de scènes domestiques extrêmement pénibles. D'ailleurs, j'étais émancipée, j'avais

ma petite fortune à moi, et une telle confiance dans la vie!... Le hasard d'un héritage voulut que Méjan vint s'installer au Quartier Latin, peu de semaines après moi, pour y faire son droit aussi et entrer dans la politique. Nous nous retrouvâmes... Il s'occupa de moi. J'étais si seule, si dépaycée dans cette grande ville, si désorientée malgré mes diplômes, parmi ces étudiants, et cet homme me connaissait si bien!... Il me persuada qu'il m'aimait. Ai-je été coupable en cela encore? L'ai-je été de penser qu'il était sincère en m'offrant d'unir nos deux existences, pour toujours, afin de travailler ensemble à la même œuvre, de pratiquer la même foi révolutionnaire, d'établir un foyer tel que nous le concevions?... Quand je suis allée vivre avec lui, j'ai monté les marches de son escalier avec toute la sincérité d'une fiancée catholique qui franchit le seuil de l'église, toute la gravité d'une fille bourgeoise qui entre dans la salle de la mairie. C'était le mariage, tel que je le comprenais, tel que l'a noblement défini Proudhon, *une justice organisée*. Nous y apportions, je croyais que nous y apportions, cet infâme et moi, une égale volonté de nous aimer, une égale conviction du sérieux de notre engagement, un égal respect l'un de l'autre... Cinq mois plus tard, il m'avait abandonnée pour vivre avec une fille du Quartier et j'étais enceinte... Osez le dire encore, que c'est moi qui ai manqué à l'honneur? Osez dire que je vous ai menti, que je ne mérite plus que l'on ait foi en moi, que vous avez été fou de me respecter?... Osez-le donc?... »

Il se dégage de certaines confidences, au delà desquelles un être ne peut aller, tant il y a mis l'âme même de son âme, une force de réalité qui ne permet plus la discussion. Cette force s'emparait de Lucien à mesure que Berthe parlait, et il n'essayait pas de lui résister. Que la jeune fille lui racontât ses vrais sentiments, que cette lamentable histoire se fût passée exactement ainsi, qu'elle eût traversé cette sinistre aventure de la manière qu'elle disait, avec cette bonne foi dans l'égarement, il n'en doutait pas, et cette évidence faisait tourner son indignation de tout à l'heure en une tristesse

accablée qu'augmentait chacun des détails rapportés par l'étudiante. Tandis qu'elle parlait, il la voyait telle qu'elle avait été dans son étroit milieu de province, entre ses deux éducateurs, s'enivrant de théories trop fortes pour elle, et si jeune, si intacte, ayant déjà son beau regard enthousiaste, sans l'arrière-fonds de tristesse qu'il lui avait toujours connu et qu'il s'expliquait maintenant. Il voyait son arrivée à Paris et ses premières détresses. Ah ! s'il l'avait rencontrée alors, au lieu du libertin dont il devinait trop bien l'abominable manège, cette séduction exercée sur une orpheline sans défense, au moyen de cette exaltation d'idées qui aurait dû la rendre sacrée, comme il l'aurait, lui, protégée, garantie, soutenue ! Toutes sortes de nuances, qu'il avait senties sans les bien comprendre, s'éclairaient pour lui dans ce caractère : l'âpreté, par exemple, qu'elle mettait à ses études médicales, et à leurs plus sèches, à leurs plus dures parties. Elle y fuyait ses anciens goûts et qui l'avaient tant trahie, pour l'éloquence, pour la littérature et leurs funestes prestiges. Et l'ensemble faisait un épisode d'une existence de femme tellement lamentable, le contraste était si brutal entre la chimère de ses utopies et la misère où elle avait échoué, qu'il en avait le cœur transpercé. Elle n'avait pas besoin de le mettre au défi de ne plus lui parler comme il avait fait. Il la plaignait trop, et à cet : « osez donc le dire, » répété avec cette passion emportée jusqu'à la fureur, ce fut d'un accent vaincu qu'il répondit :

— « Non, je ne le dis plus... Je ne peux pas vous juger. Je vous crois... Tout ce que vous me dites me prouve que j'ai eu tort de me laisser aller tout à l'heure, que je devais attendre vos explications... Mais le choc a été si rude... Je ne vous accuse plus. Je ne vous condamne plus. Je souffre de savoir ce que je sais maintenant... C'est comme un poids qui m'écrase... Si seulement vous m'aviez parlé dès le premier jour où je vous ai connue, ou quelqu'un d'autre !... Non, vous. Je n'aurais cru que vous... J'aurais toujours été bien malheureux, mais pas autant... »

— « Ah ! » gémit-elle, « je vous aurais perdu plus tôt...

C'est cela qui m'a toujours arrêtée, cette terreur de retrouver en vous ce que j'ai trouvé chez mon oncle et chez M. André, cette diminution d'estime contre laquelle je viens de me débattre. A quoi bon ? J'ai été lâche. Mais votre amitié m'était si chère ! Il y avait tant de points par où nous sentions et pensions de même. Quelquefois je me disais : sur ce point aussi il sentira et pensera comme moi, un jour... Et alors !... » Elle secoua sa tête sans achever cette phrase énigmatique, comme pour exorciser la vision qui revenait la tenter. « D'autres fois, » continua-t-elle, « je voyais distinctement vers quoi nous marchions. Je voyais l'abîme. Nous y sommes. Mais le chemin était trop doux. C'était une oasis dans mon horrible désert, où il faudra savoir rentrer. Adieu, Lucien ; je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire. Cette explication m'a épuisée. Je ne me sens pas bien. Laissez-moi. Adieu... »

— « Adieu, » répondit le jeune homme. Il avait pris son chapeau, et fait un pas vers la porte. Quand il eut la main sur la poignée de la serrure, il demeura immobile quelques secondes, puis, se retournant et revenant vers elle : — « Je ne peux pas, » fit-il, « vous quitter ainsi, m'en aller sur les paroles que vous venez de prononcer et qui signifient que vous considérez notre intimité comme finie. Non. Je ne peux pas... » Il eut de nouveau une seconde d'hésitation, et, prenant sa main qu'elle n'eut pas la force de retirer, il dit d'une voix où frémissaient toute sa passion et toute sa tristesse : — « Je ne peux pas, Berthe, parce que je vous aime... »

Elle l'avait écouté, la tête penchée, le regard fixe. Ses prunelles tout d'un coup s'éteignirent, une pâleur profonde envahit son visage dont les traits se décomposèrent. Il sentit la petite main fiévreuse se glacer dans la sienne. Il n'eut que le temps de la prendre dans ses bras pour la soutenir. Elle défaillait, en proie à une syncope qui dénonçait l'intensité de son émotion, et son propre amour, plus certainement qu'un aveu. Le jeune homme la porta sur l'étroite banquette houscée, et, agenouillé devant elle, il commença de l'appeler

par son nom avec une épouvante qui se changea en un attendrissement passionné, lorsqu'elle rouvrit les yeux, et que, l'ayant regardé, au lieu de retirer sa tête qu'il soutenait du bras, elle la rapprocha de son épaule, comme pour y chercher un appui, un asile, une protection.

— « Berthe, » osa-t-il implorer, « cette minute est solennelle. Si vous m'aimez, vous aussi, dites-le-moi. M'aimez-vous? » répéta-t-il... « M'aimez-vous?... »

— « Oui, » dit-elle, d'une voix si faible qu'il lut cette réponse sur cette bouche tremblante, plutôt qu'il ne l'entendit. Lui-même, son cœur battait par secousses si fortes que le souffle lui manquait pour parler. Il restait à genoux et il regardait ce délicieux visage autour duquel ses rêves avaient tant erré; ces joues amaigries dont la ligne trop fine l'avait si souvent inquiété; ce front qu'il avait vu si souvent se pencher sur des livres austères tels que ceux qui chargeaient encore la table à quelques pas d'eux et où elle trouvait l'oubli; ces lèvres si joliment découpées, celle de dessous un peu renflée. Elles venaient, après s'être ouvertes tant de fois pour des phrases d'une sévérité qui contrastait avec leur grâce, de jeter d'abord les cris les plus douloureux, puis le soupir le plus doux, le plus abandonné où une âme de femme puisse épancher son secret. Endolori encore des instants atroces qu'il venait de traverser, le jeune homme avait la sensation de perdre pied dans une ivresse où tout s'abolissait, excepté lui et elle, elle et lui, excepté cette fragile enfant dont il entendait la respiration émue, et l'extase passionnée où elle le jetait, excepté ces yeux et son amour. Ils étaient si beaux, ces yeux, si lassés, si tristes, qu'il se pencha sans y réfléchir pour les fermer d'une caresse. Il posa un baiser sur leurs paupières palpitantes. Son trouble grandit encore et sa bouche chercha la bouche de la jeune fille. A ce contact, à peine effleuré pourtant, elle jeta un cri. Elle se redressa d'un coup, avec une terreur empreinte sur tous ses traits. Elle n'eut pas à le repousser. Il s'était relevé, lui aussi, devenu pâle à son tour. La même pensée avait surgi en eux. Ils se

regardèrent un instant sans se parler, mais sachant si bien, l'un et l'autre, quel fantôme venait de les séparer :

— « Vous voyez bien, » dit-elle enfin, « que j'avais raison et que cet entretien doit être le dernier. Allez-vous-en, Lucien, par pitié, si vous ne voulez pas que je meure de chagrin et de honte devant vous... »

Et une telle souffrance était empreinte sur toute sa personne, dans sa physionomie, dans son attitude, dans son geste, dans son accent, que, cette fois, le jeune homme obéit et qu'il sortit de la chambre pour la fuir, pour se fuir lui-même, pour fuir le souvenir de l'autre, apparu soudain dans la première caresse mêlée de désir.

V

FIANÇAILLES

Depuis ces quatre années qu'elle était venue s'installer dans cette chambre solitaire de la rue Rollin, Berthe Planat y avait connu bien des heures d'amère méditation, jamais d'aussi tristes que celles qui suivirent cette violente et rapide scène, commencée sur une telle confiance de Lucien, continuée sur cette révolte indignée, et brusquement achevée, par un de ces détours presque fous où se manifeste la frénésie incontrôlable de l'amour, sur cette explosion de passionnée tendresse. Ce fut d'abord, durant toute la soirée et toute la nuit, l'accablement dont s'accompagne la foudroyante survenue d'un accident terrible, prélude certain d'autres plus redoutables encore. Le jeune homme avait refermé la porte depuis bien longtemps que l'étudiante était toujours là, assise sur la chaise où elle travaillait avec tant de liberté d'esprit à son arrivée, et, la tête dans les mains, les coudes sur la table, elle ne regardait plus le cahier de ses notes d'hôpital, l'atlas d'anatomie, les pièces du squelette, ces techniques outils d'une aride besogne. Elle y avait pour-

tant goûté l'apaisement de tant de troubles, — oh ! pas de celui-là, pas de ce désespoir qui grandissait, grandissait en elle, à mesure que l'ombre envahissait la pièce. Des ténèbres pires lui noyaient le cœur. Ce n'était pas d'avoir confessé la funeste aventure de sa jeunesse, sa liaison avec Méjan et le reste, qui la brisait. Si elle avait toujours tremblé à l'idée de cet aveu, elle l'avait toujours prévu, mais entièrement volontaire, mais fait au moment qu'elle aurait fixé, avec le loisir nécessaire, afin d'expliquer dans son moindre détail une situation trop exceptionnelle, trop mêlée à l'histoire entière de sa vie. Au lieu de cela, attaquée à l'improviste, bouleversée, jetée hors d'elle-même, elle n'avait pu que laisser s'échapper pêle-mêle, que gémir plutôt cette confession. Qu'avait dû en penser Lucien ? Comment surtout pouvait-il ne pas la mépriser, pour cet autre aveu, celui de son nouvel amour, que l'excès de son émotion n'avait pu retenir ? Un remords la poignait d'avoir subi cette minute de défaillance, prononcé ce « oui » irrévocable, abandonné son front sur l'épaule du jeune homme, reçu ce baiser sur les yeux et sur les lèvres. Elle s'en était arrachée, trop tard, et quand la brûlure de cette caresse avait allumé dans son sang une fièvre qui ne lui permettait plus de s'y tromper : elle était à la merci de Lucien. Dans une heure, demain, il reviendrait. Elle le verrait de nouveau, à ses pieds, éperdu de désir, s'approchant d'elle, l'affolant de ses regards, de son souffle, de ses caresses. Une seconde fois, elle résisterait, une troisième, puis elle céderait... Et alors elle ne serait plus la femme qu'elle s'enorgueillissait d'être depuis sa rupture avec l'indigne Méjan, celle qui a le droit d'assimiler une liaison irrégulière à un mariage, à cause de son unicité. Elle serait la jeune fille qui a eu deux amants. Les antiques vérités morales concordent d'une si étroite façon avec les intimes besoins de notre personne, que les âmes de bonne foi les affirment, malgré elles, dans l'instant même où elles les nient. Pour continuer de s'estimer, cette théoricienne de l'Union libre avait besoin de pratiquer les vertus de fidélité, fût-ce en

présence des torts les plus justifiés, que l'Église impose à l'épouse chrétienne. La perspective d'y manquer la confondait par avance de honte, — ce mot qui avait jailli pour la première fois du fond révolté de son cœur, au sortir de cette faiblesse si courte, si incomplète! Qu'eût-ce été si elle s'était donnée tout à fait? Cette honte redoublait par la vision anticipée des sentiments que Lucien éprouverait auprès d'elle maintenant, qu'il éprouvait déjà. Elle avait voulu, au cours de ses études médicales, et par une rancune vengeresse contre la duperie de ses anciens songes, lire tous les livres où les entraînements de l'amour sont considérés d'un point de vue exclusivement pathologique. Elle savait que, par une affreuse loi de la sensualité masculine, la jalousie agit, sur certains hommes, à l'état d'image impure et troublante. Elle se demandait, avec effroi, si la subite apparition du délire dans les yeux de Lucien, jusque-là remplis d'une timide, d'une religieuse idolâtrie, n'avait pas eu pour cause cette révélation de son abandon dans les bras d'un autre. N'était-ce pas aussi la haine, l'ignoble et inséparable compagne de la sensualité souillée, qui avait passé dans son regard et dans ses gestes, quand il avait fui sans plus lui parler? Si, dès les premières secondes et aussitôt qu'il avait *su*, il avait eu pour elle, instinctivement, animalement, ce mépris dans le désir, il l'aurait, plus âcre encore, plus empoisonné, dans la possession, et il aurait raison de l'avoir. Elle le mériterait, puisqu'elle aurait été lâche. Elle se répétait ce mot : « lâche, lâche!... » Elle ne pourrait plus se rendre ce témoignage qu'elle s'était rendu encore aujourd'hui, hautement, celui d'avoir vécu son existence hors la loi avec autant, avec plus de respect d'elle-même, que si elle eût accepté les plus rigides conventions du monde... Et alors, vers quel avenir marcheraient-ils?

Elle n'était pas sortie pour aller diner, de peur de rencontrer Lucien, tant elle appréhendait, dès ce soir, une nouvelle épreuve où elle succombât. Elle n'osa pas, de cette longue nuit, allumer sa lampe, par crainte que, monté jusqu'à sa porte, à une heure quelconque, et voyant de la lumière, il ne

sût qu'elle était là et ne frappât en l'implorant. Couchée dans cette obscurité froide, sans s'être déshabillée, sur la mince banquette où son ami l'avait déposée évanouie, elle finit pourtant par s'endormir d'un sommeil tardif et fiévreux. Quand elle s'éveilla, vers les six heures, comme elle en avait l'habitude dans sa vie uniformément réglée, son anxiété de la veille se retrouva la même, avec cette différence pourtant qu'un nouveau projet commençait de poindre dans sa pensée... Nouveau? Non. Souvent déjà, lorsque les rencontres avec Méjan dans les rues du Quartier Latin se faisaient trop fréquentes, et que le suborneur la regardait comme s'il allait lui parler, elle avait entrevu une voie possible pour échapper à cette obsession de son passé : partir, quitter Paris, changer d'Université. Son orgueil l'avait toujours retenue. C'était à Méjan de rougir devant elle et de l'éviter. Aujourd'hui, il s'agissait bien d'une lutte d'amour-propre avec le misérable! Il s'agissait de savoir si la chère intimité de cette dernière année sombrerait dans une liaison qui, à ses yeux, — et aux yeux de Lucien, hélas! — serait la seconde, avec tout ce qu'une semblable déchéance comporte de dégradant, ou bien si elle conserverait dans le souvenir du jeune homme cette place d'estime à laquelle elle avait encore droit. Partir ainsi, après avoir, durant toute cette intimité, maintenu leurs relations dans cette haute atmosphère, quelle plus indiscutable preuve pouvait-elle donner de sa sincérité? Lucien serait bien obligé de se dire qu'elle n'était pas une fille galante qui prend un amant après un autre. Il avait vu qu'elle l'aimait. Il comprendrait qu'elle n'avait pas voulu être sa maîtresse précisément parce qu'elle l'aimait .. A ébaucher de la sorte, en imagination, ce roman de sa fuite loin de cet homme qu'elle adorait, sa souffrance de la veille se détendait dans l'ancan-tissement des suprêmes sacrifices. Peu à peu, le projet se faisait plus précis, des noms se prononçaient dans son monologue intérieur : celui de Nancy, celui de Montpellier. La première de ces Universités l'intéressait par l'originalité des recherches psychologiques qui s'y poursuivent. Dans la seconde enseigne

l'illustre clinicien de l'hôpital Saint-Éloi, l'auteur des *Limites de la biologie*, dont la doctrine, si contraire aux siennes, avait toujours exercé sur elle une fascination de curiosité. Elle se figura son arrivée dans l'une ou l'autre de ces deux villes, qu'elle se représentait, d'après les souvenirs de Clermont et de sa province, avec des places solitaires, de l'herbe entre les pavés des ruelles. Il y aurait, parmi les gens qui la connaîtraient, un étonnement d'abord autour d'elle qui serait sans doute la seule étudiante, puis une malveillance quand ils découvriraient l'existence du petit Claude. — On devine d'après quel autre célèbre physiologiste elle avait appelé son enfant. — Qu'étaient ces mesquines difficultés, auprès de ce supplice : voir Lucien la mépriser entre ses bras ? Cette image fit tout d'un coup point d'arrêt en elle, et elle sentit que sa résolution était prise. Oui, elle partirait, et sans retard. Si elle voulait vraiment se sauver de cette chute dont elle éprouvait à la fois l'horreur et le vertige, leur entretien de la veille devait, comme elle l'avait dit, avoir été le dernier. — Pourquoi ne pas disparaître le jour même, quitte à charger quelqu'un de préparer son déménagement, la vieille concierge, par exemple, qui lui servait de femme de ménage ? Elle reviendrait, dans un mois, enlever ses meubles, quand Lucien la croirait définitivement en allée. Où ? Elle trouverait le moyen qu'il ne pût pas le savoir. Que ferait-il alors ? Toute la volonté de la jeune fille se tendit à ne pas laisser cette question se poser devant elle. Sa force y aurait défailli. Décidée à ce que la journée ne se passât point sans qu'elle eût adopté un parti définitif, elle eut l'énergie d'agir aussitôt. Il y avait dans le service du professeur Louvet, à l'Hôtel-Dieu, un interne originaire de Montpellier. L'étudiante se dit qu'il assisterait assurément à l'opération que Laforgue, le chirurgien, devait tenter sur ce malade du lit n° 32 dont elle avait répété à Lucien la stoïque parole. Elle ne se doutait guère en ce moment-là qu'elle devrait si vite la prendre à son compte ! Et elle se mit en mesure de se rendre à l'hôpital comme à son ordinaire. Son cœur battait à se

rompre, malgré tous les raisonnements, lorsqu'elle passa devant la loge. Allait-elle apercevoir, dans le casier qui lui était réservé, une enveloppe avec l'écriture de Lucien? Ne l'attendait-il pas lui-même, en haut des marches de cet escalier de la rue Monge qu'elle prenait toujours, pour, de là, par la place Maubert et le pont, gagner la place Notre-Dame? Aucune lettre n'était dans le casier. Lucien n'était pas dans la rue. Pour ce matin, elle était à l'abri.

Cette constatation aurait dû, après ces réflexions de la nuit et du matin, calmer un peu son inquiétude. Mais non. L'amoureuse en elle, par un illogisme trop légitime, avait secrètement attendu et désiré cette périlleuse présence que les portions raisonnables de son être redoutaient au point de lui suggérer le projet de l'exil sans retour. Après s'être défendu de se demander ce que ferait Lucien, elle se demanda soudain pourquoi il n'avait rien fait, comment il ne s'était pas rapproché d'elle après qu'ils s'étaient quittés ainsi. Cette idée, aussitôt entrée dans son esprit, ne cessa plus de la déchirer, comme une pointe de flèche que chaque mouvement enfonce davantage. Elle exécuta bien, avec la ponctualité qui était un trait marquant de son caractère, les gestes, un par un, qu'elle s'était prescrits, — comme de se rendre à la visite du professeur Louvet par le chemin fixé et à l'heure exacte, d'aborder l'interne montpelliérain, et de l'interroger, soi-disant pour une amie, sur les conditions de la vie dans son pays. C'étaient des gestes, en effet, tout extérieurs, tout convenus. Sa pensée était bien loin. Une hypothèse sinistre venait de lui apparaître entre vingt autres. Il arrive cependant, tous les jours, que le désespoir d'une révélation soudaine précipite au suicide un homme qui aime. Si, au sortir de chez elle, écrasé de douleur par son aveu, n'ayant plus la force de supporter ni ce qu'il avait appris, ni son propre cœur, Lucien s'était tué?... Elle le vit étendu au milieu d'une chambre, sanglant, la main encore crispée sur la poignée du pistolet qu'il portait pour ses retours dans le quartier désert du

Luxembourg, le soir. Vainement se démontra-t-elle qu'une telle catastrophe était impossible, que Lucien lui aurait écrit certainement avant de mourir, que l'on ne se tue pas quand on se sait aimé. Ce fut dans l'angoisse qu'elle assista, avec la sensation de rêver éveillée, à l'amputation dont elle avait si consciencieusement étudié, la veille, le détail anatomique. Ce fut dans l'angoisse qu'elle se dirigea, aussitôt la pénible séance achevée, vers le petit restaurant de la rue Racine. Elle aurait dû l'éviter, ce matin comme la veille, pour rester dans la ligne de sa résolution. Elle se hâtait au contraire d'y arriver, dans l'espérance que Lucien serait venu là, reprendre cet entretien dont elle tremblait maintenant qu'il n'eût été réellement le dernier. Lucien n'était pas venu ! Et voici que, rentrée à la maison de la rue Rollin pour savoir si aucune lettre n'était arrivée durant son absence, sa concierge lui apprit qu'un visiteur s'était présenté ce matin pour demander si M. de Chambault n'était pas installé chez elle :

— « Un monsieur de cinquante ans, tout gris, l'air très comme il faut, avec une rosette... »

— « C'est le beau-père, » se dit Berthe sur ce signalement. « Il est venu le chercher ici... Lucien n'est donc pas rentré?... » L'éclair d'un instant, cette absence de la maison maternelle parut à la malheureuse une preuve sans réplique. Ce sens du fait dont elle était si reconnaissante à ses études lui permit pourtant d'opposer cette objection : — « C'est à sa mère surtout que Lucien aurait écrit... Il ne s'est pas tué... Il souffre. Il n'a pas voulu revoir son beau-père, parce qu'il ne peut pas me défendre auprès de lui. Il est caché quelque part à se dévorer le cœur. Demain, après-demain, il reparaitra... Il faut que je sois partie. »

Cette volonté, comme automatiquement persistante à travers ces cruelles agitations, détermina la jeune fille, dans l'après-midi, à une démarche bien simple. Elle devait y trouver, à sa grande surprise, une raison impérieuse de ne pas s'en aller et la preuve saisissante que sa terreur de la

matinée avait été une de ces demi-hallucinations familières à l'amour. Il est si voisin de la démence quand il craint ! Incapable de supporter l'idée du moindre danger suspendu sur ce qu'il aime, il l'aperçoit, il le crée, ce danger, au plus vague, au plus fugitif indice. Cette démarche était une visite à Moret. Si Berthe quittait Paris le lendemain, — il n'était déjà plus question de départ le jour même, — elle avait besoin de s'entendre avec les personnes à qui était confié son fils. Elle faisait cette excursion d'habitude tous les dimanches, et, depuis qu'elle fréquentait Lucien, chacune de ces absences avait été pour elle un supplice. Leur existence étant presque commune, le jeune homme pouvait s'étonner de la voir disparaître un après-midi par semaine, régulièrement. Il lui fallait prendre un train à deux heures pour être à Moret à quatre, et rentrer à huit. En outre, et c'était un signe, après tant d'autres, de l'erreur sur laquelle sa jeunesse avait vécu, ses visites au petit Claude ne lui représentaient que de l'amertume. La maternité, associée au souvenir méprisé du séducteur par qui elle avait conçu, faisait plaie dans ce cœur si fier. L'animalisme de l'instinct ne suffit pas plus aux créatures affinées comme elle, dans les relations de mère à enfant, que dans les rapports de femme à homme. Elles ont besoin d'un enrichissement, d'une culture autour de ces sensations primitives, d'un ennoblissement aussi, qu'elles ne trouvent que dans la famille. Sans la famille, une femme n'est pas complètement mère, et il n'y a pas de famille hors de certaines conditions inhérentes à la nature même. Elles ne dépendent ni des codes écrits, ni des fantaisies de nos intelligences. Elles existent hors de nous, et, si nous les méconnaissons, contre nous. Berthe les avait méconnues. C'est pour cela qu'elle n'arrivait pas à se complaire dans ce fils qu'elle aimait cependant, et envers qui elle se sentait si responsable ! Il n'avait pas demandé à vivre, et, dans cette société construite sur des principes qu'elle jugeait bien durs, il n'avait qu'elle. Telles étaient les réflexions qu'elle associait d'habitude à l'aspect de la petite ville, paisible et grise au bord de

sa lente rivière, dans l'ombre de son antique cathédrale, avec sa longue rue centrale ouverte et terminée sur ses portes qui datent du temps de Charles VII. En descendant du train, ce voyage-ci, elle avait un poids trop lourd sur le cœur pour penser à rien qu'à cette sinistre possibilité d'un suicide de son ami, et, tour à tour, si cette épreuve lui était épargnée, aux détresses du lendemain de ce départ. Cette visite à Moret était une première étape. Ce fut dans cet état de sensibilité vaincue qu'elle entra dans la petite maison, pittoresquement adossée à un débris de rempart, avec un jardin potager ouvert sur une prairie où habitait son fils. Les propriétaires de cette bicoque, M. et Mme Bonnet, étaient des domestiques retirés qui avaient pris l'enfant en amitié, à le voir chez sa nourrice, leur voisine. Cette femme ayant dû quitter Moret, la mère leur avait demandé de le garder. Ils avaient accepté, sans qu'une allusion eût jamais été faite entre eux et elle au secret de la naissance du petit. En parlant et dans leurs lettres, ils appelaient Berthe Madame, par un besoin de respectabilité bourgeoise, que la libertaire n'avait pas osé contrarier. Que pensaient-ils de son histoire? Elle se l'était souvent demandé, à rencontrer, posé sur elle, le regard atone et inquisiteur de l'ancien valet de chambre et de l'ex-cuisinière. Que lui importait d'ailleurs? Ces gens étaient bons pour l'enfant qui distrayait leur solitude, et sa petite pension augmentait un peu leur budget. Elle les trouva, cet après-midi, qui s'occupaient, l'homme à ses légumes, la femme à des savonnages, tandis que Claude jouait dans l'allée avec un énorme chien de garde qui se laissait taquiner complaisamment. Les rires du garçonnet, ses cheveux blonds, mêlés aux soies fauves de la bête, la souplesse docile de celle-ci et l'agilité de son innocent tourmenteur, formaient un tableautin tout posé d'intimité domestique qui contrastait trop avec la scène traversée la veille par la mère. Le bondissement de l'enfant vers elle et la joie de ses yeux bleus, cruellement pareils aux yeux de l'infâme Méjan, l'éclat insoucieux de ses cris achevèrent d'accabler Berthe d'une mélancolie qui se changea soudain en une émotion in-

tense, à écouter Mme Bonnet lui dire, avec l'expression, dans la voix et dans la physionomie, d'une femme qui ne peut plus dominer sa curiosité :

— « Claude a été gâté aujourd'hui. Un ami de Madame est venu le voir ce matin. »

— « Un ami ? » interrogea-t-elle.

— « Un M. de Chambault... » fit le mari à son tour. — Le flot de pourpre monté aux joues de la jeune fille acheva de persuader à l'ancien valet de chambre qu'ils avaient deviné juste, sa femme et lui. Ce visiteur était le père. — « Il nous a donné son nom et nous a dit qu'il venait de la part de Mme Planat. Nous n'avons pas cru devoir lui refuser d'embrasser l'enfant... »

— « Et c'est qu'il l'a embrassé... » insista la femme. « Ah ! il l'aime bien. Il en avait les larmes aux yeux... »

Lucien avait voulu voir l'enfant ? Il lui avait parlé ? Il l'avait embrassé ?... C'était là un fait si extraordinaire, si absolument imprévu !... Berthe n'eut pas la force de sentir le soulagement de son atroce inquiétude, tant cette nouvelle la frappa de stupeur. La façon dont les Bonnet, mâle et femelle, épiaient sur son visage l'effet produit par leurs paroles, lui rendit l'énergie de dissimuler la violence de son bouleversement. Elle ne put supporter l'idée du plus intime secret de sa vie mêlé à leurs conversations. Ils n'étaient pourtant pas des exploiters, mais ils avaient toujours dans leur attitude, et en ce moment plus que jamais, cet air de demi-complicité si particulier aux gens de maison, habitués à ménager les vices des maîtres. Même à cette minute d'intense émotion, la mère sentit cette nuance qui lui avait souvent rendu bien pénible la nécessité de faire élever son fils ainsi. — Elle n'avait pas le choix. — Elle eut le courage de répondre que M. de Chambault était en effet un de ses amis, qu'ils avaient eu raison de lui laisser voir l'enfant, et elle commença de les entretenir de son départ possible et de la date où, dans ce cas, elle leur redeviendrait le petit. En abordant ce sujet, après ce qu'elle

venait d'apprendre, elle savait bien, elle, la doctrinaire des sincérités intransigeantes, qu'elle n'était pas véridique. Elle maintenait, vis-à-vis de son orgueil, le parti-pris de rupture définitive auquel elle s'était rangée, mais elle le maintenait sans plus y croire. Une voix intérieure, et à qui elle ne commandait plus de se taire, lui disait trop que les pensées de Lucien à son égard n'étaient pas celles qu'elle avait crues. Elle ne pouvait plus le quitter ainsi, à présent qu'elle savait cette visite, et lui, de son côté, ne la laisserait pas s'en aller sans l'avoir revue, sans lui avoir reparlé. Cette image du jeune homme arrivant dans cette maison solitaire de Moret, cherchant ce fils, dont l'existence soudain apprise lui avait arraché un cri d'agonie, le découvrant, puis l'attirant avec des larmes, attestait un retournement du cœur qui avait dû le ramener vers elle déjà. Elle était sûre qu'à son retour à Paris, il aurait essayé de la voir, sûre qu'il lui avait écrit. Et à elle aussi l'annonce de cette visite avait retourné le cœur. Elle n'avait plus qu'une pensée : revenir rue Rollin, retrouver Lucien, s'expliquer avec lui. Elle ne doutait pas qu'une lettre ne l'attendit... Où étaient maintenant ses héroïques projets d'exil?... Mais se contredisait-elle vraiment? Celui qu'elle avait résolu de fuir, c'était l'amant brûlé de jalousie, soulevé de désir et de rancune, haineux dans sa passion exaspérée. Ce n'était pas l'amoureux capable du mouvement de tendresse navrée et pitoyable que racontait ce baiser sur le front du fils de l'autre. Et puis, elle ne raisonnait pas tant. Elle était redevenue celle qui, depuis dix mois, n'avait pu, voyant le gouffre, s'en aller, comme elle avait dit, du chemin trop doux qui l'y conduisait. Quand, à huit heures, arrivée chez elle, avec toutes les fièvres de cette nouvelle attente, elle aperçut dans le casier l'enveloppe vainement espérée le matin et à midi, elle sentit qu'il lui serait impossible de ne pas faire ce que cette lettre lui demanderait, quoi que ce fût. C'était un billet et qui ne contenait que ces quelques mots : « *Il faut que je vous parle, Berthe. En allant à l'hôpital, demain, venez à neuf heures aux Arènes. Je vous y attendrai. De ce que j'ai*

à vous demander dépend toute ma vie, et je tremble. Votre ami : L... »

Ce petit square des Arènes où l'amoureux fixait ainsi leur rendez-vous est, à cette heure matinale, un des coins les plus solitaires de Paris. Il doit son nom à quelques degrés d'un cirque romain, dégagés par des fouilles récentes et fortement restaurés, autour desquels on a ménagé des pentes gazonnées et planté des arbres, le tout séparé par une grille de la rue de Navarre, baptisée ainsi depuis que la large artère de la rue Monge a coupé en deux la rue Rollin. Cette rue de Navarre est le second tronçon. Berthe Planat avait donc une bien petite distance à franchir pour aller de sa porte au square. Ces trois minutes lui parurent très longues cependant, lorsque, après une nuit passée à se débattre parmi des impressions trop contradictoires, elle s'achemina vers cet endroit perdu où se jouerait une scène nouvelle et décisive du drame de son sort. Jusque-là, même dans son engagement avec Méjan, elle l'avait conduit, ce sort, avec sa volonté. Elle avait pu se tromper de la manière la plus déplorable. Elle n'avait pas été entraînée. Elle l'était, en ce moment, et roulée, et noyée par une grande vague de passion, qui ne lui permettait plus d'y voir clair. C'était la revanche en elle de la femme sur la féministe, de la jeune fille sur l'étudiante, de la créature impulsive et tendre, incomplète et incertaine, dont la faiblesse réclame l'appui viril, sur l'orgueilleuse et la raisonneuse qui avait enfantinement rêvé de se tenir debout contre la société, par l'unique force de l'acte individuel. Lorsque, après avoir traversé la rue Monge, elle aperçut Lucien qui allait et venait devant la grille du jardin, le dérobement de ses jambes lui fit croire qu'elle n'achèverait point de faire les quelques pas qui la séparaient de lui... Mais il l'avait vue aussi. Il s'avancait. Il l'abordait... Tout de suite, à sa façon de la saluer, à sa physionomie, à sa voix quand il lui parla, à son regard, elle reconnut, avec un attendrissement qui, à lui seul, était du bonheur, qu'il ne tremblait pas moins qu'elle.

Surtout, elle se rendit compte qu'il n'avait pas changé. Celui qu'elle avait devant elle, ce n'était plus l'auditeur, révolté ou désespéré, de sa confession, ni l'homme en délire agenouillé devant le canapé et dont le baiser si voisin d'être brutal lui avait fait peur. C'était l'ami de ces dix mois, dont elle avait tant aimé l'ardeur contenue à son approche, le respect fervent, la réserve frémissante. Il portait sur son visage, volontiers pensif, la trace de la grande lutte intérieure qu'il soutenait depuis ces deux jours. Sa pâleur, l'éclat de ses yeux, les cercles bleuâtres de ses paupières, révélaient quelles heures il avait subies, lui aussi, de fièvre et d'insomnie. La pensée d'en finir pour toujours, ou par la fuite, ou par le tragique moyen tant redouté de Berthe, avait certainement traversé ces sombres prunelles, au fond desquelles se devinait maintenant une étrange sérénité. Évidemment le jeune homme savait ce qu'il voulait, et il le voulait après un de ces examens de conscience où l'être se ramasse tout entier, pour ne plus reculer. Que voulait-il?... L'importance des paroles qui allaient se prononcer entre eux était si grande qu'un instinct les fit tous les deux se taire d'abord et comme se recueillir. Ils marchèrent l'un à côté de l'autre jusqu'à un banc ménagé dans un des bosquets du jardin, et parmi les arbustes aux branches desquels pointait vaguement la poussée des premières feuilles. Le ciel tendu et voilé des journées précédentes s'était nettoyé de ses nuages. Le printemps riait déjà dans cet azur pâle et doux. Le soleil brillait sur les buis lustrés des massifs. La brise circulait, légère, presque tiède, dans les aiguilles des pins, dont les ramures toujours vertes alternaient avec la nudité bourgeonnante des arbres annuels. Cette impression du renouveau enveloppait les deux jeunes gens, les gagnait, amollissait leurs nerfs trop vibrants. Ils étaient venus bien des fois, à cette même place, l'été et l'automne derniers, causer, discuter, échanger ces propos d'abstruse philosophie, par lesquels ils avaient cru tromper l'irrésistible et naïf instinct du cœur. Que ce récent passé était loin, pour Berthe surtout qui n'était plus qu'une amoureuse

suspendue aux gestes, au désir, à la volonté de celui qu'elle aime ! Car Lucien restait, et il allait le prouver, même dans cette crise de passion, l'intellectuel dressé à tout systématiser dans ses sentiments et dans ses actes. De tels caractères, et que cette discipline semblerait devoir préserver de l'impulsion, sont capables des plus extraordinaires à-coups de romanesque, quand leurs théories se trouvent correspondre aux mouvements irréflechis de leur instinct et qu'ils se donnent des raisons sublimes pour obéir tout naturellement à l'élan de leur désir :

— « Vous êtes allé à Moret, hier, Lucien, » dit Berthe, rompant la première ce silence chargé de trop de pensées. — « Je l'ai su. J'y suis allée aussi, après vous... »

— « J'ai voulu connaître votre enfant, » répondit-il ; « c'était une épreuve que je tenais à m'imposer avant de vous revoir... Oui, » insista-t-il, comme elle fixait sur lui des yeux où passait une interrogation : « quand on se prépare à prendre un engagement, il faut être bien sûr de le tenir, et, pour cela, bien sûr d'en avoir la force... J'ai trop constaté que je puis être si faible !... »

Il regardait la jeune fille à son tour. Elle tressaillit. Ce début énigmatique venait d'éveiller en elle une idée qui n'avait qu'à peine effleuré son esprit, depuis le commencement de leurs relations. Elle ne releva que l'allusion à la terrible scène de l'avant-veille. Ce simple rappel lui avait fait si mal !

— « Ne vous reprochez rien, » dit-elle. « Toute la faute est à moi, qui aurais dû parler plus tôt. »

— « Chère, chère amie !... » fit-il, en lui prenant la main, « vous avez eu peur de me faire souffrir... Écoutez-moi, » continua-t-il ; ce que j'ai à vous dire est si grave pour moi, si grave aussi pour vous, puisque vous m'aimez... Car vous m'aimez, je le sais, je le crois. Et moi, il faut que je vous répète, avec toute ma réflexion, en pleine maîtrise de mes mots et de mon cœur, ce que je vous ai confessé avant-hier dans des instants d'une véritable démence, moi aussi, je vous

aime, Berthe, passionnément, uniquement... Je vous aime. Je le sais depuis longtemps. Combien et à quelle profondeur, je ne l'ai su qu'avant-hier aussi, pendant que vous me parliez, et ensuite durant ces heures que j'ai passées à reprendre une par une toutes vos paroles, à en épuiser tout le sens. Pas une d'elles que je n'aie pesée, mot pour mot; pas un de vos sentiments, pas un de vos principes, pas un de vos actes, depuis que je vous connais et auparavant, que je n'aie discuté comme s'il s'agissait d'une autre que de vous, à la lumière qui ne trompe pas, celle de la conscience... Au sortir de cet examen, j'ai trouvé que je ne vous avais jamais tant chérie, tant estimée. Vous aviez raison, quand vous me disiez que je ne devais pas vous juger avant de vous avoir entendue. Je vous ai entendue, et je sais qu'à aucun moment vous n'avez cessé d'être celle dont j'ai tant admiré, dès le premier jour, la noblesse d'âme et la hauteur d'idées. Je sais que vous êtes digne de tous les respects que l'on doit à une créature humaine qui s'est elle-même toujours respectée. Si, dans un premier instant d'aberration, je vous ai parlé autrement que je ne vous parle, je vous demande de me le pardonner. J'ai été fou. Je ne voyais pas, je vois. Je ne comprenais pas, je comprends. Vous m'avez fait regarder bien en face ce problème du mariage auquel je n'avais jamais pensé par moi-même. Les esprits qui se croient les plus libres ont de ces routines, à leur insu. Je me suis demandé en quoi il consistait essentiellement, et je n'ai trouvé qu'une réponse, la vôtre : le mariage, c'est un engagement entre une conscience d'homme et une conscience de femme. Qu'ajoute la loi à cet engagement? Rien, sinon des conditions de garantie. Ces conditions n'augmentent pas plus la validité du contrat qu'une signature n'augmente la validité d'une dette. J'en ai conclu qu'en contractant l'engagement que vous avez contracté, il y a cinq ans, sans cette garantie, mais avec une absolue bonne foi, vous vous êtes conformée aux règles de l'Éthique éternelle. Votre action était imprudente, dangereuse pour vous. Le fait l'a prouvé. Moralement elle était de nature à servir de règle absolue,

puisque l'Union libre, ainsi conçue, est vraiment le mariage idéal, celui qui ne relève que de la conscience individuelle dans ce qu'elle a de plus intime et de plus profond. Je voulais vous avoir dit et redit cela : que je vous estime, que je vous respecte autant que je vous aime... Me croyez-vous ? »

— « Je crois que vous avez senti combien j'étais sincère, » répondit-elle, « et que vous êtes très bon... J'avais tant renoncé depuis ces cinq ans à jamais être jugée de mon point de vue ! Je m'étais tant habituée à me considérer comme seule au monde, absolument seule de cœur et d'esprit !... Cela me change un peu trop... » continua-t-elle avec un sourire voisin de la souffrance, tant il était frémissant. « Il me sera doux de m'y habituer... J'ai été bien malheureuse d'avoir voulu vivre en dehors de toutes les conventions, et d'avoir vu que ma bonne foi ne servait qu'à me faire méconnaître. J'ai trouvé cela une grande injustice. J'en suis payée à cette minute, et avec usure... »

— « Non !... » dit-il vivement. « Vous n'en êtes pas payée, et il faut, » — il répéta ce mot avec une extrême énergie, — « il *faut* que vous le soyez. Ce que je pense, il *faut* que les autres le pensent ; ce que je sais, il *faut* qu'ils le sachent... Écoutez, Berthe, » — et il eut dans la voix une supplication, — « ce que j'ai à vous demander va vous paraître bien étrange après ma déclaration de tout à l'heure. Pensant comme je pense maintenant sur le mariage, la logique exigerait que je vinsse vous dire : vous êtes libre, je suis libre ; voulez-vous essayer de refaire votre vie avec moi ? Cet échange de deux promesses au nom de deux consciences, voulez-vous y consentir, fonder avec moi le foyer comme nous le concevons tous les deux ? Oui, voilà ce que je devrais vous dire, et c'est bien mon plus ardent désir, mon rêve le plus cher qu'il en soit ainsi. Ce n'est pas tout mon désir. Je veux autre chose. Même si vous viviez avec moi ainsi, et pour toujours, il me manquerait d'avoir réparé publiquement cette injustice dont vous vous plaignez. Je ne vous aurais pas donné cette preuve visible d'estime que je veux vous avoir donnée. Cette

preuve, je vous la donnerai le jour où nous sortirons de la mairie au bras l'un de l'autre, vous, portant mon nom ; moi, ayant le droit de vous protéger. Je disais que le mariage légal n'ajoute rien au vrai mariage, celui des consciences, que des garanties. Parmi ces garanties, il y a celle-ci : pour un homme, dans notre société, épouser une femme, c'est déclarer à tous qu'il a foi en elle, qu'il ne permet pas qu'on doute d'elle. Vous ne me refuserez pas cette joie, Berthe. Vous accepterez de m'épouser devant la loi, de porter mon nom, d'être ma femme... C'est pour vous faire cette demande que je vous ai suppliée de venir ici. Elle est faite. J'attends votre réponse..."

Elle l'avait écouté, haletante. A ses dernières paroles, il la vit pâlir si profondément qu'il crut qu'elle allait défaillir, comme l'avant-veille. Il voulut la soutenir. Elle le repoussa doucement.

— « Votre femme?... » répéta-t-elle. « Vous me demandez d'être votre femme?... Ah ! vous m'aimez. Vous m'aimez. Que cela me fait du bien de le sentir!... Quel baume sur la plaie!... Votre femme ? Mais non, Lucien, je ne dois pas être votre femme. Je ne dois pas vous épouser. C'est impossible... »

— « J'avais prévu vos objections, » dit-il. « Vous ne voulez pas mentir à votre pensée en abandonnant votre principe, celui de l'Union libre ? Vous auriez raison, s'il s'agissait d'un mariage religieux. Celui-là dénature l'union des consciences telle que nous la comprenons, puisqu'il suppose un troisième élément, qui est Dieu. Le mariage civil, non. Il ne fait qu'enregistrer cette union. S'il n'y ajoute rien, il ne lui enlève rien. Le mariage civil n'est que l'Union libre, affirmée devant témoins... Se soumettre à une formalité purement extérieure, est-ce renier ses convictions ? »

— « Je n'en suis plus à ces intransigeances ! » répliqua Berthe, en secouant la tête, avec accablement. « La force de la vie a été trop atteinte en moi. Je ne suis plus une révoltée. Je suis une résignée. Je suis prête à subir toutes les conventions sociales qui ne touchent pas au fond de la conscience, et, c'est vrai, cette banale cérémonie prescrite par le Code et

que l'on appelle le mariage légal n'y touche pas. L'obstacle à ce mariage entre nous n'est pas là. L'obstacle, c'est que j'ai un enfant... »

— « Nous serons deux à l'aimer, » répondit-il. « J'ai voulu savoir si j'en aurais la force. C'est la raison de mon voyage à Moret, hier. Je sais que j'aurai cette force, à présent. Votre enfant n'est plus un obstacle. C'est une raison, au contraire, pour que vous acceptiez mon offre. Il lui faut un protecteur, un guide, » — il ajouta, et l'émotion dont le remplissaient ses propres paroles altéra ses traits, — « un père... Je le serai pour lui... »

— « Ah! » gémit-elle en cachant son visage dans ses mains, « vous me tentez trop! Vous m'offrez le bonheur!... Mais c'est un rêve... » Et les joignant, ces tremblantes mains : — « Ce n'est pas à cause de moi, ce n'est pas à cause de l'enfant que je ne dois pas vous épouser, Lucien, c'est à cause de vous... La façon dont vous avez réagi vous-même, quand vous avez appris mon histoire, suffit à vous démontrer comment la société juge une jeune fille qui a été mère hors du mariage. Votre amour, votre sens de la justice aussi, votre haute intelligence ont triomphé de cette impression. Le monde n'aura pas pour moi cette partialité. Il ne l'a pas eue. Il m'a déjà condamnée par mon oncle, par M. André, par votre beau-père. Sa réprobation retomberait sur vous, pour m'avoir donné votre nom. Vous verriez se dresser devant vous toutes les difficultés que rencontre un homme qui s'est mal marié. Il y a des misères que l'on brave, que l'on méprise d'un cœur léger, pour soi-même. On ne se pardonne pas de les infliger à un autre. Vous voir humilié pour moi me serait trop dur!... »

— « Est-ce bien vous qui me parlez ainsi?... » s'écria-t-il. « Vous que j'ai toujours connue si hardie, si indépendante, si fière? Que le monde se retourne contre nous, qu'il nous solidarise! Soit. Nous nous appuierons l'un contre l'autre et nous nous suffirons. A moi, du moins, vous suffirez. Le monde m'humilier? Moi? Je l'en défie... Avec nos ressources

réunies, nous aurons l'indépendance. Vous savez que j'ai été de plus en plus tenté, ces mois-ci, par la médecine. Je me consacrerai tout entier à ces études. Nous ferons de la Science ensemble. Je vous répéterai vos propres paroles d'avant-hier : nous empêchera-t-on de soigner nos malades, si nous voulons exercer ? et, si nous ne le voulons pas, de travailler dans un laboratoire ?... Il n'y a pas de difficulté de carrière pour un homme qui ne veut ni la fortune, ni les honneurs... Ne donnez pas ce motif à votre hésitation, Berthe, il me blesserait trop !... D'ailleurs, » — il s'arrêta une seconde comme si les mots qu'il allait prononcer remuaient en lui une fibre saignante, un éclair de sauvage souffrance passa dans son regard, et d'un accent changé, — « d'ailleurs, » répéta-t-il, « me refuser, c'est vouloir que nous ne nous revoyions jamais... Oui, ou nous épouser ou nous quitter ; ou ma femme, ou rien... Ah ! ne comprenez-vous donc pas qu'il faut que votre vie avec moi, pour être possible, soit une nouvelle vie ?... »

Il n'en dit pas davantage. Méjan venait de reparaitre entre eux. Berthe l'avait aussitôt traduite dans son sens véritable, cette dernière et obscure phrase. Elle signifiait : « *Je ne peux pas vivre avec vous comme a vécu l'autre.* » Cet inattendu et soudain rappel de l'odieux passé — et dans quel moment ! — leur fut si pénible à l'un et à l'autre qu'ils demeurèrent quelques minutes sans parler, comme à leur arrivée : lui, tout ému des paroles qu'il venait de dire ; elle, plus vaincue encore de l'avoir revu souffrir et par elle... Et, brisée, elle sentait sa résistance s'en aller devant le dévouement passionné de son ami. Autour d'eux, la brise du matin de mars continuait de courir, les oiseaux de chanter, le soleil de rayonner sur les Arènes. L'antique débris de la Lutèce romaine faisait un décor presque solennel à cet étrange débat entre deux enfants du vingtième siècle qui ne comprenaient pas la muette leçon émanée pour eux de ces décombres restés visibles d'une ville ensevelie. Elle supporte la ville neuve. Ainsi les coutumes ancestrales doivent servir de substruction solide et durable à nos destinées passagères. Le fils de la femme divorcée et

l'étudiante anarchiste professaient précisément le principe contraire. Pourtant, la réalité, cette grande redresseuse des sophismes et qui ne modèle pas ses lois éternelles sur nos raisonnements, contraignait ces deux âmes révolutionnaires à chercher leur point d'appui, en une heure de crise, dans un peu de vie traditionnelle, puisqu'ils discutaient le projet d'un mariage autre que l'Union libre. Ce mariage selon le Code, Lucien le voulait, — dernier repli de sa pensée qu'il n'osait pas explorer lui-même, après ses affirmations, — pour estimer leur amour. Berthe lui en avait, sans se l'avouer non plus, une reconnaissance passionnée où réapparaissait la petite bourgeoise française qu'elle était vraiment au fond, et qu'une éducation à rebours de toutes ses hérédités avait paralysée sans la détruire. Quand elle se retourna vers cet ami si délicat, si généreux, pour lui répondre enfin, elle avait cédé dans son cœur. Un dernier scrupule lui fit dire encore :

— « Vous parlez comme s'il n'y avait que moi et que le monde, Lucien. Il y a votre famille. Je ne peux pas vous en séparer. Et, comment voulez-vous qu'elle m'admette jamais, quand vous savez ce que pense de moi votre beau-père? »

— « Mon beau-père?... » répondit le jeune homme, — et la rancune de la pénible discussion du *Grand Comptoir*, l'avant-veille, grondait de nouveau dans sa voix. — « Non. Je ne crois pas que mon beau-père s'oppose à ce mariage, maintenant... Au cours de la scène que nous avons eue ensemble, nous n'avons pas parlé seulement de vous. Dans ces moments-là, bien des choses que l'on avait gardées des années sur son cœur en sortent du coup. Après ce que nous nous sommes dit, nous ne serons plus jamais l'un pour l'autre ce que nous étions. Son plus grand désir doit être que je me fasse ma vie à moi, hors de chez lui... Malgré cela, s'il continuait à penser de vous ce qu'il en pensait après cet ignoble rapport de son agent, il considérerait comme de son devoir d'empêcher à tout prix que je vous épouse. Mais je le connais; quand il saura ce que je sais, tout ce que je sais, il vous jugera comme je vous

juge. J'ai pu souvent être jaloux de la place qu'il a prise dans le cœur de ma mère; j'ai toujours vénéré en lui le caractère le plus droit, le plus incapable d'un compromis. Il appartient à ce groupe d'hommes de haute culture qui ont rêvé, voyant la banqueroute des vieilles croyances, de donner à notre démocratie une morale en accord avec la raison. Ils ont commencé par se la donner, cette morale, à eux-mêmes, et par la pratiquer. Le principe absolu qui domine tous les actes de M. Darras, toutes ses pensées, c'est la Justice, et il la fait résider essentiellement dans le droit de chacun à se conduire d'après sa conscience. Personne plus que lui ne professe la haine et le dédain des hypocrisies mondaines. Il est partisan de l'égalité entre les sexes, des femmes-avocats, des femmes-médecins. Que de fois je l'ai entendu répéter que nous n'en sommes, socialement, qu'à la barbarie; que tout évolue, la famille, la propriété, la patrie, et que le rôle des classes supérieures est de hâter cette évolution au lieu de la retarder! Je vous dis tout cela pour vous bien montrer quel esprit large est le sien. Ce qu'il hait, c'est le mensonge, et l'on vous a si hideusement menti, — l'injustice, et si quelqu'un a été la victime de l'injustice, c'est vous. Il admire ceux qui ont le courage de leur opinion, et qui l'a eu plus que vous? — ceux qui cherchent et qui veulent la vérité, et vous ne vivez que pour elle... Non. Je n'ai pas de doute sur sa réponse, et sa réponse, c'est celle de ma mère... Je ne parle pas de mon vrai père. Si la loi m'oblige à demander son consentement, qui suffirait seul, — quelle ironie! — ce consentement, pour moi, ne compte pas. Mais l'autre, celui de ma mère, compte... Berthe, si je reviens, après mon entrevue avec eux, leur ayant fait comprendre qui vous êtes et pourquoi je veux vous donner mon nom, me répondrez-vous encore que c'est impossible? Me refuserez-vous d'être ma femme?... »

— « Non, » dit-elle, « je ne refuserai pas. »

Elle le contemplait avec des yeux où il put lire le don de cette âme tout entière. Il attira la jeune fille à lui, et, pour la seconde fois, leurs lèvres s'unirent d'un baiser qui, celui-là,

ne ressuscita plus le fantôme de l'ancien amant. La vie nouvelle dont avait parlé le jeune homme avait-elle vraiment commencé pour la fille-mère? Après tant d'années de martyre intime et de farouche renoncement, elle entrevit la possibilité d'un avenir enfin dégagé du cauchemar où elle s'était débattue. Quand ils sortirent, quelques instants plus tard, du petit jardin où ce chaste et tendre embrassement avait scellé leur promesse, ce fut avec un vœu passionné pour le succès de cette démarche qu'elle le vit s'éloigner dans la direction du Luxembourg. C'était elle qui s'était dégagée de l'étreinte de son ami, en lui disant :

— « Il faut nous quitter, Lucien. C'est l'heure où je dois être à l'hôpital. J'ai besoin d'avoir un peu de paix après tant d'émotions. Je n'en ai jamais retrouvé qu'en m'assujettissant à ma tâche, bien modestement, bien régulièrement. Pour me maintenir en équilibre, j'ai besoin de faire toujours la même chose. Vous verrez. Je serai une femme très monotone... mais très heureuse, » ajouta-t-elle avec un sourire qu'il ne lui avait jamais vu.

— « Et moi, » avait-il répondu, « j'ai hâte d'avoir causé avec mon beau-père. L'idée que ma mère et lui vous méconnaissent m'est trop pénible maintenant. Il me semble que chaque minute de retard est un crime contre vous... »

— « Pourvu qu'ils vous croient!... » n'avait-elle pas pu s'empêcher d'ajouter, craintivement.

— « Ils me croiront, » avait-il affirmé avec la conviction d'un dévot d'amour qui sent en lui la force d'avoir raison de tous les doutes. « Et aussitôt j'irai rue Racine, ou, si vous n'y êtes pas, chez vous... D'ici là, ayez confiance... » — Et il avait ajouté, avec la tendresse dont il débordait à cette minute, ces mots si simples, mais de lui à elle, ç'avait été une caresse d'âme si douce, à croire qu'elle ne la supporterait pas : — « Adieu, ma chère fiancée... »

VI

LA PLAIE OUVERTE

Dans cette conversation dont l'issue importait tant à l'avenir de son amour, Lucien n'avait pas raconté à Berthe le détail de ces fiévreuses trente-six heures employées à discuter avec lui-même le projet de cette demande en mariage, ni par quel procédé, d'une simplicité brutale, il avait momentanément coupé court à toute action sur lui et de son beau-père et de sa mère. Ne doutant pas que celle-ci fût au courant, et du rapport fait par le policier sur l'étudiante, et de l'explication du *Grand Comptoir*, il avait éprouvé autant d'horreur à la revoir qu'à revoir Darras lui-même. Il avait loué une chambre dans un hôtel quelconque du Quartier Latin, et de là expédié rue du Luxembourg un mot adressé au domestique qui s'occupait de son service. Il y demandait que cet homme remit au commissionnaire, porteur de la lettre, une valise et quelques effets, pour un petit déplacement. Cet ordre serait communiqué à ses parents, il le savait, et qu'ils seraient ainsi rassurés sur lui, naturellement. L'égoïsme de l'amour l'avait empêché de songer à l'inquiétude morale dont sa mère devait être dévorée. Cette négligence avait une autre cause : cette secrète aliénation du cœur que les seconds mariages créent si naturellement entre l'enfant du premier lit et le père ou la mère qui a convolé. Lucien n'avait jamais vécu avec Mme Darras dans cette pleine et entière intimité qui rend deux êtres si présents l'un à l'autre qu'ils se sentent sentir. Il avait toujours rencontré Darras entre eux, et, même à l'époque où il croyait le plus aimer son beau-père, cette présence d'un témoin dans toutes ses effusions l'avait fait se replier. Entre la mère et le fils s'était établi peu à peu un de ces états de malentendu muet, d'autant plus malaisés à dissiper qu'ils sont inconscients. Si le jeune homme avait pu formuler en termes

précis son impression du foyer maternel, il aurait dit : « Ma mère m'aime par surcroît. Je ne lui suis pas nécessaire... » Et il se serait trompé. Ses vingt-trois ans, ombrageux et passionnés, avaient souffert de partager une tendresse qu'ils auraient voulue exclusive. Même partagée, cette tendresse était bien profonde, et sa mère avait beaucoup souffert des marques de son indifférence. Cette marque-ci, le silence dans un pareil moment, avait été la pire. On se rappelle que tout l'après-midi s'était passé pour la pauvre femme, après qu'elle avait appris la scène des deux hommes et la rébellion de Lucien, à se demander dans une angoisse sans cesse grandissante : « Où est-il?... Mais où est-il?... » Vers les neuf heures, et au moment où elle adjurait son mari d'aller dès le soir même à la Préfecture de police demander qu'on fit des recherches, le billet de Lucien au domestique était arrivé.

— « Il faut que j'y aille moi-même... » avait-elle dit. « Ce commissionnaire me conduira. Je verrai mon fils. Je lui parlerai. Je le ramènerai. »

— « Tu ne feras pas cela. » avait répondu Darras. C'était la première fois peut-être, depuis leur mariage, qu'il avait pris un accent impérieux pour ajouter : — « Je te le défends... Lucien vient de te manquer gravement en ne t'écrivant pas, après m'avoir manqué plus gravement. C'est à lui de revenir... D'ailleurs, » avait-il continué plus doucement, « raisonne un peu. Ou bien, il est chez cette fille. Est-ce à toi de l'y relancer ? Ou bien, comme je l'ai prévu, il fait une enquête, et cette demande d'une valise indique qu'il va partir pour Moret sans doute, peut-être pour Clermont. Dans ce cas-là, il doit agir seul... Aie le courage d'attendre, ma chère femme. J'avoue que c'est un courage... »

Gabrielle avait obéi. Sa raison s'était rendue à cette évidence : tant que son fils ne serait pas éclairé, une démarche d'elle risquait de rendre son retour plus difficile. Elle avait voulu seulement choisir elle-même les vêtements de la valise et les plier de ses mains. Ces humbles soins trompèrent un instant sa détresse qu'avaient accrue encore les quelques

paroles de son mari. Il avait été presque dur, lui si délicatement affectueux d'ordinaire ! Elle ne l'en blâmait pas. Cette irritation était trop légitime, après l'attitude de Lucien. Il n'en était pas moins vrai que jamais il ne lui avait parlé ainsi, et, sentant le malheur l'envelopper de toutes parts, elle était montée, comme cela devenait son habitude depuis plusieurs semaines, quand elle ne sortait pas, faire dire la prière du soir à sa fille. Elle avait espéré trouver là un apaisement, et voici qu'au contraire elle avait été saisie d'une crise plus forte de ce remords religieux qui la conduisait, quelque heures auparavant, dans la cellule du Père Euvrard. Quand la petite Jeanne, agenouillée au pied de son lit dans sa longue chemise blanche, avait prononcé les mots de l'oraison :

— « Visitez, nous vous en supplions, mon Dieu, cette demeure. *Visita, quæsumus, Domine, habitationem nostram.* »

— Il ne peut pas la visiter, » — avait gémi tout bas la mère, « puisqu'il y est outragé ! » ...

Cette dure formule, qui lui revenait ainsi à l'esprit, avait été employée par le premier prêtre à qui elle s'était adressée et dont elle avait parlé avec tant de révolte au Père Euvrard. — « Vous vivez, » lui avait-il dit, « avec un homme qui n'est pas votre mari, et que vous appelez votre mari, alors que vous êtes réellement mariée à un autre. C'est un adultère pire, puisqu'il constitue en même temps un outrage public à Dieu... » — Oui, de quelle force elle s'était révoltée contre cet injuste anathème, sur le moment, et encore aujourd'hui ! Qu'elle le reprit à son compte et pour elle seule, c'était la preuve que le grand travail ébauché dans sa conscience, pendant ces derniers mois, venait d'être activé d'une manière surprenante par ces quelques heures d'agonie maternelle. La vague et confuse appréhension d'une menace suspendue sur son coupable bonheur s'était changée en une vision épouvantée, presque hallucinatoire. Elle croyait maintenant à ce que l'indulgent Oratorien avait pourtant appelé l'action vengeresse de Dieu.

— « Mais il pardonne, ce Dieu qui punit ! » s'était-elle dit

le lendemain matin, après une nuit consumée à prendre et à reprendre cette terrible idée : « Que va-t-il m'arriver dans mon fils ? » — « Le Père Euvrard l'a déclaré lui-même, il ne demande qu'à pardonner. C'est le Dieu vengeur, mais c'est le bon Dieu !... Je le prierai tant, qu'il m'épargnera, ou, sinon moi, ceux qui m'entourent et qui ne sont pas complices de ma faute. Lucien surtout n'y est pour rien... » Et, dans un élan de dévotion expiatrice, elle était allée avec sa fille entendre une messe. Plusieurs fois déjà, depuis que sa première communion approchait, Jeanne avait demandé à être conduite à l'église, le matin, pour assister à quelque office avec ses camarades de catéchisme. Mlle Schultze l'y avait toujours accompagnée, Mme Darras appréhendant quelque remarque de son mari sur son absence. Lorsqu'elle était revenue de Saint-Sulpice, en effet, cette fois-ci, vers les neuf heures, elle avait trouvé Darras qui l'attendait, habillé pour sortir.

— « Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? » lui demanda-t-il.
« J'avais besoin de te parler. »

— « J'ai conduit Jeanne à la messe, » avait-elle répondu.

— « A la messe ? » avait remarqué le père. « Mais ce n'est pas dimanche. »

— « Elle y va souvent en semaine, avec les autres premières communiantes, » avait dit Gabrielle.

— « Est-ce bien nécessaire ? » avait repris Darras. « Je te renouvelle mon conseil d'hier. Puisque l'enfant a un peu de penchant au mysticisme, ne laisse pas se multiplier ces impressions-là... »

— « Ah ! qu'elle ait de la foi, » avait-elle répondu, « beaucoup de foi ! Elle n'en sera que mieux armée contre les épreuves de la vie... »

Darras l'avait regardée avec étonnement, et elle s'était sentie rougir. Elle avait attendu une question qui n'était pas venue, — malheureusement. Dans la disposition où elle était, elle n'aurait pas pu mentir, et la révélation de ses troubles religieux, à cette minute, n'aurait pas eu le carac-

tère de tragique violence qui devait plus tard rendre le conflit entre les deux époux plus irréconciliable. Albert Darras avait pensé que la préoccupation de l'absent était la seule cause de cette nervosité. Il avait donc continué, simplement :

— « Je voulais te prévenir que je vais de ce pas rue Rollin. Je tiens à savoir si Lucien s'est installé chez cette fille... Je ne le crois pas. Mais il peut être là, et nous devrions aviser. S'il est vraiment parti pour un voyage d'enquête, il sera revenu avant vingt-quatre heures. »

Gabrielle Darras avait imploré si passionnément une pitié d'en haut durant sa visite à l'église, qu'elle avait voulu voir un signe d'exaucement dans le silence de son mari après son imprudente exclamation. Elle avait cru en reconnaître un autre dans la nouvelle, rapportée par Darras plus tard, que Lucien ne s'était pas retiré chez Mlle Planat. Cette seconde journée s'était donc passée moins fiévreusement que la précédente à cause de cette légère reprise d'espérance. C'est une des illusions les plus habituelles aux âmes comme la sienne, déshabituées de la discipline chrétienne : elles demandent à la prière une efficacité immédiate et perpétuellement arbitraire. Elles ne se rendent pas compte, même dans leur plus sincère élan de retour, que certaines douleurs ne sauraient être écartées par aucune supplication, lorsqu'elles sont une rentrée dans l'ordre, cet ordre éternel, nécessaire, auquel l'homme doit être ramené par le châtiment. Il est si rare qu'il y revienne par un repentir sans épreuves ! Gabrielle avait pourtant continué d'être bien tourmentée, au point qu'elle n'avait pas quitté sa maison de tout le jour, afin d'être sûrement là quand Lucien reparaitrait. Suggestionnée par les assurances de son mari, elle avait considéré que la matinée du troisième jour serait le moment décisif, celui où le jeune homme, enfin éclairé par sa visite à Moret et peut-être à Clermont, arriverait se jeter dans les bras et sur le cœur de sa mère. Qu'on juge donc de son émotion, quand, vers les onze heures, son mari accourut dans sa chambre pour lui dire :

— « Lucien est là. Je viens de le voir par la fenêtre qui descendait de voiture. Il rentre. Il sait la vérité. Avais-je raison?... »

— « Il rentre?... » répéta la mère en joignant les mains.
« Ah! merci, mon Dieu! Merci à toi aussi, mon Albert!... »
Et elle serra son mari entre ses bras. L'incohérence de ses sentiments de catholique reprise par la foi et d'épouse toujours aimante ne se manifestait que trop par ces deux cris contradictoires, et tout de suite : — « Il faut qu'il me voie d'abord, qu'il ait pleuré sur mon cœur. Je te l'amènerai, et tu seras bon pour lui, tu lui pardonneras?... »

— « Je n'ai rien à lui pardonner, » répondit Darras. « Il est malheureux, et c'est ton fils. Qu'il vienne chez moi quand il voudra. S'il souffre trop maintenant, garde-le. Je le verrai plus tard. Qu'il ne me parle de rien. Nous nous embrasserons, et cela sera fini. J'ai déjà tout oublié... »

— Ah! que je t'aime!... » dit Gabrielle. Puis, frissonnante, et étreignant son poignet : — « Écoute, j'entends son pas... Laisse-moi aller au-devant de lui... » Elle poussa son mari dans son cabinet de travail, — cette courte scène avait eu lieu dans le petit salon, — et elle ouvrit la porte qui donnait sur le vestibule. C'est là, debout, appuyée contre un des battants, que Lucien l'aperçut comme il débouchait de l'escalier. Il avait tant espéré que l'explication avec son beau-père précéderait celle-ci! Mais de la voir lui apparaître, se soutenant à peine, le visage inondé de larmes, pâle des anxiétés éprouvées depuis ces deux jours, il eut le cœur renversé. Il se précipita vers elle, et ils s'embrassèrent avec une tendresse qui, pour une minute, abolit tout. Lucien venait, pour la première fois depuis des années, de constater à quel degré sa place demeurait intacte dans l'affection de sa mère, malgré le second mariage. Pour elle, de son côté, il était de nouveau l'enfant qu'elle avait porté dans son sein, la chair de sa chair, son unique raison de vivre quand elle était si misérable, et elle l'embrassait parmi ses larmes en lui disant, avec la même appellation protectrice et caressante qu'alors :

— « Mon petit! Je t'ai retrouvé!... C'est toi!... Pourquoi n'es-tu pas venu à ta mère tout de suite quand tu as souffert?... Comment m'as-tu laissée sans m'écrire?... J'ai été si tourmentée!... Mais tu es là. Tu ne me quitteras plus... Tu m'auras pour tout comprendre de toi, pour te plaindre, pour te consoler... Ne me parle pas maintenant. Reste la tête là, comme autrefois, quand tu avais une peine... » — Elle l'avait fait s'asseoir sur sa chaise longue, auprès d'elle, et elle le berçait doucement. Lucien avait été si ébranlé par les secousses de ces dernières heures, il était encore si blessé, même dans son espérance, qu'il s'abandonna un instant à cette douceur de se sentir aimé par cette mère, qu'il n'avait jamais connue uniquement à lui. Cette affection passionnée n'était-elle pas aussi une certitude qu'elle ne s'opposerait pas à un mariage où il trouverait le bonheur?

— « Non, maman... » finit-il par dire, « ne me plains pas. C'est vrai que j'ai été bien misérable avant-hier. Mon père, » — il avait été élevé à appeler Darras ainsi, — « mon père t'a tout raconté, n'est-ce pas? »

— « Oui, » répondit-elle. Le ton de son fils, sérieux, presque solennel, ne ressemblait pas à la lamentation convulsive qu'elle attendait. Il avait pourtant appris la vérité. Son retour ne s'expliquait pas autrement. D'où lui venait cette espèce de calme dans l'émotion, dont elle eut soudain presque peur?

— « Alors, » continua-t-il, « tu sais sans doute aussi que je me suis laissé emporter à des paroles que je ne pense pas?... J'ai besoin que tu sois bien sûre, toi, que je ne les pense pas... »

— « Ton père ne m'a rien répété de ce que tu lui as dit, » répliqua la mère. « Il a bien voulu l'avoir oublié aussitôt. Ah! aime-le bien, Lucien, parce qu'il t'aime bien... En t'éclairant sur cette indigne femme... »

— « Ne parle pas ainsi, maman, » interrompit le jeune homme avec une vivacité qui acheva de confondre la mère. Il s'était levé brusquement, sous le coup de cet outrage adressé

à celle qu'il aimait. Puis, d'une voix saccadée : — « C'est moi qui ai eu tort, » reprit-il. « J'aurais dû écrire à mon père, le voir le premier, tout lui expliquer... Écoute, maman... » — Et ses mains serraient les mains de Mme Darras. — « Tu sais combien je te respecte, combien je t'aime, combien je suis incapable de te mentir?... Hé bien! je te donne ma parole d'honneur que mon père a été trompé et que la personne dont il s'agit est une des plus hautes, des plus pures consciences qui se puissent rencontrer... Mais, tout cela, je veux qu'il te l'ait dit lui-même. C'est lui qui a porté l'accusation, c'est lui qui doit la retirer. Et, quand il aura causé avec moi, il la retirera... Il est dans son bureau, m'a dit le domestique. J'y vais... »

Avant que Mine Darras eût pu même répondre un mot, il avait frappé à la porte qui, du petit salon, donnait sur le cabinet de son beau-père. Quand la tapisserie qui servait de portière fut retombée derrière lui, une seconde, la mère eut la tentation de courir, de se jeter entre les deux hommes qui se revoyaient pour la première fois depuis le heurt terrible de l'avant-veille. Le discours que venait de lui tenir Lucien dénonçait un état d'esprit si absolument opposé à celui qu'Albert et elle avaient attendu. Que Darras prononçât une parole imprudente, comme elle tout à l'heure, et Lucien se révolterait de nouveau, d'une façon peut-être irréparable... Elle écouta si un éclat de voix lui arrivait à travers la porte. Elle n'entendit aucun bruit. Son sens de femme lui fit se dire que sa présence risquait d'exaspérer l'orgueil irritable de son fils, et surtout de passionner un entretien qui devait rester dans le domaine des faits. Lucien ne se serait pas exprimé avec cette énergie s'il n'avait pas des preuves certaines, ou qu'il croyait telles, à l'appui de son opinion. Il les donnerait, et qui sait? Peut-être avait-il raison? Peut-être Albert, si sincère, si scrupuleusement soumis à la vérité, serait-il convaincu?... Qu'arriverait-il alors? La crainte, énoncée par lui, que Lucienne pensât à épouser Mlle Planat, traversa tout d'un coup l'esprit de la mère. Elle eut, devant cette nouvelle menace du sort, à

quelques pas de la pièce où son mari et son fils conféraient ensemble, — pour aboutir à quoi? — un sentiment, exalté aussitôt jusqu'à la phobie, d'une fatalité acharnée sur elle. Son ménage était donc maudit? Et quoique ses prières, multipliées depuis ces derniers jours, n'eussent écarté de sa tête aucun des dangers au-devant desquels elle s'était vue entraînée, elle se jeta à genoux, et elle recommença d'implorer Dieu de tout son cœur... Elle se détournait sans cesse pour tendre l'oreille. Il lui semblait que maintenant les voix grandissaient dans la chambre voisine?... Elle écoutait de nouveau. Elle se disait : « Je me suis trompée... » Et elle reprenait sa prière.

Quand Lucien était entré dans le cabinet de Darras, celui-ci, assis à son bureau, s'occupait en apparence à un travail qu'il interrompit. Si le jeune homme eût été de sang-froid, il aurait observé que le papier posé devant l'ingénieur ne portait aucune trace d'écriture. Sa main nerveuse se crispait sur une plume toute sèche, prise pour se donner une contenance. Le beau-père ne voulait pas avoir épié le beau-fils. Officiellement, il ignorait, jusqu'à cette minute, et son entrée dans cette chambre et son retour à la maison. Plus un caractère est fort, plus les pièces qui le composent sont exactement balancées, c'est-à-dire plus il a les défauts de ses qualités. L'extrême tension de volonté où ses théories sur la conscience faisaient vivre Albert Darras le rendait incapable de cette grâce dans la spontanéité que les natures plus faibles, plus ondoyantes, mais aussi plus humaines, trouvent à leur service dans des crises très difficiles. L'émotion le raidissait et le guindait au lieu de l'ouvrir et de l'assouplir. L'instinct de son cœur, à ce moment-ci, l'eût poussé à prendre Lucien dans ses bras, comme il l'avait dit, en lui répétant l'appel de sa mère : « Tu souffres, mon fils? Appuie-toi sur moi. » Mais il l'avait aussi déclaré à Gabrielle, on ne l'a pas oublié, avec tant d'amertume, s'il aimait Lucien comme un fils, il savait que le jeune homme ne le considérerait pas, lui, comme son père. Leur conflit de l'avant-veille avait redoublé en lui cette sensation. Elle

était cause qu'à cette heure d'une explication solennelle, son expressif visage était tout contracté, tout noué. Son regard, d'ordinaire si droit, traduisait cette gêne qui propage la gêne. Lucien, qui venait de communier avec sa mère dans une fusion totale de leurs deux cœurs, perçut du coup la différence entre cet accueil et l'autre. Il avait devant lui, de nouveau, l'étranger. Darras cependant lui avait tendu la main, en lui disant :

— « C'est toi, Lucien. Je savais que tu nous reviendrais. Comme je suis heureux que ce soit si tôt!... Tu as vu ta mère. J'ai tenu à te laisser seul avec elle dans les premiers moments. Elle a été malade d'inquiétude. Ta présence lui aura fait tant de bien, et je suis sûr que la sienne t'en aura fait aussi... Quant à ce qui s'est passé entre nous l'autre jour, nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas? C'est effacé. Tu es rentré à la maison. Nous t'avons de nouveau. C'est la seule chose qui importe... »

— « Je tiens au contraire à ce que nous en parlions, » répondit le beau-fils. « C'est dans cette intention que je suis rentré, mon père. Je l'ai dit à maman : j'aurais dû t'écrire et te voir avant elle... C'est entre toi et moi, et en dehors d'elle, qu'une certaine question a été posée. Elle doit être reprise entre toi et moi. Mais il y a un point qu'il faut régler avant le reste. Nous nous sommes quittés sur des paroles très dures. Je veux t'avoir dit d'abord que je regrette celles qui me sont échappées. Je souffrais trop. »

— « Elles étaient trop naturelles, » interrompit Darras. « Je m'y suis mal pris. Je devais te donner le pénible avertissement que je t'ai donné. J'aurais pu te le donner autrement, te préparer à entendre certaines révélations, les graduer. Mon excuse est que je te voyais courir un très grand danger. J'ai voulu t'en arracher tout de suite. Mais, encore une fois, je n'ai jamais douté que tu ne revinsses. Je te connais, mon ami, parce que je peux dire que, moralement, je t'ai fait. Tu es l'honneur même. Des hommes tels que toi, on peut les tromper, les égarer. On ne peut pas les pervertir... »

La physionomie de Lucien s'était assombrie à écouter cet éloge, derrière lequel il discernait la même sévérité de jugement à l'endroit de son amie, qui l'avait, quarante-huit heures auparavant, soulevé d'indignation. Cette fois, il eut la force de se dominer. Que voulait-il ? Que son beau-père fût contraint de rendre justice à Berthe au nom de ses propres principes. Il fallait donc engager une discussion d'idées. Les dernières phrases de Darras fournissaient une occasion que le jeune homme saisit vivement :

— « Ce que je suis, je te le dois, » répondit-il, « c'est vrai. Toutes mes convictions, c'est toi qui me les as données : la foi absolue dans la conscience d'abord et dans la justice ensuite, l'une créant l'autre. Qu'est-ce que la justice, sinon le respect religieux de la conscience individuelle ? Et, comme condition à l'une et à l'autre, le culte, le fanatisme de la vérité, quelle qu'elle soit ! C'est ta doctrine et que je t'ai vu vivre. C'est la mienne et que j'espère bien vivre aussi, jusqu'au bout... Quand je t'ai quitté avant-hier après la scène que nous venons de rappeler, c'est cette doctrine qui m'a soutenu. Pénétré d'elle et la tenant de toi, j'ai vu nettement deux points : le premier, que tu ne pouvais ni m'avoir menti, ni avoir accusé un innocent, une femme surtout, à la légère ; le second, que mon devoir était d'avertir immédiatement Mlle Planat. Elle était accusée. Elle avait le droit de se défendre. En sortant du *Grand Comptoir*, je suis allé directement chez elle. »

— « Une enquête préalable et impersonnelle eût été plus habile... » remarqua Darras. « Mais ce n'est pas moi qui blâmerai jamais quelqu'un de n'être pas habile. Même sans connaître Mlle Planat, j'avais pensé un moment à agir comme toi... » Lui aussi, le ton de son beau-fils l'étonnait trop pour qu'il ne pressentît pas un incident nouveau dans une situation à laquelle il n'avait vu que deux issues : ou bien Lucien persévérerait dans son illusion, et alors des preuves décisives, obtenues par le ministère de l'Intérieur, auraient raison de cette crédulité ; ou bien ce serait une reconnaissance de la vérité, désespérée mais irrévocable, et alors la rupture était

certaine. Voilà pourquoi il écoutait avec stupeur le jeune homme, son élève, sa pensée prolongée et vivante, continuer :

— « J'ai dit à Mlle Planat ce que tu m'avais dit, tout ce que tu m'avais dit, comme tu me l'avais dit... Tu avais été renseigné exactement. Mlle Planat a en effet vécu quelques mois, il y a cinq ans, avec M. Méjan. Elle a eu un enfant qui est élevé à Moret, par ses soins. Je n'ai pas eu besoin de l'interroger. C'est elle-même qui est venue au-devant de mes questions; elle-même qui, aux premiers mots, m'a déclaré : « C'est vrai; » elle-même qui m'a donné les détails les plus positifs sur cette triste histoire... Elle aurait pu nier. Je l'aurais crue. Pas un instant elle n'en a seulement eu l'idée... »

— « Il lui était difficile de contester des renseignements aussi précis, » répliqua Darras. « Mais tu lui sais gré de cette franchise, et tu as raison. Il est juste de toujours faire crédit à une créature humaine et d'interpréter ses actes dans le sens le plus favorable. Ma réserve porterait sur ceci que cette franchise est un peu tardive. Elle aurait dû parler plus tôt. »

— « Et pourquoi? » interjeta Lucien. Sous la modération voulue de son beau-père, il avait senti la pointe : — « Oui, pourquoi? » répéta-t-il. « A quel titre?... Dans notre conversation d'avant-hier, tu m'as dit qu'elle était ma maîtresse, que tu le savais. Je t'ai répondu que c'était une calomnie et que je ne daignais même pas la discuter... Je suis de sang-froid aujourd'hui. Hé bien! je te l'affirme sur l'honneur : avant-hier est le premier jour où j'aie eu avec Mlle Planat une conversation différente de celle qu'un étudiant peut avoir avec un autre étudiant. Pendant dix mois, nous nous sommes vus presque tous les jours, plusieurs fois par jour, et jamais je ne lui ai dit que je l'aimais. Je ne me suis jamais permis avec elle une cour, même la plus légère. Elle m'avait averti, dès le début, qu'au moindre mot qui sortirait de la bonne et franche camaraderie, elle ne me connaîtrait plus. Cet engagement, passé entre nous deux, nous l'avons tenu. Par conséquent, elle n'avait pas à me faire, comme camarade,

une confession de femme que le camarade n'avait pas à recevoir. Ses relations avec moi ont été d'une loyauté irréprochable. Il était essentiel aussi que cela fût dit. Si tu crois qu'un caractère doit être jugé favorablement jusqu'à preuve du contraire, tu crois *a fortiori* qu'il faut tenir compte à une personne des qualités qu'elle a montrées réellement. Est-ce équitable, oui ou non ? Réponds-moi... »

— « C'est trop évident, » fit Darras. Son intelligence simple et nette répugnait aux subtilités. Il ne comprenait pas bien où tendait son beau-fils. Mais il lui semblait qu'il n'y allait pas droit, qu'il biaisait, et ce fut avec une visible irritation qu'il ajouta : « Où veux-tu en venir?... »

— « Où je veux en venir?... » répondit Lucien. « A ceci : que j'ai été en droit de me révolter quand tu m'as appris que Mlle Planat avait commis des actions opposées à tout ce que je savais de son caractère. Aussi ne les a-t-elle pas commises... Laisse-moi m'expliquer, » insista-t-il presque violemment, comme son beau-père esquissait un geste de protestation. « Tu énonçais une bien grande idée tout à l'heure quand tu disais que l'on doit toujours faire crédit à une créature humaine. On le doit. Mais, en réalité, si peu de gens le font, ce crédit!... Quand une femme se donne à un homme hors du mariage, on n'a qu'un seul mot pour qualifier cette liaison : elle est la maîtresse de cet homme ; et qu'un jugement : on la condamne et on la méprise... Admets-tu cependant qu'il y a une différence dans l'acte, si cette femme s'est donnée pour de l'argent ou par amour ? Et une différence encore si cet amour a été simplement sensuel ou généreux, élevé, enthousiaste?... Oui, n'est-ce pas?... Admets-tu qu'en dehors de l'argent, de la galanterie, de la passion même, il puisse y avoir d'autres motifs à une liaison de cette espèce?... Une fille a été élevée par des révolutionnaires qui lui ont montré dans les conventions du monde actuel le principe de toutes les misères et de tous les crimes. Elle est persuadée que, parmi ces conventions, une des pires est le mariage tel qu'il se pratique aujourd'hui. Pour elle, l'Union libre est la vraie

formule de la vie conjugale, celle qui affranchira l'homme et la femme, non pas de la moralité, mais du mensonge. Elle croit cela, profondément, absolument. Elle rencontre un scélérat qui lui joue la comédie de convictions pareilles aux siennes. Il s'en fait aimer et il lui offre d'unir leurs destinées pour fonder une famille telle qu'elle la comprend, en dehors de ces conventions qu'il prétend détester comme elle. Le misérable manquera à sa promesse et l'abandonnera plus tard. C'est un débauché, un séducteur. Elle n'en sait rien. Elle accepte. Diras-tu qu'elle a pris un amant? Non. Elle s'est mariée, hors la loi, contre la loi. Mais tout ce qui constitue la valeur morale du mariage honnête est dans cette union. C'est l'histoire de Mlle Planat que je viens de te raconter... Ne me réponds pas que je ne la sais que par elle. Il y a des cris qui ne trompent pas. Je l'ai vue, sous l'accusation, se dresser, avec des yeux, des gestes, une douleur!... Non. Elle ne m'a pas menti. Ne me crois pas fou, mon père. Je ne le suis pas. Je suis un homme qui vient t'adjurer de reconnaître une injustice que tu as commise, à ton insu, en jugeant cette femme comme tu l'as jugée, de la reconnaître et de la réparer... »

— « Si c'est la réparer que la reconnaître, j'y suis prêt, » répondit Darras. « Tu as causé avec Mlle Planat, tu l'as entendue. Tu m'affirmes qu'elle est la victime d'une idée fausse et que son égarement n'a rien eu de bas. Je ne fais pas de difficulté de te croire. Mais où je ne peux pas te suivre, c'est quand tu assimiles une Union libre comme celle-là à un mariage. »

— « Et quelle est la différence? » interrogea Lucien.

— « Dans l'obéissance ou la désobéissance à la loi, précisément, » dit le beau-père. Il venait d'apercevoir distinctement et avec épouvante le projet, pour lui insensé, qu'avait formé son beau-fils. L'éclair de cette intuition l'avait arrêté net dans les concessions de langage qu'il avait commencé de faire au jeune homme pour éviter une querelle. Toutes les préventions éprouvées contre Berthe Planat dès le premier jour s'étaient du coup accrues encore. Cette fille était autre-

ment redoutable qu'il ne l'avait pensé ! Toutefois, il n'avait pas voulu discuter sur sa personne, sentant bien qu'il retrouverait aussitôt devant lui l'amoureux affolé de l'autre jour. Il se préparait, en revanche, à être d'une intransigeance absolue sur un principe auquel il tenait d'ailleurs par ses fibres les plus intimes. Il était d'une génération qui aura vécu sur ce constant paradoxe de vouloir concilier toutes les vertus du monde traditionnel avec le système d'idées le plus contraire à ces vertus. En politique, cette génération a voulu l'ordre et la grandeur nationale ; — en morale, elle a rêvé, et elle rêve de stoïcisme et d'intégrité ; — avec des théories dont la conséquence immédiate est l'anarchie et la jouissance à tout prix. C'est ainsi que Darras avait pu épouser une femme divorcée, et il était un défenseur convaincu de la famille ; qu'il professait et avait enseigné à son beau-fils la religion du sens propre, et il avait au plus haut point ce souci de l'honorabilité bourgeoise, héréditaire chez tous les Français de sa classe. Il allait éprouver cette colère des gens de la première étape contre ceux de la seconde, aussi fréquente dans les tragédies secrètes de la vie privée que dans les drames retentissants de la vie publique. Il avait mis dans ce beau mot de *loi*, pour protester contre les raisonnements de son beau-fils, autant d'énergie que s'ils n'eussent pas d'avance, lui et le tyrannique parti dont il se relevait, vidé ce terme de tout sens. Son disciple en révolution devait aussitôt le lui faire sentir.

— « Il n'y a de loi respectable que celle que nous reconnaissons juste, » répondit-il... « Sinon, que devient la conscience individuelle?... »

— « Elle se soumet à l'intérêt de la Cité, » dit Darras.

— « Et si elle voit cet intérêt dans une loi opposée à la loi existante?... » insista le jeune homme. « C'a été le cas de Mlle Planat, et je persiste à prétendre que l'Union libre, telle qu'elle l'a comprise et pratiquée, est aussi respectable que le plus respectable mariage. »

— « Et moi, je vais te prouver le contraire d'un mot, » répondit le beau-père. Et, fixant ses yeux dans les yeux du

jeune homme pour savoir enfin s'il avait deviné juste : — « Cette preuve, c'est que tu n'as pas encore osé me dire : je veux l'épouser. »

— « C'est vrai, » dit Lucien, « je veux l'épouser. Je suis venu demander l'autorisation de ma mère, et, comme elle ne me donnera pas cette autorisation tant qu'elle croira de Mlle Planat ce qu'elle en croit, je te prie, au nom des principes que tu professes, de défaire dans son esprit l'œuvre de calomnie dont tu as été l'ouvrier inconscient... Tu vois si je n'ai pas osé? Mais on n'a pas de mérite à oser, quand on défend la vérité et la justice. »

— « Voyons, Lucien, » s'écria le beau-père. « Ce n'est pas toi qui parles?... Ce n'est pas possible... Toi, épouser cette femme, toi, toi!... Mais elle t'a fait perdre le sens de ce que tu es, de ce que nous sommes!... L'épouser? Toi?... Pourquoi d'ailleurs, puisque tu viens de me déclarer que tu es partisan de l'Union libre?... »

— « Je n'ai pas dit cela, » répliqua le jeune homme dont la voix devenait plus sèche et plus âpre à mesure que celle de son beau-père se faisait plus impérieuse et plus irritée. « J'ai dit que les formalités du mariage civil n'ajoutaient rien à l'Union libre. Elles ne lui ôtent rien non plus. Toute la question est de savoir si l'on juge ou non opportun de se soumettre à ces formalités. Aujourd'hui, et à l'occasion de Mlle Planat, je le juge opportun, précisément parce qu'il y a des gens qui pensent comme toi, beaucoup de gens, et que je veux avoir le droit légal de la défendre... »

— « Et tu ne penses pas que ta mère a le droit moral, elle, de n'avoir pas cette belle-fille? Ta sœur le droit moral de n'avoir pas cette belle-sœur?... Et cet enfant? Tu prendras cet enfant?... »

— « Tu m'as bien pris, moi, quand tu as épousé ma mère. J'agirai comme toi... Je ne vous demande rien d'autre, rien, que de me permettre de faire ce que vous avez fait. »

— « Ce que nous avons fait?... Ta mère?... Ta mère?...

Tu compares ta mère à... » Et Darras marcha sur son beau-fils, les poings levés, tandis que celui-ci, les bras croisés, et sans reculer, répétait :

— « Oui, je les compare, et c'est la preuve du respect que j'ai pour Mlle Planat, pour ma fiancée... »

— « Je ne te frapperai pas, » dit le beau-père en passant ses mains sur son front, comme pour chasser la funeste tentation de la violence. « Je ne ferai pas cela, à cause de cette mère à laquelle tu viens de manquer si honteusement. Mais elle est ma femme, et nous allons voir si tu répéteras cette infamie devant elle... »

Il avait ouvert la porte qui séparait les deux pièces, et, saisissant Lucien par le bras, il le traina dans le petit salon. Ce mouvement avait été trop rapide, trop énergique aussi pour que le jeune homme pût s'y dérober. Si bouleversés qu'ils fussent l'un et l'autre par les paroles qu'ils venaient d'échanger, ils s'arrêtèrent quelques secondes, immobilisés et surpris, devant cette femme agenouillée qui priait, le visage caché dans ses doigts. Même dans sa colère, Darras en pâlit. Il y avait longtemps que certaines phrases de Gabrielle, certaines mélancolies, cent petits signes presque indéfinissables, lui donnaient l'appréhension d'un travail en elle dont il avait devant lui une preuve évidente. Cependant, rappelée à elle-même par le bruit des pas, elle s'était relevée. Elle était debout devant son mari et son fils, celui-là tenant toujours l'autre par le bras, et elle implorait :

— « Albert!... Lucien!... Mon ami, si tu m'aimes... » — elle s'adressait à son mari et lui prenait le bras pour dégager celui de son fils, « laisse-le!... Et toi, Lucien, que lui as-tu dit encore?... Que vous êtes-vous dit?... Vous me faites trop mal... » Elle avait mis ses mains sur sa poitrine, comme pour comprimer les battements trop forts de son cœur. Puis, avec un accent qui les déchira tous deux : — « Mais parlez, parlez donc!... »

— « C'est à lui de parler, » fit le beau-père en montrant le beau-fils. « Je l'ai amené devant toi pour cela, pour qu'il te

répète ce qu'il vient de me dire... Il en a honte maintenant, » continua-t-il, repris par son indignation de tout à l'heure; et comme le jeune homme se taisait : « Sais-tu ce qu'il est venu nous demander? D'épouser cette fille... »

— « D'épouser cette fille? » répéta la mère.

— « Oui, » insista Darras, « de l'épouser... Et sais-tu encore à quoi il a comparé ce déshonorant mariage?... Ces mots me brûlent à les répéter. Mais ce sera son châtiment que tu saches comment il a pensé, senti, parlé... Au nôtre, tu m'as entendu, au nôtre!... Cette aventurière qu'il a ramassée sur les trottoirs du Quartier Latin... »

— « Tais-toi!... » Ce cri du jeune homme, qui s'était à son tour élancé sur son beau-père, se mêla au cri que jeta aussi la mère. Elle les avait séparés. Mais Lucien continuait, s'adressant à elle : — « Dis-lui de se taire ou je saurai l'y forcer! Je lui défends de calomnier cette femme. Je le lui défends... »

— « Tu me défends? » répéta Darras. « C'est moi que tu insultes maintenant, après avoir insulté ta mère! »

— « Je ne t'insulte pas, » fit Lucien, « et je n'ai pas insulté ma mère... Je suis venu ici par déférence pour elle et pour toi, quand je pouvais ne pas y venir. Car enfin c'est mon vrai père, entends-tu, toi, l'homme du code, qui garde le droit légal de permettre ou d'interdire mon mariage. Je veux épouser quelqu'un que j'aime et que je respecte. J'ai espéré trouver en toi un appui, parce que je te croyais l'homme de tes idées. Tu ne l'es pas. C'est à ma mère seule que je m'adresserai dorénavant pour avoir son consentement. »

— « Moi vivant, tu ne l'auras jamais, » répliqua le beau-père; « tu as bien entendu, toi aussi. Jamais, jamais!... Si tu épouses cette créature, ta mère sera morte pour toi... »

— « J'attendrai qu'elle me le dise elle-même, » répondit Lucien. « Elle était ma mère avant d'être ta femme. Je verrai si elle est ta femme plus qu'elle n'est ma mère... »

— « Malheureux!... » dit Darras, hors de lui, « tu veux donc la tuer?... » Et il montrait Gabrielle qui s'était laissée

tomber sur une chaise, les yeux fixes, la bouche ouverte, les bras pendants, comme si le coup que venait de lui porter son fils avait été vraiment le dernier, celui après lequel la souffrance morale dérivera dans la folie. Devant ce spectacle, le jeune homme poussa, lui aussi, un appel de consternation. Puis, comme son beau-père lui disait de la voix d'un homme en fureur et qui, dans une minute, ne se connaîtra plus : — « Va-t'en ! Mais va-t'en, par pitié pour elle, va-t'en !... » il sortit de la chambre. Jamais son orgueil de fils ne devait se plier à un plus grand sacrifice. Il venait de comprendre que, réellement, si cette dispute se prolongeait, sa mère mourrait de douleur, là, sous leurs yeux. Deux minutes plus tard, le battant de la porte cochère, ouverte puis refermée, annonçait que l'enfant de la femme divorcée avait quitté la maison maternelle, pour y rentrer, quand ? comment ?... Ce bruit parut rendre la conscience de la réalité à Gabrielle, à qui son mari essayait en vain d'arracher un mot. Il lui prenait les mains, il l'embrassait, il la suppliait. Elle ne le voyait pas, ne l'entendait pas. Ce signe de la sortie de son fils la réveilla subitement de cette effrayante hypnose :

— « Il est parti ?... » gémit-elle. « Ah ! mon ami, cours le chercher, ramène-le... »

— « Je ne peux pas, » répondit Darras. « Et je le pourrais que je ne le ramènerais pas. Tu l'as constaté toi-même. En ce moment, il est fou... »

— « Non, » dit-elle d'un accent qui fit tressaillir le mari, « il n'est pas fou. C'est lui qui a raison. »

— « Que veux-tu dire ? » interrogea-t-il.

— « Ce que je dis, » répéta-t-elle, « qu'il a raison. Je ne suis pas plus que cette fille. Ni toi ni moi n'avons le droit de les condamner... Je t'aime, mon Albert, » continua-t-elle en le regardant avec des yeux où l'agonie de ses scrupules se laissait deviner enfin, « et, à cause de cet amour, voilà des semaines, des mois que je te cache ce qui me dévore... Il faut que je te l'aie dit, maintenant. Il le faut pour que tu par donnes à Lucien. Il n'est que l'instrument de la justice d'en

haut... Mon ami, tu n'as jamais *cru*. Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir eu Dieu avec soi et de ne plus l'avoir. Quand je t'ai épousé, j'avais été si malheureuse, tu m'aimais tant; j'ai voulu me démontrer que j'avais le droit de refaire ma vie, avec toi. Je sais aujourd'hui que je ne l'avais pas. Non, » continua-t-elle en s'exaltant, « je ne l'avais pas. J'étais la femme d'un autre devant Dieu... »

— « Devant quel Dieu?... » répondit Darras. — Il ne s'agissait plus maintenant des égarements de son beau-fils. La soudaine lamentation de sa femme venait de lui causer un tel saisissement de surprise que sa colère avait disparu du coup pour laisser la place à une stupeur épouvantée devant la plaie découverte au plus secret de son ménage. — « Tu ne crois pas cela, Gabrielle?... » supplia-t-il. « Tu ne peux pas le croire, que tu n'aies pas bien agi en acceptant de refaire ton existence avec moi, si honnêtement, si loyalement, en conformité avec une loi de sagesse et de progrès? Ce serait renier tout notre passé, tu ne le peux pas. »

— « Je ne renie rien, » dit-elle, « j'ai des remords... Devant quel Dieu?... me demandes-tu. Mais le Dieu de ma mère et de mon père, de ta mère et de ton père; le Dieu que j'ai appris à prier quand j'étais toute petite; le Dieu que ma fille apprend à prier; le Dieu de l'Évangile et de l'Église, de mon Église. J'avais perdu la foi en lui, je l'ai retrouvée... Ce qui s'est passé depuis trois jours me prouve trop que j'avais raison : notre foyer est maudit. Nous sommes frappés parce que nous sommes en révolte contre lui, parce que nous l'outrageons tous les jours, parce que... » — Elle hésita une seconde. Elle pensait à la phrase qu'avait prononcée le Père Euvrard : *confesser de bouche ce que l'on croit pour obtenir le salut*. — « Ah! je dirai tout; tu sauras tout mon cœur, ce cœur qui t'aime tant, mais le cri de la conscience est le plus fort, — parce que nous ne sommes pas mariés!... »

VII

SILENCES

Il y a dans l'Évangile une phrase bien mystérieuse sur la venue du Sauveur : « Il sera placé, » est-il écrit, « comme un signe de contradiction. » L'histoire des peuples n'est, depuis dix-huit cents ans, qu'un long accomplissement de cette prophétie. Elle se réalise avec une exactitude pareille et d'une façon plus saisissante peut-être dans d'humbles circonstances, à propos des simples destinées individuelles, chaque fois que le problème religieux se trouve posé, comme il venait de l'être par Gabrielle Darras, dans ses données profondes. Il reste si vivant, ce problème, si actuel, si poignant, que les plus incrédules ne demeurent jamais en face de lui dans cette indifférence que la négation totale impliquerait. Il va ébranler dans notre être moral des cordes secrètes et que nous ignorons nous-mêmes très souvent, celles de nos plus lointaines, de nos plus intimes hérédités. Nous entendons, à cet appel, s'éveiller en nous mille atavismes latents et inconscients, cette inapaisable voix des « morts qui parlent », comme a dit fortement un grand écrivain. Que nous cédions à cette parole ou que nous lui résistions, elle suscite en nous une personne nouvelle, des sympathies, des répugnances, des volontés où nous ne nous reconnaissons plus. On eût certes étonné Darras au plus haut degré, en lui prédisant qu'un jour sa douce, sa timide Gabrielle, si soumise d'esprit et de cœur, et par dévouement et par faiblesse, se dresserait contre lui, révoltée et soutenue par une énergie irréductible. Il eût encore moins cru que lui-même, ce jour-là, éprouverait, devant cette créature fragile, qu'il avait tant aimée jeune fille, tant plainte quand elle était l'épouse d'un autre, tant protégée et si tendrement depuis leur mariage, un sursaut d'orgueil blessé, un mouvement furieux de despotisme. Dès les premiers mots de leur

tête-à-tête, l'aveu de cette dévotion renaissante l'avait bouleversé. Il l'avait parfois appréhendée sans jamais l'admettre, et cette tempête intérieure durait depuis des mois. Et cette femme, sa femme, avait pu lui cacher un tel secret? De l'apprendre l'avait rempli d'une colère, transformée en indignation, quand Gabrielle avait prononcé ce terrible : « Nous ne sommes pas mariés... » Cet outrage, jeté ainsi, et par quelle bouche! à leurs douze années d'heureuse intimité, à l'honneur de leur ménage, à la noblesse de leur foyer, lui avait fait bondir le cœur. Tout son être avait frémi, comme sous un soufflet. Il en demeura quelques instants étonné, au point que les mots lui manquèrent d'abord pour répondre. Il se tenait debout devant Gabrielle, terrorisée maintenant de ce qu'elle avait osé dire. Jusqu'ici, cette horrible pensée que son premier mariage, celui qu'avait béni l'Église, durait toujours, et que le second, le mariage sans sacrement, n'était pas un mariage, n'avait jamais pris cette forme aiguë, même dans son esprit. En l'articulant, elle avait précisé et comme concrété un sentiment vague dont elle ne pourrait plus secouer l'obsession. Ce fut la minute de l'émotion la plus intense que les deux époux eussent éprouvée vis-à-vis l'un de l'autre depuis le jour où Albert Darras était venu demander à Mme de Chambault de refaire sa vie avec lui :

— « Nous ne sommes pas mariés?... » répéta-t-il enfin. Et, impérieusement, brutalement : — « Quel est le prêtre qui t'a mis en tête cette criminelle folie?... »

— « Aucun, » fit-elle, résolument.

— « Quel est ce prêtre? » insista-t-il, avec un emportement où perçait la partialité passionnée du sectaire. « Il y en a un! J'ai voulu tenir la parole que je t'avais donnée quand je t'ai épousée. Voilà comment j'en suis récompensé! Tu es allée à l'église avec ta fille. Tu as causé avec des prêtres. Ils ont vu une proie à conquérir, et une proie riche. Un d'eux a été chargé de la besogne... Le bonheur d'un ménage qui n'est pas leur chose, l'accord d'un homme et d'une femme qui se sont passés d'eux, est-ce qu'ils peuvent supporter cela?

Cet homme et cette femme seront malheureux tous deux? Ce foyer paisible, respecté, heureux, sera brisé?... Qu'importe à leur fanatisme! Ah! que je les hais!...

— « N'accuse personne, mon Albert... » supplia-t-elle; « tu n'en as pas le droit. Sur quoi veux-tu que je te jure qu'aucun prêtre ne m'a influencée?... Sur notre enfant? Tu me croiras si je te jure sur elle. Je te le jure sur sa tête... J'ai retrouvé la foi à moi seule, toute seule... Comment et quand? Je ne le sais pas... J'ai vu Jeanne prier, je l'ai vue croire. Toute la piété de mon enfance et de ma jeunesse m'est revenue à travers ma fille. Et maintenant, je *crois*. Je crois en Dieu. Je crois à l'Évangile. Je crois à l'Église. Je crois aux sacrements. Je ne peux pas plus m'arracher de l'esprit ces croyances que je ne peux m'arracher des yeux cette lumière. Pour moi, elles sont vraies, elles sont certaines, comme ce jour... Un prêtre? Mais, si j'avais dû reperdre la foi, ce sont les prêtres qui me l'auraient enlevée. Je n'en ai vu que deux depuis un an que cette crise a commencé, et chacun une demi-heure. Ils ont été si durs, si intransigeants, même le meilleur! Ils m'auraient rejetée à tes idées, si je pouvais y revenir. L'un d'eux était pourtant un grand savant et que tu admires : le Père Euvrard... »

— « Le membre de l'Institut? » interrogea Darras; et, outré de cette nouvelle révélation : — « Le Père Euvrard s'est prêté à recevoir les visites clandestines d'une femme à l'insu de son mari?... Et moi qui le mettais si à part des autres gens de son espèce! Moi qui, pour un peu, l'aurais plaint de tomber sous le coup des dernières lois! Qu'elles sont justes, ces lois, qu'elles sont sages! Le Père Euvrard? Ah! Quelle infamie!... »

— « Je te répète que je ne l'ai vu qu'une fois, et une demi-heure. Il a tellement senti, lui aussi, l'irrégularité de ma démarche qu'il m'a demandé de ne revenir qu'après t'avoir parlé de cette visite. »

— « Tu lui as donc dit que tu venais à mon insu? Il a fallu que tu lui expliquasses pourquoi... Tu lui as livré les secrets de notre ménage?... »

— « Mon ami, » interrompit-elle douloureusement, « ne pense pas cela ! Je ne lui ai pas prononcé ton nom ; je serais morte plutôt... »

— « Que m'importe qu'il connaisse mon nom !... » s'écria Darras. « Ce qui m'importe, c'est que tu aies pu parler à un autre homme de choses dont tu te taisais avec moi. C'est que tu aies fait une visite que je n'ai même pas soupçonnée... Quand l'as-tu faite?... Réponds ? »

— « Avant-hier. »

— « Ainsi, » gémit-il, « pendant que je m'occupais de ton fils avec tant de dévouement pour toi, pendant que je me reprochais d'avoir à te cacher mes craintes à son endroit, pour ne pas t'inquiéter, toi, tu me trahissais ! Oui. C'est trahir un homme, vivant comme nous vivons, que de se cacher de lui. Et ce cri de la conscience dont tu viens de parler, tu ne l'entendais pas ? Tu n'avais pas de remords de ce mensonge?... »

— « Moi non plus, je ne voulais pas t'inquiéter, » répondit-elle. « Je savais que tu serais si malheureux de mon retour à la foi ! Et j'avais tant besoin de communier avec ma fille !... Je voulais me confesser... »

— « Tu t'es confessée?... » demanda Darras. Il avait mis dans cette question une âpreté plus haineuse encore, celle du mari pour qui le confesseur n'est pas le représentant anonyme et impersonnel du Juge invisible, mais un homme apparu entre l'épouse et l'époux.

— « Ni le Père Euverd ni l'autre prêtre n'ont voulu recevoir ma confession, » répondit Gabrielle, « dès qu'ils ont su que j'étais divorcée et remariée. »

— « Tu l'avoues donc ! Ils t'ont dit que ton mariage n'était pas un mariage ! » reprit Darras. « Et tu les as écoutés ? Et tu les as crus ? Tu les crois?... »

— « Tout ce qu'ils m'ont dit sur notre mariage, » répondit-elle, « le catéchisme me l'avait déjà dit... Par pitié, Albert, attends, pour me juger, que nous ayons repris cette conversation. En ce moment, tu ne te possèdes pas. Ni moi

non plus... Et j'entends Jeanne qui descend. Qu'elle ne soupçonne rien, je t'en conjure ! Elle est si fine ; qu'elle ne devine pas ce que tu penses, jamais, jamais ! Ne touche pas à sa foi, mon ami, à cause de ce que je viens de te déclarer... Ah ! promets-le-moi !... »

— « Je n'ai pas deux paroles, » fit Darras. « C'est un principe qui m'aura coûté cher. Mais je ne suis pas de ceux qui laissent leurs impressions gouverner leurs idées. Je suis engagé. Je continuerai à agir avec elle comme j'ai toujours agi... »

Les aiguilles de la petite pendule Louis XVI placée sur la cheminée du même style marquaient en effet midi, l'heure du déjeuner. Le soleil de ce beau jour du premier printemps, ce tiède soleil qui avait enveloppé de sa caressante lumière, ce matin même, les fiançailles de Lucien et de Berthe, assis sur le banc solitaire des Arènes, entraînait maintenant à pleins rayons dans le petit salon où se tenait ce groupe des deux époux, jadis si unis, et menacés de la plus cruelle, de la plus irrémissible des séparations, celle des croyances. Ce soleil jouait sur la guipure bise des rideaux de vitrages. Il courait sur la soie rayée de la tenture, sur la laque des meubles aux délicats motifs rubannés, aux nœuds finement sculptés, frais décor déjà un peu passé ; mais sa coquetterie attestait avec quel souci d'élégance soigneuse les moindres détails de cet intérieur avaient été disposés. Le bonheur que cet ensemble de choses gracieuses avait longtemps encadré était, lui, passé tout à fait, et les physionomies de Gabrielle et d'Albert contrastaient d'une manière bien frappante, par leur expression tourmentée, avec la gaieté de cette pièce et de cette heure. Cette antithèse leur fut rendue plus sensible à eux-mêmes par l'entrée de Jeanne qui arrivait, joyeuse, le rire aux lèvres, l'insouciance aux yeux, suivie de la paisible et lourde Mlle Schultze, l'excellente Allemande dont le pas avait averti la mère. Darras put constater aussitôt combien la remarque de celle-ci sur la finesse de leur enfant était justi-

fée. Décidé, comme il l'avait promis, à ne rien laisser transparaître de ses émotions, il avait ouvert un journal, et feignait de s'y absorber. Sa femme s'occupait de son côté à ranger des pelotes dans un panier à ouvrage. Il ne fallut qu'un regard à la petite fille pour deviner que son père et sa mère venaient de prendre cette attitude à cause d'elle. Elle comprit qu'ils étaient en proie à une agitation extraordinaire. Ses prunelles noires traduisirent soudain une gêne. Le gentil bavardage où allait s'épancher son enfantine joie de vivre s'arrêta sur sa bouche intimidée, et, après avoir embrassé ses parents, elle aussi, elle essaya de se donner une contenance en feuilletant un livre à gravures placé sur la table. Le relèvement instinctif de sa jolie tête à une naïve question de Mlle Schultze prouva du moins à sa mère que son précoce esprit n'avait pressenti qu'un seul des deux drames engagés sous le toit paternel.

— « Mais où donc est allé M. Lucien ? » avait demandé l'imprudente *Fraulein*. « Je croyais l'avoir vu rentrer tout à l'heure ? »

— « Il a été obligé de repartir aussitôt pour une courte absence, » répondit Darras. Il avait dû, malgré son aversion pour les mensonges d'opportunité, justifier l'absence de son beau-fils par le prétexte d'un voyage. De recommencer à mentir lui fut si pénible qu'il prononça cette phrase avec une impatiente brusquerie. L'institutrice en resta décontenancée. Puis, coupant court à toute nouvelle demande, et comme on passait à table, le père dit, en caressant les cheveux de sa fille : — « Mademoiselle Jeannette aura-t-elle une bonne place au lycée cette semaine ? En quoi a-t-elle composé ?... »

— « En cosmographie, papa, » répondit l'enfant.

— « Sa copie m'a paru très complète, » dit Mlle Schultze. « Et elle y a eu du mérite. C'est une science qu'elle n'aime guère. »

— « C'est pourtant une belle science, la plus belle peut-être... » reprit Darras. « Mais oui, » continua-t-il, en interpellant la petite. « On t'a enseigné la mythologie, n'est-ce

pas? Quelle pauvreté que l'Olympe, les Jupiter, les Apollon, les Diane, à côté de la simple réalité telle que l'observation nous la révèle : la terre lancée dans l'espace, et décrivant, autour du soleil, cette route que nous mesurons à une lieue près; les autres planètes emportées elle aussi, dans l'orbite de ce soleil, avec une vitesse que nous mesurons également; ce soleil au centre de son peuple d'astres, lui-même suspendu à l'ensemble des mouvements de sa nébuleuse; cette nébuleuse, cette poussière de soleils qui ont tous leur cortège de satellites, occupant sa place dans l'étendue à côté d'autres, et ainsi de suite indéfiniment, à travers l'espace infini, quelle évocation, quelle poésie! Et quand on songe que l'homme, ce chétif insecte, perdu sur un coin imperceptible de cette croûte terrestre, a pu découvrir les lois éternelles de ces globes lumineux qui n'étaient pour lui que des clous d'or sur un voile noir, comme on l'admire, cet homme, d'une pareille œuvre! Il n'avait pas d'autres outils que ses pauvres yeux et sa raison. Ils ont suffi... »

— « Et comme on admire le Dieu du Symbole des Apôtres, créateur de ce ciel et de cette terre!... » dit Gabrielle. Dans ce discours de son mari, elle avait démêlé, non pas un manque à la parole donnée, mais une intention, pour elle bien inquiétante. On se rappelle avec quel étonnement elle avait écouté le Père Euvarard lui parler de la Religion et de la Science, comme de deux domaines juxtaposés mais parallèles, différents mais identiques en leur fond. Elle avait trop complètement subi, et pendant trop d'années, l'influence de la pensée de Darras pour n'avoir pas gardé la persuasion contraire. A l'écouter, elle venait d'entrevoir un danger qu'elle n'avait pas prévu : il allait, à partir de ce jour et dans ses moindres conversations, nourrir l'intelligence de sa fille d'idées scientifiques. Pourquoi? Dans l'espérance que plus tard, placée entre la négation du surnaturel enveloppée dans ces idées, et la foi au surnaturel enseignée par son éducation, elle choisirait comme lui-même avait choisi. L'appréhension de ce redoutable travail avait arraché à la mère ce cri de

protestation, que le père ne pouvait pas relever. Un quart d'heure auparavant, il avait renouvelé son engagement de neutralité. Il y demeura fidèle en ne poussant pas plus avant la discussion ; mais lorsque après ce déjeuner achevé dans une gêne pénible, il se retrouva seul à seule avec Gabrielle, il prit texte de cette interruption pour rouvrir l'entretien là où il l'avait laissé. Elle constata tout de suite, avec attendrissement et un peu de crainte, qu'il ne lui parlait plus sur le même ton de dureté. Elle se sentait, depuis qu'elle avait confessé sa foi, la force de résister à toutes les violences. Comment ne pas faiblir devant une affectueuse et triste plainte ? La petite fille était sortie de la chambre, après avoir présenté son front tour à tour au baiser de sa mère et de son père. Celui-ci commença :

— « Et tu voudrais que ce Dieu dont tu as parlé tout à l'heure, un Dieu qui aurait créé le ciel et la terre, ces myriades et myriades d'étoiles, un Dieu tout-puissant, souverainement bon et souverainement juste, poursuivit de sa vengeance deux êtres coupables, de quoi ? de s'être associés pour avoir un foyer ? Et parce que ce foyer aurait été construit en dehors de quelques simagrées rituelles, il serait criminel ? Il serait maudit ?... Je me suis mis à ton point de vue ; remarque, car, pour moi, le Dieu-personne est une dernière idole, comme l'a dit d'ailleurs un prêtre de grand esprit que ses confrères ont poursuivi de leur haine, bien entendu. Dieu, c'est la loi dans l'Univers, et, dans l'homme, c'est la conscience... Interroge-la, ta conscience, la vraie, celle qui n'a pas été faussée par ta première éducation ; écoute la voix de ton cœur quand tu viens d'embrasser ta fille, par exemple, et reconnais que des remords, à l'occasion d'un mariage où tu n'as reçu et donné que du bonheur, ne peuvent pas être légitimes. C'est une disposition morbide, à laquelle tu vas me promettre de ne plus te laisser aller. Elle deviendrait coupable, si elle se prolongeait... »

— « Tu me parles comme à une malade, » répondit Gabrielle, en secouant la tête. « Je ne le suis pas. Toutes les

raisons que tu pourras me donner en faveur de notre ménage, crois-tu que je ne me les sois pas données? Crois-tu que je ne me sois pas rappelé, avec une protestation de tout mon cœur, chaque fois que j'ai éprouvé ces remords, combien tu avais été bon, dévoué, délicat, notre droiture à tous deux dans notre existence commune, la loyauté de notre foyer, notre petite Jeanne?... C'étaient des joies, de bien douces joies. Elles nous étaient défendues... »

— « Par la loi de l'Église catholique, c'est vrai, » reprit Darras de l'accent d'un homme résolu maintenant à ne plus s'emporter, et qui discute une opinion pour elle-même, comme si sa propre destinée n'était pas en jeu. « Raisonillons pourtant. Qui l'a édictée, cette loi? Des hommes. D'autres hommes en ont édicté une autre, puisque le divorce est permis par notre code et par celui de presque tous les peuples civilisés. En quoi l'interdiction, promulguée par les uns, est-elle plus respectable que l'autorisation promulguée par les autres? Réponds-moi sans t'exalter. Tu vois comme je suis calme et prêt à entrer dans toutes tes idées, à les comprendre... »

— « En quoi la loi de l'Église est-elle plus respectable? » dit-elle. « Mais précisément parce qu'elle n'a pas été édictée par des hommes. »

— « Et par qui donc? »

— « Par Dieu... Ah! pardonne-moi de te rappeler ces mots de l'Évangile qui me font si mal quand je me les répète, et je me les répète tous les jours, à toutes les heures, depuis tant de mois : *Tout homme qui renvoie sa femme et en épouse une autre, commet l'adultère. Toute femme qui quitte son mari et en épouse un autre, commet un adultère.* Prouve-moi que cela n'est pas écrit. Tu ne peux pas... »

— « Non. Mais je reprends le terme même dont je me suis servi et que tu as relevé, je t'ai prouvé et je te prouverai que les Évangiles sont eux-mêmes des livres composés, non par Dieu, mais par des hommes, sur un autre homme, un très grand homme, le plus grand des hommes, si tu veux, admirable de vertu, de pureté d'âme, de délicatesse morale, mais

un homme tout de même, et qui, par suite, pouvait se tromper. Et là, le sens commun démontre qu'il s'est trompé... »

— « Tu m'as prouvé et tu me prouves que tu ne *crois* pas, et moi, je *crois*, » répondit Gabrielle. « Je *crois*, comme l'apôtre, parce que j'ai vu. Oui, j'ai vu des yeux de mon âme celui que tu dis n'avoir été qu'un homme agir et vivre dans le cœur de Jeanne. J'ai vu cette enfant grandir en perfection sous une influence qui ne pouvait venir que d'en haut, qui supposait un esprit éclairant, guidant, aimant son esprit. Je te l'ai dit et je l'avais dit au Père Euverd, la mère en moi s'est rendue à cette lumière. J'ai compris que, si une piété comme celle de mon enfant n'était qu'un mensonge, tout mentait au monde; et tout ne ment pas, tout ne peut pas mentir. Ma raison se refuse à l'admettre. C'est la raison d'une ignorante, mais le Père Euverd, lui, n'est pas un ignorant. Il pense comme moi, cependant, et pas sur ce point seulement, sur l'autre aussi... »

— « Quel autre?... » interrogea Darras, presque avec détresse. C'était l'anxiété d'un homme frappé d'un coup si subit qu'il n'est pas sûr d'avoir mesuré l'étendue entière de son malheur. Il tremble de ce qui lui reste à découvrir. Une fois le premier saisissement passé, le mari si durement outragé dans son orgueil de chef de famille s'était efforcé de se reprendre. On a vu qu'il y avait réussi, et qu'à la fin du déjeuner, il avait pu parler à Gabrielle avec douceur. Il s'était dit qu'il se trouvait devant une crise purement sentimentale, et sans doute d'origine nerveuse. Une extrême patience était le meilleur remède. Cet adversaire de tous les préjugés avait ce préjugé-là : il était très près de confondre les émotions religieuses et l'hystérie. Cette nouvelle conversation avec sa femme le consternait, en lui montrant, dans cette pensée si longtemps modelée d'après la sienne, un système cohérent, une conception positive, des affirmations passionnées, mais précises. A peine s'il la reconnaissait. Mais elle-même se reconnaissait-elle? La violente secousse de tout à l'heure avait comme ouvert dans sa conscience une fissure par où se

précipitait un flot d'idées silencieusement amassées dans l'arrière-fond de son être intime. Ainsi remuée, et à cette profondeur, à quelle extrémité n'était-elle pas capable de se porter? C'était cet inconnu qui épouvantait Darras. Que lui avait conseillé ce Père Euvrard dont, visiblement, le souvenir la hantait? De partir, sans doute; de quitter ce second mari, qui, pour ce prêtre bigot, et pour elle maintenant, hélas! n'était qu'un amant sous un nom légal. Avoir seulement à lutter contre un pareil projet, que cela serait dur! Aussi éprouva-t-il un véritable allègement à entendre Gabrielle répondre :

— « Nos difficultés avec Lucien... M. Euvrard les ignorait absolument, comme moi-même. C'est en sortant de chez lui que je t'ai retrouvé ici et que tu me les as apprises. Je n'avais donc pas pu l'avertir. Toute ma vie, je l'entendrai me les prédire... Quand tu m'as raconté ta scène avec ce malheureux enfant, j'ai frissonné. Le Père Euvrard venait de me l'annoncer... Tu t'imagines que je rêve?... *Des pères et des mères jugés et condamnés par leur fils... des heurts meurtriers entre le beau-père et le beau-fils... des luttes horribles entre les anciens époux autour du mariage de leur enfant...* Ce sont ses mots. Je les ai tous dans ma mémoire. Il m'énumérait les catastrophes dont il a vu frappés des ménages comme le nôtre. C'était notre histoire qu'il me racontait. Réponds. Tout à l'heure, est-ce que Lucien ne nous jugeait pas? Est-ce qu'il ne nous condamnait pas? Est-ce que vous n'avez pas échangé l'un avec l'autre des paroles qui étaient des coups de couteau? Elles m'entraient dans le cœur, en me le déchirant. Est-ce que Lucien ne t'a pas dit qu'il n'avait besoin légalement, pour se marier, que d'un consentement, celui de son père? Et, s'il est allé le demander en nous quittant, qu'aurai-je à faire, sinon à recommencer la lutte avec M. de Chambault? Quelle lutte! Comme elle va m'être cruelle, et tout sera réalisé des paroles de ce prêtre, toutes les menaces, tous les châtiments!... »

— « Et tu ne veux pas que je pense que tu es malade?... »

dit Albert, en lui prenant la main. Il l'attira, d'un geste enveloppant et protecteur auquel elle ne résista pas. — « Mais c'est à moi d'avoir de la force pour toi et de te guérir. Je te le répète, raisonne un peu. Je ne discute ni la valeur mathématique du Père Euvard, ni la sincérité de sa foi religieuse. Pourtant, s'il n'avait pas déployé dans ses travaux plus de logique que dans la soi-disant prédiction que tu me rapportes, il ne serait pas de l'Institut. Cela prouve qu'il a, comme Renan le disait d'un de ses maîtres de Saint-Sulpice, une cloison étanche dans l'esprit. Le géomètre est d'un côté, le visionnaire de l'autre... Car enfin, quand Lucien a osé me dire à propos de toi : « Elle était ma mère avant d'être ta femme, » c'est ton second mariage qu'il nous a reproché. Tu l'aurais fait, ce second mariage, étant veuve au lieu d'être divorcée, le reproche aurait été le même. Je t'aurais épousée veuve que le caractère de ce malheureux enfant se serait heurté contre le mien, aussi âprement, à l'occasion de son absurde projet... Quant à ce projet lui-même, raisonne encore. Lucien n'est pas allé chez M. de Chambault lui demander le consentement que tu lui refuses. Il n'ira pas. Ce serait te faire un outrage dont je continue à le croire incapable, même dans sa folie. Il irait, que tu as pour toi le jugement qui te donne la garde de l'enfant... Mais à chaque jour suffit sa peine. J'ai voulu te démontrer, d'après les faits acquis aujourd'hui, qu'entre ton divorce et les chagrins qui t'atteignent, il n'y a aucun rapport de cause à effet. L'Église admet le second mariage du veuf ou de la veuve. Sans être grand clerc, je dois me rappeler même que la proscription de ces seconds mariages par certains théologiens a été une hérésie. Tu aurais fait un second mariage dans ces conditions-là, encore une fois, que le Père Euvard n'aurait pas le droit de te le reprocher, et tu subirais les mêmes épreuves... »

— « Non, » répondit Gabrielle, « pas les mêmes. Lucien m'estimerait. Si j'avais été veuve, nous nous serions mariés à l'église, et alors il n'aurait pas eu le droit de comparer le mariage que nous avons fait à celui qu'il veut faire... »

— « Et qu'il ne fera pas... » interrompit Darras énergiquement. Cette allusion de sa femme au caractère différent et certainement supérieur qu'aurait revêtu leur mariage dans d'autres conditions avait allumé dans ses prunelles un nouvel éclair de la fureur indignée du matin. La force avec laquelle il affirma l'échec des projets de Lucien fut le seul signe de ce tressaillement. Il se dompta aussitôt, bien décidé à ne plus dévier du parti pris d'indulgence protectrice auquel il s'était rangé, par un instinct aussi spontané, aussi rapide qu'une réaction physiologique. Quand un homme et une femme ont vécu comme ces deux époux, dans une intimité absolue de plusieurs années, ne se cachant rien, ne disputant sur rien, ne faisant qu'un, la révélation d'un principe d'irréductible divergence, soudain apparu entre eux, produit d'abord un atroce déchirement, puis un effort immédiat pour se rapprocher. Avant de s'avouer qu'ils ne seront plus jamais fondus l'un dans l'autre, ces deux cœurs essayent de se ressaisir, de se ressouder, avec tout ce qu'ils ont gardé de tendresse. On dirait qu'ils espèrent briser, broyer, anéantir dans une suprême étreinte morale le germe fatal qui n'a pas encore accompli son œuvre de désunion. A ce travail sauveur, chacun d'eux s'emploie avec ses facultés propres. Darras s'était habitué, dans sa vie conjugale, à toujours traiter Gabrielle comme une créature désarmée devant le sort et qui a besoin d'être défendue. Oui : il l'avait, en l'épousant, défendue contre son premier mari, défendue ensuite contre la malveillance du monde à l'égard des femmes divorcées, défendue ces jours derniers contre son fils. Il fallait maintenant la défendre contre elle-même. Comment ? Des confidences auxquelles cette âme troublée venait de s'abandonner enfin, une indication positive se dégagait : ce mariage de Lucien avec une femme indigne avait donné corps aux scrupules flottants dont cette imagination était hantée. Elle avait vu là une vivante vérification des menaces par lesquelles un prêtre, à tout le moins imprudent, avait encore accru son exaltation, au lieu de la calmer. Que ce mariage n'eût pas lieu, que Lucien revint à la

maison, affectueux comme autrefois; que leur existence familiale reprit, paisible, régulière, heureuse, et l'effet disparaîtrait avec la cause. Le cauchemar se dissiperait, et avec lui cette crise de terreur superstitieuse. Ce serait au mari de diminuer les chances du retour de la manie religieuse : il envelopperait sa femme d'une sollicitude plus dévouée encore; il réduirait une à une les fausses idées ravivées chez elle par la rentrée, à la suite de sa fille, dans l'atmosphère funeste de la dévotion catholique. La tâche serait aisée, puisque Jeanne aurait fait sa première communion dans quelques semaines. Le père, ayant tenu parole, serait libre de prendre en main à son tour l'éducation de l'enfant. C'aurait été un épisode, aussi pénible qu'inattendu, mais un épisode seulement dont leur ménage sortirait indemne, et d'autant plus vite que cette déplorable histoire de Lucien serait plus tôt terminée. Toutes ces pensées, quelques-unes confuses, cette dernière très distincte, s'étaient élevées dans l'esprit de Darras au fur et à mesure des répliques de Gabrielle. Elles aboutissaient à cette résolution d'empêcher à tout prix l'union de son beau-fils et de l'aventurière, et il insista : — « Non. Ce mariage de Lucien n'aura pas lieu. J'ai un moyen sûr de l'empêcher. Tu te rendras compte, alors, quand tu auras ton fils ici, et guéri de sa folie, que ces phrases du Père Euvrard ne signifient rien, absolument rien. Car Lucien reviendra. J'en fais mon affaire... Et tu ne te croiras plus punie, alors, d'une faute que tu n'as pas commise. Tu nous verras, vis-à-vis l'un de l'autre, dans les mêmes termes où nous étions autrefois. J'en fais mon affaire encore... Ce que je te demande simplement, c'est de ne plus jamais te taire. Pense avec moi tout haut. Je veux que tu sois heureuse comme tu l'as été, du même bonheur complet, fait d'union de nos deux cœurs et de nos deux esprits. Nous avons connu pourtant ce bonheur. Nous le connaissons encore. »

Il avait mis dans ces protestations un accent si convaincu, une telle ardeur de dévouement émanait de son regard!...

Gabrielle se laissa pour un instant et encore une fois suggestionner par cette personnalité sur laquelle la sienne s'était tant appuyée. L'absence totale de rancune contre Lucien qu'elle constatait chez Darras, après une si violente altercation et où le jeune homme s'était montré si ingrat, touchait son cœur de mère et d'épouse. D'avoir parlé ainsi, de ne plus porter ce poids de silence lui donnait, même dans sa peine, une sensation de délivrance qui se manifesta par un mouvement de passion. Elle se jeta dans les bras de son mari en lui disant :

— « Je t'aime ! Je ne veux plus rien savoir ! Que je sois damnée, mais que je ne te quitte pas, jamais, jamais !... »

— « Tu ne seras pas damnée, » répondit-il, « et tu ne me quitteras pas... Mais » — il regarda sa montre — « le temps presse. Il faut agir dès aujourd'hui... »

— « Tu vas essayer de revoir Lucien ? » interrogea-t-elle : et, tremblante : — « Dans son état d'excitation, j'ai peur. »

— « Je ne vais pas le revoir, » reprit Darras. « Laisse-moi seulement une pleine liberté d'agir, et aie confiance... Ce mariage n'aura pas lieu. Je m'y engage, et tu sais que je tiens mes engagements. »

Cette confiance qu'il essayait d'inspirer ainsi, d'imposer presque à sa femme, le mari l'avait-il lui-même ? Possédait-il vraiment ce sûr moyen dont il avait proclamé l'immanquable efficacité ? Quand il eut quitté Gabrielle, un peu apaisée par cette énergie d'affirmation, son visage était loin de traduire cette certitude du succès qu'il avait moins éprouvée qu'il ne l'avait feinte. Il avait voulu interrompre à tout prix une crise de désespoir, trop douloureuse pour celle qui la subissait, et pour lui, l'impuissant témoin. A peine hors de la maison, il avait pris une voiture et s'était fait conduire place Beauvau, au Ministère de l'Intérieur. Dans cette campagne qu'il était décidé à entreprendre pour tenir sa parole et empêcher un mariage dont le contre-coup menaçait d'atteindre si profondément la mère, c'était la première démarche à tenter. Il

fallait savoir, comme il l'avait dit l'avant-veille, si quelque témoignage officiel, et par suite indiscutable, ne lui permettrait pas de convaincre l'étudiante de mensonge. Il continuait de croire qu'elle avait joué à Lucien une comédie dont celui-ci cesserait d'être la dupe le jour où il tiendrait la preuve qu'elle n'avait pas eu un seul amant, et Darras en était sûr : il n'y avait pas eu que Méjan dans sa vie. Toute cette histoire d'une « Union libre », contractée entre deux consciences, par haine des lois iniques et d'une société barbare, lui paraissait une fantasmagorie édifiée à plaisir pour la naïveté d'un visionnaire de vingt-trois ans. S'il eût pu prévoir l'audace d'une telle imposture, il se fût muni d'un dossier plus complet, dès le début. Il était temps encore de le compléter, car l'insensé jeune homme, au cours de cette violente explication avec ses parents, ne s'était pas départi de son caractère. Il n'avait pas dit : « Je veux épouser Mlle Planat parce que je l'aime. » Il avait dit : « Je veux l'épouser parce que je l'estime. » Ruiner cette absurde estime, ce serait du coup ruiner ce dangereux projet, cette romanesque réhabilitation d'une femme méconnue. Si cette nouvelle enquête n'aboutissait pas, — l'échec après tout était possible, quoique peu probable, — Darras entrevoyait une autre voie à suivre, qui, celle-là, réussirait. Une offre d'argent considérable déciderait sans aucun doute cette fille à lâcher sa proie. Cet honnête homme reculait, par scrupule, devant ce marchandage d'une conscience qu'il méprisait cependant. L'entretien à soutenir pour mener à bien une telle négociation lui répugnait trop. Il lui avait déjà été si pénible de donner des instructions d'espionnage à l'agent du *Grand Comptoir*. La visite à la place Beauvau lui fut moins dure, pour une raison qui tenait aux côtés un peu conventionnels de son caractère. La mise en mouvement de la machine administrative déguisait mieux cette besogne de police. Le personnage important auquel il s'adressa lui promit qu'avant quinze jours le dossier demandé serait constitué, et Darras put rentrer à son bureau, d'où il ne s'était jamais absenté sans prévenir, durant toute sa vie d'ingénieur-con-

seil. Son espérance était maintenant très voisine de la certitude simulée tout à l'heure, — étant données ses idées sur la moralité de Mlle Planat. Il n'en tomba pas moins, quand il fut seul à sa table, devant ses papiers, dans une mélancolie si profonde qu'il fut incapable de travailler. Au cours des deux scènes subies le matin, il venait d'être atteint à la fois des deux côtés où son cœur était le plus tendre, le plus vulnérable. En lui reparlant comme il avait fait, Lucien lui avait prouvé que ses phrases de l'avant-veille n'avaient pas été l'éclat d'un simple emportement. Elles manifestaient une disposition profonde de son être. Elles avaient, à quarante-huit heures de distance, jailli deux fois si naturellement de sa colère, et les deux fois avec cet accent d'une si âcre rancune, avec ce regard d'une haine si intense ! Lui-même, Darras, redevenu de sang-froid, s'étonnait de sentir que cette rancune avait éveillé en lui un écho qui ne s'apaisait pas. Son ménage de mari d'une divorcée avait eu deux orgueils. Il avait été fier d'avoir absolument remplacé le vrai père auprès de son beau-fils, et, en ce moment, il éprouvait contre cet enfant du premier lit l'aversion animale d'un beau-père. Ces mots du jeune homme avaient suffi : « Elle était ma mère avant d'être ta femme. » Darras avait été fier aussi d'avoir, dans le divorce, fondé un foyer, égal aux plus religieux par la fusion des âmes, la fidélité réciproque, l'intégrité du scrupule moral ; et voici que ce foyer ne suffisait pas à sa femme, qu'elle en méconnaissait la qualité, qu'elle le reniait, quoi qu'elle eût dit. Y a-t-il un reniement pire que le remords ? Cet homme si volontaire, qui avait réalisé, les unes après les autres, les plus difficiles ambitions de sa jeunesse, à force d'intelligence et de patience, ne souffrait pas seulement dans ce double échec de ses deux plus chères idées. Il était resté amoureux de Gabrielle, et, si l'âge et l'accoutumance avaient assagi la juvénile exaltation de cet amour, rien n'en avait diminué l'exclusivisme passionné. De découvrir que cette âme de femme n'était plus tout entière à lui ; que des idées et des sentiments si intimes, si profonds, si contraires aux siens,

y avaient grandi, à son insu, le secouait d'un frisson de révolte et de douleur. C'était un élançement de jalousie, aussi aigu, aussi perçant que celui dont il eût tressailli devant la preuve d'une perfidie d'un autre ordre. Il voyait Gabrielle agenouillée, telle qu'il l'avait surprise, quand il avait traîné Lucien dans le petit salon. Cette pensée l'inondait d'une amertume inexprimable. Elle n'offensait pas uniquement l'époux. Elle allait blesser en lui le fanatique à rebours, le doctrinaire intransigeant pour qui le catholicisme avait toujours été la grande erreur nationale, le virus séculaire à définitivement éliminer. Avait-il eu assez raison de détester comme un être, comme une personne, cette religion toujours agissante, toujours prête à surgir entre ceux qui s'en croient le plus complètement affranchis!... Mais il ne se laisserait pas expulser ainsi de son bonheur, il ne céderait pas à cette Église d'imposture cette âme à lui, son trésor de tant d'années, sans avoir lutté. Il lutterait et il vaincrait. Cette confiance qu'il avait jouée tout à l'heure pour l'inspirer à Gabrielle, il acheva de se la suggérer réellement par l'énergie avec laquelle il se répéta : « Je vaincrai... » et son collègue Delaitre, celui qui avait dû prendre Lucien comme compagnon dans son voyage autour du monde, étant entré dans son cabinet, il lui dit, avec la plus absolue bonne foi :

— « Mon beau-fils n'achève pas de se décider; mais, dans huit jours, j'espère que je vous rendrai une réponse définitive et que vous l'emmènerez... »

Tandis que l'optimisme systématique de Darras escomptait ainsi par avance le résultat si douteux de ses démarches au Ministère de l'Intérieur, un travail parallèle d'espérance s'accomplissait dans l'esprit de sa femme, et pour aboutir au résultat précisément contraire à l'attente du mari. Il voyait, lui, dans cette démarche, un acheminement vers la rupture du projet de mariage formé par Lucien, et cette rupture, croyait-il, guérirait complètement les malaises de conscience que venait de lui révéler Gabrielle. Celle-ci avait bien pensé,

quand Albert lui avait parlé en la quittant avec cette assurance, qu'il se proposait de provoquer une enquête plus complète sur Mlle Planat. Une fois seule, elle était restée longtemps à méditer sur l'issue, et elle avait trouvé dans ses réflexions de nouvelles raisons de se rassurer. Elle raisonnait comme Darras, d'après les protestations d'estime que Lucien avait opposées à sa malheureuse phrase sur l'étudiante. Que l'inconduite de cette femme lui fût prouvée, il romprait. Ces preuves seraient suffisantes, à la condition d'être vraiment indiscutables. Le seraient-elles? Gabrielle, comme son mari encore, se dit que oui. D'ailleurs, Albert avait peut-être imaginé un autre procédé. Les possibilités d'une action directe, dans la circonstance, étaient si restreintes qu'un esprit réaliste les eût bien vite épuisées. Quelle connaissance de la réalité avait cette femme, si soigneusement préservée, depuis des années, de tout contact avec la vie? Les mots vagues de « conseil judiciaire », d' « interdiction », se présentèrent à sa pensée. Elle les admit, sans les creuser, comme d'autres chances de réussite. Que lui importait le détail d'un effort dont elle était certaine qu'il serait dévoué, loyal et heureux, du moment qu'il était conçu et exécuté par ce courageux et intelligent Albert? Non. Ce mariage de son fils n'aurait pas lieu. Elle se tendit, elle aussi, à redoubler en elle cette certitude. Seulement Darras s'était bien trompé dans son calcul : la mère ne trouva dans cette probabilité de succès qu'un aliment nouveau à cette ardeur religieuse dont il avait rêvé d'éteindre la flamme. Entre la scène avec Lucien et le départ de Darras, un fait s'était produit : elle avait parlé, — parlé, c'est-à-dire obéi au Père Euvarard. Aussitôt, une éclaircie avait apparu sur son horizon, dans le moment où il était le plus noir. Gabrielle se rappela soudain la formule : « Vous pouvez *mériter*... » Le prudent Oratorien avait accompagné ce mot d'une réserve, il avait ajouté : « Dans un certain sens... » pour souligner ainsi la différence que la théologie catholique, si rigide à la fois et si humaine, a toujours faite entre l'état de grâce, dont elle maintient l'incomparable

supériorité, et l'état de bonne volonté simplement naturelle, qu'elle entend ne pas décourager. Pour Mme Darras, le prêtre l'avait conviée au *mérite* tout court. Il lui avait rappelé le droit d'une âme à obtenir ce qu'elle demande, en vertu de la grande promesse : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, vous l'obtiendrez... » Elle avait mérité, comme avait dit le prêtre, en avouant, enfin, ces troubles religieux qu'elle avait tant cachés. Que son mari ne se fût pas emporté contre elle davantage, qu'il lui fût revenu si vite après le premier sursaut d'étonnement et de colère, quel signe plus évident d'une récompense accordée immédiatement à son sacrifice ? Ce n'était plus comme la veille et comme ce matin, où elle n'avait encore rien fait pour que sa prière valût d'être exaucée. Maintenant que les mensonges par omission étaient finis et qu'Albert connaissait tout de ses pensées, elle allait pouvoir soumettre son existence entière à cette discipline de pieuses pratiques, même dans l'irrégularité, que le Père Euvrard lui avait tracée. Ce n'était certes pas la rentrée dans l'Église, l'approche désirée des sacrements, l'effacement de cette faute qu'elle avait commise si aveuglément et prolongée si longtemps sans en mesurer l'étendue. C'était quand même un peu de vie chrétienne, de quoi se racheter au regard de la suprême Bonté, de quoi obtenir que les épreuves de ces dernières heures ne se renouvelassent point. Que seulement Darras réussit, comme il l'avait promis, à empêcher ce déshonorant mariage, qu'il lui rendit son fils, — et ces horribles journées, terminées par cette horrible scène, auraient marqué peut-être pour elle une date de salut !

Elle avait donc passé un après-midi relativement tranquille, qui s'acheva sur une soirée tranquille aussi, quoique imprégnée d'une singulière et pénétrante tristesse. Après avoir parlé à son mari avec cette ouverture entière de cœur pour la première fois depuis si longtemps, elle aurait dû, semblait-il, se sentir à l'aise vis-à-vis de lui, d'autant plus qu'il l'avait si affectueusement invitée à ne plus se taire. Elle

allait éprouver que les ménages qui souffrent vraiment du mal du silence ne sont pas ceux où les époux ne savent rien l'un de l'autre. Ce sont ceux où, connaissant leurs secrets réciproques, ils n'osent pas formuler avec des mots, par crainte de se faire du mal, des réflexions qui leur sont communes. Quel contraste avec tant de veillées, passées dans cette même pièce, le cabinet d'Albert, en tête à tête, — elle, travaillant à quelque ouvrage; lui, lisant tout haut, commentant un journal, discourant sur les événements publics! Ou bien encore, c'étaient des échanges d'idées sur quelque point qui les intéressait également : l'avenir de Lucien, celui de Jeanne. A cette occasion, Darras développait à sa femme ses thèses sociales, qu'elle admettait alors sans les discuter. Elle se réjouissait d'offrir son intelligence à son mari, comme un miroir aimant et qu'il animait de sa pensée... Aujourd'hui, elle était assise sur son fauteuil habituel, au coin du feu, ayant à sa portée, sur une table mobile en forme de trèfle, la corbeille des laines et des soies qui servaient à sa tapisserie. Son aiguille montait et descendait le long du canevas tendu sur un métier, et elle se forçait à ne pas lever les yeux, pour ne pas rencontrer le regard de son compagnon d'existence qui, de son côté, assis à son bureau, laissait aller sa plume sur le papier, sous le prétexte de mettre au courant quelques lettres en retard. Quand le grincement de cette plume s'interrompait, le cœur de Gabrielle se serrait. Elle appréhendait une phrase qui rouvrirait la discussion de cet après-midi. La plume se reprenait à écrire... De l'autre côté de la cheminée était une chaise basse où Lucien se tenait jadis, quand, avant son départ pour le régiment, il passait auprès d'eux toutes les soirées qu'ils avaient de libres. Gabrielle contemplait cette relique de leur ancien bonheur familial avec une nostalgie qui lui mettait des larmes aux paupières. Elle voyait son fils, en imagination, auprès de l'abominable créature qui lui avait dénaturé le cœur. Pour avoir pris le jeune homme ainsi, cette fille avait dû lui jouer une comédie de délicatesse qui continuait. Cette même veillée, si péniblement solitaire pour les parents, son

fil et cette fille la passaient sans doute dans une intimité où l'honnête femme détestait la parodie hypocrite du foyer. Elle voyait l'étudiante travaillant, et Lucien la regardant avec cette passion qui avait tant frappé son beau-père lorsqu'il les avait surpris au restaurant. Cette rêverie se faisait précise comme une hallucination, et la mère se mettait à douter du résultat heureux des démarches de son mari, auquel elle avait tant voulu croire. La tentation la prenait de l'interroger. Elle n'osait pas. Elle se contraignait, pour retrouver du calme, de penser à sa petite Jeanne à qui elle avait fait de nouveau faire sa prière, ce soir. Dieu ne pourrait pourtant pas ne point lui tenir compte de cette âme d'enfant qu'elle avait défendue contre l'incrédulité du père. Mentalement elle l'implorait, ce Dieu, du secours duquel son âme épuisée d'émotions pouvait moins que jamais se passer. Elle disait tout bas : « Notre Père qui êtes aux cieux, » ces syllabes qui, murmurées par la voix fervente de Jeanne, avaient réveillé en elle les vestiges effacés de sa piété première... Et les heures allaient, rythmées par le balancier de la pendule qui remplissait de son bruit, mêlé à la rumeur intermittente des voitures, le calme de la vaste pièce, jusqu'au moment où, les douze coups de minuit ayant sonné, la songeuse se leva presque machinalement pour aller se coucher. Elle replia son ouvrage et vint à son mari afin de lui dire bonsoir, comme elle faisait quand, retenu par une besogne pressée, il restait éveillé plus tard qu'elle. Pour ne pas troubler son repos, il allait, ces nuits-là, dormir dans la pièce à côté de la chambre de sa femme, où le domestique lui dressait son lit. Quand elle fut debout devant lui, il parut hésiter quelques secondes à lui faire une demande qu'en effet il n'énonça pas. Il la pressa contre lui et lui mit un baiser sur le front, en disant : « Si jamais nous sommes séparés vraiment par la mort qui peut toujours venir, combien tu regretteras de nous avoir gâté notre bonheur par des chimères!... » Puis, comme elle ne répondait pas, il la laissa aller, se rassit à son bureau et continua d'écrire. Quand elle eut passé le seuil de la pièce, il

se prit la tête dans les mains et demeura longtemps à pleurer. Il ne se doutait pas qu'agenouillée au pied de son lit, Gabrielle implorait la force de ne pas le rappeler et de réaliser cet autre sacrifice dont elle avait fait l'offre au Père Euverd : « D'ici là, tout en demeurant sous son toit, je vivrai auprès de lui comme une sœur auprès de son frère... »

Cette impression accablante de la solitude dans le tête-à-tête, de l'infranchissable séparation, quand on est si voisin de corps et de cœur, est de celles qui augment par la durée, au lieu de s'user. A deux époux qui ont laissé s'établir entre eux un de ces silences douloureux, il sera plus difficile de se parler demain qu'aujourd'hui, après-demain que demain. De se revoir après s'être quittés sur un mutisme si chargé de pensées avive chez eux l'angoisse de sensibilité qui les a fait, la veille, se taire et se torturer par ce supplice de la présence absente. C'est ainsi qu'en se retrouvant au lendemain de cette soirée où ils s'étaient sentis comme paralysés vis-à-vis l'un de l'autre, Gabrielle et Albert comprirent au premier regard que cette gêne du soir précédent allait continuer. Elle avait toujours, elle, dans l'arrière-fond de ses yeux, cette flamme d'anxiété dont il savait maintenant la cause. Il avait toujours, lui, dans ses prunelles, sur son front, autour de sa bouche, cette tristesse navrée et indulgente, reproche muet plus poignant qu'une plainte. Leur habitude, à laquelle ils se conformèrent ce matin encore, était de prendre le déjeuner de huit heures dans la chambre de Mme Darras. Elle restait couchée, avec un plateau à pieds posé devant elle, ses beaux cheveux roulés dans une grosse natte, toute gracieuse dans sa veste de lit à dentelles et à rubans; et elle racontait indéfiniment ses projets, petits ou grands, à son mari, pour qui la femme de chambre préparait une petite table au chevet. Ce rite d'une chère et vieille intimité leur fit mal à tous deux par le contraste, de nouveau rendu trop palpable, entre ce qui avait été et ce qui était. De nouveau, chacun vit distinctement l'autre sentir comme lui-même...

Mais parler tout haut de semblables émotions, est-ce possible ? Et, d'un tacite accord, ils bornèrent ce premier entretien au point sur lequel ils étaient sûrs de s'entendre :

— « Il est probable que Lucien enverra, comme l'autre jour, chercher quelques vêtements, » dit Darras. « Je serais assez d'avis que tu voies toi-même le commissionnaire, si je n'y étais pas. »

— « Pourquoi ? » interrogea-t-elle.

— « Pour savoir exactement son adresse. Je le connais. Il est trop fier pour se cacher. Il n'aura donné aucun ordre à cet homme dans ce sens. Il est important que nous puissions lui faire tenir sa pension à la fin du mois, si, d'ici là, comme il est possible, mon plan n'a pas tout à fait réussi. Ce n'est rien, ces trois cents francs par mois ; c'est de quoi vivre sans s'exaspérer. C'est surtout une preuve que sa place reste libre auprès de nous... Encore une fois, je n'en parle que par précaution. Je crois que, d'ici là, les choses seront rentrées dans l'ordre... »

Le merci ému que Gabrielle prononça une fois de plus parut refermer le cœur du beau-père au lieu de l'ouvrir, car il sortit presque aussitôt de la chambre. Heureusement pour elle, une très humble, mais très précise nécessité d'agir empêcha la mère de s'enfoncer trop avant dans ces réflexions sur le visible changement de son mari à l'égard de son fils : Darras allait s'occuper du jeune homme avec autant de dévouement et de délicatesse que par le passé. Il ne lui avait pas pardonné. Il ne lui pardonnerait pas. Raison de plus pour ne pas mécontenter davantage cet homme indignement blessé. Elle savait combien il tenait à ce qu'elle remplît strictement ses moindres obligations de femme du monde. C'était le samedi, le jour où elle recevait. Elle voulut considérer comme des devoirs tous les préparatifs, ordinairement fastidieux pour elle, de cette corvée : parer de fleurs son salon, commander le détail du goûter, s'habiller. Les heures de cette journée se passèrent ainsi, et, pour la première fois depuis leur mariage, Gabrielle éprouva un soulagement à tromper

ainsi par des occupations matérielles, puis, durant sa réception, par des bavardages insignifiants, la fièvre intérieure. Ils devaient dîner hors de chez eux, ce qui lui fut un soulagement encore, et peut-être cette détente de ses nerfs par la distraction forcée eût-elle abouti à une effusion au retour, si, durant ce dîner, offert à un ministre par un sénateur de la Gauche, elle n'eût entendu, à travers la table, malgré le brouhaha du service et des conversations, Darras s'exprimer, sur les périls de l'enseignement congréganiste, avec une âcreté où perçait l'amertume d'une rancune personnelle. Il ne put s'empêcher de la regarder après avoir parlé. Il vit qu'elle l'avait entendu. Il en résulta que leur rentrée en coupé, le soir, fut aussi taciturne que l'avait été la précédente veillée; plus encore, puisque, au bonsoir échangé sur le seuil de la chambre à coucher et avant de se séparer pour la nuit, le mari ne prononça pas les mots de tendre reproche sur lesquels il l'avait quittée vingt-quatre heures auparavant. Le silence s'était épaissi entre eux...

Combien de temps se serait maintenu un état cruellement pénible pour tous les deux, mais qui, du moins, ne créait pas de faits nouveaux? Ce n'est point par des jours, c'est par des semaines, c'est par des mois que se mesurent des crises pareilles, et précisément dans des ménages comme celui-là, où ni l'un ni l'autre des époux n'a de véritable tort. Du côté de Gabrielle, le besoin de se meurtrir le cœur, de racheter, d'expiar ses années d'un bonheur défendu, — l'orgueil froissé du mari, du côté d'Albert, et sa véritable haine pour les idées religieuses de sa femme risquaient de prolonger indéfiniment cette meurtrière attente. Une attente? Ni lui ni elle n'auraient su dire de quoi... Au samedi avait succédé le dimanche, sans autre événement que le départ de Gabrielle pour la messe avec Jeanne, et elle avait pu, du trottoir de la rue du Luxembourg, en se retournant, voir la silhouette de Darras se dessiner derrière une fenêtre de leur maison. Il regardait s'en aller du côté de l'église, — de la

citadelle hostile, — sa femme et sa fille, sa fille et sa femme, tout ce qu'il aimait ici-bas, et l'honneur lui ordonnait de ne pas s'opposer à des pratiques qui avaient déjà mortellement frappé son ménage. Gabrielle avait senti ce regard peser sur elle et la poursuivre jusque dans son agenouillement devant l'autel. Là, une coïncidence où elle avait été tout près de voir un encouragement presque surnaturel l'avait pourtant réconfortée. Elle avait l'habitude, familière aux personnes qui sont restées longtemps sans assister aux offices, de chercher surtout, dans son livre de messe, les Épitres et les Évangiles. Elle lisait d'abord ceux du jour, puis ceux des jours précédents et suivants. Ce dimanche étant le quatrième du carême, elle lut d'abord le morceau : « Mes frères, il est écrit qu'Abraham eut deux fils... » puis : « En ce temps-là, Jésus passa de l'autre côté de la mer de Galilée... » et, feuilletant à la suite, ses yeux tombèrent sur l'Évangile du jeudi suivant qui raconte la résurrection du fils de la veuve de Naïm. « *Et Jésus le rendit à sa mère...* » Les mots lui parurent si exactement s'adapter à sa situation, qu'elle en frémit comme d'une promesse. C'était de quoi supporter le reproche vivant que lui avait représenté l'apparition de son mari derrière le rideau ; — de quoi l'affronter lui-même, sans une trop mortelle défaillance du cœur, au retour ; — de quoi subir le poids du silence ce dimanche encore, tout le jour, et, tout le jour, le lundi qui suivit ; — de quoi enfin accepter, sans révolte, une incertitude qui, par instants, doublait la tristesse de ses actuels rapports avec Darras d'une si lancinante anxiété. Il était sorti cet après-midi du dimanche, et seul. Avait-il fait une démarche ? Il ne le lui dit pas. Le lundi, il avait été dehors le matin et l'après-midi. Avait-il agi ? Rien encore. Où en était-il de ce dessein annoncé avec une telle affirmation ? Était-il toujours aussi certain d'empêcher le mariage de son beau-fils ? Que faisait-il, ou que faisaient les personnes qu'il avait mises en campagne ?... Gabrielle aurait passionnément voulu le savoir. Mais à quoi bon poser ces questions ? Elle saurait la réponse quand il serait temps ;

et maintenant elle était sûre que cette réponse serait favorable...

Telle était sa disposition d'esprit quand, le mardi matin, c'est-à-dire exactement quatre jours après la discussion avec Lucien, un incident très inattendu la rappela soudain à la réalité brutale de sa situation vis-à-vis de son fils. Une lettre lui fut remise dans son courrier de neuf heures, d'une écriture inconnue et frappée d'un cachet dont la vue la fit trembler de la tête aux pieds. Elle y avait lu le nom d'une des grandes études de Paris dont le titulaire était le notaire de M. de Chambault, maître Mounier. Son émotion fut si violente qu'elle eut de la peine à déchirer l'enveloppe. Le notaire demandait simplement la permission de se présenter, ce mardi même, à une heure et demie, pour entretenir Mme Darras d'une très importante affaire. Gabrielle ne s'y trompa point une seconde. Elle courut dans le cabinet de son mari, cette lettre à la main. Elle était si pâle qu'il prit peur, et, oubliant ses griefs de ces derniers jours, il la saisit dans ses bras d'un mouvement spontané où il n'y avait plus que son amour :

— « Tiens... » gémit-elle, en se serrant, elle aussi, contre lui et lui donnant la lettre. « Regarde... C'est de Lucien qu'il s'agit, de ce mariage... Tu t'étais trompé, et moi, j'avais deviné juste. Il est allé demandé son consentement à... »

Elle s'arrêta. Le nom de M. de Chambault lui était trop dur à prononcer, dans cette minute de suprême indignation contre la démarche, pour elle bien insultante, qu'avait osée son fils. Le mouvement de mystique espérance qui l'avait soulevée l'avant-veille et la veille se tournait en une épouvante du même ordre. Le châtiment d'en haut était là, de nouveau, comme avait dit l'Oratorien, « sortant de la faute. » Son premier mari reparaisait dans sa vie, au cœur même du second foyer, et Darras pouvait la sentir qui s'appuyait sur lui, qui l'étreignait de ses mains convulsives.

— « Calme-toi, mon aimée, » disait-il aussi tendrement

que si le tragique malentendu de cette semaine ne se fût jamais produit. « Compte sur moi pour te garder, pour te protéger... » Et, lisant la lettre : — « Je ne peux pas croire que Lucien ait fait cela. Mais, s'il l'a fait, ce coup de tête ne lui servira de rien. Je t'ai promis que ce mariage n'aurait pas lieu, et il n'aura pas lieu... Tu recevras ce notaire à une heure et demie, comme il te le demande, et je serai là. C'est à moi de prendre en main tes intérêts et de revendiquer tes droits. Je suis le chef de la communauté. Encore une fois, tu verras qu'il s'agit d'une autre affaire. J'en suis moralement sûr. Le reste est impossible. »

Cette dénégation était trop visiblement démentie par toute l'attitude de celui qui la formulait pour qu'elle apaisât chez la pauvre femme une inquiétude dont la petite Jeanne elle-même s'aperçut ; car, à un moment de la matinée où elles se trouvaient seules, elle embrassa sa mère avec un tel emportement que celle-ci en fut touchée, et, se sentant devinée et plainte par son enfant, elle ne put retenir cette imprudente exclamation :

— « Ah ! ma chère fille ! Tu m'aimes, toi ! Tu me resteras, toi?... »

— « Oui, je t'aime, » répondit la petite ; « oui, je te resterai... Je ferai un vœu, maman, si tu me promets de n'être plus si triste, le jour de ma première communion : celui de ne jamais me marier pour ne jamais te quitter... »

VIII

L'IMPRÉVU

Était-ce là une de ces protestations exaltées comme la généreuse ardeur de l'adolescence en prodigue naturellement ? Ou bien quelques phrases surprises par hasard avaient-elles fait travailler l'esprit de l'enfant, avertie déjà par l'absence prolongée et inexplicable de son frère ? Toujours

est-il que cet étrange rapport entre cette naïve preuve d'attachement imaginée par la petite et le motif du dissentiment avec Lucien émut davantage encore la pauvre femme. Lorsque, à l'heure dite, on lui fit passer la carte de M. Mounier, elle était arrivée à un tel degré d'agitation qu'elle en avait réellement perdu la voix. Les premiers mots par lesquels elle accueillit le notaire et lui présenta son mari furent énoncés d'un accent si aphone que l'homme de loi offrit de se retirer pour revenir quand elle serait moins souffrante.

— « Nous préférons, monsieur, savoir dès aujourd'hui l'objet de votre visite, » dit Darras. « Vous connaissez ma qualité, maintenant. C'est donc moi qui vous répondrai. »

— « Ce ne serait pas tout à fait correct, » dit M. Mounier, après une seconde d'hésitation, « s'il s'agissait d'une démarche officielle. Mais je ne me suis permis de demander à Mme Darras cette entrevue qu'à titre officieux, et je ne vois que des avantages à m'expliquer devant vous, monsieur, quoique le sujet dont j'ai à entretenir madame lui soit, de par le Code, exclusivement personnel... Vous savez, n'est-ce pas, que je suis le notaire de M. de Chambault?... »

Il avait parlé avec cette courtoisie soulignée particulière aux gens de sa profession, derrière la politesse desquels se devine si aisément l'arme invincible, ce Code auquel il venait de faire une immédiate allusion. Le ton cassant de l'ingénieur avait assombri, l'éclair d'un instant, sa physionomie volontairement amène. C'était un homme de cinquante-cinq ans, petit, aux traits menus, à l'œil très fin derrière son lorgnon d'écaille. Il avait une grande habitude du monde, ayant toujours mené une vie de cercle et de salon à côté de sa vie de bureau. Un peu de rougeur lui vint au visage, mais il ne se départit pas de son accent conciliateur, même quand Darras lui eut répondu :

— « Je croyais que, d'après le Code, rien n'était exclusivement personnel à une femme mariée. Mais voyons, monsieur, ce dont il s'agit. »

— « D'un projet d'union formé par M. Lucien de Cham-

bault, » dit le notaire, « et pour lequel il devra demander le consentement de Mme Darras. »

— « Il a demandé ce consentement, » interrompit Darras, « et nous le lui avons refusé. »

— « C'est ici, monsieur, » insista M. Mounier, « que je me vois obligé de rappeler mon expression de tout à l'heure. Voilà un des cas très rares où votre personnalité ne saurait en aucune manière intervenir, du moins légalement... Vous m'excuserez de préciser ici un point, peut-être pénible. Mme Darras était divorcée quand vous l'avez épousée. Or, le divorce n'a pas d'effet rétroactif. La loi peut bien déclarer la dissolution du mariage, mais la dissolution n'est pas l'annulation. M. Lucien de Chambault est le fils de M. de Chambault et de celle qui était Mme de Chambault. Elle le redevient pour la circonstance. N'ayant pas vingt-cinq ans, ce jeune homme ne peut se marier qu'en demandant le consentement de ses parents, divorcés ou non, en vertu de l'article 148, et sa mère n'a besoin, pour répondre à cette demande, d'aucune autorisation. »

— « Soit, monsieur, » rectifia Darras. « Mme Darras a refusé. »

— « Je le savais, » reprit le notaire, « et c'est le motif de ma visite. Je tiens à vous rappeler, monsieur, et à Mme Darras elle-même, que ce refus de sa part n'a aucun caractère prohibitif. Ce même article 148 est très net : en cas de dissentiment entre deux époux, la volonté du père prévaut. »

— « Même si le divorce a été prononcé contre lui ? » interrompit le second mari. « Et si la garde de l'enfant lui a été retirée ? C'est impossible. »

— « Même dans ce cas, » répondit M. Mounier. « Avec ou sans la garde de l'enfant, la puissance paternelle demeure intacte. »

— « Comment ? » s'écria Darras. « La société aura reconnu, par ses tribunaux, qu'un père est incapable de bien élever sa fille ou son fils, la mère se sera dévouée seule à cette éducation, et, dans une crise aussi décisive que celle du choix d'une

femme ou d'un mari, c'est la volonté du père indigne qui décidera?... C'est une monstruosité... »

— « Cet illogisme a sa logique, » dit le notaire. « C'est un débris de l'ancienne loi dans la nouvelle. L'ancienne loi voulait qu'une famille une fois fondée le fût pour toujours. En fait, même avec le divorce, cette première famille n'est pas détruite, puisque le droit d'hériter continue. La puissance paternelle correspond à cette permanence du droit d'hériter. C'est ce principe de la puissance paternelle, inaliénable sauf dans certains cas particuliers de déchéance, que la loi a maintenu sous cette forme. Elle a marqué là nettement la différence dont je vous parlais tout à l'heure entre la dissolution et l'annulation. Il y a cependant une réserve. Le législateur a prévu le cas où un père indigne, comme vous dites, pourrait, pour se venger d'avoir été privé de la garde de l'enfant, refuser de consentir à un mariage désiré par la mère. L'article 3 de la loi du 20 juin 1896 a disposé : — *S'il y a dissentiment entre des parents divorcés ou séparés de corps, le consentement de celui des deux époux au profit duquel le divorce ou la séparation aura été prononcé suffira.* — Si donc Mme Darras consentait au mariage de son fils et que M. de Chambault s'y refusât, l'avis de Mme Darras l'emporterait. Mais Mme Darras refuse, le père consent. C'est le père qui l'emporte... Peut-être estimerez-vous qu'il y a là une contradiction et que ces diverses parties de la loi ne se tiennent pas très bien. Vous savez que les assemblées où s'élaborent ces soi-disant réformes du Code ne sont pas recrutées parmi les compétences... »

— « La loi est la loi, monsieur, et je suis prêt à lui obéir, quelle qu'elle soit, » répondit sèchement Darras. Il ajouta : « Je suppose que ce préambule est pour nous annoncer que M. Lucien de Chambault a demandé son consentement à son père et que celui-ci le lui a accordé?... »

— « En effet, monsieur, » repartit le notaire. « Je me suis, sur le désir de M. de Chambault père, mon client, transporté à son domicile, et l'acte authentique constatant qu'il accorde son consentement au mariage de son fils Lucien avec

Mlle Berthe Planat va être dressé. Il restera une formalité à remplir. Le Code exige qu'un autre acte authentique soit dressé : celui, madame, de votre refus. Réglementairement, je devrais m'être présenté ici, assisté d'un de mes collègues ou de deux témoins, muni d'un acte de réquisition, et vous le signifier. Quoique cette façon de procéder n'offre absolument rien d'injurieux, elle peut paraître pénible. Elle risque de laisser derrière elle des rancunes. J'ai cru devoir tenter une démarche préalable auprès de vous, encouragé d'ailleurs par mon client. Vous ignorez sans doute, madame, que M. de Chambault est malade, très malade. Les médecins redoutent une pneumonie greffée sur une maladie du foie. A mon sens, et je crois devoir vous parler en toute franchise, la fin est proche. Ce n'est qu'une question de semaines, peut-être de jours. Il est à bout. Quand on est si près de la mort, beaucoup de choses apparaissent sous un angle différent. La visite de son fils, la manière dont le jeune homme lui a parlé, les sentiments qu'il lui a montrés ont touché le père. Il a dit oui à sa demande. Mais il s'inquiète. Il ne voudrait pas que son consentement fût considéré par vous comme un nouveau tort. Il en a eu de très grands... Il les reconnaît... Il me semble, madame, qu'en n'opposant pas à ce consentement d'un mourant, car je vous répète qu'il est condamné, un *veto* d'ailleurs inutile, vous ferez un acte de charité. Je n'ai pas le droit d'invoquer d'autres arguments. Cependant, monsieur votre fils étant devenu mon client par le seul fait que son père me l'a adressé, je me crois autorisé, au nom de son avenir, à souhaiter qu'il n'entre pas dans la vie conjugale avec ce froissement très dur pour un jeune ménage... C'est tout le sens d'une démarche dont M. Darras voudra bien m'excuser... »

La mère avait écouté ce discours sans prononcer une parole. Ses yeux fixés sur son mari avaient tour à tour exprimé les divers sentiments qui se succédaient dans son âme : l'étonnement, quand M. Mounier avait déclaré son indépendance vis-à-vis de ce mari pour le consentement à donner ou à refuser ; sa terreur d'apprendre que vraiment et d'après le

Code sa volonté à elle ne comptait pour rien devant celle du vrai père ; toute la douleur de l'affection méconnue, quand elle avait su que Lucien avait fait appel à ce vrai père, après tout ce qu'il savait de leur divorce et de ses causes ; le saisissement à la nouvelle de la grave maladie du misérable dont sa jeunesse avait été la victime ; une véritable indignation à l'idée qu'il osât lui adresser un message, fût-ce de son lit de mort. Elle avait pu voir que des émotions bien analogues passaient dans le regard de Darras. La physionomie du second mari s'était seulement assombrie davantage lorsque le notaire avait parlé de cet indestructible caractère qu'avait jadis la famille, et de l'incohérente manière dont les lois se font et se défont dans notre actuelle anarchie. Il répondit pourtant d'une voix calme, celle d'un homme qui veut arriver vite à une conclusion positive :

— « Nous n'avons pas à vous excuser, monsieur, nous avons à vous remercier. Je suis assuré d'être l'interprète de Mme Darras, en vous priant de répéter aux deux personnes qui vous envoient que son refus est et restera absolu, » — Gabrielle esquissa un geste d'assentiment, — « parce qu'il est fondé sur des questions qui touchent à l'honneur. Je suis certain, maître Mounier, que vous les ignorez et que votre principal client les ignore aussi. Je vous demande, puisque vous vous êtes fait son messenger, de vouloir bien lui transmettre mes paroles. Si vous le permettez, je vous en donnerai le commentaire en vous renseignant exactement sur cette Mlle Planat que mon beau-fils prétend épouser... »

— « Il m'est impossible de vous suivre sur ce terrain, » interrompit le notaire. « M. de Chambault ne m'a pas communiqué les raisons qu'il avait de consentir au mariage de son fils, et je ne veux pas savoir celles que Mme Darras peut avoir de ne pas y consentir. Le père reste libre jusqu'au dernier jour de révoquer l'autorisation quand il l'a donnée, et, dans ce cas-là, M. Lucien, n'ayant que vingt-trois ans, ne pourra pas se marier avant deux autres années. Mais faites parler à M. de Chambault par d'autres. Pour moi, ma mission

est terminée. Si votre résolution ne doit pas se modifier, j'aurai l'honneur, madame, de me présenter de nouveau dans les conditions que je vous ai dites. Pour vous laisser tout le temps de la réflexion, ce ne sera pas avant huit jours... »

— « C'est tout réfléchi... » dit Gabrielle à son tour. Un projet qui venait de s'ébaucher dans son esprit lui rendait l'énergie de parler. « Dans huit jours, M. Darras et moi nous penserons ce que nous pensons aujourd'hui... » Le notaire ne fut pas plus tôt sorti de la chambre que, toute pâle et résolue, elle dit à son mari : — « Demande si la voiture est là. C'est maintenant que le temps presse, qu'il n'y a pas une minute à perdre. Il faut que j'aille chez M. de Chambault, que je le voie, que je lui explique. Lucien l'a trompé. Ce n'est pas possible qu'un père, même celui-là, veuille un pareil mariage pour son fils. Il ne sait pas la vérité... »

— « Non, » répondit Darras, « il ne la sait pas. J'en suis sûr aussi. Mais ce n'est pas à toi d'aller chez lui, c'est à moi... »

— « Toi? » s'écria-t-elle épouvantée...

— « Oui, moi, » répondit-il. « Je ne supporterai pas que tu revoies cet homme qui t'a fait tant souffrir. Je ne te le permets pas... » Elle retrouva dans son accent ce je ne sais quoi d'impérieux et de dur qu'elle y avait remarqué ces derniers jours. — « J'ai acquis le droit », continua-t-il, « par mes douze années de dévouement pour Lucien, d'aller défendre son avenir auprès de n'importe qui. Si la maladie a vraiment donné à M. de Chambault les sentiments que l'on vient de nous dire, il comprendra, par ma démarche, combien la situation est grave. Le vrai moyen de briser du coup ce mariage, le voilà. Dans une heure, il aura révoqué son consentement. Adieu, mon amie. Ne me dis rien. Attends mon retour sans te dévorer d'inquiétude. Le danger va être conjuré pour deux ans, le notaire te l'a dit. Et ce n'est pas de deux ans que j'ai besoin pour le projet dont je t'ai parlé; c'est de deux ou trois semaines, au plus. Tu vois bien que, s'il y a une fatalité, elle est pour nous, puisque le hasard veut

que nous ayons été prévenus à temps. Que ce notaire n'eût pas été l'homme scrupuleux qu'il est évidemment, et nous n'aurions point su comment parer le coup. N'en doute pas. Il a soupçonné la vérité et il est venu nous indiquer, dans la mesure où il pouvait le faire, le moyen d'agir. »

— « Tu as peut-être raison, » dit-elle. Et, avec une tendresse où il la retrouva, telle qu'il l'avait longtemps connue, aimante, abandonnée et si à lui : — « Ah ! mon Albert, cours en finir, cours le sauver, et moi, » ajouta-t-elle à voix basse, « moi, pardonne-moi... »

Cet adieu de Gabrielle avait fait courir dans le cœur de Darras comme un flot si chaud et si fort ; il avait cru y trouver la preuve d'un tel retour à lui, que ce réconfort le soutint tout le temps qu'il mit à franchir la distance de la rue du Luxembourg à la place François-I^{er}, où habitait Chambault. L'amertume de cette visite venait de lui être soudain voilée jusqu'à lui être rendue douce par ce cri d'amour après ces quatre journées d'un horrible silence. Il ne comprenait qu'une chose : sa femme, sa chère femme lui appartenait de nouveau tout entière. Ce pardon qu'elle lui avait demandé, c'était le désaveu de sa folie de ces derniers jours, le signe qu'elle allait rentrer, qu'elle était déjà rentrée dans la vérité de leur ménage. Qu'Albert réussit dans sa démarche actuelle, et la crise serait conjurée. Bien loin de voir dans la suite des derniers événements l'action d'un châtiment providentiel exercée contre leur foyer, elle y verrait, comme il le lui avait dit, le jeu d'un hasard finalement favorable. Ce serait à lui, quand il l'aurait reprise, de ne plus laisser le fatal poison dominer cette sensibilité souffrante. Cette fièvre d'espérance cessa du coup lorsqu'il se trouva devant la maison du premier mari. Il ne la connaissait que trop bien. Depuis qu'il avait épousé la femme divorcée d'Edgar de Chambault, jamais Darras ne s'était désintéressé entièrement de cet homme. Dans les premières années, la nécessité d'envoyer Lucien chez lui à de certains jours avait maintenu un contact

forcé. Puis, la négligence de Chambault avait laissé tomber même ces dernières relations avec son ancienne vie. On se rappelle — ç'avait été une des justifications de Mme Darras auprès du Père Euvrard — que l'initiative du divorce était venue de lui et qu'il s'était remarié de son côté bien avant elle. Sa seconde femme était morte, et il s'était, depuis ce veuvage, de plus en plus dégradé. Ses désordres par trop avérés avaient été la cause que la mère s'était considérée comme en droit d'interdire les visites du fils. L'enfant avait à plusieurs reprises trouvé son père à demi-ivre et en très mauvaise compagnie. Chambault n'avait pas réclamé. Depuis lors, les Darras n'avaient eu de lui que des nouvelles détournées. Tantôt, c'était un mot dit en passant par un de ses cousins, le vieux général de Jardes, qui avait pris parti ouvertement pour Gabrielle et qui continuait à la voir, même remariée. Tantôt, une simple mention rencontrée dans un journal, à propos de quelque déplacement à Nice, à Aix-les-Bains. Chambault avait hérité d'un oncle une seconde fortune, après avoir à peu près complètement gâché la première, et, à près de soixante ans, il ne cessait pas de tenir sa place parmi les figurants du Paris qui s'amuse. Lucien lui faisait une visite au Jour de l'an. Il était reçu ou n'était pas reçu, suivant l'occurrence. Mais, qu'il eût vu ou n'eût pas vu le triste personnage, il rapportait toujours un détail précis sur le lieu de son habitation, sur sa présence à Paris ou son absence, sur son humeur souvent, devenue plus inégale encore et plus brutale avec l'âge. Pas un de ces petits détails qui n'eût touché le successeur, à cette place intime et obscure où nous portons l'image vivante de nos vrais ennemis, — non pas ceux contre qui nous devons lutter, qui cherchent à nous faire du mal et à qui nous le rendons, — mais ceux dont la seule existence nous est une douleur presque insupportable, en dehors de tout rapport personnel, et parce qu'ils respirent. Que de fois, par exemple, depuis que Chambault demeurait place François-I^{er}, Darras avait ordonné à son cocher de passer par ailleurs, alors que

le hasard d'une course l'amenait de ce côté, et quand le chemin naturel eût été celui-là ! D'autres fois, se reprochant comme une indigne faiblesse ce recul devant une impression pénible, il lui arrivait de se détourner de sa route pour traverser la petite place et dévisager la maison, une construction à trois étages avec un petit jardin derrière une grille. La porte d'entrée donnait sur la rue Jean-Goujon. Darras savait que Chambault occupait l'entresol. L'idée de ce que pensait cet homme à qui sa femme avait appartenu vierge, des images qu'il gardait dans sa mémoire, des droits du sang qu'il conservait malgré tout sur Lucien, le poignait, le suppliciait. Il cherchait à se le représenter, n'ayant vu de lui que des portraits. L'apparition d'un passant se dirigeant vers la porte lui faisait tressauter le cœur. Il haussait les épaules, par mépris de ce qu'il appelait, en s'en condamnant, une curiosité malsaine. La secrète blessure n'en saignait pas moins. Qu'elle était profonde et mal cicatrisée par le temps ! Il put s'en rendre compte, à la sentir se rouvrir quand il descendit de sa voiture sous les fenêtres derrière lesquelles, si le notaire avait dit vrai, l'ancien bourreau de la jeunesse de Gabrielle agonisait peut-être. Même sa mort empêcherait-elle qu'il n'eût été le premier mari ? Mais si l'inguérissable jalousie du passé dont Darras avait tant souffert lui fit un peu mal, à cette minute encore et en dépit de ses pressantes préoccupations, elle n'empêcha pas qu'il ne marchât sans hésiter vers la loge. Il demanda d'une voix ferme : « M. de Chambault est-il là ?... » comme s'il n'eût pas su une indisposition dont la gravité lui était dénoncée cependant par un sinistre indice : le sol jonché de paille devant la maison, pour assourdir le bruit de la rue.

— « Monsieur le comte est chez lui, » répondit le concierge, « mais il ne pourra certainement pas recevoir monsieur. Il était déjà très souffrant hier, et, cette nuit, son état s'est aggravé. »

— « Je monterai toujours à l'appartement, » fit Darras, « et je verrai son domestique. »

Le fait que l'on n'eût donné aucune consigne à la porte était un second indice : c'était le désarroi dont s'accompagne la survenue inattendue d'une complication redoutable au cours d'une maladie jugée d'abord plutôt bénigne. Quoique le ton de M. Mounier eût préparé le visiteur à se trouver en présence d'un homme très atteint, il jugea que la situation avait évidemment empiré d'une façon inquiétante. Était-il même temps encore de voir Chambault. Le malade serait-il capable de soutenir un entretien qui exigeait beaucoup de lucidité et d'énergie ? Darras ne put s'empêcher de se poser cette question devant la mine effarée du valet de chambre qui vint à son coup de sonnette. Raison de plus pour insister, et, s'il était possible, arracher le désaveu écrit de l'autorisation donnée. En admettant, ce qu'il avait négligé de vérifier, que Lucien eût déjà fait afficher à la mairie le premier acte de publication de son mariage, la célébration n'en pouvait avoir lieu que dans onze ou douze jours. D'ici là, l'état du père pouvait empirer. Darras vint à bout des scrupules du domestique en disant qu'il était envoyé par M. Mounier, le notaire, pour une affaire très urgente, et il obtint que cet homme allât porter sa carte. Les cinq minutes passées seul dans cette antichambre à attendre la réponse furent poignantes pour lui. Trop de révélations étaient partout éparses sur le caractère et les mœurs de celui dont dépendrait peut-être l'avenir de son ménage, après qu'il avait été si tristement mêlé à son passé. Ce n'était pourtant que la banale entrée de l'appartement d'un célibataire riche, avec le luxe un peu étalé des viveurs d'aujourd'hui. Mais justement ces traces d'une existence d'homme de plaisir causaient une horreur presque physique au puritain que restait Darras. Deux tableaux d'une nudité vaguement galante étaient pendus des deux côtés de la porte. Deux panneaux formés par de longues glaces anciennes leur faisaient face et réfléchissaient les taches roses des chairs peintes sur les toiles. Il y avait aussi, sur les murs, plusieurs programmes de fêtes sportives ou autres, soigneusement encadrés, comme si les falotes images

dessinées et coloriées dont s'illustrait la liste des divertissements promis représentaient d'intéressants souvenirs. Des gravures anglaises figurant des courses d'obstacles alternaient avec quelques grandes photographies, dont une signée, de femmes en toilettes tapageuses, sur la profession desquelles le doute n'était guère permis. Une panoplie de fusils proclamait les goûts du chasseur, et une autre, en pendant, garnie de cannes, les prétentions du vieux Beau. Des cartes de visite s'amassaient dans une coupe. Darras en prit distraitemment quatre ou cinq. Le hasard voulut qu'il tombât sur celle d'une fille. Il y lut, écrit familièrement au crayon : « A ce soir, à dîner. » Il savait bien que Chambault vivait ainsi. Pourquoi cette constatation d'habitudes peu délicates, mais après tout assez inoffensives, l'accablait-elle d'une mélancolie, à laquelle il n'eut pas le loisir de s'abandonner ? Le valet de chambre revenait, et avec une réponse négative :

— « M. le comte aurait bien voulu recevoir monsieur, mais il est plus mal en ce moment, et la personne qui a été mise là par le docteur s'y est absolument opposée. »

— « Je ne peux pas voir le fils de M. de Chambault ? » dit Darras qui voulait savoir si Lucien n'était pour rien dans cette défense.

— « Il est parti, voici une heure, pour aller chez un grand médecin qu'ils veulent avoir en consultation. Il ne tardera pas à rentrer... »

— « Et la personne dont vous parliez et qui garde le malade ? » interrogea Darras... « Donnez-lui ma carte, et demandez-lui si elle veut me recevoir un instant... »

Un soupçon venait de traverser sa pensée. La formule employée par le valet de chambre lui avait fait deviner qu'il s'agissait d'une femme. Pourquoi cet homme n'avait-il pas simplement dit : la garde ? Darras avait aussitôt songé à l'une quelconque des créatures dont les cartes de visite dans le plateau et les portraits sur les murs de cette antichambre attestaient l'intimité avec le maître du logis. Non, Lucien n'aurait pas supporté une pareille présence. Il avait passé la

nuît là. Il était parti à la recherche d'un célèbre consultant. C'était donc lui qui avait pris en main, comme il était d'ailleurs naturel, — il était le fils, — la direction de cet intérieur... Si cette personne installée au chevet du mourant, avec l'autorisation du docteur et celle du jeune homme, était Berthe Planat, au titre d'étudiante en médecine?... Pourquoi pas?... Cette idée, brusquement apparue, s'était du coup traduite en acte, par cette bien étrange demande. — « Je suis fou, » se dit l'ingénieur, quand le domestique fut reparti dans la direction de la chambre à coucher avec ce second message; « si c'est elle, elle ne voudra pas me voir, et, si ce n'est pas elle, à quoi bon?... » — Cet acte impulsif était si en dehors de son caractère, il s'accordait si peu avec ses plans qu'il en demeurait étonné lui-même. En réalité, il avait obéi à un accès de l'énervement que la multiplication des obstacles produit vite chez les hommes de son type, habitués à marcher droit sur leur but. La rupture de la liaison entre Lucien et cette fille lui avait semblé si aisée! Il avait rencontré de telles surprises, quand il en était arrivé au fait et au prendre! Cette présence de Berthe, si vraiment elle était là, lui avait soudain représenté la chance d'une scène décisive. Il l'avait saisie, instinctivement, presque follement. Était-ce l'endroit, était-ce l'instant d'engager avec elle la négociation qu'il avait entrevue comme un des moyens possibles d'en finir? Et, si ce n'était pas pour en arriver à ce hideux mais nécessaire marchandage, quel était le sens de cette demande d'entretien?... Le sens?... Mais c'était surtout, c'était simplement de se trouver enfin face à face avec son ennemie. Il saurait avec exactitude ce qu'elle voulait et jusqu'à quel point elle le voulait. Et puis Darras subissait, sans s'en rendre compte, la suggestion du sentiment que son beau-fils éprouvait pour cette femme. Pas plus que Lucien n'avait pu mépriser tout à fait son opinion lors de leur premier conflit, il ne pouvait, lui, mépriser tout à fait l'opinion du jeune homme. Ils s'étaient trop habitués à s'estimer l'un l'autre. Le beau-père était bien persuadé que Berthe était une coquine.

Pourtant, au fond de lui, l'opinion de son beau-fils sur elle ne le laissait pas aussi calme, aussi établi dans sa certitude que le supposait l'implacable énergie avec laquelle il avait conduit cette affaire. Il n'y avait là qu'un très petit point de doute, imperceptible à lui-même. Ce point suffisait pour que cette conscience, passionnément éprise de vérité, subit un obscur malaise, qui se changea en une irritation, toute voisine de la colère, lorsque, le valet de chambre ayant reparu et l'ayant fait entrer dans le salon pour y attendre la personne qu'il avait demandée et qui allait venir, il vit arriver Berthe Planat.

C'était bien elle, avec cette silhouette fine et cette physiologie si à part des autres, qui l'avaient tant frappé quand il l'avait vue assise dans la crémèrie de la rue Racine à côté de Lucien. La blouse d'infirmière, qu'elle avait passée par-dessus son corsage, pour vaquer à sa besogne, accentuait encore le caractère presque trop grave de ce joli visage, pâli par l'étude et qu'encadraient, comme alors, les masses de ses cheveux châtons, séparés en deux bandeaux plats et toujours noués par derrière en un épais catogan. Ses prunelles brunes avaient leur même regard, droit et froid dans son insistance attentive, sous lequel les yeux de Darras avaient dû plier, lors de cette première rencontre ; — un vrai regard de clinicien, calme, pénétrant ; celui d'un esprit qui ramasse toutes ses forces pour y voir très clair et conformer son activité au fait, sans aucun autre souci. Berthe était cependant bien émue à cette minute. La remise de la carte de Darras au malade avait provoqué chez celui-ci une immédiate excitation, qui l'avait épouvantée plus encore que la menaçante énigme de cette visite. Quand le valet de chambre était revenu, rapportant cette même carte et la demandant, elle, son geste instinctif avait été celui du refus. Puis elle s'était levée pour suivre le domestique. Elle n'avait pas voulu que le beau-père de Lucien crût qu'elle avait peur de cette entrevue. Pourquoi l'éviter ? Sa conscience ne lui reprochait rien

vis-à-vis de cet homme, dont elle avait au contraire tant à se plaindre. Si son cœur battait très fort en entrant dans le salon, elle gardait sur son front, autour de sa bouche, dans ses yeux, cet air de fierté, si souvent opposé, depuis ces cinq ans, à l'ostracisme de ceux qui savaient son histoire, et qui la méconnaissaient. Ce fut elle qui dit la première :

— « Vous avez demandé à me voir, monsieur. Je vous prierai seulement de me dire aussi brièvement que possible l'objet de votre visite. M. de Chambault est trop malade pour que je puisse le laisser seul longtemps. En attendant le retour de son fils, il n'a que moi auprès de lui. »

— « Je le sais, mademoiselle, » répondit Darras agressivement. « Le domestique est même venu me dire que M. de Chambault avait désiré me recevoir et que vous aviez pris sur vous de vous y opposer. »

— « Je n'ai rien pris sur moi, monsieur, » répliqua Berthe avec sa fermeté douce. « Ma volonté ne compte pas. Le médecin qui traite le malade a recommandé instamment que toutes les émotions lui fussent évitées. Il en a éprouvé une et très forte, rien qu'à la lecture de votre nom sur votre carte. Mon devoir professionnel le plus strict était, dans ces conditions, d'interdire votre visite. M. de Chambault est atteint, depuis plusieurs semaines, d'une cirrhose alcoolique du foie. Il a eu samedi un refroidissement et il fait une pneumonie lobaire. Il en est au troisième jour, le plus critique. Il souffre horriblement pour parler. Il a déjà eu quelques absences et il est sous le coup d'un délire qui risquerait de l'emporter. Ces accidents nerveux sont, dans son état, d'une extrême gravité. Jugez vous-même si, professionnellement, je le répète, je pouvais autoriser cet entretien. »

Elle avait parlé d'une voix nette, affectant d'employer des termes d'une extrême précision technique, comme si, au lieu de s'adresser au beau-père hostile de son fiancé, à un adversaire mêlé d'une si dangereuse façon au drame de sa vie, elle eût formulé un diagnostic devant un des lits de l'Hôtel-Dieu, parmi des étudiants attentifs, dans le service du professeur

Louvet. Cette maîtrise de soi eut pour résultat immédiat d'exaspérer l'aversion si profonde de Darras. Il lui était impossible de rien trouver à reprendre dans cette attitude de la jeune fille, à la fois digne et polie, distante et cependant courtoise. Mais cette force d'hypocrisie n'était-elle pas précisément la cause de la perte du malheureux Lucien? Aussi fut-ce d'un ton sarcastique, presque haineux, qu'il répondit :

— « Il est très malheureux pour nous tous, mademoiselle, que ces raisons professionnelles se trouvent coïncider d'une façon si étonnante avec des raisons d'intérêt personnel. »

— « Je ne vous comprends pas, monsieur, » dit Berthe. Un flot de sang lui était monté aux joues, mais son regard demeurait si ferme que son interlocuteur en éprouva la sorte de révolte qui nous saisit devant certaines audaces de dénégation trop imprudentes. Il voulut confondre l'intrigante avec l'indiscutable vérité des faits et il reprit, brutalement :

— « Vous me comprenez parfaitement, et vous savez très bien pourquoi je suis ici... Mais, pour faire cesser toute équivoque, je vais préciser à mon tour : mon beau-fils, Lucien de Chambault, veut vous épouser. Il a demandé son consentement à ma femme, qu'il l'a refusé, et, profitant d'un article de loi mal fait, il compte passer outre, grâce au consentement de son père. Je suis venu savoir si ce père a été vraiment instruit des raisons qui ont dicté le refus de Mme Darras. J'avais tout lieu d'en douter. Je suis très sûr maintenant qu'il ne l'a pas été. Vous me le prouvez trop en m'empêchant d'arriver jusqu'à lui. Je saurai trouver le moyen de l'avertir malgré vous... »

— « Malgré moi?... » répéta-t-elle. « Vous m'accusez maintenant de cette infamie?... De quel droit?... Les autres choses, celles que vous avez dites à Lucien, vous pouviez croire que je les méritais!... Mais celle-là?... Restez, monsieur; c'est moi qui veux que vous restiez, jusqu'à ce que le docteur soit ici. Vous lui demanderez, à lui-même, de voir le malade. Qu'il vous le permette, sous sa responsabilité!... Moi, je ne peux pas. Vous m'outrageriez plus cruellement

encore que ma conscience médicale me ferait vous répondre : « Non, vous ne verrez pas M. de Chambault en ce moment... » Seulement, il est affreux d'être jugée ainsi, quand on ne fait que son devoir... »

— « Et comment voulez-vous que je vous juge autrement ? » s'écria Darras. L'accent de la jeune fille trahissait une si intense souffrance, une telle sincérité, et si blessée, que le point de doute avait été touché en lui. Il n'en mit que plus d'âpreté à continuer : — « Vous parlez de conscience médicale. On n'a pas de conscience dans un métier quand on n'en a pas dans sa vie... Oui ou non, Lucien a-t-il fait ce que j'ai dit?... Oui ou non, l'a-t-il fait avec votre assentiment ? Qui sait ? avec votre conseil?... Oui ou non, vous préparez-vous à entrer de force dans une famille qui ne veut pas de vous, et qui a des raisons trop légitimes pour ne pas en vouloir?... Je n'ai pas cherché cette rencontre ; mais, puisque le hasard nous a mis en présence l'un de l'autre, je vous aurai du moins dit ce que Lucien vous a sans doute caché, notre résolution définitive, irrévocable, à ma femme et à moi. Vous réussirez peut-être à épouser Lucien, quoique je sois décidé à tout pour l'empêcher. Oui, à tout. Mais jamais, ni ma femme ni moi, nous ne vous verrons. Jamais vous ne serez de notre famille. Jamais, entendez-vous ? Jamais. Vous en aurez fait sortir Lucien, vous n'y serez pas entrée. »

— « Lucien ne m'avait rien caché, monsieur, » répliqua-t-elle, plus douloureusement encore. « Je savais votre opinion sur moi, et celle de Mme Darras... Je n'essayerai pas de la changer... Je sais aussi par Lucien que vous avez le culte, la religion de la justice. Vous êtes cependant injuste en ce moment, bien injuste. Mais il m'est impossible de vous le démontrer... Je ne l'essayerai pas, » insista-t-elle, comme accablée et en secouant la tête. « Il y a cependant une de vos affirmations contre laquelle je veux avoir protesté. Non, l'idée de ce mariage n'est pas venue de moi. Non. Je n'ai pas médité d'entrer dans votre famille... Cela, vous auriez pu l'apprendre

en interrogeant Lucien... Mais, c'est vrai, vous ne le croiriez pas, même lui. Vous supposeriez que je lui ai joué une comédie... Ah! comment prouver que je ne mens pas?... »

— « En renonçant à ce mariage, tout simplement, » répondit Darras. — De plus en plus, à mesure qu'avancait cet étrange entretien, la véracité de son interlocutrice s'imposait à lui. Cette évidence aurait dû, dans la logique de ses principes, désarmer l'énergie de son opposition. Le bourgeois français, régulier et conventionnel, qu'il était resté, malgré ses théories, n'apercevait au contraire, dans cette bonne foi possible de l'amie de son beau-fils, qu'un moyen de séparer les deux jeunes gens. — « Oui, » insista-t-il, « si vous me dites la vérité, agissez en conséquence. Si cette idée de mariage n'est pas venue de vous, elle doit vous faire horreur maintenant. On ne sépare pas un fils de sa mère, et pour toujours. C'est trop coupable. »

— « Ce n'est pas moi qui les ai séparés, » interrompit Berthe vivement; elle répéta : — « Ce n'est pas moi... Moi non plus, je n'ai pas cherché cette rencontre, qui m'est plus pénible encore qu'à vous, monsieur. Il vaut peut-être mieux, en effet, qu'elle se soit produite et que vous m'ayez parlé d'une manière qui m'autorise à ne rien ménager... Descendez en vous-même et demandez-vous si, moi partie de sa vie, Lucien vous reviendrait, à vous et à sa mère; s'il serait vraiment uni de cœur avec vous. Monsieur Darras, vous savez trop que non. Vous savez que c'est vrai, ce que je vous dis là, que c'est vrai... J'ai bien réfléchi, ces derniers jours, je vous assure. J'ai bien regardé Lucien. Je l'aime. Ah! profondément, passionnément... Mais, si je croyais qu'il dût être heureux par le sacrifice de cet amour, j'aurais la force de l'accomplir, et de le quitter, pour lui. J'ai voulu le faire, et j'ai compris que je ne devais pas le faire, parce qu'il n'a que moi... Cette famille de Lucien dont vous me parlez, où est-elle? Chez vous? Pourquoi court-il Paris alors, fou d'inquiétude, à cause de cet homme qui agonise dans cette chambre? Il y a trois jours, il croyait que cet homme ne lui était plus

rien. C'était son père, avec tous les droits du père, vous en êtes convenu vous-même, de par la loi, et, l'angoisse de son fils le prouve, de par la nature. Quand on a deux familles, on n'en a pas; et il n'en a pas... Vous savez que c'est vrai encore et que ce n'est pas moi qui en suis la cause. Je m'en irais, qu'il vous en voudrait seulement davantage de l'avoir privé du seul cœur qui soit tout à lui. Car il est tout à lui, sans partage, absolument. Sa famille, ce sera moi, et lui, il sera la mienne. Nous nous suffirons. C'est le mot qu'il m'a dit quand il m'est revenu après avoir tout appris, par vous, de ce que j'avais voulu lui cacher. Je l'avais voulu, pour lui encore, pour lui toujours... J'avais tort... Je n'ai su combien il m'aimait que depuis ce moment... Laissez-le faire sa vie, monsieur Darras... J'irai jusqu'au bout : vous le lui devez. Êtes-vous sûr de n'avoir pas fait la vôtre à ses dépens?... »

Elle avait à peine achevé de prononcer ces phrases, si dures pour celui qui les écoutait, qu'un incident auquel ils ne s'attendaient ni l'un ni l'autre vint apporter un commentaire d'une force singulière à ces trop justes réflexions. Chacune avait blessé dans Darras une fibre vivante, mais à chacune aussi une voix avait répondu en lui le : « C'est vrai, » par lequel l'accusée avait commenté ce réquisitoire où elle s'était tout d'un coup posée en accusatrice. Il allait pourtant répondre, et non moins violemment que l'autre jour à son beau-fils, quand celui-ci avait, sous une autre forme, fait aussi le procès à son ménage de mari d'une divorcée. Un coup de timbre, dont la force et la brusquerie trahissaient l'impatience nerveuse de l'arrivant, arrêta les mots sur ses lèvres.

— « C'est Lucien... » dit Berthe en joignant les mains dans un geste d'angoisse qui contrastait avec sa fermeté de tout à l'heure, comme si elle n'eût plus eu son énergie lorsqu'elle n'était plus seule en jeu. « Je vous en supplie, monsieur, ne vous montrez pas... Pensez où vous êtes... »

— « C'est à lui de penser où il est, » répondit le beau-père. « Je n'ai pas à me cacher de cette visite. Comme il se conduira, je me conduirai... »

L'intuition de l'étudiante ne l'avait pas trompée. La voix de Lucien se faisait entendre dans l'antichambre. Il interrogeait le domestique qui lui ouvrit la porte du salon. Il vit celui qu'il avait si longtemps appelé son père, et celle qu'il appelait sa fiancée, l'un auprès de l'autre, les yeux encore brillants, les traits encore bouleversés de ce rapide et tragique dialogue. Il esquissa un geste d'une surprise qui aurait dû aussitôt, après la discussion qui avait provoqué son départ de la maison maternelle, se changer en une fureur agressive. A peine s'il regarda l'insulteur de son amie, qui avait osé la poursuivre et le poursuivre, même ici. L'anxiété dont il était dévoré fut plus forte que le sursaut de sa rancune. Il marcha droit sur Berthe, et comme s'il n'eût pas aperçu Darras :

— « Hé bien ? » demanda-t-il. « Comment s'est passée cette heure ? A-t-il eu une autre crise ? »

— « Il n'en a pas eu, » répondit-elle. « L'oppression est très grande, mais il a sa pleine connaissance. »

— « Louvet me suit, » reprit le jeune homme. « Je l'ai trouvé à sa consultation. Elle finissait. J'ai prévenu l'autre docteur. Ils seront là avant vingt minutes... Lui avez-vous fait l'injection de morphine ? »

— « Oui, » répondit Berthe, « et j'ai appliqué les ventouses. Que pense Louvet ? Lui avez-vous expliqué le cas comme je vous l'avais dit ? »

— « Mot pour mot. Il croit que cette nuit sera très critique, mais naturellement il ne peut pas se prononcer sans avoir vu... Je vais près du malade... Il est seul ? »

— « Depuis dix minutes... J'y retourne aussi... »

Lucien était sorti du salon, comme il y était entré, sans une parole pour Darras, sans un regard. Berthe le suivit, après avoir dit presque à voix basse un : « Oh !... partez, monsieur !... » où frémissait le reste de la terreur qui l'avait saisie devant cette rencontre inopinée des deux hommes. Aucun événement n'en était résulté cependant. Pourquoi ? Parce qu'en ce moment et comme elle l'avait dit, Lucien était fou d'inquiétude. *Son vrai père existait seul pour lui.* Celui qui

l'avait élevé, et dont sa mère portait le nom, ne comptait plus. Il avait suffi que le fils se retrouvât devant un mortel danger de ce vrai père, pour que la voix du sang s'éveillât en lui, unique, souveraine, toute-puissante. Il était revenu à Chambault, c'étaient les termes encore de Berthe, de par la loi et de par la nature. Cette sensation de la faillite de son propre mariage que Darras avait eue, d'une façon si amère, devant les remords religieux de sa femme, l'étreignit dans ce salon du premier mari avec une telle force qu'il ne put pas supporter de demeurer là plus longtemps. Le malade eût demandé à lui parler, maintenant, qu'il eût refusé de se rendre dans cette chambre d'agonie, par horreur d'y voir son beau-fils montrer au moribond cette affection qu'il n'avait pas le droit de condamner, — le père le plus criminel reste un père, — dont il ne devait pas s'étonner, — l'approche de la mort retourne si profondément le cœur de celui qui va mourir et de ceux qui le voient mourir ! Qu'un flot de pitié eût jailli en Lucien, balayant tout, noyant tout, et les plus légitimes rancunes et les plus justes sévérités, comment ne pas l'en estimer ? Darras était trop magnanime, à travers les étroitesse de certaines de ses idées, pour ne pas s'incliner devant ce foudroyant renouveau de piété filiale. Cependant c'était, des divers sentiments constatés chez le jeune homme durant cette funeste semaine, celui qui lui répugnait le plus intimement, le plus absolument. A ce trouble se mélangeaient, pour l'accroître, ses doutes grandissants sur l'équité des procédés qu'il avait employés vis-à-vis de Berthe Planat. Il n'avait hésité devant aucun coup à lui porter, tant il l'avait crue une dangereuse intrigante. L'était-elle vraiment ? La conversation qu'elle venait de soutenir avec lui le poursuivait d'une espèce de remords à mesure qu'il s'éloignait du théâtre de cette bouleversante rencontre... Il la revoyait, et son regard si droit, si perçant. Il l'entendait, et sa voix si franche... Si pourtant il s'était trompé sur elle et que Lucien eût raison?... Sa loyauté ne se fût point pardonné de cacher à Gabrielle cet ébranlement d'une conviction qui n'était plus entière, et ce

fut l'un de ses premiers mots, quand, rentré à la maison de la rue du Luxembourg, il la trouva qui l'attendait toute fiévreuse. Elle l'avait guetté par la fenêtre et se précipitait au-devant de lui à mi-chemin de l'escalier :

— « Tu l'as vu ? » interrogea-t-elle. « Qu'a-t-il répondu ? Retire-t-il son consentement?... Parle. Mais parle vite... »

— « Je ne l'ai pas vu, » répondit-il ; « son état est trop grave. Mais j'ai vu Lucien. »

— « Mon Dieu ! Et que vous êtes-vous dit ? »

— « Rien. Il a fait celui qui ne me reconnaissait pas. J'ai vu aussi Mlle Planat. »

— « Berthe Planat?... Lucien a osé installer Berthe Planat au chevet de son père?... »

— Il faut lui rendre la justice qu'elle paraît le soigner avec beaucoup d'intelligence et de dévouement... J'ai causé avec elle, » reprit-il après un silence d'un instant. « Ah ! ma pauvre amie, si j'avais été injuste cependant?... »

— « Que veux-tu dire ? » demanda Gabrielle.

— « Que je l'ai trouvée bien différente de ce que j'appréhendais. Elle a montré, dans ces quelques minutes, une intelligence, une fermeté, une netteté... Enfin il faut attendre l'enquête que l'on fait pour moi au ministère. »

— « Et toi aussi, tu vas prendre son parti, tourner, m'abandonner?... » gémit la mère. « Est-ce possible ? Ne me dis pas que tu consentiras jamais à ce mariage, Albert. Ce n'est pas vrai... S'il se fait, quelle épreuve pour moi ! quelle expiation ! »

— « Il ne se fera pas maintenant, en tout cas, » interrompit Darras. « Je rapporte de ma visite l'impression que le malade a bien peu de jours à vivre, peut-être quelques heures... Qu'il meure cette semaine, et son consentement n'est plus valable. Tout alors dépendra de toi. »

— « Quelques heures, » répéta Gabrielle. « Est-ce possible?... »

Elle avait mis dans cette exclamation tant de sérieux triste, une si douloureuse épouvante avait passé dans ses yeux, que

Darras laissa tomber la conversation. Il avait cru saisir un signe nouveau de l'indestructible durée du premier mariage à travers et malgré le second. Il avait suffi que cet abject Chambault fût en danger pour que son fils retrouvât en lui-même les plus chaudes tendresses de sa lointaine enfance à l'égard de ce père déchu ! En était-il ainsi pour Gabrielle ? L'idée de la mort possible de cet homme avec qui elle avait vécu des années — cinq années, presque la moitié de la durée de son présent ménage, — réveillait-elle dans sa mémoire des images qui le lui rendaient vivant ? Darras en frémit, sans se douter que les émotions subies par cette femme, désormais vouée à une inguérissable nostalgie des choses religieuses, étaient d'un tout autre ordre. Il ne les eût pas moins détestées. A cette nouvelle que cette existence si basement traînée dans les pires désordres allait s'éteindre, la pensée de l'autre vie s'était tout d'un coup offerte à Gabrielle. Ce jugement d'outre-tombe qu'elle redoutait tant pour elle-même depuis qu'elle avait recommencé de croire, cette âme dégradée allait l'affronter, dans quelles conditions ? Distinctement, elle avait vu la chambre de l'agonisant, le malheureux se débattant sous l'étreinte du mal, son fils auprès de lui, Berthe Planat, un médecin, — et pas de prêtre ! Qui donc songerait à en appeler un ? Ce ne serait pas Lucien, qui ne croyait pas ; ce ne serait pas cette étudiante dont les mœurs révélaient assez l'absence de foi. Ce ne serait pas le médecin. Ils en auraient choisi un qui avait les mêmes convictions qu'eux. Ce ne serait pas le malade. Le peu de religion qu'il avait pu avoir s'était certes usé dans sa triste vie. Il n'avait plus de proche parent pour lui rendre ce suprême service de lui assurer ce pardon que la bonté de Dieu réserve même au repentir de la dernière minute. Plus de proche parent ?... Et elle-même ?... La phrase, qu'elle avait osé dire à Darras quand son secret lui avait enfin échappé, n'était pas le cri de surprise d'une exaltation passagère. Devant ce Dieu, dont personne ne rappellerait la redoutable justice au mourant, elle était toujours la femme de ce malheureux. Si le devoir incombait à quel-

qu'un de procurer à cet homme la grâce des sacrements, c'était à elle. — Oui, mais elle portait le nom d'un autre... Elle vivait avec un autre... Elle était, légalement, la femme d'un autre... Elle en aimait un autre... Elle l'avait regardé, cet autre, avec une supplication au bord de ses lèvres qu'il lui permit d'aller là-bas, d'où il venait. Et elle s'était sentie incapable de formuler cette demande, d'en avouer le motif surtout... Elle s'était tue... Les quelques heures passaient cependant. Le soir avait succédé à l'après-midi, la nuit au soir... Albert et elle étaient derechef en tête à tête dans le cabinet de travail qui les avait vus prolonger des veillées si taciturnes, cette dernière semaine. Celle-ci s'écoulait pareille, sans qu'il levât les yeux d'un travail où il paraissait s'absorber. Elle ajoutait des points après des points à sa tapisserie commencée... Était-il encore temps de parler seulement?... Quelques heures?... Darras avait dit « quelques heures », et combien déjà étaient passées!... Minuit allait sonner... Il était inutile de parler ce soir. Mais demain matin, dès la première heure, elle parlerait, et, si elle n'en avait pas la force, elle sortirait sans avoir parlé. Elle irait chercher le Père Euvrard. Elle l'amènerait place François-I^{er}... Elle se coucha sur cette résolution et cette espérance, pour être réveillée, le lendemain matin, par ce billet de son fils : « *Maman, mon père est mort cette nuit. J'ai besoin de te voir, de te parler. Il m'a demandé de le faire. D'après sa volonté, ses obsèques auront lieu dans le caveau de famille, à Villefranche-d'Aveyron. A mon retour, je te demanderai de me recevoir. Je suis très malheureux et je t'aime. Pense que je n'ai plus que toi.* » Et il avait signé, comme dans son enfance : « *Ton petit.* »

— « Ah ! » gémit-elle, « si j'avais parlé hier ! Si j'y étais allée ! Et il est trop tard !... Je pouvais le sauver. Je ne l'ai pas fait... C'est maintenant que je suis perdue. C'était mon mari et j'étais sa femme. Je l'étais toujours... J'ai été trop coupable !... »

IX

UN ADIEU

La souffrance de ce remords devait du moins être épargnée à cette âme, tourmentée par tant d'épreuves; et chacune, en lui apparaissant comme une conséquence directe de la grande erreur de sa vie, avait redoublé sa foi. Elle avait pratiqué d'instinct ce conseil donné par un Père de l'Église et dont Joseph de Maistre a écrit que c'était un des plus beaux mots sortis d'une bouche humaine : « *Vis fugere a Deo? Fuge ad Deum* : Avez-vous peur de Dieu? Sauvez-vous dans ses bras... » Cette épreuve-là, celle d'avoir participé, faute d'un peu de courage, à la perte éternelle d'un être à qui l'avait engagée autrefois le plus solennel serment, eût sans doute dépassé ses forces. La pauvre femme le sentit elle-même, et, tout de suite, elle chercha le moyen de savoir si réellement elle aurait désormais à porter ce poids sur la conscience. Quel moyen? Son fils allait partir pour Villefranche, s'il n'était pas déjà parti. Pouvait-elle d'ailleurs aller le trouver, elle aussi, comme Darras la veille, dans l'appartement où était mort Chambault, au risque de s'y rencontrer avec une Mlle Planat?... Attendrait-elle d'être bien sûre que la levée du corps eût été faite, pour se rendre à cette maison où elle ne se heurterait plus ni à Lucien ni à cette fille, avant d'interroger les gens de service?... Écrirait-elle au notaire, à ce M. Mounier qui lui avait le premier annoncé la maladie dont la terminaison foudroyante marquait une telle date dans sa vie?... Tous ces projets lui traversèrent l'esprit, devant ce billet de son « petit » qui, même à cette minute, et sans le savoir, se faisait encore une fois son bourreau. Elle finit par s'arrêter à un procédé détourné, mais il lui donnerait d'une manière certaine le renseignement, pour elle d'une importance tragique, qu'elle désirait. Elle écrivit à ce cousin du mort,

dont il a déjà été parlé, le vieux général de Jardes, avec qui elle conservait des relations. Quand la réponse arriva, portée par un domestique, c'était le moment du diner. Gabrielle était à table, ne parvenant pas à dissimuler une anxiété dont Darras ne soupçonnait guère le vrai motif. Comment ne pas l'attribuer à la nouvelle reçue le matin, et, l'expliquant ainsi, comment ne pas en souffrir lui-même? Ce lui fut un coup au cœur, après tant d'autres, de voir Gabrielle frissonner, quand le valet de chambre lui remit l'enveloppe en lui nommant l'expéditeur, le rouge de l'émotion envahir son visage, ses mains trembler un peu. Elle ouvrit ce message, et, en ayant pris connaissance, un autre tressaillement passa sur ses traits. L'enveloppe contenait une carte de M. de Jardes, avec un mot et la lettre de faire part d'Edgard de Chambault, où se trouvait la mention : *muni des sacrements de l'Église*. Un même retour de piété familiale avait fait désirer au mourant d'être enterré dans le caveau des siens, après avoir si tristement porté leur nom, et de finir comme il avait vu finir son père et sa mère, lui qui avait vécu au rebours de tous leurs principes. Il arrive sans cesse, et précisément chez les hommes de cette espèce, rejetons dégénérés d'une longue lignée de croyants, que le chrétien se réveille au moment suprême par un phénomène où il est permis de voir une preuve, entre mille, de la grande loi de la réversibilité. Toute famille est une. Certaines grâces, accordées dans des instants pareils à un descendant dégradé d'une race pieuse, n'attestent pas moins clairement cette unité, que les malheurs infligés aux héritiers vertueux d'un sang coupable. Ce sont là de ces évidences troublantes, inintelligibles; mais, sans elles, les détours secrets de la vie humaine seraient plus inintelligibles encore. Le cynique viveur dont les brutalités avaient rendu l'existence commune insupportable à la plus dévouée, à la plus délicate des épouses, et qui s'était remarié lui-même, en dépit de l'opinion de son monde, dans de si basses conditions, — le père inconscient qui n'avait caché à son jeune fils aucun des scandales de ses désordres, — l'incorrigible libertin

qu'emportait avant l'âge une maladie provoquée par des habitudes d'ignoble intempérance, s'était rappelé, sur son lit d'agonie, les enseignements de sa lointaine enfance. Éclairé sur la gravité de son état par la consultation qui avait suivi la visite de Darras et peut-être par l'étrangeté même de cette visite, il avait demandé un prêtre. Il avait été administré. Le laconique libellé de cette lettre de faire part racontait ce suprême retour, et cette autre phrase : *L'inhumation aura lieu dans le caveau de la famille, à Villefranche-d'Aveyron*, achevait de donner à cette fin d'un homme avili une dignité dont ses mœurs avaient trop manqué... C'était pour Gabrielle l'allègement d'un terrible scrupule. Tant de souvenirs étaient malgré tout réveillés en elle par cette annonce funéraire où son fils figurait et elle pas!... Elle en fut remuée, et d'autant plus profondément qu'elle sentit peser sur elle le regard interrogateur d'Albert. Elle posa la lettre sur la table, au lieu de la lui tendre, et le dîner s'acheva sans qu'elle eût fait la moindre allusion au contenu. Le nom de l'envoyeur, le format du papier, l'encadrement de deuil ne permettaient pas le doute. Darras regardait le large bord noir se détacher sur la blancheur de la nappe. Il y avait pour lui quelque chose d'insupportable dans cette simple feuille de papier dont la matérialité évoquait ce premier mari qu'il avait tant méprisé, tant haï aussi. Il la regardait, cette lettre de mort, tacher de sa souillure sa table de famille, à portée de la main de Jeanne, de l'enfant du second mariage, et il pensait :

— « C'est le faire-part de ce misérable. Je ne peux pas en douter. Pourquoi Jardes, qui a toujours été si correct avec moi, l'envoie-t-il à Gabrielle?... Pourquoi est-elle si troublée?... »

La réponse à cette question ne devait lui être donnée que dans la soirée, et après s'être endolori le cœur à cette dure sensation de l'*autre ménage*, toujours réel, toujours présent. Hélas! si amère que fût pour lui cette explication qui attribuait le trouble de Gabrielle au rappel d'un odieux passé, ne l'eût-il pas préférée à la véritable? Ce fut en redescendant

de la chambre de leur fille dans son cabinet qu'elle lui dit :

— « Je ne t'ai pas parlé à table de la lettre de M. de Jardes, à cause de Jeanne. J'ai toujours si peur qu'elle ne devine ce que nous lui avons caché, que le père de Lucien vivait quand je t'ai épousé... »

— « Ta correspondance est à toi seule, tu le sais bien... » répondit simplement Darras.

— « Je tiens à ce que tu lises cette lettre, » insista-t-elle. « Je ne veux plus avoir fait une démarche que tu n'aies pas sue. Je t'ai vu trop souffrir de mon silence... J'ai compris à l'expression de ton visage, pendant le dîner, et depuis, que tu avais deviné quel était ce faire-part. M. de Jardes me l'a envoyé parce que je lui avais écrit mon inquiétude sur un point où je pouvais croire ma responsabilité engagée... Mais lis... »

La carte du général ne contenait que quelques mots disant à Mme Darras qu'elle trouverait dans le billet mortuaire le renseignement qu'elle désirait. Sur ce billet, en effet, la ligne relative aux sacrements était soulignée au crayon.

— « Oui, » reprit Gabrielle, « tu m'avais dit hier qu'il y avait danger. J'avais trop de raisons de penser que personne dans l'entourage de ce malheureux n'appellerait un prêtre... J'ai eu l'idée de te demander de me laisser faire cette démarche... Je n'ai pas osé. Quand j'ai appris cette mort, ce matin, j'ai tremblé... »

Elle n'acheva pas. Darras avait regardé le billet de M. de Jardes, puis la lettre de faire-part. Il regardait sa femme maintenant avec une expression d'une détresse infinie et il implora :

— « Tu ne penses pas cela sérieusement? Dis-moi que tu ne le penses pas. »

— « Quoi? » fit-elle.

— « Que la présence d'un prêtre au chevet d'un mourant change quoi que ce soit au sort qui l'attend dans l'autre monde, s'il y en a un? »

— « Mais il y en a un, mon ami, dit-elle; tu le sais bien, qu'il y en a un... »

— « Je ne sais rien, que ce qui est établi scientifiquement, » répliqua Darras. « Mais admettons un instant que cet autre monde existe. Admettons un jugement après la mort, quoique cette idée d'une prime offerte à la vertu soit la destruction de la moralité supérieure. Ce jugement, pour être équitable, doit porter sur l'existence entière. En quoi peut-il être modifié par les gestes et les paroles d'un homme en surplis, autour d'un demi-cadavre qui garde à peine assez de connaissance pour penser et de souffle pour parler? »

— « Il suffit qu'il puisse se repentir, » répondit Gabrielle, « et s'unir pour son sacrifice au mérite du Sauveur... C'est toute la foi chrétienne que ce rachat des pauvres pécheurs que nous sommes par les douleurs qu'a subies pour nous l'Homme-Dieu. Les gestes et les paroles du prêtre ne sont que le moyen du sacrement. Oh ! » continua-t-elle d'un ton exalté, « toi qui aimes tant les idées élevées, comment n'admires-tu pas du moins celle-là, même sans y croire? Cette bonté d'en haut toujours prête à nous pardonner, quoi que nous ayons fait, pourvu que nous l'implorions au nom de ce Juste qui a voulu mourir, afin que nous vivions, et nous ne vivons que par lui?... »

— « Nous ne vivons que par notre conscience, » interrompit Darras. « Tu me demandes pourquoi je n'admire pas cette conception, même sans y croire? Parce qu'elle est la négation de la conscience, précisément. Ce Sauveur, comme tu dis, c'est la victime substituée, c'est-à-dire le dogme d'injustice, s'il en fut jamais. »

— « Non, » interrompit Gabrielle avec plus de passion encore, « mais le dogme d'amour, de l'amour infini »

— « Ne discutons pas, mon amie... » dit Albert. Puis, après un silence, lui prenant les mains et du ton d'un reproche si tendre, si indulgent : — « Que nous étions heureux quand nous pensions de même!... Tu les regrettes pourtant, ces longues soirées où chacun de nous ne prononçait pas un mot qui n'eût son écho dans l'esprit et le cœur de l'autre, où nous nous aimions tant?... »

— « Nous penserons de nouveau de même sur tous les points, » répondit-elle avec exaltation, « j'en suis bien sûre, bien sûre... Cette fois, nous serons dans la vérité. Quant à t'aimer, je t'ai trop prouvé à quel point je t'aimais, et pourtant je t'aimerai plus encore, bientôt, comme je ne t'ai jamais aimé, parce qu'alors j'en aurai le droit... »

Que signifiaient exactement ces obscures paroles ? Darras eut trop peur de le comprendre. Il ne provoqua pas un commentaire que Gabrielle ne lui donna point. L'élan qui l'avait ramené vers sa femme s'était brisé. Il laissa retomber ces petites mains fiévreuses qui venaient de serrer les siennes d'une prise où il avait moins senti l'étreinte de l'amour que celle d'une volonté résolue à en conquérir une autre. L'implacable aversion qu'il professait pour le système de croyances représentées par l'Église avait soudain remué dans son cœur. Il venait d'avoir l'évidence qu'il s'était mépris sur la gravité de la crise religieuse subie par sa femme. Il ne s'agissait pas seulement d'un effroi superstitieux produit par les événements de ces derniers jours : la querelle du beau-père et du beau-fils, et l'égarément obstiné de celui-ci. C'était vraiment la Foi qu'il avait devant lui, le phénomène moral le plus déconcertant, le plus irritant pour des esprits de la structure du sien. La lutte entre les espèces, cette inflexible loi de l'univers animal, a sa correspondance exacte dans le monde des idées. Certaines mentalités constituent de véritables espèces intellectuelles qui ne peuvent pas durer à côté les unes des autres. Se rencontrer, pour elles, c'est s'affronter, c'est se déchirer. Les convictions qui semblent les plus abstraites sont des principes vivants tout prêts à déployer contre des principes adverses une énergie destructive. Cet appétit de combat arrive bien vite à mettre en jeu toute la personne. En fait, penser d'une manière trop opposée sur quelques points essentiels, c'est toujours se haïr, s'aimait-on d'autre part aussi tendrement que Gabrielle et Albert. Celui-ci sentit se réveiller en lui cette hostilité, bien voisine d'être cruelle, qu'il avait éprouvée la semaine précédente, à la première confiance

de sa femme. Il eut, cette fois encore, la force de se dompter. L'aurait-il au prochain conflit, et quand elle formulerait en termes positifs l'exigence dissimulée sous ces termes encore vagues : « parce qu'alors j'en aurai le droit ? » Il eut peur qu'elle ne se laissât entraîner jusque-là, dès aujourd'hui. Brusquement, pour éviter un pareil entretien dans cette minute où il se possédait à peine, il prétexta la nécessité, absolument invraisemblable à cette heure, d'une course oubliée, et il sortit de la chambre, puis, quelques minutes plus tard, de la maison, sans qu'elle eût essayé de le retenir. Tandis qu'il s'en allait, droit devant lui, à travers les rues, dans l'ombre, trompant, par une marche forcée, l'agitation violente où l'avait jeté ce bref entretien, elle, immobile sous la lampe, les mains croisées devant son métier qu'elle ne touchait pas, se demandait quand elle aurait le courage de prononcer une certaine phrase. Elle l'avait eue sur les lèvres, et le libre penseur l'y avait lue assez distinctement pour en appréhender avec terreur la menace informulée. La mort avait affranchi la divorcée de l'ancien lien. Elle pouvait devenir la femme d'Albert devant Dieu, l'épouser religieusement. L'insurmontable obstacle avait disparu. Était-il possible que le père de Jeanne, et qui permettait cependant que leur fille fût élevée catholiquement, refusât à la mère ce mariage à l'église, consécration suprême de leur foyer ? Elle se répondait que non, et cependant la crainte lui serrait le cœur... S'il refusait pourtant, que devenir?...

Cette sensation, commune à tous les deux, qu'une des données essentielles de leur vie venait d'être modifiée par cette mort inattendue du premier mari, eut pour effet de suspendre, durant quelques jours, la discussion, qu'ils savaient l'un et l'autre inévitable, sur ce mariage religieux. Ce recul devant cet entretien, d'une suprême importance pour l'avenir de leur ménage, ne procédait pas chez elle et chez lui de la même cause. Comment Albert eût-il provoqué une conversation qui supposait que cet événement avait modifié ses

rapports avec sa femme, alors que son orgueil s'efforçait de ne pas l'admettre? Pour lui, Gabrielle avait été sa femme du vivant de Chambault. Chambault mort, elle l'était toujours, dans des conditions qu'il voulait considérer comme identiques. Ce n'était pas le veuvage qui l'avait affranchie, c'était le divorce. Gabrielle, au contraire, venait, à ses propres yeux, de devenir libre par le veuvage. Elle était sortie de cette équivoque du divorce dont elle avait tant souffert ces derniers mois. Sortie?... Pas entièrement, puisque le lien qui l'attachait à Albert n'était encore que cette union civile qui, pour sa conscience actuelle, ne comptait plus. L'idée d'être mariée enfin, à cet homme qu'elle aimait tant, du seul mariage auquel elle crût maintenant, la soulevait d'une espérance si douce qu'elle en avait peur. Elle désirait si vivement obtenir de lui ce consentement qu'elle hésitait à le lui demander. Elle ne se le dissimulait pas : l'état actuel ne pouvait durer. Il fallait qu'ils s'expliquassent. Elle ne voulait pas douter du succès de sa démarche, et cependant elle la remettait... A quel moment?... Pourquoi?... Tous les jours, des hommes qui ne croient pas acceptent d'épouser chrétiennement une jeune fille qu'ils aiment et qui ne consentirait pas à être leur femme en dehors du sacrement. Ils ne se regardent pas comme déshonorés. Elle se tenait ce raisonnement, se démontrant qu'il en serait de même pour Darras. Puis, la connaissance qu'elle avait de ce caractère la contraignait de sentir l'incertitude de cette analogie, quand il s'agissait de lui. La perspective de la résolution à prendre, s'il n'acceptait pas de régulariser leur ménage, l'accablait à l'avance. Elle s'efforçait de ne pas y penser. Pendant toute cette semaine qui s'écoula entre le départ de son fils et son retour, elle remit chaque matin au soir et chaque soir au lendemain cette bataille décisive. Elle trouvait une excuse à sa faiblesse dans les préoccupations qu'elle gardait, à travers ses propres troubles, sur l'issue des difficultés avec ce fils, suspendues seulement par son funèbre voyage à Villefranche. Il lui avait annoncé sa visite dès son retour. Elle s'attendait qu'à ce moment-là il renouvelât sa

demande d'une autorisation qui maintenant dépendait d'elle seule. Elle avait une telle habitude, et depuis tant d'années, de toujours s'appuyer sur Albert dans les circonstances importantes, que la perspective d'aborder cette lutte sans être en plein accord avec lui la déconcertait par avance. Il était préférable que cette affaire de son opposition légale à ce mariage de Lucien eût été réglée d'abord. La mère était d'ailleurs bien inquiète du changement de plus en plus accentué de Darras à ce sujet. Elle l'avait vu si net, si passionné dans son jugement avant la visite place François-I^{er} et la rencontre avec Mlle Plamat. Un travail s'accomplissait en lui. Dès le lendemain de ce soir où la lettre de faire-part avait provoqué cette conversation, prologue assuré d'une autre plus grave, elle en avait eu une seconde preuve. Elle lui avait demandé s'il ne convenait pas de faire venir leur notaire pour bien arrêter les mesures à prendre, la mort du père ayant annulé l'autorisation donnée.

— « A quoi bon froisser Lucien?... » avait répondu Darras. « Mais oui. Attends sa visite. Tu agiras en conséquence. Il ne peut rien faire sans toi... Vois-le venir... Pour toi-même, il vaut mieux n'avoir pas créé de nouvel incident. Nous avons aujourd'hui deux années pleines devant nous, jusqu'à ce qu'il puisse te faire des sommations. »

— « Deux années? » avait répété la mère. « Mais comment vont-elles se passer, ces deux années? Il a une fortune maintenant. Cette fille ne lâchera pas sa dupe. »

— « J'aurais pensé comme toi avant d'avoir vu Mlle Plamat. Mon sentiment de la justice m'empêche de croire, sans des preuves plus indiscutables, qu'elle soit fausse et intéressée. Je te l'ai dit tout de suite. Son regard, sa voix, son attitude, ses paroles, tout chez elle m'a étonné. Il faut avoir le courage de réformer ses jugements quand on s'est trompé, dût-on s'humilier soi-même. L'équité l'exige, Est-ce le cas? Nous aurons bientôt une occasion de savoir très exactement à quoi nous en tenir. Cette femme a de l'influence sur Lucien, c'est certain, une immense influence... Nous verrons comme elle l'emploiera... J'ai causé avec elle. Si par hasard Lucien

lui avait menti jadis sur nos intentions, elle est renseignée maintenant. Je lui ai dit ce que tu pensais et ce que je pensais. Si elle a un peu de noblesse dans sa façon de sentir, elle tiendra à honneur de ne pas laisser durer le malentendu qui a fait partir Lucien... La fortune dont tu parles a du moins un avantage : c'est un prétexte tout trouvé pour qu'il s'établisse chez lui, sans que cette vie à part constitue une rupture avec nous. »

— « Tu n'espères donc plus qu'il rentrera? » avait-elle demandé. « Tu en paraissais si convaincu? Tu me l'avais tant promis?... »

— « J'en étais sûr alors... Je le suis moins, pour une raison qui doit plutôt calmer tes inquiétudes. J'ai cru qu'il reviendrait tant que j'ai été persuadé de l'indignité de cette femme... Mais si l'enquête entreprise sur elle ne produit rien? S'il n'y a rien en effet dans son passé? Je t'assure que je commence à croire qu'il n'y a rien. »

Et quelques jours plus tard :

— « J'ai eu des nouvelles de la place Beauvau. La réponse est arrivée de Clermont. Les témoignages recueillis là-bas sont unanimes. Mlle Planat n'y a donné durant ses études que des exemples de travail et de bonne tenue. Son histoire à Paris a été colportée avec rage par les quelques professeurs et étudiants cléricaux de l'Université, précisément parce qu'elle avait été irréprochable durant sa préparation à ses examens. Elle les avait passés très brillamment, et l'on connaissait ses idées et celles d'un oncle qui l'a élevée, un des chefs des socialistes de la ville. Il reste à recueillir les renseignements sur sa vie au Quartier Latin. Ce sera plus long... Si l'on ne trouve rien non plus de ce côté-là, en dehors de cette liaison qu'elle avoue, ma conscience m'obligera de me donner tort vis-à-vis de Lucien. »

— « Tu ne me conseilleras pourtant pas de consentir à son mariage?... » dit la mère.

— « Je te conseillerai de parler à ton fils en toute franchise, comme nous avons fait la première fois. Moi-même je.

lui dirai mes doutes actuels, comment ils me sont venus; pour quels motifs j'ai pensé d'abord d'une manière, puis d'une autre. Nous serons en droit alors de lui demander qu'il patiente ces deux années, et nous serons très sûrs de n'avoir pas commis une injustice. Depuis cette conversation, cette terreur me hante, et elle m'est par trop pénible... »

Ainsi Gabrielle risquait d'avoir à lutter contre Albert en luttant contre Lucien à propos de cette créature! Son aversion de mère à l'égard de la séductrice demeurait d'autant plus intransigeante qu'elle-même se trouvait, comme épouse, dans une situation plus incorrecte. A un moment donné, elle avait pu, emportée par le délire du remords, assimiler son état de femme divorcée et remariée civilement à celui d'une irrégulière, comme était la malheureuse fiancée de son fils. En réalité, tout son être intime se révoltait à la pensée qu'une telle comparaison fût seulement possible. Qu'il lui tardait qu'elle ne le fût plus!... Vingt fois, durant cette semaine d'un dernier et angoissant attermoiement, elle fut tentée de retourner chez le Père Euvarde, sûre que le vieux prêtre lui donnerait l'ordre de poser aussitôt à son mari, selon le Code, la question qui devait le décider à devenir son mari selon l'Eglise. Vingt fois, elle repoussa cette idée d'une visite qu'il faudrait ou taire à Darras, — et elle ne se le pardonnerait pas, — ou lui dire, et il ne lui pardonnerait pas d'avoir de nouveau mis un tiers entre eux. Et elle attendait, d'une attente qui rendait plus fiévreuse une totale absence de nouvelles du côté de son fils, depuis le billet, si tendre pourtant, par lequel il lui avait annoncé la mort de son père. Qu'il dût prolonger son séjour dans l'Aveyron, où il avait désormais quelques gros intérêts, elle le comprenait. Que se passait-il pour que, dans cet éloignement forcé, il n'éprouvât plus le besoin de se rapprocher d'elle par le cœur? De courrier du matin en courrier du soir, elle attendait une lettre qui lui annonçât un prochain retour ou qui du moins lui expliquât cette absence. Le courrier n'apportait rien, et elle se perdait en conjectures, parfois insen-

sées : une maladie subite qu'on lui cachait ; le mariage avec Mlle Planat célébré là-bas, grâce à l'ignorance ou à la complicité d'un maire de campagne... Que savait-elle?... Son épouvante la reprenait d'une expiation plus redoutable encore du scandale qu'avait été son ménage, cette longue intimité avec un homme que le monde, qu'elle-même appelait son mari, et qui ne l'était pas. Elle tremblait et concevait, avec toute sa ferveur, le ferme propos de parler à Albert le jour même que Lucien serait revenu. Elle finit par transformer cette résolution en un vœu et par aller à Saint-Sulpice promettre à Dieu d'avoir ce courage. Telle était sa sincérité qu'au moment où elle reçut enfin du jeune homme cette lettre si désirée, où il lui annonçait sa rentrée à Paris et sa visite pour le lendemain, elle pensa se trouver mal. L'échéance était arrivée à laquelle il ne lui vint pas une seconde l'idée de manquer. Son fils ne serait pas plus tôt sorti de chez elle que l'entretien avec son mari aurait lieu. Ce dernier était là justement, un peu inquiet de l'avoir vue qui pâlisait ainsi, et, après avoir pris connaissance du billet, cause de ce saisissement :

— « Il faut être plus maîtresse de toi, » lui dit-il avec douceur. Puis, hésitant un peu : — « d'autant plus que cette entrevue, sera, je le crains, douloureuse... — Oui, » insistait-il, « quand je me suis trouvé en face de Lucien, place François-I^{er}, j'ai eu l'impression qu'il avait encore changé... Je ne t'en ai pas parlé sur le moment, mais il vaut mieux que tu sois prévenue. Je crains que les dispositions où il était déjà vis-à-vis de notre ménage n'aient été très aggravées... »

— « Tu m'as dit pourtant qu'il n'y avait rien eu entre vous à ce moment-là?... » répondit la mère.

— « Il n'y a pas besoin de paroles entre gens qui se connaissent comme nous nous connaissons, » reprit Darras. « Le regard suffit. Je l'aurais mieux aimé tel que nous l'avons vu ici, violent, injuste, furieux. Toute cette colère, c'était son affection exaspérée. »

— « Et l'autre jour?... Achève... »

— « L'autre jour, j'ai senti que je n'existais plus pour lui.

J'ai bien pensé depuis à ce parti pris de ne plus me connaître, que j'ai lu distinctement dans ses yeux... Je ne te répéterai pas les réflexions que j'ai faites. Tu les devines. Je peux m'être trompé. Si j'avais vu juste, cependant, cette première conversation entre toi et lui, revenant d'où il revient, risquerait de te réserver des surprises. Tâche donc de t'y bien préparer et d'y apporter du calme, beaucoup de calme. Les conditions ne sont plus tout à fait les mêmes. Tu n'as plus à craindre un coup de tête immédiat. La loi est pour nous... Tâche seulement que Lucien ne sorte pas d'ici pour n'y plus revenir... »

Il n'ajouta rien. Visiblement, les impressions qu'il résumait dans ces termes ambigus avaient été si amères qu'insister davantage lui était pénible. Cet avertissement correspondait trop à certaines idées éveillées chez Gabrielle par le silence de son fils durant ces huit jours. Elle n'essaya pas d'arracher à son mari des explications qui lui auraient coûté à lui, et qui, à elle, n'auraient rien appris. Lorsque, vingt-quatre heures plus tard, Lucien entra dans le petit salon où, l'autre semaine, de si terribles paroles s'étaient prononcées entre eux trois, elle comprit, dès le premier coup d'œil, que son mari ne s'était pas trompé. Elle avait devant elle quelqu'un qu'elle ne connaissait pas tout à fait. D'avoir assisté aux derniers jours de son père, d'être allé ensuite dans ce coin de province d'où sortait leur lignée, d'avoir vécu cette semaine entière avec des parents et parini les souvenirs du mort, avait suscité chez le jeune homme des pensées et des sentiments bien différents, et de ceux qu'il avait eus autrefois, et de ceux même dont l'éclat avait rempli cette pièce. Gabrielle touchait à la plus dure épreuve qui puisse atteindre une femme divorcée et remariée : son enfant avait cessé de lui donner complètement, absolument raison. Ce geste presque instinctif qu'il avait encore eu dans le billet écrit pour lui apprendre la catastrophe, ce caressant mouvement vers elle dans la peine, il ne l'avait déjà plus. Il n'était plus « son petit ». Malgré lui peut-être, il était son juge. Elle lut cela sur son visage amaigri, dans ses prunelles

brillantes, sur sa bouche frémissante, avant même qu'il n'eût parlé, et, du même coup, cette question du mariage avec Berthe Planat, dont elle avait été tellement inquiète, passa au second plan de ses préoccupations. La différence entre leur dernière entrevue, si douloureuse, si tendre encore, et celle d'aujourd'hui, fut bien marquée par ce très petit fait, mais très significatif : ni lui, ni elle ne se précipitèrent au-devant l'un de l'autre comme alors. A peine si elle se leva du fauteuil où elle travaillait, afin de l'embrasser, longuement et silencieusement. La force lui aurait manqué pour aller à lui, tant elle appréhendait ce changement du cœur du jeune homme, annoncé par Darras. Tout de suite, un autre petit fait, plus significatif encore, augmenta son trouble : l'opposition entre les vêtements de grand deuil que portait Lucien et sa toilette. Elle l'avait pourtant choisie presque sombre, sa fine sensibilité de femme ayant prévu ce contraste. Puis, tremblant qu'Albert ne fût froissé, elle n'avait pas osé se mettre tout en noir. Lucien aussi tressaillit devant ce visible symbole du divorce qui continuait de séparer son père et sa mère d'une séparation plus profonde que la mort, et ce fut d'une voix triste qu'il répondit, quand elle lui eut demandé affectueusement :

— « Tu as été bien ébranlé, mon pauvre enfant, bien atteint?... »

— « Oui, maman, plus que je ne peux te le dire. »

— « Mais tu peux me le dire... » insista-t-elle. « Je peux tout entendre... La mort, vois-tu, efface bien des choses, et, du moment que tu as un chagrin, surtout celui-là, sois très sûr que j'en prends ma part. »

— « Je le sais, » dit-il ; « mais causer de tout cela, même à toi, me ferait du mal... C'était mon père, et quelques torts qu'il ait eus à ton égard, à mon égard aussi, en le voyant mourir j'ai senti que je gardais pour lui, au fond de mon cœur, une tendresse que je ne soupçonnais pas... Il est mort très paisiblement. Il avait eu quelques crises de délire bien pénibles. Ce délire a disparu. Il a réclamé un prêtre. J'ai cru

devoir accéder à son désir. Après le départ de ce prêtre, il a encore eu une demi-heure lucide, où il m'a parlé. Ensuite, une espèce de torpeur l'a envahi, et il a passé sans autres signes de souffrance. On lui faisait des piqûres d'éther qu'il ne sentait même pas... C'est dans ce dernier entretien qu'il m'a chargé pour toi d'un message, comme te l'a dit mon billet. Il a voulu que je te demandasse pardon, en son nom, de n'avoir pas été pour toi ce qu'il aurait dû être. Il a pu commettre bien des fautes, maman. Je te le jure, ce n'était pas un mauvais homme. Lui pardonnas-tu? Dis-moi que tu lui pardonnas. J'ai besoin que tu me le dises... »

— « Je lui pardonne, » répondit simplement Gabrielle, que son fils interrompit aussitôt, comme s'il redoutait toute autre parole.

— « Merci, » reprit-il, « en son nom et au mien... » Il fit signe à sa mère de ne pas ajouter un mot, et il se mit la main sur les yeux une minute, du geste de quelqu'un qui comprime une émotion trop intense. Puis, redevenu plus calme : — « Tu viens de me faire beaucoup de bien, maman, et je voudrais que nous pussions en rester sur cette impression qui m'a été si douce. Mais il y a un autre point qu'il faut aborder. Il serait puéril de le remettre. Ce n'est d'ailleurs que la suite de notre conversation de l'autre jour, où nous n'avons été très maîtres de nous, ni toi, ni moi, ni... » — Il ne nomma pas son beau-père et conclut presque brusquement : — « Enfin, tu as deviné qu'il s'agit de mon mariage... »

— « Est-il très nécessaire que nous en parlions maintenant? » dit la mère. « Je viens de te voir si ému. J'ai été si émue, moi aussi. Nous avons senti de même sur ce sujet si délicat... Ne touchons pas dès aujourd'hui aux questions qui nous divisent... »

— « C'est aujourd'hui cependant que cette affaire doit être réglée, » répondit le jeune homme, avec décision. — « D'ailleurs, la phrase que tu viens de prononcer me renseigne suffisamment sur tes intentions. Permets-moi de te les faire préciser. Ce ne sera pas très long, et tu peux constater que je ne

suis plus exalté. Réponds-moi donc en toute franchise. Je le sais par mon notaire, M. Mounier : tu es au courant de la démarche que j'avais faite auprès de mon père. Je l'ai faite, et je m'en suis cru le droit, parce que l'empêchement mis à mon mariage ne venait pas vraiment de toi. S'il était venu de toi, je veux dire de toi seule, j'aurais hésité avant d'employer le moyen que me donnait la loi. Ce n'est pas contre toi que j'ai agi. En tout cas, à tort ou à raison, j'ai agi. Tu sais par M. Mounier le résultat : j'avais obtenu de mon père son consentement. Il me l'avait accordé, remarque-le, en pleine connaissance de cause. Je ne lui avais rien caché des conditions où se trouve Mlle Planat. Il était malade, c'est vrai, et il se sentait s'en aller, mais il avait sa tête. Il a voulu me prouver qu'il m'aimait en ne s'opposant pas à une union dont il a compris qu'elle était mon plus passionné désir, et qu'elle sera mon bonheur. S'il avait vécu deux semaines de plus, ce mariage aurait eu lieu. Sa disparition annulerait son consentement devant le Code même s'il avait accompli des formalités qu'il n'a pu accomplir. C'est de toi seule maintenant que dépend l'autorisation à ce mariage. Confirmeras-tu, ou non, la dernière volonté que mon père ait manifestée à mon égard? »

— « Je ne peux pas accepter que la question soit posée entre nous dans ces termes, » dit vivement la mère. Son cœur lui battait jusque dans la gorge pendant qu'elle parlait, tant la dernière interrogation de son fils avait touché en elle une plaie vive. — « Quand tu m'as parlé de pardon tout à l'heure, je crois t'avoir répondu comme je devais, et bien sincèrement. Ne me demande pas d'aller plus loin et de tenir compte d'une volonté qui, pour moi, n'a jamais été légitime... Tu vois que j'avais raison quand je te suppliais de ne pas aborder ce sujet. Tu me forces à te dire des mots que j'aurais tant voulu ne pas te dire. Cette démarche que tu viens de rappeler, tu ne sais pas combien elle m'a rendue malheureuse, combien j'en ai pleuré... Tu prétends ne l'avoir pas faite contre moi? Je ne peux pas accepter, non plus, que tu me sépares d'Albert, de mon mari, de cet homme excellent, à

qui tu as donné si longtemps le nom de père, et qui l'a mérité par son dévouement, qui le mérite toujours. Dans notre tendresse pour toi, nous ne faisons qu'un... Encore hier, quand ta lettre est arrivée, veux-tu savoir quel a été son souci? Un seul, celui que ce malentendu si cruel entre nous trois prit fin. « *Tâche seulement que Lucien ne parte pas d'ici pour n'y plus revenir,* » ce sont ses propres paroles... Et si tu savais aussi comme il a saisi l'occasion de plaider pour toi!... J'ai peut-être tort, mais je t'aurai tout dit... Il a vu cette personne que tu veux épouser : dans quelles circonstances, faut-il te le rappeler? Il était allé place François-I^{er}, parce qu'il croyait alors que tu étais la victime d'une intrigante. Il voulait parler, tu devines à qui, et tu comprends pourquoi. Rien que sa présence dans cet appartement et pour ce motif ne suffirait-elle pas à te prouver ce que tu es pour lui? Il ne t'a jamais fait un plus grand sacrifice. Il voulait te sauver à tout prix. Le hasard a fait que cette jeune fille et lui se sont expliqués. Elle lui a produit une impression très différente de celle qu'il attendait. Je mentirais si je disais qu'il a changé entièrement d'idées à son égard. Il dit cependant que nous l'avons peut-être jugée un peu vite. Avoue que nous avons des motifs bien naturels de la redouter?... Mais enfin, s'il nous était démontré qu'elle est vraiment telle que tu la vois, si nous avions la certitude qu'elle serait pour toi une bonne femme, je pourrais, moi aussi, modifier un jour ma façon de penser. Cela ne peut être que l'œuvre du temps. C'est donc du temps que je te demande pour te donner une réponse définitive, et il n'est que juste de m'en accorder... »

Elle avait prononcé ces phrases, où son passionné désir de défendre son second mari contre le fils du mort éclatait si naïvement, en cherchant au fond des yeux de Lucien une lueur d'hésitation qu'elle n'y trouva point. La physionomie du jeune homme s'était au contraire assombrie davantage et comme durcie. Il ne répondit rien d'abord. Il s'était levé et il se mit à marcher de long en large dans la chambre. Tout

d'un coup, il s'arrêta devant elle, et, saccadant ses phrases, précipitamment, la lèvre amère il lui dit :

— « Du temps? A quoi bon?... Il y a des choses que le temps ne peut pas changer. Le temps n'empêchera pas que M. Darras n'ait insulté ma fiancée, et moi avec elle, ici même, d'une manière qu'il ne peut plus réparer. Le temps n'empêchera pas qu'il n'ait revendiqué des droits sur toi aux dépens des miens et que je n'aie dû m'en aller; et toi, tu m'as laissé m'en aller, moi, ton fils, parce que, dans cette maison, tu n'es pas chez toi, tu es chez vous... Oui. Il faut que tout ait été dit, c'est mon avis. Où le passerai-je, ce temps que tu me demandes? Où sera mon foyer, mon intérieur?... Chez vous?... Jamais, je ne pourrais pas... »

— « Lucien, » s'écria-t-elle, en se levant à son tour et lui prenant les mains, « tu ne dis pas ce que tu penses... Ce n'est pas possible que tu sentes ainsi... Ce n'est pas vrai... »

— « Ce n'est que trop vrai, » répondit-il.

— « Que trop vrai? » répéta-t-elle. « Mais non. La rancune t'égare. Elle te rend trop dur, trop ingrat... Oublie ces deux affreuses semaines. Souviens-toi du passé. Tu ne peux plus vivre chez nous? Oui, trop ingrat... Oh! tu n'as donc pas été heureux ici? »

— « J'y ai été heureux, » répondit-il.

— « On ne t'a pas aimé? Ose le dire. »

— « On m'a aimé. »

— « Mon mari n'a pas été pour toi le meilleur des amis, pendant des années? »

— « Il l'a été. »

— « Alors, comment as-tu pu articuler ces paroles monstrueuses? »

— « Elles ne sont pas monstrueuses, maman; encore une fois, elles sont vraies... Ce n'est pas du passé qu'il s'agit, c'est du présent et de l'avenir. Cette idée que je suis de trop ici a commencé de grandir en moi, voici très longtemps... Ce furent d'abord des jalousies. Que je me suis appliqué à te les cacher! Je ne m'en estimais pas. Ce n'était pas ta faute si je

souffrais que tu ne fusses pas à moi davantage. C'étaient des riens. En veux-tu un exemple? Tu ne recevais pas une lettre de moi sans la lui montrer. En ai-je déchiré, au régiment, à cause de cette misère!... Il y eut ensuite bien des froissements. Ce n'était pas sa faute, à lui, non plus. J'appelais ton mari mon père. Il me traitait comme un fils, avec cette autorité qui s'étend aux moindres détails de la vie. Je me suis tant irrité là contre!... Et puis il y a eu sa grande injustice pour ma fiancée, et ma désillusion sur son caractère. J'ai trop souffert que tu lui donnasses raison contre moi dans une circonstance où je ne l'estimais pas... Enfin, et surtout, il y a eu ces quelques jours auprès de mon vrai père, depuis ce moment où je suis allé chez lui, presque honteux d'y aller... Le sentiment que je l'ai vu me porter m'a retourné le cœur. J'ai compris qu'il se repentait. Assis au chevet de son lit et causant avec lui indéfiniment, je l'écoutais se souvenir de sa vie manquée. J'ai trop eu la preuve qu'il avait valu mieux que cette vie. Sans cesse ses regrets allaient à toi, aux jours de vos fiançailles, à ma naissance... C'était fou, sans doute. En l'écoutant, je ne pouvais m'empêcher de rêver. Je vivais en pensée l'existence que j'aurais eue entre vous deux si les choses s'étaient arrangées d'une telle manière que tu pusses ne pas le quitter. Qui sait? Les bons côtés de sa nature se seraient développés. Il en avait tant. Je l'ai trop compris encore à ce que m'ont raconté de lui ses compagnons d'enfance et de jeunesse, à Villefranche... Je ne t'accuse pas, maman. Tu n'as pas eu la force de supporter ses défauts au delà d'un certain point, même à cause de moi. Car j'existais!... Je ne t'en ai pas voulu; mais tout ce qui a été, par comparaison avec ce qui aurait pu être, m'est devenu trop pénible. Ce n'est pas juste, peut-être. Je te le répète, je ne te juge pas. Je sens tout haut, devant toi... Je vais te quitter. Je vais vivre d'une vie contraire à tes idées, à tes désirs. J'ai voulu t'en avoir déclaré toutes les raisons. Je ne suis pas un mauvais fils. Mais rentrer ici, reprendre ma place dans votre intérieur, à présent, je n'en aurais pas la force... J'y serais trop misérable... »

Tandis que Lucien parlait, Mme Darras le regardait sans une larme, sans un sanglot, les prunelles fixes, dans cet état d'anéantissement subit qui s'observe au cours de certaines catastrophes où l'excès de la douleur paralyse toute réaction. Elle avait bien souffert depuis ces deux semaines; elle s'était bien heurtée, et avec quels remords! aux conséquences, toujours renaissantes autour d'elle, de ce second mariage, consenti jadis après une telle lutte de conscience. Elle n'avait pas souffert comme cela. Ce n'étaient plus les conséquences de son acte qu'elle avait devant elle. C'était l'acte même, que la plainte étouffée de son fils lui rendait présent et comme concret. En pensée et dans l'éclair d'une hallucination rétrospective, elle avait retraversé toutes les étapes qui l'y avaient conduite. La première avait été le départ de l'hôtel Chambault. Elle s'en était crue justifiée alors. Si cependant elle avait été plus patiente encore; si elle n'avait pas introduit, sur le conseil d'hommes de loi, cette demande en séparation qui avait exaspéré la rancune du père de Lucien? Il lui avait demandé de revenir à l'époque de ce procès, une autre fois encore. Elle avait refusé. Plus tard, quand il avait voulu transformer la séparation en divorce, elle avait, toujours sur les mêmes conseils, affecté de ne pas s'y opposer. C'était vrai, pourtant, qu'elle avait sa part de responsabilité dans ce divorce; vrai encore qu'en se remarquant, alors que son fils existait, — quelle parole à prononcer pour ce fils et pour elle à entendre! — elle s'était condamnée à ne pouvoir rien répondre, si jamais il lui disait : « Tu m'as sacrifié. » Pour qu'elle fût absoute à ses propres yeux, il fallait que son enfant ne protestât jamais contre l'intrusion de l'étranger. Il faisait pis que protester. Il partait. La tragédie familiale qu'enveloppe virtuellement tout divorce arrivait à son suprême et logique épisode. Le second mariage manifestait sa radicale incompatibilité avec les débris restants du premier. Était-ce là ce qu'avait voulu la mère? Hélas! C'était ce qu'elle avait fait, et elle gémit :

— « Tu répètes que tu ne me juges pas; mais me dire que,

chez moi, tu n'es plus chez toi, que tu es misérable auprès de moi, dans ma maison, quel jugement plus cruel peux-tu porter?... Non, je ne l'accepte pas. C'est un horrible cauchemar. Je ne t'ai pas entendu me parler ainsi, toi, mon Lucien!... Non, je n'y crois pas... Tu es trop sensible, Albert aussi. Vous êtes tous deux des orgueilleux et des timides. Je vous connais si bien! Vous avez laissé s'établir entre vous un affreux malentendu. Il faut que vous vous expliquiez. Il n'a jamais su ce que tu pensais, je te le jure... Tu le lui diras, comme tu me l'as dit, et il n'en restera plus rien, rien, rien...

— « Pauvre maman! » répondit le jeune homme. « Pour quoi nous mentir les uns aux autres? Pourquoi reculer devant une évidence que nous avons eue tous les trois, si vive, si indiscutable, à cette même place?... Mon beau-père ne sait pas ce que je pense? Mais si, maman, il le sait, et tu sais, toi, qu'il le sait... Tiens, à cette minute, et pendant que nous nous parlons, il est là, dans son cabinet, derrière cette porte, et il n'entre pas!... Pour quel motif, sinon parce qu'il n'y a plus place pour nous deux auprès de toi? Et, toi-même, tu le sens si bien aussi, que tu n'iras pas le chercher, que tu ne provoqueras pas cette explication entre nous et devant toi. Tu te rends trop bien compte qu'elle est inutile et qu'elle serait trop dangereuse... »

— « Elle est nécessaire, » dit Gabrielle, « et je vais le chercher. »

Elle marcha d'un pas décidé vers la porte qui séparait le petit salon de la bibliothèque. Sa main souleva la tapisserie pour chercher la poignée de la serrure, et puis elle ne la tourna pas. Une seconde, elle demeura ainsi, secouée d'un tel tremblement qu'elle dut s'appuyer contre le chambranle. Sa main retomba sans qu'elle eût achevé son geste. Elle quitta cette porte qu'en effet elle n'avait pas osé ouvrir, et elle revint vers son fils en disant :

— « Tu as raison... J'ai peur... Mais, malheureux enfant, ne comprends-tu pas que je vous aime tous deux, toi autant

que lui, lui autant que toi?... C'est à cause de cela que je ne supporterai pas de vous revoir l'un en face de l'autre. Mon fils! mon fils! J'ai peut-être été bien coupable envers toi en divorçant et en me remariant. Mais je te jure qu'en ce moment j'en suis trop punie. »

— « Toi? » s'écria le jeune homme, « coupable envers moi?... Toi, ma chère maman?... Ne te dis pas cela, je t'en conjure, ne le pense pas!... » — Il l'avait forcée de s'asseoir dans un fauteuil et il s'était mis à genoux devant elle en lui baisant les mains, bouleversé jusqu'au fond de l'être par ce cri de martyr jeté vers lui. — « C'est moi qui suis coupable, moi qui mérite d'être puni, puisque j'ai pu te donner cette impression d'un reproche et d'une plainte!... Et je n'étais venu que pour t'affirmer, pour te répéter mon culte, ma dévotion... Je voulais bien te faire comprendre que, même sorti de la maison, je te garderai la meilleure part de ma tendresse, toujours, toujours... Toi punie? Et de quoi? D'avoir été trop simple, trop sincère; d'avoir trop cru que tous les cœurs ressemblaient au tien?... Ils ne lui ressemblent pas. Ils ne sont pas comme lui toute bonté, tout amour; le mien tout le premier. Regarde-moi. Souris-moi... » — Et il ajouta dououreusement : — « Pense que nous resterons si longtemps peut-être sans nous revoir... »

— « Alors, c'est décidé, » implora-t-elle avec un sursaut, « tu t'en vas d'ici? »

— « Oui, » répondit-il. « Tu viens toi-même d'éprouver que j'ai raison... » — et il montrait la porte qu'elle n'avait pas eu le courage d'ouvrir, — « et de me le dire. Après ce qui s'est passé, et avec les sentiments que je t'ai laissé voir, il m'est interdit de vivre entre vous. Ce n'est plus ma place. J'ai rencontré une femme que j'aime et qui m'aime. Elle a toutes mes idées et j'ai tous ses goûts. Nos façons de sentir et nos principes sont identiques. C'est ma femme, enfin celle avec qui je pourrai construire un foyer comme je le rêve. Le pauvre mort l'avait compris, lui. Comprends-le aussi, et donne ton consentement à notre mariage. »

— « Non ! » fit-elle en dégageant ses mains de l'étreinte suppliante de Lucien. Elle secoua la tête et répéta : — « Non... non... Je t'ai demandé d'attendre. Est-ce trop exiger ? »

— « Et moi, » interrompit-il en se relevant, « je t'ai dit pourquoi je ne veux pas attendre. Ma vie est là devant moi, je veux la vivre. Je le veux et je le dois. Mlle Planat a été trop malheureuse et trop injustement. J'ai promis de lui rendre en bonheur tout ce qu'elle a souffert par la cruauté et l'iniquité du monde. En venant ici, je prévoyais ton refus. Je l'y ai préparée et je l'ai amenée à consentir au parti que je vais te dire... Elle et moi, nous avons la même croyance. Nous pensons que la valeur morale du mariage réside uniquement dans l'engagement des consciences. M. Darras a eu beau s'indigner contre cette idée, quand je l'ai énoncée, l'autre jour; je la garde, parce qu'elle est vraie, que je la sens vraie, avec tout ce que j'ai de justice en moi. Le vrai mariage, le seul qui soit absolument exempt de convention mensongère, c'est l'union libre. Si j'ai voulu d'abord épouser Mlle Planat légalement, c'est que le mariage légal est une preuve publique d'estime. Tu t'opposes à ce que je la lui donne dès maintenant. Je m'incline. Mais, elle et moi, nous avons échangé nos promesses. Nous allons vivre ensemble en Union libre. Nous serons méconnus, calomniés. Nous aurons nos consciences pour nous... Nous avons résolu de quitter Paris. Quand je n'aurais pas d'autres raisons pour désirer ce départ, je me considérerais comme tenu de t'épargner les commentaires que ma vie ici, dans ces conditions, provoquerait certainement dans ton entourage... Nous irons en Allemagne. Ma femme y continuera ses études de médecine, et moi, j'y commencerai les miennes. J'ai pris la passion de cette science. Ma fiancée l'a aussi. Nous travaillerons ensemble. Dans deux ans, je serai libre de légaliser une situation qui, dès aujourd'hui, est pour moi aussi respectable que le sont peu les beaux mariages dont rêvent mes camarades... Mlle Planat a un enfant. Je ne veux pas qu'il traverse ce que

j'ai traversé. En le prenant avec nous maintenant, il ne saura jamais que je ne suis pas son père... J'en appelle à ton sens de justice, maman, j'insiste sur ce mot, car, pour moi, tout est là : pourras-tu ne pas m'estimer de vivre ainsi ? »

— « Mais toi-même, » répondit-elle, « t'estimeras-tu de m'avoir abandonnée, moi, ta mère ; de n'avoir pas tenu compte du chagrin que tu me causais ? »

— « Serait-ce en tenir compte que de rester ici à te torturer le cœur, comme je viens de faire, en torturant le mien?... Je ne t'abandonne pas. Je te laisse à ton mari, à ta fille... »

— « Et sans mon fils ! » implora-t-elle.

— « Maman, » répondit-il à ce déchirant soupir, « ne m'ôte pas mon courage. Il le faut. C'est mon devoir, même envers toi, » — il insista : — « surtout envers toi. » Puis, la serrant tout à coup dans ses bras d'une étreinte si passionnée qu'il lui fit mal : — « Adieu, » dit-il à voix basse, « adieu... » — Et, avant qu'elle eût pu répondre un mot, il sortit du petit salon. Le cri : « Lucien ! Lucien ! » qu'elle poussa à deux reprises, ne le fit pas se retourner. Comme l'autre jour, elle entendit le battant de la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Le roulement d'une voiture acheva de le lui démontrer : cet adieu, d'une si foudroyante soudaineté qu'elle en demeurait comme paralysée d'étonnement, était bien réel...

— « Il est parti ? » gémit-elle. « Parti ! Parti !... Et il n'est même pas monté là-haut pour embrasser sa sœur !... »

X

LA PRISON

Ce départ du jeune homme avait été épié par une autre personne. On devine laquelle, et si la durée de cet entretien avait paru longue à Darras. Il avait une intelligence trop

nette des conséquences que cet entretien du fils et de la mère risquait d'entraîner, pour ne pas en attendre l'issue avec une anxiété exaspérée jusqu'à l'angoisse. Gabrielle allait-elle obtenir que Lucien consentit à reculer au moins son projet de mariage? D'ici là, reviendrait-il à la maison, sinon comme hôte, du moins comme visiteur? Ou bien se rebellerait-il, au contraire? Mettrait-il sa mère en demeure de lui répondre, par oui ou par non, tout de suite, et, devant un refus, s'en irait-il, plus séparé d'eux encore qu'auparavant? A cette idée d'une rupture irréparable avec l'enfant du premier lit, des sentiments d'ordre très différent s'émouvaient à la fois dans le mari de la femme divorcée : une mortelle inquiétude pour l'avenir de son propre ménage, — cette catastrophe n'achèverait-elle pas d'exalter chez Gabrielle ces troubles religieux dont leur intimité avait déjà tant souffert? — le déchirement d'une affection blessée. — Il aimait vraiment son beau-fils, il l'avait élevé, il en était si fier!... A côté de cela, il frémissait de le constater, cette rupture, c'était la suprême éviction d'un passé si détesté qu'il en éprouvait, dans les arrière-fonds troubles de son cœur, une impression de cruel triomphe. Il avait honte de retrouver de nouveau en lui ces mouvements d'une haine indigne de son caractère. Mais rougir d'une sensation mesquine, ce n'en est pas moins l'avoir... Et l'entretien se prolongeait et sa femme ne venait pas l'appeler. C'était donc qu'elle n'avait pas raison de l'obstiné jeune homme... Tout d'un coup, il avait entendu, lui aussi, le bruit de la porte ouverte et refermée. Le roulement de la voiture qui démarrait l'avait fait regarder par la fenêtre... C'était bien le coupé qui avait amené Lucien et qui l'emmenait maintenant. Gabrielle avait échoué?... Albert s'était précipité dans le petit salon. Il l'avait trouvée assise sur un fauteuil, immobile, les mains abandonnées sur ses genoux, la tête baissée. Cette dernière preuve de la secrète, de l'inexprimable rancune nourrie par son fils contre son second mariage, ce départ sans un geste de tendresse pour la petite Jeanne avait fini d'accabler la malheureuse.

Elle venait de le comprendre pour la première fois : entre le demi-frère et la demi-sœur, qu'elle chérissait, elle, d'un égal amour, il n'y aurait jamais de complète union. C'est le pire chagrin pour une mère, quand elle a conçu par deux hommes, que de reconnaître ainsi, dans les enfants qu'elle a eus de l'un et de l'autre, des continuateurs inconscients de la rivalité des pères. La détresse où avait roulé cet esprit de femme, déjà ébranlé par tant d'émotions, était si profonde qu'elle n'entendit pas son mari entrer. Ce fut avec le frisson d'une hypnotisée arrachée à son rêve qu'elle le reconnut, et, lui prenant la main, convulsivement :

— « Il est parti, » gémit-elle, « et pour toujours ! Il va vivre avec cette fille sans l'épouser, comme l'autre, dans la honte. Je lui ai tout dit, et ta bonté pour lui, et les doutes que cette rencontre là-bas t'a donnés en leur faveur... Je lui ai demandé de ne pas exiger une réponse immédiate, d'attendre seulement... Rien ne lui a fait. Il a parlé d'aller hors de France avec elle, en Allemagne, étudier la médecine. Il va reconnaître son enfant... Ce qu'il veut, c'est ne plus nous voir... Tu avais trop bien deviné pourquoi, parce qu'il hait notre ménage. »

— « Il est sous l'impression de la mort de son père, » répliqua Darras. « A la réflexion, il n'est pas possible qu'il ne revienne pas à des sentiments plus équitables, les vrais, ceux qu'il a réellement, et qui ne sont pas haineux... Certes, ce qui nous arrive est bien dur, ma pauvre amie. Mais la désolation est une lâcheté dans la famille comme dans la vie publique. Nous avons fait notre devoir. Les circonstances tournent contre nous. Nous n'avons rien à nous reprocher et nous pouvons encore trouver des motifs d'espérer... Il va vivre avec cette fille, me dis-tu, en Union libre ? Il y a tout de même une doctrine dans l'Union libre. Elle est folle, mais ce n'est pas le libertinage. Quand elle est professée sincèrement, comme par lui, elle n'est pas basse. Ce n'est donc pas une honte, comme tu le dis. De deux choses l'une : ou bien cette fille est de bonne foi, et elle se conduira en

conséquence. Alors, ils seront amenés, par le simple souci de leurs enfants, à légaliser dans deux ans leur faux mariage. Ou bien, comme je l'ai cru d'abord, c'est une intrigante. Alors, elle ne supportera pas de vivre dans une Université allemande, monotonement, tranquillement. Elle se démasquera, et il ne l'épousera point. Dans l'un et dans l'autre cas, nous le retrouverons. Même à vingt-cinq ans, il devra te demander ton consentement. Si cette femme a prouvé qu'elle avait des qualités d'épouse, tu leur donneras ce consentement, et nous les verrons. Si, au contraire, cette liaison aboutit à une rupture, c'est vers nous qu'il se réfugiera. Aie donc du courage, et pense plutôt que cette séparation d'avec nous était sans doute nécessaire. Oui, puisqu'il s'est laissé aller, sous des influences malsaines, à éprouver pour notre ménage une si injuste antipathie, il vaut mieux que nos rapports soient suspendus pour quelque temps. Du moins, c'est un moindre mal... Chérie, du courage, encore cette fois ! Appuie-toi sur moi. Je t'aimerai pour deux. »

— « Tu es bon, » répondit-elle, sans quitter son attitude d'accablement, « très bon... Mais comment veux-tu que je me rende à tes raisonnements ? Tu m'en as tant fait et tous pareils, depuis ces quinze jours ! Tu m'as tant démontré que je devais espérer, ne pas craindre ; que Lucien ne persévérerait pas dans son projet, — et il y a persévéré ; — qu'il n'irait pas demander le consentement de son père, — et il y est allé ; — que tu avais un moyen sûr d'empêcher ce déplorable mariage, — et c'est pire !... Pourquoi m'as-tu dit toutes ces choses et tant d'autres ? Parce que tu ne veux pas que je regarde en face la vérité et que, toi-même, tu ne veux pas la voir. Et, cette vérité, c'est celle que m'a énoncée le Père Euvrard. C'est Dieu qui nous frappe dans mon fils. Je dis nous, car je ne te sépare pas de moi, mon ami, mon unique ami... Nous sommes liés dans le châtiment comme nous l'avons été dans la faute. Le coup qui me perce le cœur déchire le tien. Tu me parles de courage. Aie celui d'y voir clair et de me permettre d'y voir clair. Nous avons perdu

un de nos enfants, mon Albert. Ne perdons pas l'autre... »

Elle s'était redressée, en parlant, sur le fauteuil, au bois duquel se crispaient ses mains. Sa voix s'était faite de plus en plus ferme, de plus en plus chaude. Le sang était remonté à ses joues, et dans ses yeux brûlait une étrange flamme, que Darras y avait surprise trop souvent cette semaine pour s'y tromper. Il tressaillit devant cet indice que la fièvre mystique des remords religieux la consumait de nouveau. Depuis que le billet de Lucien annonçant la mort de Chambault était arrivé, le second mari appréhendait la redoutable demande à laquelle la renaissance de sa foi catholique devait nécessairement conduire la divorcée devenue veuve. Au ton pressant de Gabrielle, il devina par quelle supplication allaient se traduire ces énigmatiques dernières paroles, et il interrogea :

— « L'autre? c'est Jeanne. Quel rapport peut-il y avoir entre la chère petite et notre malentendu avec Lucien? Explique-toi. »

— « Pourquoi me parles-tu comme si tu ne m'avais pas comprise, Albert, » répondit-elle, « quand tu ne m'as que trop comprise? Ne me dis pas que non. Ne me traite plus comme si j'étais une malade. L'heure est trop grave, vois-tu. Nous avons reçu de trop solennels avertissements. Nous avons perdu Lucien, parce que nous avons été trop coupables, moi surtout, qui *croyais*, en cédant à la terrible tentation de cette loi impie du divorce. Il n'y a pas de code humain qui puisse prévaloir contre l'ordre divin. On ne divorce pas des sacrements. Devant Dieu, j'étais toujours l'épouse de cet homme dont mon fils porte le deuil. Nous avons passé outre et je n'ai plus de fils... Maintenant, cet homme est mort. Je suis libre. Dieu, qui nous a tant punis, nous donne une occasion de réparer notre faute. Nous pouvons revenir à lui, nous marier religieusement... Dis-moi que tu y consens, mon Albert, que tu feras de moi ta femme devant l'Église... Dis-le-moi! Sinon, je ne vivrai plus. J'aurai trop peur de perdre Jeanne aussi, je ne sais pas comment. Mais j'aurai peur... C'est en son nom, au nom de notre fille, que je te supplie. »

— « Je m'attendais à cette demande, » répliqua Darras. Une extrême tristesse s'était répandue sur ses traits, cette mélancolie vaincue que l'on éprouve au chevet d'un être chéri, soudain terrassé en pleine convalescence par une rechute aiguë du mal qui a failli l'emporter et dont on l'a cru guéri. « Je m'y attendais, » répéta-t-il, « et je ne t'en veux pas. Tu viens de tant souffrir. Tu es trop excusable de ne pas apercevoir notre vie sous un angle exact. Je n'essayerai plus de te rien démontrer. Tu me prêtes des partis pris, là où j'applique simplement le plus vulgaire sens commun. Tu réfléchirais froidement cinq minutes, tu reconnaîtrais la première que notre histoire avec Lucien n'est qu'une suite d'événements très ordinaires, comme il en surgit tous les jours, entre un fils de vingt-trois ans et ses parents, dans les ménages les plus catholiques... En revanche, je ne m'attendais pas que tu me fisses cette demande au nom de notre fille. Tu n'as donc pas compris quelle signification emporterait à l'égard de cette enfant un mariage religieux, entre nous, ses parents, et aujourd'hui? Quand tu m'as dit, l'autre semaine, dans une crise d'exaltation, que nous n'étions pas mariés, tu as pu constater ma révolte. Ce n'était pas à moi seul que je pensais en protestant contre ce blasphème, c'était à Jeanne. C'est elle encore à qui je pense en ce moment. Nous marier à l'église, maintenant, après que nous avons vécu ensemble tant d'années, mariés civilement, ce serait déclarer qu'à nos yeux le mariage civil, en effet, n'est pas un mariage, et que, par conséquent, notre enfant n'est pas légitime. Cela, avoue que tu ne le penses pas... »

— « Je ne le pense que trop, » dit la mère, « et j'en tremble de terreur pour elle. »

— « Et tu ne sens pas ce qu'il y a d'insensé, pour ne pas dire plus, dans une idée qui te fait considérer comme coupable la naissance de cette enfant, sur le berceau de laquelle nous n'avons échangé que des mots de dévouement, de fidélité, de tendresse? »

— « Ce que je sens, parce que je le sais, parce que je

le crois, c'est que nous n'avions pas le droit de l'avoir! »

— « Je ne te permettrai pas de parler ainsi, » s'écria Darras, « même dans l'égarement du chagrin... Gabrielle, » — continua-t-il, avec une irritation grandissante et qu'il n'arrivait plus à maîtriser, — « souviens-toi de cette heure où tu m'as dit que tu espérais être mère, et de l'émotion sacrée que nous en avons ressentie? Rappelle-toi les rêves que nous avons caressés à deux, ici même, pour cette enfant? Ce devait être une fille. Nous devions en faire notre joie et notre fierté... Rappelle-toi encore comme nous avons été tristes, quand, après sa venue, nous avons espéré celle d'un fils, et notre regret que notre famille se fût arrêtée là?... Et maintenant... »

— « Maintenant, » interrompit-elle, « je n'ai plus cette joie et cette fierté, c'est vrai... Je ne les aurai plus jamais. Je me suis humiliée sous l'épreuve. Je suis brisée pour ce qui me reste de vie. Il dépend de toi, Albert, que j'aie dans cette misère un peu de consolation. Je l'aurai, si j'ai la paix de la conscience par les sacrements, si je me confesse et si je communie, et surtout si je puis vous embrasser, ma fille et toi, sans remords. Il me faut de la force, vois-tu, pour supporter l'idée de la déchéance de mon fils et de l'existence qu'il va mener avec cette créature. Je n'en trouverai que là. Si tu m'aimes, ne refuse pas, ne discute pas. Tu avais rêvé de m'épouser quand j'étais une jeune fille. Alors, ce mariage eût été certainement religieux, et tu y aurais consenti. Tout ce que je te demande, c'est de faire aujourd'hui ce que tu aurais fait alors. Tu ne m'auras jamais donné une plus grande preuve d'amour, et j'en ai tant, tant besoin!... »

— « N'insiste pas davantage, » répondit-il, d'une voix plus impatiente encore; « c'est inutile. Si je t'avais épousée jeune fille, j'aurais accepté cette condition du mariage à l'église que tes parents auraient exigée. Je ne l'aurais pas fait sans une grande lutte intérieure. A cette époque, je ne croyais pas plus que je ne crois à présent, et ces concessions de conscience sont toujours funestes. C'est par elles que sont créées ces

hypocrisies de mœurs qui prolongent indéfiniment les pires mensonges sociaux... Mais, à ce moment-là, ce mariage n'eût signifié qu'un préjugé de ta famille et que ma complaisance. Il n'aurait pas constitué un outrage à tout un passé d'honneur et de loyauté. Voilà ce qu'il serait aujourd'hui, la condamnation publique et solennelle de notre vie commune, le désaveu de notre ménage actuel. Je ne me ferai pas, même pour te plaire, le renégat de cette vie dont je garde, moi, la fierté, si tu m'empêches d'en garder la joie... Es-tu ma maîtresse? Suis-je ton amant, pour que nous ayons à nous marier, après avoir vécu ensemble? Non, tu n'es pas ma maîtresse. Tu es ma femme. Non, je ne suis pas ton amant. Je suis ton mari. Jamais, jamais je ne nous infligerai, à toi et à moi, cette flétrissure. Jamais je n'insulterai à notre foyer. »

— « Tu préfères le détruire! » dit-elle, presque sauvagement. « Oui, si tu me refuses ce mariage religieux, tu l'auras détruit. Je n'y resterai pas. Je le sens. Je ne le pourrai pas. Vivre avec toi, porter ton nom, t'appartenir, et n'être pas ta femme devant Dieu quand rien ne s'y oppose que ton orgueil, je ne le supporterai pas. Je l'ai supporté... — avec quelle douleur, depuis tant de jours!... — parce qu'il y avait l'obstacle invincible. Je me disais : je fais ce que je peux de mon devoir de chrétienne dans des conditions plus fortes que ma volonté. A présent, si tu continues à me dire non, il faudra que je parte, que je m'en aille. Réponds, me laisseras-tu m'en aller?... Pourquoi? Tu parles d'outrage, de flétrissure? Quel outrage y a-t-il dans la célébration d'une cérémonie qui nous était interdite, qui nous devient permise? Quelle flétrissure dans un mariage qui, pour toi, puisque tu ne crois pas, ne signifie rien? Je te le répète, si tu me refuses, c'est que l'orgueil chez toi l'emportera sur l'amour. Rien que l'orgueil! Tu ne veux pas que ton incroyance ait cédé devant ma foi. »

— « Et quand ce serait?... » répliqua-t-il. « Quand, en effet, je considérerais comme une lâcheté de feindre des idées que je n'ai pas? Les convictions qui sont les miennes,

je ne me les suis pas faites par caprice. Je ne les ai pas adoptées par intérêt. Elles expriment le plus profond de ma pensée, le plus intime de ma conscience. Je n'ai pas seulement le droit, j'ai le devoir absolu d'agir d'après elles, puisque, pour moi, elles sont la vérité. Me marier à l'église, alors que je suis marié, et de par la loi, depuis douze ans, et que j'ai considéré ce mariage comme suffisant, comme complet, c'est déclarer que je reconnais au catholicisme une valeur que je ne lui reconnais pas. Quand je donne la main à un homme, ce n'est qu'un geste, mais que je ne ferais pas si je méprisais cet homme. Ce n'est qu'un geste aussi, me diras-tu, que de paraître devant un prêtre, avec toi. Mais ce geste implique une adhésion à un dogme que je sais faux, à une hiérarchie que je sais mensongère, à des pratiques que je sais funestes. C'est déjà trop qu'une promesse, arrachée par toi à mon amour, m'oblige à voir ma fille grandir parmi ces erreurs... N'essaie pas d'abuser de ma loyauté sur ce point, car ce n'est que de la loyauté. Ne me tente pas d'y manquer... Finissons donc une conversation qui n'a pas de sens. Nous avons déjà d'assez réels motifs de chagrin, sans nous en créer d'imaginaires. »

— « Ce n'est pas ton dernier mot, Albert ? » implora-t-elle. « Si tu ne crois pas, avec tes idées de justice et de tolérance, tu ne peux pas vouloir m'empêcher de croire. »

— « Quand t'en ai-je empêchée ? » répondit-il àcrement.

— « Mais tu m'en empêches, » gémit-elle, « en me contraignant de vivre avec toi dans des rapports que la religion me défend. »

— « Moi, » s'écria-t-il, « moi, je te contrains?... Et toi, que fais-tu donc en prétendant m'imposer une démarche que mes principes me défendent ? »

— « Ah ! » protesta Gabrielle, « comment peux-tu comparer ? C'est toi-même qui les as choisis, tes principes, toi-même qui les interprètes. Que tu me sacrifies ce que tu avoues toi-même n'être pour toi qu'une question de forme, en continueras-tu moins ta vie ? Au lieu que moi, si je persiste

à demeurer avec toi comme ta femme, ne l'étant pas, — car je ne la suis pas, je ne la suis pas, entends-tu? — je suis hors de l'Église... Les sacrements me sont interdits... Je ne peux pas avoir de vie religieuse... Je te le répète, » continuait-elle avec un sombre désespoir, « je ne le supporterai pas, je m'en irai. »

— « Eh bien! » répondit Darras hors de lui, « tu t'en iras!... Mais, » — et la féroce tyrannie de l'homme exaspéré passa dans son accent, — « si tu t'en vas, sache bien les conséquences de ta révolte. Je te laisserai aller. Je ne t'enverrai pas le commissaire pour te faire rentrer. Seulement, je garderai ma fille... Quand nous nous sommes mariés, nous avons conclu un pacte. Tu t'es engagée à être ma femme, et moi, je me suis engagé, si nous avions un enfant, à consentir qu'il fût baptisé et élevé catholiquement. Il te plaît aujourd'hui de dénoncer ce pacte. Soit! Tu dis que tu n'es pas ma femme? Tu parles de partir? Soit encore. Mais je redeviens libre de mon engagement. Je reprends Jeanne. Elle est à moi. Le Code me la donne. Le pacte est dénoncé, donc je l'élève d'après mes idées. »

— « Tu ne commettras pas une action pareille, » s'écria la mère. « Tu n'en as pas le droit. Tu m'as tant dit que le premier des devoirs était le respect de la conscience! Tu ne toucheras pas à celle de ta fille. »

— « Je lui en donnerai une autre, » répondit le père. « Je la ferai grandir dans la vérité, au lieu que, toi, tu la nourris de chimères, et moi, par scrupule, je ne m'y suis pas opposé. Je vois aujourd'hui combien j'ai déjà été coupable envers celui qui l'épousera plus tard, si les impressions de son enfance doivent jamais reparaitre et la séparer de son mari... »

— Tu lui enlèverais sa foi?... » dit Gabrielle. « Mais enlever sa foi à un être sans défense, c'est un crime, Albert; un crime abominable. »

— « Es-tu bien sûre que ce n'en soit pas un de la lui avoir donnée?... » répliqua-t-il. « Ah! prends garde. Ne réveille

pas en moi cette pensée, qui m'a hanté si souvent, qu'il n'y a pas de promesse contre la vérité et que, par suite, je n'aurais jamais dû promettre ce que j'ai promis... Mais non... J'ai promis : je tiendrai. A la condition qu'ayant promis, toi aussi, tu tiennes. Je ne veux plus jamais entendre parler de mariage religieux ; tu m'as bien compris, jamais. Tel tu m'as épousé, tel je reste ; si tu observes ton engagement, j'observerai le mien ; si tu y manquais jamais, si tu réalisais ce projet de départ, j'agirais comme je t'ai dit. »

— « Même à la veille de sa première communion ? »

— « Elle ne la ferait pas, voilà tout, » répondit-il plus durement, « et ce serait tant mieux !... Mais, encore un coup, finissons-en. » — Il regarda sa montre et dit : — « Deux heures et quart. Je suis attendu à mon bureau. Quand je rentrerai, j'espère te trouver plus sage. Adieu... »

Pour la première fois peut-être depuis qu'ils habitaient cette maison, il sortit sans avoir mis un baiser sur le front de sa femme, sans l'avoir même regardée. Il venait, dans l'emportement d'une colère où ses peines de ces derniers jours s'étaient comme déchargées, de prononcer des mots trop violents pour qu'il n'en éprouvât pas un regret. Il avait passé du petit salon dans sa chambre afin d'y prendre son pardessus et son chapeau. Il demeura quelques instants de plus qu'il n'était nécessaire, dans l'espérance que Gabrielle, le sachant là, aurait un mouvement vers lui et viendrait avant son départ le supplier qu'il ne la quittât pas ainsi. Elle ne vint pas. Un passionné désir de retourner lui-même auprès d'elle le saisit alors. Il n'y céda pas. Le souvenir de certains cris, arrachés à la malheureuse femme par l'exaltation, lui avait soudain refermé le cœur, par exemple cette phrase sur leur fille : « Nous n'avions pas le droit de l'avoir... » et, sur leur ménage : « Je ne suis pas ta femme. Je ne la suis pas... » Il se dit : « Si je ne lui tiens pas rigueur maintenant, où irons-nous ? Il faut qu'elle voie, à mon mécontentement, qu'elle ne doit plus recommencer. » Et il sortit de la maison pour

gagner tout droit son bureau, où il avait réellement quelques rendez-vous urgents. Ni la succession des visites d'affaires, qui furent, par hasard, plus nombreuses cet après-midi, ni les efforts d'esprit qu'il dut faire pour discuter plusieurs points d'une extrême précision technique n'eurent raison de la tempête intérieure. Tout en écoutant ses interlocuteurs et en leur répondant, il ne cessa pas d'avoir devant les yeux le visage de sa femme, avec l'expression d'épouvante affolée qu'y avaient éveillée ses implacables paroles. Lui-même en ressentait une constriction au cœur, une fièvre dans le sang, une angoisse à la poitrine, un malaise dans tout l'être. Et cependant, à la seule idée de rentrer chez lui, s'il devait se retrouver en face de cette même rébellion, lutter contre cette même manie religieuse, se heurter à ce même obstiné désir d'un mariage outrageant pour leur passé, l'indignation le reprenait. Il était de nouveau soulevé par l'espèce de frénésie qui, tout à l'heure, avait éclaté en regards, en gestes, en exclamations de haine. C'était alors une douleur insoutenable : sa Gabrielle, cette douce amante de sa première jeunesse, la compagne adorée de son âge mûr, se confondait avec cette Église dans laquelle il s'était habitué à condenser toutes les erreurs, tous les mensonges, toutes les injustices. L'appréhension que cette intolérable et insoluble dispute recommençât aussitôt qu'ils seraient en présence, la certitude qu'il s'y montrerait plus violent encore, une obscure honte en même temps et de cuisants remords d'avoir fait mal à sa chère amie, que de sentiments s'émouvaient en lui ! Ce tumulte de ces pensées contradictoires était si intense qu'il voulut s'en être rendu maître avant de rentrer. Il revint à pied de l'avenue de l'Opéra jusqu'à la rue du Luxembourg, lentement, par le chemin le moins direct : la place de la Concorde, celle des Invalides et les boulevards qui suivent, jusqu'à la place de l'Observatoire, reculant ainsi la minute d'un retour dont sa passion avait pourtant soif. Il était plus de six heures quand il sonna enfin à la porte du petit hôtel. Il le contempla, comme Gabrielle l'avait contemplé, après sa

visite au Père Euvrard, avec la nostalgie du bonheur encore possible, mais si compromis ! Absorbé par l'attente anxieuse de l'accueil qu'elle allait lui faire, il ne remarqua pas le singulier regard du domestique qui lui ouvrait la porte. Il monta jusqu'à sa chambre ; puis, comme sa femme ne venait pas, suivant la tendre habitude de leurs bons jours, lui demander s'il n'avait besoin de rien, il voulut la devancer et lui prouver qu'il ne lui gardait pas rancune. Il entra donc dans le petit salon où elle devait se tenir. Elle n'y était pas... Il alla frapper à la porte de la chambre à coucher. Elle n'y était pas non plus... L'attendait-elle dans son bureau ? Non. Cette pièce aussi était vide... Sans doute Gabrielle se trouvait occupée auprès de sa fille dans la salle d'étude. Darras gravit les marches de l'escalier qui menait au second étage, avec un pressentiment qui se changea en une véritable angoisse lorsqu'il eut constaté que cette salle d'étude était vide, vide la chambre où dormait la petite, vide la chambre de l'institutrice... Après tout, Mme Darras pouvait être sortie avec sa fille et Mlle Schultze. Il sonna. Le même domestique qui lui avait ouvert vint à son appel, et, cette fois, le mari ne se trompa point à sa physionomie. Un événement grave était survenu. Quel événement ? Même à cette seconde d'un terrible soupçon, l'instinct protecteur qu'il avait toujours éprouvé à l'égard de Gabrielle se réveilla en lui, et ses interrogations, qui lui brûlaient le cœur à les formuler, demeurèrent assez vagues, assez mesurées pour que le drame déchainé entre le maître et la maîtresse de la maison échappât du moins à certains commentaires d'office.

— « Quelle heure était-il, quand Madame a quitté l'hôtel ? » questionna-t-il.

— « Trois heures, trois heures et demie, » dit le domestique. « C'est moi qui suis allé chercher la voiture. Pour en avoir une à galerie, j'ai dû aller jusqu'à la gare Montparnasse. »

— « Voulez-vous m'appeler la femme de chambre ? »

— « Elle est partie avec madame, » répondit l'homme.

— « C'est juste, » fit Darras. — Plus de doute : une voiture à galerie... la femme de chambre emmenée avec la petite et l'institutrice... Gabrielle avait réalisé sa menace. Elle s'était enfuie. Il eut le courage de demander encore, du ton de quelqu'un qui s'enquiert d'un détail sans grande conséquence : « Ont-elles eu le temps de faire les malles? »

— « C'est la femme de chambre et l'institutrice qui ont tout emballé, » reprit le domestique. « Il y avait quatre colis. J'ai aidé le cocher à les charger : une grande malle, deux valises et le nécessaire de madame. »

Ainsi, Gabrielle s'était enfuie, enfuie en emmenant sa fille, leur fille!... Devant l'inattendu terrassant d'une pareille nouvelle, le premier sentiment de Darras fut une consternation si complète qu'il ne chercha même pas à en savoir davantage. Le pouvait-il, d'ailleurs, sans achever de livrer le secret de cette crise de son foyer? Il se dit que ce n'était pas possible; que la fugitive allait revenir; qu'arrivée là où elle avait décidé de se retirer, elle ne supporterait certainement pas l'idée de son inquiétude. Et puis, elle n'avait pas dû partir sans lui écrire. Il se mit à errer dans l'appartement, cherchant sur toutes les tables l'enveloppe à son nom qu'elle avait assurément laissée. Une femme ne quitte pas sa maison à l'improviste, comme une criminelle, sans que son mari sache où prendre et donner des nouvelles. Mais non! Il ne trouva rien. Vainement bouscula-t-il et tous ses papiers dans son bureau, et tous ceux de Gabrielle dans le secrétaire du petit salon... L'heure avançait, à travers ces recherches, et le maître d'hôtel était venu prévenir que le diner était servi. La perspective de s'asseoir seul à cette table, qui avait été celle de la famille aujourd'hui dispersée, fut trop odieuse à Darras. Il répondit qu'il ne mangerait pas à la maison et il sortit pour marcher dans les rues, au hasard, comme il avait fait l'autre jour. Qu'il était tourmenté alors, mais combien loin de prévoir une catastrophe qui continuait à déconcerter sa raison!... Gabrielle s'était enfuie?... A quelle profondeur

avait-elle donc été reprise par le haïssable dogme catholique pour qu'elle se fût résolue à s'échapper ainsi, plutôt que de vivre avec lui, maintenant qu'elle était sûre que leur ménage resterait hors de l'Église? Certes, il s'était laissé emporter, cet après-midi, à des paroles vives. Des menaces, même brutales, justifiaient-elles ce départ, — et avec leur fille?... Pourquoi? Pour le mettre au défi précisément d'exécuter la plus dure de ces menaces, celle sur l'action de laquelle il avait le plus compté. C'était comme si elle eût crié en serrant leur enfant contre son cœur : « Tu veux notre Jeanne, viens la prendre. » — « Oui, » répondit-il à voix haute, comme si cette provocation lui eût été réellement adressée, « j'irai la prendre... » La prendre? Mais où? Mais comment?... Il avait la loi pour lui. Il aurait la force publique à son service. A sa femme aussi il pouvait, de par le Code, ordonner qu'elle réintégrât le domicile conjugal. Cet homme généreux et qui avait toujours tant ménagé la sensibilité trop tendre de Gabrielle, sauf dans deux crises d'égarement, depuis ces quinze jours, se la représenta soudain dans une chambre avec la petite fille, et l'entrée de l'huissier ou du commissaire. Sa délicatesse intime se révolta contre cette image. L'amour en lui l'emporta de nouveau sur la rancune. Il se demanda, avec une détresse qui n'avait plus rien d'égoïste : « Mais où est-elle?... » Ce repas du soir, qu'ils auraient dû prendre en commun, où lui avait-il été servi?... Qu'avait-elle dit à l'enfant?... Séparée de tous les Nouet par son mariage, elle n'avait pas de famille où se retirer. Se cachait-elle dans un couvent? Était-elle allée dans un hôtel? Épuisant en esprit les hypothèses, et littéralement affolé par la complète absence de données positives, Darras se prit à s'imaginer qu'elle s'était réfugiée auprès de Lucien. Ce détail montrera mieux qu'une longue analyse le désarroi où l'inquiétude avait jeté cette intelligence, très précise d'ordinaire et très méthodique. Une pareille supposition, après la scène que la mère et le fils avaient eue dans la journée, était extravagante. Elle eut à peine traversé cette pensée tourmentée

qu'elle y fit certitude, et Darras courut plutôt qu'il ne marcha jusqu'à la maison meublée de la rue Monge où son beau-fils avait pris une chambre. Il connaissait l'adresse par le commissionnaire venu, le premier soir, chercher les effets du jeune homme. A sa question, le logeur répondit que M. de Chambault était justement parti le soir même.

— « Seul? » osa demander le beau-père.

— « Seul, » lui fut-il répondu.

Cette démarche avait été bien insensée. Dans son délire, le mari abandonné en hasarda une autre, plus extraordinaire encore. La rue Monge est toute voisine de la rue Rollin. Il poussa jusque-là. Peut-être, par Berthe Planat, saurait-il où se trouvait Lucien. Au domicile de l'étudiante, il apprit qu'elle aussi était partie, il y avait quelques heures. Lui, le puritain, il ne craignit pas d'acheter à prix d'argent un renseignement plus précis. Lucien était venu la prendre, et c'est en sa compagnie qu'elle s'en était allée, pour une absence prolongée et sans fixer l'époque de son retour. Les jeunes gens avaient réalisé le projet annoncé par le fils à la mère. Cette froide nuit de printemps, qu'une bruine commençante glaçait encore, était sans doute la nuit de noces des deux amoureux que Darras envia soudain de tout son pauvre cœur déchiré. Ils n'avaient qu'une foi du moins, qu'un idéal, qu'une croyance! Qu'il avait passionnément souhaité, l'autre semaine encore, de sauver son beau-fils de cette aventure! Il fut étonné d'y demeurer si indifférent. La préoccupation de sa femme abolissait tout. Il ne vit dans cette nouvelle que ce fait : Gabrielle n'était pas venue demander secours contre lui à Lucien. Mais où était-elle?... Une autre hypothèse, non moins folle, se présenta soudain : si pourtant elle était rentrée rue du Luxembourg, tandis qu'il courait à sa poursuite, sans indice, sans direction? Il voulut croire qu'en effet elle ne pouvait pas ne pas s'être déjà repentie. Il prit une voiture, pour arriver chez lui plus vite, et retrouver sa maison, — leur maison, — aussi vide, aussi muette qu'à l'instant de sa sortie. Gabrielle ne lui avait même pas envoyé une dépêche,

pour qu'il eût au moins, dans sa solitude, un signe de son existence et de celle de leur enfant.

La nuit qui suivit cette affreuse soirée se passa tout entière pour Darras en allées et venues entre sa bibliothèque et la chambre de Gabrielle. Les résolutions violentes continuaient d'alterner en lui avec les attendrissements passionnés. Tantôt il reprenait son projet de les faire rentrer toutes deux, la mère et la fille, par la coaction légale, et cette vision de dureté, devant laquelle il avait d'abord éprouvé une si magnanime répulsion, lui procurait un cruel délice. Cette fuite de sa femme et cet enlèvement de l'enfant constituaient un procédé trop indigne, qui l'atteignait trop au vif de son amour-propre d'homme. Il en tirerait cette brutale vengeance de prouver qu'il était le maître... Tantôt, au contraire, l'orgueil et la rancune fondaient à la chaleur du désespéré et tendre regret qui le torturait. Dans cette chambre à coucher, encore remplie de la présence de sa femme, l'évocation de leur intimité de tant d'années se faisait trop forte. Il respirait le délicat parfum dont elle se servait et qui s'associait pour lui à son sourire, à ses regards, à ses baisers. La grande glace de l'armoire, laquée de vert pâle, semblait avoir retenu la silhouette gracieuse de la chère créature ; l'oreiller du lit, l'empreinte de sa tête. Ses belles mains avaient erré sur tous ces meubles clairs. Les mules où jouaient ses pieds nus s'étaient posées sur ce tapis. Les bibelots d'argent ciselé de la table à coiffer avaient été touchés par elle le matin encore. Il n'était pas un des tableaux appendus sur la tenture gaie des murailles auquel le mari ne pût rattacher un des épisodes de leur ménage. En passant ainsi la revue de ces petites choses, il constata qu'un cadre de cuir, où se trouvait un de ses portraits, n'était plus sur le petit bureau d'angle. L'absente l'avait emporté avec elle. Ce signe qu'elle n'avait pas cessé de le chérir, même en le fuyant, lui mit des larmes aux yeux. Pourquoi, depuis ce premier jour où elle lui avait avoué sa dévotion renaissante, l'avait-il laissée s'isoler de lui comme il avait fait ? Pourquoi ces scrupules et ces timidités

qui l'avaient empêché de dormir auprès d'elle depuis tant de nuits? Leur malentendu n'eût pas tenu contre cette douceur des caresses qui abolit tout entre un homme et une femme qui s'aiment, comme ils s'aimaient encore, malgré l'âge. Et maintenant, reviendrait-elle jamais animer de nouveau cette pièce déserte, de sa grâce un peu meurtrie par la vie, mais si puissante toujours sur son cœur? Et, si elle revenait, leurs extases d'autrefois ne seraient-elles pas empoisonnées par ses remords? Ne verrait-elle pas un péché dans un bonheur qu'elle considérerait maintenant comme défendu? Les enivrements de jadis étaient-ils à jamais finis? La récompense des longues fidélités conjugales leur serait-elle refusée, cette lente et douce transformation de l'amour permis en une amitié unique, infiniment confiante, infiniment aimante?... Insensé! Cette chambre vide, où Darras cherchait sa femme absente et ne la trouvait pas, faisait seule la réponse, et, assis au pied du lit voilé de sa guipure, regardant autour de lui le visage muet de cette pièce, à demi éclairée par la flamme mince de la lampe, l'époux délaissé se sentait triste, triste à souhaiter de mourir là, parmi les reliques de sa félicité — à jamais détruite, si sa femme ne revenait pas, et, même si elle revenait, trop menacée!

— « Il faut cependant que j'aie pris un parti... » se dit-il au lendemain de cette nuit d'insomnie. Derechef il avait espéré que la matinée ne se passerait pas sans qu'il eût un télégramme ou une lettre. Chaque heure, en augmentant la culpabilité de Gabrielle à son égard, augmentait aussi son irritation. Il s'efforça pourtant de poser le problème avec autant d'impartialité que s'il se fût agi d'un autre : — « Quel serait le droit de tout père dans mon cas? Quel serait son devoir? Où est la justice?... Mon droit, c'est d'avoir ma fille. » On se rappelle dans quels termes religieux il parlait habituellement des articles du Code relatifs au mariage. Ces textes lui revenaient à la mémoire pour appuyer son affirmation : « *Les époux contractent ensemble, par le fait seul du mariage, l'obligation de nourrir, entretenir et élever leurs*

enfants... — La femme doit obéissance à son mari... » — « Ensemble? » concluait-il. « Mais si la femme refuse de remplir son rôle d'épouse? Si elle se révolte? Alors, elle est déchue de son droit, et le père, lui, garde le sien... » Il cherchait par ce sophisme à endormir un scrupule qui tenait à l'ensemble de ses idées sur la société, singulièrement contradictoires, comme il arrive aux moralistes de son type, chez lesquels le souci du bien général s'associe à des principes d'un individualisme foncièrement anarchique. Il parlait toujours de sa conscience, et Gabrielle aussi s'était réclamée de la sienne. En lui demandant que leur mariage fût célébré catholiquement, à quoi avait-elle obéi? A sa conscience. En s'en allant? A sa conscience encore. « Un contrat une fois passé est définitif, » se disait Darras, quand cette objection se présentait à son esprit. « Elle était ma femme. Elle n'était pas libre d'agir comme elle agit... » Mais lui-même, comment allait-il agir, pour revendiquer ce droit de reprendre sa fille? Toute cette seconde journée se dépensa à débattre avec lui-même le moment où il se déciderait à la toute première démarche. Elle était bien simple cependant. Elle consistait, ne voulant à aucun prix avoir recours à la police, à consulter un avocat. Il en avait un très sûr, très habile, et qui était au service du *Grand Comptoir*. Le consulter, c'était lui raconter d'abord l'histoire intime de son mariage, le mettre au courant de la tragédie familiale qu'ils avaient traversée, lui et Gabrielle; c'était accuser celle-ci. Par un détour trop naturel de sa sensibilité, cette perspective ravivait en lui son amour, et il recommençait indéfiniment cette litanie de détresse : — « Elle est partie, partie. Comment a-t-elle pu?... »

Après une seconde nuit, employée, comme la précédente, à se déchirer le cœur de regrets et l'esprit d'incertitudes, il finit pourtant par conclure : — « Hésiter davantage est une lâcheté. Je vais parler à M. Carrier. » — C'était le nom de l'avocat. — Et il sortit de chez lui pour aller chez cet homme qui habitait à l'autre extrémité de Paris. Ce ne fut pas toute-

fois sans avoir attendu le premier courrier. Il s'était dit qu'après avoir causé avec l'avocat, il se rendrait à son bureau. Telles étaient les incohérences de ses nerfs, ébranlés par ces trente-six heures passées presque sans sommeil, et par les secousses d'une si poignante incertitude : il éprouva, à ne pas rencontrer Carrier, un soulagement bien contraire à l'habitude logique de sa vigoureuse volonté ! Sa rentrée rue du Luxembourg, après cette course, n'était pas une moindre faiblesse. Il y rentra cependant. Il se reprochait cet enfantillage en l'accomplissant. Dès l'instant que Gabrielle lui avait caché depuis ces deux jours l'endroit où elle s'était retirée après son incroyable départ, quelle raison avait-elle de le lui faire connaître maintenant?... Il espérait si peu le message pourtant si ardemment convoité, qu'il demeura presque aussi stupéfié qu'il l'avait été de ce départ, en apercevant, sur le plateau de l'antichambre où l'on déposait la correspondance, non pas une lettre ou une dépêche, mais une simple carte cornée sur laquelle il lut le nom de M. l'abbé Euvrard, membre de l'Institut. Au crayon, l'Oratorien avait écrit : *reviendra à deux heures, si M. Darras veut bien lui faire l'honneur de le recevoir.* Il avait ajouté son adresse au-dessous... Deux heures ? Il en était onze. Darras ne réfléchit pas. Il ne se demanda pas ce qu'il dirait au prêtre, ni s'il ne nuirait pas à son autorité dans les négociations à entreprendre, en montrant cette hâte à rencontrer l'émissaire de sa femme. Car M. Euvrard venait certainement de la part de Gabrielle. Cette évidence ne permettait pas l'attente à Darras. Ces trois fois soixante minutes lui représentaient un infini de tortures qu'il ne voulait pas, qu'il ne pouvait pas supporter, et, moins d'un quart d'heure après avoir reçu cette carte, il était devant la maison de la rue Servandoni.

La pensée que Gabrielle était venue là à son insu, qu'elle avait demandé le logement du prêtre à ce même concierge, qu'elle avait traversé cette même cour où verdoyait le jardin central, gravi ces mêmes marches du misérable escalier de bois, rendit au mari la colère de ses plus mauvais moments.

Il lui était si dur qu'au lieu de lui écrire, sa femme se fût adressée à un intermédiaire ! Et quel intermédiaire ? Quelqu'un dont ils avaient parlé, au sujet duquel ils avaient échangé des paroles si amères !... Cette indignation passa dans le coup de sonnette impérieux par lequel il annonça sa visite, et dans l'accent agressif de ses premières paroles. Le Religieux proscrit était venu lui ouvrir la porte, comme à Mme Darras l'autre jour, et, comme l'autre jour, il tenait à la main un morceau de craie blanche, ayant été interrompu par l'appel du timbre au milieu d'un de ses calculs. Il avait toujours sa mine chétive et embarrassée de savant égaré dans la vie. Sa soutane était seulement un peu plus râpée, les ailes grisonnantes de sa chevelure roussâtre un peu plus longues, la pièce où il introduisit son visiteur un peu plus encombrée de livres, de papiers et de brochures. Mais, cette fois, ses clairs yeux bleus n'avaient pas exprimé une seconde le désarroi d'un songeur à demi éveillé de ses chimères. Il avait du premier regard deviné qui était cet homme au visage maigre et creusé d'anxiété, aux prunelles noires et brûlantes de fièvre, au geste saccadé, à la voix dure, et il avait aussitôt trouvé en lui-même, pour accomplir sa mission de charité, cette force sacerdotale qui avait tant frappé Gabrielle, lors de sa première visite, quand le bonhomme falot, apparu dans l'antichambre, s'était transformé devant elle en un apôtre, plein de flamme, d'éloquence et de dignité. Il ne se laissa pas décontenancer par la brusquerie avec laquelle l'adversaire de toutes ses idées commença ce pénible et difficile entretien :

— « J'ai trouvé votre carte chez moi, monsieur. Je suis M. Darras. Il m'est trop important de savoir quelle raison vous avez de désirer me parler pour que je n'aie pas tenu à vous voir aussitôt. Je vous écoute. »

— « Ce que j'ai à vous dire, monsieur, est en effet si important et si urgent, » répondit le prêtre, « que je m'étais permis de me présenter chez vous de grand matin... Vous avez compris, » ajouta-t-il après un temps, « que je suis chargé d'un message de Mme Darras ? »

— « Une question d'abord, monsieur, » interrompit Darras. « Avez-vous vu Mme Darras et vous a-t-elle dit de vive voix ce dont elle désire que vous m'avertissiez, ou bien vous a-t-elle écrit ? »

— « Je l'ai vue, » dit l'Oratorien.

— « Permettez-moi alors, » continua le mari, « de m'étonner que vous n'ayez pas insisté auprès d'elle pour qu'elle s'adressât à moi directement. Avec la haute idée que je me faisais de M. Euvrard, du mathématicien supérieur dont mes camarades et moi admirons le talent, j'avoue que j'avais été étonné d'apprendre votre première rencontre avec elle, déjà. Je ne suis pas un illustre savant comme vous, monsieur ; mais si une femme mariée venait s'adresser à moi, à l'insu de son mari, sur un point concernant son mariage, je l'arrêteraï immédiatement. Il est vrai que je ne suis pas non plus un prêtre. Je ne suis qu'un honnête homme et qui pratique simplement la morale laïque. »

— « Je savais, monsieur Darras, que l'habit que je porte vous est très suspect, » répliqua le Père avec un mélange de douceur et de fermeté dont son interlocuteur resta, malgré lui, impressionné. — « En allant chez vous tout à l'heure, je n'ignorais pas à quoi je m'exposais. Mais vous dites vrai : un prêtre n'est pas tout à fait un homme comme un autre. Il a des devoirs particuliers, dans l'accomplissement desquels il relève d'un jugement qui n'est pas de ce monde. C'est un de ces devoirs que j'ai rempli en recevant la confiance de Mme Darras, une première fois, sans qu'elle m'eût dit son nom, ni rien de sa vie, si ce n'est qu'elle avait besoin de mon assistance, en tant que prêtre. C'est un de ces devoirs encore que je remplis en acceptant d'être son ambassadeur auprès de vous. Vous avez bien voulu me dire votre estime pour mes modestes travaux. Faites-moi le crédit de penser que je ne me suis pas dérangé de mes études » — et il montra de la main le tableau noir toujours couvert de ses hiéroglyphes algébriques, — « sans un motif extrêmement sérieux. Ce motif, c'est la profonde pitié que j'ai éprouvée devant une âme en détresse.

Si je m'étais trouvé avec Mme Darras, par exemple, dans un accident de chemin de fer et qu'elle y eût été blessée, vous considéreriez comme très naturel que je vinsse vous avertir?... La mission dont j'ai accepté de me charger n'est pas d'un autre ordre... »

— « Il y a cette différence, » répondit Darras, « que vous ne vous êtes pas trouvé avec Mme Darras par un simple hasard. Elle est venue vous chercher et vous l'avez conseillée... D'ailleurs, laissons ces vaines comparaisons. Puisque vous savez mes opinions religieuses, tout commentaire est inutile. Il m'est cruel que ma femme vous ait choisi comme intermédiaire. Mais elle vous a choisi, et, après tout, c'était son droit strict. Encore une fois, je vous écoute... »

— « Elle n'est pas venue me chercher, » rectifia l'Oratorien, « elle est venue chercher l'Église. Comment et pourquoi cet appétit, ce besoin plutôt d'une vie religieuse, avec toutes les pratiques qu'elle comporte, s'est-il éveillé en elle, profond, impérieux, irrésistible? C'est un point, monsieur, que nous ne toucherons pas. Nous l'expliquerions de façons trop contraires. Il suffit que nous l'ayons constaté et que cette constatation soit indiscutable. Sa première visite m'en a été une preuve, et une preuve plus éclatante encore l'extrémité de souffrance qui l'a fait se précipiter hors de chez elle, vous fuir, vous qu'elle aime tant, fuir sa maison, quand elle a cru comprendre que jamais vous n'accepteriez l'idée d'un mariage religieux d'une part, et, de l'autre, que l'éducation catholique de sa fille était menacée. »

— « C'est faux, » interrompit Darras; « jamais cette éducation n'a été menacée, du moins par moi. Mme Darras ne peut pas vous avoir dit cela. Je m'étais engagé, en l'épousant, à permettre que nos enfants fussent baptisés et élevés religieusement. J'ai toujours tenu ma parole. C'est elle-même qui m'en a dégagé en manquant à la sienne, puisqu'elle est partie. Non, l'éducation religieuse de sa fille n'était pas menacée. Si elle l'est maintenant, c'est par sa faute, uniquement par sa faute. Je l'avais prévenue, dans notre dernière conversation,

quand elle m'a déclaré qu'elle ne pouvait plus vivre avec moi, que si elle s'en allait je reprenais ma fille et tous mes droits de l'élever d'après mes idées. Elle s'en est allée; je reprendrai ma fille, je l'élèverai d'après mes idées. C'est la mère qui l'aura voulu. »

Il avait parlé avec autant d'âpreté dans la voix que si Gabrielle eût été réellement là devant lui, au lieu du vieil ecclésiastique à la soutane délabrée, qui l'écoutait en l'enveloppant d'un regard d'une pénétration singulière. Le fait seul que le mari, si ombrageux pour ce qui intéressait l'intimité de son ménage, engageât cette discussion, attestait quelle déférence l'attitude de M. Euvrard lui inspirait déjà, même à travers ses préjugés. C'était le signe aussi du trouble intérieur devant cette question de conscience que les plus déterminés fanatiques ne résolvent pas sans trouble : l'arrachement de Dieu hors du cœur d'un enfant. Il y avait dans l'accent de Darras une protestation contre cette responsabilité. Cette nuance n'échappa point à la sagacité de l'Oratorien, qui interrogea :

— « Et maintenant, si Mme Darras rentrait chez elle, vous considéreriez-vous comme dégagé de votre parole?... »

— « Si elle rentrait?... » fit Darras vivement. « C'est cela qu'elle vous a chargé de me demander? Elle veut rentrer?... »

— « Notre entretien a dévié, » dit M. Euvrard sans répondre positivement à la pressante phrase de son interlocuteur. — Il avait repris son accent méthodique où reparaissent les habitudes d'ordonnance et de lucidité dans l'exposition, contractées devant le tableau noir. — « J'en étais à vous expliquer de sa part quels sentiments l'ont déterminée, sans préméditation, à un parti violent, si opposé à son caractère. Sa raison a compris tout de suite qu'elle ne devait pas s'y tenir. Le choix de l'endroit où elle s'est retirée vous le prouvera, monsieur : même à ce moment, elle a pensé à vous et à sa fille. Elle a voulu pouvoir donner un motif plausible de ce départ à l'enfant, à la gouvernante, à la femme de

chambre. Elle est à Versailles, à l'hôtel ***. — (Il le nomma.) — Elle a prétexté un avis du médecin et annoncé que vous alliez les rejoindre... Quand elle a été là, seule vis-à-vis de son action, elle s'est rendu compte qu'en s'enfuyant comme elle avait fait, impulsivement, elle avait seulement fourni une arme contre elle. Et, surtout, l'idée de votre chagrin l'a désespérée. Elle a pensé à revenir, comme elle était partie. Ses craintes pour l'avenir de l'éducation religieuse de sa fille l'ont ressaisie alors et l'ont arrêtée... Malheureuse, tantôt attendant une manifestation de votre colère, d'heure en heure, et que son enfant lui fût reprise par autorité de justice, tantôt espérant dans votre tendresse et que vous lui accorderiez ce qu'elle désire si passionnément, quelles heures elle a traversées, vous le devinez ! Elle s'était dit en partant : « Ma fille « est à moi, je la défendrai. » Elle a pensé à aller chez un avocat. Elle n'en a pas eu la force. De raconter à qui que ce fût cette douloureuse histoire lui a été trop pénible... Elle m'en avait dit déjà une partie. Elle avait senti, dans cette visite, l'émotion de ma sympathie. Elle savait que vous connaissiez mon nom et mes travaux. Elle vous avait dit qu'elle était venue ici, une fois... Bref, dans cette agonie d'inquiétude, c'est à moi qu'elle a eu recours. Hier, dans l'après-midi, elle est arrivée. Elle était assise où vous êtes... Ah ! monsieur, si vous aviez vu ses larmes, si vous aviez entendu ses plaintes, vous ne lui refuseriez pas cette concession à ses croyances qu'elle vous redemande aujourd'hui par mon entremise. Mettre une âme en demeure de choisir entre sa foi et son amour, entre sa conscience de chrétienne et le plus cher sentiment de son cœur, quand d'un mot on peut finir cet horrible conflit, j'en appelle à votre sens de justice, monsieur Darras, parce que je sais que la justice, c'est votre religion à vous, est-ce juste ? Plus simplement, est-ce humain ? »

— « Et moi, monsieur Euvrard, » répondit Darras, « je vous demanderai s'il est humain, s'il est juste de venir dire à quelqu'un : « Voilà douze ans que tu as fondé un foyer, avec toute la loyauté, toute l'affection dont tu étais capable ; douze

ans que tu n'as travaillé, peiné, respiré que pour ce foyer. Tu en as défendu l'honneur contre les préjugés du monde. Tu en as eu l'orgueil et l'amour. Tes émotions d'époux et de père ont été toute ta raison d'être, toute ta joie de vivre... Maintenant, tu vas déclarer que ce foyer n'était pas un foyer, que tu n'avais pas le droit de le fonder, que ta femme n'était pas ta femme ; qu'elle était restée, ces douze ans durant, celle d'un autre, et que tu le reconnais ; que ta fille était née dans des conditions de moralité inférieure. Oui, tu vas le déclarer, publiquement, et sans le croire, devant le représentant d'une religion contraire à tes convictions les plus établies, c'est-à-dire que tu vas te déshonorer à la fois dans le passé et dans le présent. Sinon, ta femme s'en ira de chez toi. On te forcera de lui disputer légalement ton enfant. Tu veilleras seul à ce foyer qui te fut si cher... » C'est pourtant cet *ultimatum* que Mine Darras m'a signifié en quittant sa maison et qu'elle me signifie par vous en ce moment!... Je ne l'ai pas accepté avant-hier et je ne l'accepte pas davantage aujourd'hui... Vous vous êtes acquitté de son message pour moi ; voici celui dont je vous charge pour elle : si d'ici à quarante-huit heures elle n'est pas rentrée rue du Luxembourg, elle n'y rentrera jamais. Je peux encore pardonner son action en la qualifiant d'impulsive, comme vous le faites vous-même. Prolongée et par conséquent réfléchie, elle s'aggraverait à mes yeux, singulièrement. J'y verrais — je ne mâcherai pas mes mots — la plus abominable tentative de chantage sentimental. Répétez-lui ces termes, j'y tiens, et que, dans ce cas, je ne reculerai devant aucun moyen pour ravoir ma fille, devant aucun... Si elle rentre, je la recevrai et j'oublierai ces deux jours d'aberration. Mais il me faut une garantie. Elle m'a offensé en me menaçant de partir, offensé en partant, offensé en me faisant parler par une tierce personne. Je veux qu'elle ait pris l'engagement de ne pas recommencer. Pour cela, j'exige, entendez-vous bien, monsieur Euvrard ? *j'exige* qu'elle reconnaisse sa faute. Elle devra me déclarer formellement qu'elle retire tout ce qu'elle m'a dit dans notre dernière con-

versation et que je vais préciser. Elle m'a dit qu'elle ne se considérerait pas comme mariée par un simple mariage civil ; elle se rétractera et dira que ce mariage est valable. Elle m'a dit que la naissance de notre enfant était coupable, et que nous n'avions pas le droit de l'avoir ; elle se rétractera. Elle promettra de ne plus jamais, jamais, jamais faire aucune allusion à un mariage à l'église entre nous. Moyennant quoi, tout sera fini... Je ne veux plus de cette guerre religieuse sous mon toit. Je connais Mme Darras. Elle est trop loyale pour manquer à une promesse solennelle. C'est pour cela que j'en veux une. Si elle se refuse à cette rétractation et à cette promesse, qui ne sont qu'un gage de paix pour l'avenir, c'est qu'elle ne veut pas de cette paix. Alors, il est préférable d'en finir d'un coup et je ne la reçois pas. Telles sont mes conditions. »

— « Elles sont dures, monsieur, » repartit le prêtre, « elles sont très dures. »

— « Elles sont sages, » dit le mari en se levant pour bien marquer qu'il n'entendait pas prolonger une conversation désormais inutile.

— « Permettez-moi de préciser un point encore, » insista M. Euvrard, qui s'était levé aussi. « Si Mme Darras refusait ces conditions, vous persisteriez dans votre résolution de lui reprendre sa fille ? »

— « Cela va de soi, » dit Darras.

— « Vous ne l'empêcheriez pas de la voir, cependant ? »

— « Cela va de soi encore. Ce sera une question à régler par les gens de loi. »

— « Vous ne la lui laisseriez pas maintenant, jusqu'à ce que l'enfant ait fait sa première communion ? »

— « Elle ne la ferait pas, » dit Darras. « J'ai déjà répondu là-dessus à Mme Darras. Reprendre ma fille, pour moi, cela ne signifie pas la reprendre matériellement, mais moralement ; et, tout d'abord, je vous le répète, j'entendrai user sans contrôle du droit que j'avais abdiqué, celui de diriger son éducation. »

— « Et vous vous indignez, » dit M. Euvrard, « qu'une mère chrétienne ait tremblé en vous voyant dans de pareilles dispositions, qu'elle ait perdu la tête, qu'elle ait voulu sauver la foi de son enfant en vous arrachant l'enfant elle-même ? »

— « Elle n'avait qu'à rester; jamais je n'aurais manqué à ma parole de la laisser élever sa fille religieusement. »

— « Je vous poserai de nouveau ma question de tout à l'heure, à laquelle vous n'avez pas répondu, » reprit l'Oratorien : « Et maintenant, si elle rentrait, vous considéreriez-vous comme dégagé de cette parole ? »

— « Non, » fit Darras, après quelques instants de silence. Son passionné visage exprima le trouble nouveau où l'avait jeté cette interrogation si directe, esquivée une première fois.

« Je n'en aurais pas le droit, puisque les choses reviendraient en l'état. Je ne veux pas que Mme Darras puisse relever un seul manquement de ma part au contrat moral que nous avons passé ensemble. Vous m'avez dit que la justice est ma religion. C'est vrai, et je vous en donne la preuve. Je ne me servirai pas du prétexte le mieux fondé pourtant et qui m'affranchirait d'une clause de ce contrat, celle qui m'a toujours été très pénible, qui m'est odieuse maintenant... Mais ce n'est qu'un prétexte. Non, non, je ne m'en servirai pas... »

Le Père Euvrard eut sur les lèvres cette phrase qu'il ne prononça point : « Attendez, alors, pour lui renouveler cette promesse à elle-même. » Il avait été convenu en effet, la veille, avec Mme Darras, qu'elle viendrait à midi chez l'Oratorien, savoir le résultat de la démarche qu'il devait tenter rue du Luxembourg dans la matinée. Encore vingt minutes, et elle serait ici. Depuis le moment où il avait introduit Darras dans son cabinet de travail, le prêtre ne faisait que penser au résultat possible d'une telle entrevue et de sa surprise. Dès la veille et aussitôt que Mme Darras était venue lui raconter son imprudente fuite, il avait prévu le cas où le libre penseur céderait sur ce point de mariage religieux et il s'était mis en mesure, à l'insu de Gabrielle même, pour que cette cérémonie fût rendue aussi aisée que le permettent d'inflexibles règles.

Il était allé à l'archevêché demander, et il avait obtenu la dispense de toute publication, la dispense aussi de cet empêchement dirimant qu'implique par elle seule une situation comme celle où vivaient les Darras. Il avait passé chez le curé de Saint-Sulpice. Là, il avait demandé et obtenu l'autorisation de faire lui-même ce mariage. Il n'avait qu'à se procurer deux témoins, deux employés, par exemple, de cette église de Saint-Sulpice, à quelques pas, et le mariage pouvait se célébrer dans cette petite chambre. Quelques mots prononcés devant lui et devant ces témoins, et Gabrielle et Darras étaient unis devant l'Église. Ce cruel antagonisme qui risquait d'aliéner pour toujours l'une de l'autre ces deux âmes, si dévouées et si sincères, était résolu. — Résolu?... Ou bien exaspéré? M. Euvrard n'osa pas hasarder l'alternative. Si Darras, dans cette rencontre inattendue avec sa femme, s'emportait en effet à un tel éclat que celle-ci ne pût plus jamais se décider au retour? Si surtout ses préjugés contre l'Église le faisaient se révolter contre une facilité où il voudrait ne voir qu'un vain formalisme, au lieu d'y reconnaître une admirable et maternelle indulgence? Le prudent Oratorien se tut donc. Il pensa que ce dénouement n'était pas mûr, et il laissa partir son visiteur. Il tomba alors dans une méditation si profonde qu'il fallut, pour l'en tirer, le double coup de sonnette de celle qu'il attendait cependant, et sur l'avenir de laquelle il réfléchissait avec l'absorption d'un théologien préoccupé du plus délicat, du plus douloureux des cas de conscience.

— « Vous l'avez trouvé chez lui?... » demanda-t-elle, aussitôt entrée, avec une impatience de savoir, qui se transforma en une véritable détresse, quand M. Euvrard lui eut dit :

— « Il sort d'ici. Il y a un quart d'heure, vous l'auriez rencontré. »

— « Et sa réponse? »

— « Il refuse. »

— « Mon Dieu! » gémit-elle en joignant les mains, « ayez pitié de moi!... Et il veut toujours sa fille? »

— « Il la veut. Je lui ai parlé, comme nous en étions con-

venus, de vous la laisser jusqu'à sa première communion. Il refuse aussi. Il m'a chargé de vous transmettre ses conditions, car il en pose à votre retour. Il veut que vous vous rétractiez sur tous les points, que vous déclariez reconnaître la validité absolue de votre union actuelle, et que vous promettiez solennellement de ne plus jamais lui parler d'un mariage religieux. »

— « Je ne commettrai pas cette lâcheté, mon Père, » s'écria Gabrielle. « Je ne ferai pas cette promesse. J'aime mieux ne pas rentrer... Je me sauverai... J'irai à l'étranger avec ma fille, sous un faux nom... Tout plutôt que de renier ma foi et d'offenser encore ce Dieu qui m'a tant punie!... Ah! j'ai péché, mais que sa main est dure!... »

— « Elle s'adoucirait, et bientôt... » dit le prêtre. « Ayez confiance. Je ne vous ai rapporté ce message de M. Darras que pour vous prouver combien j'ai eu raison de redouter les conséquences de votre départ irréflecti. Je ne vous ai pas tout dit encore. Nous avons parlé de votre fille, deux fois. La seconde, j'ai pu sans effort amener M. Darras à renouveler sa promesse qu'il respecterait son éducation religieuse, si les choses demeuraient en état, — ce sont ses propres termes, — c'est-à-dire si vous rentriez. »

— « Oui, » dit-elle, « il croit me tenir par là, et il a trop raison. C'est un horrible calcul, et dont je ne l'aurais jamais cru capable... »

— « Ne le jugez pas sévèrement, » répondit le Père Euvrard. « Il ne le mérite pas. Je l'ai bien écouté, bien regardé. C'est un homme d'une absolue bonne foi. Il veut que vous rentriez auprès de lui, parce qu'il vous aime et qu'il vous croit sa femme très légitimement. Il respectera l'éducation religieuse de votre fille, parce qu'il l'a promise. Il fera cela, sans aucun calcul, je vous l'affirme, par devoir. Pour ce qui regarde l'Église, il est dans cet état que nous appelons l'ignorance invincible, et d'autant plus profondément qu'il est plus savant, de cette science mal ordonnée qui est une des grandes faiblesses de ce siècle. Il vit, par rapport à la reli-

gion, dans des préjugés qu'il prend pour des idées scientifiques. Il ne les a jamais vérifiées. Les vérifiera-t-il jamais?... Je l'espère. Il faut, pour cela, qu'il voie auprès de lui des vertus chrétiennes... Il les aurait vues, et vous auriez obtenu tout ce qu'il vous dénie aujourd'hui, si vous aviez refusé de l'épouser il y a douze ans. Vous aimant comme il vous aimait, qu'aurait-il pensé en constatant que vous demeuriez fidèle à votre mari, même dans l'outrage et l'abandon; que pour vous, le sacrement était vraiment la chose sacrée à laquelle rien ne peut toucher; en vous regardant déployer toutes les qualités que vous avez, dans le renoncement et la foi? Il aurait compris ce que vous avez compris devant la piété de votre enfant, qu'une force était là, surnaturelle... Mais la faute commise est commise. Vous en reconnaissez l'enseignement et vous ne pouvez pas le lui montrer. C'est votre suprême épreuve. Je vous disais l'autre jour que l'on ne sort pas si aisément de certains chemins. Le divorce est un de ces chemins. Vous en êtes la prisonnière, même à présent qu'il vous fait horreur et que vous avez démêlé ses funestes conséquences, en vous, autour de vous, dans votre fils, dans ses rapports avec son beau-père, dans la triste union qu'il va contracter, dans vos rapports, à vous, avec lui et avec M. Darras... Ce refus d'un mariage religieux, c'est la dernière de ces conséquences... Mais comment y échapper?... » — continua-t-il après s'être accoudé à sa table, le front dans sa main, dans une attitude de réflexion profonde. — « Oui. Comment y échapper?... La règle est absolue : vous n'êtes pas mariée avec cet homme... D'autre part, il y a le salut de l'âme de votre fille, et, par cette âme de votre fille, peut-être le salut du père... Si vous ne rentrez pas, plus d'éducation religieuse pour l'enfant, le père de plus en plus irrité contre l'Église... Vous-même, si vous rentrez?... Ah! la prison! la prison! La voilà... » — Puis, après une nouvelle pause dont la longueur parut interminable à la pauvre femme qui se taisait, elle aussi, accablée et regardant son sort se débattre dans cette conscience d'un grand savant doublé d'un saint : — « Vous pouvez essayer de rentrer, »

finit-il par dire, « avec votre fille, dès aujourd'hui. A aucun prix vous ne devez consentir au reniement que M. Darras a indiqué comme condition de ce retour, — à aucun prix... Il vous verra. Vous lui direz : — « Me voici, je ramène l'enfant, je reviens ; mais je ne veux pas renier ma foi. Si vous l'exigez, il faut que je reparte... » S'il l'exige, il faudra repartir... S'il ne l'exige plus, si son émotion de vous retrouver est plus forte que son orgueil, s'il recule sur ce point, alors, vous serez en droit d'espérer qu'il reculera sur l'autre un jour... Je vous ai dit qu'il était de bonne foi. Le principe de son changement possible, le voici. Il comprendra trois choses : la première, dont il commence à se rendre compte, en s'en désespérant, c'est que votre foi est bien vraie, bien profonde, bien sincère ; — la seconde, c'est que vous faites à l'éducation religieuse de votre fille le plus grand des sacrifices, et que le lien entre vous, maintenant, est là, uniquement là ; — enfin, la troisième, qu'il n'y aura plus de bonheur entre vous, tant que vous porterez sur votre cœur ce poids de remords... Du jour où il aura compris ces trois choses, un travail s'ébauchera dans son esprit. Et moi, » — ajouta-t-il en montrant son crucifix : — « je prierai pour que Dieu fasse le reste ! »

Quelques heures plus tard, quand Albert Darras, rentrant de son bureau du *Grand Comptoir*, où il avait passé tout cet après-midi encore à se dévorer d'inquiétude, arriva devant sa maison, il crut voir — avec quel battement éperdu de cœur ! — le rideau remuer derrière la fenêtre du petit salon, au premier étage, et une silhouette, de lui trop connue, épier son retour. C'était Gabrielle qui l'attendait, dans un tel état d'agitation que, s'étant levée pour aller au-devant de lui, quand elle entendit son pas, elle retomba sur le fauteuil. Lorsqu'il la vit ainsi, toute pâle, les yeux lassés, les joues creusées, avec deux places blanchissantes aux tempes, où, quinze jours plus tôt, ses cheveux étaient encore dorés, une infinie pitié lui noya l'âme. Elle balbutiait :

— « M. Euvrard m'a dit tes conditions... »

— « Mes conditions?... » interrompit-il. « Il n'y a plus de conditions. Il n'y a plus que toi, toi qui es là, toi que j'aime, toi que je retrouve, et que je ne laisserai plus partir. »

Et il l'avait saisie dans ses bras, et il lui prenait ses pauvres mains enfiévrées qu'il baisait en sanglotant; il la serrait contre son cœur. Elle le regardait avec une mélancolie infinie où luisait cependant un peu d'espoir. L'expérience que le vieux prêtre lui avait indiquée, sans oser la lui conseiller, avait réussi. Sa douleur venait d'avoir raison de l'orgueil d'Albert, sur un point. La suite du travail annoncé comme possible par l'Oratorien s'accomplirait-elle? Gabrielle voulut l'espérer et elle dit au père : « Monte embrasser ta fille, mon ami... » mettant ainsi entre eux deux, et tout de suite, l'enfant à cause de qui elle était revenue, et dont la piété défendue par elle, — à quel prix! — lui obtiendrait peut-être en retour, plus tard, ce vrai mariage qu'elle souhaitait si passionnément. Mais quand?... Et si, comme il était très probable, Albert cédaît un jour sur ce point par pitié, se le pardonnerait-il? Ne rencontrerait-elle pas chez lui, à son tour, cette honte de manquer à ses convictions les plus intimes qu'elle subissait à ce moment? Y avait-il une issue à la situation où les avait acculés leur mariage dans le divorce?... Et, se sentant la prisonnière de ce divorce, — comme avait dit si profondément le prêtre, — la mère de Lucien et de Jeanne maudit une fois de plus cette loi criminelle, à la tentation de laquelle sa faiblesse de femme avait succombé; loi meurtrière de la vie familiale et de la vie religieuse; loi d'anarchie et de désordre, qui lui avait promis la liberté et le bonheur, et elle n'y trouvait, elle après tant d'autres, que la servitude et la misère.

TABLE DES MATIÈRES

L'ÉTAPE.

I. —	Un Amoureux.....	3
II. —	L'Obstacle.....	23
III. —	Les Monneron.....	43
IV. —	Inquiétude d'esprit et de cœur.....	75
V. —	L' <i>Union Tolstoï</i>	96
VI. —	Le Chemin du crime.....	126
VII. —	Les Frères et la Sœur.....	154
VIII. —	Un Cœur de jeune fille.....	183
IX. —	Un Cœur de jeune fille (<i>suite</i>).....	204
X. —	<i>Et ne nos inducas</i>	233
XI. —	La Catastrophe.....	268
XII. —	Le Père et le Fils.....	295
XIII. —	Brigitte Ferrand.....	329

UN DIVORCE.

I. —	L'Impasse.....	369
II. —	Un Beau-Père.....	395
III. —	Berthe Planat.....	424
IV. —	La Vérité.....	452
V. —	Fiançailles.....	470
VI. —	La Plaie ouverte.....	492
VII. —	Silences.....	512
VIII. —	L'Imprévu.....	539
IX. —	Un Adieu.....	563
X. —	La Prison.....	586

843.89
B666P
Oe.v.9

Bourget
Oeuvres Comp-
letes

Call No.

843.89
B 666 P
Oe.v.9

ac.no. 41311

843.89
B 666 P
Oe.v.9

ac.no. 41311

This book may be kept

FOURTEEN DAYS

A fine will be charged for each
day this book is kept overtime.

COLUMBIA COLLEGE LIBRARY
DUBUQUE, IOWA



